L'ÉVANGILE

MÉDITÉ AVEC LES PÈRES

Par Th. M. THIRIET, O. P.

TOME II

COMMENCEMENT DU MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS

SERMON SUR LA MONTAGNE



PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
90, RUE BONAPARTE, 90
—
1905



L'ÉVANGILE

MÉDITÉ AVEC LES PÈRES

IMPRIMATUR :

Nanceii, die 13a Octobris 1904.

✝ Carolus-Franciscus. *Episc. Nanc. et Tull.*

PERMIS D'IMPRIMER :

Paris, 17 Février 1905.

G. Lefebvre,

v. g.

AUX AMES FIDÈLES

QUI, AUX JOURS DE LA PERSÉCUTION,

POUR L'AMOUR DE J.-C.

ÉMULES DES NOBLES FEMMES DONT PARLE L'ÉVANGILE

NOUS FURENT SECOURABLES :

DAIGNE DIEU LEUR DONNER EN ÉCHANGE

SUIVANT SA PROMESSE,

LES TRÉSORS DE L'ÉTERNELLE VIE !

ERRATA

Page 3, avant-dernière note, au lieu de app. cp., *lisez :* op.
— 15, ligne 1 · au lieu de nitiés, *lisez :* initiés.
— 39, ligne 11 : au lieu de supérieures de la terre, *lisez :* à la terre.
— 42, ligne 18 : au lieu de voie, *lisez :* voix.
— 107, à la 1re citation de S. Jean Chrysostôme, *lisez :* Homil. 26.
— 108. à la 1re citation de S. Jean, *lisez :* Joan. III, 12.
— 123, ligne 11 : au lieu de Mosopotamie, *lisez :* Mésopotamie.
— 140, 2e titre en marge, *lisez :* invitation.
— 189, 1er titre : au lieu de prédi, *lisez :* prédit.
— 208, ligne 19 : au lieu de ;, *lisez :* ,
— 204, texte de S Bernard : au lieu de minus, *lisez :* minus cupidi.
— 246, 3e titre : apparentée, *lisez :* apparente.
— 249, Citation de S. Grégoire : extoriora, *lisez :* exteriora.
— 310, ligne 3 : aumôme, *lisez :* aumône.
— 326, ligne 24 : le, *lisez :* de.
— 333, ligne 2 : la grâce Dieu, *lisez :* la grâce de Dieu.
— 335, Citation de S. Basile, *lisez :* in v. 3. C. I. Isaï.
— 339, 2e titre : l'œil extérieur, *lisez :* l'œil intérieur.
— 403, ligne 5 : enernelles, *lisez :* éternelles.
— 408, ligne 20 · avant, *lisez :* avec.

LXI

Le ministère de S. Jean-Baptiste

L'an quinzième du règne de César Tibère (1), Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée (2), Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe, son frére, tétrarque de l'Iturée et du pays de Trachonite, et Lysanias tétrarque de l'Aby-
c. III. 1. **lène...**

C'est ainsi que l'Evangile établit en pleine histoire les événements qu'il raconte. Ces événements sont uniques dans l'histoire du monde, mais ils se rattachent à toute l'histoire du monde, à l'histoire du peuple juif dont ils sont le couronnement, à l'histoire du peuple romain qu'ils vont transformer. L'ÉTAT DU MONDE

« Autrefois, dit Origène, les Prophètes annonçant leurs prophéties les rattachaient à la seule histoire d'Israël : *Vision d'Isaïe dans les jours du roi Ozias*, disait Isaïe. L'Evangile doit être prêché au monde entier, et c'est pourquoi il y est fait mention de César qui était à ce moment maître du monde, mention aussi de la Judée, puisque la prédication de l'Evangile devait commencer par là. » Le monde uni sous un seul pouvoir semblait attendre son vrai souverain. Origen. Homil. 21 in Luc.

« Puisque Jean-Baptiste venait annoncer celui qui devait racheter Juifs et Gentils, dit S. Grégoire, il était juste que l'Evangéliste indiquât le temps de sa prédication par les noms de l'empereur romain et des princes des Juifs... Mais en rappelant aux Juifs le

---

(1) Faut-il compter cette quinzième année à partir de l'association de Tibère à l'Empire (765 de la fondation de Rome), ou à partir du moment où il régna seul (767) ? La première supposition mettrait en 780 le commencement du ministère de J.-C. : c'est la date la plus probable : la seconde le retarderait jusqu'en 782.

(2) Archélaüs, fils d'Hérode le Grand, avait reçu pour son partage la Judée et l'Idumée. En l'an 760, il fut déposé par l'empereur à cause de ses cruautés et sa part réunie à la Syrie. Ponce Pilate était venu en Judée la douzième année de Tibère, dit Bède. Il y demeura 10 ans et fut destitué par Vitellius, gouverneur de Syrie, qui l'envoya à Rome rendre compte de son administration. Son titre était celui de *procurateur* ; mais comme en Judée le commandement militaire était uni au pouvoir civil, S. Luc pouvait lui donner le titre de *gouverneur*. Il fut exilé à Vienne et il y mourut.

Gregor. M. Homil. 20 In Ev. n. 1. morcellement de leur pays, il leur faisait entendre que leur fin était proche, car les pays divisés sont proches de leur fin. »

« En leur rappelant les noms de ceux qui les gouvernaient à ce moment, il leur faisait voir que le moment de la venue du Christ était arrivé, d'après la prophétie de Jacob : car le pouvoir était

Theophyl. h. l. sorti de la maison de Juda. »

« Et parce que Jean annonçait celui qui est non pas seulement roi, mais encore prêtre, ajoute S. Grégoire, il convenait de rattacher le temps de sa prédication non pas seulement à ceux qui détenaient le pouvoir civil, mais aux dépositaires de l'autorité religieuse. » c'est pourquoi il ajoute : **Sous les grands prêtres**

Ib. **Anne et Caïphe...** v. 2.

« Le souverain pontificat, dit Bède, était à ce moment bien avili et sous la dépendance des Romains. Le prédécesseur de Pilate, Valérius Gratus, en l'an 14 de l'ère chrétienne, avait déposé le grand-prêtre Anne, et après plusieurs investitures passagères avait élevé à la sacrificature suprême Caïphe, le gendre

Beda. d'Anne. » Il fut grand sacrificateur de l'an 17 à 36. Anne gardait une part du pouvoir ; peut-être était-il regardé par le peuple comme le pontife légitime, ce qui nous expliquerait l'expression singulière, au prime abord, de S. Luc. Ces brèves indications nous laissent entendre les profondes misères qui pesaient sur Israël.

LA PAROLE DE DIEU SUR JEAN

La parole de Dieu descendit sur Jean, le fils de Zacharie, dans le désert...Voilà à quel événement aboutit cette mise en Luc. III.
scène si pompeuse, cette évocation des empereurs, des rois et des grands prêtres. Et dans la réalité l'événement dépassait encore de beaucoup le cadre.

La parole de Dieu descendit sur Jean... C'était la formule dont se servaient les Prophètes pour indiquer l'investiture qu'ils recevaient de Dieu : *La parole de Dieu vint à Elie* (III. Reg. XVII. 1.) ; *la parole de Dieu vint à Isaïe*). (Is XXXVIII. 4). (Cf. Jerem. I. 2. et I. 3. Osée, I. 1). L'expression, *la parole vint sur....* indique peut-être la plénitude avec laquelle la parole de Dieu descendit sur Jean s'emparant pleinement de ses puissances. La parole de Jean parlant de sa mission, *Celui qui m'a envoyé baptiser, celui-là m'a dit....* indique avec quelle autorité et quelle clarté la parole de Dieu s'était fait entendre à lui. La parole prophétique, muette depuis si longtemps en Israël, se réveillait donc avec une puissance extraordinaire. « Voulant former son Eglise, dit S. Ambroise, le Fils de Dieu opère d'abord en son serviteur : l'Eglise trouve ainsi son origine non dans l'homme, mais dans le

Ambros. in Luc. l. 2. n. 67. Verbe. » Et le Verbe qui a parlé par les Prophètes se communique à Jean avec une puissance exceptionnelle.

C'est cette puissance, cette plénitude de l'inspiration qui a frappé S. Luc. C'est, au jugement de S. Ambroise, la seule preuve

qu'il indique de la mission de Jean. « Quand on possède l'abondance de la parole de Dieu, on n'a plus besoin d'un autre témoignage. S. Matthieu et S. Marc avaient indiqué d'autres preuves de la mission prophétique de Jean, par exemple, son genre de vie, son extérieur : S. Luc ne donne que celle-là. »

Nullus enim eget judicio sui, qui verbo Dei abundat. Ib. n 68.

LA VIE DE JEAN AU DÉSERT

La parole de Dieu descendit sur Jean, au désert. De bonne heure, cet homme de race sacerdotale s'était retiré au désert et il y avait passé sa vie. « Il y avait passé sa vie afin de ne point respirer l'atmosphère du siècle, et de pouvoir en toute indépendance reprendre les vices de tous ; afin que quand il annoncerait le Christ, il apparut qu'il le faisait spontanément, et que sa vie fut une preuve de sa mission. C'est pourquoi il demeura caché dans les déserts jusqu'à ce qu'il plût au Dieu d'Israël de le faire apparaître devant tout le peuple. »

Theophyl. In Cap. 1. Luc. ad fin.

« Et la parole de Dieu descendit sur lui dans le désert, car il devait multiplier les enfants de *celle qui était abandonnée*, c'est-à-
LIV. 1. dire de l'Eglise des Gentils, *plus que les enfants de celle qui avait son époux*, c'est-à-dire de la synagogue. »

Id. In c. 3. Luc.

« Il avait dû, dit S. Grégoire de Nysse, se former au désert, celui qui devait venir dans la vertu et l'esprit d'Elie ; il avait dû se séparer de tout commerce avec les hommes, afin de se séparer de leurs erreurs et de leurs préjugés, et d'être tout entier à la contemplation des choses invisibles. Et parce que toutes ses pensées et ses désirs étaient tournés du côté de Dieu, il arriva à posséder la grâce plus que les autres Prophètes. »

Gregor. Nyss. lib. de Virginitate. c. 6.

Quelle intensité de vie spirituelle en cet homme d'une haute intelligence, qui, pendant quinze ou vingt ans, vit seul avec lui-même, ou plutôt seul avec Dieu, s'entretenant avec Dieu, de ses interventions dans l'histoire de l'humanité, des espérances qu'il avait déposées dans le cœur de l'homme et des desseins qu'il préparait. Aussi les historiens profanes eux-mêmes, comme Josèphe, nous disent l'impression extraordinaire que causa l'apparition de cet homme du désert.

Et quand il apparaît, qu'il prêche, c'est encore dans le désert. Ce désert était bien l'image de ce monde où allait s'établir le royaume de Dieu. « Des cœurs vides de la crainte de Dieu, vides de l'Esprit S[t] sont bien figurés par cet horrible désert. Il n'y avait dans le monde rien de cette culture qui est l'œuvre de la foi et de la crainte de Dieu, rien de ces fruits qui sont les bonnes œuvres, rien de cette rosée fécondante qui est la grâce, rien que ces épines qui envahissent un champ abandonné. C'est ce champ que Jésus va labourer, féconder de germes divins par sa parole. »

Auctor incertus In app. op. S. Aug. serm. 193. n. 2.

« Il n'était pas encore venu, dit S. Ambroise, celui qui dirait :
Ps. 51. 10. *J'ai été établi comme un olivier fertile dans la maison de Dieu.* La vigne céleste ne donnait pas encore à ses rameaux leur fruit, ce fruit que fait germer la parole du Verbe. »

Ambros. in Luc. l. 2 n. 67.

Ce désert où il prêche parle à ceux qui viennent l'entendre. « Il leur enseigne la séparation des jouissances de la terre nécessaire à ceux qui veulent se convertir. »

Glossa.

« Là, au désert, dit S. Maxime de Turin, il était loin de la foule insolente et de l'incrédule railleur ; ceux-là seulement viendraient l'entendre, qui chercheraient vraiment Dieu. » Le peuple ancien avait été préparé au désert à posséder la terre promise ; c'est au désert que se préparent les commencements du peuple nouveau.

Maxim. Taurin. serm. 1. de Joan. B. nativ.

S. Matthieu et S. Marc ont décrit son extérieur et sa vie qui étaient aussi des preuves de sa mission.

SON VÊTEMENT

Jean avait un vêtement de poils de chameau, et autour des reins une ceinture de cuir. Déjà le Prophète Elie portait un vêtement de cette sorte, un de ces vêtements qui sont inusables, mais qui sont un cilice aussi bien qu'un vêtement. Etait-ce pour imiter Elie que Jean portait ce vêtement ? Le Prophète Malachie avait annoncé qu'Elie reviendrait avant le grand jour du Seigneur : Jean était-il Elie que l'on attendait ? Des juifs le crurent un moment. Mais l'Ange qui avait annoncé sa naissance avait dit qu'il *viendrait dans l'esprit d'Elie ;* et l'esprit d'Elie, esprit de pénitence et d'austérité, l'avait inspiré. Ce vêtement mortifiait son corps en même temps qu'il le couvrait.

Math. III. s. XL.
IV. Reg. I
Malach. IV
Opus imperfect.

Tandis que les Juifs se servaient de ceintures de laine, quelquefois ornées de broderies, une ceinture de cuir serrait son vêtement autour de ses reins. Cette ceinture était le symbole de la vigilance avec laquelle il tenait ses sens assujettis, pour le service de Dieu.

SA NOURRITURE

Sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage. Maintenant encore les Bédouins du désert mangent ces sauterelles que le vent du midi apporte par nuées, et que l'on conserve desséchées. Moïse avait expressément rangé la sauterelle parmi les animaux que l'on pouvait manger : Jean se montrait donc parfait observateur de la Loi. Le miel sauvage se trouve encore maintenant dans les anfractuosités des rochers et les creux des arbres. C'était la vie pénitente dans des rigueurs inouies.

Math. II
Levit. X

Et quelles fautes expiait-il donc, lui qui avait été sanctifié dès le sein de sa mère ? « Il expiait les péchés de tout le genre humain. » Il se préparait à être l'Apôtre de la pénitence. « Et tout en lui, même sa nourriture, dit S. Grégoire, était une prophétie. » « Ce vêtement pris à des animaux immondes auxquels on peut comparer les nations payennes, dit S. Hilaire, et qu'il sanctifiait en le portant, était un symbole de la sainteté que nous pouvions recevoir par son ministère. Les hommes, dans leurs allures désordonnées, ressemblaient à ces sauterelles dont se nourrissait le Prophète, ils étaient volages, stériles dans leurs œuvres, verbeux, agités. Et maintenant il s'est trouvé que nous sommes devenus la nouriture des saints et les délices des Prophètes : et nous leur

Remigius. cat. aur.
Gregor. Moral. l. 31. c. 25. n. 45.

avons offert en même temps que nos personnes un miel qui provenait non des rayons de la Loi, mais des arbres sauvages. » Hilar. in Matth. c. 2. n. 2.

Et il vint dans la région du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés, comme il est écrit dans le livre des paroles du prophète Isaïe : Voix de celui qui crie au désert : Préparez le chemin du Seigneur,
III. 3. 4. **redressez ses sentiers.**

La prophétie d'Isaïe annonçait avec clarté la venue d'un Sauveur, la consolation et le pardon apportés par lui, la révélation faite à toute chair de la gloire de Dieu, la bonté du Sauveur qui, devenu le pasteur de son peuple, porterait lui-même dans ses bras LES PROPHÈTES QUI L'AVAIENT ANNONCÉ
I. XL. les petits agneaux et les brebis fatiguées. Et le Prophète annonçait que ces événements seraient précédés d'une voix qui les préparerait.

S. Marc mêle à la prophétie d'Isaïe une prophétie de Malachie, prophétie que N. S. lui-même applique au Précurseur (Matth. XI, 10). **Voici que j'envoie mon Ange devant votre face, et il préparera votre voie devant vous**
c. I. 2. (Malach. III. 1).

« Tout homme qui annonce Dieu, dit Bède, mérite le nom d'Ange. A cause de cela, Malachie (II. 7), a pu appeler le prêtre *l'Ange du Dieu des armées*. Jean, bien qu'il fut de même nature que nous, méritait le nom d'Ange. » « Il méritait ce nom à cause Beda. In Marc. c. I.
de sa vie, » « mais bien plus encore à cause de ses fonctions, il Theophylact. ib.
était par excellence l'envoyé de Dieu. » Beda.

Avec le témoignage personnel et le témoignage de la vie, voici donc aussi le témoignage des Prophètes. Devant une telle préparation et une telle annonce, devant la voix du Précurseur annonçant que le Sauveur va arriver, devant la voix du Père annonçant qu'il est arrivé, quel sage chez les Juifs et même chez les payens ne devait point reconnaître la vérité de la mission du Sauveur ?

Voix de celui qui crie au désert... Jean lui-même dans sa réponse LA VOIX
aux envoyés des Pharisiens ne se désignera que par ce nom. « La voix par elle-même n'a aucune signification : elle n'a de valeur qu'en tant qu'elle sert de vêtement au verbe qu'elle traduit. L'animal a une voix aussi bien que l'homme : l'homme seul a un verbe ou une parole ayant un sens. » « Le verbe, d'après les Saintes Opus Imperfect. Homil. 8.
Ecritures, c'est la pensée conçue par l'intelligence dans le silence de l'homme intérieur : la voix est ce par quoi le verbe est produit au dehors. La voix est l'indice d'une pensée. le verbe est la pensée elle-même. Le verbe existe dans toute sa perfection, quand il est au sein de l'âme, sans être proféré au dehors : de même le Père tout puissant voulant nous révéler ce *Verbe qui était en lui dès le commencement*, a choisi Jean pour être la voix par laquelle son Verbe se ferait entendre à nous. » « En voulant n'être qu'une Serm. 196. app. op. S. Aug. n. 4.
voix, Jean affirmait qu'il n'était point le révélateur des desseins

de Dieu : Ce rôle devait appartenir à celui qui devait venir après lui. » « C'est à juste titre, dit S. Ambroise, que le Précurseur s'appelle une voix, car la voix qui est inférieure à la pensée marche devant la pensée et ensuite vient la pensée qui est bien au-dessus d'elle. »

Opus imperf. ut supr.

Ambros. in Luc. l. 2. n. 74.

Ecoutons cette voix, déjà nous y sentirons le Verbe présent.

Sa voix était un cri. « On crie, dit Raban Maur, quand on est loin de celui à qui l'on parle, quand celui-ci est sourd, quand on est sous le coup d'une grande indignation. » Et l'on pourrait ajouter, quand on est dans un grand enthousiasme. C'était le cas pour Jean.

Et voici ce qu'au témoignage du Prophète Isaïe disait cette voix : **Préparez les chemins du Seigneur, rendez droits ses sentiers.** Isa. XL. Matth. III.

PRÉPARATION DES VOIES DU SEIGNEUR

Tout ravin sera comblé, toute montagne et toute colline seront abaissées ; les endroits tortueux seront aplanis ; et toute chair verra le salut de Dieu. Luc. III. 5

PRÉPARATION DANS LES AMES

Ces dispositions, le Prophète les réclamait des auditeurs de Jean, attendant le Messie, et de tous ceux qui voudraient recevoir la grâce de son avènement visible dans leur âme. « Car il faut, dit Origène, que l'avènement du Christ se fasse en chacun de nous. Que nous servirait que le Christ fut venu dans la chair, s'il ne venait pas en notre âme ? Prions pour que son avènement se fasse chaque jour en nous, et que nous puissions dire : *Je vis maintenant, mais ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi.* Que me servira-t-il que le Christ vive en Paul s'il ne vit pas en moi ? Mais quand il sera venu en moi et que je jouirai de lui comme Paul, je pourrai dire : *Je vis maintenant.* Pour comprendre ce qu'il fera en moi, considérons ce qui était annoncé de son premier avènement. Rien n'était plus âpre que votre humeur : vous rappelez-vous cette promptitude à la colère et tous vos autres vices ? rien n'était plus inégal que vos paroles et vos œuvres. Mon Jésus est venu, et il a fait de tout ce qui était chaos des voies droites, afin que Dieu le Père put venir à vous, que le Christ put établir en vous sa demeure. *Et toute chair verra le salut de Dieu.* Vous étiez chair autrefois, et maintenant que vous êtes encore dans la chair, vous voyez le salut de Dieu. »

Origen. Homil. 22. in Luc.

Et maintenant encore ceux qui préparent l'avènement invisible du Sauveur dans les âmes, continuent l'œuvre du Précurseur. « Celui, dit S. Grégoire, qui enseigne la vraie foi et les œuvres bonnes, prépare la voie au Seigneur pour qu'il vienne par sa lumière et l'efficacité de sa grâce, dans les cœurs de ses auditeurs. »

Gregor. Homil. 20. in Ev. n. 3.

Et pour préparer la voie au Seigneur, il faut détruire les obstacles, les mêmes que ceux que le Précurseur invitait à renverser.

Le cœur de l'homme est tout un monde. « S'il est pur, dit Ori-

gène, il sera grand et spacieux, et la lumière de la vérité pourra venir le remplir. Dans votre cœur, par de bonnes dispositions, préparez donc la voie au Seigneur : par des œuvres parfaites, rendez droite la voie de votre vie, afin que la parole de Dieu puisse s'avancer en vous sans rencontrer d'obstacles. » Origen. Homil. 21. in Luc.

« Et quatre choses, dit Cajetan, peuvent rendre un chemin mauvais : les montées, les bas-fonds, les tournants, les aspérités. » Ces choses se rencontrent dans la vie de l'homme.

« Il y a des vies, dit S. Cyrille, dans lesquelles se rencontrent des hauts et des bas ; et pour préparer la venue du Seigneur, il faut mettre en notre vie quelque chose de soutenu. Cela était difficile à ce moment, car les hommes entraînés par l'amour du plaisir, s'abattaient dans les bas-fonds : depuis que le Fils de Dieu fait homme a dans sa chair condamné le péché, tout est devenu facile ; les obstacles sont détruits. » Les vallées marécageuses ont été comblées quand les âmes qui s'abandonnaient jusque-là aux plaisirs fangeux ont su établir en elles les résolutions solides ; « quand nos facultés qui étaient déprimées, impuissantes pour le bien, ont été raffermies, relevées. » Cyrill. l. 3 in Is. 40. Theophyl. In Luc.

« Les montagnes ont été abaissées quand le Christ a abaissé l'orgueil des hommes ; et ces montagnes qui étaient stériles quand elles conservaient leurs âpres sommets, sont devenues fertiles quand elles ont été abaissées. » Chrys. Cat. Græc. PP

« Les voies tortueuses sont rectifiées quand les cœurs déviés par l'injustice reviennent à la justice. Les chemins raboteux sont aplanis quand les caractères rudes et impatients, par l'infusion de la grâce, reviennent à la douceur. » Gregor. Homil. 20 in Ev. n. 6.

Luc. III. 6. *Et toute chair verra le salut de Dieu* (Is. XL, 5). « Par cette parole, le Prophète annonce l'universalité de ce salut qui s'étendra plus loin que le peuple juif, qui sera donné à tout le genre humain. » Chrys. Homil. 10 in Matth. n. 3.

Jean vint donc dans le désert de Judée, prêchant et disant : Faites pénitence, car le royaume de Dieu ap-
Matth. III. 2. **proche.** « Quand le soleil est proche de son lever, il envoie devant lui sa lumière, et l'aurore annonce la venue du jour : ainsi avant d'apparaître au monde, Jésus fait tomber un rayon de lui sur Jean pour qu'il annonce sa venue. Et Jean prépare dignement la venue du grand roi : tel le roi, tel doit être son héraut : avec Jésus c'était l'avènement de la grâce, il fallait, pour le préparer, un homme né selon les lois, non de la nature, mais de la grâce. » LE PRÉCURSEUR Opus imperf. Homil. 3.

Quand un roi vient visiter une contrée, il se fait précéder de quelque grand personnage qui prépare les voies par où il doit passer, les maisons où il doit s'arrêter. Le roi du ciel vient visiter la terre : il se fait précéder par le précurseur qui prépare sa venue en prêchant la pénitence. Il n'apportait point le pardon et la grâce, « car, dit S. Jean Chrysostôme, l'hostie qui efface le péché

n'avait pas encore été immolée, l'Esprit S^t n'était pas encore descendu, et par conséquent le baptême dans lequel le vieil homme est enseveli n'existait pas encore. »

Chrys. in Matth. Homil. 10. n. 1.

LA PENITENCE

Et pourquoi donc prêchait-il *le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés* ? « Les Juifs n'avaient plus le sentiment de leurs péchés, et alors qu'ils étaient en proie à toutes les misères, ils se proclamaient justes... Jean vient donc leur donner le sentiment de leurs fautes. Déjà son extérieur les ramenait à la conscience de ces fautes. » Qui pouvait se croire juste quand on voyait un homme si éloigné du péché se livrer ainsi à la pénitence ?

Id. ib. n. 2.

Il leur prêchait donc la pénitence, c'est-à-dire le repentir de leurs fautes, le changement du cœur et le changement de vie. Le mot latin et plus encore le mot grec qui servent à désigner cette disposition en révèlent la nature. « Le mot latin exprime la peine que l'on éprouve de ce que l'on a fait, et le mot grec le changement des pensées et des sentiments. Celui qui se repent, dit Lactance, reconnait son erreur antérieure, il reprend pour ainsi dire son esprit égaré, il punit la folie à laquelle il s'était abandonné, et il relève son esprit pour vivre avec droiture. »

Græci melius et significantius *metanoian* dicunt quam nos latine resipiscentiam possumus dicere Lact. Instit. VI, 24.

Il leur prêchait donc la pénitence, c'est-à-dire le changement du cœur. « afin qu'ils se reconnussent pécheurs, qu'ils confessassent leurs péchés, non toutefois pour en recevoir le châtiment, mais la rémission, *pour qu'il crussent en celui qui devait venir après lui.* »

Chrys. ut supr. — Act. XIX. 4

Il y avait dans la prédication de Jean, comme S. Paul le déclarait à Antioche, deux faces, l'une terrifiante quand il leur montrait combien ils étaient chargés de péchés et combien serait sévère le juge qui venait exercer la justice, et une autre pleine d'espérance, quand il leur montrait celui qui allait venir après lui plus grand que lui et apportant la rémission des péchés.

Act. XIII. 24-25.

LE BAPTEME DE PÉNITENCE

Et Jean administrait le baptême comme un rite par lequel on s'engageait à la vie de pénitence. Les lustrations étaient fréquentes chez les Juifs ; mais le baptême par lequel l'homme était entièrement plongé dans l'eau fut introduit par Jean : le nom sous lequel on le désignait, *le Baptiste*, en est la preuve, Jean affirmait qu'il administrait ce baptême en vertu d'une mission divine. Il y avait cette différence entre le baptême de Jean et les autres purifications des Juifs, que dans celles-ci chacun se purifiait soi-même, tandis que Jean administrait son baptême, et l'on avait dû au préalable accuser ses péchés. Plus tard, les disciples de Jean firent un grief à Jésus d'employer un rite qui semblait appartenir en propre à leur maître. Et avant cela, les Pharisiens avaient manifesté à Jean leur étonnement de ce qu'il eût, s'il n'était pas le Messie, introduit une innovation si considérable.

Joan. I. 33

Il y avait en ce rite quelque chose d'humiliant : en le pratiquant,

l'homme se proclamait souillé dans la totalité de son être. Il appartenait à J.-C. de faire de cette mort totale une naissance nouvelle. Ézéchiel (XXXVI, 25) et Zacharie (XIII, 1), avaient annoncé l'effusion de l'eau purificatrice comme un signe des temps nouveaux. En administrant le baptême de pénitence, Jean était heureux d'annoncer celui qui devait *baptiser dans l'Esprit et le feu*. Son baptême avait pour but de relever et de faire aimer davantage le baptême du Christ.

« S. Jean représentait donc la Loi qui peut accuser le péché, mais ne peut apporter le pardon. » Ambros. in Luc. l. 2. n. 68

L'APPROCHE DU ROYAUME DES CIEUX

Prêchant la pénitence, il préparait l'avènement de la Loi nouvelle, « car, dit S. Augustin, si l'on ne repent de sa vie passée, on ne peut commencer une vie nouvelle. » Il était le précurseur qui détruit les obstacles. Mais déjà il élevait les esprits bien au-dessus de la vie présente : *Faites pénitence*, disait-il, *parce que le*
Matth. III. 2. *royaume des cieux est proche*. « Comme précurseur du Christ, dit S. Jérôme, il a eu le privilège d'annoncer le premier le royaume des cieux. » Aug. 351. n. 2. Hieron.

« Cette expression, *le royaume des cieux*, pouvait paraître bien obscure aux Juifs. dit S. Jean Chrysostôme; par son obscurité même, elle devait frapper leur attention et les exciter à chercher celui qu'il annonçait. » Ils attendaient un royaume de Dieu sur terre, et il leur annonçait un royaume des cieux. Chrys. Homil. 10. in Matth. n. 2.

Ce royaume, en effet, était céleste et par son origine, et par les richesses qu'il renfermait, et par les mœurs qu'il exigeait, et par le terme auquel il conduisait.

Et ce royaume dont on avait été jusque-là si éloigné, et par l'époque, et par la connaissance, et par l'affection, était proche. Cajetan.

Quelle joie l'annonce de ce royaume était de nature à répandre dans les âmes! « Depuis le péché d'Adam, dit S. Pierre Damien, bien des fois Dieu avait fait choix d'hommes à qui il avait fait entendre sa parole, Enoch, Noë, Abraham, Jacob, Joseph, Moïse ; et à aucun de ces hommes il n'avait parlé d'un séjour dans le royaume des cieux. Il révèle son nom à Moïse ; Aaron se tient devant lui, consacré par l'onction, revêtu de ses riches ornements sacerdotaux, portant en main sa verge miraculeuse ; viennent les juges puissants dans leurs œuvres, David l'homme selon son cœur, Salomon qu'il remplit de sagesse, Élie qui a le pouvoir de fermer le ciel, Élisée qui ressuscite les morts : aucun ne nous parle de ce royaume. Venez à Jean : entendez la voix d'allégresse, la voix de miséricorde, la voix qui promet la grâce et la gloire inconnues jusque-là : *Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche*. Cette parole, seul celui-là peut la faire entendre qui pose les bases d'un testament nouveau. Depuis Adam jusqu'à Jean, les voix qui se faisaient entendre étaient des voix plaintives : il y avait double sujet de pleurer : les fautes étaient nombreuses et on

n'avait pas le remède. Vous tuiez et il vous était ordonné de tuer; et celui dont le caractère est la miséricorde ne savait que frapper. Jean nous montre dans la pénitence le remède au péché : *La voix de la tourterelle se fait entendre en notre terre.* »

Petr. Damian. serm. in Nativ. S. Joan. B.

LXII

La prédication de S. Jean-Baptiste

IMPRESSION PRODUITE PAR L'APPARITION DE JEAN

L'apparition de ce prophète produisit une grande impression dans tout le pays de Judée. « C'était en effet un spectacle étrange, dit S. Jean Chrysostôme, de voir cet homme, fils d'un prince des prêtres, qui n'ayant pas eu jusque-là besoin des hommes, sortait du désert après trente ans, et apparaissait présenté par le prophète Isaïe lui-même. »

Chrys. Homil. 10 in Matth. n. 3.

« Il apparaissait semblable à Elie, avec une sainteté plus grande encore. Elie n'avait point habité dans les villes : Jean, depuis son enfance, était au désert. Il convenait, en effet, que le précurseur de celui qui venait nous affranchir de la malédiction du travail et de la souffrance eût quelque chose de ce don, et se montrât supérieur à cette malédiction... Sa vie était semblable à celle des Anges, et dans le désert il trouvait le ciel. »

Id. n. 4.

« La prophétie qui s'était tue depuis si longtemps, (en effet, depuis Malachie, aucun prophète n'avait paru, et l'on désirait avec ardeur la venue d'un prophète. v. I Mach. IV, 46, XIV, 41,) se faisait entendre à nouveau, et avec quel éclat ! Il n'annonçait plus ce qu'avaient annoncé les autres, des guerres et des victoires, la famine et la peste, des destructions de villes, les Perses et les Babyloniens ; mais il annonçait le royaume des cieux, le ciel et l'enfer. »

ib. n. 5.

« Il n'assemblait pas de troupes pour la révolte, mais il donnait des avis précieux pour le salut : il apprenait à mépriser les choses de la terre. Sa vie faisait entendre dans les déserts des accents plus puissants que sa voix elle-même. »

id. ib.

Alors on voyait aller vers lui tout Jérusalem, la Judée et toute la région voisine du Jourdain (1). Matth. III.

(1) Nous savons aussi par l'historien Josèphe (Antiq., XVIII. 5. 1 et 2) quelle impression profonde produisit l'apparition de Jean-Baptiste. Mais si l'on compare le récit de Josèphe avec celui des Evangélistes et particulièrement celui de S. Luc, on verra combien les historiens sacrés l'emportent sur l'historien profane. Josèphe reconnait que Jean recommandait les dispositions inté-

Et ils étaient baptisés par lui, dans le Jourdain, en con-
v. 6. **fessant leurs péchés.** Cette confession de leurs péchés était un signe non équivoque de la sincérité de leur repentir. « La confession des péchés s'impose encore maintenant à nous, dit S. Jean Chrysostôme, que l'on soit baptisé ou que l'on n'ait pas encore été initié aux saints mystères : dans ce cas, elle aide à se préparer, après que l'on aura reçu le baptême, à la table du Seigneur : dans le premier cas, elle est nécessaire pour participer aux saints mystères, après que l'on aura fait sa pénitence : il faut joindre à la confession des péchés quelque chose de l'austérité de Jean. » id. ib.

SES DISCOURS AUX PHARISIENS ET AUX SADDUCÉENS

Or voyant beaucoup de Pharisiens et de Sadducéens qui venaient à son baptême, il leur dit : Race de vipères, qui
Math. III 7. **vous a montré à fuir la colère qui va venir ?** Les Pharisiens, ou *séparés* étaient ceux qui, par leur zèle à multiplier les observances légales, et à se séparer des usages et de la société des Gentils, passaient pour les plus saints parmi les Juifs : ils arrivaient vite à se contenter d'un formalisme extérieur. Les Sadducéens, ou *justes*, prétendaient se contenter de ce que la Loi exigeait strictement, et tombaient facilement dans le relâchement. Par leurs alliances avec les étrangers, ils avaient la prédominance dans le pouvoir politique. C'est à eux que Jean adresse ses plus durs reproches. « Malgré le mérite de leur démarche, il voyait, par une révélation secrète de Dieu, dit S. Jean Chrysostôme, les pensées secrètes de tous ces hommes. » C'est pourquoi il les appelait *races de vipères*. Chrys. Homil. 11. in Matth. n. 1.
« Depuis longtemps, par voie d'hérédité, le venin et les instincts de la vipère s'amassaient en eux. » Beda.

« La vipère, dit S. Jean Chrysostôme, tue son mâle quand il la féconde, et ses petits pour naître déchirent le ventre de leur mère. C'était là une image vraie de ces hommes qui tuaient ceux dont ils étaient nés. » Chrys. ib. n. 2.

« Les vipères, avec leurs écailles brillantes, ont une certaine beauté extérieure ; mais au dedans ce n'est que poison. C'était bien l'image de ces hommes qui avaient les apparences extérieures de la sainteté, et qui, au dedans, étaient remplis d'hypocrisie et de rapines. » Opus imperfect. Homil. 3

Le serpent a été de tout temps le symbole de la prudence. Jean, les voyant comme des vipères qui fuient le talon qui veut les écraser, veut qu'ils aient plus d'empressement à changer leur intérieur qu'à fuir le châtiment extérieur. *Qui vous a enseigné à* Ambros. in Luc. l. 2. n. 74.

---

rieures en même temps qu'il conférait le rite extérieur, mais il ne fait pas voir le sens de ce rite.

Il n'explique pas non plus le sens de l'apparition de Jean. Josèphe lui enlevant toute signification messianique, dans l'arrière pensée de réserver à Vespasien le titre de Messie, laisse la figure de Jean dans un isolement inexplicable. Chez les Evangélistes, au contraire, comme cette figure, par la place qu'elle occupe dans l'ordre des événements, devient harmonieuse !

fuir la colère ?... Personne ne peut y échapper. En ce sens, J.-C. devait leur dire aussi : *Races de vipères, comment éviterez-vous le jugement de la géhenne ?*

Qui vous a enseigné à fuir... « Peut-être, dit Théophylacte, admire-t-il la promptitude avec laquelle ce changement s'est accompli, et y reconnaît-il l'action de celui qui est plus grand que lui. » Theophyl. in Matth.

LES FRUITS DE PÉNITENCE

Faites-donc de dignes fruits de pénitence. « Il ne s'agit plus seulement de cesser de pécher, il faut offrir à Dieu de grandes vertus, » les fruits de la vraie pénitence qui purifie le cœur et offre à Dieu des réparations dignes de lui. Matth. III. Chrys. ut supr.

« Ils faisaient difficulté à se reconnaître pécheurs, parce qu'ils étaient fils d'Abraham. » A cause des promesses que Dieu avait faites à Abraham, ils hésitaient à croire qu'il put châtier ses descendants. Jean condamne cette présomption. Gregor. Homil. 20 n. 9.

LES ENFANTS D'ABRAHAM

Et ne dites pas en vous-mêmes : Nous avons pour père Abraham. « Il ne dit point qu'Abraham ne pourra point les aider, mais que leur titre d'enfants d'Abraham ne les dispense point de la vertu personnelle. » Matth. III. 9 Chrys. ut supr.

« Que sert une naissance illustre à celui qui s'avilit par sa vie ?... Il faudrait plutôt rougir de descendre d'Abraham et de n'être pas l'héritier de sa sainteté : cette dissemblance ferait croire qu'ils sont nés de l'adultère. » Opus. imperf. Homil. 3.

« La noblesse de la race se prouve par les œuvres, dit S. Hilaire; et les descendants d'Abraham doivent s'estimer s'ils l'imitent dans sa foi. Abraham était croyant, le démon rebelle. Abraham fut justifié par sa foi, le démon se montra perfide dans la transgression de l'homme ; les croyants seront donc les vrais enfants d'Abraham, et les incroyants deviendront les enfants du démon. » Hilar. in Matth. c. 2. n. 3.

S'ils sont atteints par le châtiment, les promesses faites à Abraham auront néanmoins leur accomplissement. **Car je vous dis que Dieu peut, de ces pierres elles-mêmes, susciter des enfants à Abraham.** « Il y a là, annoncé, dit S. Ambroise, un mystère qu'il m'est utile de connaître. Les païens, en servant leurs idoles de pierre, étaient devenus semblables à ces pierres. » ib. 9. Ambros. n. 73.

« Il y avait là, dit Origène, des hommes qui étaient vraiment semblables à des pierres ; insensibles et durs comme les pierres, adorant le bois et la pierre, dont le Psalmiste disait : *Qu'ils leur deviennent semblables ceux qui se confient en eux.* Ils sont aveugles, en effet, ceux qui ne savent pas, dans l'ordre, les fonctions, la beauté du monde, voir le Créateur : ils n'ont pour voir le monde que le regard de l'animal. Ils ne voient pas, dans le monde gouverné par la raison, la raison qui le gouverne. Le Précurseur disait donc : *Dieu peut, de ces pierres, susciter des enfants à Abraham.* » Origen. Homil. 22. in Luc.

« J'aime à apprendre du Précurseur, dit S. Ambroise, la formation de l'Eglise, qui est construite avec des pierres vivantes

pour recevoir Dieu. Oui, ces pierres devenues vivantes, auront dans la construction divine la solidité des pierres les plus résistantes... Les Juifs sont avertis que l'hérédité n'est plus un titre, à moins qu'elle ne soit accompagnée de la foi. Dieu nous est montré comme ayant le pouvoir de transformer les natures. » « Demandons donc à Dieu, ajoute Origène, que nous devenions, nous qui avons été des pierres, des enfants d'Abraham. »

Ambros. ut supr.

Origen. ut supr.

« En faisant cela, dit S. Jean Chrysostôme, Dieu fera un miracle semblable à celui qu'il a accompli en Abraham et Sara, quand il donna la fécondité à ces époux stériles comme la pierre. Dieu peut, de ces pierres, faire de véritables enfants d'Abraham, nous rappelant que la véritable parenté est celle de la foi et non celle de la chair. Et à cause de cela, les Patriarches ne seront jamais sans descendance. »

Chrys. ut supr.

IMMINENCE DES EVÉNEMENTS

Et qu'on ne se rassure point en s'imaginant qu'il s'agit d'événements lointains : le prophète montre que tout cela est proche et déjà en voie de s'accomplir. Cette séparation, dont il les menace, est en voie de se faire. **Déjà la cognée est à la racine des arbres.** « Ce n'est plus, dit S. Jean Chrysostôme, la faux qui ne fait que passer, la haie détruite, la vigne pillée ; c'est la cognée qui s'attaque à l'arbre, et non pas seulement aux rameaux, aux fruits, mais à la racine. » « Il ne s'agit pas, dit Bossuet, développant ces paroles de S. Jean Chrysostôme, des biens du dehors, des honneurs et des richesses, qu'on peut appeler les feuilles et les ornements de l'arbre, ni de la santé ou de la vie corporelle que l'on peut comparer aux branches qui font partie de nous-mêmes : c'est à la racine, c'est à l'âme qu'on va frapper : il y va du tout ; et le coup sera sans remède. Et ce ne sont pas seulement les plantes venimeuses et malfaisantes qu'on menace : c'est la paille, les serviteurs inutiles ; ce sont les arbres infructueux que le feu brûlera toujours sans les consumer. » **Tout arbre donc qui ne fait pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.** Les juifs croyaient qu'à la venue du Messie les païens seraient jetés dans un lac de feu ; et voilà qu'ils sont menacés eux-mêmes de ce sort terrible. « Et la noblesse de leur descendance ne leur servira de rien. Il sera ainsi fait de tout arbre qui n'aura pas porté de bons fruits. » « Tremblez donc, pécheurs endurcis : tremblez, âmes superbes et impénitentes : craignez cette inévitable cognée qui est déjà mise à la racine. »

Mt. III. 10.

Chrys. ib. n. 3.

Bossuet. Elév. 20e sem. 3e Elév.

Chrys. ut supr.

Bossuet. ut supr.

LA COGNÉE

Quelle est cette cognée tranchante qui opère ces opérations ? C'est, dit S. Jérôme, l'Evangile. C'est, dit S. Grégoire, le Sauveur lui-même qui, par la puissance de sa divinité, sépare tout ce qui lui résiste. La séparation de ces orgueilleux Pharisiens devait en effet s'accomplir en face du Sauveur, se présentant à eux : elle commençait en ce moment en ceux qui ne voulaient pas recevoir le

Gregor. Homil. 20 n. 10.

baptême de Jean, ce qui fut le cas de la plupart des Pharisiens. (v. Luc. VII, 30).

« Cette cognée, déjà à la racine de l'arbre, atteste, dit S. Hilaire, le droit de la puissance judiciaire du Christ déjà présente et exerçant déjà son œuvre. »

Hilar. In c. 2. Matth. n. 4.

LE JUGE

Pour continuer cette impression de terreur salutaire, il représente celui qui doit venir comme le juge universel. **Il a son van dans la main, il nettoiera son aire ; et il amassera le froment dans son grenier, mais il brûlera les pailles dans le feu qui ne s'éteint point.** Toutes ces expressions, *sa main*, *son aire*, *son grenier* prouvent que celui qui vient est identique à Jéhovah. Matth. III. 11

Il viendra, d'abord caché et silencieux, mais il viendra aussi un autre jour avec éclat. *Le feu marchera devant lui*, dit le Psalmiste, *et autour de lui il y aura une tempête puissante.* « Cette tempête, dit S. Augustin, aura à emporter toutes les pailles qui maintenant sont broyées dans l'aire ; et le feu, à consumer ce que la tempête aura emporté. » Ps. 49. 3

Aug. Tr. 4 in Joan. n. 2.

« La vie présente, dit l'*Opus imperfectum*, est une aire où nous sommes foulés et vannés. Tous les hommes se plaisent dans les jouissances corporelles, comme le grain dans la paille ; celui qui a quelque chose au dedans, aussitôt que la tribulation s'abat sur lui, oublie les choses de la terre et va à Dieu. Le grain bien plein sort de la paille aussitôt qu'il a été touché ; le grain maigre n'en sort que difficilement, et le grain vide n'en sort jamais : il est broyé dans sa paille, et il est jeté dehors avec la paille : il en est de même de ceux qui s'attachent à leurs jouissances charnelles. »

« Le blé, quand il a été foulé, demeure d'abord mêlé avec la paille ; il en est ensuite séparé par le van. De même dans l'Eglise : la persécution sépare le bon grain de la paille ; les persécutions légères éloignent tout d'abord les hommes les plus mauvais, les persécutions plus graves éloignent ensuite ceux qui paraissaient être quelque chose et qui, en réalité, avaient l'âme vide. La persécution ne fait que déclarer ce qui existait déjà. » « Ce n'est pas l'épreuve, dit Origène, qui vous rend fidèle et patient : elle ne fait que manifester la vertu qui était en vous. Quand quelqu'un tombe, il y avait en lui depuis longtemps des racines de péché... Préparons-nous donc, ajoutait le vaillant apologiste, avant que s'élève la tempête, que souffle le vent, que les torrents grossissent. Pendant que nous jouissons de la paix, affermissons les fondements de l'édifice ; bâtissons notre maison avec les pierres variées et solides des commandements de Dieu. »

Opus imperf. Homil. 3.

Origen. Homil. 26. in Luc.

LA SÉPARATION

Cette séparation se fera au dernier jour. Quand il amassera le bon grain dans ses greniers, il brûlera la paille, non plus seulement l'ivraie, qui est l'ennemie du blé, mais la paille qui vient du blé, et qui ne peut servir à rien : elle représente ceux qui ont été

Raban.

nitiés à la foi, mais n'ont rien en eux, dit Raban ; ceux qui se laissent agiter, ballotter, dit Euthyme, par le vent de toutes les passions, tandis que ceux à qui leurs vertus ont donné du poids sont recueillis dans les greniers célestes. Euthym.

Et le feu dont il parle, le Prophète le déclare inextinguible, parce qu'à la différence du feu du purgatoire, qui est allumé pour un temps et s'éteint ensuite, ce feu ne s'éteindra jamais et tourmentera toujours ceux qu'il aura reçus : c'est le feu de la damnation éternelle. Remigius. cat. aur.

« Soyons donc du froment, dit S. Jean Chrysostôme, et aucune tribulation ne pourra nous nuire. Ne soyons pas de la paille : car, après avoir été la pâture des bêtes pendant la vie présente, nous serions brûlés par le feu éternel. » Chrys. Homil. 11. in Matth. n. 6.

LES DIFFÉRENTS AUDITEURS DE JEAN

Si les Pharisiens s'irritaient devant ces menaces et ces enseignements austères, d'autres étaient remués par la parole de Jean. **Les foules l'interrogeaient, disant : Que ferons-nous donc? Et il leur répondit : Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger fasse de même.** Luc. III. 10-11.

Il s'agit des vêtements de dessous, qui sont de première nécessité aussi bien que la nourriture. « C'est pourquoi, dit S. Grégoire, celui qui ne partage pas avec ceux qui en manquent, ces choses de nécessité, celui-là est convaincu de ne pas aimer son frère comme lui-même. Par là aussi, vous pouvez apprendre combien les œuvres de miséricorde servent comme œuvres de pénitence. » Gregor. Homil. 20 in Ev. n. 11.
« Et ce précepte de la miséricorde il le donne à tous, dit S. Ambroise, car la miséricorde est la plénitude des vertus. » Ambros. in Luc. l. 2 n. 77.

Des publicains vinrent aussi pour être baptisés, et ils lui dirent : Maître, que ferons-nous ? Que va-t-il demander à ces exacteurs des deniers publics, qui étaient universellement décriés ? C'est ici qu'apparaît combien était modéré cet homme si austère. **Et il leur dit : Ne prenez rien au-delà de ce qui est fixé.**

Et des soldats aussi l'interrogeaient, disant : Et nous, que ferons-nous ? Et il leur dit : N'usez de violence envers personne, et n'accusez pas faussement, et contentez-vous de votre paye.

Ces trois catégories d'hommes qui interrogent Jean, le peuple, les publicains, les soldats nous sont une preuve de la puissante impression qu'avait produite sa parole. Origen. Homil. 23 in Luc.

Jean indique, comme moyen d'arriver au royaume des cieux, outre la bienfaisance, la pratique des vertus naturelles qui sont la base nécessaire des vertus surnaturelles. Partout, il est vraiment le Précurseur.

Cet homme voué dès l'enfance à la vie ascétique, ne condamne

point l'état militaire. « Pour lui, dit S. Augustin, les soldats ne sont point des tueurs d'hommes, mais des serviteurs de la loi, non des hommes occupés à venger leurs injures personnelles, mais les défenseurs du salut public. Que doit-on blâmer dans les gens de guerre ? Doit-on blâmer des hommes qui doivent mourir, d'accepter de mourir, ou d'arriver par la victoire à une paix honorable ? Un tel blâme serait le fait d'un lâche, mais non d'une âme religieuse : l'acharnement à nuire, la cruauté dans les vengeances, la dureté, l'esprit de domination, voilà ce que l'on condamne justement dans la guerre. »

Aug. Contr. Faust. l. 32. n. 7.

Après avoir répandu dans leurs âmes une terreur salutaire, après leur avoir montré la voie facile à tous, il leur fait apparaître le but sublime et consolant auquel ils sont appelés. **Et comme tout le peuple était dans l'attente et se demandait, au sujet de Jean, s'il n'était pas le Christ, Jean leur répondit à tous, disant : Moi je vous baptise d'eau pour la pénitence** (Math. 11) ; **mais il vient celui qui est plus puissant que moi, dont je ne suis pas digne en tombant à ses genoux** (Marc I, 8) **de délier la courroie de sa chaussure et de porter ses souliers** (Math. 11) **: lui, il vous baptisera avec le St Esprit et le feu.** (Luc. 15, 17.)

ANNONCE D'UN PLUS GRAND

Ce baptême, introduit par Jean, avait vivement frappé les esprits : on y sentait un progrès de la religion, et Jean faisait bon marché de son baptême devant un baptême beaucoup plus efficace que le sien. « Le rôle des Prophètes, dit S. Hilaire, était d'éloigner du péché : le rôle propre du Christ de sauver ceux qui croiraient en lui. »

Hilar. ut supr.

« Quand il parle du Christ, dit S. Jean Chrysostôme, ce n'est plus que consolation : ce n'est plus la hache qui frappe, l'arbre que l'on coupe et que l'on jette au feu, ni la colère qui approche ; c'est la rémission des péchés, la condonation du châtiment, la justice, la sanctification, la rédemption, l'adoption, le partage de l'héritage, l'effusion du St Esprit. Il indique tout cela dans la parole : *Il vous baptisera dans l'Esprit S^t et le feu.* Vous serez tous imprégnés de l'Esprit S^t : tandis que l'eau ne lave que l'extérieur, l'Esprit S^t comme le feu, pénétrera au plus intime de vous-mêmes, il détruira tout ce qui est mauvais. »

LE BAPTEME DANS L'ESPRIT-S^t

Chrys. Homil. 11 in Matth. n. 4.

« Par cette parole, dit S. Ambroise, je *vous baptise d'eau*... Jean indiquait nettement qu'il n'était pas le Christ, puisqu'il ne conférait qu'un rite extérieur. L'homme étant composé de deux éléments, d'un corps et d'une âme, il faut, pour sa sanctification, un rite extérieur et une vertu spirituelle. Pendant que le corps est lavé avec l'eau, les fautes de l'âme sont purifiées par l'Esprit. Et c'est pourquoi, pendant que nous accomplissons un rite extérieur, nous invoquons une grâce supérieure. C'est pourquoi, autre fut le baptême de pénitence, autre fut le baptême de la grâce : celui-

là n'avait que l'élément matériel, celui-ci réunit les deux éléments. En s'attribuant le baptême de pénitence, Jean déclarait non seulement par ses paroles, mais par son œuvre qu'il n'était point le Christ. Faire pénitence de ses fautes, c'est l'œuvre de l'homme ; faire descendre la grâce, c'est la part de Dieu. »

Opus hominis est gerere pœnitentiam delictorum, Dei munus est gratiam implere mysterii. Ambros. in Luc. l. 2. n. 79.

« Sur l'autel lévitique, dit Paschase Radbert, il y avait un feu qui brûlait sans cesse, et servait à consumer la graisse des victimes, figurant ceux qui, établis dans le Christ, sont consumés chaque jour par le feu du divin amour, en holocauste et en odeur de suavité au Seigneur. C'est ce feu que J.-C. est venu apporter sur terre, qui brûle tous les vices et qui fait que ses élus vivent d'une vie nouvelle. » Et c'est ce feu que Jean annonce.

Paschas. Radbert.

La venue de l'Esprit S[t] ne devait s'accomplir qu'en dernier lieu. J.-C., remontant au ciel, disait à ses Apôtres : *Jean vous a donné un baptême d'eau, mais dans peu de jours vous serez baptisés dans le S[t] l'Esprit.* « Il fallait, pour que ce baptême fut donné, que l'Agneau eût été immolé, que le péché eût été détruit, que l'ensevelissement dont notre baptême est une participation, eut été accompli, et que la résurrection lui eut succédé. Passant sous silence tous ces mystères, Jean montre seulement le terme final auquel ils aboutissent, pour que ses auditeurs aient le désir de connaître les moyens par lesquels sera détruit le péché dont l'empire était universel. Bientôt il pourra leur faire entrevoir la Passion, leur montrer l'*Agneau qui efface le péché du monde*, affirmant en cela sa Passion future et sa divinité : il était Dieu celui qui effaçait le péché du monde par sa mort. »

Act. I. 15.

Chrys. ut supr. n. 5.

Avec un tel secours, nous serions inexcusables de ne pas rapporter de fruits. « Le fruit qui nous est demandé n'a pas besoin du temps, ni des différentes saisons de l'année, ni de travaux multipliés : il suffit de vouloir et aussitôt l'arbre fleurit. »

Sufficit velle et statim floret arbor. Chrys. ib. n. 4.

JEAN S'ABAISSANT DEVANT CELUI QUI DOIT VENIR.

Jean abaisse devant celui qui doit venir et son baptême et sa personne. Son baptême n'était qu'une préparation. « Ce baptême, dit S. Grégoire, lavait le corps mais ne purifiait pas l'âme ; il n'apportait pas le pardon. »

Gregor. Homil. 7. in Ev. n. 3.

« Le baptême de Jean, dit S. Thomas, préparait à la grâce de trois façons : par l'enseignement, qui l'accompagnait et qui préparait les hommes à la foi du Christ ; par l'idée qu'il donnait du baptême du Christ ; par la pénitence qui préparait les hommes à recevoir l'effet du baptême du Christ. »

D. Th. 3. p. q. 38. a. 3.

Il incline sa personne devant celui qui, venant après lui, est plus grand que lui, plus fort que lui. « Ce *plus fort que moi* n'indique pas une comparaison du plus au moins, dit S. Ambroise, mais il le met hors de pair : il n'est pas digne de lui rendre les offices les plus humbles que les serviteurs rendent à leurs maîtres, de délier sa chaussure ou de la porter. »

Ambros.

De même que l'homme confectionne sa chaussure avec la dépouille

des animaux, dit S. Grégoire, J.-C., dans son Incarnation, nous apparaît chaussé de notre substance mortelle. Jean se reconnaît indigne de toucher à ce mystère. » « En partant dans le monde, dit S. Ambroise, les Apôtres portaient, pour ainsi dire, les chaussures du Christ : Jean se reconnaissait indigne de cette fonction. »

Gregor. ut supr.

Ambros.

IL GRANDIT PAR CET ABAISSEMENT

Toutefois, Jean était grand à cause de la grandeur de l'œuvre qu'il préparait : il était le paranymphe de l'époux qui allait venir. « Et ce qui devait être achevé par l'époux, dit S. Jérôme, était commencé par le paranymphe. »

Quod consummatur per Sponsum, initiatur per paranymphum. Hieron.

Et il fut exalté par celui devant qui il s'était abaissé.

« Abaissons-nous donc aux pieds de Jésus, dit Bossuet, c'est le seul moyen de nous élever. Jean s'abaisse jusqu'à se déclarer indigne de déchausser son souverain : et Jésus, pour le relever, viendra bientôt recevoir de lui le baptême ; et cette main, qui se trouve indigne de toucher les pieds de Jésus, est élevée, dit S. Chrysostôme, au haut de sa tête, pour verser dessus l'eau baptismale. »

Manum illam quam indignam calceamentis putabat, Christus supra caput suum attraxit. Chrys. Homil. 3. in Matth. n. 5. Bossuet, Elév. 21e sem. 7e Elév.

Elle est grande cette figure de Jean, et c'est un remarquable témoin donné au Messie que ce Prophète annoncé par les Prophètes, né d'une famille sacerdotale, qui au lieu de servir Dieu dans le temple vit au désert, annonce et prépare le nouvel ordre de choses ; désigne, quand il apparaît, le Christ qu'il n'a jamais vu, et représentant la Loi et les Prophètes, aussitôt que Jésus commence sa mission, déclare qu'il n'a plus qu'à disparaître.

C'est ainsi que Jean, adressant au peuple ces exhortations et beaucoup d'autres, annonçait la bonne nouvelle. Luc. III. 18.

C'est à ce moment que Jésus quitte Nazareth et la douce société de sa mère pour venir, en recevant le baptême de Jean, commencer sa vie publique.

LXIII

Le baptême de J.-C.

Alors Jésus vint de la Galilée, de Nazareth au Jourdain, vers Jean, afin d'être baptisé par lui. Marc. I. 9. Matth. III. 13.

IMPORTANCE DU BAPTEME DU CHRIST

Le baptême de J.-C. a laissé dans la tradition chrétienne une impression profonde. L'Église des premiers siècles en célébrait la fête avec une grande solennité, la joignant à la fête de l'Épiphanie. Les Grecs appelaient cette fête *la Théophanie*, ou la manifestation de Dieu : et, en effet, J.-C., dans son baptême, avait été manifesté le Fils de Dieu. Des hérétiques des premiers siècles, et de

nos jours des protestants rationalistes ont prétendu que c'était à ce moment que J.-C. ayant reçu la plénitude des dons de l'Esprit S[t], était devenu le Fils de Dieu. De bonne heure, les Pères avaient réfuté cette erreur. Celui dont la seule approche avait sanctifié son précurseur, encore au sein de sa mère, n'avait pas besoin de recevoir l'Esprit S[t]. Jésus avait depuis le commencement exercé les fonctions de Messie, mais d'une façon secrète : il fallait les inaugurer publiquement. « Bien que le Christ soit né et habite parmi nous, dit S. Justin, il demeure inconnu jusqu'à ce qu'Elie l'ait consacré et l'ait ainsi manifesté à tous. » *C'était pour* Justin. Dial. c. Tryph.
Joan. I. 31. *qu'il fut manifesté en Israël*, disait Jean, *que j'ai reçu la mission de baptiser dans l'eau*. D'après l'Apôtre S. Pierre, les faits sur lesquels les Apôtres devaient rendre témoignage étaient ceux qui allaient du baptême de Jésus jusqu'à son Ascension. Jésus à son baptême se manifestait comme le Fils de Dieu et le Sauveur des hommes.

« Nous avons célébré avec le monde entier, dit S. Grégoire de Nazianze, la naissance du Sauveur. Nous avons marché avec l'étoile, nous avons adoré avec les Mages, nous avons été environnés de lumière avec les bergers, avec les Anges nous avons chanté gloire à Dieu, avec Siméon nous avons reçu dans nos bras l'enfant divin, nous avons confessé sa grandeur avec Anne ; et maintenant nous célébrons un autre mystère du Christ. »

« Je ne puis contenir la joie de mon âme, je suis saisi d'un enthousiasme divin. Je ne suis pas précurseur, bien que je vienne du désert ; mais comme Jean, j'annoncerai hautement la bonne nouvelle : le Christ est manifesté, recevons sa lumière ; le Christ est baptisé, descendons avec lui dans l'eau afin de remonter avec lui. » Gregor. Naz. Or. 39 n. 17.

« Voici donc le roi des cieux, dit S. Grégoire le Thaumaturge, le maître du monde qui vient vers son précurseur. Il n'appelle point, pour l'accompagner, l'armée des Anges ; il vient seul, semblable à un homme du commun : le rédempteur se joint aux captifs, le juge se met avec les coupables. » Gregor. thaumat. In Sacr. Theophan.

POURQUOI JÉSUS EST-IL BAPTISÉ ?

Et pourquoi vient-il recevoir ce baptême ? « Il y avait chez les Juifs, dit S. Jean Chrysostôme, des baptêmes par lesquels ils se purifiaient des souillures légales, par exemple, s'ils avaient touché un cadavre : ce baptême n'avait rien de commun avec la rémission des péchés, Jean avait institué son baptême pour la pénitence : en le recevant on se reconnaissait pécheur et on s'engageait à faire pénitence. Ce baptême préparait à la rémission des péchés, mais ne donnait pas l'Esprit S[t]. » En recevant ce baptême, Jésus voulait-il s'avouer pécheur ? Toutes ses paroles et toute sa vie protestent contre cette supposition. « Ce fut l'humilité et non le péché, dit S. Augustin, qui amena Jésus au baptême... Celui qui est descendu pour vous a été baptisé à cause de vous. »

Chrys. Homil. de baptism. Christ. Op. t. 2. p. 433.

Propter humilitatem, non propter iniquitatem... Baptizatus est propter te qui descendit propter te. Aug. Serm. 292. n. 3.

Tibi nascendo Christus advenit, tibi vivendo militavit, tibi moriendo conflixit. Quem vides pro te mortuum, pro te intellige baptizatum. Maxim. Taur. Serm. 22.

C'est pour vous qu'il venait en naissant, dit S. Maxime de Turin, c'est pour vous que dans sa vie il combattait, c'est pour vous qu'à sa mort il engageait la grande bataille. Celui qui est mort pour vous, comprenez qu'il a été aussi baptisé pour vous. » Il venait s'engager à faire pénitence pour nous et il venait donner pour nous une vertu à un rite vide jusque-là : il venait instituer le baptême qui régénère.

Il y avait eu autrefois des figures de ce baptême. « Moïse, dit S. Grégoire de Nazianze, avait, au témoignage de S. Paul, *baptisé dans la nuée et dans la mer :* la mer figurait l'eau de notre baptême, la nuée l'Esprit S[t], la manne que les Hébreux mangèrent au désert le pain de vie, l'eau qu'ils y burent notre divin breuvage. » Jésus nous apporte la réalité qui avait été annoncée par les figures.

Gregor. Naz. Or. 39. n. 17.

« Venez, dit S. Grégoire le Thaumaturge ; venez avec lui au Jourdain. Bienheureux celui qui fait le voyage de la vie avec celui qui est la voie. »

Gregor. Thaumat., ut supr.

« Venez, contemplons celui qui, n'ayant pas besoin du baptême, s'abaisse à le recevoir pour nous. Aimons avec plus d'ardeur ce Dieu qui descend ainsi pour nous. Venez et contemplons l'image de notre régénération qui se reflète dans les eaux. »

Or, Jésus commençait comme trente ans. Luc. III. 23.

C'était l'âge où l'homme arrive à toute sa force. C'était à l'âge de 30 ans que Joseph avait commandé à l'Egypte, que David avait commencé à régner, qu'Ezéchiel avait vu les cieux ouverts : Jésus allait commencer ses fonctions.

PROTESTATIONS DE JEAN

Jean l'attendait depuis longtemps : il savait que c'était pour préparer sa venue qu'il avait été envoyé. « Il ne l'avait point vu depuis le jour où étant encore au sein de sa mère, il l'avait reconnu et adoré. » Il avait passé sa vie au désert, et Dieu l'avait ordonné ainsi pour que son témoignage eut plus de poids, étant plus désintéressé. « Mais il savait, dit S. Augustin, que Jésus devait apporter à la place du baptême de pénitence un autre baptême, le baptême dans l'Esprit S[t]. « Peut-être le vit-il au moment où il se présentait à son baptême, environné par l'Esprit S[t] : la parole de Jean aux Juifs semblerait l'indiquer : **Je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur lequel tu verras descendre et demeurer l'Esprit, c'est celui qui baptise dans l'Esprit S[t].** Joan. I. 33.

Gregor. Thaumat. ut supr.

Aug. Tr. 6 in Joan. n. 7.

Jean le reconnut donc aussitôt dans la foule de ceux qui venaient recevoir son baptême, **et il se défendait de le baptiser, disant : C'est moi qui dois être baptisé par vous et vous venez à moi !** « Celui qui est plus grand ne peut être béni ni sanctifié par celui qui est moindre. Le médecin ne vient pas près du malade pour être guéri par lui... Comment moi, qui ne suis pas digne de dénouer la courroie de votre chaussure, oserais-je toucher Matth. III. 14.

votre tête sacrée ?... Comment pourrais-je prononcer des prières sur vous, sur vous qui recevez les prières, même de ceux qui vous ignorent. » Comment oserais-je plonger dans l'eau qui étouffe, comme pour lui donner la mort, celui qui est la source de la vie ? (Gregor. Thaumat. ib.)

Et Jésus répondant lui dit : Laissez-moi faire pour le moment. C'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice. (Matth. III. 15.)

L'ACCOMPLISSEMENT DE TOUTE JUSTICE

« Il n'en sera pas toujours ainsi : un jour j'accomplirai le ministère que vous attendez ; mais il faut pour le moment que j'accepte cette humiliation et toutes les conséquences qu'elle entraîne. » La perfection de la justice l'exige ainsi. Et comment donc J.-C. acplissait-il ainsi *toute justice ?* (Chrysost. Homil. 12 in Matth. n. 1.)

L'homme pécheur a mérité d'être frappé de mort, d'être traité comme l'humanité coupable, qui fut ensevelie dans les eaux du déluge. « J.-C., dit S. Ambroise, ayant pris la nature humaine, prend aussi sur lui les péchés de tous. » Et à cause de cela il s'engage à mourir, en acceptant cette mort figurative du baptême, « mais il mourra afin que les péchés de tous meurent en lui. » « Il veut recevoir le baptême, dit S. Grégoire de Nazianze, afin d'ensevelir le vieil Adam dans les eaux. » Son baptême était donc une nouvelle acceptation et une attestation du lien qui l'unissait à nous. (Unus omnium peccata suscepit. Ambros. in Luc. l. 2. n. 91. — id. ib. — Ut totum veterem Adamum in aquis sepeliat. Gregor. Naz. Orat. 39. n. 15.)

« Et comme il a sanctifié tout ce qu'il avait pris de nous, sa naissance, sa croissance, l'action de boire et de manger, la fatigue, le sommeil, la tentation, la crainte, la tristesse, la souffrance, la mort et la résurrection, il a donné la sainteté à son baptême. » C'est ainsi qu'il accomplissait toute justice. (Opus imperf. Homil. 4.)

Alors Jean ne résista plus. (Matth. III. 15.)

« J.-C. est donc caché dans les eaux, et sa tête y est plongée sous la main de Jean. Il porte l'état du pécheur, il ne paraît plus : le pécheur doit être noyé. » Jésus est voué désormais à la pénitence : tout à l'heure l'Esprit S[t] descendant sur lui le poussera, le chassera pour ainsi dire au désert, pour y faire pénitence. Plus tard, en sa qualité d'agneau chargé des péchés du monde, il sera baptisé d'un autre baptême, il sera baptisé dans son sang, et il sera enseveli dans un autre tombeau. C'est ainsi qu'il convenait de pratiquer toute justice. (Bossuet Elév. 22[e] sem. 3[e] élév.)

NOTRE BAPTÊME PARTICIPATION A LA MORT DU CHRIST

Et maintenant notre baptême à nous, chrétiens, n'est plus seulement un ensevelissement dans l'eau : c'est, dit S. Grégoire de Nysse, la participation à l'ensevelissement du Christ, du Christ qui est notre maître. Et c'est pour cela qu'on baptise par une triple immersion, en souvenir des trois jours que J.-C. passa au tombeau. » *Ignorez-vous*, disait S. Paul, *que nous tous qui avons été baptisés, nous avons été baptisés dans sa mort ?* En participant à cette mort, nous avons fait un pacte avec la mort, (Gregor. Nyss. In baptism. X[t].)

nous nous sommes engagés à mourir au péché : *Nous avons été ensevelis avec lui pour une mort.* Toujours nous devons nous rappeler que *notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit détruit en nous, et que désormais nous ne soyons plus asservis au péché.* Nous avons payé notre dette, nous sommes libres : *Celui qui est mort est délivré du péché.* Commettre à nouveau le péché serait donner un démenti à notre baptême. — ib. 4. — ib. 6. — ib. 7.

ENCORE L'ACCOMPLISSEMENT DE TOUTE JUSTICE

Jésus dans ce moment accomplit toute justice, parce qu'il réalise toute humilité et que l'humilité est la perfection de la justice. Quelle humilité est la sienne ! Jean est d'une humilité sincère, profonde ; il repousse énergiquement les titres qui ne lui appartiennent pas ; il ne veut être que le serviteur très indigne d'un plus grand que lui, moins que cela, une voix, un écho. *Il faut que celui-là croisse et que je sois amoindri.* L'humilité de Jésus est plus grande ; tandis que Jean se met loyalement à sa place, Jésus nous apparaît avec une inclination irrésistible à descendre : c'est l'humilité d'un Dieu. « Et par cette humilité, dit S. Augustin, Jésus nous fait aimer toute justice. » « Descendons donc avec lui, afin de monter avec lui. »

Humilitate commendavit justitiam. Aug. Serm. 292. n. 4.
Gregor. Naz., ut supr.

LA SORTIE DU JOURDAIN

Jésus, dans son baptême, accomplit toute justice d'une façon encore plus parfaite. **Jésus, ayant été baptisé, sortit aussitôt de l'eau.** Matth. III. 16.

Habituellement les baptisés demeuraient dans l'eau, prolongeant la cérémonie de l'ablution, et confessant leurs péchés. Jésus en sort aussitôt. « Il a sanctifié, dit S. Jérôme, les eaux qui étaient infectées de tous les péchés du genre humain. » « Et il relève avec lui, dit S. Grégoire de Nazianze, le monde qui était comme englouti avec lui. »

Euthym.
Hieron. Ep. 86. Epitaph. Paulæ.
Gregor. Naz., ut supr.

Et il se mit en prière. Luc. III. 21.

LES CIEUX OUVERTS

Et aussitôt se manifestèrent les effets qu'il voulait obtenir par son baptême. **Les cieux s'ouvrirent pour lui.** Matth. III. 16

« Pour nous élever à l'idée des réalités invisibles, dit S. Jean Chrysostôme, Dieu se sert d'images sensibles. Tout ce qui s'accomplissait alors sous une forme sensible se renouvelle maintenant d'une façon invisible. La foi comprend ce qui était voilé sous ces symboles extérieurs....

« Les cieux s'ouvrirent pour que vous sachiez que, par le baptême, le ciel s'ouvre pour vous, que Dieu vous appelle à la patrie céleste, et que vous ne devez plus avoir rien de commun avec la terre. » « Les cieux, qui étaient fermés, seront désormais ouverts pour Jésus et pour ceux qui seront à lui : ils seront désormais leur véritable demeure. Quand Jésus, au jour de son Ascension, y remontera, les Anges crieront : *Enlevez les portes !* Le ciel n'aura plus besoin de portes. Et c'est pour nous qu'il sera ainsi ouvert. Il ne pouvait être fermé pour celui qui est au-dessus

Chrys. Homil. 12 in Matth. n. 2.

des cieux : mais de même qu'il a reçu le baptême à cause de la nature humaine qu'il avait assumée, c'est aux hommes que le ciel est ouvert. » Opus imperf. Homil. 4.

Et le S. Esprit descendit sur lui sous une forme corpo-
Luc. III. 22. **relle, semblable à une colombe.** LA COLOMBE

« Il y a des rapports, nous dit S. Bernard, entre la colombe et l'agneau : ce qu'est celui-ci parmi les animaux, la colombe l'est parmi les oiseaux, dans l'un et l'autre pareille innocence, extrême mansuétude, parfaite simplicité : il convenait que la colombe vînt révéler l'agneau de Dieu. » Et la colombe était invinciblement attirée vers l'agneau prêt à l'immolation. Bernard. Serm. 1. de Epiph. n. 7.

Il y avait plus qu'une révélation : il y avait une création.

A l'origine, l'Esprit S[t] planait sur la création, y déposant des germes féconds : sa présence au baptême du Christ est un signe qu'une création nouvelle est en voie de s'accomplir.

« C'était la colombe qui, au jour du déluge, avait apporté à Noë le rameau d'olivier, annonçant la paix à la terre : c'est la colombe qui aujourd'hui annonce le vrai Libérateur. Elle ne vient plus pour faire sortir une famille de l'arche, mais pour conduire au ciel toute la famille humaine ; au lieu du rameau d'olivier, elle apporte aux homme l'adoption divine. N'abandonnons jamais la colombe pour suivre le serpent. » Chrys. Homil. 12 in Matth. n. 2.

L'ESPRIT S[t] EN JÉSUS DÈS LE COMMENCEMENT

L'Esprit S[t] n'avait pas attendu ce moment pour accomplir la prophétie d'Isaïe, *L'Esprit de Dieu reposera sur lui, l'Esprit de*
Is. XI, 1. *sagesse et d'intelligence*....

L'Esprit S[t] s'était reposé sur lui dès le commencement, ainsi que l'indique le contexte du Prophète, *Il sortira une tige de la souche de Jessé, et sur cette tige s'épanouira une fleur.* Aussitôt que la fleur avait germé, l'Esprit S[t] s'était reposé sur elle. « Les Mages qui sont venus l'adorer dans son berceau, dit S. Justin, nous sont une preuve qu'il eut, dès le commencement, toute sa puissance... Si l'Esprit S[t] descend sur lui à son baptême, c'était pour le manifester, et non parce qu'il en avait besoin. » Justin. Dial. c. Tryph. n. 88.

MANIFESTANT JÉSUS A SON BAPTÊME

« C'était aussi afin de nous montrer que les dons de l'Esprit S[t] avaient leur terme et leur centre en lui. Et, en effet, après J.-C., la prophétie s'arrête, et c'est de J.-C. que procèdent toutes les grâces qui sont répandues sur les fidèles, dans la mesure qu'il détermine lui-même. » ib. n. 87.

« C'est à cause de nous, dit S. Athanase, parce que nous étions en J.-C., que l'Esprit S[t] se répand sur lui à son baptême. Cette venue de l'Esprit S[t] avait pour but, non de rendre plus parfait celui qui est le Verbe, mais de nous sanctifier nous-mêmes. »

MANIFESTANT SON ŒUVRE

« Il avait en lui, dès le commencement, la plénitude de l'Esprit S[t], car *dans le Christ*, dit S. Paul, *habite substantiellement la plé-*
Coloss. II, 9. *nitude de la divinité.* En parlant de l'Esprit S[t], J.-C. disait : *Il*

recevra du mien ; et je vous l'enverrai. En tant que Dieu, il l'a envoyé du ciel ; il l'a reçu sur terre en tant qu'homme. L'Esprit S[t] est descendu de sa divinité en son humanité : celui qui sanctifie, en tant que Verbe et splendeur du Père, est donc sanctifié en tant qu'homme. C'est de lui qu'à notre tour nous recevons cette onction dont parle S. Jean (I. Jean, II. 20), ce caractère dont parle S. Paul. *Vous avez été marqués du sceau de l'Esprit S[t] qui vous avait été promis.* Quand J.-C. reçoit cette onction dans son humanité, nous la recevons avec lui : quand il est baptisé, c'est nous qui le sommes en lui. » Eph. I. 13.

Athanas. Or. 2. C. Arian.

Tout à l'heure, S. Luc dira : *Jésus revint du Jourdain, rempli de l'Esprit S[t].* « La nature humaine, qui est dans le Christ, nous apparaît, dit S. Cyrille, en qualité de prémices, remplie de l'Esprit S[t]. Dieu, autrefois, avait promis *pour ces jours-là une effusion de son esprit sur toute chair ;* et voici que cette promesse s'accomplit d'abord dans le Christ. Dieu avait dit en regardant les hommes adonnés aux jouissances charnelles : *Mon esprit ne demeurera pas en ces hommes, parce qu'ils ne sont plus que chair.* Gen. VI. 3. Mais après que, par le baptême, nous avons reçu une naissance nouvelle, nous ne sommes plus les enfants de la chair et du sang, nous appelons Dieu notre Père, et ayant reçu la gloire incomparable de l'adoption divine, nous participons à la nature divine par la participation à l'Esprit S[t]. Notre frère aîné, venant vivre parmi nous, voulut recevoir l'Esprit S[t], bien qu'il fût lui-même celui qui donne l'Esprit S[t], pour que de lui les dons de l'Esprit S[t] descendissent jusqu'à nous. S. Paul avait dit en parlant de lui et de nous : *Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont de la même masse. A cause de cela, il ne dédaigne point de nous appeler ses frères.* Hebr. II. 11-12. Etant notre frère, ayant pris notre pauvreté, il veut être sanctifié avec nous, bien qu'il soit celui qui nous sanctifie : il veut être semblable à nous de tout point. »

Cyrill. in Luc.

A la Pentecôte, dit S. Augustin, l'Esprit S[t] descendra sur les disciples sous la forme de langues de feu qui se divisent : c'est une révélation du mode sous lequel l'Esprit S[t] habitera dans l'Eglise, *distribuant à chacun comme il veut* : ici il descend en J.-C. sous une forme vivante, preuve qu'il est en lui dans la plénitude de ses dons.

Aug. Tr. 6 in Joan. n. 3.

« Dans les fidèles, dit S. Grégoire, il y a des dons de l'Esprit S[t] qui passent, ceux qui sont donnés pour l'utilité des autres ; et il en est qui demeurent. Et de même que tous les sens se réunissent dans la tête, tous les dons divisés entre tous les fidèles se réunissent en J.-C. notre Chef. »

Gregor. Moral. l. 2 ad fin.

« L'Esprit S[t] répand ses dons dans les fidèles, dit Bède ; mais, comme le disait le Sauveur, *il souffle où il veut ;* il va et il vient ; il demeure par quelque chose de lui-même, et il s'en va par d'autres de ses dons. En J.-C., l'Esprit S[t] demeure sans cesse en la

plénitude de ses dons. » Aussi en S. Marc il est dit que **l'Esprit St** Beda Homil. in Octav. Epiph.
Marc. I. 10. **demeurait sur lui.**

Et au même instant une voix du ciel se fit entendre disant : LA VOIX DU PÈRE
Matth. III. 17. **Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me plais.**

Voici un autre effet du baptême de J.-C.

Dieu, un jour, s'était repenti d'avoir créé l'homme, et voici qu'il se complaît en un homme. mais cet homme est l'homme nouveau, c'est son Fils. Dieu se complaît en tout être où il retrouve quelque chose de sa perfection. Nulle part cette perfection n'existe autant que dans son Fils et l'Esprit S^t. Aussi il se plaît à déclarer ce qu'il est : *Celui-ci est mon Fils.* « Ce n'est plus l'enfantement virginal annoncé par l'Ange, dit S. Hilaire, ni l'étoile conduisant les Mages, ni les adorations rendues à l'enfant au berceau, ni le témoignage de celui qui le baptise, ni la vertu du baptisé qui nous le révèlent : c'est le Père lui-même, parlant du haut du ciel, et disant : *Celui-ci est mon Fils.* Son nom, son nom propre c'est celui-là, *mon Fils.* J'ai pu donner ce nom comme surnom à d'autres qui avaient déjà leur nom : son nom propre est celui-là, mon Fils. » Hilar. De Trinit. l. 6. n. 23.

Cette parole est dite non au Verbe engendré de toute éternité, « elle est dite à l'homme assumé par le Verbe, et qui vient de recevoir le baptême. Celui qui est par nature le Fils de Dieu n'a point déchu en prenant notre condition : il demeure le Fils de Dieu, il est en tant qu'homme le Fils de Dieu, recevant le pouvoir de nous transmettre ce titre. » CELUI EN QUI IL SE COMPLAIT — Cyrill. in Luc.

Et Dieu se complaira en tous ceux à qui il l'aura transmis, en ceux qui seront en son Fils. Il déclare cette complaisance qu'il prend en lui au moment où il se charge de nos péchés, prouvant ainsi qu'il aime cette œuvre de réconciliation, et qu'il veut aimer comme son Fils ceux pour qui son Fils se livre.

Nous ne pouvons être aimés par Dieu qu'en J.-C. « Mais il vaut mieux être aimés de cette sorte que si nous l'étions en nous-mêmes, puisque, quelque vertueux que nous puissions être, nos mérites bornés ne nous attireraient jamais du côté de Dieu qu'un amour fini. » Bien plus grand sera l'amour qu'il aura pour nous, nous regardant en J.-C. Bossuet. Elév. 22e sem. 4e élév.

« Ainsi, dit S. Augustin, la Trinité tout entière nous apparaît dans le baptême du Christ : le Père dans cette voix qui se fait entendre, le Fils en celui qui reçoit le baptême, l'Esprit S^t dans la colombe. » Plus tard, quand J.-C. enverra ses Apôtres dans le monde entier, il leur dira de *baptiser au nom du Père, et du Fils, et du S. Esprit.* C'est par ce baptême que les hommes lui seront incorporés et deviendront enfants de Dieu. Aujourd'hui il établit que tout son ministère tendra à ce but. MANIFESTATION DE LA TRINITÉ — Aug. Tr. 6 in Joan. n. 5.

Et en recevant le baptême, il le reçoit non pour lui, mais pour nous. « L'homme nouveau est baptisé, dit S. Maxime de Turin, pour JÉSUS BAPTISÉ POUR NOUS

Maxim. Taurin. Homil. 34.

établir le sacrement du baptême nouveau. » « Il vient, dit S. Ambroise, non pour être sanctifié, mais pour sanctifier les eaux, et par sa chair qui n'a point connu le péché leur donner une vertu sanctifiante. » « Au contact des membres du Sauveur, dit S. Maxime, les eaux s'enrichissent d'une vertu surnaturelle ; elles voient avec admiration et bonheur descendre en elles celui est qui leur Créateur, et revêtues de l'éternelle vertu, elles ont le pouvoir d'engendrer un enfant de Dieu. » « Par le contact de son corps sacré, dit encore le même docteur, J.-C. sanctifie, vivifie, glorifie toute la création : il consacre les eaux par son baptême ; il sanctifie la terre par son ensevelissement ; en ressuscitant il ressuscite les morts, en montant au ciel il devient la gloire du ciel. »

Ut abluta per carnem Christi,... baptismatis jus haberent. Ambros. in Luc. l. 2. n. 83.

Maxim. Taurin. Hom. 22.

Id. Homil. 31.

C'était au Jourdain : c'était par là que le peuple de Dieu était entré dans la terre promise : les eaux du fleuve s'étaient divisées devant lui pour lui livrer passage. Après que Jésus aura passé par le tombeau, et du tombeau aux gloires de la résurrection, les eaux du baptême seront pour le chrétien non plus un tombeau où l'on garde les morts, mais la source d'une vie nouvelle. Aussi, S. Paul dira : *Vous avez été ensevelis avec lui par le baptême, et vous êtes ressuscités avec lui.* « L'eau du baptême, dit S. Léon, pure comme la Vierge Marie, comme elle fécondée par l'Esprit S[t], est pour le chrétien ce que fut pour Jésus le sein de Marie. » Coloss. II. 12.

LE BAPTÊME CONFÉRÉ PAR JÉSUS

C'est ainsi que Jésus aura son baptême, dont celui de Jean n'était que la préparation ; et dans ce baptême que Jésus confie à ses disciples, ce sera lui qui sera l'agent principal. Le serviteur pourra avoir des défauts : ces défauts n'empêcheront pas l'action sanctifiante du maître. « Que vous importe, dit S. Augustin, que le serviteur soit mauvais, si le Maître est bon ? » En recevant le baptême d'un moins grand que lui, J.-C. n'enseignait-il pas la transcendance de son baptême ?

Quid tibi facit malus minister ubi bonus est Dominus? Aug. Tr. 5 in Joan. n. 11.

« Je n'aurai plus peur d'un ministre indigne, dit S. Augustin, parce que, comme Jean, je regarde la colombe qui me désigne celui qui baptise véritablement, et je la regarderai avec un œil de colombe. »

ib. n. 18.

SES EFFETS

« Dans ce baptême du Christ, dit S. Cyrille, nous pouvons connaître les effets du baptême qui nous est conféré par le Christ : les souillures du péché sont effacées, la réconciliation et la paix avec Dieu nous sont procurées, la grâce de l'Esprit S[t] et l'Esprit S[t] lui-même nous sont donnés ; l'homme est déclaré fils de Dieu et à ce titre héritier du ciel. » « L'Esprit S[t], qui planait au-dessus de l'homme-Dieu, descend maintenant par la vertu de sa divinité dans l'intérieur de l'homme ; ce n'est plus sous un symbole, c'est en sa propre substance qu'il descend en nous. »

Cyrill. in Luc.

Maxim. Taurin. Serm. 13 de tempore.

« Le baptême, dit S. Grégoire de Nazianze, c'est l'ensevelissement du péché, le relèvement de notre nature, l'affranchissement de la chair, la possession de l'Esprit S[t], la participation au Verbe. »

« C'est, comme le disait S. Pierre, *la mise en rapports de la conscience avec Dieu dans la confiance par la résurrection de*
IPetr. III. 21. *J.-C.*; c'est la marche avec J.-C., c'est le char qui conduit à Dieu, c'est la clé du paradis. » Gregor. Naz. Orat. 40. De baptism. n. 3.

« Nous devons être plongés dans les mêmes eaux que le Christ, dit S. Maxime, afin de devenir ce qu'était le Christ. Et bien que l'un et l'autre baptême, celui que le Christ a reçu et celui qu'il donne, puissent être appelés les baptêmes du Christ, cependant il semble que le second soit plus parfait : il est, en effet, donné par le Christ, tandis que le premier était donné par Jean. Jean se défendait de le donner : le Christ nous invite à recevoir le sien. A celui-là le Christ vient rempli de sainteté et en sort également saint : à celui-ci l'homme vient pécheur et en sort sanctifié... Il faut donc que nous soyons baptisés aux mêmes eaux que le Sauveur ; mais maintenant partout où se trouve le Christ se trouve aussi le Jourdain. » Maxim. Taurin. Serm. 13. De temp.

LES NOMS DU BAPTEME

« Comme le Christ, l'auteur de tout don parfait, dit S. Grégoire de Nazianze, le baptême reçoit plusieurs noms : on l'appelle *le don*, car ceux qui le reçoivent n'avaient rien fait pour le mériter ; *grâce*, car il est accordé à ceux qui avaient des dettes ; *onction*, car il nous sacre rois et prêtres ; *illumination*, car il est lumière et splendeur ; c'est une *purification* qui lave toute souillure, *un vêtement* qui couvre notre nudité, *un sceau* qui grave en nous pour toujours la marque de notre maître. » Gregor. Naz. Orat. 40. n. 4.

LES DEVOIRS DÉCOULANT DU BAPTEME

« C'est, dit-il encore, le commencement d'une vie nouvelle, et c'est aussi l'engagement pris avec Dieu de vivre dans cette vie. Or, prenons-y garde, si un engagement contracté avec un homme devant Dieu est chose grave, combien grave sera un engagement contracté avec Dieu lui-même! » Ib. n. 8.

Le baptême fait de nous des enfants de Dieu. « Dieu, dit S. Jean Chrysostôme, a fait de nous, non seulement des Anges, mais ses enfants bien-aimés. »

« Il nous faut donc avoir une vie digne de l'amour qui nous appelle, digne de la société à laquelle il nous appelle, digne de l'honneur dont il nous revêt. Encore que votre corps n'ait pas été transporté dans le ciel, vous n'avez plus rien de commun avec la terre, car vous avez la tête dans le ciel : le Seigneur est venu avec ses Anges, il a formé des liens avec vous, et il est parti afin de vous apprendre, avant de retourner avec lui, à demeurer sur terre comme si vous étiez au ciel... Autrefois Elie ouvrit et ferma le ciel, mais pour qu'il retînt ou donnât la pluie ; vous, vous pouvez ouvrir le ciel pour y monter, et non seulement pour y monter, mais pour y conduire beaucoup d'autres avec vous. » Chrys. Homil. 12 in Math. n. 4.

J.-C. fut manifesté au jour de son baptême : le baptême sera pour nous une fête d'illumination : la preuve en est dans ce cierge allumé que l'on met sur la poitrine du baptisé. Et dans l'Eglise

grecque, le baptême s'appelle *l'illumination*. « Le Christ qui *éclaire tout homme venant en ce monde*, après m'avoir purifié au S. Baptême, vient rendre tout son éclat à cette lumière qu'il avait mise en nous au commencement, et qui avait été obnubilée par le péché. » (Gregor. Naz. Orat. 39. In lumina. n. 1.)

« Il faut donc que vous soyez dans le monde comme des *luminaires vivants*, empruntant sans cesse à celui qui est la source de la lumière, et que vous soyez pour les autres une force de vie. Soyez donc purs et purifiez-vous chaque jour davantage. » (Philip. II. 15.) (ib. n. 20.)

L'Esprit S^t^ descendant sur J.-C. en forme de colombe, vous dit ce qu'il fera dans l'âme des baptisés, et ce qu'ils doivent être pour répondre à la grâce de leur baptême. « C'est l'Esprit S^t^ qui, au milieu des tempêtes de ce monde, dit S. Ambroise, apportera à l'Eglise sa paix féconde. » Les premiers chrétiens aux catacombes aimaient à représenter cette colombe.

« Le baptême réclame aussi de ceux qui reçoivent cette grâce, la simplicité de la colombe. » (Ambros. in Luc. l. 2. n. 92.)

« La colombe est particulièrement l'amie de la charité. Toutes les autres vertus que les serviteurs de Dieu possèdent dans leur vérité, les serviteurs du démon peuvent en posséder l'apparence : le démon a ses doux et ses humbles, ses chastes, ses jeûneurs et ses distributeurs d'aumônes : tout bien que Dieu a créé pour nous conduire au salut, le démon peut le singer pour nous conduire à notre perte. Il n'y a qu'une chose que le menteur ne peut imiter, c'est la charité de l'Esprit S^t^. » (Opus imperf. Homil. 4.)

« La colombe, dit S. Anselme, a des qualités qui doivent se retrouver dans les baptisés.

« La colombe aime à habiter auprès des eaux courantes, afin de s'y précipiter pour se dérober aux attaques du vautour ; elle sait choisir les meilleurs grains pour sa nourriture ; elle nourrit les petits des autres ; elle ne se sert point de son bec pour déchirer ; elle n'a pas de fiel ; elle fait son nid dans les trous des rochers ; son chant est un gémissement. Ainsi les chrétiens aiment à demeurer aux ruisseaux des S^tes^ Ecritures, afin d'éviter, en s'y plongeant, les attaques du démon ; ils savent discerner et embrasser les idées saines ; ils nourrissent de leur doctrine et de leurs exemples tous ceux qui sont autour d'eux, même ceux qui ont appartenu au démon ; ils ne déchirent point comme les hérétiques ; ils ne s'abandonnent point à la rancune ; ils établissent leur demeure, leur refuge et leur espérance dans le Christ qui est la pierre infrangible ; ils se plaisent dans les gémissements qu'ils répandent sur leurs péchés. » (Anselm.)

« L'Esprit S^t^, comme la colombe, est pur, dit Origène, et il vole dans les hauteurs. Il met en nous des aspirations pour toutes les choses d'en haut. *Qui me donnera*, disait le Psalmiste, *les ailes*

Ps. 54. 7. *de la colombe, et je prendrai mon vol*, c'est-à-dire, ajoute Origène, qui me donnera les ailes de l'Esprit S[t] ? » Origen. Homil. 27. in Luc.

La colombe revint dans l'arche, tandis que le corbeau n'y revint pas : ainsi les âmes filles de la colombe ne se plaisent que dans l'Eglise.

Le baptême nous unit et nous incorpore à J.-C., nous rend participants du mystère de sa mort et de sa résurrection : quelle confiance pouvons-nous y puiser ! « O Jésus, dirai-je avec S. Ephrem, que votre corps sacré que j'ai reçu plaide auprès de vous ma cause, et que le sacrement du salut, le sacrement de baptême auquel j'ai été initié me sauve des tourments éternels. » Ephræm.

« Mais d'autre part, dit S. Grégoire de Nazianze, quelle force à opposer à la tentation dans cette pensée : je suis l'image de Dieu ! je suis revêtu du Christ ! je suis marqué du sceau de Dieu ! Qui pourrais-je craindre ? Dieu ne saura-t-il pas défendre ce qui lui appartient ? Et quel respect ne dois-je pas avoir pour moi ? » Gregor. Naz. Orat. 40. n. 10 et 13

LXIV

La tentation de J.-C. au désert

Alors Jésus fut conduit au désert pour être tenté par le
Luth. IV. 1. **démon.**

Il est évident que cet épisode de la vie du Sauveur ne put être connu des Apôtres que par le récit qu'il leur en fit lui-même. Au soin avec lequel les trois synoptiques le racontent, au ton ému que l'on sent dans leur narration, on peut juger de l'importance que Jésus y attachait et de l'impression produite sur les Apôtres.

JÉSUS CONDUIT PAR L'ESPRIT AU DÉSERT

Jésus fut conduit; S. Marc dit qu'*il fut poussé par l'Esprit S[t] au désert.* Il y a dans cette intervention de l'Esprit S[t], dans la forme impérieuse sous laquelle elle se produit, le signe qu'une grande œuvre va s'accomplir.

Pour y être tenté par le démon. « En entendant dire que le Sauveur fut tenté par le démon, dit S. Grégoire, porté par ces mains sacrilèges sur une montagne et sur le sommet du temple, notre âme se révolte. » Nous serons pénétrés de reconnaissance envers le Sauveur si nous voulons méditer les raisons pour lesquelles il accepta d'être tenté. Gregor. Homil. 16 in Ev. n. 1.

LA TENTATION COMMENCEMENT DE SES SOUFFRANCES

Cette tentation était un commencement, le commencement de ce qu'il venait subir pour nous. « Qu'y a-t-il d'étonnant, dit S. Grégoire, qu'il ait permis au démon de le transporter sur une

montagne, quand il a permis à ses membres de le tuer. Car les méchants appartiennent au démon, ils sont ses membres : Pilate, les Juifs, les soldats qui crucifiaient Jésus, étaient les membres du démon. Il n'était pas indigne du Sauveur de subir la tentation, lui qui est venu pour subir la mort. Et comme il a guéri notre mort par sa mort, il nous a fortifiés par sa tentation contre nos tentations. » ib.

SES RAISONS

Il avait été décidé au conseil des personnes divines que l'homme serait racheté par l'homme, par un homme qui, n'ayant commis aucune de nos fautes, connaîtrait toutes nos faiblesses, nous apprenant comment nous devons les porter, serait obligé de soutenir tous nos combats, nous apprenant comment nous devons y remporter la victoire. C'est pour cela, nous dit S. Paul, qu'*il a éprouvé toutes nos tentations, hormis le péché*. « Le voilà donc au milieu des combattants, dit S. Cyrille, celui qui, en tant que Dieu, ordonne les combats ; et celui qui couronne les saints veut mériter lui-même la couronne. » (Hebr. IV. 15. — Cyrill. in Luc.)

Le premier ennemi qu'il fallait vaincre, c'était le démon, le démon qui avait entraîné l'homme à sa chute, le démon qui était devenu le maître du monde. Il fallait que le combat fut engagé, non pas entre Dieu et le démon : la victoire aurait été trop facile et n'aurait profité à personne ; mais entre l'homme et le démon : la victoire alors appartient tout entière à l'homme. « Et c'est pourquoi Jésus marche contre le démon, non en tant que Dieu, dans la force et l'éclat d'un Dieu, mais en tant qu'homme, dans la faiblesse de l'homme. » (Opus imperfect. Homil. 5.)

Puisqu'il combat en tant qu'homme, il sera vraiment notre chef dans nos combats. « Le chef combat, dit S. Augustin, pour apprendre aux soldats à combattre. » Ayant dû combattre comme nous, il sera invinciblement attiré à secourir ceux qui seront dans les combats. « Il a combattu pour moi, dit S. Ambroise, pour moi il a remporté la victoire. » *Et des tentations qu'il a subies*, nous dit S. Paul, *il a tiré la vertu de secourir ceux qui sont tentés*. (Ad hoc pugnat imperator ut milites discant. Aug. Serm. 122 n. 2. — Nisi ille certasset, non mihi iste vicisset. Ambros. in Luc. l. 4. n. 14. — Hebr. II. 18.)

C'était l'homme qui combattait ; « mais pendant que la tentation l'assaillait au dehors, dit S. Grégoire, son âme demeurait inébranlablement unie à la divinité, nous enseignant par quel moyen nous devons nous assurer la victoire dans la tentation. » (Gregor. Moral. l. 3. c. 2.)

La tentation de Jésus au désert est la contre-partie de celle de l'Eden, tentation aboutissant à une triple victoire et relevant pleinement l'homme. Satan tente Jésus par la sensualité, par la vanité, par l'ambition : il avait tenté déjà nos premiers parents de la même façon. Il offre à J.-C., comme thaumaturge et comme roi, un rôle semblable à celui que rêvait pour le Messie les imaginations populaires ; et Jésus, dès le commencement de son ministère apostolique, établit quel en sera le caractère, désintéressement, mortification, humilité, gloire rendue à Dieu.

Le démon s'attaque à Jésus aussitôt après son baptême, aussitôt qu'il a été montré au monde. Ses attaques continueront pendant tout son ministère jusqu'au combat suprême de la Passion : il sera établi que toute la vie du Christ aura été un combat sans trêve avec le prince du mal. POURQUOI APRÈS LE BAPTÊME?

« Il fallait aussi, dit S. Jean Chrysostôme, que tous les baptisés apprissent à ne point s'étonner si, après la grâce reçue, ils éprouvent de grandes tentations ; la chose est dans l'ordre : vous avez reçu des armes, c'est pour combattre et non pour vous reposer. » Chrys. Homil. 13 in Matth. n. 1.

« Jésus est tenté après qu'il a été proclamé, par Dieu lui-même, son Fils bien aimé. Ainsi les vrais chrétiens sont en butte à la tentation, tandis que les hérétiques en sont exempts. Après le baptême de l'eau, il faut qu'ils reçoivent le baptême du feu. » Opus imperf. Hom. 5.

« Vous qui êtes devenus chrétiens, vous devez vous attendre à des attaques plus violentes du démon, dit S. Hilaire ; car la victoire qu'il remporte sur les saints lui donne plus de gloire, et il la désire avec plus d'ardeur. » Hilar. In Matth. c. 3. n. 1.

« Pourquoi Dieu n'empêche-t-il pas la tentation? C'est d'abord, dit S. Jean Chrysostôme, pour vous apprendre qu'il vous a rendus plus forts qu'elle. »

« Ensuite pour que vous ne vous enorgueillissiez pas des dons reçus ; »

« Pour que le démon, qui doute encore à votre sujet, apprenne de vous-mêmes que vous n'êtes plus avec lui ; »

« Pour que vous deveniez forts, plus forts que le fer ; »

« Enfin, pour que vous ayez une preuve de la grâce qui vous a été faite : le démon ne vous aurait pas attaqués si Dieu ne vous avait élevés en honneur. C'est ainsi qu'il s'attaqua à Adam et ensuite à Job. » Chrys., ut supr.

« Ce fut l'Esprit S[t] qui conduisit lui-même Jésus au désert, voulant exprimer, dit S. Hilaire, l'assurance avec laquelle il possède celui qu'il remplit de sa présence et l'offre aux traits du tentateur. » Significatur libertas Spiritus sancti, hominem suum jam diabolo offerentis. Hilar. ut supr.

Il le conduisit au désert. C'était afin que la lutte fut plus complète. **Il y était avec les bêtes sauvages**, dit S. Marc. (c. I. 13.) Ce trait fait ressortir le courage tranquille de Jésus, qui demeurait là, seul, au milieu de ces bêtes déshabituées d'obéir à l'homme. Mais il avait plus à craindre du démon, qui semblait être là comme dans un domaine incontesté ; et il était seul pour lui résister. « Quand on est seul, dit S. Jean Chrysostôme, on est exposé aux furieux assauts du démon. » « L'union des âmes, dit S. Basile, est une puissante défense contre les attaques de l'ennemi. » POURQUOI AU DÉSERT? Chrys. ut supr. Basil. Cat. græc. PP.

En se laissant conduire au désert par l'Esprit S[t], Jésus accomplissait un acte d'expiation. « Adam, pour la faute qu'il avait commise, dit S. Ambroise, avait été chassé du paradis terrestre.

au désert. En acceptant cet exil au désert, Jésus nous ramène au paradis, et nous revenons au paradis en le suivant. »

Ambros., ut supr.

En acceptant l'expiation, il nous indique aussi le remède. « Il s'en va au désert, dit S. Cyrille, pour nous apprendre que la vie loin des tempêtes et des solitudes du monde nous est avantageuse, pour nous apprendre à renoncer au monde. Une fois que vous aurez reçu l'Esprit S[t], vous aimerez la solitude, vous jeûnerez volontiers et saintement, vous renoncerez aux joies sensuelles, vous mortifierez vos sens, et vous serez vainqueurs de Satan. »

Cyrill. in Luc.

« Par la mortification à laquelle nous amène l'Esprit S[t], quand nous avons reçu les sacrements, nous arrivons à établir la paix au dedans de nous ; nous sommes au milieu de nos passions soumises, comme Daniel, au milieu des lions ; puis, bientôt les Anges viennent et nous servent. »

Pseudo-Hieron. in Marc.

NATURE DE LA TENTATION DE J.-C.

Comment la tentation put-elle avoir prise sur un être aussi saint que Jésus ? « La tentation, dit S. Grégoire, peut exister en nous sous trois états : elle peut être une suggestion venant du dehors, une convoitise venant du dedans, une complaisance de la volonté, s'arrêtant dans la tentation, pour y goûter la jouissance. Chez nous, la tentation vient presque toujours de la convoitise du dedans qui, souvent, aboutit à la complaisance : c'est en nous et en notre chair née du péché, que nous rencontrons presque tous nos combats. Le Fils de Dieu, né de la Vierge, ne sentait pas en lui ces contradictions ; c'est pourquoi, toute la tentation qu'il subit, lui vient du dehors et du démon. » Et c'est pourquoi il est impossible d'admettre, avec des critiques modernes, et même quelques anciens, que toute la tentation de Jésus fut intérieure. Pour nous, si nous voulons être victorieux de la tentation, sachons la maintenir toujours au dehors.

Gregor. Homil. 16 in Ev. n. 1.

v. g. Origène, Théodore de Mopsueste.

Et lorsqu'il eut jeûné pendant quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Matth. IV. 2

LE JEUNE DE 40 JOURS

« Vous reconnaissez là, dit S. Ambroise, un nombre à signification mystique. Ce fut pendant ce nombre de jours que les eaux du déluge se répandirent sur la terre, que le Prophète Elie jeûna dans sa caverne, que Moïse jeûna avant de recevoir la Loi. » De même, avant de nous apporter la Loi nouvelle, le nouveau Moïse voulut jeûner pendant le même nombre de jours. Pendant quarante ans, les Hébreux se nourrirent au désert d'un pain descendu du ciel ; et c'est seulement après ce temps qu'ils entrèrent dans la terre promise. Il convient donc de passer dans le jeûne un nombre semblable de jours pour préparer notre entrée dans la vie. » De bonne heure, le jeûne du carême fut pratiqué par les chrétiens pour s'unir au jeûne de J.-C. (1), et le jeûne en union

Ambros. in Luc. l. 4 n. 15.

ib.

Hieron. Ep. 41 ad Marcell. n. 3. Origen. Homil. 10 in Levitic.

---

(1) S. Jérôme le croit d'origine apostolique. Il existait depuis longtemps à l'époque d'Origène.

avec le jeûne de J.-C en honneur parmi tous les chrétiens. « Il n'est pas nécessaire, disait S. Augustin à de nouveaux baptisés, parce que J.-C. a jeûné après son baptême, que vous vous regardiez comme obligés de jeûner aussitôt que vous avez reçu le baptême. Mais, à son exemple, vous devez jeûner quand vous vous trouvez en face de quelque violent combat..., afin que le corps se fortifie dans ce châtiment volontaire, et que l'âme, en s'humiliant, aboutisse à la victoire. » Aug. serm. 210. De quadrag. n. 3.

Et pendant ces jours de jeûne, dit S. Basile, le démon n'osait s'approcher de lui. Ce spectacle d'un homme qui jeûnait sans être tourmenté par la faim, l'étonnait. Et c'est pourquoi Jésus consentit à souffrir de la faim. « Moïse et Elie, soutenus par la puissance de Dieu, n'avaient pas jeûné plus de quarante jours. Si Jésus avait davantage prolongé son jeûne, il aurait paru trop au-dessus de l'homme. » Chrys. Homil. 13 in Matth. n. 8.

LA FAIM DE JÉSUS

« Toutefois, dit S. Ambroise, on ne voit pas que Moïse et Elie aient, après leur long jeûne, ressenti la faim ; et Jésus eut faim : l'homme serait-il plus fort que Dieu ? Mais il était nécessaire que le démon se méprit sur lui, et put concevoir l'espérance de le vaincre. » Ambros. ut supr. n. 16.

« Le démon devait être vaincu, non par Dieu, dit S. Hilaire, mais par l'homme et par la chair de l'homme. Et c'est pourquoi l'homme en Jésus est abandonné à lui-même. C'est pourquoi il eut faim. Cette faim, ajoute le S. docteur, était aussi le signe de la faim qu'il devait éprouver, la faim de nos âmes, quand à la fin des quarante jours passés sur terre après sa Passion, il ramènerait près de Dieu la nature humaine qu'il avait assumée. » Hilar. in Matth. c. 3. n. 2.

« Il eut donc faim, celui qui donne leur nourriture à tous ceux qui ont faim, celui qui est le pain vivant descendu du ciel, pour être la vie du monde ! Il permet à la nature humaine, qui est en lui, de ressentir toutes les souffrances qui sont de sa condition. » Cyrill. in Luc.

L'ARRIVÉE DU DÉMON

« Quand donc le démon vit Jésus souffrir de la faim, quand il constata cette faiblesse en lui, il crut qu'il pouvait le tenter. » Basil.
« C'est par nos faiblesses qu'habituellement il nous tente. » Cyrill. in Luc.

« L'honneur qui avait été rendu à Jésus, à son baptême, par ce titre de Fils de Dieu qui lui avait été décerné, avait excité son envie : il voudrait faire tomber cet homme exalté par Dieu. » Euthym. « Son orgueil avait été vaincu par l'humilité de Jésus, acceptant le baptême. Il avait compris, par ce jeûne de quarante jours, que les appétits charnels n'existaient pas en lui : et toutefois, il ne désespère point : comptant sur les artifices et l'inconstance de la nature humaine, il croit pouvoir faire un pécheur de celui en qui il voit l'homme. » Leo m. serm. 3 de Quadrag. c. 2.

LA PREMIÈRE TENTATION

Et le démon, s'approchant de lui, lui dit : Si tu es le fils
IV. 3. **de Dieu, dis à cette pierre qu'elle devienne du pain.**

« C'est à nouveau la tentation dans laquelle il a déjà remporté

la victoire. Mais pourquoi cette supposition, *Si tu es le fils de Dieu*... Il l'a entendu proclamer le fils bien aimé de Dieu, et il voit qu'il a faim ; qu'est-il donc ? Et il le tente pour savoir ce qu'il est. Il veut savoir ce qu'il est pour le tenter plus sûrement. Il savait que le Fils de Dieu devait venir, mais pouvait-il venir dans les faiblesses de la chair ? »

Sic tentat ut exploret ; sic explorat ut tentet. Ambros. ut supr. n. 19.

Les pierres étaient nombreuses en ce désert : on dit que beaucoup ressemblent à des pains : devant elles, l'idée du pain venait naturellement à l'esprit. « N'était-ce point le cas de s'assurer si véritablement Jésus n'était point le Fils de Dieu ? Il n'appartient qu'à la puissance divine de transformer les substances. Si Jésus accomplit la transformation qui lui est proposée, il sera évident que c'est lui qui vient combattre son pouvoir. » S'il est le Fils de Dieu, son Père trouvera-t-il mauvais qu'il se serve de son pouvoir pour apaiser sa faim ? Un père peut-il refuser un morceau de pain à son enfant ?

Cyrill. in Luc.

« Les raisons du tentateur étaient plausibles ; et d'autre part, dit S. Basile, si Jésus obéissait aux suggestions du démon, il se laissait aller à désirer un aliment fourni par des moyens extraordinaires : c'était le désordre dans ses désirs. » « Opérer cette transformation, dit S. Ambroise, c'était accomplir une sorte de trahison envers le Créateur. »

Basil. cat. græc. PP. Si convertisset naturam prodiderat Creatorem. Ambros. ut supr.

Jésus vaincra son adversaire en affirmant sa volonté d'être fidèle à l'ordre établi par Dieu. « Il le vaincra, non par sa puissance personnelle, dit S. Léon, mais par les témoignages de la Loi : il relèvera ainsi davantage l'homme, et il frappera avec plus de force son adversaire : l'ennemi du genre humain sera donc vaincu par l'homme et non par Dieu. » **Jésus lui répondit : Il est écrit que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.**

Leo m. serm. 1 de Quadrag. c. 3.

Matth. IV. Luc. IV. 4

LA RÉPONSE DE JÉSUS

« Ces paroles, tirées du Deutéronome (VIII, 3), sont celles où Moïse rappelle au peuple que Dieu peut entretenir la vie de l'homme avec autre chose que du pain, la manne par exemple. » Il y a une chose plus importante que de satisfaire sa faim, c'est de demeurer dans l'ordre établi par Dieu. « Il faut que l'homme, avant tout, ait confiance dans la parole de Dieu, qui conserve la même vertu qu'autrefois, quand elle nourrissait le peuple au désert, et lui faisait trouver à la manne les goûts les plus variés. »

Theophyl. in Matth.

Basil. ut supr.

Theophyl. ut supr.

Et pour demeurer fidèle à l'ordre établi par Dieu, il faut que l'homme désire la nourriture de l'âme avec plus d'ardeur que celle du corps. Que servirait à l'homme d'avoir la nourriture du corps, si la nourriture de l'âme lui faisait défaut ? Le pain matériel peut-il nourrir l'âme ? « Donc, dit S. Jérôme, si quelqu'un ne se nourrit pas de la parole de Dieu, il n'est pas vivant. »

Hieron. h. l.

« Ce n'est donc pas le Dieu, dit S. Ambroise, qui en sa puis-

sance infinie, terrasse l'ennemi : à quoi me servirait une telle victoire ? C'est l'homme attendant le secours promis à tous les hommes, et qui, même dans la faim corporelle, est plus attentif à la nourriture de l'âme qu'à celle du corps. » Ambros. ut supr. n. 20.

« Au lieu d'écraser son adversaire du poids de sa puissance, et de le rejeter dans l'abîme, il ne fait qu'invoquer les préceptes de la S[te] Ecriture, nous apprenant, toutes les fois que nous sommes attaqués, à bien nous établir dans la vérité plutôt qu'à faire sentir notre colère. » « Il vaincra l'astuce et l'orgueil par le mystère de l'humilité. » Gregor. Homil. 16. n. 3. Leo m. serm. 2 de Quadr. c. 3.

Le Sauveur nous apprend aussi que, pour vaincre la tentation, il faut, après s'être bien établi dans la vérité, ne point discuter avec le démon. Eve l'avait écouté, avait répondu à ses pourquoi, et bientôt elle avait succombé. Jésus ne répond que par une parole brève. « On ne peut vaincre le tentateur qu'en le méprisant. » Tentator non vincitur nisi contemnatur. Aug. serm. 123. n. 2.

« C'est ainsi que Jésus déjoue les ruses du démon : il ne nie point qu'il ait le pouvoir qu'on lui attribue, mais il ne veut point s'en servir pour le but qu'on lui propose ; il nous apprend à avoir des préoccupations plus hautes et à désirer avant tout la nourriture spirituelle. En même temps il répare la faute de gourmandise du premier homme. Nous avons, par cette gourmandise, subi une défaite en Adam ; nous remportons la victoire par le jeûne du Christ. Si notre corps est obligé de se nourrir d'aliments matériels, l'âme se nourrira de la nourriture des Anges, de la parole de Dieu. » Cyrill. in Luc.

Jésus avait affirmé sa confiance en Dieu, l'appuyant sur les paroles de la S[te] Ecriture ; le démon se sert de cette disposition pour une nouvelle tentation. **Il le transporta dans la cité sainte, sur le pinacle du temple, et il lui dit : Si tu es le fils de Dieu, jette-toi en bas ; car il est écrit : Il a donné des ordres à ses Anges à ton sujet, et ils te porteront dans leurs mains, afin que tu ne heurtes pas ton pied contre la** Mth.IV.5-6. **pierre.** LA DEUXIÈME TENTATION

Nous voyons là l'astuce du démon, qui se sert de nos actes de vertu pour nous amener au péché. Il veut amener Jésus à la vaine gloire par l'acte de confiance qu'il vient d'accomplir, « et la vaine gloire, dit S. Ambroise, l'ostentation de nos propres mérites, nous fait tomber du haut de nos mérites. » La confiance en Dieu, quand on l'appuie sur ses mérites, devient vite de la présomption. Ambros. ut supr. n. 21.

« En lui faisant cette proposition astucieuse, le démon, dit encore S. Ambroise, nous décèle aussi sa faiblesse. Il ne peut lui-même précipiter les hommes, il faut qu'ils y consentent, et l'homme ne tombe que quand il abandonne les choses du ciel pour celles de la terre. » Nemini potest nocere nisi ipse se miserit. Ambros. ut supr. n. 25.

Et Jésus lui répondit : Il est aussi écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. LA RÉPONSE DE JÉSUS

C'est un orgueil insupportable de tenter Dieu et de le mettre en demeure d'accomplir ses promesses au gré de nos passions ou des provocations des méchants. Si Jésus, s'appuyant sur les promesses de Dieu, s'était jeté du haut du temple sans dommage pour lui, cela aurait servi surtout à sa gloire. « S'il faisait un miracle comme le tentateur l'y provoque dans ce moment, dit S. Augustin, il semblerait lui céder, ou céder à la vanité. Il fera des miracles, mais quand il le voudra, agissant en Dieu et en sauveur de ceux qui souffrent. » « C'est pour le même motif, dit S. Cyrille, que Jésus, dans le cours de son ministère, a refusé des miracles à ceux qui lui en demandaient. Dieu réserve son secours à ceux qui croient en lui, et non à ceux qui le tentent. Il n'est pas permis, parce que Dieu nous honore de sa bonté, d'en faire matière d'ostentation. »

Fecit quando voluit tanquam Deus, sed tanquam infirmos curans. Aug. Tr. 2 in 1 Ep. Joan. n. 14.

Cyrill. in Luc.

La parole par laquelle Jésus répond au démon fait allusion à un épisode du peuple Hébreu au désert, quand, pressés par la soif, les Israëlites murmuraient contre Moïse ; et que Moïse indigné leur disait : *Pourquoi tentez-vous le Seigneur ?* Exod. XVII. 2

Comme le fait remarquer S. Jean Chrysostôme, tandis que les textes cités par le démon portent toujours à faux, les textes allégués par le Sauveur vont toujours au fait avec une entière justesse. Jésus répond avec calme : il affirme la vérité, et il nous apprend à l'opposer à ceux qui nous attaquent. Et dans le cas présent, il nous montre que l'œuvre du démon est de renverser, tandis que la sienne est de se tenir debout, et d'aider ceux qui veulent aussi se tenir debout. « Le démon se sert de l'Ecriture comme les hérétiques le feront plus tard, non pour devenir meilleur, mais pour tromper. » « J.-C. nous apprend la vraie doctrine : il nous apprend à chercher notre devoir, et quand nous le connaissons, à l'accomplir sans tenter Dieu. »

Chrys. Homil. 13 in Matth. n. 3.

Origen. Homil. 31 in Luc.

Aug. C. Faust. l. 32. c. 36.

CE QUE C'EST QUE TENTER DIEU

« Celui, dit Bossuet, qui entreprend des choses trop hautes, que Dieu ni ne lui ordonne, ni ne lui conseille, sous prétexte qu'il fera en sa faveur quelque chose d'extraordinaire qu'il n'a point promis, tente le Seigneur son Dieu. Il tente le Seigneur son Dieu, lorsqu'il veut entendre par un effort de son esprit les *inaccessibles* mystères, sans songer que celui *qui entreprend de sonder la majesté sera opprimé par sa gloire*. Ceux-là, donc, tentent le Seigneur leur Dieu et n'écoutent pas ce précepte : *Ne cherchez point des choses plus hautes que vous.* » Prov. XXV. 27.

« Celui aussi qui entreprend de grands ouvrages dans l'ordre de Dieu, mais le fait sans y employer des forces et une diligence proportionnées, tente Dieu manifestement, et attend de lui un secours qu'il n'a point promis. Il en est de même de celui qui se jette volontairement dans le péril qu'il peut éviter ; car s'il le peut, il le doit, et non par une téméraire confiance hasarder volontairement son salut. Celui qui dit, par le sentiment d'un faux repos,

je m'abandonne à la volonté de Dieu, et je n'ai qu'à le laisser faire, au lieu d'agir avec Dieu et de faire de pieux efforts..., tente le Seigneur son Dieu qui veut que nous soyons coopérateurs de sa sagesse et de sa puissance. » Bossuet. Elévat. 23e sem. 4e élév.

Si Jésus, obéissant aux suggestions du démon, avait provoqué l'assistance des Anges, il aurait subi une déchéance : « car il fait mieux que de se faire porter par les Anges, il porte lui-même les Anges : il est le Créateur qui porte la créature. Les Prophètes lui
Ps. 79. 2. disant : *Apparaissez, vous qui êtes assis sur les Chérubins*, affirmaient sa majesté souveraine, qui n'avait pas besoin de l'assistance des Anges. » Opus imperf. Homil. 5.

Alors, de nouveau, le démon le transporta sur une montagne très élevée, et, en un clin d'œil, il lui montra tous les royaumes de la terre et toute leur gloire, et il lui dit : Je te donnerai la puissance et la gloire de ces royaumes,
LA TROISIÈME TENTATION
c. IV. 5. 6. **parce qu'ils m'ont été livrés et que je les donne à qui je**
tth. IV. 8. 9. **veux, si, te prosternant, tu m'adores.**

Jésus avait résisté à la faim, aux séductions de la vaine gloire ; résistera-t-il à celles de l'ambition qui ont plus de puissance sur les natures puissantes ? Le démon s'adresse donc à son ambition. Comment le mit-il en face de cette gloire des royaumes de la terre ? Fut-ce par une description enflammée ? Fut-ce par une évocation de tableaux sensibles ? Le récit de S. Luc, favorise cette seconde supposition. Tit. Bostr. Theophyl.

SATAN PRINCE DE CE MONDE

Tout cela m'a été livré : en effet, le démon n'était-il pas en ce moment le maître du monde, non par l'ordination de Dieu, mais par la soumission volontaire de l'homme ?

Jésus ne devait-il point désirer de posséder le monde ? N'est-il point permis de désirer le pouvoir ? Que de fois n'avons-nous point désiré de posséder le monde entier pour y exercer une action puissante ? « Le pouvoir est un bien, dit S. Ambroise, si on est forcé de l'accepter, mais non si on va au devant. Souvent l'exercice du pouvoir nous détourne de la recherche de Dieu, qui est le seul bien véritable : et pour arriver au pouvoir, souvent on s'abaisse ; pour dominer, on commence d'abord par servir ; on fait des courbettes pour arriver aux honneurs. » Curvatur ad obsequium ut honore donetur. Ambros. ut supr. n. 31.

On s'est récrié contre la condition si humiliante que Satan posait à Jésus pour l'investir des royaumes de la terre, l'adorer. Mais Satan, à ce moment, par la permission de Dieu, ne faisait qu'exprimer brutalement ce qui se faisait depuis longtemps dans le secret. Que d'hommes, pour dominer, acceptaient d'adorer le vice, le mensonge, et en définitive le prince du mal ! « Que d'hommes, par le désir de posséder les choses de la terre, dit S. Jean Chrysostôme, se sont soumis au démon ! » Chrys. ut supr. n. 4.

« Le démon, dit Origène, sentait que cet homme venait le combattre ; mais à quoi bon combattre, s'il pouvait lui donner les

royaumes de la terre ? Il n'y mettait qu'une condition, c'est qu'il
Origen. Hom. 30 in Luc. reconnut sa suprématie, » qu'il voulut suivre la loi qui était devenue universelle. « Il y avait un royaume tout fondé, dit Théophylacte : c'était le royaume du péché, de l'orgueil, de l'envie, de la luxure ; le démon en était le maître, et si Jésus voulait être roi en ce royaume, le moyen était bien simple : il lui
Theophyl. in Luc. suffisait de s'incliner devant le démon. »

« Notre Seigneur et Sauveur veut régner en effet, dit Origène ; il veut que toutes les nations lui soient soumises, mais pour être soumises à la vérité, à la justice et à toutes les autres vertus : il veut régner par la justice, et il ne veut point recevoir sans labeur son royaume d'un maître à qui il sera soumis. Il veut régner afin
Origen. ut supr. de conduire les âmes au service et à l'adoration de Dieu. »

« Il avait supporté avec patience les humiliations des tentations précédentes : elles n'atteignaient que lui ; et il nous y apprenait à supporter avec grandeur d'âme les injures qui nous sont personnelles : mais quand le tentateur veut usurper l'honneur dû à Dieu seul, Jésus s'indigne, nous apprenant à ne pas même entendre
Opus imperfect. Homil. 5 ce qui va à l'offense de Dieu. »

RÉPONSE INDIGNÉE DE JÉSUS

Et Jésus, répondant, lui dit : Va-t-en, Satan. Il montre à Luc. IV. 8.
Satan qu'il l'a reconnu, et vengeur de l'honneur de Dieu, il lui parle avec dureté.

Car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. Vouloir être à sa place devant Dieu, dans Ib.
l'adoration de Dieu, c'est le moyen de résister à tous les assauts de l'ennemi.

« Par le rappel de ce commandement, Jésus frappait Satan au cœur. Avant son avènement, Satan était adoré partout. En affirmant la nécessité d'adorer le seul Dieu véritable, Jésus le chasse
Cyrill. Cat. Græc. PP. de son domaine usurpé. »

RETRAITE DU DÉMON

Satan, démasqué, se retire honteusement : Jésus le lui avait ordonné : cet homme, qu'il n'avait pu vaincre, lui avait parlé en maître. **Retire-toi de moi. Et le démon le laissa, et voilà que**

SURVENANCE DES ANGES

les Anges s'approchèrent et le servaient. Ils ne descendent Matth. IV. 10.
pas du ciel, ils étaient toujours près de lui ; si à un moment ils s'étaient, sur l'ordre du Sauveur, un peu écartés, pour laisser son cours à la tentation, ils reviennent vite et sont heureux de le servir. Dans ce désert où il avait vécu avec les bêtes, il est servi par les Anges ; ainsi l'homme qui aura résisté vaillamment à la tentation, la verra s'en aller un jour ou l'autre, connaissant par là qu'elle est un état anormal, et au milieu d'un monde dont les mœurs rappellent celles des bêtes, il sentira qu'il vit avec les Anges, il
Beda. In Marc. conversera avec eux, sera servi par eux.

Et le démon, dit S. Luc, **s'éloigna jusqu'à un moment favorable.** « Il devait revenir un jour, dit S. Ambroise, non plus
Ambros. ut supr. n. 36. pour le tenter, mais pour l'attaquer ouvertement. »

« Prenons donc garde aux assauts du démon, dit S. Jean Chrysostôme ; nous n'avons pas pour notre salut autant de zèle que lui pour notre perte. » LEÇONS POUR NOUS Chrys. Homil. 13. in Matth. n. 4

« Et quand il promet, ce n'est pas pour donner, mais pour prendre. » Ib.

« Le démon ne fait autre chose que tenter : c'est là sa nourriture, sa gloire, sa joie. » Opus imperfect. Homil. 5.

« Nous avons donc à lutter, la Ste Ecriture nous l'apprend, dit S. Ambroise, non contre la chair et le sang, mais contre des puissances spirituelles. A quelle grandeur est appelé le chrétien ! il doit combattre des puissances supérieures de la terre ! »

« Et l'enjeu de ce combat n'est pas la richesse de la terre, mais le royaume et l'héritage du Christ. »

« La couronne nous est offerte, il faut accepter le combat. Personne ne peut être couronné s'il n'a pas remporté la victoire, et personne ne peut vaincre s'il n'a combattu. »

« Et remarquez la variété des armes du démon : il nous attaque par la convoitise, d'autres fois par le dégoût. Pour nous blesser, il se sert de la cupidité, ensuite de la pitié, et aussi de la santé ; il se sert des blessures de l'âme et celles du corps. Le riche est pris par l'avarice, et le père par le souci de ses enfants. » Ambros. ut supr. n. 39.

« Mais d'autre part, dit encore S. Ambroise, vous voyez que le démon ne s'obstine pas dans ses desseins, et qu'il recule devant la vraie vertu. S'il ne cesse pas d'être envieux, il ne veut pas prodiguer ses attaques, parce qu'il craint les défaites. » Ib. n. 36. « Si nous nous appuyons sur le Christ, dit un autre auteur, il ne pourra nous tenter que dans la mesure où le permettra le Christ, comme au jour où le Christ fut tenté lui-même. » Opus imperfect. Homil. 5. « O Seigneur, arrachez-nous aux trois gueules du dragon. » Theophyl. in Luc.

Et toutes ces tentations serviront à notre bien. « Satan, dit S. Augustin, avait reçu la permission de tenter Job : c'était libre carrière donnée au démon, et pour le saint c'était l'épreuve. Le démon ne sait pas de quels biens il est l'occasion quand il est livré à lui-même. Dans sa haine, il entra dans le cœur de Judas et le fit trahir son maître, crucifier son maître, et par son crucifiement J.-C. a racheté le monde. La haine déchaînée du démon n'a fait que lui nuire et nous servir... S'il avait su qu'il éprouverait cette défaite, il n'aurait pas répandu le sang rédempteur. »

« De même façon, il fut permis à l'Ange de Satan de souffleter l'Apôtre : c'était dur pour celui-ci : comme le remède qui brûle et dont le malade demande à être délivré ; mais Jésus, comme le médecin qui enseigne la patience, lui répondit : *Ma grâce te suffit, la vertu se parfait dans la faiblesse :* je connais la maladie, je connais le remède qui la guérira. » Aug. En. in Ps. 120. n. 7.

.IV. 14. **Et Jésus,** dit S. Luc, **revint dans la vertu de l'Esprit.**

Le même Esprit, qui l'avait conduit au désert, le ramenait, déjà couronné d'une éclatante victoire, pour commencer l'œuvre à laquelle Dieu l'avait appelé.

LXV

Le premier témoignage de Jean sur Jésus

Jésus s'était préparé par son baptême, par son jeûne et sa lutte avec le démon à son ministère public : il va le commencer.

IMPORTANCE DU TÉMOIGNAGE DE JEAN-BAPTISTE

Il fallait qu'il fut présenté au monde. « Il était venu dans la chair comme dans une nuit profonde, dit S. Augustin. Il allume la lampe qui le manifestera : cette lampe, c'est Jean. »

Aug. Tr. 4. in Joan. n. 3.

Il devait avoir des disciples qu'il formerait et préparerait à évangéliser le monde : ces disciples seront préparés et dirigés vers lui par le Précurseur.

Il y a de la part de Jean-Baptiste trois témoignages qui sont rendus en trois jours successifs. L'Evangéliste S. Jean qui les entendit, et pour qui ils furent l'occasion de s'attacher à Jésus, en garda une impression profonde qui transpire dans son Evangile. **Voici,** nous dit-il, **le témoignage que Jean rendit quand les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui es-tu ?** Joan. I. 19.

L'AMBASSADE DU SANHÉDRIN

Ces circonstances donnent au témoignage de Jean-Baptiste une importance particulière : il revêt un caractère officiel, prononcé qu'il fut devant une députation du Sanhédrin et en réponse à une interrogation positive posée par cette assemblée qui représentait l'autorité religieuse dans la nation (1).

Le Sanhédrin plus d'une fois s'occupa de Jésus : il s'arrogea le droit de le juger et de le condamner, « mais jamais, dit Origène, il ne lui fit cet honneur qu'il fit à Jean, de lui envoyer une députation pour connaître de lui-même ce qu'il était. Les Juifs reconnaissaient comme de leur race Jean né de race sacerdotale. Cet honneur qui lui est fait, Jean le rapportera au Christ quand il lui enverra une députation semblable pour lui poser une question semblable. »

Origen. Tom. 6 in Joan. n. 6.

Josèphe : Antiq. XIV. 9. 4.

(1) Le Sanhédrin que l'on voit fonctionner au temps d'Antipater et d'Hérode, avait des racines dans des institutions antérieures. Au temps de J.C., c'était à lui qu'étaient dévolues les questions religieuses. J.-C. rappelle aux Juifs cette ambassade adressée à Jean. *Vous avez envoyé à Jean et il a rendu un témoignage conforme à la vérité.* Joan. X. 33.

Il y avait autour de Jean bien des signes qui pouvaient faire croire qu'il était le Messie promis depuis si longtemps, et dans la question qui lui était posée comme une invite à se déclarer le Messie. « Il y avait à cette époque, dit Origène, une attente générale du Messie, et des imposteurs, comme Theudas, en avaient profité pour s'imposer aux foules. » L'IDÉE QUE L'ON AVAIT DE JEAN — Origen. ib.

« Et dans la personne de Jean, dit S. Jean Chrysostôme, il y avait bien des choses qui lui conciliaient la sympathie des Juifs : sa naissance, l'austérité de sa vie, le mépris de toutes les choses de la terre, sa vie au désert. Pour Jésus, au contraire, l'obscurité de sa famille, le mépris où l'on tenait la ville qu'il habitait, sa vie semblable à celle de tout le monde. toutes ces conditions le mettaient dans l'esprit des Juifs bien au-dessous de Jean. C'est pourquoi la question qu'ils posaient à celui-ci avait surtout pour but de l'amener à assumer le rôle du Messie. » Chrys. Homil. 16 in Joan. n. 1.

Jean comprend leur pensée : sa réponse est prompte, franche, catégorique. **Il confessa et il ne le nia point, il confessa qu'il** JEAN DÉTRUIT TOUTES LES SUPPOSITIONS
. I. 20. **n'était pas le Christ.** Lui le Christ ! Par trois fois il dit *Non !* « C'est le fait d'un serviteur fidèle, dit S. Jean Chrysostôme, non seulement de ne pas enlever sa gloire à son maître, mais encore de repousser celle qui lui est offerte à lui-même. » Ib. n. 2.

Les envoyés ne se défendent point d'avoir eu cette pensée, et ils passent à une seconde question et à une seconde tentation. **Quoi**
b. 21. **donc ? Etes-vous Elie ?** « On s'attendait à voir Elie venir an-
ch. IV. 5. noncer l'avènement du Messie. » Malachie l'avait prédit. « Ils attendaient le Christ qui devait venir, dit S. Augustin, et ils se heurtèrent au Christ quand il vint. La pierre détachée par Dieu de la montagne, qui devait remplir toute la terre, leur devint une pierre de scandale, à cause de son apparente petitesse. » Aug. Tr. 4 in Joan. n. 4. — Id. ib.

. I. 21. **Et il répondit : Je ne suis pas Elie.** « Et cependant, dit S. Grégoire, le Sauveur interrogé par ses disciples sur la venue d'Elie,
h. XI. leur dira : Si vous voulez le savoir, Jean lui-même est Elie. Comment ce que la vérité affirme, le héraut de la vérité peut-il le nier ? » Mais il est facile de voir qu'il n'y a pas ici de contradiction. L'Ange avait annoncé à Zacharie, le père de Jean, que son fils marcherait dans *la vertu et l'esprit* d'Elie. On savait aussi qu'Elie reviendrait en *personne* avant la grande manifestation du Messie. Jésus affirme que Jean est Elie, car il marche dans la vertu et l'esprit d'Elie ; et Jean nie qu'il soit Elie, pour ne pas laisser croire que l'on soit arrivé au dernier et solennel avènement du Christ, à cet avènement où il se présentera comme juge. Ou encore, dit Origène, pour ne pas laisser croire qu'il y ait une métempsycose. Gregor. Homil. 7 in Ev. n. 1. — Aug. Tr. 4 in Joan. n. 6. — Origen Tom. 6 in Joan. n. 7.

. 21. **Etes-vous le Prophète ? Et il répondit : Non.** « Et cependant, dit Origène, son père Zacharie avait annoncé qu'il serait *le Prophète du Très-haut.* Jésus lui-même devait déclarer qu'il était

Prophète et plus que Prophète. Mais remarquez, observe le grand docteur, que la question posée est celle-ci : *Etes-vous le Prophète ?* avec l'article. On s'attendait à voir apparaître à ce momoment quelque Prophète des temps anciens et particulièrement ce Prophète que Moïse avait annoncé comme devant venir semblable à lui-même, que quelques-uns voulaient distinguer du Messie et que l'on appelait le *Prophète:* » Deuterou. XVIII. 18

Origen. ib. n. 8.

Et il répondit : Non. « Non, toujours non, ce n'est qu'un non partout. dit Bossuet. Qu'il aime à dire ce qu'il n'est pas et à se réduire dans le néant ! »

Bossuet. Elév. 21e sem. 1e Elév.

CE QU'IL EST

Et ils lui dirent donc : Qui êtes-vous ? Pour que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dites-vous de vous-même ? Il était impossible que cet homme extraordinaire n'eût pas une mission. **Et Jean répondit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur.** Isaïe avait annoncé que la gloire du Seigneur se manifesterait et que toute chair la verrait. Et tout à coup dans le désert se faisait entendre cette voie : Préparez la voie du Seigneur. « Quelle puissante garantie il donne, dit S. Jean Chrysostôme, des choses qu'il doit dire du Christ ! »

Joan. I.

UNE VOIX

v. 23.

Chrysost. Homil. 16 in Joan. n. 2.

Il y a une garantie dans ce fait qu'il a été annoncé par les Prophètes : et il y a une garantie dans son humilité, ne voulant être qu'une voix. « Qu'est-ce qu'une voix ? Un souffle qui se perd en l'air : je suis une voix, un cri si vous le voulez : S. Jean s'exténue jusque-là. »

Bossuet. Elév. ut supr.

Mais cette fonction qu'il s'attribue comme elle établit bien sa place devant celui qu'il annonce. Qu'est-ce qu'une voix ? « Un gémissement, un cri, c'est une voix, dit S. Augustin, un son informe qui frappe les oreilles sans rien dire à l'intelligence ; cette voix ne devient une parole qu'autant qu'elle parle à l'intelligence. » Elle n'est une parole qu'autant que le verbe, la pensée vient s'y joindre. La parole semble précéder le verbe, mais en réalité le verbe était avant la voix ; formé dans l'intelligence, il emprunte la voix pour se traduire au dehors. « C'est donc la voix qui se fait entendre, dit S. Augustin, pour que le Verbe se révèle. Et quel est ce Verbe ? Celui dont il a été dit : *Au commencement était le Verbe.* »

Aug. serm. 288. n. 3.

id. ib.

Mais en acceptant ce rôle si humble, si impersonnel, Jean arrive à une grandeur incomparable. « Il est plus qu'un Prophète, dit S. Augustin, il est comme la prophétie elle-même. » La prophétie était comme la manifestation du Verbe, préparée, ménagée par le Verbe lui-même ; nombreuses étaient les voix que le Verbe demeurant au sein du Père avait inspirées, les Patriarches, les Prophètes : puis enfin il était venu dans la chair. Jean réunissait toutes ces voix dans sa personne ; et c'est pourquoi il est appelé

Aug. Tr. 4. in Joan. n. 7.

la voix; et Jean ne voulant être qu'une voix représentait tous les Prophètes. Aug. serm. 268. n. 5.

Il était bien *la voix qui crie*, et *qui crie dans le désert.* « Car, dit Origène, les hommes étaient loin de Dieu : quel désert plus vide qu'une âme abandonnée de Dieu ! Leur ouïe s'était endurcie. Celui qui allait venir leur apportait des dons d'une sublimité prodigieuse. C'est pourquoi il fallait pousser des cris pour se faire entendre et pour se faire comprendre. Et c'est pourquoi un jour Jésus criait : *Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi !* »

Origen. ut supr. n. 10.

Et ceux qui avaient été envoyés, remarque l'Évangéliste,
. I. 24. **étaient des Pharisiens,** c'est-à-dire des plus ardents dans l'attente du Messie, et des plus zélés pour les observances mosaïques. Déçus de voir Jean décliner le rôle qu'ils lui attribuent, ils veulent exercer sur lui une pression » **Ils lui firent encore cette demande, et lui dirent : Pourquoi donc baptisez-vous, si**
v. 25. **vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni le Prophéte ?** Des Prophètes, Ezéchiel (XXXVI, 25-26), Zacharie (XIII, 1), avaient annoncé une ablution que ferait l'envoyé de Dieu et qui remettrait les péchés. Pourquoi avait-il institué ce rite nouveau du baptême, s'il n'avait aucun de ces titres ?

Chrys. Homil. 16 in Joan. n. 2.

A ces dures paroles Jean ne répond que par une parole d'humilité. « Les saints, dit S. Grégoire, ne se laissent pas détourner de la pratique du bien par les questions captieuses. A des paroles inspirées par l'envie, Jean répondra par des enseignements de vie. »

Sanctus quisque etiam cum perversâ mente requiritur, à bonitatis suæ studio non mutatur. Gregor. Homil. 7. n. 3.

LA PRÉPARATION D'UN PLUS GRAND

Jean répondit : Moi, je baptise dans l'eau, mais au milieu de vous il y a quelqu'un que vous ne connaissez pas, celui qui doit venir après moi, mais qui était avant moi, et dont
n. I. v. 27. **je ne suis pas digne de délier la courroie de sa sandale.**

Le baptême de Jean n'était qu'un rite purement extérieur, puisqu'il ne pouvait remettre les péchés comme le baptême de celui qui allait bientôt baptiser dans le feu et l'Esprit. Et cependant en sa qualité de Précurseur, il devait administrer ce baptême. « Il avait été le Précurseur du Christ dans sa naissance, dit Bède ; il le fut dans sa prédication, il devait l'être aussi dans son baptême ; en baptisant, il annonçait le sacrement que le Christ devait instituer. »

Baptizando etiam præcursor ejus fiebat imitatione sacramenti. Beda.

Tout en abaissant son baptême pour ne lui laisser que le caractère d'une préparation, il annonce que ce n'est plus seulement une préparation du Christ qui se fait en ce moment : le Christ est au milieu d'eux, qu'ils sachent faire attention. *Il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas.* « Il était visible dans ses apparences extérieures, il était invisible dans sa majesté cachée. » Et il leur fait pressentir la grandeur transcendante de celui-là qui est au milieu d'eux. *Je ne suis pas digne de délier la courroie de sa sandale.* « S'il avait dit, remarque S. Augustin,

Visibilis corpore, invisibilis majestate. Gregor. ut supr.

Je ne suis digne que de délier... il aurait déjà accompli un acte d'humilité : c'était là une des plus humbles fonctions des esclaves. Il va plus loin et dit : *Je ne suis pas digne*... Et en cela il apparaît vraiment rempli de l'Esprit S[t], il reconnaît les vrais rapports de l'homme avec Dieu, et il mérite de passer du rang de serviteur à celui d'ami. »

Aug. Tr. 4. in Joan. n. 9.

Je ne suis pas digne de délier la courroie de sa sandale... « C'est-à-dire, dit Origène, les nœuds de ce mystère de l'Incarnation, par lequel il touche à la terre. » « S. Jean, dit S. Grégoire, était éclairé par la lumière prophétique, et cependant il fait entendre qu'il y a dans ce mystère bien des choses qu'il ignore. » Après Jean, tout homme qui a quelque idée de ce grand mystère doit répéter cette parole. « Mais, ajoute Origène, celui qui saura s'abaisser, sera le mieux préparé à dénouer ces sandales. »

Origen. T. 6. in Joan. n. 18.

Gregor. Homil. 7. n. 3.

Origen. ut supr. n. 19.

Celui-là est aussi dans notre cœur, et nous n'en connaissons pas la grandeur. Et en tout travail que nous ferons pour arriver à la vérité et à la perfection, rappelons-nous que nous ne faisons qu'un travail de préparation : la vérité et la vertu nous viennent de quelqu'un qui est plus grand que nous.

id. n. 15.

GRANDEUR DE CE ROLE

Cette scène était grandiose. Le témoignage rendu par le Précurseur était infiniment honorable pour lui, dit S. Jean Chrysostôme. Il n'avait été arrêté par aucune considération humaine : il avait rendu son témoignage avec une liberté digne du Christ ; il l'avait rendu, non en secret, mais au milieu de la foule ; et il avait fait entendre qu'il y avait dans le Christ une grandeur incomparable.

« Il était si grand qu'il pouvait passer pour le Christ; certains le croyaient. Il n'avait pas à propager cette idée, il n'avait qu'à l'accepter. Mais cet humble ami de l'époux, rempli d'amour pour l'époux, ne veut point se substituer à l'époux : il rend témoignage à son ami et il montre à l'épouse le véritable époux. Voulant être aimé dans l'époux, il a horreur d'être aimé à la place de l'époux... Il préféra rendre témoignage au Christ, s'humilier devant le Christ, plutôt que de passer pour le Christ... Et à cause de cela, il est le plus grand des Prophètes, parce qu'il reconnut et montra le Christ quand le Christ fit son entrée dans son royaume. Il s'humilia devant celui qui était grand pour être exalté par celui qui était vraiment grand. Prophète, il mérita d'être annoncé par les Prophètes. »

Magno se humiliavit, ut à magno exaltaretur humilis. Aug. serm. 288. n. 2.

« Il voulut, dit S. Grégoire, s'établir solidement en ce qu'il était, en se défendant contre l'opinion qui voulait l'élever au-dessus de ce qu'il était, et en rendant témoignage à la vérité, il devint membre de celui dont il ne voulut point usurper le nom. »

Elegit solide subsistere in se ne humanâ opinione raperetur inaniter super se. Gregor. Homil. 7. n. 1.

La science rationaliste qui veut expliquer toutes choses par les mobiles humains et par les passions humaines, est déconcertée devant cet homme qui, arrivé au milieu de son peuple au plus

haut de la considération, descend de lui-même devant un inconnu qu'il déclare plus grand que lui. Il y a dans ce que racontent les quatre Evangélistes, quelque chose qui sort du cours habituel des choses humaines. « C'est la fin des Prophéties, dit Théophylacte, et la fin des Prophéties est le commencement de l'Evangile. » Theophyl. in C. I. Marc.
S. Jean a noté le lieu où se passa cette scène. **Ces choses se pas-**
. I. 28. **sèrent à Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean baptisait.**
Nous notons, dit S. Cyrille, les lieux où se passent les choses importantes. Cyrill. in Joan.

« Comme S. Jean, dit Bossuet, se baigne dans l'humilité et le néant! Non, non, non, dit-il toujours.....

... Faut-il dire quelque chose? Ce n'est qu'une voix sans corps et sans consistance. Quelque grand qu'on soit, l'humilité qui ne peut mentir, ne laisse pas de trouver moyen d'anéantir tous ses avantages. Apprenons à dire Non, mais sincèrement, lorsqu'on nous loue, sans exagération, sans emphase, sans trop d'effort... Un simple non, sec et court, qui détruit tout, lui suffit, parce que ce Non, dans sa richesse et sa brièveté, cache tout, fait tout disparaître, jusqu'à l'humilité même. » Bossuet. Elév. 24e sem. 1e élév.

Et il exalte Jésus de tout ce qu'il se retranche à lui-même. « Jésus a déclaré que parmi les enfants des hommes personne ne s'était levé plus grand que Jean-Baptiste,... et Jean déclare que celui qui vient après lui est plus grand que lui; il le déclare donc plus grand que l'homme. » Aug. serm. 287. n. 1.

LES JUIFS RÉFRACTAIRES A CE TÉMOIGNAGE

Et pourquoi les Juifs n'ont-ils pas accepté ce témoignage? « Ne se condamnaient-ils pas eux-mêmes? dit S. Jean Chrysostôme. Ils avaient regardé Jean comme digne de foi : c'est pourquoi ils lui avaient demandé son témoignage sur lui-même : ce n'est qu'aux hommes très sincères que nous demandons ce qu'ils pensent d'eux-mêmes. Il y avait en lui quelque chose qui attirait. *Il était la lumière brillante*, leur disait un jour le Sauveur, *et vous avez*
V. 35. *voulu un moment vous réjouir à l'éclat de cette lumière.* »

« La réponse qu'il fit aux envoyés des Juifs méritait toute créance.
III. 18. *Celui qui ne cherche pas sa gloire*, disait encore J.-C., *celui-là est sincère ;* et Jean n'a pas cherché sa gloire, mais il a voulu les amener à un plus grand que lui. Il leur annonce les biens d'en haut, le baptême véritable. Il invoque l'autorité de leurs prophètes. Que leur reste-t-il à faire, sinon d'adorer comme Dieu celui qu'il leur annonce? » Chrys. Homil. 17 in Joan. n. 3.

Et ils s'en allèrent sans demander au Précurseur quel était cet homme, plus grand que lui, qu'il annonçait.

LXVI

Le second témoignage de Jean sur Jésus : Les premiers disciples de Jésus

LE RETOUR DE JÉSUS VERS JEAN

Le lendemain Jean vit Jésus qui venait vers lui, et il dit : Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui enlève le péché du monde. D'où venait Jésus ? Du désert, où il avait jeûné et prié après son baptême. Les autres Evangélistes, dit S. Jean Chrysostôme, ont raconté le baptême de Jésus et ensuite l'emprisonnement de Jean. L'Evangéliste S. Jean suppose ces faits connus, et il s'étend sur les rencontres de Jésus et de Jean. Il y avait, en effet, assisté comme témoin, et c'était là qu'avait commencé sa vocation.

Joan. I.

Chrys. Homil. 17 in Joan. n. 1

Et pourquoi Jésus revient-il vers Jean ? C'était, avant de commencer son ministère, pour souder l'œuvre nouvelle à l'ancienne, pour recevoir son témoignage, et pour recevoir de lui ses premiers disciples.

« Jean, dit S. Augustin, est le pont jeté entre les deux Testaments. Le Sauveur lui-même a déclaré que *la Loi et les Prophètes allaient jusqu'à Jean-Baptiste*. Et c'est pourquoi il y a en lui de la vétusté et il annonce ce qui est nouveau. Pour représenter ce qui est ancien, il naît de vieillards ; et pour annoncer les temps nouveaux, il est proclamé prophète dès le sein de sa mère. »

Videtur Joannes interjectus quidam limes testamentorum duorum.... Sustinet ergo personam vetustatis et præconium novitatis. Aug. serm. 293. n. 2.

« Il y a dans la rencontre de Jésus avec Jean, dit Origène, une scène analogue à celle de la Visitation... Là, dans cette première rencontre, il avait lui-même formé son précurseur et lui avait imprimé une telle ressemblance avec lui qu'on avait pu prendre l'un pour l'autre. » Jésus vient donc recevoir dans la personne de Jean le témoignage des prophètes qu'il a inspirés.

Origen. Tom. 6. in Joan. n. 30.

L'AGNEAU DE DIEU

Et bientôt Jean lui rend un témoignage qui jette une brillante lumière sur sa personne et sur l'alliance qu'il vient fonder. « Quand il était venu recevoir le baptême, dit S. Jean Chrysostôme, au milieu de cette foule qui accusait ses péchés, on aurait pu le croire pécheur lui-même : il donne à son précurseur l'occasion de rectifier cette erreur. *Voici*, dit-il, *l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde*. S'il est si pur, qu'il puisse enlever les péchés des autres, le péché qu'il accuse en recevant le baptême n'est donc

pas son péché : c'est le péché qui pèse sur toute l'humanité. Le voilà donc, c'est lui, il est présent celui qui avait été annoncé, préfiguré, et qui était attendu : *Ecce.* » Chrys. Homil. 17 in Joan. n. 1.

Il l'avait annoncé comme plus puissant que lui et comme devant baptiser dans l'Esprit S[t]; maintenant il indique comment il répandra la grâce. Il est *l'agneau de Dieu.* Veut-il dire l'agneau donné par Dieu ou l'agneau offert à Dieu ? « L'un et l'autre, dit Théophylacte : il est l'agneau que Dieu nous a donné et qu'il a livré à la mort pour nous, et il est l'agneau dont Dieu accepte l'oblation. » Theophyl. in Joan.

II. 12. « Il avait été annoncé par le prophète Isaïe comme un agneau qui se laisse conduire à la boucherie sans ouvrir la bouche.

« Il avait été préfiguré par l'agneau pascal ; mais l'agneau pascal n'effaçait aucun péché, et celui-ci effacera les péchés du monde entier. » Chrys. ut supr.

Il effacera les péchés du monde, parce qu'il sera offert en sacrifice, parce qu'il sera la victime offerte pour le monde entier. Il se charge publiquement du péché du monde en recevant le baptême, et il donne à Jean l'occasion de marquer la signification de son baptême.

« On offrait en sacrifice, dit Origène, cinq sortes d'animaux, le veau, la brebis, la chèvre, la colombe et la tourterelle. Il est facile de voir pourquoi Jésus est désigné sous la figure du petit de la brebis, sous la figure de l'agneau. C'était l'agneau que l'on offrait
XXXI. dans le sacrifice perpétuel du temple, le matin et le soir. Par la
8 seqq. bouche de Jérémie, Jésus avait dit : *Je suis mené comme un agneau*
. XI. *innocent pour être immolé.* Il était à la fois la victime et le prêtre,
19. car il s'offrait lui-même. *Personne ne m'enlève ma vie, car je la*
X. 18. *donne de moi-même.* » Origen. ut supr. n. 33-35.

C'était cet *agneau qui était immolé dès le commencement du*
XIII. *monde :* le Christ immolé était préfiguré dans tous les sacrifices
8. anciens.

« Et comme il avait des affinités avec tous les sacrifices de la Loi ancienne, dit Origène, il continue à être immolé dans les sacrifices des martyrs, volontaires comme le sien ; c'est lui qui leur donne leur mérite. » Aussi l'Evangéliste qui avait entendu son premier maître lui donner ce titre, retiendra cette expression ; il le verra
V. 6. au ciel sous la forme d'un *agneau toujours immolé,* et il le désignera, quand il voudra parler de sa puissance, sous le nom de l'*Agneau immolé.*

Aussi, il n'est pas étonnant qu'une victime si parfaite efface le péché, non pas seulement les péchés individuels, mais la masse du péché qui pèse sur le monde et que le Précurseur appelle *le péché du monde.* Nous sommes entraînés bien au-delà d'un Messie judaïque, venant pour le peuple Juif seul. Theophyl. in Joan.

Chrys. Homil. 18 in Joan. n. 2.

Il ne *l'effacera* pas plus tard, il l'efface dès maintenant, il l'efface toujours, car il est toujours immolé.

Beda.

« Il est le véritable agneau qui, après avoir été immolé, nous donne sa toison pour nous en faire une robe nuptiale, c'est-à-dire des exemples de vie qui entretiennent en nous la dilection. »

Beda. Homil. in Octav. Epiph. De baptismo. Xⁱ.

Il nous donne non seulement sa toison, mais encore sa chair pour être notre nourriture. « Il n'a pas lavé nos péchés dans son sang seulement quand il a répandu son sang sur la croix pour nous, dit Bède, mais chaque jour il lave nos péchés et nous lave dans son sang quand on célèbre au saint autel le mémorial de sa passion bénie, quand, par une sanctification ineffable de l'Esprit S^t, les éléments du pain et du vin sont changés en son corps et son sang. »

Amalar. l. 3 de Offic. eccl. c. 33.

« C'est pour cela que le pape Sergius, dit Amalaire, établit qu'au moment où se fait la fraction du corps du Sauveur, le clergé et le peuple chanteraient l'*Agnus Dei*, pour que la miséricorde de de l'agneau très pur enlevât les fautes dont on serait coupable à ce moment, et que, comme il avait effacé sur la croix les péchés du monde entier, il effaçât à ce moment les fautes de cette église particulière. »

Chrys. ut supr.

Il est l'agneau par excellence. « De même que le nom de *Verbe*, le nom de *Fils* lui sont attribués par prééminence, de même ces noms *l'agneau*, *le Christ*, *le prophète*, *la vraie lumière*, *le bon pasteur* et tout ce que l'on dit de lui avec l'adjonction de l'article l'élèvent au-dessus de tout le reste, en lui attribuant cette dénomination d'une façon absolue et excellente. »

Qualis agnus quem lupi timent. Aug. tr. 7 in Joan. n. 6.

« Il est puissant, dit S. Augustin, cet agneau qui est plus fort que les loups. Il est fort cet agneau qui tue le lion, ce lion que l'apôtre nous représente rôdant partout, cherchant quelqu'un qu'il puisse dévorer. »

Tibi ergo rex, tibi sacerdos, tibi pastor, tibi sacrificium, tibi ovis, tibi agnus, tibi totum factus est qui fecerat totum. Et qui sibi numquam tibi toties immutatur, propter te varias mutatur in formas, qui manet unicâ suæ majestatis in formâ. Chrysol. serm. 23.

« Celui qui a fait toutes choses, dit S. Pierre Chrysologue, s'est fait tout pour vous. Pour vous il s'est fait pasteur, roi, prêtre ; pour vous il s'est fait sacrifice, brebis, agneau. Et celui qui jamais ne change en lui même, change sans cesse pour vous ; pour vous, celui qui demeure toujours dans la majesté infinie, revêt toutes les formes. »

Heureux ceux qui pouvaient s'unir au sacrifice perpétuel qui était offert matin et soir dans le temple. Plus heureux les chrétiens qui peuvent s'unir au sacrifice perpétuel du Verbe devenu l'agneau. *Car nous n'avons pas été rachetés par or ou par argent*, disait S. Pierre, *mais par le sang innocent de J.-C., comme agneau sans tache, prévu et prédestiné devant les temps et déclaré de nos jours*, I. Petr. I. 18.

Le Précurseur avait déjà dit, c'est lui-même qui l'affirme : *Après moi vient un homme qui a été au-dessus de moi, parce qu'il était avant moi*. Et il affirme que cet homme est là présent. Joan. I.

« Il l'appelle un homme, dit Théophylacte, car Jésus, à ce moment, était arrivé à l'âge de l'homme parfait ; et aussi peut-être parce qu'il était l'homme par excellence, celui qui devait épouser l'Église et toute âme soucieuse de la pureté. Jean, annonçant l'époux, accomplissait ses fonctions de paranymphe. » Theophyl. in Joan.

Avec quelle complaisance Jean s'arrête à dire la grandeur de celui devant qui il n'est plus rien. Quelle droiture et quelle magnanimité on sent dans cette humilité !

JEAN AFFIRMANT SA MISSION

Et il est heureux de déclarer d'où lui vient la certitude de ce témoignage qu'il rend à celui qui est au-dessus de lui, et qui était avant lui.

« Ce témoignage n'est pas un acte de complaisance inspiré par l'amitié : ce témoignage procède d'une révélation divine. » **Je ne le connaissais pas, mais c'était pour qu'il fut manifesté en** Chrys. Homil. 17 in Joan. n. 2.
. I. 31. **Israël que je suis venu baptiser dans cette eau.** « Il savait que son baptême n'avait aucune valeur par lui-même, et qu'il n'avait d'autre raison que d'être l'occasion de la manifestation du Messie. Sans ce baptême, les foules seraient venues, mais moins nombreuses, la sublimité du baptême de Jésus aurait été moins bien établie. » **Je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a** Chrys. ib.
envoyé baptiser m'a dit : Celui sur qui tu verras descendre
. I. 33. **la colombe, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit St.**

COMMENT IL L'A CONNU

Le baptême de Jean n'avait d'autre but que de préparer la manifestation de J.-C. et le baptême qu'il devait donner au monde ; d'exalter l'humilité du Sauveur recevant le baptême de son précurseur. « Et la preuve en est, dit S. Augustin, qu'aussitôt après cette manifestation du Sauveur, ce baptême disparaît : il n'y a plus lieu de lui préparer la voie, puisqu'il était présent, lui qui est la voie. »

Ubi cognitus est Dominus, superfluo ei via parabatur, quia cognoscentibus se ipse factus est via. Aug. Tr. 4. in Joan. n. 12.

Je ne le connaissais pas. « Jean insiste à plusieurs reprises sur ce point. Sans doute, il était le parent de Jésus, mais, de bonne heure, il avait vécu au désert. Les miracles de la première enfance de Jésus étaient déjà loin. Jésus était rentré dans une complète obscurité. Cette affirmation, ajoute S. Jean Chrysostôme, nous prouve la fausseté des miracles que l'on attribue à Jésus enfant. S'il s'était manifesté lui-même, il n'aurait plus eu besoin de la manifestation du baptême. »

« Mais s'il ne le connaissait pas, observe le même docteur, s'il ne l'a vraiment connu qu'à la venue sur lui de la colombe, comment a-t-il pu lui dire quand il se présentait pour recevoir le baptême : *C'est à moi à être baptisé par vous et vous venez à moi !* Il avait sur lui une lumière, et la lumière a été progressant jusqu'à ce qu'à la venue de la colombe il ait reconnu en lui le *Fils de Dieu.* » Chrys. Homil. 17 in Joan. n. 2. et 3.

« En effet, il lui avait été dit : *Celui sur qui vous verrez descendre la colombe, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit St.* Tout d'abord, dit S. Augustin, il avait reconnu en lui son maître ;

il reconnait ensuite que c'est lui qui donne le véritable baptême, le baptême qui sanctifie, qu'il retiendrait pour lui ce pouvoir, sanctifiant lui-même les âmes tout en se servant de ministres pour baptiser, et par là maintenant l'unité de l'Eglise, de cette Eglise dont il a été dit : *Ma colombe est unique*. Elle est unique, parce qu'il n'y a en elle qu'un baptême, le baptême du Christ. »

Aug. Tr. 6. in Joan. n. 6.

Et j'ai vu, ajoute Jean, l'Esprit descendant du ciel comme une colombe, et demeurant sur lui. C'était donc bien celui qu'avait annoncé Isaïe quand il disait : *Et sur lui se reposera l'Esprit du Seigneur*. Il pouvait baptiser dans l'Esprit, puisque l'Esprit était avec lui.

Joan. I. — Is. XI. 2

Et j'ai vu, et j'ai rendu témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu. Il y a un accent de triomphe dans la parole du Précurseur : il a conscience de la grandeur du témoignage qu'il rend. Jésus est l'agneau de Dieu qui efface le péché du monde ;

Joan. I.

Il est celui qui baptise dans l'Esprit S[t] et répand toute grâce dans les âmes :

Il est le Fils de Dieu, ayant le pouvoir d'amener les hommes à l'adoption des enfants de Dieu ; voilà le triple témoignage que Jean rendait ce jour-là.

TÉMOIGNAGE DEVANT DEUX DISCIPLES

Le jour suivant, Jean était encore là, debout. « Il ne parcourait point la Judée pour conquérir des fidèles au Messie : c'est le rôle des prophètes et des apôtres d'annoncer de loin et d'annoncer au loin ; le rôle de Jean était de montrer Jésus présent, et c'est pourquoi il s'appelle l'ami de l'époux : il assiste à ses noces, et ensuite il le laisse agir. Il se tenait debout pour rendre son témoignage : ce qu'il disait du Fils de Dieu était bref et voilé ; c'était Jésus lui-même qui devait, par ses œuvres, se rendre le témoignage parfait et dire : *Les œuvres que mon Père m'a donné d'accomplir rendent témoignage de moi.* »

Joan. I. 35 — Chrys. Homil 18 in Joan. n. 2. — Joan. III.

Et deux de ses disciples se tenaient avec lui. Quels étaient ces deux disciples ? L'Evangéliste S. Jean le dira bientôt : c'était André, le frère de Simon Pierre, et lui-même qui, avec tant de délicatesse, rapporte en témoin ces détails.

ib.

Et regardant Jésus, qui s'avançait, il dit : Voici l'agneau de Dieu. Il est heureux de répéter son témoignage, « et il tient à réveiller l'attention de ces hommes si faciles à se laisser distraire. Ces affirmations répétées sont comme un soc qui creuse les âmes pour y faire pénétrer la semence. »

Joan. I. 36 — id. ib. n. 1.

Il y avait aussi là comme une invitation faite à ses disciples de le suivre. « Il prononce peu de paroles, dit S. Jean Chrysostôme, car il voulait uniquement les attacher à ce maître nouveau, dont les Samaritains devaient bientôt dire à la femme qui le leur avait fait rencontrer : *Ce n'est plus à cause de votre parole, c'est pour l'avoir entendu lui-même que nous savons qu'il est le Sauveur du monde.* »

id. ib.

« Il ne leur fait point d'invitation expresse, afin de leur laisser leur pleine liberté, et de ne point paraître agir par des vues personnelles. Il veut que leur intérêt seul, et non le désir de faire plaisir à leur premier maître les conduise à ce maître nouveau : c'est le moyen d'en faire de vrais disciples, stables et fidèles. » Ib. n. 2.

« Il ne veut pas non plus que ses disciples semblent faire une grâce à Jésus en allant à lui : il ne veut faire qu'une chose, exalter la grâce du Christ, afin qu'ils regardent comme une faveur de pouvoir suivre le Christ. » D. Th. aq.

Quelle simplicité dans ces grandes scènes évangéliques ! Et en même temps quelle grandeur et quel désintéressement dans ces caractères qui se groupent autour de J.-C. !

ILS SE METTENT A SUIVRE JÉSUS

Ces deux disciples l'entendirent parler ainsi et suivirent
Jo. I. 39. **Jésus.**

« Jean avait dit de Jésus de grandes choses, dit S. Jean Chrysostôme. Il avait dit qu'il n'était point digne de délier les courroies de ses sandales, et ces disciples ne l'avaient point suivi. Mais quand il les met en face de l'*agneau qui efface les péchés*, ils vont à lui. Comment ne pas aller, disent-ils, à celui qui, sans exiger d'efforts de notre part, enlève les péchés ? Que ceux qui remettent à plus tard leur retour à Dieu, comprennent et imitent ! » Chrys. ib. n. 1.

« Jésus n'a rien dit, c'est Jean seul qui a parlé : c'est ainsi qu'agit l'époux quand il se présente à l'épouse ; il se tient devant elle, silencieux : ce sont d'autres qui parlent et qui lui remettent l'épouse. L'épouse est là, et l'époux ne la prend pas de lui-même, il faut que d'autres la lui donnent. Et quand il l'a reçue, il s'éprend pour elle d'un tel amour, qu'il oublie ses compagnons de noce. Voilà ce qu'a fait le Christ : il est venu épouser l'Église, il s'est présenté silencieux. Jean, son ami, lui avait mis dans la main la main de son épouse, et celle-ci s'est attachée à lui sans plus revenir à celui qu'elle avait connu d'abord.

« Il faut encore remarquer ceci : dans un mariage, ce n'est pas l'épouse qui vient à l'époux, mais lui qui vient vers elle, quand même il serait fils de roi, et elle, de condition inférieure : de même ici. La nature humaine ne pouvait monter jusqu'au ciel ; le fils de Dieu est descendu vers elle, et après l'avoir épousée, il ne s'en est plus séparé, mais il l'a emmenée dans la maison de son Père. » Chrys. ib. n. 1 et 2.

Ils le suivirent donc, « dans une crainte faite de respect et de désirs, désireux de s'élever à une lumière plus haute. Ils sentaient que ce maître, s'il les acceptait pour ses disciples, devait leur parler dans l'intimité. » C'était toute leur vie qu'ils engageaient. Ib. n. 3.

JÉSUS LEUR PARLE

Ib. I. 38. **Jésus, se retournant, leur dit : Que cherchez-vous ?** « Nous voyons par là, dit S. Jean Chrysostôme, que quand nous avons bonne volonté, Dieu vient au devant de nous. » Celui qui connaît Ib.

les pensées les plus secrètes des cœurs les interroge, non pour connaître leurs désirs, mais pour leur inspirer confiance. »

« Se sentant si grossiers et ayant entendu dire de si grandes choses de ce maître à qui ils n'ont encore parlé que par cette
ib. démarche, ils se sentent peu préparés à un entretien avec lui. »
D'autre part, ils tiennent à lui exprimer leur désir de le revoir et
de l'entendre quand il aura le loisir de les entretenir. **Maître, où** ib.
demeurez-vous ? lui dirent-ils.

LEUR ENTRETIEN AVEC JÉSUS

Et Jésus leur dit : Venez et voyez. C'était probablement une v. 39.
de ces cabanes de branchages à l'usage de ceux qui venaient entendre la prédication de Jean. Jésus les traite aussitôt en amis.
Et ils vinrent, et ils virent où il demeurait, et ils demeu- ib.
rèrent avec lui toute la journée, recevant son enseignement, car quand ils le quittèrent, ils étaient devenus d'autres hommes.

Il était à peu près la dixième heure, dit S. Jean, comptant probablement les heures depuis le lever du soleil, comme Jésus quand il disait : *N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ?* Et par conséquent la journée approchait de sa fin ; mais, sans doute, leur entretien se prolongea bien avant dans la nuit.

Nous voyons que S. Jean avait conservé dans son extrême vieillesse, avec une grande précision le souvenir de ces événements : c'était pour lui, en effet, des événements décisifs.

« Quelle bonne journée ! Quelle bonne nuit pour eux ! dit S. Augustin. Qui nous dira ce qu'à ce moment ils apprirent du
Aug. Tr. 7. in Joan. n. 9. Sauveur ! » Qui nous donnera de trouver la demeure où habite

LA DEMEURE ACTUELLE DE JESUS

Jésus ? Il a maintenant une demeure plus digne de lui que cette cabane, c'est le merveilleux édifice des S[tes] Ecritures qu'il remplit de sa présence, c'est l'Eglise, c'est le Tabernacle, c'est notre propre cœur, c'est le ciel ; sachons lui dire : *Maître, où habitez-vous ?* « Maintenant encore, dit S. Cyrille, à ceux qui disent à Jésus : Où demeurez-vous ? Jésus répond ; et il leur montre l'Eglise : il leur demande de regarder et de comprendre par elle celui qui la
Cyrill. in Joan. h.l. remplit de sa présence. »

En attendant qu'il nous introduise dans la demeure qu'il nous a préparée lui-même, la demeure éternelle, « édifions-lui dans notre cœur, dit S. Augustin, une demeure où il vienne, qu'il nous instruise
Aug. ut supr. et qu'il converse avec nous. » « Savoir converser avec Jésus, dit l'auteur de l'Imitation, c'est une grande science, et savoir retenir Jésus, une grande sagesse. Celui qui a trouvé Jésus a
De Imit. Christ. l. 2. c. 8. trouvé un trésor précieux. » « Mais cette demeure où l'on trouve Jésus, dit Alcuin, nous la connaîtrons mieux par expérience, en y habitant avec lui, que par tout ce qu'on pourrait nous dire. Qu'il
Alcuin. nous dise donc à nous aussi : *Venez et voyez.* »

« Et quel est le moyen de lui rendre cette demeure agréable ? C'est, dit S. Jean Chrysostôme, d'aller au devant de toutes ses volontés. Quand un ami reçoit un ami chez lui, il met à sa dispo-

sition tout ce qu'il possède, s'empressant de satisfaire à tous ses désirs. Si tout en se déclarant ravi de posséder son ami, il ne voulait pas faire ce que celui-ci lui demande, celui-ci ne croirait pas à sa sincérité. Le Christ est venu vers nous: montrons que sa sa venue nous met dans la joie; ne faisons rien qui puisse lui déplaire; ornons la maison où il veut habiter; offrons-lui la nourriture qui lui est agréable; et sa nourriture, nous le savons, c'est l'accomplissement de la volonté de son Père. Nourrissons celui qui a faim, rafraîchissons celui qui a soif: si peu que vous lui donniez, ce sera beaucoup à ses yeux, car il vous aime, et les amis attachent un grand prix à ce qu'ils reçoivent de leurs amis; il n'a besoin de rien, mais il veut vous voir un grand cœur. » Chrys. Homil. 20 in Joan. n. 3.

Plus tard, quand S. André rendra devant le proconsul d'Achaïe le témoignage qui doit le conduire à la mort, il dira au magistrat, qui lui ordonne de sacrifier aux dieux: « Tous les jours, à l'honneur du Dieu tout puissant, l'unique et vrai Dieu, j'immole, non des taureaux et des boucs, mais l'Agneau sans tache, l'Agneau qui, après avoir été immolé et après avoir donné sa chair à manger au peuple, demeure dans son intégrité. » Act. passion. S. Andr. S. André, au moment de mourir, revoyait son Maître avec le caractère dans lequel il l'avait vu la première fois: il l'appelait comme son premier maître, Jean-Baptiste, l'Agneau de Dieu, et il était heureux de s'immoler avec lui.

LXVII

Les premiers disciples: suite

Sur les bords du Jourdain, parmi les disciples de Jean, Jésus continue à s'adjoindre des disciples. Et il est facile de voir dès le commencement le dessein qu'il poursuit en groupant autour de lui des disciples, et les forces qui les lui amènent.

SIMON AMENÉ A JÉSUS

André, le frère de Simon Pierre, était l'un des deux disciples qui avaient suivi Jésus. Tout d'abord il rencontre son frère et lui dit: Nous avons trouvé le Messie. Joan. I. 41-42.

Ils auraient trouvé un grand trésor, leur joie n'aurait pas été aussi grande. Quelle joie est comparable à celle-là d'avoir trouvé le Sauveur? Et quand on a rencontré un grand bonheur, c'est un besoin d'en faire part. C'était un besoin pour ces hommes, qui attendaient le Messie depuis si longtemps, de communiquer la

grande nouvelle. André annonce donc la chose à son frère Simon et il le conduit à Jésus. « On sent là, dit S. Jean Chrysostôme, le mouvement d'une âme qui souhaitait ardemment la venue du Messie. C'est aussi la marque d'une véritable affection de communiquer les biens spirituels que l'on possède. »

Comme Jean-Baptiste l'avait dirigé vers Jésus, il veut mettre son frère entre les mains de Jésus, dans la certitude que Jésus fera son œuvre en lui. »

Chrys. Homil. 19 in Joan. n. 1.

L'ANNONCE DE LA PLACE QU'IL OCCUPERA

Et Jésus le regardant fixement lui dit : Tu es Simon, fils de Jean : désormais tu t'appelleras Pierre. L'Evangéliste S. Jean est heureux de noter cette parole qui, dès le début de l'Evangile, donne à Pierre la primauté parmi les disciples, et annonce le dessein du Maître relativement à son Eglise. v. 43.

« La prophétie, dit S. Jean Chrysostôme, est un signe qui indique Dieu présent plus sûrement encore peut-être que le miracle, car le miracle a été plus d'une fois attribué au démon. C'est par ce signe de la prophétie, dans la vocation de Simon et de Nathanaël, que J.-C. commence à révéler sa divinité. Il lui annonce l'avenir, et comme il le fera avec la Samaritaine, il appuie cette révélation de l'avenir sur la révélation du présent. Il lui montre comme il le connaît, en lui disant son nom et le nom de son père, comme il se donnera autorité auprès de la Samaritaine en lui révélant ses fautes. »

« C'était la coutume de Dieu dans l'Ancien Testament, quand il voulait investir quelqu'un d'une haute fonction, de changer son nom : d'autres fois il lui imposait lui-même un nom à sa naissance. Ce nom devenait un souvenir de la protection de Dieu et des fonctions que l'on avait à remplir. Ainsi, ton nom ne sera plus Abram (père élevé), mais Abraham (père d'une multitude). Ton nom ne sera plus Jacob (supplantateur), mais Israël (vainqueur de Dieu). Jésus, en changeant le nom de ce disciple, prouve qu'il est l'auteur de l'ancienne Alliance comme de la nouvelle. En déclarant à Simon qu'il s'appellera Pierre, il lui annonce qu'il sera à lui, et qu'il sera appelé par lui à une fonction. »

Gen. XVII.

Gen. XXXII. 28.

Chrys. Homil. 19 in Joan. n. 3.

« C'est une grande chose, dit S. Augustin, que ce changement de nom qui se fait aujourd'hui. Vous admirez cette science de Jésus qui pénètre les secrets des êtres : c'est peu pour lui d'avoir dit à cet homme quelle était sa naissance : Dieu connaît les noms de ses saints qu'il a prédestinés avant la création du monde. La chose vraiment grande c'est ce changement de nom : c'est comme une naissance nouvelle. Ce nom nouveau qu'il lui impose est celui de la pierre et la pierre c'est l'Eglise. L'Eglise est donc annoncée aujourd'hui dans ce nom de Pierre. Qui pourra être en sûreté sinon celui qui bâtit et qui bâtit sur la pierre ? »

Aug. Tr. 7. in Joan. n. 14.

Et il lui donne ce nom de la pierre, moins pour les qualités qu'il voit en lui et dont il se servira pour son œuvre, que pour

celles qu'il y créera lui-même. C'est pourquoi il lui dit : *Tu t'appelleras...* « Il voulut qu'à sa naissance il eut d'abord un nom, et qu'il portât seulement dans la suite le nom qu'il lui imposait, afin de manifester ce qu'il accomplissait en lui. » Id. ib. C'est dans l'avenir seulement que cela se fera ; aussi lui parle-t-il au futur. Mais cela se fera : il lui en donne la preuve dans cette science prophétique par laquelle il l'a connu.

« Nous aussi, dit S. Jean Chrysostôme, nous avons reçu un nom nouveau, le nom de chrétien. Ce nom, nous l'avons reçu de celui qui est au-dessus de tout. Ne faisons jamais rien d'indigne de ce nom. » Chrys. ut supr. n. 3. Que le Christ qui nous a donné ce nom le forme en nous dans sa vérité.

LES DEUX VOCATIONS SUCCESSIVES

Il n'y a pas de contradiction entre ce récit de S. Jean, racontant cette première vocation des Apôtres au bord du Jourdain et le récit des synoptiques racontant la vocation des mêmes Apôtres au bord du lac de Génésareth. Cette première vocation les attacha à Jésus, nous dit S. Augustin, momentanément : ils connurent qui il était, et ils retournèrent à leurs occupations ordinaires ; dans la seconde, il se les attache pour toujours. Aug. De cons. Ev. l. 2. c. 17.

Dans la première vocation, ils deviennent disciples de Jésus ; dans la seconde, Jésus les prépare à leurs fonctions d'apôtres.

DÉPART POUR LA GALILÉE

Le lendemain... « Ce n'est pas inutilement, dit Bossuet, que la suite des jours est si bien marquée, l'Evangéliste veut que l'on entende le prompt et manifeste progrès de l'œuvre de Dieu. » Bossuet. Elév. 24e sem. 6e Elév.

n. I. 43. **Le lendemain, Jésus se résolut à s'en aller en Galilée.** « Il avait rendu honneur à Jean-Baptiste ; il avait reçu son témoignage, pendant que Jean-Baptiste était au plein de son ministère. » Alcuin Il avait établi la soudure entre la Loi ancienne et la Loi nouvelle, il pouvait commencer son œuvre propre, son œuvre de progrès. Le nom de Galilée, dit Alcuin, signifie *passage*.

RENCONTRE DE PHILIPPE

Il rencontra Philippe qui était de Bethsaïde, le pays
n. I. 44. **d'André et de Pierre, et il lui dit : Suis-moi.**

Nous voyons autour de Jésus toutes sortes de vocations : nous voyons venir à lui des hommes qui le cherchaient, des hommes qui étaient amenés par d'autres ; et enfin il en est vers lesquels il vient lui-même. Voyez comme se fait la vocation de Philippe, Jésus lui dit : *Suis moi !* et il le suit. « Déjà, dit Rupert, il avait prévenu par sa grâce celui qui ne le connaissait pas encore, et avant que sa voix se fut fait entendre à ses oreilles, il avait mis la main sur son cœur pour l'entraîner. » A. Rupert. Et aussitôt Philippe se

INVITATION DE PHILIPPE A NATHANAEL

Ib. 45. fait lui-même Apôtre. **Philippe rencontre Nathanaël** qu'il avait sans doute cherché, dit S. Cyrille ; et il l'invite à venir à Jésus. Mais nous voyons que Philippe s'était préparé lui-même à rencontrer Jésus : **Celui de qui Moïse et les Prophètes ont écrit,**
Ib. 45. **nous l'avons trouvé,** c'est **Jésus, fils de Joseph de Nazareth.** Il avait lu avec amour les Stes Ecritures : il y avait entretenu

son espérance de voir le Messie. Mais en définitive, c'est la parole de Jésus qui a agi sur lui et l'a conquis. La parole de Jésus n'est pas une parole ordinaire : elle va au cœur, le remue, l'enflamme et l'attire.

Chrys. Homil. 20 in Joan. n. 1.

Theophyl. in Joan.

« Ces premiers disciples sont Galiléens, comme Jésus lui-même, c'est-à-dire d'une population de paysans, simple et grossière ; et Jésus le veut ainsi pour que sa puissance apparaisse, faisant surgir la moisson évangélique de ce pays qui ne produisait pas de Prophètes. »

Chrys. ut supr.

Nathanaël aura beau objecter : **Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ?** Nazareth avait, en effet, mauvaise répu- ib. 46.
tation. Philippe pourra dire avec confiance : **Viens et vois.** « Phi- ib.
lippe agit avec sagesse en disant à Nathanaël, au lieu de discuter avec lui : Pendant que tu m'objectes une vieille opinion, je me contenterai de te faire voir la réalité. » On peut montrer Jésus avec la certitude que l'impression produite par lui sera au-dessus de ce que l'on attendait. « Nous devons tenir pour certain, dit S. Cyrille, qu'il y avait dans la parole du Christ une grâce qui pénétrait jusqu'à l'âme de ses auditeurs et les remplissait de joie. »

Theodor. Mopsuest.

Cyrill. Alex. in Joan. h. l.

Nathanaël avait fait acte de prudence en exprimant ce doute contre ce Messie qui venait de Nazareth quand on l'attendait de Bethléem : mais il fait acte de sagesse et de droiture en se rendant à l'invitation qui lui est faite, au lieu de s'en tenir à son préjugé. Que d'hommes avanceraient dans la vérité s'ils suivaient cette méthode ! Aussi, **Jésus le voyant venir lui dit : Voici un** ib. 47.
véritable Israélite en qui il n'y a point de fraude.

Chrys. ut supr. n. 2.

L'ACCUEIL DE JESUS

Chrys. ib.

Et celui-ci prouve par le fait qu'il est véritablement cet homme de droiture qu'on loue en lui : sans se laisser enfler par cet éloge, il continue à chercher la vérité. **Et d'où me connaissez-vous ? dit-il à Jésus.** Jésus aurait pu répondre directement à ses doutes : il prend une voie plus rapide : il lui révèle sa toute science. **Avant que Philippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier,** Joan. I.
je t'ai vu. Il s'était passé certainement pour lui sous ce figuier un événement important pour la vie de son âme ; peut-être était-il en prière sous ce figuier, demandant à Dieu la révélation du Messie quand Philippe le rencontra. Il voit que Jésus jouit d'une vue surnaturelle semblable à celle dans laquelle Elisée révéla à son serviteur Giézi les pensées de son cœur, et **il s'écrie : Maître,** v. 49.
vous êtes le fils de Dieu et le roi d'Israël. Eut-il à ce moment la vue de la divinité de J.-C. aussi claire que celle qui valut à S. Pierre sa magnifique récompense, vue qui lui venait d'une lumière d'en haut ? Pour les Hébreux, on pouvait être fils de Dieu de bien des façons. Le titre de roi d'Israël qu'il donne à Jésus après l'avoir appelé le fils de Dieu, la parole que lui dit ensuite Jésus, inclinent à croire que cette vue était encore bien imparfaite :

LA SCIENCE SURNATURELLE DE JÉSUS

FOI DE NATHANAEL

le fils de Dieu par nature devait être plus que le roi d'Israël, il devait être le roi du monde. Il fallait donc qu'il s'instruisît à l'école de Jésus. Chrys. Homil. 21 in Joan. n. 1.

Jésus répondit : Parce que je t'ai dit : Je t'ai vu sous le ANNONCE DE RÉVÉLATIONS PLUS HAUTES
v. 50. **figuier, tu crois : tu verras de bien plus grandes choses. En vérité, en vérité, je vous dis que dès ce moment vous verrez le ciel ouvert, et les Anges de Dieu montant et descendant**
v. 51. **au-dessus du fils de l'homme.**

C'était peut-être à Bethel, au retour vers la Galilée, que se passait cette scène, là où Jacob avait vu sur l'échelle mystérieuse les Anges de Dieu montant et descendant, où il avait oint d'huile la pierre sur laquelle il reposait quand il eut cette vision, cette pierre qui était la figure du Christ. « Vous voyez, dit S. Jean Chrysostôme, comme il se plaît à élever cet esprit qui déjà s'était élevé si haut. Et, en effet, les Anges devaient s'empresser autour de lui, s'empresser à le servir, descendre vers lui au jour de sa Passion, monter avec lui, au ciel, au jour de son Ascension. » Chrys. ib.

Et Jésus annonçait plus que des apparitions particulières des Anges : au-dessus de lui, constamment le ciel devait être ouvert, et autour de lui, par lui, il devait se faire une communication constante entre le ciel et la terre, une descente continuelle de la grâce et des dons de Dieu, une montée continuelle de prières, de louanges, de vertus, de mérites.

« Dans l'Eglise de Dieu, dit S. Augustin, les Anges de Dieu, c'est-à-dire les vrais prédicateurs montent et descendent autour du Fils de l'homme. Comment montent-ils et comment descendent-ils? *Je connais un homme*, disait S. Paul, *qui a été ravi jusqu'au troisième ciel, et qui y entendit des paroles que l'homme ne peut redire.* Voilà un homme qui monte. Ecoutez-le maintenant descendre : *Comme à des enfants, je vous ai donné non une*
I Cor. III. 2. *nourriture solide, mais du lait. Je me suis fait pour vous comme*
I Thess. II. 7. *une nourrice.* Une nourrice écourte ses mots, elle les brise pour ainsi dire, pour en faire quelque chose de plus doux. Et le père de famille, après avoir fait entendre sa grande éloquence au barreau, revenant près de ses enfants, parle un langage d'enfant. *Voyez*, dit l'Apôtre, *quand nous nous élevons au-dessus de nous-mêmes, c'est à cause de Dieu:* voilà l'homme qui monte ; *et quand*
II Cor. V. 13. *nous nous modérons, c'est à cause de vous :* voilà l'homme qui descend. » Partout désormais nous aurons l'élévation et la condescendance. Aug. Tr. 7. in Joan. n. 23.

La science que Jésus avait de l'homme était une science surhumaine, qui excita plus d'une fois l'admiration : il s'est révélé davantage fils de Dieu par l'élévation surnaturelle qu'il nous a communiquée. « Quand il nous élève après nous avoir appelés, dit S. Augustin, il fait une œuvre plus grande que quand il nous vit

sous ces feuilles de figuier dont Adam s'était couvert après son péché. A quoi sa science nous aurait-elle servi, s'il nous avait laissés là où il nous avait vus ? »

Aug. Tr. 7 in Joan. n. 22.

« Jésus arrêta là son entretien, ne voulant pas, dit S. Jean Chrysostôme, lui ouvrir tout d'un coup tous les trésors de la doctrine, et voulant lui laisser le temps de méditer ses paroles et à la bonne semence le temps de grandir. »

Chrys. ut supr.

La plupart des interprètes pensent que Nathanaël n'est autre que l'Apôtre S. Barthélemy, c'est-à-dire le fils de Tholomée. S. Augustin qui voit en Nathanël un savant, ne croit pas qu'il fut admis aux gloires de l'apostolat, « auxquelles, dit-il, J.-C. n'a admis que des gens sans culture. Il ne s'est pas servi des orateurs pour convertir les pêcheurs, mais par les pêcheurs il a conquis même les empereurs. Le grand Cyprien était un orateur, mais avant lui Pierre fut pêcheur, Pierre par qui ont été conquis les orateurs et les empereurs. » Tout en étant assidu à l'étude de la Loi, Nathanaël pouvait bien n'être pas de ces savants que leur science écartait de l'Evangile. En lui annonçant qu'il verrait de plus grandes choses, J.-C. semble lui annoncer ce qu'il verra près de lui.

Aug. Tr. 7 in Joan. n. 17.

En tous ces disciples qui se groupent autour de J.-C., nous trouvons des âmes droites qui cherchent la vérité, qui attendent le Messie, qui sentent le péché en eux et qui désirent d'en être délivrés : qui cherchent à communiquer la lumière aussitôt qu'ils la possèdent, pleins de reconnaissance envers celui qui les a prévenus. « Nous avons été cherchés, et c'est parce qu'on nous a rencontrés que nous parlons. N'ayons point d'orgueil, parce que nous étions en voie de périr, si on ne nous eût cherchés. Que ceux que nous aimons et que nous voulons gagner à la paix de l'Eglise catholique ne nous disent point : Que nous voulez-vous ? Pourquoi nous cherchez-vous si nous sommes pécheurs ? Nous vous cherchons pour que vous ne périssiez pas ; nous vous cherchons parce que nous avons été cherchés nous-mêmes ; nous voulons vous gagner parce que nous avons été gagnés nous-mêmes. »

Aug. Tr. 7. in Joan. n. 21.

LXVIII

Les noces de Cana

Le troisième jour des noces se firent à Cana, en Galilée ;
II. 1. **et la mère de Jésus y était.** Elle était sans doute parente assez PRÉSENCE DE MARIE
proche, puisqu'elle était là depuis un moment. **Et Jésus y fut**
ib. 2. **aussi convié avec ses disciples.** Le mot *aussi* semblerait indiquer que Jésus fut convié à cause d'elle. Déjà le premier noyau de ses disciples, de ces disciples que Jean lui avait donnés, s'était groupé autour de lui. En assistant à ces noces, Jésus accusait, dès le commencement de sa vie publique, la différence entre son genre de vie et celui de Jean-Baptiste ; et il allait aussi nous révéler de grands mystères.

Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils SON INTERVENTION
v. 3. **n'ont point de vin.** Elle dit à Jésus : *Ils n'ont point de vin !* comme Marthe lui dira plus tard : *Celui que vous aimez est malade.* La simplicité et la confiance de cette réflexion prouvent combien étaient intimes et constantes leurs communications, et quelle connaissance elle avait de sa puissance. Elle nous apparaît (Cyrill. In Joan. l. 2.) là dans tout son caractère de bonté compatissante, la douce mère de Jésus, qui est si vite touchée de l'embarras de ses hôtes. « De la source de la compassion, dit S. Bernard, que pourrait-il sortir, sinon de la compassion ? (Quid de fonte pietatis procederet nisi pietas. Bernard. in Dom. 1. post Octav. Epiph. n. 2.) Celui qui aura gardé une pomme dans sa main pendant une matinée, en conservera l'odeur toute la journée : combien plus gardera-t-elle le parfum du Christ celle qui l'a possédé pendant neuf mois ! Il avait rempli son cœur avant de descendre en son sein, et quand il en est sorti, il n'a cessé de résider en son cœur. »

« C'est elle que dans l'Evangile nous voyons la première prier Jésus. » (Richard. a S. Laur. de laudib. B. M. l. 4. c. 23.) « Elle interpelle son fils, dit S. Bernardin de Sienne, et comme chargée des intérêts de tous, se sentant l'avocate de tous, ayant été créée pour tous, elle entre dans son rôle d'avocate et d'auxiliatrice. Il semble qu'il n'y ait pas besoin de l'exciter, ayant toujours le regard de sa bonté fixé sur nous, soucieuse de toutes nos misères, d'elle-même elle intercède auprès de son fils. » (Bernardin. Sen. t. IV. p. 111.)

Souvent nos affaires paraîtront désespérées : les secours humains nous feront défaut : sachons nous tourner vers elle : et

puissions-nous dire avec Jésus le fils de Sirach : *Ayant regardé du côté des hommes pour en recevoir du secours, j'ai vu qu'il n'y en avait point. Je me suis souvenu de votre miséricorde, ô Seigneur, et de votre conduite.* Marie est l'avocate des causes désespérées. Eccli. I 10.

Comme une mère, elle ne dédaigne pas de s'occuper des choses les plus communes de notre vie : et c'est pourquoi je ne craindrai pas de lui parler de toutes mes nécessités.

RÉPONSE DE JÉSUS

Et Jésus lui répond : Femme qu'y a-t-il entre vous et moi ? Voilà une réponse qui, tout d'abord, étonne de la part de Jésus. Qu'y a-t-il entre vous et moi? « Mais Seigneur, lui dit S. Bernard, n'y a-t-il pas entre vous et elle ce qu'il y a entre le fils et la mère? N'êtes-vous pas le fruit béni de son sein virginal? N'est-ce pas elle qui vous a porté neuf mois en ses entrailles et ensuite nourri de son lait ? N'est-ce pas avec elle que vous êtes venu à Jérusalem à l'âge de douze ans? N'est-ce pas à elle que vous étiez soumis ? Pourquoi maintenant la contrister ? Mais je sais que vous ne voulez pas la contrister, puisqu'elle recommande avec tant d'assurance de faire tout ce que vous direz. C'est pour nous que vous parlez ainsi, pour nous donner une leçon. » Joan. II.

Bernard. serm. 2 in Octav. Epiph. n. 5.

Peut-être veut-il élever la pensée de sa mère et des assistants à l'idée de choses plus hautes et plus importantes que ce vin matériel.

PORTÉE DE LA DEMANDE DE MARIE

Et déjà la pensée de la Vierge Marie ne s'y portait-elle pas? Elle savait qu'il était venu en ce monde pour réaliser des unions sublimes. « Elle sait, dit S. Jean Chrysostôme, qu'il a commencé sa vie publique ; que Jean-Baptiste, qui était venu à cause de lui, lui a rendu témoignage, qu'il a des disciples, et c'est pourquoi elle lui demande avec confiance. »

Chrys. Hom. 21 in Joan. n. 2.

« Marie demandait pour nous, dit S. Ambroise, et c'est pourquoi elle avait cette hâte. »

Illa rogabat pro nobis, illa festinabat. Ambros in Ps. 118. Serm. 16. n. 38.

« Et il semble, dit S. Gaudence, d'après la réponse que lui fait Jésus, que la demande de Marie va beaucoup plus loin qu'à l'obtention d'un breuvage matériel : qu'elle va à obtenir cette effusion de l'Esprit S[t] qui devait remplir les âmes d'une ivresse spirituelle, et que Jésus ne devait accorder qu'après sa Passion et sa Résurrection. Et Marie sait que sa demande est acceptée : l'avis qu'elle donne aux serviteurs en est la preuve. Elle connaît la signification du miracle qui va s'accomplir : quel secret pourrait ignorer celle qui est la mère de la Sagesse, le temple de Dieu, digne de Dieu ? »

Gaudent. Brix. serm. 9.

Toutefois, quels que fussent les liens qui l'unissaient à Marie, Jésus devait affirmer que le miracle demandé exigeait l'intervention d'une nature supérieure à celle qu'il avait prise de Marie. »

Beda. Homil.

Il voulait en la personne de Marie nous donner une leçon. Vous pourriez croire que, par une longue fidélité, par un entier dévoue-

ment, par l'amitié qu'il vous a témoignée, vous avez acquis des droits auprès de J.-C. : avant de vous accorder les grâces que vous lui réclamez, il tient à vous rappeler que vous n'y avez aucun droit. Et Marie acceptait cette leçon qui était tout entière pour vous.

Mon heure n'est pas encore venue, lui dit encore Jésus. Veut-il laisser ses hôtes un moment dans l'embarras, comme le pense S. Jean Chrysostôme, afin que le miracle soit plus remarqué et accueilli avec plus de reconnaissance? Ou bien veut-il élever la pensée de sa mère à ces mystères plus hauts, et à cette heure qui sera par excellence l'heure de Jésus et l'heure de Marie, l'heure à laquelle il lui témoignera tout ce qu'elle est pour lui. ? « Ce n'est pas dans ce moment l'heure pour moi de vous reconnaître pour ma mère ; je le ferai, mais à mon heure, quand cette nature passible que j'ai reçue de vous sera suspendue à la croix, c'est alors que je vous reconnaîtrai pour ma mère, » en faisant de vous la mère de l'humanité régénérée. « Par cette parole, dit S. Maxime de Turin, il annonçait cette heure glorieuse de sa passion dans laquelle il répandrait le vin de notre rédemption pour le salut de tous, » et commencerait à répartir les fruits de ce sang répandu.

MYSTÈRES DE LA RÉPONSE DE JÉSUS

Chrys. Homil. 22 in Joan. n. 1.

Aug. in Joan. Tr. 8. n. 9.

Maxim. Taurin. Homil. 1. de Epiph.

« Mon heure n'est pas encore venue de donner aux hommes la nourriture et le vin nouveau que je suis venu leur apporter.

Nondum me talia cogit
Ad victus hominum tempus concedere dona. »

Juvencus. Ev. hist. l. 2.

« Plus tard, quand les Apôtres réunis au Cénacle attendaient la venue de l'Esprit promis, la Vierge Marie priait avec eux, et comme à Cana disait : *Ils n'ont point de vin !* Et peu de temps après, l'Esprit S^t^ les remplissait tellement de ses dons, qu'ils ressemblaient à des hommes ivres. »

Antonin. Archiep. Flor. BB. Virgin. t. 2.

La présence de Marie au Cénacle nous dira la place qu'elle occupe dans les œuvres de Jésus.

En attendant cette grande heure, en attendant qu'il exauce la prière que Marie lui adressera pour tout le genre humain, pour prouver l'efficacité de la prière de Marie, il exauce la prière particulière qu'elle lui fait en ce moment.

« Dans la grande et légitime autorité dont elle jouit près de lui, dit S. Cyrille, c'est elle qui l'amène à accomplir son premier miracle. »

Cyrill. in Joan. l. 2.

N'aurait-il point voulu, comme l'ont affirmé plusieurs auteurs, affirmer qu'à la prière de Marie, il avait avancé l'heure de commencer ses miracles. Quoiqu'il en soit, c'est pour satisfaire à une demande de Marie qu'il ouvre la série de ses miracles.

Cf. Patrizzi

« Peut-être, dit S. Ambroise, veut-il nous montrer qu'il tient à nos prières, à nos désirs ; et même, quand nous lui adres-

Aut fortassè vult à nobis admoneri, vult rogari : immò si rogatus fuerit, antè tempus venit. Ambros. in Ps. 118 serm. 16. n 38.

serons des prières, il avancera son temps. Après avoir dit que son heure n'était pas encore venue, il fait ce qu'il voulait différer. »

Malgré la dureté apparente de la réponse, réponse que l'Evangéliste n'a pu connaître que par la révélation de Marie, Marie sait que sa prière est exaucée. « Elle connaissait son cœur, dit S. Ambroise. » « Elle sait que cette parole, qui pourrait paraître une réprimande, dit S. Maxime, n'est pas la parole d'un offensé qui s'irrite, mais la parole d'un cœur compatissant qui prépare son œuvre. »

Sciebat ejus affectum. Ambros. in Ps. 118. serm. 16. n. 38. Maxim. Taurin. Hom. 23. De Epiph. 7.

« Jésus savait à qui il parlait, dit S. Bernard, et Marie connaissait celui qui lui parlait. »

Bernard. ut supr. n. 2.

« Elle sait, dit S. Jean Chrysostôme, que s'il n'accomplit pas ce miracle immédiatement, c'est qu'il est au-dessus de toute vanité et de tout empressement à accomplir des miracles. » Mais il ne fallait rien moins qu'un miracle pour tirer ces gens d'embarras, c'est un miracle qu'elle réclame et elle sait qu'elle l'aura. Elle ne demande qu'une chose, c'est que l'on soit fidèle aux ordres qu'il donnera. quelqu'étranges qu'ils puissent paraître. **Elle dit aux serviteurs : Tout ce qu'il vous dira, faites-le.** Joan. II.

Chrys. Homil. 22 in Joan. n. 2.

Quand nous entendons dans nos cœurs, comme en un léger murmure, une parole semblable à celle-là, si étranges que puissent paraître à la raison certaines prescriptions, accomplissons-les avec confiance : il y a lieu de croire que c'est l'esprit de Marie qui nous parle, voulant nous préparer à des grâces toujours plus précieuses.

LES URNES DE PIERRE

Or il y avait là six grandes urnes de pierre qui servaient, dit S. Jean, écrivant pour des étrangers et leur expliquant les usages des Juifs, **pour les purifications des Juifs, dont chacune contenait deux ou trois mesures.** C'était une contenance considérable : Jésus répondant aux désirs de sa mère fait les choses largement. v. 6

Et Jésus leur dit : Emplissez ces urnes d'eau. Et ils les remplirent jusqu'au bord v. 7.

« Pourquoi, demande S. Jean Chrysostôme, ne les remplit-il pas lui-même, immédiatement, de ce vin miraculeux qu'il veut leur donner ? Il veut que le miracle soit mieux constaté. » Et il veut aussi nous montrer qu'il veut associer le travail de l'homme à l'œuvre de transformation qu'il est venu accomplir.

Chrys. ib.

LE MIRACLE

Et il leur dit ensuite : Puisez-y maintenant, et portez-en à l'ordonnateur du banquet. En tout cela, Jésus parle avec une autorité souveraine. v. 8.

Quand l'ordonnateur du banquet eût goûté l'eau changée en vin, ne sachant point d'où venait ce vin, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient, il appelle l'époux et lui dit : Tout le monde sert d'abord le bon vin,

et quand on a beaucoup bu, on sert celui qui vaut moins;
Joan. II. 9-10. **mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à ce moment.** « Les miracles de J.-C., dit S. Jean Chrysostôme, sont de telle nature, que tout y apparaît beaucoup plus parfait que tout ce que la nature pourrait accomplir. » Chrys. Homil. 21 in Joan.

Ce fut ici, dit S. Jean, **le commencement des miracles de**
. II. 11. **Jésus, et il manifesta sa gloire.** L'Evangéliste a tenu à unir la manifestation de Jésus par son précurseur et cette manifestation qu'il nous donne de lui-même : c'est pour cela sans doute qu'il note les jours avec une si grande précision. Manifesté par le Précurseur, il devait se manifester par lui-même. Il manifesta sa gloire, cette gloire qui lui venait du Verbe de Dieu présent en lui, et de ce pouvoir par lequel son Père lui avait remis toutes choses entre les mains. L'Eglise célèbre ce miracle au jour de l'Epiphanie, c'est-à-dire au jour de la *manifestation* de J.-C.. L'Evangéliste, pour le narré des autres miracles et des enseignements du Sauveur, se départira ensuite de cette précision.

JÉSUS SE MANIFESTANT LUI-MÊME

Ce fut le commencement des miracles de Jésus. « Si, dit S. Jean Chrysostôme, il avait accompli des miracles pendant son enfance, on aurait pu croire que l'Incarnation n'existait qu'en apparence. » Jésus voulut se soumettre à toutes les conditions de la vie humaine. A l'âge de l'enfance, il ne veut être qu'un enfant, et il commence ses miracles quand il a été présenté par son Père au monde et qu'il a reçu de lui l'investiture.

LA PLACE DE CE MIRACLE

Chrys. Homil. 21. n. 2.

Il quittait sa famille pour commencer ses fonctions de docteur du monde. Il tient à établir que s'il quitte la vie de famille, ce n'est pas qu'il la condamne, que s'il quitte sa mère, ce n'est point qu'il ne veuille plus avoir d'égards pour elle. Il veut, par sa présence à ce mariage, sanctifier la fondation d'une famille nouvelle ; il veut, en accomplissant son premier miracle, à la prière de sa mère, la remercier du dévouement dont elle a entouré son enfance, et nous montrer la part qu'elle aura dans l'emploi de sa puissance.

Dès le premier de ses miracles, il tient à établir le caractère de l'action qu'il exercera dans le monde : il vient pour y exercer une action transformatrice ; et cette action il l'exerce d'abord sur la famille qui est à la base de toute société humaine.

SA SIGNIFICATION

« Il aurait pu, dit S. Irénée, donner directement du vin aux invités, comme plus tard il aurait pu nourrir les foules au désert d'un pain qu'il aurait créé directement : il voulut se servir d'une matière préexistante, montrant par là que Dieu qui a fait la terre et lui a ordonné de porter des fruits, qui a créé les eaux et les fontaines, se sert de son fils, dans les derniers temps, pour donner aux hommes la nourriture et le breuvage qui apportent la grâce. » Iren. C. hær. l. 3. c. 11.

« Celui qui, aujourd'hui, change l'eau en vin, dit S. Maxime de Turin, c'est celui qui assemble l'eau en nuages, qui la durcit en

glace, qui en Egypte l'a changée en sang, qui l'a fait jaillir du rocher pour les Hébreux dévorés par la soif, abreuvant toute cette multitude à une mamelle d'un nouveau genre... Celui qui fait ce changement, c'est celui qui, chaque jour, dans la vigne, change l'eau en vin. » Jésus a voulu se servir d'une matière préexistante pour montrer l'unité parfaite qui existe entre lui et le Dieu de la création, pour montrer qu'il a la mission d'exercer une action transformatrice sur la création.

Maxim. Taurin. Hom. 23. De Epiph. 7.

« Tous les jours, dit S. Augustin, le Fils de Dieu, en faisant fructifier la vigne, accomplit un plus grand miracle que celui de Cana : mais la continuité de ces grands phénomènes nous empêche de les admirer... Si nous admirons les miracles accomplis par l'homme Jésus, admirons aussi les miracles qu'accomplit tous les jours le Dieu Jésus. Toutefois, ajoute le grand docteur, qu'il nous soit permis d'aimer d'un amour de préférence les choses que le Dieu devenu homme a faites parmi nous, et qu'il a faites pour notre réparation : car ces faits ont pour nous une signification. » « Celui dont la formation n'est pas due à l'action de l'homme, dit S. Cyrille, donne un vin qui n'a pas été travaillé par l'homme. »

Aug. Tr. 8. in Joan. n. 1.

ib. n. 3.

Cyrill. de Incarn. Dom. c. 25.

HONNEUR DONNÉ AU MARIAGE

Il veut encore nous signifier dans ce miracle qu'il est identique à ce Dieu qui, à l'origine, a formé l'homme et la femme, et leur a dit : *Croissez et multipliez.*

« Celui qui est né d'une vierge, qui, par ses paroles et toute sa vie, a exalté la virginité, voulut honorer le mariage de sa présence, lui apporter un riche présent, afin que l'on ne vit plus dans le mariage une satisfaction donnée aux passions, afin que personne ne déclarât le mariage illicite. » Mais en confirmant le mariage ancien, il l'élève et le transforme. Il en fait un sacrement auquel il donne une puissance de sanctification inconnue avant lui.

Cyrill. de Incarn. Dom. c. 25.

Dans les mariages où le Christ ne préside pas, comme dans la première partie des noces de Cana, on boit son meilleur vin le premier, on s'abandonne à l'ivresse, et ensuite arrive le désenchantement : on boit le vin moins bon, et il arrive même que le vin manque totalement. Dans les mariages où Jésus préside, les joies que l'on goûte deviennent toujours meilleures : les choses les plus communes se transforment et deviennent source de joie.

« Il convenait, dit S. Cyrille, que celui qui venait renouveler la nature humaine et la ramener à un état meilleur, apportât la bénédiction non seulement à ceux qui étaient déjà nés, mais à tous ceux qui devaient naître et qu'il sanctifiât leur naissance. »

Cyrill. in Joan. l. 2.

« Ainsi donc, dit S. Maxime de Turin, le Fils de Dieu assiste à des noces, afin de sanctifier par sa présence ce qu'il avait établi déjà par sa puissance. Il assiste à des noces, non pour accepter, mais pour donner le vin. »

Non sumpturus pocula, sed daturus. Maxim. Taurin. Hom. 23.

« Il avait été dit à la femme : *Tu enfanteras dans la douleur.* Il semblait que l'on dût éviter ces noces qui avaient encouru une

telle malédiction. Le Sauveur, l'ami des hommes, qui apporte avec lui la joie, vient renouveler toutes choses et éloigner cette tristesse de notre naissance. *Toutes choses ont été renouvelées*, disait S. Paul. »

Cor. V. 17.

Cyrill. In Joan.

LES NOCES SPIRITUELLES

Il venait aussi nous montrer la nature et les effets de l'union qu'il a contractée avec nous. « Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il soit venu dans cette maison, à des noces, dit S. Augustin, lui qui est venu dans le monde pour y célébrer des noces ? »

Aug. ut supr. n. 3.

« Ces noces de Cana, nous dit Arnobe, nous représentent l'union de J.-C. et de son Eglise. »

Arnob. Annot. in Joan. BB. PP. t. 8.

« Sa mère y assiste ; car c'est en elle, dit Bède, que cette union a commencé : c'est de son sein qu'il s'est levé, *comme l'époux qui se lève de sa couche.* » Tous y sont conviés. « Les Vierges, dit S. Augustin, appelées, dans l'Eglise, à une plus haute sainteté et à un plus grand honneur, sont invitées à ces noces ; car elles s'étendent à l'Eglise toute entière qui est l'épouse, tandis que J.-C. est l'époux. »

Beda : Homil. hiemal Dom. 2. post. Epiph.

Aug. Tr. 9 in Joan. n. 2.

Il vient contracter un mariage avec chaque âme en particulier. Il y a un mariage, nous dit S. Bernard ; c'est le Christ qui est l'époux, et l'épouse c'est l'âme de chacun de nous. S. Paul, voulant expliquer à des fidèles qu'il avait évangélisés, le rôle de l'Apôtre auprès des âmes, leur disait : *Je vous ai fiancés à un époux incomparable, je vous ai fiancés au Christ, afin de lui offrir en vous une âme sans tache.*

Bernard. serm. 2 in Oct. Epiph. n. 2.

Cor. XI. 2.

« Il y a, nous dit S. Bernard, entre ce mariage divin et les mariages humains, cette différence, que les hommes choisissent leur épouse pour leur beauté, leur richesse, leur esprit, et rarement peuvent lui donner ce qui lui manque, tandis que Jésus donne tout à l'âme qu'il épouse. « Moïse, épousa une Ethiopienne, mais il ne put changer sa couleur. Le Christ a épousé celle qui était sans beauté et couverte de souillures, et il en a fait son Eglise, sans tache ni ride. Il l'a admise à sa table, en son trône, en sa couche nuptiale. »

Socia mensæ, socia regni, socia thalami. ib.

« Vous contractez mariage avec un roi et un Dieu, dit S. Augustin ; car il est votre Dieu, votre roi, et il veut être votre époux ; et ce Dieu, ce roi, cet époux vous donne votre dot, votre beauté, votre rançon, votre santé. » Vous n'aviez rien et il vous a apporté des richesses incomparables, des perles d'un prix infini, disait Ste Agnès. Vous n'aviez aucune beauté, et il vous a donné la beauté de toutes les vertus. Vous étiez esclave, esclave du maître le plus tyrannique, et il vous a libéré : il a fallu pour cela donner une rançon, et cette rançon, il l'a donnée de son sang. Et enfin épouse-t-on un malade ? Il n'y avait en vous que plaies et infirmités ; et il vous a épousé malgré tout cela et par ce mariage vous a rendu la santé. Tout ce que vous avez en vous, qui puisse lui plaire, vous l'avez reçu de lui. »

Aug. in Ps. 44. n. 26.

Aug. ib.

Et pour honorer cette union, pour en montrer les conséquences, J.-C. opérera ces transformations merveilleuses dont le changement opéré à Cana était la figure.

TRANSFORMATIONS OPÉRÉES EN CES NOCES

Il avait exercé sa puissance de transformation sur l'eau, qui est un élément primordial, que certains philosophes ont regardée comme l'origine de toutes choses : il l'exercera sur l'universalité des choses.

Il l'a exercée sur l'eau qui, par elle-même, n'a ni vertu, ni saveur, afin de nous montrer qu'il peut donner de la saveur et de la vertu aux choses les plus communes.

« Tout ce qui avait précédé J.-C., dit S. Augustin, la Loi, les Prophéties, tout cela n'était que de l'eau si J.-C. n'y était pas compris... Mais qu'on y voie J.-C., non seulement on y trouve de la saveur, on y trouve une vertu enivrante, qui élève l'âme au-dessus de son corps, lui fait oublier le passé pour la lancer en avant. »

Aug. Tr. 9. in Joan. n. 3.

« Jésus changeait l'eau en vin quand il ouvrait à ses disciples le sens des Ecritures, et qu'il faisait de textes qu'ils ne comprenaient pas d'abord une doctrine qui les enivrait. » « Et les ministres qui expliquent les saintes Ecritures, dit Alcuin, sont figurés par ces serviteurs qui distribuent le vin miraculeux. » « Les hérétiques, au contraire, dit S. Jérôme, en corrompant la vérité évangélique, changent le vin en eau. »

Id. ib.

Alcuin.

Hieron.

L'eau, c'est encore la raison humaine avec ses données si froides, « qui, si facilement, s'enivre dans ses raisonnements, dit S. Bernard, comme ces convives avec le premier vin pourtant si faible, et qui se trouve si vite à court. Heureux ceux qui savent, quand elle est à bout, s'en apercevoir, et qui ont ainsi l'occasion de s'élever à des biens meilleurs. Le vin que J.-C. nous donne est aussi un vin qui enivre, mais d'une ivresse qui nous soulève au-dessus de nous-mêmes, qui nous rend sages, forts, purs, d'une ivresse qui produit la joie sans illusion et sans désenchantement, comme celle des Apôtres au jour de la Pentecôte.

« Il opère ce changement de l'eau en vin, nous dit S. Pierre Chrysologue, pour nous montrer le changement qui se fera dans notre pauvre nature sous l'action de la divinité. »

Aquam transfert in vinum, ut divinitatis in vigore naturæ nostræ proficiat hebetudo. Chrysol. serm. De Epiph.

Cette transformation de tout ce qui est en nous se fera par une union intime, constante, et c'est pourquoi elle est appelée par N.-S. un mariage. Pour la réaliser, il emploiera sa puissance transformatrice dans les sacrements, et particulièrement dans ce sacrement par lequel il change le pain en son corps et le vin en son sang, et qui était préfiguré au miracle de Cana. « Comme le vin a quelque ressemblance avec le sang, dit S. Cyrille de Jérusalem, il nous prépara dès lors à croire qu'il changerait avec la même facilité le vin en son sang. Invité à ces noces charnelles, il accomplit ce miracle sans que personne s'y attendît. Et nous

hésiterions à croire qu'il nous donne pour notre utilité son corps et son sang. C'est ainsi que nous devenons des porte-Christ. » Et c'est ainsi qu'il célèbre ses noces. Cyrill. Hierosol. Catech. myst. IV.

« Le lieu de ses noces fut d'abord la Judée, dit Bède, la Judée où le Fils de Dieu s'unit à l'humanité, où il consacra son Église par la communion de son corps, où il la confirma dans la foi par le don de l'Esprit S[t] ; mais toutes les nations ayant été appelées à la foi, les joies de ces noces se sont répandues jusqu'aux extrémités du monde. » Beda. Homil. Hiemal. Dom. 2. post. Epiph.

Il veut que nous agissions avec lui, que nous lui apportions tout ce que nous avons. Nous n'avons que de l'eau à lui offrir, cette eau qu'il doit changer en vin : reconnaissons que ce n'est que de l'eau, humilions-nous. Quand on veut recevoir le vin de la dévotion, dit S. Bernard, il faut commencer par l'eau de l'humilité et de la mortification. « *Emplissez les vases d'eau !* Qu'est-ce à dire, Seigneur ? On est inquiet parce que le vin manque, et vous dites : Emplissez les vases d'eau ! On pense à ce qui fait la joie des banquets, et vous ordonnez de remplir les vases des purifications ! C'est pour nous dire : Il y en a qui désirent le vin de la ferveur ; mais mon heure n'est pas venue : emplissez d'eau les vases ; cette eau dont il faut remplir vos âmes, c'est la crainte de Dieu. » Bernard. Serm. 2 in Oct. Epiph. n. 3. L'œuvre propre de l'homme est celle-là : l'œuvre de Jésus est de changer cette eau en vin, cette humilité, cette crainte, cette mortification en amour.

« Il y a des âmes, dit S. Jean Chrysostôme, qui sont froides, insipides, sans consistance comme l'eau : quand elles viennent à Dieu, il leur donne la générosité et la force ; il fait d'elles une source de joie pour tous ceux qui les entourent. » Chrys. Homil. 22 in Joan. n. 3.

J. II. 11. **Et ses disciples crurent en lui,** ajoute l'Évangéliste. Ils croyaient déjà en lui puisqu'ils avaient quitté leur premier maître pour le suivre. Mais leur foi en fut confirmée. Tout ce qui devait se trouver dans les autres miracles du Christ, la publicité, l'instantanéité du miracle accompli, la bonté de celui qui l'accomplit, se trouvent abondamment en celui-ci. « On recourt à lui, comme on le fera d'ailleurs dans tous ses autres miracles, quand le cas est désespéré. » Desperatis rebus opem contulisse insinuat. Gaudent Brix. serm. 8. Et surtout ils croient en lui parce que leur foi est élevée : ils voient ce que Jésus est venu faire dans ce monde. « Ce fut là, dit Tertullien, le jour de naissance des opérations miraculeuses de J.-C. » Natalis dies virtutum Domini. Tertull.

LXIX

J.-C. habite Capharnaüm : Commencement de son ministère en Galilée

LES DEUX SÉJOURS À CAPHARNAÜM

Après le miracle de Cana, dit S. Jean, **Jésus descendit à Capharnaüm, lui, et sa mère, et ses frères, et ses disciples ; et ils n'y demeurèrent pas longtemps.** Il n'y fait aujourd'hui qu'un séjour momentané : après un voyage à Jérusalem et un court ministère sur les bords du Jourdain, il y reviendra, et y reprendra son ministère d'une façon plus soutenue, après que sa première manifestation à Jérusalem aura attiré sur lui l'attention de ses compatriotes. C'est à ce séjour plus prolongé que S. Matthieu fait allusion quand il dit que **Jésus, apprenant que Jean-Baptiste avait été livré, se retira en Galilée,** « nous enseignant, dit S. Jean Chrysostôme, à ne pas aller au-devant des dangers, mais à nous retirer plutôt devant eux, et prenant toujours occasion des haines qui le poursuivent, des attaques que l'on dirige contre lui pour accomplir un plus grand bien ; la haine des Juifs lui donne occasion d'aller vers les Gentils. »

Joan. II. 12

Matth. IV. 12

Chrys. Homil. 14 in Matth. n. 1

Les quelques traits que nous relevons dans ce moment dans les Evangiles peuvent s'appliquer à l'un et à l'autre séjour.

AVEC SA MÈRE

Il y vient avec sa mère. Peut-être le désir de donner à sa mère, au moment où il la quittait pour son ministère apostolique, un abri plus sûr, dans cette ville où il avait des amis, avait été un motif de sa détermination. La belle-mère de S. Pierre y habitait, et probablement Pierre lui-même. « Il y alla et y séjourna quelque temps en considération de sa mère, » nous dit S. Jean Chrysostôme.

Chrys. Homil. 23 in Joan. n. 1.

AVEC SES FRERES

Quels sont ces frères qui accompagnent Marie ? La tradition chrétienne depuis S. Jérôme et S. Augustin, est unanime à affirmer que c'était les cousins de Jésus, fils d'une autre Marie femme de Cléophas (1). « Après avoir mis au monde Jésus, dit

---

(1) Deux des noms mentionnés comme étant ceux des frères de Jésus se retrouvent parmi les enfants de Cléophas, Jacques le mineur, et Joseph (Marc. XV. 40) (Matth. XXVII, 56). Cette Marie, femme de Cléophas, que S. Jean (XIX, 25), donne comme étant la sœur de la Ste Vierge pouvait n'être elle-même que sa parente.

S. Augustin, Marie ne pouvait avoir d'autre enfantement. C'est elle qui a inauguré la dignité des vierges. Cette vierge a pu être mère, elle n'a pas pu devenir une femme comme les autres femmes. » Indè cœpit dignitas virginum. Illa femina mater esse potuit, mulier esse non potuit. Aug. Tr. 10. in Joan. n. 2.

La croyance des docteurs du IVe siècle ne repose donc pas, comme l'affirment les protestants, sur le double préjugé dogmatique de la supériorité morale du célibat et de la sainteté exceptionnelle de la mère de Jésus, plus que sur la tradition historique ; l'acharnement que montrent les protestants à combattre la virginité perpétuelle de Marie, au moyen de quelques textes obscurs, ne procède-t-il pas lui-même de préjugés dogmatiques ?

Que la Vierge Marie continue donc à être pour nous ce qu'elle a été pour les Evangélistes et les docteurs, le type des rapports de l'âme avec le Fils de Dieu. « Puisqu'il amène là sa mère, dit Origène, pour qu'il y ait dans l'Eglise de Dieu des âmes en progrès, qui produisent du fruit, que Jésus descende vers elles, avec ses disciples, les ministres de la parole de Dieu, qu'il les aide, et que sa mère les assiste avec lui. » Origen. t. 10 in Joan. n. 7.

SITUATION DE CAPHARNAÜM

La position de Capharnaüm nous explique aussi pourquoi Jésus la choisit pour en faire le centre de ses courses apostoliques. Capharnaüm était située sur le lac de Génésareth, à la rencontre de plusieurs routes. « Il devait trouver là des pêcheurs dont il ferait des pêcheurs d'hommes. » Quittant son pays natal pour se consacrer à la prédication de l'Evangile, il donne l'exemple aux prédicateurs qu'il invite à se délivrer de toute attache naturelle, pour se consacrer à leur sublime ministère. Chrys. Homil. 14 in Matth. n. 1.

Si Capharnaüm n'accueillit pas complètement la bonne nouvelle et mérita les anathèmes du Sauveur, elle l'accueillit cependant mieux que Nazareth et se montra un terrain plus favorable à l'Evangile.

Il vint, dit S. Matthieu, **à Capharnaüm, ville située sur les bords de la mer, aux confins de Zabulon et de Nephtali, afin que s'accomplit ce qui a été dit par le Prophète Isaïe : Terre de Zabulon et terre de Nephtali, voie de la mer au-delà du Jourdain, Galilée des Gentils : le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière ; et ceux qui étaient**
Is. IX. 4. **assis dans la région de l'ombre de la mort, une lumière s'est**
Matth. IV. 13-16. **levée pour eux.** Dans cette prophétie qui s'applique directement au Messie, Isaïe annonce à cette région, qui fut si durement traitée dans les invasions des Assyriens, le dédommagement promis par Dieu.

ÉTAT MORAL

Cette partie de la Galilée où Jésus commence son ministère renfermait, en effet, beaucoup de Gentils, et à cause de cela Capharnaüm était traitée par les rabbins de ville hérétique. « C'était la mort et les ombres de la mort qui régnaient dans ces régions, dit S. Jean Chrysostôme : les hommes n'y marchaient plus, mais ils

y demeuraient assis, tellement dans les ténèbres qu'ils ne songeaient plus à faire un pas pour en sortir, qu'ils ne savaient même plus se tenir debout. Pour faire comprendre qu'il s'agit d'une lumière surnaturelle, le Prophète l'appelle une *grande lumière*. Et pour montrer que ce n'est pas eux qui ont cherché et trouvé la lumière, mais que c'est Dieu lui-même qui l'a fait apparaître d'en haut, il dit : *la lumière s'est levée pour eux.* »

Chrys. ib.

Il enseignait dans leurs synagogues. Luc. IV. 15.

L'ENSEIGNEMENT DANS LES SYNAGOGUES

« On donnait le nom de synagogue, dit le vénérable Bède, non seulement à l'assemblée du peuple Hébreu, mais encore aux édifices où il s'assemblait, comme nous donnons le nom d'église non seulement à la société des fidèles, mais aux édifices où ils se réunissent. » Et à ce propos le vénérable docteur fait remarquer que d'après leur étymologie, le mot de synagogue emporte avec lui une idée de coaction ; le mot d'Eglise celui d'un appel auquel on répond par une volonté libre.

Beda.

Les synagogues étaient donc des édifices ou au moins des salles que l'on aménageait en tout centre de population pour les réunions religieuses : on y lisait la Loi, les Prophètes, et tout Israélite respectable pouvait y prendre la parole. C'était un lieu de prédication tout indiqué pour le docteur dont l'autorité ne s'était pas encore imposée et qui voulait tout d'abord adresser la bonne nouvelle au peuple d'Israël. « Plus tard quand on l'interrogeait sur sa doctrine il pouvait dire : *J'ai toujours enseigné en public.* »

Cyrill. Cat. Græc. PP.

Il enseignait les jours de sabbat. C'était le jour destiné au repos et à l'étude des Stes Ecritures. Luc. IV. 31.

Il voulait donc montrer que sa doctrine se rattachait à la doctrine ancienne.

AUTORITÉ DE SA PAROLE

Mais **il enseignait comme ayant autorité et non comme les scribes.** « Les scribes ou docteurs de la Loi enseignaient ce qu'avaient écrit Moïse et les Prophètes. Jésus enseignait comme le maître de Moïse et comme Dieu, ajoutant ou changeant ainsi que cela lui semblait bon. » Marc. I. 22.

Beda.

« Les Prophètes, quand ils enseignaient, disaient : le Seigneur a dit : Jésus ne parlait pas ainsi : maître de la Loi, il disait des choses supérieures à la Loi, amenant la lettre de la Loi à son sens véritable, la figure à la réalité. Sa parole n'était jamais une flatterie, mais une exhortation au salut. On croyait que le Messie serait un Prophète, et il se montrait supérieur aux Prophètes. **Aussi ils étaient dans l'étonnement au sujet de son enseignement.** » Luc. IV. 32.

Cyrill. ut. supr.

Et sa parole était accompagnée de puissance, car il accomplissait tout ce qu'il disait, et il fortifiait son enseignement par des miracles : ceux, en effet, qui n'étaient pas frappés par son enseignement, ne pouvaient qu'être frappés par ses œuvres mira- v. 32.

Beda.

LES MIRACLES L'ACCOMPAGNENT

culeuses, et quand on veut y regarder, il est facile de voir que ces œuvres elles-mêmes étaient un enseignement. Cyrill. ut supr.

Il guérissait toute langueur et toute infirmité dans le
IV.23. **peuple.** « Il enseigne d'abord et ensuite il guérit : l'enseignement est plus nécessaire que le miracle, car l'enseignement nourrit l'âme, et la doctrine est confirmée par le miracle... Ainsi donc pendant qu'il guérit les souffrances corporelles par la puissance de la divinité, il guérit les infirmités spirituelles par sa parole pleine de piété. » Remig. Cat. aur.

Mais il est à remarquer qu'il accomplit des miracles et des miracles nombreux avant de donner sa Loi. « Quand Dieu, dit S. Jean Chrysostôme, introduit dans le monde un genre de vie nouveau, il y prépare par des signes de sa puissance. Avant de donner à Adam sa loi dans le Paradis terrestre, il avait accompli les merveilles de la création du monde. Avant de donner une loi à Noë, il avait accompli le miracle terrifiant du déluge et le consolant miracle qui assurait le salut du juste... Et avant de donner sa Loi aux Juifs sur le Sinaï, il accomplit des prodiges nombreux... Et c'est pourquoi voulant dire au monde des choses inouïes jusque-là, il les appuie par des miracles. »

« Et comme ce royaume qu'il prêchait était un royaume spirituel, invisible, il veut en donner une révélation par ces miracles visibles. » Chrys. Homil. 14 in Matth. n. 3.

Sa renommée se répandit dans toute la Syrie, et on lui présenta tous ceux qui étaient malades, atteints de langueurs ou de souffrances diverses, et tous ceux qui étaient possédés du démon, et les lunatiques, et les paralytiques, et
IV.24. **il les guérit.**

Elles étaient nombreuses les misères dont souffraient alors les hommes en ce pays. C'était des souffrances aiguës, c'était des maladies de langueur ; c'était le mal horrible de la possession du démon, du démon qui avait à ce moment un si grand pouvoir dans le monde ; c'était des maladies mystérieuses, survenant tout à coup, changeant souvent d'aspect, que l'on attribuait à l'influence des astres. « Et peut-être étaient-ce les démons, dit S. Jérôme, qui avaient répandu cette idée pour déshonorer l'œuvre des mains de Dieu ; » « l'Évangéliste, épargnant les détails inutiles, résume toutes ces guérisons en un seul mot. » Hieron. Chrys. ut supr.

« Plus tard, à tous ceux qu'il guérira, il demandera s'ils croient. Pour le moment il ne demande rien, car il n'avait pas encore donné les preuves de sa puissance. » « Un médecin qui veut se faire connaître dans une ville où il arrive, fait appel à tous les malades et il soigne tous ceux qui se présentent ; c'est plus tard seulement, quand il s'est fait connaître qu'il exige un salaire : de même Jésus pour se faire connaître, guérit tout ceux qui se pré- Id.

sentent ; plus tard quand il sera connu, il exigera de ceux qu'il
Opus imperf. Homil. 8. guérira un salaire, le salaire de la foi. »

« Mais déjà, dit encore S. Jean Chrysostôme, quelle foi se manifeste dans l'empressement de tous ceux qui lui amènent ainsi, souvent de loin, leurs malades ! »

« Et toutes ces guérisons extérieures étaient un signe des guérisons qu'il devait accomplir dans les âmes. » Chrys. ut supr.

MINISTÈRE PRÉPARATOIRE

J.-C. ne commença son ministère proprement dit avec suite, accompagné de ses Apôtres, que quand Jean Baptiste, mis en prison, cessa le sien. Après quelques prédications en Galilée, il avait pendant quelque temps prêché en Judée et laissé ses disciples baptiser concurremment avec Jean, afin, sans doute, de montrer que ce que Jean faisait, il avait le droit de le faire. Mais il ne commence sa prédication proprement dite que quand Jean cesse la sienne, « afin, dit S. Jean Chrysostôme, de ne pas faire de scission parmi les populations, afin que les disciples de Jean eussent moins de difficultés à venir vers lui, afin de montrer aussi qu'il lui était supérieur et qu'il n'arrivait qu'après avoir été annoncé par lui. »

« Et c'est aussi pour cela, ajoute S. Jean Chrysostôme, que Jean n'accomplit pas de miracles, afin que la prédication de Jésus, fortifiée par les miracles, lui attirât toutes les âmes. » Chrys. Homil. 14 in Matth. n. 1.

« Sa prédication vient donc après celle de Jean, non pour détruire celle-ci, mais pour la couronner et établir que Jean a été un témoin fidèle. S'il avait exercé le ministère de la prédication pendant la prédication de Jean, il aurait obscurci celle-ci, comme le jour en naissant fait disparaître les étoiles. » Opus imperf. Homil. 6.

Jésus commença donc à prêcher disant : Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. Matth. IV. 17

Le thème de sa prédication dans les commencements est le même que celui de Jean. Des rationalistes en prendront occasion pour prétendre que Jésus ne croyait pas d'abord à sa dignité Messianique et qu'il n'arriva que progressivement à cette idée. Pour nous, nous y admirons la sagesse de notre Sauveur qui fait tout avec mesure et préparation. Jésus parle comme Jean pour confirmer l'enseignement de celui-ci, et aussi parce qu'il ne veut point annoncer *l'Evangile du royaume*, comme il l'appelait, sans y avoir à l'avance préparé les esprits. « Il ne parle pas encore de lui : il fallait laisser aux esprits le temps de se préparer à la révélation qu'il allait leur donner de lui-même. » ib. Chrys. ut supr.

Faites pénitence, « c'est-à-dire changez vos volontés, car ce n'est pas la nature, c'est la volonté qui est mauvaise. » Opus imperf. ut supr.

Toutefois il ne donne point à la pénitence qu'il prêche le caractère austère de la pénitence prêchée par S. Jean. « Vous ne trouvez dans sa prédication ni la hache, ni l'arbre que l'on coupe, ni l'aire,

ni le van, ni le feu qui ne s'éteint point : il montre par-dessus tout le royaume qui s'approche. » Chrys. ut supr. n. 2.

Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. « Que les pécheurs pleurent, car leurs joies vont finir, et une joie qui n'est plus ne laisse d'elle que de l'amertume; que les justes se réjouissent, car leurs souffrances vont finir, et une souffrance qui est passée ne laisse d'elle que des joies dans le souvenir qu'on en conserve. » Opus imperf. ib.

« J.-C. sème donc cette parole de la pénitence, et le fruit qu'il va en récolter c'est celui de prédicateurs intègres de la justice. » Ib.

Qu'il nous donne à nous-mêmes de nous préparer par l'esprit de pénitence aux sublimes enseignements qu'il va bientôt nous faire entendre.

LXX

Jésus à la synagogue de Nazareth

A quel moment faut-il placer cet épisode de la vie de N. S. ? Il a déjà accompli des miracles à Capharnaüm, mais il semble qu'il ne soit accompagné par aucun disciple : ce serait donc peu après les commencements de son ministère en Galilée, avant la vocation définitive des Apôtres.

Rentré en Galilée dans la puissance de l'esprit, sa renommée s'était répandue dans toute la contrée d'alentour ;
Luc. IV. 14-15. **enseignant dans les synagogues, il était glorifié par tous.** Vainqueur du démon, il pouvait parler et agir dans toute la vertu de l'Esprit S^t^ : sa parole trahissait la vertu qui était en lui, et ses miracles étaient nombreux.

IV. 16. **Il vint à Nazareth où il avait été élevé.** « Il convenait, dit S. Cyrille, que de bonne heure il apportât la bonne nouvelle à ceux au milieu desquels il avait grandi. » Il nous prouve qu'il porte en son cœur toute affection qui peut se trouver dans le cœur de l'homme. Ah ! si Nazareth à ce moment avait su comprendre celui qui venait à elle ! **Et au jour du sabbat, il entra selon sa coutume dans la synagogue.** Il a pendant toute sa vie observé fidèlement toute la Loi, et s'il l'abolit, on ne pourra point dire que ce soit par l'effet d'une répulsion.

JÉSUS A NAZARETH — Cyrill. Cat. Græc. PP — A LA SYNAGOGUE

Et il se leva pour lire. Quiconque avait de l'instruction, dit Philon, pouvait dans la synagogue commenter ce qui avait été lu. « Jésus voulait, dit S. Ambroise, établir que c'était lui qui parlait par les Prophètes, et condamner à l'avance ceux qui prétendent que le Dieu de l'Ancien Testament est autre que celui du Nouveau, et que le Christ n'a commencé qu'avec la Vierge. » Ambros. l. 4 in Luc. n. 44.

Avec empressement, car on était curieux de savoir ce que dirait le nouveau docteur, **on lui remit le livre du Prophète**
LE TEXTE D'ISAIE **Isaïe, et l'ayant déroulé, il rencontra l'endroit où il est écrit : L'Esprit du Seigneur est avec moi, parce qu'il m'a** Is. LXI, 1 **oint pour annoncer aux pauvres la bonne nouvelle ; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs leur délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour publier l'année du salut du Seigneur.** ib. v. 2

« Ce n'était pas par un pur hasard, mais par une disposition de la divine Providence, dit Origène, que ce passage s'était rencontré. » Il donnait à J.-C. l'occasion de porter sur lui-même un témoignage éclatant, témoignage sur sa mission, témoignage sur son caractère : il y avait là comme le programme de ce qu'il devait faire.

Origen. Homil. 32 in Luc.

Il a été oint par l'Esprit du Seigneur : c'est son humanité qui a reçu cette onction, la divinité ne pouvait rien recevoir. Il a reçu en tant qu'homme sa mission et l'onction qui le préparait à la remplir. « Et, dit S. Athanase, il ne craint pas de reconnaître, lui qui en tant que Dieu envoie l'Esprit S^t^, qu'il est conduit pour l'accomplissement de sa mission par l'Esprit S^t^, et qu'il chasse les démons dans la vertu de l'Esprit S^t^. Lui qui est le Fils de Dieu, il est le fils de l'homme, par conséquent le vrai Messie, l'envoyé attendu. » « Mais si vous voulez bien y regarder, dit S. Ambroise, vous trouvez dans ce témoignage la Trinité tout entière, vous y trouvez Jésus, Dieu et homme parfait, vous y trouvez Dieu le Père qui l'envoie, vous y trouvez l'Esprit S^t^ qui s'est révélé comme son coopérateur, en descendant sur lui à son baptême... Quel témoignage plus solennel pouvons-nous désirer que celui qui après avoir été rendu par les Prophètes, a été confirmé par celui-là même qui l'avait inspiré. » Attendons avec confiance les bienfaits qui nous sont assurés par de tels témoignages.

Cyrill. in Luc.

Athanas. Orat. 2. contr. arian.

Ambros. in Luc. l. 4. n. 65.

Quels sont ces pauvres auxquels la bonne nouvelle est annoncée? « Ce sont toutes les nations, dit Origène, et, en effet, les nations ne possédaient rien, ni Dieu, ni loi, ni Prophètes, ni justice, ni vertu. »

Origen. Homil. 32 in Luc.

Des richesses inouies sont apportées à cette pauvreté. « Celui qui vient répandra sur toute misère l'onction céleste dont il a été revêtu, et il enrichira les pauvres du trésor impérissable de la résurrection et de la vie. »

Ambros. ut supr.

Il promet un bienfait plus précieux que l'assistance donnée à la pauvreté : *il guérira ceux qui ont le cœur brisé*. C'est là, dit S. Cyrille, le don entre tous les dons : il s'agit de remédier à cette prostration intérieure causée par la souffrance à laquelle on s'abandonne, causée d'autres fois par le péché auquel on ne sait plus résister, par le péché qui écrase le cœur plus encore que la

Cyrill. Cat. Græc. PP.

souffrance. Et à tous les cœurs brisés sous le poids du péché, il apporte la grâce du pardon. Basil. Beda.

Il annoncera la délivrance aux captifs... Il y a des captivités de plusieurs sortes. Il y a une captivité plus mauvaise que celle à laquelle réduisent les ennemis du dehors, c'est la captivité de l'âme qui est amenée par le péché, le péché qui fait faire le mal et qui ensuite déshonore ceux qui lui obéissent. Il y a aussi la captivité de la mort, captivité qui paraît éternelle, car la mort n'a jamais rendu sa proie. Il y a dans les enfers des captifs nombreux. Quelle merveilleuse délivrance que celle qui est annoncée ! Chrys. In Ps. 125. n. 1. Theophyl. in Luc.

Il rendra la vue aux aveugles. Ce n'est pas seulement à ceux qui sont privés de la lumière extérieure que le Christ rendra la lumière : « Le démon avait rempli de ténèbres le cœur humain : le Christ, soleil de justice vient les dissiper, faisant de ses disciples des hommes de lumière, remettant les égarés dans les voies de la justice. » Cyrill. ut supr.

Il mettra en liberté les opprimés. « Qui avait été opprimé, écrasé autant que l'homme ? dit Origène. C'est le Christ qui seul délivre et relève. Dieu avait dû soumettre l'homme à ce fardeau et à cette entrave qui était la Loi : le Christ vient aussi nous délivrer de ce fardeau pesant. » Origen. ut supr.

Il publiera l'année de grâce. La précision de cette prédiction avait fait supposer à quelques Pères, que le ministère de J.-C. n'avait duré qu'une année, qui avait été pour la terre la grande année jubilaire. Mais, dit Bède, le temps de grâce ne fut pas seulement le temps dans lequel Jésus prêcha : ce fut tout ce temps dont l'Apôtre disait : *Voici maintenant le temps agréé du Seigneur ;* l'année de salut, c'est tout le temps que dure l'Église. C'est une année qui ne finit point, car les miséricordes de Dieu sont sans mesure. v. g. Clemens Alex. Origen. Tertull... Lactant. Cfr. Aug De Civit. D. XVIII. 54. Beda.

Comme il était beau ce programme de la mission du Messie, que Jésus dans ce moment faisait sien !

L'APPLICATION DU TEXTE

Et lorsqu'il eut replié le livre, il le rendit au serviteur, et
IV. 20. **il s'assit.** Le docteur et le juge s'asseyent pour remplir leurs fonctions. **Et tous dans la synagogue avaient les yeux fixés**
A. **sur lui.** On sentait que le moment était solennel, et l'on attendait de connaître de lui, qui avait commencé à enseigner, qui avait fait des miracles, sa pensée au sujet de l'apparition du Messie dont on attendait de si grandes choses. « Oh ! comme je voudrais, disait Origène, que notre assemblée ressemblât à celle-là, et que les yeux de tous, des catéchumènes, des fidèles, des femmes, des hommes, des enfants, non les yeux du corps, mais les yeux de l'âme regardassent Jésus. Quand vous le regarderez véritablement, sa vue sera pour vous une lumière, et vous pourrez dire : *la lumière de votre visage s'est reflétée sur nous.* » On avait Origen. Homil. 32 in Luc.

admiré l'aisance avec laquelle il avait lu ce texte du Prophète, aisance supérieure à celle des scribes et des lettrés.

Et il commença à leur dire : Aujourd'hui s'accomplit cette parole que vous avez entendue. Par le fait que Jésus faisait v. 21.
entendre sa parole, la prophétie s'accomplissait. Quel sublime commentaire il donna des paroles du Prophète ! **Tous lui rendaient témoignage, et ils étaient dans l'admiration des**
ADMIRATION **paroles de grâce qui sortaient de sa bouche.** C'étaient bien v. 22.
les paroles qui convenaient au prédicateur du jubilé universel. « Et il y avait dans ces paroles, dit S. Jean Chrysostôme, une
Chrys. Homil. 49. in Matth. n. 1. grâce ineffable qui devait exciter l'admiration autant que ses miracles. »

Mais à un moment leur pensée se reporta à la personne de celui qui les faisait entendre ; **et ils disaient : N'est-ce pas là le fils de**
REVIREMENT **Joseph ?** Une telle grandeur peut-elle convenir à celui que nous avons connu si proche de nous, au fils de ce Joseph que nous avons connu pauvre ouvrier ? L'homme juge volontiers par ses sens, et croit difficilement que Dieu puisse accomplir de grandes choses par les hommes qui se présentent à lui sans éclat extérieur. Et quand Dieu prend près de lui les instruments dont il veut se servir, au lieu de se sentir honoré de cette proximité, il se laisse facilement aller au sentiment de l'envie, comme si cette proximité était une humiliation pour lui, ou faisait naître en son cœur le dépit de n'avoir pas été choisi lui-même. « C'est assez l'habitude, dit S. Cyrille, d'avoir peu de considération pour ce que l'on voit
Cyrill. tous les jours, et au contraire d'estimer ce que l'on voit de loin. » « L'envie est fréquente, dit S. Jérôme, entre habitants d'un même pays. On se souvient de l'enfance de celui que l'on juge, comme
Hieron. in Matth. XIII. 57. si on n'avait pas passé soi-même par cet âge. » Et Origène cite en preuve les habitants d'Anathoth qui voulurent faire mourir
Jérémie, leur compatriote, et les parents du Prophète qui furent Jerem. 21.
pour lui des adversaires. « L'envie entre donc dans leur cœur, dit ib. XII.
Chrys. ut supr. S. Jean Chrysostôme, et les met en opposition avec le Christ. » Est-il possible, pensent-ils, que Dieu prenne pour nous apporter de si grands biens un homme que nous avons connu si proche de nous ? « Ils avaient admiré sa sagesse, ses œuvres, sa parole ; mais ils ont connu ses parents, et cette proximité les empêche de reconnaître sa divinité. Un épais nuage devant le soleil, la nuit elle-même n'amènent pas autant de ténèbres dans le ciel que l'envie
Chrysol. serm. 48 dans une âme. »

LE CARACTÈRE GRATUIT DES DONS DE DIEU Jésus comprend leurs murmures, il connaît leurs pensées, et il les aborde de front. **Bien certainement m'appliquant le proverbe vous me direz : Médecin, guéris-toi toi-même.** S'il était Luc. IV.
le Messie qui devait apporter toute grâce, n'aurait-il pas dû commencer par lui et les siens, se donner à lui-même la richesse et une noble famille ? Ne devrait-il pas faire dans son pays des mi-

racles aussi grands que ceux qu'il a accomplis à Capharnaüm ? **Tout ce que nous avons appris que vous avez fait à Ca-**
ib. **pharnaüm, faites-le ici dans votre patrie.** Des compatriotes ne sont pas toujours un milieu favorable à l'exercice d'une mission reçue de Dieu : ils sont exposés à se croire des droits sur les envoyés de Dieu et à avoir des exigences à leur égard. « Ils sont exposés aussi à ne plus remarquer les merveilles qui chaque jour s'opèrent sous leurs yeux. » Ce fut cette aberration qui priva Nazareth des bienfaits du Sauveur. « Elle n'avait pas été jugée indigne de recevoir le Fils de Dieu descendant sur terre, dit S. Ambroise, et par cette passion de l'envie elle se rend indigne des œuvres de celui qui était l'un de ses enfants. Afin que l'on ne se regarde pas comme obligé de se défaire de l'amour de son pays, il montre le vrai motif pour lequel il n'a pas accompli de miracles dans son pays. Celui qui aimait tous les hommes ne pouvait pas ne pas aimer ses concitoyens ; mais leur envie fit obstacle à son amour. » **Il ajouta donc : En vérité je vous dis que nul pro-**
v. 24. **phète n'est bien reçu dans son pays.**

Theophyl. in Luc.

Ambros. in Luc. l. 4. n. 45.

Ils se croyaient des droits sur lui, et il leur montre que tout ce qu'il a fait, pour eux comme pour tous les autres, est un pur effet de la grâce de Dieu, et que Dieu, par conséquent, peut choisir librement ceux à qui il donnera sa grâce. **Je vous le dis en vérité, il y avait aux jours d'Elie beaucoup de veuves en Israël, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et demi, quand une grande famine régnait sur la terre, et Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une seule, qui était de**
25-26. **Sarepta, de Sidon**, et par conséquent étrangère. Ceux-là seulement recevront la grâce de Dieu qui, comme cette veuve, reconnaissant humblement leur pauvreté, recevront avec amour l'envoyé de Dieu, et coopéreront à son action en lui fournissant le pain des vertus.

Basilius.

Et il y avait au temps du prophète Elisée beaucoup de lépreux en Israël, et aucun d'eux ne fut guéri si ce n'est
27. **Naaman le Syrien.** Si déjà les Prophètes ont fait des miracles non pour leurs compatriotes, mais pour des étrangers, le Christ n'est-il pas en droit d'agir comme eux? N'y avait-il pas dans la guérison de cet étranger une prophétie de ce que devait accomplir le Christ? « Cet étranger est la figure du peuple nouveau que J.-C. se forme des Gentils, qui laisse sa lèpre dans les eaux du baptême comme Naaman dans les eaux du Jourdain. » « S'il doit s'y plonger sept fois, c'est pour signifier les dons de l'Esprit S[t] qui sont le fruit du baptême ; et il en sort pur comme un enfant, car il est devenu l'enfant de Dieu. » « Car la grâce appartient à la volonté qui l'accepte et non à la race ; les dons de Dieu sont accordés au désir et ne sont pas un apanage de la nature. »

Ambros. in Luc. l. 4. n. 50.

Beda. in Luc.

Voluntatis est medicina, non gentis, et divinum munus votis eligitur, non naturæ jure defertur. Ambr. ib. n. 49.

COLÈRE DES NAZARÉENS

En entendant cela, ces paroles par lesquelles il s'assimilait aux Prophètes, ces paroles d'autorité souveraine et de menaces, **tous ceux qui étaient dans la synagogue furent remplis de colère. Ils se levèrent et le poussant hors de la ville, le menèrent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, pour l'en précipiter.** « Insensés qui chassent v. 28-
celui qui leur apportait le salut ! J.-C., qui a enseigné à ses Apôtres par son exemple à se faire tout à tous, ne repousse aucun de ceux qui ont bonne volonté, mais il ne s'empare de personne malgré lui ; il ne résiste point à ceux qui le chassent, et il ne fait
ib. n. 55. jamais défaut à ceux qui l'appellent. »

Mais l'heure de mourir n'était pas encore venue pour lui. « Elle devait venir plus tard, à un moment plus solennel, à la solennité pascale, sur un théâtre plus illustre, à Jérusalem, la ville des sacrifices : et il devait être, non précipité, mais élevé sur une
Beda, ut supr. croix. » **C'est pourquoi passant au milieu d'eux, il s'en allait.** Le seul miracle qu'il y accomplira sera de se sortir de leurs v. 30
mains. « Mais dans ce miracle il fera apparaître sa divinité et son humanité : demeurer au milieu de ceux qui s'attaquent à lui sans qu'ils puissent le saisir, c'est le signe de la divinité ;
Chrys. Homil. 48 in Joan n. 1. mais se retirer devant ses ennemis manifestait ce qu'il y avait de condescendance dans le mystère qu'il avait accepté pour nous. »

« On pourra comprendre, quand il subira sa passion, qu'il la subit volontairement, dit S. Ambroise ; en ce moment il ne veut qu'une chose, que ces malheureux reviennent à résipiscence, que devant leur impuissance, ils cessent de vouloir ce qu'ils ne peuvent
Ambros. ib. n. 56. accomplir. »

Maintenant encore de nombreux ennemis s'attaquent à J.-C., veulent s'emparer de lui pour le faire mourir, et J.-C. passe tranquillement au milieu d'eux dans la majesté irrésistible de sa divinité.

LE SCANDALE DES NAZARÉENS D'APRES S. MATTH. ET S. MARC

S. Matthieu (c. XIII) et S. Marc (c. VI) racontent une visite de Jésus à Nazareth, qui est peut-être la même que celle que S. Luc place au commencement de son ministère, et qui peut être aussi une autre visite faite postérieurement. Si nous y voyons une autre visite, il faut y admirer la bonté de notre Sauveur qui ne s'est pas laissé décourager par l'hostilité du premier accueil. Les réflexions qui accueillent son enseignement sont toujours les mêmes : on s'étonne d'abord de l'élévation de cet enseignement, des miracles qui l'accompagnent : **D'où vient à celui-ci cette sagesse** Matth. 54.
et cette puissance ? Mais on se scandalise de trouver cette sagesse dans un homme de si basse extraction. **N'est-ce pas là le fils du charpentier ? N'est-il pas ouvrier lui-même ? Sa** Marc.
mère n'est-elle pas Marie et ses frères Jacques, Joseph, Simon et Jude ? Et ses sœurs ne sont-elles pas parmi nous ? Matth. 55-56.
« Ils étaient insensés, dit S. Jean Chrysostôme, de ne pas com-

prendre que s'il était réellement le fils de Joseph, la bassesse de son extraction ne faisait que le relever davantage et relever la grâce qui était en lui. » Chrys. Homil. 49 in Matth. n. 1.

CE SCANDALE DANS LA SUITE DES SIECLES

« L'objection que lui faisaient les Juifs ce jour-là et qui a été reproduite plus tard, notamment par Celse, dit Origène, prouve que J.-C. s'élevait au-dessus des conditions de la nature humaine, et était vraiment le Dieu annoncé par les Prophètes. En effet, l'illustration de la naissance, le rang de la famille, la faculté qu'ont des parents riches de faire donner à leurs enfants une éducation brillante, une patrie illustre, tout cela sert beaucoup à la grandeur d'un homme. Mais celui qui, placé dans des conditions défavorables, peut percer malgré tous les obstacles, remplir la terre du bruit de son nom, et qui arrive à ce résultat par lui-même, par ses œuvres, et avec une entière certitude, celui-là ne mérite-t-il pas l'admiration ? »

« Comment cet homme élevé dans la pauvreté, en dehors des études où l'on apprend la science de persuader, a-t-il osé promulguer de nouveaux dogmes, imposer à tout le genre humain une doctrine qui, tout en gardant les prophéties, détruisait les rites juifs, et surtout détruisait la religion des Grecs ? Comment cet homme sans aucune préparation a-t-il pu révéler sur le jugement de Dieu, sur le châtiment du vice et la récompense de la vertu, une doctrine propre à gagner non seulement les simples, mais encore beaucoup d'intelligences élevées ?... Notre Jésus à qui on fait honte de la pauvreté de sa mère, de sa fuite en Egypte, a remué le monde par son nom plus qu'aucun grand homme. » Origen. C. Cels. l. 1. n. 29.

Parmi les grands hommes, il en est peu qui soient grands par plusieurs côtés à la fois ; l'un est célèbre par sa sagesse, l'autre par ses vertus militaires, d'autres par d'autres qualités ; Jésus s'est rendu admirable et par sa sagesse, et par ses miracles, et par l'autorité avec laquelle il commandait. Il s'est fait des adhérents, nom comme un tyran qui s'impose, ni comme un chef de voleurs qui arme ses compagnons contre d'autres hommes, ni comme un riche qui gagne les cœurs par ses largesses : il s'est montré le vrai docteur, enseignant aux hommes ce qu'ils doivent penser de Dieu, quel culte ils sont tenus de lui rendre, et quelle morale ils doivent pratiquer pour se rapprocher de lui. » Ib. n. 30.

IMPUISSANCE DE JÉSUS DEVANT L'INCRÉDULITÉ

Et il ne put faire là aucun miracle, si ce n'est qu'il guérit
VI. 5. **quelques malades en leur imposant les mains.** Remarquez cette parole de l'Évangéliste, dit Origène ; il ne dit pas qu'il ne voulut pas, mais qu'il *ne put pas*, comme si la foi de celui sur qui il agissait venait en aide à la puissance qui agissait. Quand, au contraire, la foi se rencontrait comme en cette femme qui pensait en elle-même qu'elle serait guérie si elle pouvait seulement toucher la frange de sa robe, le miracle se faisait toujours : il y avait dans l'homme une vertu attirant la vertu de Dieu. « A la Origen. in Matth. t. 10. 19.

rigueur, s'il n'avait regardé que sa puissance, il pouvait accomplir tout miracle ; mais il voulait trouver une disposition répondant à sa puissance, et ne la trouvant pas, il était comme lié. Rempli de
Chrys. Homil. 48 in Matth. n. 1. miséricorde pour eux, il ne voulait pas non plus aggraver leur condamnation. »

Et il s'étonnait de leur incrédulité, « non que cette incrédulité n'eut pas été prévue par celui qui sait tout, mais il voulait par son attitude montrer ce qu'il y avait d'étrange dans cette incrédulité des Juifs qui n'ont pas voulu croire à leurs Prophètes leur parlant du Christ, ni au Christ né au milieu d'eux et réalisant
Beda. ce qui avait été annoncé par les Prophètes. » J.-C. n'aurait-il pas lieu, en face de certaines incrédulités de notre temps, de manifester à nouveau de l'étonnement ? Marc. VI

On dit que maintenant les habitants de Nazareth sont comptés parmi les plus doux et les plus polis de la Palestine : c'est un don qu'ils doivent à Jésus et à sa sainte mère, malgré le peu d'amabilité qu'ils eurent à leur égard.

LXXI

J.-C. guérit à Capharnaüm un possédé du démon

Et il descendit à Capharnaüm, et il les enseignait le jour du Sabbat... Luc. IV.

Et il y avait dans la synagogue un homme qui avait un
FRÉQUENCE DES POSSESSIONS **esprit de démon impur.** Ils étaient nombreux, à ce moment, v. 33
ceux qui étaient possédés du démon. Le démon était en eux maître de leurs actions extérieures et même de la plupart de leurs sentiments intérieurs ; il y avait comme une destruction de la volonté : c'est pourquoi on ne les regardait pas comme responsables des crimes et des blasphèmes auxquels ils s'abandonnaient; on se contentait de se garder d'eux, ou bien, quand ils étaient dangereux, on les enchaînait. L'esprit qui était en eux était appelé *l'esprit impur*, par opposition à Dieu qui était la pureté par essence ; et plusieurs de ces possessions étaient dues à des fautes d'impureté. Le malheureux possédé n'était pas tellement envahi par la puissance mauvaise qu'il ne lui restât, à certains moments, la conscience de son état et le désir de la délivrance.

DÉLIVRANCES OPÉRÉES PAR JÉSUS La délivrance du démon est une des œuvres que J.-C. accomplit dès le commencement de son ministère : il trouvait le démon sur son chemin et la lutte devait s'engager aussitôt. Son cœur était

navré de l'humiliation infligée aux hommes par cet ennemi du genre humain. L'expulsion du démon était l'œuvre qu'il devait poursuivre dans toutes ses autres œuvres : « et il commençait par la guérison des possédés pour aller du moindre au plus grand, dit S. Ambroise. Délivrer du démon, c'est une œuvre que les hommes peuvent faire, mais par la parole de Dieu ; tandis que la résurrection des morts est une œuvre propre de la puissance divine. » Ambros. in Luc. l. 4. n. 59.

MIRACLES AU JOUR DU SABBAT

« Il accomplissait volontiers ses miracles le jour du Sabbat, afin de montrer que son œuvre, l'œuvre de la guérison et de la rénovation de sa créature, commençait là où l'autre, celle de la nature et de l'homme, finissait ;

« et afin de montrer dès le commencement que le Fils de l'homme n'était pas sous la Loi, mais au-dessus de la Loi, et qu'il ne venait pas la détruire, mais lui donner son couronnement. Ce n'est pas par la Loi, c'est par le Verbe que le monde a été fait, et quand se fait la rénovation de l'homme, la Loi n'est pas détruite mais au contraire achevée... Voulant renouveler la Loi, il commence par ce qu'il y avait en elle de plus élevé, le sabbat, » et il ramène le sabbat à sa destination véritable. ib. n. 58.

LA PRIÈRE ET LA CONFESSION DU DÉMON

Et cet homme se mit à crier : Laisse-nous, qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth ? Es-tu venu pour nous
ℽ. 34. **perdre ? Je sais qui tu es : le Saint de Dieu !** « Par une malice diabolique, les Juifs devaient attribuer à une connivence avec Béelzébub, le prince des démons, les délivrances du démon opérées par Jésus : il permet, pour répondre à l'avance à cette calomnie, que les démons trahissent la peur qu'ils ont de lui. » Cyrill. Cat. Græc. PP.

Il semble que les démons, quand ils pouvaient exercer leur puissance et leur haine dans le corps des possédés, y trouvassent une diversion à leur damnation. « Ils regardent comme une souffrance de ne plus pouvoir tourmenter l'homme, » dit Théophylacte. Voyant arriver celui qu'ils appelaient le *Saint de Dieu*, ils pouvaient croire que le jugement définitif était proche, et qu'ils allaient être rejetés pour toujours dans l'abîme ; c'est pourquoi ils font entendre tout d'abord ce cri d'épouvante. *Ils croient et ils tremblent*, dit S. Jacques. « Il y a en eux de la science, dit S. Augustin, mais non de l'amour : ils redoutaient la peine que Jésus pouvait leur infliger, mais ils n'aimaient pas la justice qui était en lui. » Theophyl. in C. VIII Matth. — Aug. de Civit. l. 9. c. 20.

Les autres paroles sont-elles une flatterie ou un moyen de connaître la vraie nature de Jésus ? Quoi qu'il en soit, Jésus repousse leur témoignage, « nous apprenant, dit S. Athanase, à repousser de tels témoignages, même quand ils sont vrais, et à ne puiser la vérité que dans cette source pure des saintes Écritures. » Athanas. Cat. Græc. PP.

« Vous voyez, dit S. Ambroise, que, tout en accomplissant

ses œuvres perverses, la nature dans le démon conserve encore sa lumière : ce Dieu qu'il nie par ses œuvres, il le reconnait de bouche. »

« Ce possédé est le type de ce peuple juif qui entre encore dans ses synagogues, mais enveloppé des liens du démon, et joignant l'impureté du dedans à une pureté extérieure mensongère... Toutefois, la malice des Juifs nous apparaît plus grande que celle des démons ; car elle leur trouble l'esprit à ce point qu'ils nient ce que les démons reconnaissent. » Que d'hommes nous avons vu nier ce que les démons avaient eux-mêmes reconnus !

Ambros. ut supr. n. 61.

COMMANDEMENT DE JÉSUS

Et Jésus le réprimanda, disant : Tais-toi, et sors de cet homme. Et le démon, l'ayant jeté à terre au milieu de l'assemblée, sortit de lui sans lui avoir fait aucun mal. v. 35. Quelle peine a ce démon de quitter cet homme qu'il considérait comme lui appartenant ! Jésus permet cet acte de violence pour que la puissance du Sauveur apparut avec plus d'éclat, et nous invitât à chercher en lui le salut, et aussi pour nous donner une leçon. « Pourquoi le démon tourmente-t-il cet homme en le quittant, alors qu'il ne l'avait point tourmenté durant le cours de sa possession, sinon pour nous montrer, dit S. Grégoire, que c'est au moment où il est contraint de nous quitter qu'il produit en nous les tentations les plus violentes ? Quand une âme se met à aimer les choses célestes, le démon qui l'avait laissée en paix quand il la possédait, la trouble par des tentations terribles. »

Beda. in Luc.

Gregor. in Ezech. l. 1. Homil. 12. n. 24.

Malgré la violence de l'ennemi, Jésus veillait sur celui qu'il venait délivrer, et S. Luc, celui que S. Paul appelait son *très cher médecin*, remarque ce fait qui était de nature à étonner un médecin, *qu'il ne lui fit*, malgré cette terrible secousse, *aucun mal*.

Coloss. IV, 14.

Ainsi, tandis que les saints ne peuvent chasser les démons que par la parole de Dieu, nous voyons que J.-C. les chasse par sa propre autorité : *Sors*, lui dit-il.

Et tous furent saisis de crainte, et ils se disaient l'un à l'autre : Qu'est ceci ? Car il commande avec autorité et force aux esprits immondes et ils sortent. Et sa renommée se répandait dans tous les lieux d'alentour. Luc. IV. 36-37.

LES DÉMONIAQUES DE L'HEURE PRÉSENTE

« Maintenant encore, dit Théophylacte, il y a des hommes qui ont des démons, ce sont ceux qui accomplissent les volontés du démon : les hommes possédés par la colère ont un démon, et ainsi des autres hommes possédés par la passion. » Quand J.-C. se présente on les entend crier : Laissez-nous, pourquoi êtes-vous venu nous tourmenter ? Pourquoi ne pas me laisser avec telle idée ou telle passion qui m'occupent depuis si longtemps ? Et le Sauveur ne se laisse pas arrêter par ces plaintes. « Et quand l'homme consent à recueillir toutes ses puissances, Jésus vient, et comme il le fit au milieu des Juifs assemblés dans la synagogue, com-

mande avec autorité, » et aux dernières crises suscitées par la rage du démon vaincu succède bientôt la paix de l'innocence reconquise. Theophyl. in Luc.

LXXII

Guérison de la belle-mère de S. Pierre

Jésus, sortant de la Synagogue, vint dans la maison de
. I. 29. **Simon et d'André, avec ceux-ci et Jacques et Jean.**
Or la belle-mère de Simon était étendue sur son lit, tenue
IV. 38. **par de grandes fièvres (1) ; et ils le prièrent pour elle.**

« Il avait fallu, dit S. Ambroise, pour amener l'homme à la véritable santé, le délivrer de l'action du démon : l'âme ne serait pas devenue l'esclave du corps, si le démon n'était venu tenter l'homme ; car l'âme agit sur le corps, elle le conduit, elle le vivifie, et comment serait-elle devenue la prisonnière du corps si elle n'avait été attaquée par une puissance supérieure ? Elle n'avait point connu la gourmandise avant que le serpent ne la tentât ; et c'est pourquoi l'auteur du salut avait dû s'attaquer d'abord au premier auteur du péché. » C'est ce que Jésus avait fait en chassant le démon du corps de ce possédé. « Il en vient maintenant, dit Bède, à la guérison de la femme qui avait été la première séduite, et il la guérit de sa fièvre, de la fièvre de sa concupiscence. » APRÈS L'EXPULSION DES DÉMONS, GUÉRISON DES MALADES — Ambros. in Luc. l. 4. n. 62. — Beda. in Luc.

Après l'assemblée à la synagogue, Jésus vient dans la maison d'un de ses disciples, Simon, pour y prendre le repas du soir, qui était le repas principal, et qui était particulièrement reposant. « Il descendait dans la maison de ses disciples, dit S. Jean Chrysostôme, les honorant par là et les rendant plus empressés à recevoir sa doctrine. C'était une pauvre maison que celle de ce pêcheur, et Jésus, foulant aux pieds tout faste humain, vient y demeurer. »

« Remarquez la réserve de Pierre à l'égard de son maître : ayant sa belle-mère malade à la maison, il ne l'y conduit pas d'abord, il attend qu'il ait achevé son enseignement, qu'il ait guéri les autres, et il ne lui fait sa prière que quand Jésus est entré dans la maison, qu'il est en face de la patiente. Et ce n'est GRANDE RÉSERVE DE S. PIERRE

(1) C'est S. Luc qui fait cette remarque : on reconnaît le médecin : en effet, les médecins de cette époque divisaient les maladies en grandes et petites fièvres.

pas Pierre qui a amené Jésus, c'est Jésus qui est allé de lui-même. Ainsi cet homme était préparé dès le commencement à faire passer les soucis des autres avant les siens. »

Chrys. Homil. 27. in Matth. n. 1.

Et Jésus savait ce qui l'attendait dans la maison de Pierre. « On y était occupé non aux préparatifs d'un festin, mais aux soins d'une malade : ce n'était pas le vin qui y coulait, mais des larmes. Quand Jésus descend quelque part, ce n'est pas pour recevoir, mais pour donner : Dieu cherche les hommes et non ce qu'ils possèdent, il apporte les dons du ciel et se soucie peu de posséder les choses de la terre. »

Chrysol. serm. 18.

LA PRIERE DES DISCIPLES

Ce fut un bonheur pour cette femme que ces disciples eussent pour elle cette affection, à l'égard de leur maître cette confiance, qui les portèrent à intercéder aussitôt pour elle. Nous voyons ici que, bien que Jésus se plaise quelquefois à guérir spontanément, cette entremise lui agrée. Cette entremise est nécessaire quand l'âge ou la faiblesse empêchent le patient de demander lui-même, et à moins que celui-ci n'y mette obstacle par son manque de foi, elle réussit toujours auprès du Sauveur.

Chrys. ib.

LA GUÉRISON

Et Jésus, se penchant sur elle, commanda à la fièvre, et la prenant par la main, il la leva. Luc. IV. Marc. I.

« Quelquefois, dit S. Jean Chrysostôme, il guérit par une parole, d'autres fois par le contact de la main, d'autres fois en unissant les deux, rendant toujours la guérison palpable. »

« Il a soin de ne pas faire d'abord des miracles trop éclatants, car les disciples, dans leur enthousiasme, les auraient publiés avec empressement, et il tenait à les confiner d'abord dans un cercle restreint. »

ib.

Et toutefois il commande avec autorité à la fièvre, comme si elle avait été une personne vivante, tant il est maître des forces de la nature, et il est aussitôt obéi. « Il est venu en ami, et il commande en Dieu, » dit S. Ambroise.

Basil. Cat. Græc. PP. Quasi Deus imperat, quasi homo visitat. Ambros. de Viduis. c. 10. n. 60.

SON INSTANTANÉITÉ

Et aussitôt se levant, elle les servait. « Si la médecine peut guérir de telles maladies, elle ne les guérit pas de cette sorte. Quand un malade est guéri de la fièvre, il lui reste une grande faiblesse ; ses forces ne reviennent qu'après quelque temps : ici, tout se fait en même temps. De même, sur mer, quand une tempête a cessé, les flots continuent à s'agiter quelque temps ; quand J.-C. commande à la tempête, les flots s'apaisent aussitôt. » Comme cette femme était heureuse de les servir ! Luc. IV.

Chrys. ut supr.

LA FIGURE DE L'AME

Ambros. in Luc. l. 4. n. 64.

« Cette femme avec ses fièvres, représente, dit S. Ambroise, notre chair avec ses passions... C'est une fièvre que notre avarice, fièvre notre ambition, fièvre notre luxure, fièvre notre colère. Bien que ces vices viennent du corps, ils font pénétrer le feu jusque dans nos os, et ils troublent les sens, l'âme et l'esprit... Et cette fièvre de l'âme est plus violente que la fièvre du corps : emportés par la passion, des hommes exposent leur santé et leur vie : la passion

emporte plus loin et avec plus de violence que ne peut le faire la fièvre. » ib. n. 63-64.

Et cependant si Jésus veut bien venir visiter cette pauvre âme, elle sera vite guérie. Si je pouvais, quand je suis ainsi dévoré par la fièvre, rencontrer des amis qui s'emploient pour moi et supplient pour moi le céleste médecin! « car il est difficile au malade de s'adresser au médecin, et de lui parler d'une façon convenable. Une âme qui est en proie au péché est moins digne de prier, moins digne certainement d'être exaucée. Cette chair infirme, cette âme malade, empêchée dans les liens du péché, peut difficilement aller trouver le médecin. Oh! si Pierre et André voulaient prier pour moi, ils obtiendraient ce qu'ils ont obtenu pour leur parente! » Ambros. de Viduis. c. 9. n. 53.

LE MÉDECIN

LA PRIERE DES AMIS

« Et vous pouvez, si vous le voulez, dit S. Ambroise, contracter des liens de parenté avec eux, avec les Apôtres, avec les martyrs, si dans leur compagnie vous vous livrez à des œuvres de miséricorde; car la miséricorde crée une parenté: ce ne sont pas les liens du sang, mais ceux de la vertu qui créent la vraie parenté. Aimez donc à devenir les parents de Pierre et d'André, afin qu'ils prient pour vous. » ib. n. 54.

« Que les Anges prient pour nous, eux qui ont été chargés de notre garde; que les martyrs prient pour nous, eux qui nous ont laissé des gages de leur bienveillance dans leur chair consacrée à Dieu, eux qui ont lavé dans leur sang leurs fautes, si toutefois ils en ont commis; ne craignons pas de les employer afin qu'ils intercèdent en faveur de nos infirmités, eux qui, même dans leurs victoires, ont connu nos infirmités. » ib. n. 55.

LA VISITE DU MÉDECIN

Le Christ se rendra à leur prière, car le Christ aime encore maintenant à visiter les âmes qui ont besoin de son assistance. « Souvent il vient à nous du ciel, et ce n'est pas seulement les riches qu'il visite, mais aussi les pauvres et les serviteurs des pauvres... Nous qui n'avons pas pu le voir quand il venait dans ce monde, nous le sentons qui s'approche de nous, quand nous lisons les faits de sa vie; et de même qu'il formait la foi en ceux dont il s'approchait, de même il s'approche de nous quand nous croyons à ses actes. » ib. c. 10. n. 60.

Il la toucha de la main, afin de montrer, dit S. Cyrille, la puissance que possédait cette chair unie au Verbe. C'était le Verbe qui agissait en elle, et c'était la vertu du Verbe qui se communiquait par elle. Souvenons-nous que nous aussi nous pouvons nous mettre en contact avec le Verbe par le contact de la chair du Christ. « Qu'il nous touche donc, et que nous, nous sachions le toucher dans ses saints Mystères, afin que nous recevions de lui la guérison de nos maladies, et qu'il nous garde de toute attaque du démon. » Cyrill. Cat. Græc. PP. èn Combefis. id. ib.

LA GUÉRISON

« Et quand le Christ est venu en nous, que nous l'avons mis en

notre esprit et notre cœur, que nous avons reçu sincèrement ses commandements, il se fait en nous un tel apaisement, une telle vigueur que nous pouvons le servir aussitôt, » et nous trouvons un vrai charme à le servir. « Celui qui est guéri par le Christ, dit S. Ambroise, ne connaît plus aucun empêchement. Là où vient la prière vient aussi le Verbe, la convoitise est mise en fuite, la passion disparaît. »

id. Cat. aur.

Ambros. ut supr. n. 63.

« Cette femme, dit S. Ambroise, est aussi l'image de la volonté. Comme la volonté dans l'homme peut être affaiblie par la fièvre des différentes passions ! mais comme elle se relève vite, comme elle devient forte quand elle se met au service du Christ ! »

ib. n. 64.

CE QUE DOIT ÊTRE LE MINISTRE DE J.-C.

« Nous voyons là aussi, continue le S[t] docteur, ce que doit être le ministre du Christ. Il faut qu'il sache s'affranchir des attraits du plaisir, qu'il sache éloigner de lui toute langueur du corps et de l'esprit, afin d'être le digne ministre du corps et du sang de J.-C.. Car celui qui est encore malade, malade de ses péchés, et qui n'a pas encore recouvré la santé, ne peut pas administrer les remèdes qui donnent la santé. Il ne faut pas, ô prêtre, que tu touches le corps du Christ avec une main que la fièvre dévore. Guéris-toi d'abord, afin que tu puisses accomplir tes fonctions de ministre du Christ. Si J.-C. ordonne à ces lépreux qu'il avait purifiés de se présenter aux prêtres, combien plus faut-il que le prêtre lui-même soit pur !...

« *Cette femme se leva donc et elle les servait.* Il faut que les ministres du Christ soient debout : c'est à eux surtout qu'il a été dit : *Levez-vous, vous qui dormiez.* »

ib. n. 65-66.

Origen.

GUÉRISONS AU SOIR DE CETTE JOURNÉE

Et comme le soleil se couchait, car on ne croyait pas qu'il fut permis, tant que durait le jour du sabbat, de transporter des malades, **tous ceux qui avaient des malades atteints de toutes sortes de maladies, les lui amenaient, et lui, imposant les mains sur chacun d'eux, les guérissait.** Luc. IV.

SYMBOLES D'AUTRES GUÉRISONS

« Ce coucher du soleil, dit le vénérable Bède, nous est la figure d'un autre coucher de soleil, celui dans lequel disparaîtra celui qui est la *lumière du monde.* Et à ce coucher du soleil il y aura plus de démoniaques délivrés, plus de malades guéris qu'il n'y en avait eu auparavant. Celui, en effet, qui dans sa vie temporelle n'avait enseigné qu'un petit nombre de Juifs, après avoir passé par la mort a envoyé à toutes les nations de la terre les dons de la foi et du salut. C'est à ses serviteurs, ministres de la vie et de la lumière, que le Psalmiste disait : *Faites un chemin à celui qui s'élève sur le couchant.* Le Sauveur s'élève Ps 66. en effet sur le couchant, car s'il a eu son couchant dans sa Passion, il s'est révélé dans sa Résurrection avec une gloire nouvelle. »

Beda. in h. ev.

De plusieurs possédés sortaient les démons, criant et disant : Vous êtes le fils de Dieu. « Le démon l'ayant vu Luc. IV.

fatigué de son jeûne, avait vu qu'il était vraiment un homme ; mais n'ayant pu le vaincre dans sa triple tentation, il s'était demandé s'il n'était pas le fils de Dieu. Devant ces œuvres de puissance, il le soupçonne d'être le fils de Dieu. » Beda. Ib.

« Mais Jésus ne veut pas d'un semblable témoignage : il ne veut pas que sa gloire soit publiée par ces bouches impures ; il ne veut point que les démons fassent ce qu'il réserve à ses apôtres. » Chrys. Cat. Græc. PP. Il ne veut point que les démons se désistent du combat qu'ils ont engagé avec lui. « Le démon n'aurait pas amené les Juifs à le crucifier, s'il avait pu penser que celui que l'on crucifiait, trouverait sa victoire dans sa mort elle-même. » Beda ut supr.

« Il ne veut pas que nous ayons foi au démon, même quand il dit la vérité. » Theophyl. in Marc. c. 1.

Et il ne voulait point allumer l'envie des Juifs qui devait se manifester toujours assez tôt : c'est pourquoi il recommandait à ses disciples de ne pas publier ses œuvres de puissance.

. I. 33. **Et toute la ville était rassemblée devant la porte de l'humble maison de Pierre.** Ce fut un beau soir que celui-là où l'espérance rentra dans le cœur de tant de malheureux qui ne la connaissaient plus depuis si longtemps. Et Jésus, entouré de tous ces miraculés qui le bénissaient, pensait peut-être à cet autre soir où il ne serait entouré que d'âmes en pleurs, où on le déposerait au tombeau, et où il s'y laisserait mettre comme le grain de froment qui devait porter des fruits pour la vie du monde.

Et tout cela, remarque S. Matthieu, **avait été prédit : Il a**
b. VIII. 17. **pris sur lui nos infirmités, avait dit Isaïe, et il a porté nos maladies.**

Sans doute, comme le fait remarquer S. Jean Chrysostôme, cette prophétie s'applique d'abord à nos fautes. Mais comme nos maladies et la mort elle-même viennent du péché, en expiant nos péchés il recevait le pouvoir de guérir toute infirmité. S'il guérissait toute infirmité, c'est qu'il l'avait d'abord prise sur lui. Chrys. Homil. 27 in Matth. n. 1 et 2.

JÉSUS SE RÉFUGIANT DANS LA SOLITUDE

Et se levant de grand matin, il sortit et s'en alla dans un
I. 35. **lieu désert.** Il voulait, après avoir répandu tous ces bienfaits sur ce peuple, lui laisser le temps d'y réfléchir : « on apprécie mieux des bienfaits, dit S. Jean Chrysostôme, quand celui qui les a opérés s'est retiré. » Chrys. Cat. Græc. PP. Il nous enseignait aussi par là, dit Théophylacte, à fuir la foule et ses louanges quand nous avons fait quelque bien, et à nous en retirer en Dieu. Theophyl. Capharnaüm était entouré d'endroits solitaires, et il était facile à Jésus de mettre son dessein à exécution.

Ib. Et dans la solitude **il priait.** « Non qu'il eut besoin de prier, dit S. Jean Chrysostôme, puisque c'est lui qui reçoit nos prières, mais s'étant fait notre modèle et notre soutien, il priait pour nous instruire. » Chrys. seu. Victor Antioch. Cat. aur.

Au matin, les foules étaient revenues ; **Simon Pierre et ses compagnons se mirent à sa recherche, et l'ayant trouvé, ils lui dirent : Tout le monde vous cherche.** Marc. I.

Et la foule vint, et ils le retenaient pour qu'il ne s'éloignât pas d'eux. « Jésus était touché de cet empressement, mais il leur demanda de le laisser aller. **Il faut que j'aille évangéliser le royaume de Dieu à d'autres cités**, leur dit-il, **car c'est pour cela que j'ai été envoyé.** Évidemment, dans cette parole, il affirme sa venue du ciel. » Luc. IV. v. 43.

ÉTENDUE DE SA MISSION

Victor Antioch.

Il aurait pu, par sa puissance, attirer les âmes à lui : il ne l'a point fait, nous enseignant, par son exemple, à aller au devant de ceux qui périssent, comme le berger va au-devant de la brebis perdue, et le médecin vers le malade : par le sauvetage d'une seule âme, l'homme pourra racheter des milliers de fautes.

Chrys. Cat. Græc. PP.

Il dit donc à ses disciples : Allons dans les villages voisins et dans les villes, pour que je prêche là aussi ; car c'est pour cela que je suis venu. Et se les associant, il commençait leur formation apostolique. Marc. I.

Et il prêchait dans les synagogues de Galilée. Il aimait la solitude et cependant il exerçait son ministère dans les lieux publics : on ne pouvait pas l'accuser d'avoir peur de la lumière. Luc. IV.

Id.

LXXIII

La pêche miraculeuse : la vocation définitive des premiers Apôtres

JÉSUS VEUT POSSÉDER SES DISCIPLES

Chrys. Hom. 14 in Matth. n. 2.

Jésus avait des disciples, mais que l'on pouvait appeler intermittents : après avoir assisté à quelques prédications de leur maître, prédications souvent suivies de miracles, ils retournaient dans leurs familles et à leurs travaux. Le Sauveur voulut se les attacher d'une façon complète et définitive et les préparer au ministère apostolique. Il se servit pour cela d'un miracle qui était en même temps pour eux un enseignement (1).

---

(1) S. Luc est le seul des Évangélistes qui raconte la pêche miraculeuse à la suite de laquelle les Apôtres auraient tout quitté pour suivre J.-C.. S. Matthieu (IV. 18), et S. Marc (I. 16), ne font mention que d'une rencontre de J.-C. suivie d'une invitation à le suivre. Y a-t-il là deux scènes différentes, la pêche miraculeuse et la rencontre ultérieure et l'appel, ou bien une seule dont les deux premiers Évangélistes ne donnent qu'un résumé sommaire ? Les sentiments des Pères sont partagés ; il nous paraît plus probable qu'il n'y a qu'une seule scène.

Un jour que Jésus était sur le bord du lac de Génésareth, se trouvant accablé par la foule qui se pressait pour entendre la parole de Dieu, il avisa deux barques arrêtées sur le bord du lac, dont les pêcheurs étaient descendus et
V. 1-2. **lavaient leurs filets.**

Il entra dans l'une de ces barques qui était celle de Simon, et le pria de s'éloigner un peu de la terre, et s'étant
V. 3. **assis, depuis la barque il enseignait le peuple.**

Voici une barque qui deviendra célèbre, car elle occupe une place considérable dans la vie de J.-C. Plusieurs scènes mémorables s'y sont accomplies, et les Evangélistes les racontent avec une complaisance marquée ; ils sentent que ces scènes sont typiques. Le Fils de Dieu, qui est la grandeur infinie, s'est abaissé, et son humilité a relevé tout ce qu'il a touché. Qu'y a-t-il de plus humble qu'une barque, des filets, des pêcheurs ? Et ces choses si humbles vont devenir les emblèmes de la plus haute institution qui ait existé, et du ministère le plus sublime et le plus précieux. **LA BARQUE DE PIERRE**

Admirandæ altitudinis saluberrima humilitas. Aug.

J.-C. vient pour transformer le monde, et cette œuvre merveilleuse il la fait comme en se jouant, et en venant mêler son action divine aux actions les plus communes de notre vie. C'est ce que nous montrera la scène à laquelle nous allons assister.

Il était environné par une grande foule : les quelques miracles qu'il avait faits, les quelques instructions qu'il avait données, avaient amassé cette foule autour de lui ; elle était si empressée qu'on ne distinguait plus le maître des auditeurs : il veut montrer à ce peuple quel sera le lieu d'où il l'enseignera : il veut se choisir des hommes qui rediront ses enseignements au monde entier. « Avant d'agir et d'enseigner, il se choisit des Apôtres, afin qu'ils n'ignorent rien des paroles et des faits du Christ, et qu'ils puissent dire plus tard avec confiance : *Nous ne pouvons*
IV. 20. *pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu.* »

Opus imperf. Homil. 7.

LES PREMIERS DISCIPLES

Les pêcheurs étaient descendus à terre et lavaient leurs filets. C'était là une preuve de leur pauvreté et de leur amour du travail ; ils ne pensaient qu'à continuer le genre de vie qu'ils avaient mené jusque-là. Ils nous sont aussi un symbole de la liberté que J-C. laisse à ses serviteurs de s'occuper à certains moments de leurs affaires personnelles. « Les pêcheurs, dit le vénérable Bède, sont les docteurs. Ils ne se servent pas constamment de leurs filets, mais ils enseignent à certains moments, et à d'autres moments s'occupent d'eux-mêmes. » Beda. in Luc. l. 2.

ENCORE LA BARQUE

Il monta donc dans une barque qui était à Simon et le pria de s'éloigner un peu de la terre. Il use de la barque et des services de Simon en maître ; et de fait Simon lui avait tout donné ; mais en usant des services de Simon, comme il va le faire grandir.

De cette barque il enseignait la foule. « Cet enseignement

Quod Dominus de navicula docet turbas significavit hoc tempus quando Dominus de auctoritate Ecclesiæ docet gentes. Aug. qq. evang. l. 2. q. 2.

depuis la barque a un sens, dit S. Augustin, il signifie ce temps où J.-C. enseignera les nations par l'autorité de l'Eglise. » Cette barque de Simon va devenir l'emblême de l'Eglise.

Elle paraît bien frêle, et elle est plus que l'arche qui sauva du déluge Noë et sa famille. Malgré sa structure puissante, l'arche ne fut un moyen de salut que pour quelques personnes. « La barque de Pierre, sous le souffle de l'Esprit S[t] qui enfle ses voiles, ses voiles attachées à la croix, dit S. Ambroise, s'en va à travers le monde, accomplissant sur toutes les mers sa splendide navigation, à la recherche de toutes les âmes. »

Ambros. de Virginit. c. 18. n. 118.

« Et de même que l'arche de Noë, après ce grand naufrage du monde qui fut le déluge, rendit sains et saufs tous ceux qu'elle contenait, ainsi l'Eglise de Pierre après la conflagration qui mettra fin à ce monde, préservera de tout danger ceux qui seront en elle. Comme la colombe apporta à Noë un symbole de paix, ainsi après le jugement, Jésus apportera à l'Eglise de Pierre la joie de la paix, suivant la promesse qu'il en a faite : *Je vous reverrai, et votre cœur sera dans la joie.* Il est la vraie colombe et la vraie paix. » Joan. X 22.

Maxim. Taurin. serm. 114.

La barque de Pierre, sur le lac de Génésareth, eut plus d'une fois à affronter des coups de vent et des tempêtes terribles : cette autre barque qui va lui être confiée sur la mer du monde rencontrera bien des tempêtes, bien des fois les vents lui seront contraires : elle sera plus d'une fois en péril d'être submergée ; mais J.-C. est dans la barque, avec lui elle ne saurait périr. « J.-C., dit S. Grégoire, commence à enseigner depuis cette barque à la foule qui se tient proche de lui, sur le rivage : il veut que la barque s'écarte quelque peu du rivage, afin de montrer que sa doctrine n'est pas de la terre, et cependant il ne veut pas qu'on s'en écarte beaucoup pour apprendre à ses prédicateurs qu'ils se doivent aux ignorants et qu'ils ne doivent pas leur donner une doctrine trop élevée. »

Gregor. Moral. l. 17. c. 26. n. 37.

LA BARQUE AU LARGE

Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Conduis la la barque au large. Il parle dans ce moment avec plus d'autorité que jamais. Il veut montrer que s'il sait demeurer près du rivage pour être entendu de la foule, il ne craint pas les lointaines explorations. *Conduis au large*, c'est-à-dire aux questions les plus profondes, dit S. Ambroise. Y a-t-il, en effet, des questions si profondes que l'Eglise n'ait pas osé les aborder ? « Quelles questions plus profondes que celles qui se rapportent aux richesses divines, à la connaissance du Fils de Dieu, à la révélation de sa génération divine ? Ces vérités que l'esprit humain dans toute sa vigueur ne peut atteindre, la foi les embrasse avec certitude. C'est pour nous que le Père a affirmé, que le Fils a donné des preuves, pour nous que le soleil en se voilant, la terre en tremblant ont apporté leurs témoignages. » Luc. V.

Hoc est in profundum disputationum. Ambros in Luc. l. 4. n. 71.

Ambros. ib.

Allez au large, « c'est-à-dire loin des incrédules. » Il y a tout un abîme entre le monde de l'homme et le monde de la foi.

Id. de virginit. c. 18. n. 11.

Allez au large, duc in altum. « On est dans les eaux profondes quand on est là où se trouve le Christ. »

ib. c. 19. n. 123.

« Et l'Eglise, dit encore S. Ambroise, est conduite en ces profondeurs par Pierre. »

Ambros. in Luc. ut supr.

Allez au large. « Après avoir enseigné le peuple, dit S. Cyrille, il revient à ses œuvres merveilleuses. »

Cyrill. Cat. Grac. PP.

Elle s'en allait donc joyeusement vers les eaux profondes, la barque de Pierre. « Le jour où elle fut assaillie par la tempête, elle portait Judas en même temps que les autres Apôtres. Aujourd'hui elle n'est point agitée cette barque qui ne porte que Pierre. Elle n'est point agitée la barque où la prudence gouverne, où la perfidie n'a pu entrer, où souffle la foi. Et comment pourrait-elle être troublée cette barque où commande celui qui est le fondement de l'Eglise ? Il y a de l'agitation là où il y a peu de foi ; ici il y a la sécurité, car l'amour parfait s'y trouve. »

Ambros. in Luc. l. 4. n. 70.

L'ORDRE DE JETER LES FILETS

Va au large et jette tes filets pour pêcher. Si la mer est l'image du monde et de ses agitations, sont-ce de petites tempêtes, dit S. Augustin, les tentations qui agitent sans cesse cette mer du monde ? Les hommes sont bien symbolisés par les poissons, par les poissons qui se dévorent les uns les autres, et qui se remuent sans cesse dans une activité sans but.

Aug. serm. 252. n. 2.
August. ib.

LES POISSONS ET LES FILETS

Il s'agit de s'emparer de ces hommes, « et comme on amène le poisson des profondeurs de la mer, de les amener des profondeurs du péché dans les régions supérieures, dans les régions célestes. » « Et il faut faire cela, dit S. Ambroise, sans leur faire aucun mal. »

Hilar.

« Le Prophète, dit S. Augustin, avait annoncé que Dieu enverrait d'abord des pêcheurs et ensuite des chasseurs. Le pêcheur
XVI. 16.
jette ses filets dans la mer, et il ramène ce qu'il rencontre ; mais le chasseur entoure les forêts, il bat les chemins, et en répandant partout la terreur, il force le gibier à se jeter dans ses filets : si dans la suite des temps, il a fallu en user ainsi à l'égard de ceux qui s'égaraient, les Apôtres n'ont eu à exercer que les fonctions de pêcheurs, ramenant les âmes des abîmes de la superstition et de l'idolâtrie dans les filets de la foi. »

Aug. de utilit. jejun. c. 9.

« Celui qui jette son filet ne sait jamais ce qu'il prendra, dit l'*Opus imperfectum*, de même l'Apôtre ; c'est Dieu qui lui amène sa capture ; Dieu ne lui demande qu'une chose, le travail. »

Opus imperf. Homil. 7.

« Mais le temps vient, dit le même auteur, où les hommes qui, comme les poissons, suivaient toujours les mêmes courants, sauront se conduire par eux-mêmes ; où, au lieu de dévorer les petits, ils deviendront compatissants pour les faibles. »

Ib.

Jette tes filets pour pêcher. « Quels sont ces filets des Apôtres ? demande S. Ambroise. Ce sont ces expositions, ces raisonnements,

ces controverses qui ne laissent plus échapper ceux dont ils se sont emparés, qui ne blessent point ceux dont ils s'emparent. »

Ambros. ut supr.

LA RÉPONSE DE PIERRE

Et Simon répondant, lui dit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais sur votre parole je jetterai le filet. La nuit est le temps le plus favorable pour la pêche, mais ce n'est pas le temps de notre Sauveur. On prenait les hommes jusque-là à la faveur des ténèbres : J.-C. veut que le travail des hommes apostoliques se fasse en plein jour. Luc. v. 5.

« Et pour moi, disait S. Ambroise, je sais, Seigneur, que c'est la nuit quand vous ne commandez pas. » Oui, être seul, abandonné à soi-même, c'est la nuit, le travail infructueux ; mais quand Jésus commande, la lumière se fait, et Jésus par sa parole donne à notre travail une bénédiction qui lui fait porter des fruits, « et alors, dit S. Ambroise, ce n'est plus le travail de la faconde humaine, c'est la grâce d'un appel divin : les discussions des hommes disparaissent : le peuple croit par la vertu d'un principe intérieur, par la vertu de la foi. » « Si le Seigneur lui-même, dit Bède, ne fait la lumière dans le cœur des auditeurs, le docteur travaille dans la nuit. »

Ambros. in Luc. l. 4 n. 76.

LA NUIT ET LE JOUR

ib.

Beda. in Luc. l. 2.

LE MIRACLE

Et le nombre des poissons qu'ils prirent étaient si grand que le filet se rompait. « Jésus, dit S. Augustin, nous apparaît dans la majesté du Créateur, tirant du sein de la mer, comme d'une partie de sa création, ce qu'il donne à ces hommes. » Ah ! qu'il veuille bien être toujours avec ceux qu'il a appelés à être des pêcheurs d'hommes, afin de les aider à s'emparer des âmes. Car c'est le salut pour elles d'être prises. « Dans ces filets, dit S. Augustin, on est pris, mais non pour la servitude. Que l'homme ne craigne pas d'être pris de cette sorte. Il peut être pris, mais non trompé... Les prises du libérateur ne sont que libération. » v. 6.

Largitus de mari, quasi tanquam de creaturâ suâ.
Aug. serm. 252. n. 1.

Capi potest, decipi non potest.
Aug. serm. 249. n. 1.
ib. serm. 251.

Cette abondance de poissons qui fait que le filet se rompait et qui met les barques en péril, représente, dit S. Augustin, le grand nombre d'hommes charnels qui seront plus tard, dans l'Église, cause de troubles et de divisions. « Les Apôtres ont reçu de J.-C. le filet de la parole de Dieu ; ils l'ont jeté dans le monde comme dans une mer profonde, et ils ont conquis cette multitude de chrétiens que nous voyons et qui excite notre admiration. »

Aug. serm. 248. n. 2.

APPEL A L'AIDE

Ils firent donc signe à leurs compagnons qui étaient dans une autre barque de venir les aider. Ils y vinrent, et ils remplirent tellement les deux barques qu'elles étaient sur le point d'être submergées. « Il en est ainsi encore maintenant, dit S. Augustin, les nombreux chrétiens qui vivent mal chargent l'Église. » « Ils produisent les schismes et les hérésies qui déchirent l'Église. » v. 7

ib.
id. l. 2. qq. Evang. c. 2.

« Et cependant, bien que les filets se rompent, les poissons demeurent, » dit S. Ambroise, assez nombreux pour remplir la barque. Ils appellent à leur aide les compagnons de l'autre barque.

Ambros. ut supr.

Cette autre barque représente peut-être, dit S. Ambroise, les Eglises dérivées de l'Eglise principale. Celle-ci, quand il s'agira Id. ib. de sauver les âmes, fera appel à tous, sans craindre de s'appauvrir en partageant ses richesses.

Et Simon Pierre ayant vu tout cela, se jeta aux pieds de LA STUPEUR DE S. PIERRE **Jésus en disant : Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur ; car il était tout épouvanté, et ceux qui étaient avec lui, de ce nombre de poissons qu'ils avaient**
v. 8-9. **pris.**

Jacques et Jean, les fils de Zébédée, qui étaient les compa-
v. 10. **gnons de Simon, étaient dans la même stupeur.**

Ce cri de S. Pierre est celui qui s'échappe du cœur de tout homme qui se trouve en face de la majesté divine. C'était le
I. VI. 1. cri d'Isaïe quand il s'était trouvé en face de la gloire de Dieu. « C'était aussi par prophétie, dit S. Augustin, le cri des pasteurs de l'Eglise qui, devant la grandeur et la sainteté de J.-C., sont confus de leur indignité et de tout le mélange dont ils se voient entourés. » Aug. qq. Ev. ut supr.

« Et Jésus ne se retire pas, mais il conduit au rivage les deux navires avec ce qu'ils portent, rappelant aux chefs de l'Eglise qu'ils ne doivent pas se décourager des fautes du peuple, ni à cause d'elles abandonner leurs fonctions. » ib.

Au milieu des périls que court la barque, S. Pierre n'a pas peur. Il sait que ces richesses que lui a données J.-C. sont à J.-C. plus qu'à lui. « Ce qu'il a reçu d'une parole, il le confie au Verbe, dit S. Ambroise. Il sait comment il a possédé tous ces poissons alors qu'ils étaient dispersés ; il sait aussi par quelle puissance il les gardera. » Quos in verbo cepit, Verbo credit. Ambros. in Luc. l. 4. n. 78.

Au cri d'humilité de S. Pierre, **Jésus répond** par une parole L'APPEL qui l'exalte. Ce miracle qu'il a accompli pour lui est le signe du pouvoir dont il veut l'investir pour le salut des hommes : **Ne crains**
I. 10. **pas ; désormais tu seras un pêcheur d'hommes.**

Et quand ils furent revenus au rivage, **il dit à Pierre et à**
I. 17. **André : Suivez-moi.**

Les fils de Zébédée, Jacques et Jean, s'étaient aussitôt remis
b. IV. 21. avec leur père à réparer leurs filets. « C'était là, dit S. Jean Chrysostôme, une preuve incontestable de vertu : ils ne pensaient qu'à une chose, supporter leur pauvreté, vivre de leur travail, être unis dans l'amour et la pratique de la vertu, vivre et travailler avec leur père en lui portant respect. « **Jésus les appelle** à une Chrys. Homil. 14. in Matth. n. 2. autre vie. **Et aussitôt laissant leur père Zébédée dans la**
I. 20. **barque, avec les mercenaires, ils le suivirent.**

A un seul mot du Sauveur, ils abandonnent tout, leur père, leur LA RÉPONSE A L'APPEL famille et tous ce qu'ils possèdent. Ce qu'ils abandonnaient était peut-être peu de chose. Cependant Zébédée devait avoir avoir une GÉNÉROSITÉ DE CES HOMMES certaine aisance, puisqu'il employait des mercenaires. « Mais en

ces matières, dit S. Grégoire, il faut regarder le cœur plutôt que les choses elles-mêmes : celui qui abandonne tout abandonne beaucoup ; et celui-là aussi abandonne beaucoup qui en renonçant à tout ce qu'il possède, renonce aussi au désir de posséder. »

Gregor. Homil. 5 in Ev. n. 2.

Ils avaient de la grandeur à pratiquer ainsi le renoncement ; « et ils avaient aussi de la grandeur à croire, dit S. Jean Chrysostôme, que de pêcheurs de poissons ils allaient devenir des pêcheurs d'hommes. »

« Ils abandonnent leur pêche magnifique, ils abandonnent tout, et avec une obéissance semblable à celle d'Elisée répondant à l'appel d'Elie, ils se mettent à la suite de J.-C. : voilà l'obéissance que J.-C. réclame de nous. »

Chrys. ut supr.

Il faut que nous aussi nous bénissions Dieu de cet appel adressé à ces pêcheurs. « Combien il est bon d'avoir communiqué aux hommes le pouvoir de vivifier et de sauver ! » dit S. Ambroise. « Qui est-ce qui nous aurait pris, dit S. Augustin, si ces pêcheurs ne s'étaient trouvé là, avant nous ? Et maintenant celui-là est un grand orateur qui sait bien exposer ce qu'a écrit un de ces pêcheurs. »

Ambros. in Luc. l. 4. n. 78.

Aug. serm. 250. n. 1.

GRANDEUR DE JÉSUS DANS CET APPEL

Et Jésus nous apparaît grand, il s'honore et il nous honore nous-mêmes en prenant ses coopérateurs dans le salut du monde parmi ces humbles. « Il n'a pas voulu faire son choix parmi les sénateurs, mais parmi les pêcheurs, dit S. Augustin. Il savait bien que s'il choisissait des sénateurs, des riches, des puissants, des orateurs, des philosophes, ils auraient dit : C'est ma dignité, c'est ma richesse, c'est ma puissance, c'est mon éloquence, c'est ma sagesse qui a été choisie. Viens, toi, dit-il au pauvre, viens pauvre et suis-moi. Tu n'as rien, tu ne sais rien, suis-moi. Il n'y a rien en toi qui puisse effrayer les autres, et tu peux recevoir beaucoup de celui qui possède tout ; je veux que l'on apporte à cette source si abondante un vase complètement vide. »

« Le pêcheur abandonne donc ses filets, et en échange il reçoit la grâce, et il devient un orateur divin. Et maintenant on lit en public les paroles de ces pêcheurs, et à leur ouïe se courbent les têtes des orateurs. »

Aug. serm. 87. n. 12.

« Il choisit des hommes sans lettres, dit S. Jérôme, afin de bien établir que la foi qu'il vient donner aux âmes ne sera pas l'œuvre de la science. » Tout ce qu'ils possèdent et tout ce qu'ils transmettront aux âmes, ils l'auront reçu de lui. Tout ce qu'ils seront, ils le seront par lui. « Il fallait les préparer par la doctrine, la vertu, l'épreuve, dit Albert le Grand, c'est pourquoi il leur dit : Je vous *ferai* pêcheurs d'hommes. » Il va donc commencer l'œuvre de leur formation : à partir de ce moment Jésus aura toujours des disciples avec lui, Pierre, Jacques, Jean, André ; et ces quatre disciples seront toujours au premier rang.

Hieron. h. l.

Albert.

Par un grand sentiment de délicatesse, il voulut que les liens

du sang se retrouvassent parmi ses disciples : Pierre et André étaient frères, Jacques et Jean étaient frères. Comme Dieu avait choisi autrefois deux frères pour les mettre à la tête de son peuple, Moïse et Aaron, Jésus choisit des frères, Pierre et André. Jacques et Jean, pour commencer par eux la fondation de son Eglise, « pour apprendre, dit Euthyme, à tous ceux qui gouvernent à gouverner avec un cœur fraternel, et à tous ceux qui obéissent au Christ à obéir avec un cœur fraternel. » « De même que dans un édifice la pierre est unie à la pierre par le ciment, ainsi son Eglise sera fondée sur l'amour ; et il veut que l'amour de charité qui en sera le lien soit greffé sur l'affection naturelle que les frères ont les uns pour les autres. »

Euthym.

Opus imperf. Homil. 7.

Voilà donc un monde nouveau qui s'ouvre devant eux, monde pour lequel ils abandonnent tout ce qu'ils avaient au monde. « Ils n'ont pas été attirés par les honneurs de l'apostolat, ils n'ont vu que le fruit de l'apostolat, le salut des âmes. Celui-là seul deviendra un apôtre qui sait combien l'âme est précieuse, combien son salut est cher à Dieu et quelle est la récompense de ceux qui édifient en Dieu. »

Id.

GRANDEURS DE SES RÉCOMPENSES

Les sacrifices que leur a fait accomplir leur générosité étaient grands, mais grande aussi a été leur récompense. « Ils cherchaient dans la mer un gain médiocre et ils ont trouvé celui qui est la vie ; ils ont abandonné une barque et ils trouvé Dieu ; ils ont laissé leurs avirons et ils ont trouvé le Verbe ; ils ont laissé leurs cordages et ils ont trouvé les liens de la foi ; ils ont laissé reposer leurs filets et ils ont pris des hommes ; ils ont délaissé la mer et ils ont trouvé le ciel : ils quittent ces flots où ils sont ballottés pour établir sur la pierre inébranlable des âmes agitées jusque-là par l'erreur. »

Ambros. de Virginitat. c. 20. n. 131.

« Jésus avait amené les Mages à lui par l'étoile ; il s'empare de ces hommes par cette pêche miraculeuse : il nous attire par les choses qui nous sont familières. »

Theophyl. in Luc.

« Ils abandonnent leur barque, et ils deviennent les conducteurs de la barque de l'Eglise. Ils n'apportent plus de poissons à la ville, mais ils portent des hommes au ciel. Ils abandonnent leur père, mais ils deviennent les pères spirituels de tous les fidèles. »

Opus imperf. Homil. 7.

Et de même que Moïse fondant un corps de prêtres et de lévites voués au service du temple leur avait assigné des moyens de subsistance, Jésus, créant des ministres occupés uniquement des intérêts de son royaume, prend l'engagement de pourvoir lui-même à leur vie.

LXXIV

J.-C. chasse les vendeurs du temple

J.-C. avait commencé à prêcher, mais il n'avait pas encore affirmé d'une façon expresse qu'il était le Messie. C'était à Jérusalem, dans *la cité du grand roi*, comme il l'appelait lui-même, qu'il devait s'affirmer tel, et inaugurer en cette qualité son ministère public. **La Pâque des Juifs était proche, et Jésus monta à Jérusalem.** « Celui qui s'élève sans cesse à la grandeur morale, dit Origène, qui sait regarder et comprendre ce qui est élevé, est le véritable habitant de cette cité. »

JÉSUS VEUT SE MANIFESTER COMME LE MESSIE

Joan. II.

Origen. t. 10. in Joan n. 16.

UNE FONCTION DU MESSIE ANNONCÉE PAR LES PROPHÈTES

Le prophète Malachie, le dernier des Prophètes, avait annoncé que le Messie, *le Seigneur que vous cherchez*, disait-il, viendrait dans son temple et qu'*il y purifierait les enfants de Lévi.* Le premier acte de Jésus en entrant à Jérusalem est d'aller au temple.

Malach. 13.

LES VENDEURS AU TEMPLE

Et il trouva dans le temple les vendeurs de bœufs et de brebis et de colombes, et les changeurs assis. Il fallait que l'on put se procurer des victimes pour les sacrifices que l'on offrait au temple, surtout à l'époque des solennités pascales; les monnaies que l'on offrait au temple ne devaient porter aucune image profane: c'est pourquoi des changeurs se tenaient là, offrant des monnaies rituelles en échange des monnaies payennes; c'était là des métiers licites, mais on avait eu tort, avec la connivence des gardiens du temple, de les introduire dans les parties du temple réservées à la prière.

Joan. II.

INDIGNATION DE JÉSUS

Devant ce spectacle, Jésus s'indigne, et voulant venger la gloire de son Père, affirmer en même temps son autorité et sa mission, **il fit un fouet avec des cordes, et il les chassa tous du temple, ainsi que les brebis et les bœufs, et il répandit la monnaie des changeurs et il renversa les tables.** « Ce n'était pas une petite affaire, dit S. Jean Chrysostôme, de s'exposer à la colère de ces marchands, de ces brutaux, de leur parler avec sévérité. » Mais il s'avançait dans une majesté surnaturelle à laquelle rien ne pouvait résister. « Il y avait dans son regard, dit S. Jérôme, de la flamme et quelque chose de céleste, la majesté divine resplendissait sur son visage et répandait un tel trouble en ces

Joan. II.

Chrys. Homil. 23 in Joan. n. 2.

hommes que personne n'osait porter la main sur lui. » « En mettant en fuite, seul, toute cette multitude, il accomplissait, dit Origène, un miracle plus grand que celui de Cana. Et ce miracle, il le continuera à travers les siècles : s'il y a une puissance qui, sans cesse, de l'aveu de tous, expulse du sanctuaire la vénalité qui voudrait s'y introduire, c'est la vertu de J.-C. qui fait cela. » Hieron. Origen. ut supr. n. 17.

Et il dit à tous ceux qui vendaient des colombes : Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père
v. 16. **une maison de commerce.** Plus tard, à la seconde expulsion des vendeurs, il sera plus dur, et il dira : *une caverne de voleurs.* « Qu'aurait-il dit, remarque S. Augustin, s'il s'était trouvé en face de certains désordres qui se passent en nos églises ? » Aug. Tr. 10 in Joan. n. 4.

RESPECT DU A NOS TEMPLES

Il est présent dans nos églises, il y vient tous les jours. « Vous n'avez plus dans ces temples, dit S. Jean Chrysostôme, les Chérubins ou le Dieu des Chérubins ; vous n'y avez plus la manne, les tables de pierre, la verge d'Aaron ; vous y avez le corps et le sang de J.-C., vous y avez l'esprit au lieu de la lettre... » « C'est pourquoi voyez, dit Alcuin, comment vous vous y tenez. Prenons garde de nous abandonner aux conversations, aux rires, aux haines, aux convoitises, de peur que le Maître du temple n'arrive tout à coup armé d'un fouet vengeur. » Chrys. in Ps. 133. Alcuin.

JESUS CONTINUANT SON ACTION DANS L'ÉGLISE

L'action de J.-C. se fait sentir aussi dans ce temple vivant qui est l'Église. « Les vendeurs de bœufs, c'est-à-dire ceux qui cherchent leurs intérêts, dit S. Augustin, et les vendeurs de colombes, c'est-à-dire ceux qui veulent vendre le S. Esprit, cherchent à s'introduire dans le temple, et Jésus est là qui les repousse. » « De nos jours encore, on vend la colombe, dit S. Grégoire, quand on confère pour de l'argent l'imposition des mains qui doit communiquer l'Esprit S[t]. Le pasteur des pasteurs se charge lui-même de venger les fautes des pasteurs qui trafiquent ainsi des biens spirituels. » Craignons d'irriter celui qui se trouverait ainsi offensé dans son honneur et qui verrait son Père outragé dans sa gloire. Aug. ut supr. n. 6. Gregor. Homil. 17 n. 13.

Cette parole, *la maison de mon Père*, Jésus la prononce avec une autorité souveraine : dès le commencement, il a conscience d'être le fils de Dieu, et c'est parce qu'il est le fils de Dieu qu'il vient vers les hommes, qu'il se déclare le Messie, et c'est par cet acte d'autorité dans la maison de Dieu qu'il commence authentiquement son ministère.

IMPRESSION PRODUITE SUR LES DISCIPLES

Cet acte produisit une grande impression, impression de respect, sur les disciples. « Jésus devait, dit S. Jean Chrysostôme, accomplir des actions qui lui seraient reprochées comme contraires au culte de Dieu, par exemple des guérisons au jour du sabbat. Dès le commencement de son ministère, il tenait à montrer que le souci de la gloire de son Père dominait toute sa vie ; et le courage avec lequel il s'exposait ce jour-là à tout danger était une

Chrys. Homil. 23 in Joan. n. 2.

preuve de la sincérité de ce sentiment. » **Ses disciples,** dit S. Jean, **se rappelèrent plus tard qu'il est écrit : Le zèle de votre maison me dévore.** Joan. II.

SUR LES JUIFS

Et il produisit une impression de colère chez les Juifs : ils voyaient bien que ce nouveau venu s'arrogeait dans la maison de Dieu une autorité souveraine, qu'il s'attribuait une mission, mais de quel droit? **Quel signe nous donnez-vous, lui dirent-ils, pour agir de la sorte?** « La sainteté de son action, dit S. Jean v. 18. Chrysostôme, son zèle pour la maison de son Père, n'étaient-ils pas les meilleurs signes de son droit? » Mais la préoccupation de leurs intérêts matériels, l'envie surtout les avait aveuglés, et dans cet esprit qui sera l'esprit des chefs des Juifs dans tous leurs rapports avec J.-C., ils lui demandent un signe extérieur, se réservant de contester la valeur de ce signe, comme ils le feront pour la plupart de ses miracles.

Plus d'une fois Jésus se trouvera en face de pareilles demandes, et toujours il les repoussera : elles étaient le renouvellement de la troisième tentation au désert. Mais il est un miracle qu'il peut annoncer sans s'abaisser au rôle de faiseur de miracles sur commande, parce qu'il rentre dans le plan du salut, parce que ce miracle est le miracle des miracles, parce qu'il va à la gloire de Dieu, à l'honneur de Jésus, parce qu'il est plein d'enseignements et d'espérances pour ses disciples, parce qu'il transforme toute la religion.

LE SIGNE PROMIS PAR JÉSUS

Jésus répondit : Détruisez ce temple, et en trois jours je Joan. **le relèverai.** C'est alors qu'il manifestera toute sa vertu divine, c'est quand on aura détruit le vrai temple de Dieu qu'il le relèvera. Bien qu'elle n'eut pas été comprise, ni des Juifs, ni des disciples, cette parole fit sur tous une forte impression : elle sera un des griefs que les Juifs feront valoir contre lui au jour de la Passion. Et quand, plus tard, les disciples en comprirent le sens, elle jeta pour eux un merveilleux jour sur la vie de Jésus et sur toute son œuvre.

Il nous révèle qu'il y a un combat engagé entre eux et lui ; ils ont commencé une œuvre de destruction qui aboutira un jour à la

Cyrill. in Joan.

mort de Jésus : *détruisez ce temple*, leur dit-il. « Il ne les provoque pas, dit S. Cyrille, mais il leur annonce ce qu'ils feront. »

Il leur déclare qu'il a substitué au temple de pierre, où l'on offrait des victimes charnelles, un temple vivant où les vrais sacrifices agréés de Dieu seront offerts. Et ce temple est le temple véritable. *Il y a ici plus que le temple*, disait-il un jour, il y a le Matth. temple où Dieu habite substantiellement. « Le Christ, dit Tertullien, est le vrai temple de Dieu, le temple ouvert à tous, où Dieu reçoit le culte véritable. » La destruction de ce temple vivant, par le fait de la malice des Juifs, sera accompagnée de la destruction du temple matériel. *Le Christ sera mis à mort*, avait

Christus catholicum Dei templum in quo Deus colitur. Tertull. l. 3 c. Marcion. c. 21.

annoncé Daniel, *et le peuple d'un prince qui viendra détruira la*
I. IX. *ville et le sanctuaire*. Pour montrer que la prophétie s'accomplit, au moment où Jésus mourra, le voile du temple se déchirera. S'ils avaient pour le temple un respect si grand, ne devaient-ils point reporter sur le Messie quelque chose de ce respect ?

Mais ce temple détruit par la malice des Juifs sera relevé par sa propre puissance : *Je le relèverai*. « Il se ressuscitera lui-même et en cela il établit sa divinité. Il avait le droit de veiller à la pureté du temple figuratif celui qui devait relever par sa puissance divine le vrai temple, le temple de son corps, ruiné par la malice des hommes. » Cette œuvre de sa résurrection que J.-C. s'attribue à lui-même, S. Paul l'attribue au Père, « mais observe S. Augustin, y a-t-il des œuvres que le Père n'accomplisse pas avec son Verbe ? » Partout J.-C. s'attribue ce pouvoir : *J'ai le pouvoir de donner ma*
X. 18. *vie et j'ai le pouvoir de la reprendre*. Comme il a purifié le temple matériel, il sanctifiera, il glorifiera le temple vivant.

Beda. In Joan.

Aug. Tr. 10 in Joan. n. 11.

Ce sera là le grand signe qu'il donnera de sa mission et de sa divinité, signe qu'il annonce en termes voilés pour prouver combien il est maître de l'avenir, maître aussi de sa pensée. Ce signe qu'il annonce dès le commencement répand sur toute sa carrière une lumière divine ; et l'accord parfait de l'événement, quand il s'accomplira, avec l'annonce si énigmatique qui en avait été faite, fortifiera grandement la foi de ses Apôtres. **Quand il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent**
II. 22. **qu'il leur avait dit cela, et ils crurent à l'Ecriture et à la parole de Jésus.** J.-C. est le grand bâtisseur, et il édifie tout en lui-même.

Les Juifs lui dirent : On a mis quarante-six ans à bâtir
20. **ce temple et vous le relèverez en trois jours !** Cette parole, que l'Evangéliste rapporte sans y attacher d'importance, peut nous servir à préciser l'époque où se passait cette scène, et nous prouve le caractère absolument historique de l'Evangile.

La reconstruction du temple par Hérode avait été commencée en l'an de Rome 735 ; on était donc vers l'an 781.

21. **Mais il entendait parler du temple de son corps,** ajoute S. Jean.

LE VRAI TEMPLE

En face de J.-C. se proclamant le vrai temple de Dieu, nous devons nous souvenir qu'il a fait aussi de nous des temples. *Ne*
III. *savez-vous pas*, disait S. Paul, *que vous êtes le temple de Dieu*. Nous faisons partie intégrante de ce temple qui est lui-même. *Vous vous êtes rapprochés de lui*, disait S. Pierre, *de lui qui est la pierre vivante, pierres vivantes vous-mêmes, et sur cette*
II. 4. *pierre fondamentale vous avez été élevés en un édifice spirituel*. Il nous a purifiés et il nous a consacrés comme on consacre des temples. Ces temples, il les remplit de sa présence, d'une présence qui s'y fait sentir mieux que dans ce temple de la divinité qui est l'univers, mieux que dans les temples élevés par la plus savante architecture. Il est là, y répandant la grâce, les saintes

inspirations, recevant des adorations qui sanctifient les adorateurs. Respectons la sainteté de ce temple. *Si quelqu'un*, dit S. Paul, *profane le temple de Dieu, Dieu le perdra : car le temple de Dieu est saint, ce temple qui est vous-mêmes.* I. Cor. II.

Et nous le profanons en le laissant envahir par les choses de la terre. « Nous le profanons. dit Origène, en y laissant pénétrer les bœufs qui ne savent que retourner la terre, les brebis, symboles de stupidité, les colombes, emblêmes de la légèreté, et l'argent, qui représente tous les biens de la terre. »

Origen. t. 10 in Joan n. 16.

Ah ! sans doute, les choses de la terre peuvent être introduites dans le temple, mais pour être offertes à Dieu, comme ces animaux étaient amenés au temple pour être la matière des sacrifices. Mais souvent, au lieu de les offrir à Dieu, nous voulons les vendre à Dieu. Nous voulons bien donner quelque chose à Dieu, nos richesses, nos services, notre amour, mais à la condition que Dieu nous donne aussitôt quelque chose en échange : il faut que nous soyons dans le temple de Dieu non des vendeurs, mais des sacrificateurs.

« Quelle pureté ne faut-il que vous ayez, ô homme qui êtes devenu le temple de Dieu ! La demeure de Dieu doit être semblable au ciel. Il faut donc que vous en repoussiez toute pensée mauvaise, que vous ne permettiez dans le château de l'âme aucune entrée au démon, que vous l'orniez de vertus. »

Chrys. in Ps. 133.

Les disciples furent frappés de ce grand zèle de Jésus pour la gloire de son Père. Que cette flamme descende de son cœur dans le nôtre. « Tout chrétien, dit S. Augustin, doit être dévoré par la flamme de ce zèle. Et quel est celui qui est dévoré par le zèle de la maison de Dieu ? Celui qui s'applique à corriger tout ce qu'il voit de mauvais, et qui souffre et gémit en face de ce qu'il ne peut corriger. Que tout chrétien ait donc le zèle de la maison de Dieu, de cette maison dans laquelle il est devenu un membre de Dieu. Votre maison n'est pas pour vous plus que la maison de Dieu : vous entrez dans votre maison pour y trouver le repos d'un moment, vous entrez dans la maison de Dieu pour y trouver le repos éternel. Or, si vous ne pouvez supporter le désordre dans votre maison, à combien plus forte raison dans la maison de Dieu !... Si vous êtes froid et lâche, si vous ne pensez qu'à vous, si vous dites : pourvu que je sauve mon âme, que m'importent les péchés des autres ? Ah ! il faut que vous n'oubliiez pas la punition du serviteur qui enfouit son talent. »

Aug. Tr. 10 in Joan. n. 9.

O Jésus qui avez témoigné un si grand zèle pour l'honneur de la maison de Dieu, employez ce zèle en ce temple que vous avez formé en moi et de moi. Éloignez-en tout ce qui le profanerait, détruisez-y les idoles, dressez-y l'autel, et allumez-y le feu sacré qui consumera les victimes et fera monter vers le ciel la fumée de l'encens.

LXXV

L'entretien avec Nicodème : la vie nouvelle

**Comme Jésus était à Jérusalem pendant les fêtes de
Pâques, beaucoup crurent en son nom, voyant les miracles**
II. 23. **qu'il accomplissait.** Repoussé par les princes des prêtres et les FOI
préposés du temple, Jésus s'était tourné vers le peuple : il s'était DE QUELQUES JUIFS
mis à l'enseigner, et il avait accompli des miracles qui avaient
fortement frappé les esprits. Mais cette foi qu'il avait suscitée
était grossière : c'était celle qui s'arrête aux prestiges. Plus par-
faite et plus solide, dit S. Jean Chrysostôme, est celle qui va à la
doctrine, cette foi dont le Sauveur devait dire un jour : *Bienheu-* Chrys. Homil. 24
reux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. in Joan. n. 1.
Et c'est pourquoi l'Evangéliste ajoute : **Jésus ne croyait pas
en eux.** « Mais qu'est ceci ? demande S. Augustin, ils croyaient
en Jésus, et Jésus ne croyait pas en eux. Et pourquoi devait-il se
défier d'eux ? Il ne pouvait avoir peur d'eux, Celui à qui on
ne pouvait nuire sans qu'il le permit. Mais l'Evangéliste dit en-
core : **Il les connaissait. Et il n'avait pas besoin que per-
sonne lui rendit témoignage d'aucun homme, car il savait**
II. 25. **ce qu'il y a dans l'homme.** Il le prouvait un jour à S. Pierre
quand celui-ci croyant lui exprimer les sentiments de son cœur
lui disait : *Je suis prêt à aller à la mort pour vous ;* et que Jésus
lui disait : *Avant le chant du coq tu me renieras trois fois.* Le
créateur de l'homme savait mieux que l'homme lui-même ce qu'il Aug Tr. 11 in Joan.
y avait dans son cœur. » n. 2.
Ils croyaient avoir la foi en lui, « comme nos catéchumènes, dit FOI INCOMPLETE
S. Augustin, croient eux-mêmes l'avoir. Et, en effet, quand on
leur dit : Croyez-vous au Christ ? Ils répondent : Nous y croyons !
Et en disant cela, ils se signent. Ils portent donc déjà la croix du
Sauveur sur le front, et ils ne rougissent point de la croix. Mais si
nous allons plus loin, et si nous leur disons : Mangez-vous la chair
du fils de l'homme et buvez-vous son sang ? Ils ne savent ce que
nous voulons dire. J.-C. ne s'est pas livré à eux ? Que fallait-il
donc pour qu'il se livrât à eux. C'est ce que nous allons voir dans Aug ib. n. 2 ad fin.
l'épisode suivant. » et n. 3.
Nous sentons peut-être, nous aussi, que J.-C. ne se livre pas

complétement à nous : c'est qu'il découvre en nous des choses qui sont en opposition avec son esprit et son action. « Il y a, dit Bède, un juge infaillible qui interroge nos consciences et y découvre des
Beda. In Joan. choses que nous n'y voyons pas nous-mêmes. » Qu'il nous montre ces obstacles ; qu'il nous fasse sortir de cette foi qui a besoin d'être soutenue par les signes extérieurs ou par des impressions sensibles, afin que nous soyons réellement à son école et qu'il soit réellement notre maître : la parole qu'il nous dira dans le secret nous fera connaître des choses que les signes extérieurs n'auraient pu nous apprendre.

Il y avait un homme d'entre les Pharisiens, dont le nom
NICODÈME **était Nicodème, l'un des chefs des Juifs.** Il appartenait à la Joan.
secte des Pharisiens, c'est-à-dire de ces hommes qui, pleins de zèle pour les observances légales, étaient persuadés que tout Juif qui y serait fidèle avait droit à entrer dans le royaume Messianique, dans ce royaume où Israël devait être à la tête des nations. Il avait été fortement impressionné par les miracles de Jésus : sa
SA VENUE VERS JÉSUS première parole à Jésus le prouve. **Il vint le trouver, mais la nuit.** S. Jean à deux autres reprises (VII. 50, XIX. 39), rappelle cette circonstance. Cette crainte qu'il éprouvait était une preuve de la violence des inimitiés que Jésus avait rencontrées, dès le commencement, à Jérusalem. « Il se sentait attiré vers Jésus, dit S. Jean Chrysostôme, mais d'une foi qui n'était pas celle qui se livre complétement. Il était retenu par ses attaches à ses traditions et par la crainte d'être repoussé de la Synagogue. Malgré cette faiblesse,
Chrys. Homil. 24 in Joan. n. 1. avec quelle bonté Jésus l'accueille ! Il *était venu non pour juger mais pour sauver le monde.* »

« Ce fut, dit S. Augustin, un moment solennel dans la vie de cet
Aug. ut supr. n. 4. homme. » L'Apôtre un jour disait à des hommes qui avaient participé à la renaissance par l'eau et l'esprit : *Autrefois vous étiez ténèbres, et maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur.* Que Eph. V.
cet homme demeure avec Jésus et il arrivera à la lumière. S. Jean assistait peut-être à cet entretien : ou bien Nicodème avec qui il eut des rapports le lui raconta ; l'un et l'autre se rendirent compte du grand pas que Jésus faisait faire à l'âme humaine et à la religion.

SA PROFESSION DE FOI **Maître, lui dit-il, nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu pour nous instruire ; car personne ne peut accomplir les miracles que vous faites, à moins que Dieu ne soit avec lui.** « Sa foi s'appuyant sur les miracles ne s'élevait pas Joan. III.
plus haut qu'à l'idée d'un Prophète aidé du secours de Dieu. Jésus établira par ses actes qu'il agit par lui-même, et par ses paroles, qui s'élèvent à des hauteurs toujours plus grandes, qu'il est source de vérité... Cet homme avait cru dire de Lui quelque chose de grand : Jésus lui répond qu'il n'est pas même arrivé au seuil de la
Chrys. ut supr. n. 2. vérité. »

Jésus lui répondit donc : En vérité, en vérité je vous le dis, si quelqu'un ne naît de nouveau (1), il ne peut voir le NÉCESSITÉ D'UNE RENAISSANCE
v. 3. **royaume de Dieu.** « Par ménagement pour son interlocuteur, Jésus énonce cette obligation sous une forme générale. » Nicodème avec les Juifs se figurait le royaume de Dieu, qu'allait établir le Messie, sous les couleurs les plus brillantes. Si élevées que soient leurs conceptions, elles sont infiniment au-dessous de la réalité, car elles ne sont que des conceptions charnelles. Pour voir le royaume de Dieu, il faut un œil nouveau, des sens nouveaux, une naissance nouvelle, car ce royaume est d'un ordre nouveau. Ib. Chrys. ib.

« Nicodème se figurait sans doute, avec les membres de sa secte, qu'il devait posséder le royaume de Dieu à titre d'hérédité, au titre d'enfant d'Abraham. » Jésus veut lui faire comprendre qu'on ne peut le posséder que par une grâce tout à fait gratuite, par une naissance qui fait de l'homme, non plus l'enfant d'Abraham, mais l'enfant de Dieu. A. Rupert.

« Et voilà que cet homme, mis en face du mystère, ne voit plus que ténèbres et impossibilités, et il est troublé dans sa foi naissante. » Il avait pratiqué fidèlement les observances de la Loi, il se croit digne de révélations nouvelles qui continueront ce qui a été commencé, et Jésus lui affirme qu'il faut tout recommencer : il y a une nuance de dépit dans la plaisanterie par laquelle il répond au Sauveur. **Comment un homme peut-il naître quand il est déjà vieux? Il ne peut pourtant pas rentrer dans le sein de** Chrys. ib. n. 3.
III. 4. **sa mère et naître une seconde fois.** « C'est cette question, *comment*, dit Jean Chrysostôme, qui fait les hérétiques quand on s'y obstine. La pauvre raison humaine, quand elle a confiance en elle-même, substitue aux conceptions divines les plus sublimes les plus étranges absurdités. Quand elle ne possède point la lumière d'en haut, elle ne pense qu'aux choses de la terre. Cependant cet homme ne manque point de respect au Sauveur ; il se contente d'arguer d'une impossibilité. » « Il ne connaissait qu'une naissance, dit S. Augustin, celle qui vient d'Adam et d'Eve ; il ne connaissait point celle qui vient de Dieu et de l'Eglise ; il ne connaissait que des parents qui engendrent pour la mort, il ne connaissait pas ceux qui engendrent pour la vie ; il ne connaissait que ces parents qui engendrent ceux qui doivent les remplacer, il ne connaissait pas ceux qui, toujours vivants, engendrent des enfants qui doivent toujours demeurer avec eux. » OBJECTION DE NICODEME Chrys. ib. trad. abrégée. Aug. Tr. 11 in Joan. n. 6.

« Il avait argué d'une impossibilité : Jésus, se posant de plus en plus en docteur, répond en insistant sur la nécessité. Et en même temps il élève l'esprit de son interlocuteur à l'idée de cette

---

(1) On traduit aussi : *Ne naît d'en haut.*

Chrys. Homil 25 in Joan. n. 1.

INSISTANCE DE JESUS : ANNONCE DU BAPTEME CHRÉTIEN

naissance nouvelle. » **En vérité, en vérité je vous le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit St, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.** Nicodème était Pharisien, et v. 5.
les Pharisiens avaient repoussé le baptême de Jean. Jésus pose comme condition à l'entrée dans le royaume de Dieu un baptême. Il réalisait les prophéties qui avaient été faites d'une lustration nouvelle : *En ce temps-là, il y aura une source ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem pour le péché et la souillure.* Il donnait un couronnement et une vertu aux lustrations symboliques de l'ancienne Alliance. Mais ce baptême est un baptême nouveau, approprié à la fois à la condition de l'homme et au but que se propose le Sauveur : c'est le baptême *dans l'eau et l'Esprit St.*

Zach. XI

SES HARMONIES

« Puisque l'homme, dit S. Cyrille, est composé d'un corps et d'une âme, il a besoin pour sa régénération d'un double remède, s'harmonisant avec ces deux éléments. L'esprit sera sanctifié par l'Esprit et le corps par l'eau. Et de même que l'eau reçoit la chaleur du feu, l'eau recevra la vertu de l'Esprit et par cette vertu sanctifiera les âmes. »

Cyrill. h.l. Joan.

« Sans doute, dit S. Jean Chrysostôme, Dieu n'avait pas besoin de cet élément matériel pour produire un effet spirituel ; mais il a voulu s'en servir comme il a voulu à l'origine pétrir de la terre pour y insuffler une âme vivante. »

« Et ce dessein de Dieu est riche de mystères : nous y rencontrons la mort, l'ensevelissement, la résurrection et la vie. Quand nous plongeons la tête dans l'eau comme dans un tombeau, nous y ensevelissons le vieil homme tout entier ; et quand nous en sortons, c'est un nouvel homme qui se lève. Nous faisons cette immersion trois fois pour signifier que c'est la vertu du Père, du Fils et du St Esprit qui accomplit ces choses. »

Chrys. Homil. 25. n. 2.

« Ce que le sein de la mère est à l'enfant, l'eau l'est donc au chrétien : c'est là qu'il est créé et formé. Autrefois il avait été dit : *Que les eaux produisent toutes sortes de reptiles !* Depuis que J.-C. est descendu dans les eaux du Jourdain, l'eau ne produit plus des reptiles, mais des âmes intelligentes, portant en elles l'Esprit St, et ce qui était dit de l'astre du jour, qu'*il s'élève comme l'époux sortant de sa couche*, doit se dire des fidèles sortant du baptême, rayonnant d'une lumière plus belle que celle du soleil. »

Chrys. Homil. 26. n. 1.

Et cette naissance par laquelle l'homme devient enfant de Dieu est une reproduction de la naissance par laquelle le Fils de Dieu était devenu le frère de l'homme. « Cette naissance qu'il avait prise dans le sein de la Vierge, dit S. Léon, il la renouvelle dans cette source qui est le baptême : il a donné à l'eau ce qu'il avait donné à sa mère, la vertu du Très-haut ; l'obombration du St Esprit qui a donné à sa mère d'engendrer le Sauveur, donne à

l'eau la vertu de régénérer celui qui croit. » « Cette eau du baptême, dit encore le même docteur, est pour celui qui renaît ce qu'a été pour Jésus le sein de la Vierge; et c'est le même Esprit qui s'est répandu en Marie dans la plénitude de ses dons qui remplit encore cette source de vie. » « Nous sommes donc régénérés de ce même Esprit dont Jésus est né. » Leo m. serm. 5 in Nativ. Dom. Id. serm. 4 in Nativ. Id. serm. 15 de Passion.

« La formation de l'enfant dans le sein de la mère se fait lentement; la formation du chrétien se fait en un moment, » parce qu'elle se fait sous l'action de l'Esprit S^t : elle se fait en un moment, comme s'est faite l'union du Verbe avec l'humanité dans l'Incarnation. « L'Esprit S^t est là, invisible, dit S. Augustin, parce que notre naissance spirituelle est aussi une naissance invisible. » Chrys. Homil. 26 in Joan. n. 1. Aug. Tr. 12 in Joan. n. 5.

L'eau représente l'élément matériel de cette naissance : l'Esprit S^t en est l'élément actif; c'est pourquoi Jésus s'arrête à dire la puissance et les effets de l'Esprit S^t.

UNE CRÉATION NOUVELLE

Il est le principe d'une création nouvelle, surnaturelle. **Ce qui est né de la chair est chair; ce qui est né de l'Esprit est**
III. 6. **esprit.** On aurait beau accroître la vigueur de la nature, ou de la chair, comme parle notre Seigneur, renouveler sa jeunesse, on n'y trouverait jamais que des instincts charnels. Mais une fois que dans une âme régnera la vie créée par l'Esprit S^t, il y aura en elle des tendances, des mouvements spirituels et surnaturels. « Ceux qui sont nés de la chair, dit S. Augustin, ce sont ceux qui aiment le monde; et ceux qui sont nés de l'Esprit, ce sont ceux qui aiment le royaume des cieux, ceux qui aiment le Christ, ceux qui désirent la vie éternelle, ceux qui honorent Dieu pour lui-même. » Aug. Tr. 11 in Joan. n. 12.

L'étonnement de Nicodème allait croissant; **Jésus lui dit : Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit : il faut que vous**
v. 7. **naissiez de nouveau**. Il ne dit pas : Il faut que nous naissions, mais : *Il faut que vous naissiez...* car il est né Fils de Dieu dès le commencement, mais il s'agit pour tous les autres d'une naissance nouvelle, et il le prouve par les effets produits dans l'âme par celui qui opère cette naissance, prouvant en même temps par ces mêmes effets que cette naissance est une naissance spirituelle.

LA SOURCE MYSTÉRIEUSE DE CETTE CRÉATION

Le vent souffle où il veut, et vous entendez le bruit, mais vous ne savez d'où il vient ni où il va : ainsi en est-il
v. 8. **de tout homme qui est né de l'Esprit**. « Le symbole qu'il emprunte, dit S. Jean Chrysostôme, est un des moins matériels qui existent, et un de ceux qui ont le plus de rapports avec les effets de l'Esprit S^t. *Le vent souffle où il veut;* rien ne l'arrête, il se répand partout : et cependant c'est encore quelque chose de matériel. Combien plus puissant sera l'Esprit qui vient d'en haut : il vous emportera bien plus haut que les puissances de la chair. *Vous entendez la voix du vent et vous ne savez pas d'où il vient,..*

Combien plus la naissance nouvelle se dérobera à vos regards; et toutefois vous en verrez les effets. Mais pourquoi vous, qui croyez à la puissance de cet élément matériel qui est le vent, faites-vous difficulté de croire à la puissance de l'Esprit? » Il semble que le vent vienne du ciel et retourne au ciel; de même l'Esprit, le principe de la génération nouvelle vient de Dieu et nous emporte à Dieu.

Chrys. Homil. 26 Joan. n. 1. et 2.

Des âmes reçoivent tout à coup comme un souffle qui les soulève et les emporte ; elles ne savent d'où vient ce souffle ni où il les conduit. Qu'elles aient confiance et obéissent à cette impulsion : c'est la vie qui passe. Elles entendent des voix et ne voient pas celui qui soupire, ou qui gémit, ou qui commande, ou qui menace : qu'elles écoutent ces voix, elles viennent d'en haut. Si ces voix imposent de croire des mystères incompréhensibles, de pratiquer des sacrifices difficiles, il faut avoir confiance ; car nous devons habiter dans des régions nouvelles, dans les régions surnaturelles. « C'est là la naissance nouvelle par laquelle on devient enfant de Dieu ; donc l'Esprit S[t], le principe de cette naissance est Dieu lui-même. En une parole Jésus a proclamé la souveraineté de l'Esprit S[t]. »

Chrys. ut supr. n. 1.

LXXVI

L'entretien avec Nicodème : Jésus moyen de la vie nouvelle

Ces perspectives que Jésus ouvrait sur la vie surnaturelle paraissent maintenant splendides à ceux qui ont la lumière surnaturelle : elles n'étaient que des énigmes pour ce docteur de la Loi ; et cependant il ne veut point contester. **Nicodème répondit et lui dit : Comment cela peut-il se faire?** Tout cela est tellement en dehors de l'ordre ordinaire des choses et des conceptions de l'homme !

ÉTONNEMENT DE NICODÈME — Joan. III. 9

REPROCHES DE JÉSUS

Et Jésus s'étonne à son tour. **Vous êtes maître en Israël et vous ignorez ces choses!** « Il se croyait quelque chose, dit S. Augustin, parce qu'il était docteur chez les Juifs. L'humilité est la première condition pour naître de l'Esprit : Jésus va lui enlever tout orgueil. » Ces vérités qui l'étonnent, qui lui paraissent étranges et nouvelles, elles avaient été annoncées par les Prophètes, elles étaient préfigurées dans l'Ancien Testament. « La formation du premier homme, le passage de la mer rouge,

v. 10.

Aug. Tr. 12 in Joan. n. 6.

la guérison de Naaman dans le Jourdain, toutes ces choses annonçaient la purification des âmes et la naissance nouvelle Ces femmes stériles, ces femmes âgées qui avaient enfanté annonçaient l'enfantement de la Vierge. Et les Prophètes n'avaient-ils pas dit : *On annoncera au Seigneur une génération nouvelle ; on enseignera*
Ps. 21. 34. *la justice à ce peuple qui naîtra, que le Seigneur a fait ;* et — Chrys. Homil. in Joan. n. 2.
Ps. 102. 5. encore : *Votre jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle ?* »

Jerem. XXXI. 33. Et Jérémie n'avait-il point annoncé des jours où Dieu écrirait sa loi dans les cœurs ? Ezech. XXXVI.25-27 Ezéchiel n'avait-il pas annoncé une purification par l'eau qui serait suivie de l'effusion de l'esprit ? En lui rappelant que l'ancienne Loi préparait les choses nouvelles, Jésus lui fait voir l'unité et l'ampleur des desseins de Dieu, la pauvreté de la science de ceux qui se croyaient savants, et la supériorité de sa science.

Et il lui montre aussitôt d'où lui vient cette supériorité dans la science : cet homme n'est plus de ceux à qui Jésus *ne se confiait pas ;* il lui ouvre tous ses secrets, car il a reconnu en lui de la droiture.

LA SOURCE DE LA SCIENCE DE JESUS

En vérité, en vérité je vous le dis, nous disons ce que nous savons et nous rendons témoignage de ce que nous
Joan. III. 11. **avons vu.** « La vue est de tous nos sens celui qui nous donne la plus grande certitude : on ne peut aller plus loin en fait d'affirmation que de dire : *Je l'ai vu.* » La science de Jésus est donc une science parfaite : chacune de ses paroles deviendra un témoignage. Et il n'est pas seul à avoir vu. Pourquoi tout à coup ce pluriel ? « Il parle, dit S. Cyrille, au nom des trois personnes de la Ste Trinité : comme il est dangereux d'aller à l'encontre d'un tel témoignage ! » — Chrys. Homil. 26 in Joan. n. 3.

« Ceux qui ont reçu le pouvoir d'enseigner, dit S. Cyrille, peuvent se contenter d'affirmer les hautes vérités de la foi ; et auprès des âmes simples, cela vaut mieux que d'essayer de prouver la foi par des raisonnements laborieux. » Et la puissance qu'ils ont sur les esprits, ils l'empruntent à l'autorité de J.-C.. Mais résister à celui qui parle de la part de J.-C., c'est, dit encore S. Cyrille, combattre contre Dieu. — Cyrill. h. l.

Devant la sublimité de cet enseignement, Jésus ne peut s'empêcher d'un retour douloureux sur la folie de ceux qui ne l'ont pas reçu. **Et notre témoignage, vous ne le recevez pas !** « Cette plainte, dit S. Jean Chrysostôme, il la fait avec tristesse, mais sans colère. » Il est attristé du tort qu'ils se font, plus encore que de l'offense qui lui est faite. Ne serais-je pas de ceux à qui Jésus dit : *Et notre témoignage, vous ne le recevez pas !* — Chrys. Homil. 26. n. 3.

VÉRITÉS PLUS HAUTES A DÉCOUVRIR

Puis ce docteur des âmes fait entendre à son disciple qu'il a encore bien des choses à lui apprendre, des choses infiniment plus hautes. « Ce n'est plus seulement le mystère de la régénération des âmes, c'est le mystère de sa propre génération. » Mais il est — Chrys. Homil. 27 n. 1.

inquiet : comment l'amener à la connaissance de ces vérités sublimes ? Il veut exciter en lui le désir de les connaître. **Si je vous ai dit des choses terrestres et que vous ne croyiez pas, comment croirez-vous si je vous dis des choses célestes ?** Joan. III.
C'était une chose terrestre, c'est-à-dire s'accomplissant sur terre, dit S. Jean Chrysostôme, le mystère de la régénération de l'âme ; c'était aussi une chose terrestre le mystère de la résurrection, dit S. Augustin : c'étaient des choses terrestres les enseignements qu'il avait donnés jusque-là pour la réforme des mœurs ; mais le mystère de sa génération éternelle, les mystères de la vie divine, combien plus ne surpassent-il pas la portée de l'intelligence humaine ! C'est là pourtant qu'il veut conduire notre foi pour qu'elle soit véritablement divine.

Aug. Tr. 12 in Joan. n. 7.

J.-C. LA VOIE POUR ALLER A CES VERITÉS

Et pour nous faire pénétrer dans ce domaine divin, il nous montre la solidité de l'appui qu'il nous offre, la facilité d'entrer avec lui dans les choses du ciel. **Personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, le fils de l'homme qui est dans le ciel.** « Personne, aucun des prophètes, pas même Moïse ; v. 13.
et par conséquent il n'est pas un prophète comme le croyait Nicodème. » « Et s'il est sur terre, s'il est vraiment le fils de l'homme, c'est qu'il a voulu joindre à la divinité, par laquelle il demeurait dans le ciel, cette qualité de fils de l'homme, de façon qu'il y eut un seul Christ, Dieu et homme, et par l'union de ces deux extrêmes, de la divinité et de l'infirmité, le Fils de Dieu demeurait dans le ciel et le fils de l'homme habitait sur terre : par l'unité de la personne dans laquelle les deux natures ne forment qu'un seul Christ, le Fils de Dieu habitait sur terre et le fils de l'homme habitait dans le ciel. »

Chrys. Homil. 27. n. 1.

Aug. de peccat. remiss. l. 1. c. 31 n. 60.

« Les deux naissances du Christ sont ici indiquées, nous dit encore S. Augustin, la naissance divine et la naissance humaine, l'une qui est la source de notre création, et l'autre la cause de notre rénovation..., toutes deux admirables, l'une sans mère et l'autre sans père... Dieu a voulu être le fils de l'homme, et il a voulu que les hommes devinssent les enfants de Dieu. Il est descendu à cause de nous : montons donc à cause de lui... Il a fait, en effet, des disciples qui, tout en demeurant sur terre, habitent dans le ciel, qui, avec l'apôtre S. Paul, disent : Notre vie est dans le ciel. »

Aug. Tr. 12 in Joan. n. 8.

J.-C. LA VOIE POUR ALLER AU CIEL

Personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel... C'était justice, il y avait là une loi nécessaire. « Mais ceux qu'il avait faits enfants de Dieu n'y monteront-ils pas ? dit S. Augustin. Il l'a dit, ils seront comme les Anges de Dieu. » Et cependant cela ne suffit pas pour pouvoir monter au ciel, il faut en venir. Et voici comme se résout ce mystère. « Il se fera de tous les membres du Christ un seul corps, de sorte qu'en nous conduisant au ciel,

ce sera son corps que le Christ y portera, le Christ qui en était descendu pour nous. » Aug. de remiss. pecc. ut supr.

« Ainsi notre foi, pour la rendre plus parfaite, les mystères que nous devons croire, il les appuie sur des mystères plus sublimes encore. Si la nature divine, qui est infiniment élevée au-dessus de nous, a pu, pour nous, s'unir à la nature humaine, de façon à former une seule personne, combien il est plus facile de croire que d'autres hommes, ses saints et ses fidèles, formeront avec l'homme-Christ un seul Christ, de sorte que tous étant élevés par cette grâce et cette union, le Christ qui est descendu du ciel remonte, unique, dans le ciel. » Voilà le premier des secrets célestes qu'il révèle à ce croyant à qui *il se confie*. Nul ne remontera au ciel que celui qui est descendu du ciel. Mais tout ce qui lui appartiendra remontera avec lui : le grand secret, pour aller au ciel, c'est d'appartenir au Christ. Aug. ib.

LA CROIX MOYEN DE L'EXALTATION SURNATURELLE

Et il révèle un autre de ces secrets célestes, le moyen par lequel le Christ élèvera au ciel les hommes qui viendront à lui. **Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut que le fils de**
Jean. III. 14. **l'homme soit élevé de même.** Ce docteur de la Loi n'avait-il jamais réfléchi à la singularité de ce moyen que Dieu avait pris pour guérir ceux qui avaient été blessés par la morsure des serpents au désert ? Dieu, qui interdisait à son peuple l'usage des figures sculptées, faisait de la vue d'une figure sculptée un moyen de guérison. Ne devait-on pas deviner là un symbolisme ? Et Jésus explique le symbolisme. Il fallait que le Messie fut exalté pour exalter son peuple : les Juifs attendaient cette élévation à laquelle ils devaient participer. Jésus annonce son élévation, mais comme elle contraste avec les idées reçues ! Son élévation se fera comme celle du serpent d'airain, il sera élevé sur un gibet comme le serpent d'airain. Cela paraît folie, mais ceux qui sauront comprendre découvriront une sagesse divine dans ce moyen de guérison et d'élévation. « La mort venant du serpent, dit S. Augustin, Moïse fit dresser un serpent qui paraissait tué, et la guérison se faisait en regardant ce serpent. La mort de l'âme, le péché venait aussi du serpent qui avait induit l'homme au péché, et par le péché à la mort. Le Christ a pris en lui non le venin du serpent, le péché, mais la mort le fruit et la peine du péché, afin de détruire en lui et la faute et la peine. Et maintenant le regard vers Jésus en croix, la conformité avec Jésus crucifié par la foi et le baptême sont la délivrance du péché par la justification, la délivrance de la mort par la résurrection. » *Il faut que le fils de l'homme soit ainsi exalté*, **afin que tout homme qui croit en**
Ib. III. 15. **lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.**

Justin. Dial. cum Tryph. n. 94.

Aug. ut supr. n. 32. n. 61.

LA FOI DANS LE CRUCIFIÉ

« Il annonce à son disciple ce grand mystère, en lui montrant son crucifiement, non en lui-même, mais dans la figure qui en avait été donnée à l'avance, afin d'établir la liaison des choses

nouvelles avec les anciennes ; afin de lui faire comprendre qu'il est allé à la mort de son plein gré, et que la mort n'a pu lui nuire, mais au contraire, qu'il l'a fait servir au salut de beaucoup. » Il voulait en cela ménager son nouveau disciple et l'amener doucement à la connaissance du grand mystère. Quelle lumière entra dans l'âme de Nicodème au Vendredi S[t], quand il vit Jésus élevé en croix, comme le serpent d'airain au désert !

Chrys. Homil. 27 in Joan. n. 2.

« Dieu seul, dit Tertullien, peut donner des figures avant que les réalités n'apparaissent : l'homme ne le peut pas. Dieu seul pouvait à l'avance donner des figures du Christ, car la vérité existait pour lui. » Avec quelle admiration Nicodème, vit l'enchainement des figures et de la réalité !

Tertull.

SES FRUITS

S'il ne lui fait entrevoir la croix que d'une façon figurative, il lui en montre avec netteté les fruits : *afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point...* « Ceux qui regardaient le serpent d'airain étaient, dit S. Jean Chrysostôme, préservés de la mort temporelle : ceux qui regardent J.-C. crucifié sont préservés de la mort éternelle. Le serpent suspendu guérissait les morsures des serpents ; Jésus crucifié guérit les morsures du dragon infernal. Il fallait regarder celui-là pour être guéri, il faut regarder Jésus des yeux de l'âme pour être délivré du péché. Il y avait là une figure de métal : il y a ici le corps d'un Dieu formé par l'Esprit S[t]. Il y avait là, après les morsures par le serpent, la guérison par le serpent ; il y a ici une mort qui écrase et une mort qui sauve. Le serpent qui tuait avait du venin, le serpent qui guérissait était sans venin ; de même, la mort qui nous tuait, avait son venin, c'était le péché ; la mort qui nous sauvait, comme le serpent d'airain, était sans venin, c'est-à-dire sans péché. »

« Et à cause de cela, dans sa mort, nous dit S. Paul, *il a dépouillé toutes les puissances jusque-là victorieuses, et il en a triomphé ouvertement en lui-même.* Plus l'adversaire qu'un athlète a vaincu était redoutable, plus la victoire de celui-ci est éclatante. La victoire que le Christ a remporté sur les puissances ennemies, il l'a remportée dans le monde entier. Ceux qui avaient été blessés dans le désert de la vie ont été guéris par celui qui était suspendu sur la croix : et c'est pour cela qu'il se représente, non pas seulement comme suspendu, mais exalté ; ce qu'il semblait dire par égard pour son auditeur rend plus complets les rapports avec la figure. » Coloss. II.

Chrys. ut supr.

« Et pour ne pas laisser son auditeur sous une impression de tristesse, car bien que voilées la souffrance et la mort apparaissent dans ce mystère, il les montre aboutissant à la vie et à la vie éternelle. Cette mort est une source de vie, cette souffrance est source de joie. »

Ib.

Et enfin comme on doit se demander le pourquoi de ces

mystères étonnants, de cette rédemption, de cette naissance nouvelle, de cet appel à la vie éternelle, il en montre l'origine, révélant en même temps le plus sublime de ces mystères célestes dans lesquels il a introduit son auditeur. **Dieu a tant aimé le** LA SOURCE PREMIERE DE CES MERVEILLES : L'AMOUR DE DIEU
III. 16. **monde qu'il lui a donné son Fils unique**. L'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption est une œuvre d'amour : Dieu est amour, et son amour il nous l'a manifesté dans une mesure infinie : *Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique.* « L'amour se mesure par ses dons, dit S. Hilaire ; l'amour de Dieu a été jusqu'au don de son Fils, de son propre Fils, de son Fils unique. » Hilar. de Trinit. l. 6.

« Il a donné, non un serviteur, ni un ange, il a donné son Fils. Aussi Jésus ne dit plus ici le fils de l'homme, mais *le fils unique de Dieu.* » Chrys. ut supr. Il l'a donné, non à quelques hommes ou à un peuple choisi, il l'a donné à tous, il *l'a donné au monde*, et il *l'a donné* de façon à leur appartenir complètement. LE FILS DONNÉ AUX HOMMES

« Nous nous étions éloignés de Dieu, dit S. Jean Chrysostôme, et Dieu ne s'est pas vengé, mais il est venu vers ceux qui le fuyaient. Nous nous sommes dégagés de son étreinte et donnés au démon, et il n'a pas cessé ses poursuites, mais pour nous ramener il a envoyé toutes sortes d'ambassadeurs, les Prophètes, les Anges, les Patriarches, et nous avons repoussé ces ambassadeurs, nous les avons même insultés. Malgré tout cela, il n'a pas renoncé à nous, mais à l'instar des amants passionnés quand ils se voient méprisés, il a fait entendre ses plaintes au ciel et à la terre, non pour accuser, mais pour se justifier. *Mon peuple, que t'ai-je fait, et en quoi t'ai-je contristé ? Réponds-moi.* Nous avons tué les Prophètes et qu'a-t-il fait pour se venger ? Il nous a envoyé, non plus des Prophètes, ni des Anges, ni des Patriarches, mais son propre Fils. Ce Fils a été tué par les hommes, et l'amour de Dieu ne s'est pas éteint, il s'est au contraire enflammé davantage, et après cette mort, il exhorte, il prie, il n'épargne rien pour que nous revenions à lui. Entendez le cri de Paul : *Nous sommes des ambassadeurs venant de la part de Dieu : réconciliez-vous avec Dieu.* » Chrys. Homil. 5 in Ep. ad Roman. n. 6.

Dieu nous a donné son Fils et ce don a abouti à l'immolation, à l'immolation complète. « Dieu, dit Origène, entre avec l'homme en un magnifique combat de générosité : Abraham lui offre son fils, et Dieu doit lui-même arracher ce fils à la mort ; mais Dieu donnant son Fils aux hommes, ce Fils qui était immortel par nature, le livre pour eux à la mort. *Que dirons-nous à ces* PLÉNITUDE DE LA DONATION
. VIII. *choses ?* » Origen. Homil. 8 in Gen.

« Et non seulement il l'a livré, dit Jean Chrysostôme, mais
Cor. XI. selon l'expression énergique de S. Paul, *il l'a fait, pour nous,*
21. *péché, lui qui ne connaissait pas le péché.* Il l'a laissé condamner

Chrys. Homil. 11 in II. Ep. ad Corinth. n. 3.

comme s'il était non seulement pécheur, mais encore le péché lui-même, laissant la honte s'ajouter à la souffrance. »

« Et ceux qu'il a ainsi aimés, c'était des hommes qu'il avait formés d'un peu de poussière, qui étaient chargés de péchés, qui commettaient le péché chaque jour, qui étaient ingrats. »

Chrys. Homil. 27 in Joan. n. 2.

« Le Père nous a donné son Fils et le Fils s'est donné lui-même. *Je vis maintenant dans la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi*, disait S. Paul. Comment l'Apôtre dit-il *pour moi*? Ne s'est-il pas livré pour tous? Oui, mais ce qu'il a fait pour tous, il l'a fait pour moi en particulier, il me l'a rendu propre. Je lui dois la même reconnaissance que s'il m'avait aimé seul. Il s'est donné lui-même en accord parfait avec son Père, acceptant volontairement toute sa Passion. »

Chrys. Homil. 34 in Gen. n. 6.

Afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. A propos de l'amour de son Père et du don de cet amour, J.-C. répète une phrase qu'il a déjà dite à propos de son crucifiement: on dirait le doux refrain d'un cantique. Comme il aime à chanter l'amour de son Père, célébrant l'universalité du salut, *quiconque*, la facilité du moyen, *quiconque croit*, la grandeur du mal dont il délivre, *ne périsse point*, l'excellence et la duré du bien procuré, *la vie éternelle*. Joan. III.

JÉSUS AVANT TOUT SAUVEUR DU MONDE

Car Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour sauver le monde. Les Juifs croyaient que le Messie viendrait pour condamner les Gentils; Jésus écarte cette idée: son œuvre propre est non de juger, mais de sauver, et de sauver non seulement les Juifs, mais tous les hommes. « C'est pour cela, dit S. Augustin, que son nom est celui de Sauveur. » « Toutefois, il ne faut pas que devant cette révélation de l'amour du Sauveur, la présomption et l'audace au péché naissent dans le cœur de l'homme. Il y a deux avènements du Christ, l'un où il viendra pour juger et où il jugera chacun selon ses œuvres: et plus les miséricordes auront été grandes, plus sévère sera la justice; et il y a un autre avènement, le premier, où il vient non pour examiner nos fautes, mais pour les pardonner. » v. 17.

Aug. Tr. 12 in Joan. n. 12.

Chrys. Homil. 28 in Joan. n. 1. passim.

Mais pour que le monde soit sauvé, il faut qu'il s'y prête: *ut salvetur mundus per ipsum.*

LE JUGEMENT POUR CELUI QUI NE VEUT PAS CROIRE

Et s'il se dérobe à cette œuvre de salut, il est déjà jugé, il s'est condamné lui-même. **Celui qui croit en lui n'est pas jugé: mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du fils unique de Dieu,** le seul qui puisse le sauver. Joan III.

« Vous ne voulez pas être sauvé, vous serez jugé par vous-même. Que dis-je, vous serez jugé? le sauveur a dit: *il est jugé*. Le jugement n'a pas été manifesté, mais il est déjà fait. Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui: il connaît ceux qui sont

réservés pour la couronne, et ceux qui sont réservés pour le feu ; il connaît dans son aire le froment et la paille, le bon grain et l'ivraie. *Celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu.* » En croyant, il s'est livré au Sauveur, il ne sera pas jugé. Mais en refusant de croire, il s'est séparé du Sauveur, il s'est condamné. « Etre en dehors de la lumière, dit Théophylacte, c'est déjà la plus grande des peines : il se l'est infligée par son incrédulité. Bien qu'il n'ait pas encore été livré à l'enfer, il est déjà condamné par la nature même de sa faute. » Aug. Tr. 12 in Joan. n. 12 — Theophyl. h.l.

LE JUGEMENT QUI SE FAIT DANS LE MONDE

Et voici le jugement qui se fait sans cesse dans le monde, **c'est que la lumière est venue dans le monde, et les hommes**
v. 19. **ont mieux aimé les ténèbres que la lumière.** Evidemment, en agissant ainsi, ils se jugeaient et se condamnaient eux-mêmes.

PAR LA VENUE DE LA LUMIERE

Car celui qui fait le mal hait la lumière et il ne vient pas à
20. **la lumière, afin que ses œuvres ne soient pas condamnées.** Ce qui est bon appelle la lumière et le mal appelle les ténèbres, car la lumière met tout en relief. A la venue du soleil, les oiseaux, qui aiment à parcourir les airs de leurs vols rapides, sortent de leurs nids et saluent de leurs chants joyeux la lumière du jour, et les reptiles qui aiment à mordre sans être vus, rentrent dans leurs cavernes ; car la lumière accuse les œuvres mauvaises et en montre toute la laideur.

Comment peut-on haïr la lumière, la lumière qui est la perfection et la joie de l'intelligence ? « On aime la vérité qui ne fait que briller, dit S. Augustin, mais on hait la vérité quand elle accuse. » Aug. Conf. l. 10 c. 23.
Ceux qui font le mal sont accusés par la vérité et à cause de cela ils la haïssent. Cette haine de la lumière est une preuve que l'on aime le mal. « Et si des hommes ont fui J.-C. ou l'ont haï, c'était une preuve qu'ils aimaient le mal, car il était venu pour apporter la délivrance et le pardon. S'il était apparu sur un tribunal pour juger, on aurait pu s'éloigner de lui, car celui qui a conscience d'un délit fuit le juge ; mais des coupables viennent volontiers à celui qui apporte l'amnistie. Et, en effet, bien des pécheurs sont venus à J.-C. ; et ceux qui voudront demeurer dans leurs péchés se heurteront à cette lumière qui les condamne. » Chrys. Homil. 28. n. 2.

Mais celui qui fait la vérité, au lieu de fuir la lumière, **vient** volontiers **à la lumière, afin que ses œuvres soient mani-**
21. **festées, parce qu'elles sont faites en Dieu.** Toutes ses œuvres sont des œuvres de lumière, il ne craint pas d'être repris, d'être condamné par la lumière : pour avoir des œuvres toujours plus parfaites, il désire une lumière toujours plus grande : le désir de la perfection et l'amour de la vérité conduisent infailliblement à Jésus.

« Mais comment, demande S. Augustin, ont-ils fait la vérité, si tous avant lui étaient dans le péché ? Oui, tous étaient dans le

péché, répond le S. docteur, mais s'il en est qui ont aimé leurs péchés, il en est d'autres qui ont accusé leurs péchés ; et celui qui confesse ses péchés, qui accuse ses péchés, celui-là agit avec Dieu ; car Dieu accuse vos péchés. et si vous les accusez aussi, vous vous unissez à Dieu. Il y a deux choses dans le pécheur : l'homme et le pécheur ; l'homme a été fait par Dieu ; mais le pécheur, c'est vous qui l'avez fait. Il faut que vous haïssiez en vous votre œuvre, afin d'aimer en vous l'œuvre de Dieu : vous faites alors la vérité et vous venez à la lumière. Vous venez à la lumière afin que vos œuvres soient manifestées : votre péché ne vous déplairait pas si Dieu ne brillait en vous. » Et c'est pourquoi quand on sent le mal en soi, si on n'est pas attaché au mal, si on déteste le mal, on demande de la lumière, toujours plus de lumière, afin de tuer les germes du mal, de faire fuir les reptiles. « Mais celui qui. averti, aime ses péchés, hait la lumière qui l'avertit, il la fuit afin que les œuvres qu'il aime ne soient pas reprises. »

Aug. Tr. 12 n. Joan. n. 13.

Aug. ib.

Quomodo vis innotescere, sic vive ; quomodo vis hominibus innotescere, etiam præter oculos hominum sic vive : quoniam qui fecit te, et in tenebris videt te. Aug. serm. 128. n. 8.

Que la lumière soit donc en vous. « Vivez comme vous voulez qu'on vous connaisse : même quand vous êtes loin du regard des hommes. vivez comme si vous étiez devant ce regard ; car celui qui vous a fait, vous voit même dans les ténèbres. »

Celui qui fait la vérité vient à la lumière : c'est sur cette parole d'espérance que Jésus prit congé de son interlocuteur.

LXXVII

Ministère de Jésus en Judée. Le dernier témoignage de Jean-Baptiste

« La lumière veut se répandre, dit S. Jean Chrysostôme, elle se révèle à ceux qui veulent la voir, elle ne craint ni périls ni embûches, elle ne cherche point à capter le suffrage de la multitude, elle ne s'asservit à personne ; supérieure à tout le reste, elle demeure invincible, et elle couvre d'une protection invincible ceux qui viennent à elle. Tel nous apparaît Jésus dans son ministère. »

Chrys. Homil. 29 in Joan. n. 1.

JÉSUS AU BORD DU JOURDAIN

Il avait fait son apparition à Jérusalem aux fêtes de Pâques, à l'époque de la plus grande affluence du peuple : c'est au temple qu'il s'était présenté à son peuple. N'ayant pas été accueilli par lui, il vient au Jourdain où il trouvera encore la foule qui accourt vers Jean-Baptiste. **Il se rendit après cela dans la campagne de Judée avec ses disciples : il séjourna là et y il baptisait.** Joan. III

IL Y BAPTISE PAR SES DISCIPLES

Il baptisait non par lui-même, mais par ses disciples, comme
IV. 2. l'Evangéliste l'explique un peu plus loin. Il les préparait au ministère qu'ils accompliraient plus tard quand il aurait institué le baptême dans l'eau et l'Esprit S^t. Dans ce baptême nouveau, on pourra encore employer les expressions dont se sert l'Evangéliste : *Il baptisait par ses disciples.* Ce sont ses disciples qui accomplissent le ministère extérieur et c'est Jésus qui donne la grâce intérieure. « Que maintenant donc, dit S. Augustin, l'homme s'approche avec confiance du ministre, si humble que soit sa condition : il a au-dessus de lui un maître dont la vertu est infinie. » Aug. Tr. 15. in Joan. n. 3.

Et Jean baptisait là tout près,... car Jean n'avait pas en-
III. 23. **core été mis en prison.** D'après le récit des autres Evangélistes on aurait pu croire que Jean avait été mis en prison aussitôt après le baptême de Jésus : l'Evangéliste S. Jean rétablit l'ordre exact des faits. (1)

« Il avait continué à baptiser, dit S. Jean Chrysostôme, pour ne pas attrister ses disciples par une abdication subite. » Chrys. ut supr. Plusieurs faits établissent l'humeur ombrageuse des disciples de Jean qui s'unissait à leur austérité et à leur attachement à leur maître. Jésus et Jean usent de ménagements à leur égard. « Jean avait continué à baptiser pour qu'on ne put attribuer sa retraite à la jalousie causée par les disciples de Jésus se mettant à baptiser. Et il continue à baptiser pour continuer à attirer les âmes et les envoyer à J.-C. » id. Il fallait une soudure entre les deux ministères. et c'est pourquoi Jésus ne commença son ministère d'une façon suivie qu'après l'emprisonnement de Jean-Baptiste. Il fait tout sans secousse.

JALOUSIE DES DISCIPLES DE JEAN

Il survint une dispute de la part des disciples de Jean
III. 25. **avec les Juifs au sujet du baptême.** Ces Juifs s'étaient-ils fait baptiser par les disciples de Jésus ? Avaient-ils affirmé la supériorité de ce nouveau baptême sur celui de Jean ? Les disciples de Jean avaient-ils voulu les amener à recevoir le baptême de leur maître ? L'Evangéliste ne le dit pas, et, remarque S. Jean Chrysostôme, il ne porte sur eux aucune condamnation, il semble. au contraire, s'appliquer à atténuer leur faute. **Maître, disent-ils à Jean, celui qui était avec vous de l'autre côté du Jourdain, à qui vous avez rendu témoignage, voilà qu'il baptise et**
III. 26. **tous viennent à lui.**

« Chacune de ces paroles, dit Rupert, était bien de nature à irriter tout esprit qui n'aurait pas été, comme celui de Jean, solide et fondé dans la vérité. » Rupert. Jean avait rendu témoignage à Jésus : si Jésus avait quelque considération parmi les Juifs,

---

(1) Cette remarque que fait S. Jean nous prouverait qu'il avait connaissance des autres Evangiles.

ne lui venait-elle point de ce témoignage de Jean ? Il avait reçu le baptême de Jean, et par là il s'était mis en quelque sorte au nombre de ses disciples. Le baptême était un rite qui appartenait à Jean, et voici que ce nouveau venu l'usurpait, et, chose qui semblait devoir porter à son comble l'irritation de Jean,
Chrys. ut supr. tous venaient à lui.

Sans s'arrêter à leur faire remarquer leur faute, ce qui aurait pu provoquer une faute plus grave, Jean profite de cette plainte qui était une sorte d'accusation pour rendre à Jésus un nouveau
NOUVEAU TÉMOIGNAGE DE JEAN témoignage, son témoignage le plus complet. **Personne, dit-il, ne peut rien recevoir que ce qui lui est donné par Dieu.** v. 27
Tout succès vrai ne peut venir que de Dieu. Si Jésus attire les âmes, c'est que Dieu est avec lui. Vous iriez contre Dieu en vous
Id. mettant à l'encontre de cette grandeur naissante.

IL VEUT SE TENIR A SA PLACE Peut-être veut-il dire, au sens de S. Augustin, que la seule grandeur véritable est celle que l'homme reçoit de Dieu en se tenant à la place où Dieu l'a mis. Jean semble confirmer cette interprétation : *Vous m'êtes témoins que je vous ai dit : Je ne suis pas le Christ.* J'ai été quelque chose en lui rendant témoignage, et v.
Aug. Tr. 13 in Joan. n. 9. vous voudriez que je me réduisisse à rien en parlant contre la vérité ?

Il semble que d'une façon générale Jean veuille montrer la source de toute grandeur dans la mission reçue de Dieu et dans l'assistance qu'il donne pour remplir cette mission. Il montre quelle est sa place, quelle est la place de Jésus, et comment toute sa grandeur et toute sa joie lui viennent en effet du rapport qu'il a avec Jésus. Qu'est-il lui-même ? **Vous m'êtes témoins que je vous ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais j'ai été envoyé devant le Christ.** Toute sa gloire est d'avoir été envoyé devant v. 28
lui. Et qu'est celui dont il prépare la venue ?

L'AMI DE L'ÉPOUX **Celui qui possède l'épouse est l'époux.** Bien des fois, dans v.
l'Ancien Testament, Dieu s'était représenté comme l'époux de l'humanité relevée par lui, comme l'époux des âmes : cette qualité Osée.
d'époux il ne veut la communiquer à personne. Si l'époux est près de nous, c'est donc que Dieu est descendu sur terre. Si Jésus est l'époux, c'est donc qu'il est Dieu : c'est lui qui doit faire du bien aux âmes.

Et vous voyez combien il est glorieux, combien il est avantageux d'être appelé par lui, d'entrer en union avec lui, combien cela est glorieux pour l'Église dont il a fait son épouse et qui par là est devenue sainte, pour toute âme rachetée qui est devenue l'épouse de J.-C., recevant de lui la beauté et la fécondité.

Et maintenant le grand devoir de tous ceux qui s'occupent des âmes est de les amener à l'époux des âmes et de les lui garder. « Et j'en connais, dit S. Augustin, qui veulent se substituer à cet époux, à cet époux qui a acquis son épouse à si grand prix, qui

l'a aimée pleine d'humiliations pour la rendre noble et belle, et qui veulent être aimés à sa place. Quel crime ce serait à quelqu'un qui ayant reçu d'un ami la garde et la protection de la femme de cet ami pendant une absence, profiterait de cet absence pour détourner le cœur de cette épouse de son époux. » C'est le crime de tous ceux qui veulent être aimés à la place de J.-C. « Et toutes les fois que nous nous croyons quelque chose, et quand en toutes choses nous ne rapportons pas toute gloire à Dieu, nous commettons un adultère, nous voudrions être aimés à la place de l'époux. »

Aug. Tr. 13 in Joan. n. 10 et 11.

Id. n. 18.

Il n'avait point commis ce crime cet Apôtre qui disait aux fidèles convertis par lui : *Je vous ai fiancés à un époux incomparable, afin de vous présenter comme une vierge chaste au*
I.XI.2. *Christ.* Il ne l'avait point commis celui qui se représentait comme l'ami de l'époux, se tenant aux écoutes pour entendre la voix de l'époux, se tenant auprès de l'époux pour lui rendre ses services. Et à quels humbles services il se déclarait prêt ! *Je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa sandale.*

Ainsi donc après l'avoir annoncé comme Juge, comme Médiateur, comme Rédempteur, il l'annonce aujourd'hui dans une qualité qui résume et couronne toutes les autres, il l'annonce comme l'époux : il est l'époux des âmes, il doit les protéger, les ennoblir, leur donner de porter des fruits, être leur joie. Et pour lui, il n'est que l'ami de l'époux, ou encore le paranymphe chargé de présenter l'épouse à l'époux.

LES JOIES DE L'AMI DE L'ÉPOUX

Et toutefois que l'on ne croie pas que ce rôle soit sans joie. **L'ami de l'époux est ravi de joie quand il entend la voix de l'époux. Et cette joie est la mienne, en ce moment, et ma**
III 29. **joie est parfaite.** C'est là, dans cette amitié d'autant plus exquise qu'elle est plus désintéressée, un des sentiments les plus doux que l'on puisse posséder. Et Jean pouvait déclarer présent celui que l'on avait attendu si longtemps, il pouvait se dire l'ami de cet époux incomparable, le paranymphe de ces noces immortelles. « Il n'a pas voulu trouver la joie en lui-même, dit S. Augustin. Celui qui cherchera la joie en lui-même, ne trouvera que la tristesse. Mais celui qui veut se réjouir en Dieu sera toujours dans la joie, parce que Dieu est éternel. »

Aug. Tr. 14 in Joan. n. 2.

« Ces épousailles devaient se faire dans la foi, suivant la parole du Prophète, et la foi vient de l'ouïe de la parole de Dieu. Et c'est pourquoi il se réjouissait d'entendre cette voix qui devait être le grand instrument produisant la foi dans les âmes. » *L'ami de l'époux se réjouit en entendant la voix de l'époux.*

Chrys. Homil. 29 in Joan. n. 3.

Et pour ce motif, sans être à la suite de Jésus, car il n'y était point invité, Jean fut un disciple et un disciple parfait de Jésus. « Il avait lui-même des disciples comme J.-C. ; il n'était pas parmi les disciples de J.-C., et cependant il s'affirme le disciple de J.-C. :

Vide illum inter Christi discipulos, et tanto certiorem quanto humiliorem : tanto humiliorem quanto majorem. Aug. serm. 292. n. 8.

L'ami de l'époux se tient debout et l'écoute. Il se tient debout parce qu'il l'écoute, il est plein de joie parce qu'il l'entend. Il est donc parmi les disciples du Christ; il a des certitudes d'autant plus fermes qu'il est plus humble; et il est d'autant plus humble qu'il est plus grand. »

Comme S. Jean est grand quand au milieu de toutes ces incitations à la jalousie, il ne manifeste que de la joie, la joie de voir apparaître celui qui est plus grand que lui, la joie de voir qu'on le quitte pour aller à Jésus!

Chrys. ut supr. n. 2.

L'EFFACEMENT DE JEAN DEVANT LE CHRIST

Comme il est grand, héroïque, quand il établit la loi générale de ses rapports avec Jésus dans cette formule : **Il faut qu'Il grandisse, et que moi je diminue.** « Ce que vous craignez non seulement sera, mais encore prendra des développements inouis. C'est toute une époque qui s'en va et une autre qui commence. Et cependant il faut nous réjouir, car l'époque nouvelle répandra sur nous qui disparaissons un éclat nouveau. » Joan. III.

id. ib. n. 3.

Nous voyons aussi là, dit S. Jean Chrysostôme, dans les disciples de Jean, quel grand mal est celui de l'envie et de la vaine gloire. Ces disciples de Jean étaient allés au désert, ils menaient une vie très austère, et cependant l'envie les amène à combattre le Christ.

ib.

Quod enim est majus testimonium veritatis, quam se humiliando eum agnoscere, cui æmulando potuit invidere. Aug. serm. 292. n. 2.

Jean est grand parce qu'il est complètement au-dessus de ce sentiment. Il est grand en se réjouissant d'être amoindri pourvu que son amoindrissement procure la grandeur de celui pour qui il a été envoyé. Quel grand témoignage il lui rend par là ! « Y a-t-il un plus grand témoignage, dit S. Augustin que de reconnaître en s'humiliant la grandeur de celui dont on aurait pu se faire le rival ? »

En s'abaissant ainsi devant sa grandeur, il se revêtait de cette grandeur elle-même. « Vous plantez en terre, dit S. Cyrille, un pieu de deux coudées pour protéger une jeune plante. S'il avait le sentiment, quand il verrait l'arbre grandir et s'élever au-dessus de lui de façon à être complètement effacé, en aurait-il de la tristesse ? Il aurait plutôt de la joie de cette grandeur préparée par lui. »

« Et l'étoile du matin quand elle voit le soleil se lever, et, à la place de cette étincelle de lumière qu'elle donnait au monde, inonder le monde de ses rayons, ne serait-elle pas heureuse de disparaître noyée dans cette splendeur? » « Jean, dit S. Pierre Chrysologue, a été pour le peuple juif ce que l'étoile avait été pour les Mages. » Le soleil apparaissant, l'étoile était heureuse de disparaître.

Cyrill. h. l.

Chrys. serm. 87.

« N'était-ce pas pour attester cette loi en vertu de laquelle Jean devait décroître et Jésus grandir, que Jean est mort décapité, et Jésus élevé en croix ? » « Et déjà ce signe apparaît

Aug. serm. 288. n. 5.

dans leur naissance : Jean naît à l'époque où les jours vont décroître et Jésus au moment où ils vont grandir. » Id. serm. 289. n. 4.

Jean a été le plus grand des enfants des hommes, et il a été grand parce qu'il s'est abaissé devant Dieu. C'est pourquoi si nous voulons grandir, « abaissons l'homme en nous afin de croître en Dieu. Humilions-nous au-dedans de nous, afin d'être élevés en Dieu. » In homine minuamur, in Deo crescamus. In nobis humiliemur, ut in illo exaltemur. Aug. serm. 289. n. 5.

Et le moyen de grandir, le moyen d'étouffer toute envie, c'est de nous prendre de passion pour la gloire de Dieu, en nous désintéressant de notre propre gloire, et par là, dit S. Augustin, nous établissons notre gloire en Dieu. « Que la gloire de Dieu croisse donc en nous, que notre propre gloire soit amoindrie, afin qu'elle croisse, elle aussi, en Dieu. » Crescat ergo in nobis gloria Dei et minuatur gloria nostra, ut in Deo crescat et nostra. Aug. Tr. 14 in Joan. n. 5.

SOURCE DE LA GRANDEUR DE JÉSUS INDIQUÉE PAR JEAN

Et d'où vient, ô Jésus, cette élévation constante que votre Précurseur est heureux de proclamer, et devant laquelle il est heureux d'abaisser toute sa grandeur ? Il en indique les raisons avec une clarté frappante,

l'origine de Jésus,
le caractère divin de son enseignement,
les merveilleux effets qu'il produit dans les âmes.

Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous. Celui qui vient de la terre est de la terre, et ses paroles tiennent de
III. 31. **la terre.** « C'est du Christ et de lui qu'il dit cela : il vient de la terre, et par lui-même il ne pourrait parler que des choses de la terre ; s'il parle des choses divines, c'est qu'il est illuminé par celui qui est plus grand que lui. Autre est la grâce de Dieu, autre est la nature de l'homme. » Aug. ib. n. 6. « Et même quand il lui est donné de parler des choses divines, ces choses sont celles qui sont le plus terre à terre, comme le baptême et la pénitence ; la révélation des secrets vraiment célestes est réservée à Jésus. » Chrys. Homil. 30 in Joan. n. 1. **Celui qui vient du ciel**
I. 31. **est au-dessus de tous.** « Il fait entendre un langage imprégné d'une grâce divine et vraiment ineffable. » Divinâ et ineffabili quadam gratiâ tinctum sermonem. Cyrill. h. l.

SURETÉ DE SON TÉMOIGNAGE

I. 32. **Et il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu.** Le témoignage autorisé est celui que l'on rend des choses vues et entendues, et tout ce qu'affirme celui qui vient du ciel, il l'a vu et entendu de toute éternité ; il le voit et l'entend toujours. La parole de Jean fait écho à celle que Jésus disait quelques jours
III. 11. auparavant à Nicodème : *Ce que nous avons vu nous l'attestons.* « Puisque le Fils de Dieu est le Verbe, dit S. Augustin, il nous donne non sa parole à lui, mais le Verbe du Père : c'est le Verbe du Père qui parle. » Aug. Tr. 14 in Joan. n. 7.

Ah ! quand on est en face d'un tel révélateur, il faut désirer que tous accourent vers lui. Vous me dites qu'il y a foule autour de lui ; et en comparaison de l'affluence qui devrait se presser autour de lui, je vous dis, moi, qu'il n'y a personne. Chrys. ut supr. n. 2. **Et personne ne**
III. 32. **reçoit son témoignage.**

GRANDEUR DE CELUI QUI ACCEPTE CE TÉMOIGNAGE

Et aussitôt il dit la grandeur de l'acte qu'accomplit celui qui reçoit son témoignage. **Quant à celui qui reçoit son témoignage, il atteste que Dieu est véridique.** Les paroles, les actes v. 33.
de J.-C. sont tellement en rapport avec le caractère de Dieu, tellement en accord avec les prophéties, qu'affirmer que le Christ n'a
Cyrill. point dit la vérité ce serait faire Dieu menteur. « Celui qui refuse
Chrys. ut supr. sa foi au Christ refuse par là sa foi au Père. » Plus tard l'Evangéliste S. Jean devait révéler que ne pas recevoir le témoignage de J.-C., c'était faire Dieu menteur. Mais celui qui reçoit le témoi- I. Joan. I.
gnage de J.-C. affirme d'une façon solennelle, en confirmant sa foi par le témoignage de sa vie, que Dieu est véridique.

Et en effet, ce Messie que Dieu a envoyé ne dit que des paroles de Dieu; le divin éclate dans toutes ses paroles : ceux qui Joan. I.
l'ont entendu déjà peuvent l'attester; et ceux qui l'entendront pourront aussi l'attester. « Il ne dit rien qui ne soit de Dieu,
ib. qui ne soit de l'Esprit Saint. » **Car Dieu ne lui donne** Ib.
point son Esprit avec mesure. Il le donnait avec mesure aux Prophètes : il le donnera avec mesure aux membres de l'Eglise qui, mettant en commun leurs dons, formeront un corps unique ; mais l'Esprit S[t] a été donné sans mesure à celui qui est la tête de tout le corps.

Car le Père aime le Fils et lui a tout remis entre les v. 35.
mains. Voilà la raison de cette prodigieuse effusion de grâces : Dieu nous a donné son Fils, et comment n'aurait-il pas donné tout à son Fils ? Il est facile à celui qui entend le Fils de sentir que Dieu est avec lui, que Dieu l'aime, que Dieu lui a tout remis entre les mains.

Et c'est pourquoi **celui qui croit au Fils,** d'une foi vraie, **a la vie éternelle.** Le Fils possède la vie éternelle en lui, et en s'unis- v. 36.
sant à lui par la foi on puise en lui la vie éternelle. **Mais,** et ici on reconnaît le prophète des vengeances divines, le nouvel Elie qui s'indigne de voir mépriser l'amour divin, **celui qui ne croit pas au Fils de Dieu, celui-là ne verra point la vie, et la colère de Dieu demeure sur lui.** « Tous ceux qui naissent à la vie pré- Ib.
sente, dit S. Augustin, ont sur eux la colère de Dieu, cette colère qu'Adam mérita le premier ; car il pécha, il entendit cette parole : *Tu mourras de mort,* et il devint mortel, et nous naquîmes mortels : nous étions nés sous la colère de Dieu. Et ce Fils qui était sans péché vint, il se revêtit de notre chair et de notre mortalité : et après qu'il a porté avec nous le poids de la colère, nous négligerions de partager avec lui les complaisances de Dieu ? Il est juste que si quelqu'un ne veut pas croire au Fils de Dieu, *la colère*
Aug. Tr. 14 in Joan. n. 13. *de Dieu demeure sur lui.* » « Jamais cette colère de Dieu ne
Chrys. Homil 31. n. 1. s'éloignera de lui. C'est le Père lui-même qui vengera l'offense faite à son Fils. »

C'est là le dernier témoignage que Jean rendit à Jésus ; il cou-

ronnait dignement son ministère. En montrant le Fils de Dieu se faisant l'époux des âmes, apportant aux âmes les richesses d'en haut, il laissait une impression de joie et d'espérance. C'était la prophétie de Jérémie qui commençait à recevoir son accomplissement : *On entendra une voix de joie et une voix d'allégresse, la voix de l'époux et la voix de l'épouse, disant : Rendez gloire au* Jerem. XXXIII. 11. *Seigneur, car sa miséricorde est éternelle.*

LXXVIII

La Samaritaine. — I. Le don de Dieu.

IRRITATION DES PHARISIENS

Les Pharisiens ayant appris que Jésus faisait plus de disciples et baptisait plus que Jean, bien qu'il ne baptisât pas lui-même, mais ses disciples, en furent très irrités : **Jésus l'ayant su quitta la Judée, et s'en alla de nouveau en Galilée.** « Il aurait pu, s'il l'avait voulu, dit S. Augustin, demeurer là et rendre impuissantes leurs agressions : mais dans tout ce qu'il accomplissait, en tant qu'homme, il agissait comme le modèle de tous ceux qui devaient croire en lui ; il voulait apprendre à ses serviteurs qu'ils ne commettent point une faute quand ils se retirent devant la fureur de leurs persécuteurs. Ce bon maître fait donc cela non par crainte, mais pour nous instruire. »

Joan. IV. 1-2. — v. 3. — Aug. Tr. 15. in Joan. n. 2.

L'orgueil et l'envie étaient les vices caractéristiques des Pharisiens : ils s'étaient irrités de la prédication de Jean, irrités de son baptême et avaient refusé de le recevoir. Ils s'étaient plus irrités contre Jésus dont la prédication s'écartait plus encore que celle de Jean des formules judaïques, irrités de la facilité avec laquelle il se faisait des disciples, irrités de son baptême et du grand nombre de ceux qui le recevaient. Et cependant Jésus ne baptisait pas lui-même, comme le fait remarquer l'Évangéliste. « Jean avait annoncé qu'il baptiserait dans l'Esprit St et le feu, dit S. Jean Chrysostôme ; il n'avait pas encore donné l'Esprit St, c'est pourquoi il ne baptisait pas ; mais il laissait ses disciples baptiser..., et ce baptême n'avait pas plus de valeur que celui de Jean. »

Chrys. Homil. 29 in Joan. n. 1.

En laissant ses disciples baptiser, il montrait l'unité de son œuvre et de celle de Jean, il préparait les mystères futurs ; et en ne baptisant pas lui-même, il affirmait sa supériorité sur Jean-Baptiste.

RETRAITE DE JÉSUS

En quittant la Judée, devant les oppositions qui lui étaient faites, il pratiquait lui-même le conseil qu'il devait donner à ses

Apôtres. « Si, dit S. Jean Chrysostôme, il s'était tiré de leurs mains par un miracle, on aurait pu douter de la vérité de son Incarnation. Pour établir qu'il était véritablement homme, il se soumet donc aux lois de la prudence humaine. » Mais toujours occupé du salut des âmes, il profitera de ce voyage qui ressemble à une retraite pour enseigner les plus hauts mystères de la grâce à une pauvre âme déchue.

Chrys. Homil. 31. n. 1.

UNE SCÈNE PLEINE DE VIE

Comme cette scène de Jésus et de la Samaritaine est vivante dans l'Evangile de S. Jean, et comme il est facile à l'esprit de la reconstituer! Elle se passe dans un endroit bien connu de la Palestine, et les voyageurs en retrouvent facilement le lieu. La grande chaleur de midi qui rend la plaine à peu près déserte, la moisson qui grandit et dont Jésus s'inspire en son enseignement, Jésus assis à même sur le bord du puits, trahissant la fatigue de la route, les disciples allant à la ville voisine acheter des vivres, leur étonnement à leur retour en voyant Jésus converser avec une femme, tous ces détails, qui peignent si bien cette scène, prouvent qu'elle est racontée par un témoin oculaire, et ce dialogue où se retrouve exprimé au vif le caractère des deux interlocuteurs, prouve que l'Evangéliste avait entendu lè récit du témoin principal.

La peinture s'est exercée plusieurs fois à reproduire ce sujet : ses meilleurs tableaux, si vivants qu'ils soient, demeurent bien au-dessous de celui que nous a retracé l'Evangile.

Jésus nous y apparaît dans son caractère véritable, dans cette bonté qui le porte vers les âmes les plus abaissées pour les relever pourvu qu'elles ne s'obstinent pas dans leurs fautes, dans cette adresse unique à s'emparer d'elles, dans cette aisance avec laquelle il se sert des choses les plus communes pour enseigner les mystères les plus relevés. « Chacun de ces détails, chacune de ces paroles ont leur signification, dit S. Augustin ; ils sont pleins de mystères ; ils sont pour nous des sacrements. » A Jérusalem, peu de temps auparavant, il avait révélé à un docteur de la Loi, qui était revenu le trouver en secret, le mystère de l'amour divin se traduisant par un don ineffable, le mystère de la grâce divine ; aujourd'hui il continue cet enseignement : le don que le Père a fait aux hommes de son Fils, la grâce, fruit de ce don, devenant dans les âmes une vie nouvelle, voilà donc la doctrine qui domine tout son enseignement.

Omnia ista innuunt aliquid... Plena mysteriis et gravida sacramentis. Aug. Tr. 15 in Joan. n. 5.

LA RÉVÉLATION DE LA GRACE DIVINE

Or, il lui fallait passer par la Samarie. Il avait commencé le ministère de la parole évangélique par les Juifs ; il voulait reconnaître leur primauté religieuse. Quand il enverra ses Apôtres prêcher, il leur recommandera de ne pas aller vers les Samaritains : si les Juifs étaient remplis de mépris pour les Samaritains, ceux-ci étaient de vrais hérétiques, presque au niveau des payens, et ils étaient pleins de haine pour les Juifs. Aussi les Apôtres

Joan. IV, 4

n'iront les évangéliser qu'après la descente du S[t] Esprit; et Jésus ne le fait aujourd'hui, « qu'en passant, par occasion, par suite de la nécessité où l'avaient mis les Juifs, tant il voulait garder de ménagements pour son peuple. » Toutefois, dès le commencement, il nous fait comprendre le principe de l'universalité de l'Evangile. Chrys. Homil. 31 n. 2.

JÉSUS AU PUITS DE JACOB

Il vint donc en une ville de la Samarie, nommée Sichar,
v. 5 **près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Il y**
v. 6. **avait là le puits de Jacob (1).** C'était un lieu tout rempli de souvenirs anciens qui rattachaient le passé au présent. C'était là qu'Abraham venant de Mosopotamie avait élevé un autel au vrai Dieu. (Gen. XII. 6.). Jacob avait acheté ce champ où Jésus se trouvait, y avait élevé un autel au Seigneur, et y avait creusé ce puits. (Gen. XXXIII. 18.). C'était là que les enfants de Jacob, pour venger leur sœur, avaient égorgé les Sichemites, inaugurant des haines qui devaient durer bien longtemps. « Les Patriarches, en récompense de leur foi, dit Théophylacte, avaient reçu cette terre de Dieu; il n'était pas étonnant que les Juifs, par leur incrédulité, perdissent ce qui leur avait été donné, et que les dons de Dieu fussent transférés aux Gentils. » Theophyl. in Joan.

« Je pense, dit Alcuin, qu'en donnant ce fonds à son fils bienaimé, Jacob l'avait donné moins à Joseph qu'à celui dont Joseph était la figure, que le soleil, la lune et les étoiles adorent. Jésus vient à ce fonds afin que les Samaritains reconnaissent en lui le véritable héritier des Patriarches et se convertissent à lui. » Alcuin. Sur ce sol étranger, J.-C., fils des Patriarches et fils de Dieu, était doublement chez lui : il venait chez les siens, dans le domaine de ses ancêtres, et il venait y faire jaillir les sources de la vie.

LA FATIGUE DE JÉSUS

Donc, Jésus, fatigué du chemin, était assis à même, *sic,*
IV. 6. *comme cela*, cette expression indique bien un témoin oculaire, **sur le bord du puits.** Toutes ces choses, dit S. Augustin, ont leur signification et nous invitent à pénétrer leur sens caché. Aug. Tr. 15 in Joan. n. 6. Qu'est-ce à dire que Jésus était fatigué du chemin? C'est comme si l'Evangile vous disait : Nous avons rencontré un Jésus plein de force et un Jésus plein de faiblesse. Il était fort, puisque *le Verbe était au commencement..., et toutes choses ont été faites par lui*, et il les a faites sans fatigue aucune. Voulez-vous le connaître dans sa faiblesse? *le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous...* Le chemin par lequel il a marché, c'est cette chair qu'il a Id. ib. prise pour venir à nous. Comment celui qui est partout pourrait-il aller quelque part, sinon en assumant la chair de l'homme? *Il*

---

(1) Faut-il identifier cette localité avec l'antique Sichem, actuellement Naplouse qui se trouve à une demi-heure du puits de Jacob. Il est possible que la Sichar de l'Evangile se soit trouvée plus près du puits de Jacob. La ville elle-même de Samarie se trouvait à deux lieues de là.

était fatigué du chemin : dans cette chair qu'il avait prise pour nous. il sentait toute la fatigue que peut ressentir la chair...

ib. n. 7.

« Tout cela est plein de mystères. Ce n'est pas sans une raison profonde que Jésus connaît la fatigue, que celui qui est la *Vertu de Dieu* connaît la fatigue, que celui qui relève les âmes fatiguées connaît la fatigue ; ce n'est pas sans raison qu'il connaît la fatigue, celui dont l'éloignement nous laisse dans la lassitude la plus complète, dont la présence nous remet sur pied... C'est pour vous que Jésus a connu la fatigue du chemin ; » parce qu'il s'était rapproché de vous par sa chair, parce qu'il avait voulu prendre toutes vos faiblesses, parce qu'en prenant vos faiblesses il les guérissait. « C'est sa puissance qui vous a créé, et c'est sa faiblesse qui vous a relevé ; la puissance du Christ a fait que ce qui n'était pas fut, et la faiblesse du Christ a fait que ce qui était ne périt pas. Il nous a créés dans la puissance, il est venu à notre recherche dans sa faiblesse. »

Jam incipiunt mysteria ib. n. 6.

ib.

Tibi fatigatus est ab itinere Jesus. ib.

ib.

« Faible, il nourrit les faibles comme la poule ses petits ; c'est à elle qu'il s'est comparé... Vous voyez, mes frères, comme la poule devient faible avec ses poussins...; même quand elle n'est pas accompagnée de ses petits, à ses ailes tombantes, à ses plumes hérissées, à ses gloussements, à sa maigreur, il est facile de voir qu'elle est mère. C'est ainsi que Jésus laissait voir sa faiblesse. » L'Eglise a été touchée de cette faiblesse du Fils de Dieu, et elle aime à lui rappeler la fatigue qu'il a endurée en cherchant les âmes : *en me cherchant, vous avez dû vous arrêter, accablé de lassitude.*

ib. n. 7.

Quærens me sedisti lassus. Prose des morts.

« Mais cette faiblesse de Jésus nous fortifie, » dit encore S. Augustin. « En participant à sa faiblesse, devenez fort ; car ce qui vient de Dieu plein de faiblesse est plus fort que tous les hommes. »

Infirmitas Christi nos fecit fortes. Aug. n. 8.

ib. n. 7.

C'était la sixième heure, c'est-à-dire l'heure de midi. Le soleil, arrivé à son apogée, allait descendre vers le couchant. « A partir de ce moment, dit S. Augustin, en tous ceux qui suivraient Jésus l'attrait des biens sensibles irait déclinant, et l'homme intérieur recréé, par l'amour des biens invisibles, reviendrait à cette lumière qui ne doit pas avoir de déclin. »

Aug. lib. 83 qq. q. 64. n. 3.

Jésus était assis, comme il convenait à un docteur, dit S. Augustin. Mais que signifie cette parole, *comme cela ?* demande S. Jean Chrysostôme ; et il répond : Il était assis, non sur un siège ou sur un coussin, mais tout simplement à terre... Ses voyages désormais devaient être incessants ; il ne devait plus avoir un abri, à lui, pour reposer sa tête ; il devait aller et venir sans s'embarrasser de provisions de voyage ; il se reposait un moment et bientôt allait boire quelques gouttes de cette eau. David voulant exprimer cette vie si complétement détachée de la terre, disait : *Il boira en passant de l'eau du torrent.* »

Aug. ib.

Chrys. Homil. 31 in Joan n. 3.

IV. 7. **Et voilà qu'une femme de la Samarie vint pour puiser de l'eau.** « Cette femme, dit Augustin, est l'image de l'Eglise. Comme les Samaritains qui, tout en cultivant les terres proches des Juifs, n'étaient que des étrangers, l'Eglise devait être formée par les Gentils. » LA SAMARITAINE — Aug. Tr. 15. in Joan n. 10.

Cette femme est aussi la figure de toute âme qui arrive à la grâce. « Elle venait pour puiser une eau ordinaire, et elle trouve une source qu'elle ne pensait guère rencontrer. » « Reconnaissons-nous donc en elle, dit S. Augustin, et écoutons-nous parler en elle, et avec elle rendons grâces à Dieu. » Et fontem quem non speravit invenit. Aug. — Aug. Tr. 15. in Joan. n. 10.

v. 7. **Jésus lui dit : Donnez-moi à boire. Ses disciples étaient** DEMANDE DE JÉSUS
v. 8. **allés à la ville pour acheter des vivres.** « Il nous apprenait, dit S. Jean Chrysostôme, non seulement à être courageux au travail, mais encore à ne pas nous préoccuper de notre nourriture. On voyageait depuis le matin sans aucune provision. Jésus, dans son humilité, acceptait d'être laissé seul. » « Et à ce moment, dit Théophylacte, par suite de la marche et de la chaleur, il était dévoré d'une grande soif. » Chrys. ut supr. — Theophyl. in Joan.

« Mais il y avait en lui, dit S. Augustin, une autre soif ; il est facile de le voir à la réponse qu'il fera tout à l'heure à ses disciples l'invitant à manger : *J'ai une autre nourriture que vous ne connaissez pas : ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, d'accomplir son œuvre...* Et son œuvre était d'amener les âmes à la foi. Il avait soif de la foi de cette femme, soif de créer en elle la foi, de boire cette foi afin de l'incorporer à son Eglise, à cette Eglise qui est son corps. Nous ne voyons pas qu'il ait bu de l'eau puisée par cette femme, preuve qu'il était dévoré par une autre soif. Sur le Calvaire il devait encore ressentir une soif ardente qu'il devait exprimer dans un grand cri. « Il désirait, dit S. Augustin, la foi de ceux pour qui il répandait son sang. » « Il ne craint pas d'apparaître à nos yeux à l'état d'indigent, comme s'il pouvait recevoir quelque chose de nous, » lui qui nous apporte tout ce que nous possédons. Dans cet entretien de l'âme avec J.-C., qui doit aboutir à la possession de la vie, on peut dire que c'est toujours J.-C. qui commence et qui nous aborde comme s'il avait besoin de nous. Plus tard, au jour du jugement, il nous dira : *J'ai eu soif.* Et que nous demande-t-il pour étancher sa soif ? J'ai eu soif de voir les souffrants soulagés, de voir la miséricorde en vos cœurs. LA SOIF DE JÉSUS — Aug. Tr. 15 in Joan. n. 31 — Eorum fidem sitit pro quibus sanguinem fudit. Aug. lib. 83 qq. q. 64. n. 4. — Eget quasi accepturus. Aug. Tr. 15. n. 12.

Il nous demande de rentrer en nous-mêmes, de creuser dans les profondeurs de notre âme, et au lieu de nous répandre au dehors à la recherche de jouissances qui nous rendront captifs, de puiser en nous-mêmes, par une vie intérieure sérieuse, les pensées sages, les résolutions bonnes. Il y a cette différence entre le puits et la source d'eau vive, que le puits a dû être creusé à grand travail, et que l'eau pour en être tirée exige un travail, tandis que la source LE PUITS : CE QU'IL SIGNIFIE — Video in puteo tenebrosam profunditatem. Aug. l. 83 qq. q. 64. n. 2.

jaillit spontanément. La nappe d'eau qui alimente le puits vient des mêmes origines que la source, mais par des voies mystérieuses qui n'apparaissent point.

Le creusement du puits représente le travail de la vie intérieure qui nous fait trouver des trésors dans les profondeurs de notre âme. Ces trésors viennent en première origine de celui qui fait jaillir les sources d'eau vive : mais il les fait entrer en notre âme sans se révéler ; et si nous savons offrir à Jésus les quelques gouttes d'eau tirées de notre puits qu'il nous demande, nous aurons la joie de le voir faire jaillir pour nous les sources d'eau vive qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle. « L'eau vive, dit S. Augustin, coule d'elle-même ; » et elle rejaillit jusqu'à la hauteur du lieu d'où elle vient. « Ce n'est plus de l'eau vive, celle qui, provenant de la
Aug. Tr. 15. n. 12. pluie ou d'une source, est recueillie dans un réservoir. » Pour pouvoir en user ou pour l'offrir, il faut la puiser avec effort. Ce qui vient de nous et de notre travail ne peut rejaillir jusqu'à la vie éternelle. Toutefois, ce que l'homme peut faire et ce que Dieu lui demande de faire, c'est de creuser dans son âme, d'y recueillir toutes les veines d'eau qu'il y trouvera, de les offrir à Jésus, et Jésus en échange fera jaillir en son âme les sources de la vie. « C'est pour cela, dit S. Ambroise, que Jésus aime à se tenir près des puits. »

Ad puteum sedere consuevit. Ambros. De Spiritu sancto l. 1. c. 20.

« Vous n'y venez qu'à une heure tardive : vous auriez dû y venir dès le matin : et cependant à cette heure tardive vous y trouverez Jésus. Il est fatigué, fatigué à cause de vous : car il vous a cherché longtemps : cependant il vous pardonnera si vous venez. Il vous demande à boire, lui qui vous apporte les vrais rafraîchissements. Il a soif, non de quelques gouttes d'eau, mais de votre amour, de votre salut, de cette Passion par laquelle il sauvera votre âme ; et il vous prépare, pour étancher votre soif, le breuvage de son sang sacré. »

ib.

« Et c'était pour cela, pour que nous ne cherchions plus l'eau dans les profondeurs, mais dans cette source qui s'élève au-dessus de toutes les autres, qu'il apparaissait assis sur la pierre de ce puits. N'est-ce pas à lui qu'il a été dit : *En vous est la source de vie ?* » Ps. 35. 10.

Inter op. S. Aug. App. serm. 93. n. 3.

« Ce puits, dit Origène, avec ses profondeurs et ses obscurités, nous représente les S^tes Écritures. Il y a des secrets que l'œil de l'homme n'a point vus, que son oreille n'a point entendus, qui ne sont point contenus dans les S^tes Écritures : les S^tes Écritures nous ont été données pour nous y préparer, mais nous ne pouvons avoir l'intelligence de ces secrets que quand le Christ fait jaillir en nous la source d'eau vive : nous pouvons dire alors avec l'Apôtre : *Pour nous, nous avons le sens du Christ...* Celui qui boit à la I. Cor. II. 16. source du Christ est préparé à entendre au-dedans de lui la réponse à toutes les questions, à sentir au-dedans de lui ce bouil-

lonnement qui le soulèvera jusqu'à la vie éternelle... Toutefois nous devons puiser dans le puits avant de jouir de la source d'eau vive. » Origen. T. 13. in Joan. n. 5.

Donnez-moi à boire. Cette femme s'étonne d'une semblable demande et sans lui refuser, non peut-être sans un accent de raillerie, lui dit : **Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi Samaritaine ? Car les Juifs n'ont point de commerce** ÉTONNEMENT DE LA FEMME
IV. 9. **avec les Samaritains.** Quand Jésus nous parle, souvent nous nous étonnons de ses demandes, nous croyant des étrangers pour lui. « Nous ne savons pas que s'il nous demande, c'est pour avoir l'occasion de nous donner bien plus largement que tout ce que nous aurons pu faire pour lui. » Eget quasi accepturus, et affluit tanquam satiaturus. Aug. Tr. 15. in Joan. n. 12.

Jésus lui répondit : Si vous connaissiez le don de Dieu et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire ; vous lui auriez fait peut-être la même demande et il vous aurait PERSPECTIVE D'UN DON MYSTERIEUX
v. 10. **donné une eau vive.** « Il lui parle, dit S. Augustin, à mots couverts : il pénètre peu à peu dans son cœur. Qu'y-t-il de plus doux, de plus bienveillant que cette invitation ? » Cette parole Ib. prouve bien que la demande que Jésus lui avait faite avait pour but de la préparer à une grâce précieuse.

Et quel est ce don de Dieu qui jetait Jésus lui-même dans l'admiration ? Est-ce la rencontre de Jésus ? C'est beaucoup déjà, mais l'expression dont se sert Jésus semble indiquer davantage. Le don de Dieu c'est un don qui demeure : c'est le don de la foi,
II. 38. de la grâce, de l'Esprit S^t^ : *Vous recevrez le don de l'Esprit S^t^*, disait S. Pierre rappelant la promesse de J.-C.; mais encore et principalement ce don, source de tous les autres, *ce don dans lequel Dieu nous a donné toutes choses* (Rom. VIII. 32.), ce don qui est pour toujours, que Jésus indiquait au docteur de la Loi quand il lui disait : *Dieu a ainsi aimé le monde qu'il lui a donné son propre fils.*

On sent de l'admiration dans la parole de Jésus, de l'admiration pour la bonté de Dieu, et aussi de la compassion pour tous ceux qui ignorent ce don. Ceux qui croient posséder la science, mais ignorent le don de Dieu, ignorent tout : ils ignorent l'œuvre de Dieu, n'en connaissant pas le but, ils ignorent la création, ils s'ignorent eux-mêmes ; et ils sont pauvres, ne possédant pas la grande richesse de l'homme.

Vous lui auriez fait peut être la même demande... « C'est pour ainsi dire un dogme de notre foi, dit Origène, que personne ne peut recevoir le don divin s'il ne le demande. Dieu a voulu que son Fils lui demandât... et Jésus nous dit : *Demandez et il vous sera donné.* » Origen. In Joan. T. 13. n. 1.

Il aime à exciter dans le cœur des désirs qu'il se réserve de satisfaire. « Les désirs de l'âme, dit S. Grégoire de Nazianze, ont devant Dieu un grand prix. Dieu a soif de notre soif. Il semblerait Sitit sitiri. Gregor. Naz. Orat. 40. n. 27.

qu'on lui procure un avantage quand on lui demande quelque bien. Il a plus de joie à donner que les autres à recevoir. »

L'EAU VIVE

Et il vous aurait donné une eau vive. « Le S. Esprit, dit S. Jean Chrysostôme, est appelé tantôt la *flamme*, et tantôt *l'eau vive :* ces noms indiquent son action plutôt que sa nature elle-même : sous le nom de *feu*, il nous apparaît consumant le péché, animant les âmes : l'eau vive indique la pureté et le rafraîchissement qu'il apporte aux âmes. Il rend l'âme qui le reçoit semblable à un jardin verdoyant, rempli d'arbres chargés de fruits : il la met à l'abri de toute tristesse et des traits de l'ennemi. » « Par ce don, dit S. Cyrille, l'humanité qui ressemblait à une terre desséchée et stérile, revient à sa beauté première, se couvre de fruits et fait germer et grandir en elle l'amour divin. » Oui, il y a des âmes où l'on sent que des sources nouvelles se sont ouvertes, sources qui jaillissent de toutes parts, sources qui ont besoin de se répandre pour communiquer leur surabondance : il y a en elles des idées nouvelles, des sentiments nouveaux. C'est Jésus qui a fait jaillir ces sources.

Chrys. Homil. 32 in Joan. n. 1.

Cyrill. h. l.

LE TERRE A TERRE DE LA SAMARITAINE

Cette femme lui dit : Seigneur, vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où pourriez-vous avoir cette eau Joan. IV.
vive ? Cette femme s'élève difficilement aux hauteurs où Jésus veut la conduire ; cependant elle commence à comprendre que son interlocuteur n'est pas un homme ordinaire : elle l'appelle *Seigneur*. Toutefois, si le grand patriarche Jacob n'a point trouvé d'eau vive dans ce lieu, et s'il a dû creuser ce puits avec beaucoup de travail, comment cet inconnu pourrait-il faire plus que lui ? **Etes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce**
puits, et l'a creusé si profond **qu'après lui, ses enfants et ses** v. 12
troupeaux en ont bu abondamment. Et cette parole, elle ne la disait point sans doute sans une certaine fierté. « Cette eau était si bonne que Jacob, après en avoir bu, en avait donné avec empressement à ses enfants ; si abondante que ses troupeaux en avaient bu à leur soif. »

Theophyl. in Joan.

Au lieu de répondre qu'il est en effet plus grand que Jacob, Jésus continue son enseignement, il indique les œuvres qu'il accomplit et qui diront elles-mêmes sa grandeur. Cette eau du puits de Jacob, si fraîche, si abondante qu'elle soit, ne peut étancher la soif que pour un moment : **Quiconque boit de cette**

Chrys. Homil. 32. n. 1.

TRANSCENDANCE DU DON DE JÉSUS

eau aura encore soif : mais celui qui boira de l'eau que je
donnerai, n'aura plus soif jamais. « Cela est vrai, dit S. Au- v. 13
gustin, et de l'eau matérielle et des choses dont elle est le symbole. L'eau du puits, c'est les plaisirs du siècle avec leurs ténèbres : les hommes puisent cette eau avec le vase de la convoitise ; et avec quelle peine ils le font : avec quelle ardeur on recherche le plaisir et comme on le trouve difficilement ! Quand, en obéissant à ses passions, on a goûté les plaisirs des sens, les festins, les spectacles,

les voluptés, la soif ne revient-t-elle pas plus ardente ? *Donc, celui qui boira de cette eau, aura soif de nouveau.* » Aug. Tr. 15 in Joan. n. 16.

Mais celui qui boira de l'eau que je donnerai, n'aura plus soif jamais. Et cependant la Sagesse avait dit : *Ceux qui me boivent auront encore soif.* (Eccli. XXIV. 29.) Oui, mais cette soif, ou plutôt ce désir de boire toujours plus largement, est causé par la suavité de l'eau que l'on boit. Il n'en est pas moins vrai que quiconque boit aux sources ouvertes par J.-C. éprouve un sentiment de bien être qui l'empêche de désirer autre chose : on n'a plus soif des biens temporels, des jouissances charnelles ; on en aurait plutôt du dégoût. Ce sont des choses étrangères ; mais l'eau vive qui nous a été donnée est au-dedans de nous. « Celui qui a la source au-dedans de lui ne peut plus souffrir de la soif. » Et Jésus indique, dit Chrys. Homil. 32. n. 1.
S. Jean Chrysostôme, ce qui fait l'excellence de cette eau. **Elle devient en celui qui la reçoit une source d'eau jaillissant**
IV. 14. **jusqu'à la vie éternelle.** « Cette eau, dit Théophylacte, s'accroît sans cesse : les saints, par la grâce, reçoivent des germes ; par l'action et l'exercice, ces germes reçoivent des développements incessants. »

EAU JAILLISSANT JUSQU'A LA VIE ÉTERNELLE

Theophyl. in Joan.

Sous l'action de la grâce, tous les mouvements de notre âme se portent à la vie éternelle. C'est un signe que nous avons bu à la source ouverte par J.-C., quand tous les désirs de notre cœur se portent aux biens célestes, quand nous disons à Dieu : *Mon âme*
1.18. *n'a soif que de vous.* Et en attendant de posséder Dieu, nous allons sans cesse à lui par la reconnaissance. « De même, dit S. Bernard, que les fleuves sortis de la mer retournent à la mer, de même toutes les grâces qui nous sont venues du ciel sont ramenées au ciel par notre reconnaissance. L'âme fidèle à la grâce se trouve sans cesse enveloppée par le mouvement de la grâce. » Bernard. Serm. 1 in Cap. jejun. n. 3.

DEMANDE DE LA SAMARITAINE

Seigneur, dit cette femme avec empressement, **donnez-moi de cette eau afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus**
v. 15. **puiser jusqu'ici.** Dans la confiance que lui inspire cette parole, son esprit s'est élevé, et elle commence à mettre Jésus au-dessus de Jacob. « Mais, dit S. Augustin, relativement à cette eau dont on lui parle, son esprit ne s'élève pas au-dessus de l'eau qu'elle a bue jusqu'ici. Dieu avait donné à son serviteur Élie de n'avoir, pendant quarante jours, ni faim ni soif. Celui qui avait pu accorder cette faveur pour quarante jours ne le pourrait-il pas pour toujours ? Elle se rappelait le tourment de la soif, les courses au puits, le retour avec le fardeau pesant ; quand la provision était finie, il fallait recommencer, et cela tous les jours : cette eau nourrissait son besoin plutôt qu'elle ne le satisfaisait. Et c'est pourquoi elle était attirée par la perspective de cette eau vive, coulant toujours en celui qui la possédait. » « Pauvre femme, dit encore S. Augustin, elle trouvait son labeur pénible. Ah ! si elle avait entendu la parole : *Venez à moi, vous tous qui êtes dans le labeur, et je vous* Aug. Tr. 15 in Joan. n. 15.

soulagerai. Jésus lui disait ces paroles pour qu'elle ne connut plus le labeur, mais elle ne comprenait pas encore. » Ib. n. 17.

Puissions-nous, nous qui sommes dévorés par la soif, rencontrer celui qui veut nous donner la source d'eau vive. Isaïe avait dit : *Vous tous qui avez soif, venez aux eaux abondantes.* Et Jésus plus tard devait dire : *Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi.* Mais pour cela il faut le suivre là où il veut nous conduire. Habituellement nos pensées, notre vie ressemblent à celles de cette femme. Nous tournons dans le même cercle d'occupations, celles que nous imposent nos nécessités quotidiennes ou les jouissances que nous désirons. Nous nous contentons sur Dieu de quelques notions vagues dont nous ne tirons aucune conséquence ; souvent même nous vivons dans le péché sans en éprouver grands remords. Mais que l'on vienne à rencontrer J.-C., tout à coup l'esprit se reprend à la curiosité des grandes choses, et voici que des sources s'ouvrent dans l'âme, venant de l'éternité et rejaillissant jusqu'à l'éternité.

Is. LV. Joan. 37.

J.-C. est toujours là : le puits creusé par le patriarche Jacob et dont cette femme était si fière, ne donne plus d'eau : il a été comblé par les pierres que les passants y ont jetées ; mais les sources que Jésus a ouvertes sont toujours aussi abondantes qu'aux premiers jours.

« Imitons la Samaritaine, dit S. Jean Chrysostôme, conversons avec le Christ. Il se tient encore au milieu de nous, nous parlant par ses Prophètes et ses disciples... Si cette femme, pour parler à Jésus qu'elle ne connaît pas, oublie tout le reste et demeure là sous l'ardent soleil, sommes-nous excusables, si nous qui dès l'aurore pouvons nous entretenir à l'aise avec lui, nous recevons avec dégoût les paroles qui viennent de lui ? »

Chrys. Homil. 31. n. 3.

LXXIX

La Samaritaine

II. Jésus se révèle à la Samaritaine

ALLUSION DÉLICATE

Au lieu de lui donner l'eau vive dont il lui a parlé, **Jésus lui dit : Allez appeler votre mari, et revenez ici.** Pourquoi veut-il qu'elle appelle son mari ? Est-ce pour lui indiquer une ligne de conduite analogue à celle que S. Paul traçait aux femmes chrétiennes : *Que celles qui veulent s'instruire interrogent à la maison leurs maris ?* Elle n'avait pas besoin d'interroger son mari, dit S. Augustin, celle qui se trouvait face à face avec J.-C.

Joan. IV, 16. I. Cor. XIV, 35.

Aug. Tr. 15 in Joan. n. 18.

En lui demandant de faire venir son mari, J.-C. veut sans doute lui faire entendre que les vérités très hautes qu'il lui révèle sont pour tous et que chacun doit s'employer à les répandre.

Mais il voulait surtout obtenir un résultat immédiat et frapper un grand coup dans cette conscience endormie en lui montrant qu'il connaissait toute l'histoire de sa vie, appuyer la connaissance qu'il avait des choses d'en haut sur la connaissance surnaturelle qu'il avait des secrets des cœurs.

IV. 17. **Je n'ai point de mari,** répond brièvement et probablement en rougissant celle qui avait parlé jusqu'ici avec tant d'aisance. **Jésus lui dit : Vous avez raison de dire que vous n'avez point de mari. Car vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez présentement n'est pas votre mari ; vous dites vrai en**
v. 18. **cela.**

Ces circonstances rapportées par l'Evangile ont fourni aux Pères, toujours préoccupés d'instruire et d'édifier, plusieurs interprétations allégoriques.

Origène voit dans ce mari dont J.-C. réclame la présence, la Loi ancienne qui avait autorité sur les âmes, auxquelles les âmes étaient unies comme l'épouse à l'époux, jusqu'à la mort, c'est-à-dire jusqu'à la destruction de la Loi. (Rom. VII. 1-3.) J.-C. veut parler ouvertement à ceux qui sont les dépositaires de la Loi et revendiquer le témoignage de la Loi. Que l'âme qui a soif de la vérité vienne, accompagnée de la Loi, au puits de Jacob, c'est-à-dire aux Stes Ecritures, et elle y trouvera celui qui donne l'eau vive. Origen. T. 13 in Joan. n. 8.

S. Augustin voit, dans ces cinq maris que cette femme a eus, les sens corporels auxquels l'âme éloignée du Christ s'est abandonnée, l'empire de la chair qui pèse sur tout homme qui ne sait pas se servir de sa raison. Les paroles qu'il veut lui dire ne peuvent être perçues par les sens, mais par l'intelligence, l'intelligence qui est le véritable époux auquel il faut obéir : et cette femme, en suivant l'erreur, en suivant la chair, vivait loin du véritable époux, vivait dans l'adultère. Qu'elle appelle donc le véritable époux, l'intelligence, si elle veut comprendre les choses qu'il lui révèle. Aug. Tr. 15 in Joan. n. 18-22.

« Devant une pareille leçon, bien des âmes perverties se seraient cabrées, auraient contesté, auraient injurié : cette femme s'incline devant la vérité et devant celui qui lui dit la vérité : en cela, dit S. Jean Chrysostôme, elle trahit une nature généreuse. » « Dans la marche imprimée à cette âme, nous devons aussi admirer, dit S. Cyrille, la bonté et la puissance du Sauveur qui transforme si facilement et d'une façon si durable des natures si grossières. La révélation qu'il lui donne d'elle-même ne l'irrite point, elle lui est un excitant ; et saisie par la vue du merveilleux, cette femme s'élève doucement à la vertu et aux horizons nouveaux. »

Chrys. Homil. in templ. Stæ Anastasiæ. T. 12. p. 503.
Joan. IV. 5 (?)
I. Cor. X. 33 (?)
Cyrill. h. l.

STUPEUR DE CETTE FEMME

La femme lui dit : Seigneur, je vois que vous êtes Prophète. Joan. IV.

Voilà une parole que chacun de nous devrait être en mesure de dire à J.-C. Il sait tout ce qui se passe dans la vie et la conscience de tous les hommes. *Au jour du Jugement,* nous dit-il, il nous prouvera qu'il est *celui qui scrute les reins et les cœurs, et il rendra à chacun selon ses œuvres.* Mais dans la vie présente, dans les rencontres que nous avons avec lui, il accomplit une œuvre plus glorieuse pour lui, plus avantageuse pour nous : il nous révèle à nous-mêmes. Il nous révèle à nous-mêmes avec nos fautes passées, nos misères présentes, nos ignorances et les obstacles qui nous empêchent d'avancer. *O Seigneur,* dirai-je à Jésus avec le Sage, car Jésus se montre bien ici tel que l'écrivain sacré décrit la Sagesse, *que votre esprit est bon et suave en toutes ses conduites... vous parlez vous-même à ceux qui s'égarent et vous leur parlez de leurs égarements, afin que se séparant du mal ils croient en vous.* Apoc. II. Sap. XII.

Il nous montre les fautes du passé. *Ne soyez jamais sans quelque crainte au sujet des péchés déjà pardonnés,* dit la S[te] Écriture, *car cette absence de crainte pourrait vous faire ajouter péché sur péché.* Et quand nous nous mettons en face de J.-C., il nous montre nos fautes : la lumière divine qui vient de lui nous les montre dans leur laideur : cette vue nous humilie profondément et cependant elle ne nous écrase pas parce qu'elle est toujours accompagnée de contrition sincère et de confiance. Puissions-nous dire avec la Samaritaine : *Voilà un homme qui m'a dit tout ce que j'avais fait.* Eccli. V.

DÉSIR DE LA VÉRITÉ PLEINE

« Ayant vu qu'il était prophète, dit S. Jean Chrysostôme, elle l'interroge, non sur les intérêts de la vie présente, sur les moyens de sortir de sa pauvreté, mais sur les obligations religieuses, sur les pensées des ancêtres, sur la valeur du culte qu'ils ont rendu à Dieu : celle qui tout à l'heure ne pensait qu'à étancher sa soif, veut savoir quelle doctrine il faut croire. »

Chrys. ut supr. et Homil. 32 in Joan. n. 2.

Seigneur, lui dit-elle, en lui montrant le mont Garizim sur lequel s'élevaient encore les ruines d'un temple qui y avait été construit autrefois, **nos pères ont adoré sur cette montagne,** et par ces pères, dit S. Jean Chrysostôme, elle entendait non pas seulement ceux qui avaient construit ce temple, mais Abraham que l'on disait avoir amené son fils Isaac sur cette montagne, **et vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer.** Joan.

Et Jésus lui dit : Femme croyez-moi... Quelle autorité on sent dans cette parole et aussi quelle bonté ! C'est à chacun de nous que Jésus dit : *Croyez-moi.* Il a été appelé prophète : sans renier les droits de Jérusalem, il va prophétiser toute l'économie de la loi nouvelle. **L'heure vient où vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem.** L'heure vient v. 21

LA RELIGION UNIVERSELLE

où le particularisme religieux disparaîtra, où le temple de Jérusalem ne sera plus qu'un amas de ruines semblables à celles du mont Garizim, où le Messie ayant répandu la vérité dans le monde entier, dans le monde entier, non plus seulement le Dieu très grand, mais le Dieu père des hommes sera connu et adoré. Jésus se présente comme apportant à tous les hommes la connaissance de Dieu ; et la connaissance qu'il leur donne de Dieu est la connaissance parfaite, il leur révèle que Dieu est leur père.

Toutefois il ne procède pas par voie de révolution : s'il imprime à la religion un mouvement en avant, c'est en s'appuyant sur le passé. **Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; mais nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut** HOMMAGE À LA RELIGION JUIVE
22. **vient des Juifs.**

« Les Samaritains, dit S. Jean Chrysostôme, se faisaient un Dieu local et particulier : leur culte avait donc quelque chose d'idolâtrique. Les Juifs, en honorant Dieu comme le maître du monde entier, lui rendaient un culte plus digne de lui. » Chrys. Homil. 33 in Joan. n. 1.

De plus les Samaritains en n'acceptant que le Pentateuque, repoussaient les révélations ultérieures : ils adoraient un Dieu qui n'agissait plus dans le monde, un Dieu pour ainsi dire abstrait, un Dieu qu'ils *ne connaissaient pas*. Les Juifs adorant un Dieu de qui ils attendaient le salut et qui préparait le salut, adoraient un Dieu qui se rendait palpable. Jésus, en se mettant avec son peuple, *Nous adorons*, lui rendait honneur. Et il lui rendait honneur en rappelant que, suivant les promesses, *le salut venait des Juifs :* il venait des Juifs par les révélations qu'ils avaient conservées et transcrites au monde ; il venait des Juifs parce que celui qui était le salut par excellence, le Sauveur devait naître de ce peuple.

Nous adorons... Comme cette pensée que Jésus a adoré, a adoré avec nous doit remplir nos cœurs de joie et de confiance ! « Quand il dit cette parole, dit S. Cyrille, il parle en tant que Juif et en tant qu'homme. Il se place comme homme parmi les adorateurs de Dieu, lui qui est adoré par nous et par les Anges, avec Dieu le Père. De ce qu'il a pris la forme de serviteur, il accomplit les fonctions qui conviennent au serviteur, mais sans rien perdre de sa majesté divine, et par lui Dieu recevra des adorations parfaites. » Cyrill. h. l.

Et dans ces adorations comme dans tout le reste de ses actes, il est facile de reconnaître un caractère qui l'élève au-dessus des autres hommes. « Il vous est facile, dit S. Ambroise, de voir en lui, dans toutes les faiblesses de la nature humaine, la majesté divine. Il apparaît fatigué du chemin, afin de relever ceux qui sont fatigués ; il demande à boire, mais il se prépare à donner à toutes les âmes altérées une boisson rafraîchissante ; il a faim, et il se prépare à donner à tous ceux qui ont faim la nourriture du

salut ; il meurt et il apporte la vie ; il est enseveli, mais pour ressusciter ; il est suspendu sur un bois tremblant, mais il affermira tous ceux qui tremblent ; il remplit le ciel de ténèbres, mais pour donner aux âmes la lumière ; il fait trembler la terre pour affermir les hommes ; il agite la mer pour la calmer ; il ouvre les tombeaux des morts pour montrer qu'ils sont le séjour de la vie ; il naît d'une vierge pour qu'on sache qu'il est né de Dieu ;... il apparaît adorant avec les autres hommes, mais afin d'être adoré comme le vrai Fils de Dieu. » Nous l'adorerons puisqu'il est Dieu, et nous adorerons avec lui puisqu'il a adoré avec nous, et par lui nos adorations seront parfaites.

Ambros. de fide l. 5. c. 4.

Après ce témoignage rendu à son peuple et à la vérité, Jésus revient à l'exposition de l'œuvre qu'il est venu accomplir, de la religion nouvelle qu'il est venu établir sur terre. **Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Car le Père cherche de tels adorateurs.** Joan. IV.

L'ADORATION EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ

Comme elle est solennelle cette parole, *l'heure vient, et elle est déjà venue !* Une loi nouvelle est promulguée, une religion nouvelle ; elle est promulguée par Jésus, au moment voulu par Jésus.

Car Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité. « Donc N. S. déclare, dit S. Hilaire, que Dieu étant invisible, incompréhensible, infini, il ne doit plus être adoré sur une montagne ou dans un temple ; car *Dieu est esprit*, et un esprit ne peut être circonscrit ni enfermé, lui qui par sa puissance est partout, débordant de partout... Il a été dit à cette femme qui faisait résider Dieu sur une montagne ou l'enfermait en un temple, que toutes choses étaient en Dieu, et que Dieu était en lui-même... En proclamant que Dieu est esprit et doit être adoré en esprit, Jésus proclamait l'infinité de celui qui était adoré, et la liberté et la science de ceux qui allaient l'adorer. » Que l'esprit donc se réveille en nous afin d'adorer celui qui est esprit, et esprit infiniment intelligent, infiniment actif. v. 24

Hilar. de Trinit. l. 2. n. 31.

Des hommes qui voulaient restreindre les hommages à rendre à Dieu ont voulu s'autoriser de cette parole pour refuser à Dieu tout culte extérieur et même tout culte précis. Mais J.-C. en réclamant le culte en esprit, le culte de l'intelligence, le culte du cœur qui étaient si oubliés des Juifs à ce moment, n'a pas condamné le culte extérieur, lui qui passait les nuits en prière, à genoux, le front prosterné contre terre. Il a réclamé l'adoration en esprit et en vérité, c'est-à-dire l'adoration de Dieu par tout ce qui est en nous.

Il faut adorer Dieu en esprit : il faut, dit S. Augustin, que ce qu'il y a de plus excellent et de premier dans l'homme commande à tout le reste qui nous est commun avec les bêtes, et que ce plus excellent, c'est-à-dire l'esprit soit soumis à ce qui est meilleur

encore, à la vérité elle-même. Il faut dire à notre âme : *Bénis le Seigneur, ô mon âme, et que tout ce qui est au-dedans de moi bénisse son saint nom.* Aug. serm. Dom. in monte.

Il faut *adorer Dieu en esprit*, et par conséquent il ne faut plus l'adorer par intermittences, comme se font les actions corporelles, mais d'une façon ininterrompue, comme se font les actions de l'esprit. « La méditation de la loi divine que l'on nous demande continuelle, ne consiste pas, dit S. Hilaire, à lire les paroles, mais à les méditer et à les faire pénétrer dans toutes nos œuvres, de façon qu'elles accomplissent la loi de Dieu : de cette sorte, nous arrivons à la prière continuelle, à la méditation continuelle. » Hilar. in Ps. 1.

Il faut adorer en esprit et en vérité. « Les choses anciennes, dit S. Jean Chrysostôme, étaient des figures : la circoncision, les holocaustes, les sacrifices, les encensements ; maintenant tout doit être vérité : il ne s'agit plus de circoncire la chair, mais les pensées mauvaises. Les sacrifices que l'on offrait à Dieu, les sacrifices d'animaux étaient des sacrifices figuratifs ; il faut maintenant lui offrir le sacrifice véritable, c'est-à-dire le sacrifice de tout vous-même. » C'est pourquoi l'Apôtre disait aux Romains : *Je vous supplie par la miséricorde de Dieu de lui offrir vos corps en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, pour* Chrys. Homil. 33. n. 2.
XII. *lui rendre un culte raisonnable.*

« Celui-là adore en esprit et en vérité, dit S. Cyrille, qui, faisant resplendir en lui toute la vertu de l'Evangile, incline son esprit à accepter tous les dogmes. » Cyrill. in Joan. l. 2. c. 93.

« Le véritable adorateur en esprit et en vérité, dit Rupert, c'est celui qui adore le Père avec l'*esprit d'adoption. cet esprit dans lequel on crie* : *Père, Père !*... Il faut que l'homme pour adorer en vérité reçoive d'abord l'Esprit S[t], afin de connaître par lui J.-C. qui est la voie pour aller au Père. » Rupert. in Joan. l. 4. c. 3.

« Adorer en vérité, c'est, dit S. Athanase, adorer le Père dans le Fils et l'Esprit S[t]. » Athanas. Ep. ad Serapion.

« Nous l'avons entendu, dit S. Augustin, sa parole est claire : nous étions au dehors, et nous avons été introduits dans le temple véritable. Vous avez dit quelquefois : Oh ! si je trouvais quelque montagne élevée et solitaire pour y prier, je crois que je serais exaucé de Dieu, car Dieu habite les cimes. Oui, il *habite les hauteurs, mais il regarde ce qui est humble* (Ps. 137, 6)... Vous vouliez
83. 6. monter ? *Les vraies ascensions se font dans le cœur,* c'est le Psaume qui le déclare. Si vous cherchez un lieu élevé, un lieu saint, soyez vous-même le temple de Dieu ; car le temple vraiment saint, dit l'Apôtre, c'est vous-même ; c'est dans ce temple que Dieu vous exaucera. » Aug. Tr. 15 in Joan. n. 25.

ACCOMPLISSEMENT DE LA PROPHÉTIE DE J.-C.

Elle est accomplie la prophétie que Jésus faisait à ce moment. Quatre siècles plus tard un de ses docteurs pouvait écrire « C'est à ce Dieu unique que nous rendons l'hommage de servitude ou de

latrie, dans le culte extérieur et dans le culte intérieur; car tous ensemble et chacun en particulier nous sommes son temple : il veut bien habiter dans l'ensemble de ses fidèles et dans le cœur de chaque fidèle, et il n'est pas moins grand en chacun qu'en tous réunis... Quand nous élevons nos âmes vers lui, notre cœur est son autel, son Fils unique le prêtre par lequel nous l'apaisons ; nous lui immolons des victimes sanglantes quand nous combattons jusqu'au sang pour attester sa vérité ; nous brûlons devant lui le plus suave encens quand devant lui nous nous laissons embraser de la flamme du saint amour; nous lui faisons de nous et de ses dons une offrande reconnaissante; à certains jours, des fêtes solennelles consacrent la mémoire de ses bienfaits, de peur que le cours du temps n'amène peu à peu un oubli qui serait plein d'ingratitude... Afin de le voir comme il peut être vu et de nous unir à lui, nous nous purifions de toute souillure du péché et de toute convoitise mauvaise, et nous sommes consacrés par son nom. Il est la source de notre béatitude et le but de tous nos désirs. Par l'élection ou plutôt la réélection que nous faisons de lui, d'où est venu le nom de religion, nous allons vers lui par l'amour, afin
Aug. l. 10 de Civit. c. 3. qu'arrivés en lui nous y trouvions le repos, la béatitude, notre fin. »

« Cette femme, dit S. Jean Chrysostôme, était toute décon-
Chrys. Homil. 33. n. 2. certée par la grandeur des révélations qui lui étaient faites. » « Elle avait appelé Jésus un prophète, mais ce qu'elle entendait
Aug. in Joan. Tr. 15 n. 27. de lui dépassait la mesure des prophètes. » Les changements qu'il annonçait faisait penser à ceux que l'on attendait du Messie. Les Samaritains attendaient le Messie; les livres de Moïse qu'ils avaient conservés l'annonçaient avec clarté. Cette femme croit entrer dans les idées de son interlocuteur en lui exprimant son
ATTENTE DU MESSIE espérance. **Je sais que le Messie doit venir et quand il sera venu il nous révélera toutes choses.** Joan. IV

RÉVÉLATION DU MESSIE **Et Jésus lui dit : c'est moi-même qui le suis, moi qui parle avec vous.** v. 26.

Quelle révélation et comme Jésus l'a amenée ! Quelle distance il y a entre cette parole : *Donnez-moi à boire*, et cette autre parole : *Je suis le Messie, moi qui parle avec vous !* Et en sept paroles il l'a conduite à cette révélation; « l'amenant peu à peu à l'idée du
Chrys. Homil. 31. n. 2. Messie, il l'a préparée à le connaître comme le vrai Messie. Aux Juifs qui lui disaient : *Si tu es le Christ, dis-nous le donc ouvertement* (Joan, x), il n'a pas voulu répondre ouvertement, parce qu'ils le questionnaient non pour apprendre mais pour le surprendre. Celle-ci, au contraire, avait une âme droite et il pouvait se révéler à elle. »

Dans cette conversion faite sous l'action de J.-C., comme tout est rapide, comme tout se tient et comme tout est complet! D'une indifférence moqueuse cette femme passe au respect, du respect au

désir des biens qui lui sont annoncés, et dont elle ne se fait pas encore l'idée; elle reconnaît Jésus pour un prophète et elle se reconnaît pécheresse; elle s'instruit, elle demande la lumière, et aussitôt qu'elle lui est donnée elle l'accepte et elle s'applique à la répandre. Chrys. Homil. 32. n. 2.

Avec cette image, l'eau d'un puits, il l'a amenée aux plus hauts sommets de la grâce, comme il y avait amené Nicodème par les témoignages de la Loi.

J.-C. a une doctrine qui est sa doctrine propre, un don qui ne peut venir que de lui : c'est la doctrine et le don de la grâce. C'est cette doctrine et ce don qu'il offre à Nicodème et à la Samaritaine. Nicodème, sollicité par les signes extérieurs, vient au devant. Jésus va lui-même au devant de la Samaritaine. Sa conversion sera uniquement l'œuvre de la grâce.

« Il est vraiment le Fils de Dieu, dit S. Cyrille, celui qui nous a fait connaître ainsi le Père. » On peut ajouter : Il est vraiment le Cyrill. h. l.
Sauveur des âmes celui qui sait ainsi amener les âmes à la vérité et à la vertu. « Que ceux qui instruisent les néophytes, dit encore S. Cyrille, après leur avoir enseigné les éléments de la foi, les mettent en présence de J.-C., et le travail de la formation de la foi se fera rapidement. » Cyrill. h. l.

Le ménologe des Grecs au 26 février, et le martyrologe romain au 20 mars font mémoire de la Samaritaine, lui donnant le nom de Photine. Elle se serait attachée à J.-C. et aurait été martyrisée avec ses deux enfants.

LXXX

La Samaritaine

III. Venue des disciples et des Samaritains

ÉTONNEMENT DES DISCIPLES

Au même moment ses disciples vinrent, et ils s'étonnaient de ce qu'il parlait avec une femme. Cependant, aucun ne lui dit: Que lui-demandez-vous? ni, pourquoi parlez-vous
IV. 27. **avec elle?**

Les idées juives étaient très sévères sur les rapports avec les femmes : un docteur ne devait pas parler en public à une femme, même à sa propre femme. Cette sévérité venait surtout du mépris dans lequel on les tenait. Aussi l'étonnement des disciples était plutôt de l'admiration. « Ils admiraient, dit S. Jean Chrysostôme, cette condescendance de leur maître qui, malgré ses qualités extraor-

dinaires, ne craignait pas de converser avec une pauvre femme, et
Chrys. Homil. 33. n. 3. une Samaritaine. »

Cependant ils pensent que leur maître a ses raisons, et eux qui déjà l'ont interrogé avec tant de confiance, ils s'abtiennent de toute question.

UNE FEMME APOTRE

Mais cette femme, aussitôt qu'elle a reçu la vérité de Jésus, éprouve le besoin de la répandre. C'est là un des caractères de la vérité reçue de Jésus : elle met le zèle dans le cœur. **Laissant donc là son vase, elle s'en alla dans la ville et dit à tout le monde : Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'avais fait ; ne serait-il point le Christ ?** v.

Elle ne pense plus à sa soif : elle a d'autres pensées, elle est brûlée par une autre flamme. Elle laisse tout ce qui pourrait gêner sa course, elle s'oublie elle-même, pour aller publier la vérité. « Que ceux qui annoncent l'Evangile trouvent là une leçon, dit S. Augustin ; qu'ils laissent leur urne près du puits. » « Les Apôtres, pour suivre le Sauveur, avaient abandonné leurs filets ; celle-ci abandonne son urne. » (Aug. Tr. 15 in Joan. n. 30.)

Et voyez aussi son zèle : Jésus lui avait dit d'appeler son mari, et voilà qu'elle appelle toute la ville.

Il m'a dit tout ce que j'avais fait ; elle ne craint pas, pour prouver la science surhumaine de Jésus, de faire une sorte de confession publique de ses fautes ; elle avoue même plus que J.-C. ne lui a reproché. Ici, comme dans tout cet entretien, elle nous apparaît avec un caractère d'entière sincérité ; c'est cette sincérité qui a touché le Sauveur. Ici, cette sincérité est causée par son amour. « Quand une âme, dit S. Jean Chrysostôme, est embrasée du feu divin, elle ne regarde plus à rien de ce qui est sur terre, ni à l'honneur, ni à la honte ; elle est tout entière à la flamme qui la possède. » (Chrys. Homil. 34. n. 1.) Elle est possédée par cette flamme qui fera dire à S. Paul : *Pourvu que le Christ soit annoncé, je me réjouis et je me réjouirai.* Philip. I.

Elle n'avait aucun doute sur la vraie qualité de Jésus, elle pense qu'il est le Messie ; mais pour les amener à partager sa conviction elle juge qu'il vaut mieux, dit S. Jean Chrysostôme, les amener à voir et à entendre celui qu'elle a vu et entendu elle-même. Elle leur dit : *Venez et voyez.* Elle savait que tous ceux qui goûteraient à cette source auraient la même impression qu'elle. (Chrys. ib.)

Cette femme aime ses compatriotes : au lieu de garder jalousement la grâce qu'elle a reçue, elle veut la leur faire partager. Mais ce zèle, il est facile de le voir, lui vient de ce bien même qu'elle possède, et de la conscience qu'elle a de sa grandeur. Elle aime celui qui lui a apporté le don de Dieu : elle veut le faire aimer à tous.

Et son zèle est selon la science. Elle procède avec tact et mesure, dit S. Augustin, de peur d'irriter ses concitoyens et de

les exciter contre Jésus au lieu de les amener à Jésus. Elle l'appelle simplement un homme, leur demandant de résoudre eux-mêmes la question de savoir s'il ne serait pas le Christ. « La courtisane d'hier est devenue un apôtre de l'Evangile, » dit S. Jean Chrysostôme. Aug. ut. supr. Chrys. Homil. in templ. Stæ Anastasiæ. T. 12. p. 592.

IV. 30. **Et ils sortirent donc de la ville, venant vers Jésus.** Ainsi donc se réalisait déjà la prophétie d'Isaïe : *Des peuples nombreux s'en iront, disant : Venez... à la maison du Dieu de Jacob, et il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur, de*
Is. II. 3. *Jérusalem.* FRUITS DE SON APOSTOLAT

Cependant les disciples avaient étalé devant Jésus les provisions qu'ils avaient rapportées, et le voyant immobile, **le pres-**
IV. 31. **saient de manger.** PRÉOCCUPATION DE JÉSUS

Et il leur dit : J'ai une autre nourriture à prendre que vous
v. 32 **ne connaissez pas.** Il emploie pour élever l'esprit de ses disciples un procédé analogue à celui qu'il a employé avec la Samaritaine. « Il ne révèle rien brusquement : il tient un moment l'esprit de ses auditeurs en suspens, afin qu'ayant cherché le sens de ses paroles ils l'accueillent avec plus d'empressement. » Chrys. Homil. 34 in Joan. n. 1.

Les disciples, étonnés, se disaient les uns aux autres : Quel-
v. 33. **qu'un lui aurait-il apporté à manger ?** « Il n'est pas étonnant, dit S. Augustin, que cette femme n'ait pas compris la nature de l'eau dont il voulait parler quand les disciples eux-mêmes ne savent pas de quelle nourriture il leur parle. » Cependant le respect qu'ils lui portent est déjà si grand qu'ils n'osent l'interroger, et ils se communiquent discrètement leurs doutes. A tous ces détails, on reconnaît dans l'Evangéliste le témoin oculaire. LA NOURRITURE DE JÉSUS Aug. ut supr. n. 31. Chrys. ut supr.

Jésus connaît les pensées de ses disciples, et il les instruit non en employant des détours comme avec cette femme, mais ouvertement. **Ma nourriture, leur dit-il, est de faire la volonté de mon**
v. 34. **Père, d'achever son œuvre.** « Il se montre, dit S. Cyrille, le vrai modèle de l'homme apostolique, si attentif à faire la volonté de son Père qu'il n'usera des choses extérieures que pour le but auquel il veut atteindre. » Il est soutenu par la pensée du but à atteindre plus que par aucune nourriture corporelle. « Faire la volonté de son Père, dit Origène, c'était pour Jésus sa vraie nourriture. Seul, il était capable de l'accomplir complètement. En quoi consiste cette volonté de son Père ? Il le dit, en continuant : *Que je rende son œuvre achevée.* La perfection de la créature raisonnable constitue la perfection de toute la création. La créature raisonnable avait été viciée par le péché : le Verbe s'est fait chair pour lui donner sa perfection. » « Il rendait l'œuvre de Dieu achevée en deux manières, dit Théophylacte : dans la Loi, *car le Christ est la fin de la Loi*, en amenant à maturité et à son vrai sens tout ce qu'elle contenait, le culte matériel à un culte spirituel ; Cyrill. Origen. T. 13 in Joan. n. 37.

et dans l'homme en montrant à tous les hommes, en sa personne, la nature humaine parfaite. » Comme l'œuvre de Dieu est belle en effet, malgré toutes les imperfections qu'y apporte l'homme, quand elle reçoit son achèvement du Christ! Comme la religion est belle, quand les figures de la Loi reçoivent leur accomplissement dans la religion chrétienne! Comme le monde est beau quand il est habité par de vrais chrétiens! Comme le monde est heureux quand il accepte le salut par le Fils de Dieu! « La nourriture du Christ, dit S. Maxime de Turin, c'est la rédemption des peuples. »

Theophyl. in Joan.

Cibus Christi est redemptio populorum. Maxim. Taurin. Homil. 28.

LA MOISSON PRÉPARÉE

Cette œuvre est belle, elle est pressante, mais elle est merveilleusement préparée. **Ne dites-vous pas: Encore quatre mois, et ce sera la moisson? Mais moi je vous dis : Levez les yeux et voyez que les campagnes blanchissent déjà pour la moisson.** Joan. IV. Leur montrant sans doute les Samaritains qui accouraient en foule, il voulait leur faire apercevoir dans le monde entier des milliers d'âmes que sa grâce avait préparées et qui ne demandaient qu'à être saisies comme des épis mûrs par la main du moissonneur. « Il avait hâte d'accomplir cette œuvre, dit S. Augustin, et il voulait y préparer des ouvriers. » Et voyez comme il les encourage!

Aug. ut supr. n. 32.

INVITATION AU TRAVAIL

Ils auront une récompense : **celui qui moissonne a sa récompense; et celui qui travaille à la moisson** à laquelle les convie le Christ, **amasse pour la vie éternelle**: sa récompense doit être éternelle. Et ceux qui travaillent à cette moisson auront la joie de procurer une grande joie à ceux qui ont semé avant eux : **il faut que ceux qui sèment aient de la joie en même temps que ceux qui moissonnent.** v. 36. ib.

Car dans le cas présent se vérifie cette parole : Autre est est celui qui sème, autre celui qui moissonne. D'autres avaient semé avant eux, travaillé avant eux ; par cette parole, il les entretient dans l'humilité. « Qui étaient ceux-là? demande S. Augustin. C'était les Prophètes ; car si les Prophètes n'avaient semé, comment cette femme aurait-elle pu dire : *Je sais que le Messie vient*. C'était les Patriarches, Abraham, Isaac, Jacob : lisez leurs labeurs : en tous ces labeurs il y avait une prophétie du Christ. » v. 37. ib. « Jésus aimait ses Apôtres, dit S. Cyrille et à cause de cela il les appelait au travail de la moisson ; mais il aimait aussi tous ces Prophètes qu'il avait suscités, et pour leur rendre honneur, pour tenir ses Apôtres dans l'humilité il veut que ceux-ci se souviennent que les Prophètes leur ont préparé le terrain. »

Cyrill. h.l.

Et en cela, Jésus faisait aussi apparaître aux yeux de ses Apôtres l'unité du plan divin. « C'est, dit S. Irénée, les Patriarches et les Prophètes qui ont préparé notre foi, et ont répandu sur terre l'attente du Sauveur, l'idée de ses qualités, afin qu'instruits par eux, les hommes l'accueillissent plus facilement. »

Iren. C. hær. l. 3. c. 23. n. 1.

« Qu'ils sachent donc voir, dit encore S. Cyrille, ces épis qui sont des âmes, préparées par les Prophètes et qu'ils doivent former à la foi du Christ. Cette moisson attend la faux des moissonneurs, c'est-à-dire la splendide prédication des Apôtres qui va les séparer des observances légales et les transporter dans l'aire du Seigneur, c'est-à-dire dans l'Eglise. pour être transformés en une nourriture exquise, digne de la table du souverain Maître. » Cyrill. h. l.

Ceux qui ont semé avant eux c'est encore Jean-Baptiste, c'est encore et surtout Jésus lui-même. Si le semeur qui sème pour qu'un autre recueille le fruit de son travail, le fait habituellement dans la tristesse, ces semeurs, en semant pour nous, l'ont fait dans la joie. **Je vous ai envoyé moissonner ce que vous n'aviez pas** Chrys. Homil. 34. n. 2.
semé : d'autres ont travaillé et vous êtes entrés dans leurs tra- MOTIFS DE CONFIANCE
IV. 38. **vaux.** Mais ne craignez pas de le faire : loin de les contrister, vous rendez leur joie parfaite en achevant leur œuvre. C'est ainsi qu'il leur montre, dit S. Jean Chrysostôme, l'unité des deux testaments.

Il leur a inspiré l'humilité, « il leur inspire aussi le courage pour cette grande œuvre, dit le même Père. Cela paraissait un travail énorme, impossible, de parcourir et d'évangéliser le monde. Qu'ils se rassurent : le travail a été commencé depuis longtemps ; les semailles ont été faites par les Prophètes : il n'y plus qu'à moissonner : il est facile au moissonneur de remplir sa main d'épis, et le moissonneur n'attend pas à plus tard pour se mettre à sa tâche : sa tâche le réclame. » ib.

Ils purent bientôt constater combien les paroles de leur Maître étaient vraies, « que déjà, en Judée, la moisson était mûre, dit S. Augustin. quand tant d'hommes, se dépouillant de tous leurs biens et les déposant à leurs pieds, devenaient les disciples de J.-C. : c'était là une moisson bien mûre. » Et cette moisson avait été Aug. ut supr.
préparée par J.-C. « De cette moisson, quelques grains ont été pris et sont devenus une semence jetée dans le monde entier. Cette moisson croît maintenant, mélangée d'ivraie, et elle attend d'être recueillie et mondée à la fin de toutes choses. » Que ib.
quiconque est employé à ce travail l'accomplisse dans la joie !

De cette ville beaucoup de Samaritains crurent en lui à FOI DES SAMARITAINS
39. **cause de la parole de cette femme qui rendait ce témoignage : Il m'a dit tout ce que j'ai fait.** « Ce n'était pas le fait d'un homme ordinaire d'avoir forcé une femme à le louer en lui montrant ses fautes ; et ce n'était pas non plus pour s'attirer la faveur que cette femme faisait à tous l'aveu de sa mauvaise vie. » Chrys. ut supr.

Etant venus vers lui, des Samaritains le prièrent de de-
40. **meurer chez eux ; et il y demeura deux jours.** Quel contraste avec l'accueil qu'il avait reçu dans les villes de son pays. « Et cependant, dit S. Jean Chrysostôme, il n'avait accompli là aucun

miracle : ils lui firent cette invitation sur le seul témoignage de cette femme. C'était l'envie qui avait empêché ses compatriotes de l'accueillir ; ici, au contraire, il avait rencontré la droiture et la simplicité : rien n'est plus mauvais que l'envie, rien n'est plus dangereux que la vaine gloire qui corrompt les biens les plus
Chrys. Homil. 35. n. 1. précieux. »

« Il est facile de voir, dit S. Cyrille, que si Jésus se retire vite de ceux qui le repoussent, il s'arrête volontiers auprès de ceux qui
Cyrill. h.l. ont foi et confiance en lui. »

Et beaucoup plus crurent en lui à cause de sa parole. Et ils disaient à la femme : Maintenant, ce n'est plus à cause de ta parole que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. Joan. 41

Par un sentiment plein de délicatesse pour Jésus, ils font ressortir le caractère supérieur de leur foi depuis qu'elle est fondée sur la parole elle-même de Jésus. Sur la parole de cette femme, ils avaient cru qu'il était un homme extraordinaire ; maintenant qu'ils l'ont entendu, ils connaissent la vérité la plus haute, *ils savent qu'il est le Sauveur du monde.*

« Ils l'avaient connu, dit S. Augustin, d'abord par une voix étrangère, et ensuite par sa présence elle-même. Cela se passe encore maintenant ainsi pour ceux qui ne sont pas chrétiens : le Christ leur est annoncé par des amis chrétiens ; conduits par l'Eglise, qui est figurée par cette femme, ils viennent à J.-C., ils croient à cause de ce que l'on dit de lui. Il demeure deux jours chez eux, c'est-à-dire il leur donne les deux préceptes de la charité, et alors on croit en lui en bien plus grand nombre et avec une plus grande fermeté, car on a connu qu'il était vraiment le
Aug. ut supr. n. 33. Sauveur du monde. »

Ils avaient compris, en le voyant s'arrêter chez eux, peuple méprisé, qu'il était venu, non pour l'avantage d'un peuple privilégié, mais pour le salut du monde entier. Et quand il les quitte, ils n'essaient point de le retenir : ils ont compris, dit S. Jean Chrysostôme, qu'il est venu pour sauver le monde, et ils le laissent aller à son œuvre. Ils se réjouissent de ce qu'il soit le Sauveur du monde, tandis que les Juifs s'en attristent et ne
Chrys. ut supr. peuvent supporter que Jésus pense à d'autres qu'eux-mêmes.

Allez, ô Sauveur Jésus, et faites connaître au monde entier le culte du Père en esprit et en vérité ; ouvrez dans le monde entier les sources d'eau vive.

Et maintenant que vous êtes au ciel, permettez-moi de vous redire la prière que vous adressait votre grand serviteur Anselme : « O Jésus très doux, très bon, très aimant, très cher, très désiré, très précieux, très aimable, très beau ! Vous êtes monté au ciel dans votre glorieux triomphe et vous êtes assis à la droite du

Père ; ô roi puissant, attirez mon âme qui a soif de vous, attirez-moi à vous, source de vie, afin que selon ma capacité je boive et que je vive, ô Dieu qui êtes ma vie. Car vous avez dit de votre bouche sainte et bénie : *Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive.* O source de vie, donnez à mon âme altérée de toujours boire de votre eau, afin que selon votre promesse, l'eau vive jaillisse aussi de mon cœur...

« Donnez-moi votre Esprit S[t] qui était figuré par ces eaux promises aux âmes altérées. Donnez-moi de tendre par tous mes désirs et toutes mes œuvres à ce ciel où vous résidez, afin qu'en esprit je sois toujours là où vous êtes, vous, mon trésor incomparable... Mon âme, fatiguée de sa route, a faim, a soif, et je n'ai rien à lui donner. Vous, Seigneur mon Dieu, qui êtes riche de tous biens, donnez la nourriture à celle qui a faim, recueillez celle qui est sans asile... Elle est à la porte, elle frappe : je vous en supplie par les entrailles de cette miséricorde dans lesquelles vous nous avez visités, ouvrez à celle qui frappe, faites qu'elle repose en vous, ô pain céleste, ô pain de vie, afin que rassasiée, ayant repris des forces, soulevée sur les ailes des saints désirs, elle s'élève de cette vallée de larmes vers les royaumes célestes. » Anselm. Cantuar. Or. 18.

LXXXI

Retour en Galilée. Guérison du fils de l'officier royal à Capharnaüm

Après deux jours passés chez les Samaritains, Jésus re-
IV. 43. **vint en Galilée. Il y fut reçu avec empressement à cause des miracles qu'il avait accomplis à Jérusalem et dont**
ℓ. 45. **beaucoup de ses compatriotes avaient été témoins** : ils étaient flattés dans leur amour-propre national. Et Jésus constatant qu'il avait dû sortir de son pays pour y être considéré, faisait cette réflexion à laquelle il reviendra plus d'une fois et que S. Jean nous rapporte ici : **Jésus témoigna qu'un Prophète n'est pas** UN BON ACCUEIL
ℓ. 44. **en honneur dans son pays**. Peut-être, comme le croit S. Cyrille, fit-il cette réflexion en traversant Nazareth qui était sur son chemin, se souvenant du mauvais accueil qui lui avait été fait. Cyrill. in Joan h. l.

Cette réflexion pouvait lui venir aussi en comparant l'accueil que lui avaient fait les Samaritains à celui que lui faisaient ses compatriotes. Ceux-là avaient cru en lui principalement à cause

Chrys. Homil. 35 in Joan. n. 2. — de son enseignement ; et ses compatriotes lui témoignaient de l'empressement à cause des miracles qu'il avait accomplis.

Aug. Tr. 16 in Joan. n. 3. — Chez les Samaritains, à sa seule parole, dit S. Augustin, toute la ville s'était convertie : à Cana où il avait accompli un miracle si considérable, ses disciples seuls avaient cru en lui.

La Judée était aussi son pays, Jérusalem était sa capitale ; les Samaritains étaient des étrangers : l'accueil fait par ces étrangers était bien autre que celui que lui avaient fait les habitants de la Judée et de Jérusalem.

Il vint à Cana où il avait changé l'eau en vin. Il voulait v. 46
peut-être confirmer l'impression produite par son premier miracle.

Chrys. ut supr.

L'OFFICIER ROYAL DE CAPHARNAUM

Et il y avait à Capharnaüm un officier royal dont le fils était malade. Ib.

Ayant appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, il s'en alla vers lui, et il lui demandait de descendre à Capharnanaüm, et de guérir son fils, car il se mourait. v. 47

Il se présenta à Jésus sans doute accompagné d'une grande foule qui espérait assister à une scène extraordinaire. Jésus veut faire sentir à cette foule tout ce qu'il y avait d'imparfait dans cet empressement au miracle qui contrastait si fort avec l'attitude des Samaritains.

Chrys. ib.

SA FOI INCOMPLÈTE

Il veut faire sentir à cet homme ce qui manque à sa foi ; car il est lent à croire ; le lendemain quand il rencontrera ses serviteurs il s'informera de l'heure exacte à laquelle s'est accompli le miracle. Sans doute il vient à Jésus en suppliant, mais souvent des pères, dans le grand amour qu'ils portent à leurs enfants, viennent à tout hasard à des médecins auxquels ils n'ont pas une entière confiance.

Chrys. ib.

Gregor. Homil. 28. n. 1. — Sa foi était incomplète, « car il désirait, dit S. Grégoire, la présence corporelle de celui qui étant esprit est partout. » Que de fois nous aussi nous voudrions jouir de la présence et de l'action sensibles de Jésus, oubliant qu'il n'y a point de distances pour lui.

LA LEÇON DE JÉSUS

Jésus lui dit donc : Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croirez pas. Jésus en lui répondant s'adresse v. 48
à toute la foule qui est là. « Il veut, dit S. Augustin, élever l'esprit du vrai croyant au-dessus de toutes les choses changeantes, tellement qu'il ne désire plus le miracle, encore que le miracle

Aug. de Consens. Ev. l. 4. c. 10. n. 13. — affirme le pouvoir de Dieu sur ces choses changeantes. » Il veut que le vrai croyant s'abandonne complètement à Dieu, vérité première, qu'il croie à sa sincérité, à sa bonté, à sa puissance. *Il faut*, devait dire plus tard S. Paul, *que celui qui s'approche de Dieu croie qu'il est*, croie qu'il est l'être infini, parfait, le seul Hebr.
auquel il faille croire d'une foi absolue, en qui il faille espérer d'une espérance invincible, qu'il faille aimer par dessus tout.

Combien fut plus parfaite la foi de ces hommes à qui Jésus dit : *Suivez-moi*, et qui le suivirent aussitôt, croyant à sa parole et non à ses miracles. Cet amour du miracle sera de tous les temps, et tout en accordant de temps en temps des miracles à ses fidèles, J.-C. les prémunira contre cette recherche du merveilleux, voulant les élever au merveilleux véritable. Jésus est plus qu'un faiseur de miracles.

De tout temps le peuple a recherché le *prodige*, c'est-à-dire ce qui sort de l'ordinaire, ce qui frappe les sens, plus que le *signe* qui parle à l'intelligence et lui révèle l'ordre surnaturel. Cet homme ne voit qu'un effet immédiat à obtenir. « Et Jésus corrige son erreur : il lui apprend que ses miracles existent avant tout pour l'âme ; il amènera la santé dans l'âme du père en même temps que dans le corps du fils, afin de nous apprendre à être attentifs à la doctrine plus encore qu'aux miracles. Les miracles, en effet, sont pour les fidèles encore grossiers plus que pour les croyants. » C'est pourquoi il lui fait cette leçon avant de se rendre à sa prière. Chrys. ut supr. n. 2.

INSISTANCE DU PÈRE

Mais ce père est tout à sa préoccupation. **Seigneur, descendez,**
v. 49. **lui dit-il, avant que mon fils ne meure.**

Que de fois, nous aussi, emportés par nos affections, nous avons dit à N. S. : Descendez, venez vite. Cet homme ne pouvait savoir s'il était vraiment avantageux à son enfant de vivre. Souvent sans que nous puissions savoir si telle grâce nous sera utile, et quelquefois même quand la passion seule est en jeu, nous disons à Dieu : Accordez-moi cette faveur : ayez cette condescendance.

Quelle différence avec la prière que la Vierge Marie avait faite à son fils, dans ce même lieu, quelques mois auparavant, se contentant de lui exposer le besoin de ses hôtes, laissant à sa sagesse de choisir les moyens d'y subvenir, et attendant son heure avec confiance.

LA PAROLE DE GUÉRISON DE JÉSUS

v. 50. **Et Jésus lui dit : Allez, votre fils est vivant.** « Il y a une grande différence, dit S. Grégoire, dans cette manière d'agir de Jésus et celle dont il agira à l'égard du centurion. Celui-ci lui dit : *Mon serviteur est couché, malade, à la maison ;* et Jésus lui dit : *J'irai et je le guérirai.* Ce personnage qui s'adresse aujourd'hui à lui, plus élevé en dignité, lui demande de venir, et Jésus accomplit son miracle sans se déranger. C'est là une leçon donnée à notre orgueil, qui voit trop facilement dans le prochain non ce qui vient de Dieu, ce qui le rend semblable à Dieu, mais les avantages extérieurs et la richesse. Nous ne savons voir dans les hommes que des choses extrinsèques et non la gloire de Dieu qui y resplendit. Nous ne savons pas aimer les hommes pour eux-mêmes. »

« On nous appellerait près d'un esclave : l'orgueil nous dirait aussitôt : N'y va pas, tu t'abaisserais. Jésus refuse de se rendre à l'invitation d'un personnage royal, et de lui-même il va vers un

homme de condition inférieure. Celui qui sur terre ne dédaigne pas d'aller au devant d'un serviteur venait du ciel, et nous qui sommes de la terre nous ne savons pas être humbles. »

« Sachons donc, ajoute le S. docteur, avoir des pensées plus sages : estimons dans le prochain l'image de Dieu ; et pour cela sachons nous défendre nous-mêmes de l'orgueil. Celui qui s'enorgueillit pour des avantages passagers ne saura jamais estimer dans le prochain les qualités qui demeurent. N'estimez donc pas ce que vous possédez et qui vous est plus ou moins étranger, mais ce que vous êtes. »

Gregor. Homil. 28 in Ev. n. 2.

FOI DE CET HOMME

Cet homme crut à la parole que lui dit Jésus, et il s'en alla. C'était une épreuve : il n'avait pas pensé que Jésus pouvait guérir à distance. « L'autre, le centurion le savait : sa foi était parfaite ; c'est pourquoi J.-C. lui accorde plus qu'il n'avait demandé. Celui-ci avait besoin d'être amené à une foi plus parfaite : c'est pour cela que J.-C. accomplit son miracle à distance. » Mais déjà il accepte la parole de Jésus et il s'en va. Joan. IV.

Chrys. Homil. 35, n. 3.

ANNONCE DE LA GUERISON

Comme il descendait, ses serviteurs vinrent à sa rencontre et lui dirent : Votre fils est vivant. Il leur demanda l'heure à laquelle il était allé mieux, et ils lui dirent : Hier à la septième heure la fièvre l'a quitté. Le père reconnut que c'était l'heure même à laquelle Jésus lui avait dit : Votre fils est vivant. Et il crut, lui et toute sa maison. v. 51-53.

Ainsi cette maladie que l'on avait sans doute regardée comme un malheur pour cette famille, devint pour elle la source des meilleures bénédictions : il y eut non pas seulement la santé rendue à l'un de ses membres ; il y eut, dans toute cette famille, Dieu y habitant par la foi. Si nous savons recourir à Dieu dans toutes nos peines, elles feront descendre en nous non pas seulement la grâce de Dieu, mais Dieu lui-même.

C'était probablement pour épargner à Jésus une démarche désormais inutile que les serviteurs étaient venus au-devant de leur maître, remarque S. Jean Chrysostôme. Ils avaient hâte aussi, sans doute, d'apporter au père la bonne nouvelle.

« Cet homme, dit le même docteur, nous apparaît prenant ses précautions pour croire. Il ne s'était point livré complètement ; mais aussitôt qu'il voit que cette guérison est due à Jésus, il tient à le faire constater avec une entière droiture. » Aussi il crut sincèrement lui et toute sa maison. C'est quelque chose qu'une maison tout entière croyante : il y a là de la paix, de la vertu, et une grande puissance pour le bien : et il est rare qu'un chef de famille ayant une foi sincère ne fasse pénétrer cette foi dans le cœur de tous les siens. Oh ! les heureuses familles que les familles croyantes !

Chrys. ib.

UN SYMBOLE

« Cet officier royal, dit Théophylacte, c'est un symbole de l'homme, de l'homme qui doit avoir sous son empire toutes ses

puissances. Mais que de fois il sent qu'elles lui échappent : il sent que ce qu'il a de plus précieux, son fils, son cœur, se meurt, dévoré par la fièvre du plaisir. Qu'il s'approche de Jésus en suppliant et il l'entendra lui dire : *Votre fils est vivant.* » Theophyl. h. l.

C'est par sa foi que ce père mérita la guérison de son fils : quand une âme possède une foi sincère, elle la fait pénétrer dans toutes ses puissances, et avec elle la force et la paix, la santé morale en un mot. « Cependant, dit S. Jean Chrysostôme, n'attendons pas des miracles pour croire, n'exigeons pas de Dieu des gages. Combien j'en connais qui n'ont de piété qu'après l'obtention de quelque faveur. Ceux qui aiment Dieu de cette sorte ne l'aiment pas avec assez de pureté. » Chrys. ut supr.

C'était le second retour que Jésus effectuait en Galilée, retour marqué par un second miracle à Cana. **Ce nouveau miracle que fit Jésus lorsqu'il revint de Judée en Galilée, fut le second**
IV. 54. **qu'il y fit** (S. Jean veut dire probablement à Cana.) « Et malgré ce second miracle, dit S. Jean Chrysostôme, la foi de ce peuple était moins avancée que celle des Samaritains. » Chrys. Homil. 36. n. 1

Ces deux miracles, coïncidant avec les venues de J.-C., signifient peut-être, comme l'indique Origène, les deux avènements du Christ sur terre : le premier tout de miséricorde dans lequel il donne à ses convives le vin qui les réjouit, le second dans lequel il viendra rendre à la vie le peuple d'Israël sur le point de mourir ; ou bien encore les différentes venues de Jésus dans les âmes, leur apportant les consolations spirituelles et les délivrant de leurs langueurs. Origen. T. 13. in Joan. n. 56.

Les ressemblances qui existent entre ce miracle et celui qui fut accordé au Centurion (Cfr. Math. VIII et Luc VII), ont porté certains esprits à identifier ces deux miracles. S. Augustin et S. Jérôme ont fait ressortir les circonstances qui les distinguent :

Pendant que celui-là réclamait la présence de Jésus, celui-ci s'en déclarait indigne ;

celui-ci avait une foi parfaite avant que le miracle ne s'accomplit, à l'autre Jésus disait : *Il vous faut des signes ;*

en faveur de tous deux Jésus fait le miracle à distance, cédant devant l'humilité de l'un et donnant une leçon à la présomption de l'autre ;

l'un représente Israël et l'autre le peuple des Gentils où Jésus a trouvé une foi plus grande qu'en Israël.

Que ce peuple des Gentils soit donc inséré sur le tronc où l'incrédulité a brisé tant de branches. Aug. Tr. 16 in Joan. n. 5 et 6.

« Et si, ajoute S. Augustin, notre grand Prophète s'est plaint de n'être pas honoré dans sa patrie, dans la patrie où il est né, qu'il trouve au moins de l'honneur dans la patrie qu'il a fondée. S'il a été repoussé par la patrie où il est né, qu'il soit accueilli par la patrie qu'il a restaurée. » ib. n. 7.

LXXXII

Guérison d'un paralytique à Capharnaüm

Jésus revint dans sa cité, nous dit S. Matthieu. Quelle était cette cité ? S. Marc l'indique par son nom, c'était Capharnaüm, (Marc. II. 1.) la cité qu'il avait adoptée. « Le créateur de toutes choses, dit S. Pierre Chrysologue, le maître de l'univers, après s'être, pour nous, enfermé dans la chair, voulut avoir sa patrie, sa cité, avoir des parents, lui qui est le père de tous les pères ; il voulait attirer par l'amour ceux que la crainte avait éloignés. » Repoussé de Nazareth, où il était né, il s'était choisi une nouvelle patrie, celle où le premier de ses Apôtres avait son habitation. — Matth. IX.

JÉSUS A CAPHARNAUM

Chrysolog. serm. 50. vel quisquis auctor. huj. serm. Cf. Maxim. Taurin. Homil. 108.

Et la vertu du Seigneur était avec lui pour opérer des guérisons. C'était un de ces heureux moments où, rencontrant autour de lui une correspondance parfaite, il pouvait laisser agir la vertu qui était en lui. Ces miracles préparaient l'enseignement de la doctrine. — Luc. V.

La foule ayant appris qu'il était dans la maison, accourut en si grand nombre que tout l'espace autour de la porte ne pouvait plus recevoir personne. — Marc. II.

Et Jésus, dans l'intérieur, **était assis, enseignant. Et il y avait là des Pharisiens, assis, et des docteurs de la Loi, qui étaient venus de tous les villages de la Galilée, de la Judée et de Jérusalem.** Attirés par les miracles de Jésus et le bruit qui se faisait autour de sa personne, envoyés peut-être par les princes des prêtres, ils étaient venus certainement avec des intentions malveillantes.

Et on vint pour lui présenter un paralytique ; il était couché dans un lit (Matth. IX. 2.), **et porté par quatre hommes.** — Marc. II.

UN PARALYTIQUE

La paralysie est bien l'image de l'état où nous réduit le péché, « surtout de cet état d'impuissance où nous a réduits une longue habitude du plaisir, dit Bède. » Si, à l'époque présente, il y a tant d'âmes qui ne savent plus vouloir, tant d'âmes paralysées, cela ne vient-il pas de l'amour et de l'habitude du plaisir ? « Ce lit sur lequel gît l'âme malade, c'est, dit S. Augustin, la jouissance corporelle et les plaisirs du siècle. » Cette pauvre âme ne peut pas se soulever de dessus ce lit.

Beda. in Luc.

Aug. in Ps. 6. n. 7

Et cependant il peut arriver que comme ce paralytique l'âme ait conscience de son mal et le désir d'en être délivrée. Cette connaissance est déjà une lumière envoyée par le médecin céleste. J.-C. s'est trouvé en présence d'autres malades, de frénétiques, par exemple, et pour les guérir il n'attendait pas qu'ils demandassent leur guérison. Le frénétique, dit S. Prosper, chasse son médecin. Il est l'image du pécheur qui n'a pas conscience de son péché. Il prend pour la santé l'ignorance où il est de son mal. J.-C. a guéri des frénétiques, voulant nous montrer qu'il saurait guérir les pécheurs les plus invétérés, mais il a surtout guéri ceux qui désiraient être guéris ou pour lesquels des amis, des parents venaient intercéder. UN SYMBOLE

Heureux ceux qui, réduits à l'état d'impuissance représenté par le paralytique, trouvent des amis qui viennent à leur aide et acceptent leur assistance. « Que tout malade, dit S. Ambroise, sache employer des aides qui s'intéressent à lui et qui s'interposent pour lui, qui l'aident à réformer sa vie, soutiennent ses pas vacillants. Ayons des amis qui nous éclairent, qui secouent notre âme engourdie au milieu des faiblesses de la nature, et l'élèvent aux choses supérieures ; qui, nous aidant à nous relever et à nous humilier, nous présentent à J.-C. » PRÉCIEUSE ASSISTANCE — Ambros. in Luc. l. 5. n. 10.

Malgré cette assistance, quand on veut revenir au médecin des âmes, on peut rencontrer des obstacles. « Souvent il arrive, dit Bède, qu'après un moment de recueillement et de doux entretien avec Dieu, on se trouve arrêté par une foule de pensées profanes qui s'interposent entre nous et J.-C., et nous empêchent de voir J.-C. Que faut-il faire ? Il faut s'élever à des hauteurs d'où l'on domine ce flot de pensées. » Beda. ut supr.

Et comme ils ne pouvaient le présenter à cause de la foule, ils montèrent sur le toit, le découvrirent en enlevant des tuiles, et ils le descendirent avec le lit, au milieu de
v. 19. **l'appartement.**
20. **Et quand Jésus vit leur foi...,** et en effet, il fallait à ces hommes une singulière foi pour agir ainsi. « La foi du patient agissait aussi avec eux ; il ne se serait pas laissé faire s'il n'avait eu une grande foi. » Chrys. Homil. 29. in Matth. n. 1.

Ib. 5. **Il dit au paralytique : Mon fils, tes péchés te sont remis.** A ce méprisé, à cet impotent, il dit cette douce parole : *Mon fils*. Il l'appelle d'un nom de tendresse et de protection, prélude de la grâce qu'il va lui accorder. Cette grâce, il l'accorde donc, ainsi que l'Evangile l'a formellement rapporté, en vue de la foi de ceux qui l'assistaient. « Il est grand, dit S. Ambroise, ce Dieu qui, à cause du mérite des uns, pardonne aux autres. Il faut donc vous montrer aussi accueillant que Dieu. Pourquoi ne reconnaîtriez-vous pas à un homme qui est votre égal le droit d'intercéder, quand Dieu reconnaît à un serviteur le pouvoir de mériter et le droit Hieron. in Matth. h. l. — LA GRACE OCTROYÉE PAR JÉSUS : LE PARDON DES PÉCHÉS

d'obtenir. Apprenez à pardonner, vous qui êtes juge ; et vous, qui êtes malade, apprenez à demander. Si, devant le pardon à obtenir de fautes graves, vous avez des hésitations, appelez à votre aide des intercesseurs, appelez à votre aide l'Eglise qui priera pour vous, et en vue de laquelle Dieu vous accordera ce qu'il serait en droit de vous refuser. » « L'Eglise, dit S. Augustin, est la colombe dont les gémissements obtiennent la rémission des péchés. »

Ambros. in Luc. l. 5. n. 11.

Columba cujus gemitu peccata solvuntur. Aug.

Avant de procéder à sa guérison, Jésus veut montrer la racine d'où provient la maladie, racine qu'il faut songer à détruire avant tout. « Quand nous souffrons dans notre corps, dit S. Jean Chrysostôme, nous pensons aussitôt à nous délivrer de ce qui nous fait mal ; nous sommes moins pressés quand il s'agit de notre âme. J.-C. nous montre ce qu'il y a de plus pressant, et nous ramène à la source de tous nos maux. » Il veut nous montrer le but qu'il poursuit dans tous ses miracles, la guérison des âmes ; « et ce sont les liens du péché, dit S. Jérôme, qui sont la cause première de tous les liens qui pèsent sur notre corps. » Et il est plus empressé à nous apporter le pardon de nos péchés que nous ne le sommes à le recevoir. Dans ce miracle comme dans tous les autres, il nous montre le but qu'il poursuit et qu'il n'atteindra complètement qu'au jour de la résurrection, « et c'est pourquoi, dit S. Ambroise, il guérit à la fois l'âme et le corps en signe des biens qu'il nous apportera à la résurrection. »

Chrys. Homil. 14 in Matth. n. 3.

Hieron.

Ambros. ut supr. n. 43.

Et avant d'agir en cet homme, il veut lui rappeler ce qu'il est : il a péché, nul homme n'est sans péché et il veut déclarer ce qu'il est lui-même ; et pour cela il se servira des attaques mêmes de ses adversaires : c'est là la perfection de la sagesse, dit S. Jean Chrysostôme, de faire servir l'attaque à la démonstration de la vérité. Il va, de leur aveu, établir qu'il a agi en Dieu, égal à Dieu.

Chrys. Homil. 29 in Matth. n. 1 et 2.

MURMURES DES SCRIBES

Or il y avait là quelques scribes qui étaient assis et qui pensaient ceci dans leurs cœurs : Que veut dire cet homme? Il blasphème. Qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul ? L'accusation était grave, car pour le blasphème il n'y avait d'autre punition que la mort.

Marc. II, 6, 7.

Et Jésus ne combat point leur jugement, il l'approuve, au contraire ; mais d'abord il leur prouve qu'il lit dans leurs cœurs, et lire dans les cœurs c'est le propre de Dieu. Dieu a dit de lui : *Je suis le Dieu qui scrute les reins et les cœurs.* Et le Psalmiste disait de lui : *Il a fait un à un les cœurs des hommes.*

Jerem. XVII. 10. Ps. XXXII. 15.

RÉPONSE DE JÉSUS

Jésus, connaissant par son propre esprit ce qu'ils pensaient en eux-mêmes, leur dit : Pourquoi pensez-vous ces choses dans vos cœurs ? Ou selon S. Matthieu : **Pourquoi avez-vous de mauvaises pensées ?** Quel coup de foudre pour ces hommes ! si nous nous rappelions que toutes nos pensées sont lues dans nos

Marc. II. Matth. IX.

cœurs à mesure que nous les formons, lues par celui qui doit nous juger, et si nous voulions nous habituer à penser sous son regard, il y aurait dans nos cœurs moins de pensées mauvaises.

Il avait parlé au paralytique avec l'autorité d'un Dieu, en lui disant : *Tes péchés te sont remis.* Et pour prouver qu'il a vraiment l'autorité d'un Dieu, il veut agir avec la puissance d'un Dieu. **Lequel est le plus aisé de dire à un paralytique : tes pé-**
IX. 5. **chés te sont remis, ou de lui dire : lève-toi et marche?** « En soi, dit S. Augustin, il est plus difficile de remettre les péchés que de faire marcher un paralytique. » Aussi, le Sauveur ne compare Aug. Tr. 27 in Joan.
pas les deux actes ; mais c'est sur la facilité *à dire* qu'il établit la comparaison. Il est plus facile de dire : Tes péchés te sont pardonnés, que de dire : Lève-toi et marche : car dans le premier cas l'effet de la parole ne peut être contrôlé, tandis qu'on peut voir si la seconde produit son effet. » Hé bien, l'effet de la seconde pa- Victor Antioch.
role que vous pourrez contrôler sera le garant de la première.

Afin donc que vous sachiez que le fils de l'homme a sur terre le pouvoir de remettre les péchés, il dit au paralytique : lève-toi, prends ton lit sur tes épaules, et va-t-en en ta ACTE DE PUISSANCE
IX. 6. **maison.** « L'œuvre extérieure vient se joindre à l'œuvre intérieure, dit S. Jérôme, afin de prouver la vérité de celle-ci. » Hieron.
« Il avait d'abord affirmé l'action de Dieu : *tes péchés te sont remis ;* en ce moment il met en relief son intervention personnelle, afin de bien établir qu'il agit avec Dieu : *Pour que vous sachiez que le fils de l'homme a le pouvoir...* « Il agit en Dieu, dit S. Pierre Chryso- Chrys. Homil. 29 in Matth. n. 2.
logue, quand il révèle les pensées secrètes..., il agit en Dieu quand il vivifie pour l'action ce qui était comme enfoui dans ce cadavre animé. Qu'il accomplisse donc les œuvres de puissance divine que signifie ce miracle. » Chrysol serm. 50.
« Jésus veut qu'il aille en sa maison, afin de porter à tous les siens la vue du bienfait de Dieu, » Chrys. ut supr. n. 3.
et afin qu'il reprît immédiatement les occupations de sa vie d'autrefois, les sanctifiant par le souvenir de la bonté de Dieu à son égard.

Et à l'instant, se levant à leurs yeux, prenant sur lui le lit sur lequel il était couché, il s'en alla en sa maison en glorifiant LE MIRACLE
L. 25. **Dieu.** Sa guérison avait été complète, instantanée, nous disant comment Jésus agit dans nos âmes. « Non seulement il guérit du péché, mais il donne la force. » Theophyl. in c. 2. Marc.
Il prit sur lui son lit... « Ce lit sur lequel il avait été gisant si longtemps, ne représente-t-il pas, dit S. Grégoire, les faiblesses et les tentations de la chair au milieu desquelles il s'était complu et dans lesquelles il était couché? Mais guéri, il les porte en maître. » Gregor. Moral. l. 23. c. 15.
« Jusqu'ici, dit Augustin, c'est votre lit qui vous portait et vous ne le portiez pas, parce que vous étiez paralytique. Il est devant vous celui qui dit : Portez votre lit et allez dans votre maison. » Aug. in Ps. 40. n. 5.

C'était déjà une miséricorde de sa part d'avoir mis de l'amertume dans les choses où vous vous reposiez. « Ce lit, dit S. Augustin,

c'est les créatures dans lesquelles vous vous arrêtiez. Une âme encore faible, pouvant difficilement garder son intention et son labeur dirigés vers Dieu, cherche sur terre des choses où elle puisse se reposer : ce sont ces joies où l'on peut s'arrêter sans toutefois abandonner complètement la justice, ces joies que l'on trouve dans sa maison, dans sa famille, ses possessions, ses enfants, son épouse. Dieu voulant que nous n'aimions que la vie éternelle, mêle des amertumes à ces joies même innocentes..., de peur que le voyageur en marche vers l'éternité ne se mette à aimer
Aug. ib. l'hôtellerie plutôt que sa maison. » Il faut donc porter notre lit, c'est-à-dire nous rendre maitres de toutes ces choses sur lesquelles nous étions tentés de nous endormir, et nous en aller dans notre maison, dans *cette maison bâtie*, *non de la main des hommes, mais de la main de Dieu*, *qui n'est point sur terre*, *où tout périt*, *mais dans le ciel pour durer éternellement.*

Ce lit, c'est encore, dit S. Ambroise, notre corps. Il est souvent pour l'âme un lit de douleur, sur lequel l'âme pécheresse est tourmentée par le remords de la conscience. Mais quand on vit selon les préceptes de J.-C., il devient pour elle un lit de repos. Oui, il y a des moments où il fait bon vivre. Et il devient un lit de repos surtout au moment de la mort ; par la bonté de Dieu le sommeil de la mort est devenu pour nous une vraie joie. Mais l'âme a reçu l'ordre non seulement de porter son lit, mais de le porter dans sa
Ambros. in Luc. l. 5. n. 14. maison, dans sa maison véritable ; l'âme vivifiée par J.-C. doit porter son corps en paradis.

« J'étais paralysé, dit Théophylacte ; toutes les forces de mon âme étaient comme liées et impuissantes pour le bien. Mais si je me laisse porter par les quatre Évangélistes vers le Fils de Dieu, je mériterai de m'entendre dire cette parole, *Mon fils*. Que pour arriver à lui on démolisse, s'il le faut, le toit, c'est-à-dire cette partie haute de mon âme, ma raison, où il y a si souvent des mélanges de boue ; et quand je me serai laissé humilier, que je serai aux pieds de Jésus, il me guérira, il me dira de porter mon lit, c'est-à-dire mon corps ; et je l'emploierai à l'accomplissement
Theophyl. in Marc. de tous les commandements de Dieu ; et mes pensées pourront dire ce que disait la foule après la guérison de ce paralytique : jamais nous n'avions vu cette vigueur. »

ADMIRATION DE L'ASSISTANCE

Et tous ceux qui étaient là furent remplis de stupeur, et ils rendaient gloire à Dieu : et remplis de crainte ils disaient : Nous avons vu des merveilles aujourd'hui. Luc. V.
Le premier sentiment que l'on éprouve en face du surnaturel est celui de la crainte : on sent que l'on est en face de la majesté infinie. Mais tous les miracles de J.-C. sont tellement imprégnés de lumière et de bonté que l'on sent cette majesté infinie pleine de bienveillance et que l'on est aussitôt porté à glorifier Dieu. Ces louanges compensaient les pensées mauvaises des Pharisiens.

Ils glorifiaient Dieu, dit S. Matthieu, **de ce qu'il avait**
Mt. IX. 8. **donné un tel pouvoir aux hommes.** « Leur pensée ne s'élevait pas encore suffisamment haut : ils auraient dû voir qu'il était plus qu'un homme, qu'il était le Fils de Dieu. Jésus, cependant, ne leur fait point de reproche, se contentant d'élever peu à peu leur esprit vers les régions supérieures. » Chrys. ut supr. n. 3.

Nous qui savons que J.-C. est vraiment le Fils de Dieu, nous devons plus encore remercier Dieu de ce qu'un pareil pouvoir a été donné aux hommes ; car ce pouvoir appartient désormais aux hommes, puisque le Fils de Dieu nous appartient. Il faut nous réjouir de posséder celui qui non seulement a le pouvoir de faire des miracles, mais aussi le pouvoir de remettre les péchés, de guérir toutes les blessures et toutes les langueurs de notre âme. Il ne peut le faire que parce qu'il est Dieu. Ecoutons donc la
IX. 2. parole qu'il adressait au paralytique : *Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis*. Devant un tel médecin, ne faut-il pas avoir confiance ? Ah ! sans doute mes blessures, ma maladie étaient graves. « Il n'y avait plus d'espoir pour moi, si vous n'aviez été là pour me guérir, disait S. Augustin. Où serais-je encore, si vous n'étiez venu ? La blessure qui me mettait en péril était grande ; elle réclamait un médecin tout puissant, mais pour un médecin tout puissant il n'y a pas de blessure incurable. » Il est avec nous, Aug. in Ps. 58. n. 11.
il est à nous. « Nous pouvons tout, dit S. Léon, en celui sans lequel nous ne pouvons rien. » Omnia possumus in eo sine quo nihil possumus. Leo m.

LXXXIII

La vocation de S. Matthieu

J.-C. continue son œuvre de souveraineté, exerçant sa puissance sur les âmes en même temps que sur les corps. L'Evangéliste S. Matthieu, dit la Glose, place l'histoire de sa vocation au milieu d'une série de miracles : et, en effet, le changement de ce publicain en apôtre fut un grand miracle. UN MIRACLE DE LA GRACE

A mesure que s'accentue l'opposition de la Synagogue, Jésus sépare son œuvre de la Synagogue, cela nous apparaît dans la vocation de S. Matthieu.

Après cela, il sortit, dit S. Marc, pour aller **du côté de la**
II. 13. **mer ; et tout le peuple venait à lui, et il les enseignait.**

Et lorsqu'il passait, il vit Lévi, fils d'Alphée, assis au bu-
14. **reau de péage.** Capharnaüm était un lieu de transit considé-

UN PÉAGER

rable : le bureau de douane devait être important. S. Marc et S. Luc donnent à ce péager le nom de Lévi, le nom qu'il avait avant sa conversion, sans doute par délicatesse, dit S. Jérôme, ne voulant pas désigner cet homme dont ils racontent la conversion par son nom d'Apôtre. Les publicains vivaient généralement en dehors des observances de la Loi, dans une vie toute profane : leurs exactions étaient fréquentes : aussi étaient-ils considérés comme des pécheurs. S. Matthieu lui donne le nom de Matthieu, sans doute un nom qu'il avait pris en se convertissant, ne voulant pas dissimuler le miracle de grâce qui s'était fait en lui ; voulant, dit S. Jérôme, montrer à ceux qui le liraient qu'aucun pécheur ne doit désespérer de son salut. « C'est une chose qui n'est pas ordinaire, dit S. Jean Chrysostôme, que cette sincérité avec laquelle les Apôtres racontent des choses qui vont à leur humiliation. N'est-ce pas là pour eux un titre à être crus quand ils racontent les prodiges de leur maître, auxquels d'ailleurs ils ne craignent pas de joindre ses humiliations ? »

Chrys. Homil. 30 in Matth. n. 1.

L'APPEL DE JÉSUS

Et Jésus lui dit : Suis-moi. Et se levant, abandonnant tout, dit S. Luc, **il le suivit.** Ne faut-il pas admirer ici la bonté de celui qui appelle ? « Il avait pris ses premiers Apôtres dans une condition humble, mais la condition de celui-ci était déshonorante, remplie de la pensée du gain, de procédés grossiers, d'injustices, et Jésus ne rougit pas d'appeler cet homme. Là, encore une fois, il montre qu'il est venu pour sauver les âmes, et qu'il peut faire d'un publicain un apôtre. » Matth. IX

Chrys. ib.

SA PUISSANCE

Quelle puissance aussi Jésus manifeste dans cette conversion ! Il y a dans l'autorité avec laquelle il s'impose à lui et l'arrache à sa famille, à sa position, à ses richesses, quelque chose de cette puissance souveraine qu'il manifestera dans la conversion de S. Paul.

id. ib.

Il est vrai que Jésus avait déjà fait des miracles, particulièrement à Capharnaüm ; ceux qui le suivaient faisaient donc un acte très raisonnable, comme le remarque S. Jérôme. Mais il y avait surtout, dit le même docteur, cette majesté, cet éclat qui rayonnaient sur son visage et trahissaient la divinité cachée ; il y avait cet aimant divin par lequel Dieu attire sa créature.

Hieron. h. l.

Il vit Lévi, fils d'Alphée... Il lui suffit d'un regard pour convertir cet homme, d'une parole pour l'enlever à toutes ses occupations. Ce regard, cette parole se retrouveront dans la suite des siècles avec la même puissance sur les cœurs. Que Julien l'Apostat raille les hommes qui quittent tout pour se lancer sur une parole dans l'inconnu ! Nous savons, nous, que ces hommes marchent dans la lumière.

« En admirant la puissance de celui qui appelle, il faut aussi, dit S. Jean Chrysostôme, admirer l'obéissance de celui qui est appelé. Il n'hésite pas un moment, il ne demande pas la permis-

sion de retourner à la maison afin d'annoncer son départ, il ne s'inquiète pas des intérêts qu'il sacrifie : il le suit aussitôt. » Chrys. ut supr.

« Voilà donc, dit S. Ambroise, que celui qui jusque-là avait enlevé le bien d'autrui abandonne ce qui lui appartient en propre. » Ambros. in Luc. l. 5. n. 16. Mais d'autre part, Jésus élèvera infiniment celui qui a abandonné pour lui ce poste où il était méprisé. « Il avait été un comptable exact des richesses périssables, et maintenant il va devenir un généreux dispensateur des richesses spirituelles. Il en avait appauvri beaucoup par ses exactions, il va maintenant faire des riches sans nombre en annonçant la justice. » Opus imperf. in Matth. Prolog. Il avait inscrit sur ses registres les noms de ceux qui trafiquaient; il écrira bientôt les miracles et les paroles de vie du Fils de Dieu.

LE BANQUET DU CONVERTI

Et, probablement quelques jours après, **il lui fit un grand**
V. 29. **banquet dans sa maison.** Il voulait célébrer sa vie nouvelle, témoigner au Sauveur sa reconnaissance, faire participer à ses biens temporels celui dont il attendait les biens éternels. Glossa. Il sentait aussi que Jésus lui faisait un grand honneur en venant s'asseoir à sa table. Chrys. ut supr. n. 2.

LES CONVIÉS

Il voulut faire participer à cet honneur et aux avantages de la conversation de Jésus ceux qui avaient vécu jusque-là avec lui. Déjà il commençait son œuvre d'apostolat. **Et il y avait là une grande foule de publicains et de pécheurs qui étaient à table**
Ib. **avec eux.**

Jésus a accepté l'invitation qui lui a été faite. « Ce n'était pas seulement dans ses discours, dans ses guérisons, dans les reproches qu'il adressait à ses ennemis, c'était même dans ses repas qu'il accomplisssait son œuvre, nous apprenant à faire servir à l'utilité de nos âmes tout temps et toute action. » Chrys. ib. « Celui qui est la vie, dit S. Pierre Chrysologue, vient assister à un banquet, afin de faire vivre avec lui ceux qui étaient destinés à la mort. » Chrysolog. serm. 30.

SCANDALE DES PHARISIENS

Les Pharisiens ne comprennent pas cette manière d'agir : ils se scandalisent et expriment leurs plaintes aux disciples de Jésus. **Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les**
IX. 11. **pécheurs?** « Quand les disciples paraissent être en faute, ils en font des reproches à leur maître ; et quand c'est celui-ci qui à leurs yeux est en faute, ils en font des reproches aux disciples, voulant mettre la division entre eux. » Chrysost. ut supr.

LA RÉPONSE DE JÉSUS

Et Jésus profite de cette attaque pour bien établir le rôle qu'il est venu remplir sur terre. **Et Jésus les entendant dit : Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du mé-**
IX. 12. **decin, mais ceux qui se portent mal.** « Ceux qui se portent bien sont ceux qui sont satisfaits de leur propre justice et n'ont point voulu se soumettre à la justice de Dieu : Jésus n'a rien à faire avec ceux-là. Et ceux qui se portent mal sont ceux qui, ayant conscience de leur faiblesse et de leurs fautes, cherchent la justice au-dessus d'eux par la pénitence. » Raban. Il y a une pointe d'ironie dans la

réponse du Sauveur : puissions-nous ne jamais mériter cette ironie du Fils de Dieu !

Au jugement des Pharisiens, les publicains étaient des malades, et par conséquent il fallait que le médecin des âmes allât à eux.

CE QU'IL VEUT

Il leur montre qu'il a fait non pas seulement une œuvre nécessaire, mais l'œuvre la meilleure. **Apprenez**, leur dit-il... C'était une formule d'un usage fréquent chez les docteurs quand ils renvoyaient à la Loi, s'appuyant sur l'autorité divine. **Apprenez ce que veut dire cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice.** (Osée. VI. 6.) Les renvoyant à la Loi, Jésus leur prou- v. 13
vait que l'accusation qu'ils portaient contre lui remontait jusqu'à Dieu. Dieu avait voulu les sacrifices, puisqu'il avait réglé lui-même les rites des sacrifices. « Mais les sacrifices étaient impuissants à opérer la justice, puisque les Prophètes réclamaient de plus la miséricorde, et que les hommes ne pouvaient espérer leur salut que de la miséricorde. » Et Jésus est heureux de se montrer comme le grand instrument de la miséricorde. **Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs.** v. 13

Chrys. ib. n. 3.

Hilar. Cap. 19 in Matth. n. 2.

CEUX QU'IL APPELLE

« Il leur serait facile de comprendre, dit S. Jean Chrysostôme, qu'il n'y a sur terre personne qui soit vraiment juste, et par conséquent qu'il est venu pour tous et pour eux-mêmes. Mais quelle consolation pour les pécheurs de savoir qu'il ne les a pas en horreur, mais que de plus il est venu pour eux. »

Chrys. ut supr.

S. Luc ajoute : **pour la pénitence.** « Il est venu non pour approuver les pécheurs, mais pour les changer. » « Le Père céleste, dit S. Justin, aime la pénitence plus que la peine, » la peine intérieure que le pécheur s'inflige à lui-même par le repentir et qui change le cœur plus que la peine qu'il est obligé d'infliger lui-même et qui ne change rien. « C'est pourquoi, dit S. Ambroise, ceux qui usurpent la justice ne sont pas appelés à la grâce, puisque la grâce naît de la pénitence, et celui qui dédaigne la pénitence renonce à la grâce. »

Id.

Pœnitentiam mavult quam pœnam cœlestis Pater. Justin. Apolog. 1. n. 15.

Ambros. in Luc. l. 5. n. 22.

INTERVENTION DES DISCIPLES DE JÉSUS

C'était bien de prôner la nécessité de la pénitence et de travailler au relèvement des pécheurs : toutefois il ne fallait pas pactiser avec eux ; et il semblait aux disciples de Jean que c'était le cas de Jésus et de ses disciples. Depuis l'emprisonnement de leur maître ils s'étaient dispersés, et au lieu de se rattacher franchement à Jésus, ils étaient là à l'observer : son genre de vie était si différent de ce celui qu'ils avaient pratiqué avec Jean! **Ils s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Pourquoi nous et les Pharisiens jeûnons-nous si souvent, tandis que vos disciples ne jeûnent pas ?** v. 14

LEUR PLAINTE

« Il y avait là une vanterie, dit S. Jérôme, et de plus une trahison : ils se mettaient avec les Pharisiens que leur maître avait traités si sévèrement, et ils accusaient celui à qui leur maître avait rendu témoignage. »

Hieron. h.l.

Les Pharisiens jeûnaient pour obéir à la Loi, mais dans leurs jeûnes ils outrepassaient de beaucoup les prescriptions de la Loi. Les disciples de Jean, pour imiter leur maître, se livraient à des jeûnes d'une rigueur extraordinaire. Jésus aurait pu simplement les rappeler à la modestie : il se contente d'excuser avec douceur ses disciples, mais en le faisant il nous révèlera les vérités les plus hautes.

J.-C. EXCUSE SES DISCIPLES

Il leur dit : Est-ce que les fils de l'époux (ou plus exactement *les fils de la chambre nuptiale*, les amis de l'époux qui forment son cortège au jour de son mariage), **peuvent être dans le**
IX. 15. **deuil pendant que l'époux est avec eux ?** « Jean l'avait appelé de ce nom d'époux, se désignant lui-même par le nom d'ami de l'époux, plein de joie en entendant la voix de l'époux. Jésus leur rappelait dans ce moment ces paroles. » Un grand mystère se célébrait à ce moment sur terre, l'union de J.-C. avec son Eglise ; les Apôtres étaient associés à ce mystère ; ils étaient les amis de l'époux allant au-devant de son épouse : pouvaient-ils être dans la tristesse pendant qu'ils avaient l'époux avec eux ? Il y avait là non de la gourmandise, mais de l'honneur rendu à un grand mystère.

Chrys. ut supr.

Id. n. 4.

« Jean qui n'avait par lui-même aucune grandeur, pouvait chercher du mérite dans ses jeûnes ; mais le Christ qui avait le pouvoir de remettre les péchés, pourquoi se serait-il éloigné de ceux qu'il pouvait rendre meilleurs que ceux qui jeûnaient ? Il devait un jour les nourrir dans son sacrement, et à cause de cela il ne dédaigne pas de s'asseoir à leur table... Ces rapports qu'il a avec les pécheurs sont une preuve de sa puissance, un signe de la grâce qu'il doit leur donner un jour. »

Ut gratiam cerneres, agnosceres potestatem. Ambros. In Luc. l. 2. n. 11.

Et il pense aux jours prochains où il ne sera plus avec eux : **Les jours viendront où l'époux leur sera enlevé, et alors ils jeû-**
v. 15. **neront.** « Mais leur jeûne sera en harmonie avec leur condition. Le jeûne, dit S. Jean Chrysostôme, n'est point triste de sa nature, il ne l'est que pour les âmes faibles : pour ceux qui veulent vivre avec la sagesse, il a de vraies douceurs. » Et, en effet, comment pourrait jeûner celui qui se nourrit du Christ, « celui qui boit le Christ ? dit S. Ambroise. C'est lui-même qui a dit : *Celui qui boit de l'eau que je donnerai, n'aura jamais soif.* Caïphe et Pilate n'ont pu nous enlever le Christ ; il n'y a plus de jeûne pour nous qui possédons le Christ et nous nous nourrissons de la chair et du sang du Christ. » « Quand il annonce que, lui présent, ses disciples ne peuvent pas jeûner, il annonce, dit S. Hilaire, la joie de sa présence et le sacrement de la nourriture sacrée, sacrement dont ils n'avaient pas besoin, tant qu'ils jouissaient de sa présence corporelle. Ceux-là jeûneront qui, privés de cette présence ne croiront pas à sa Résurrection ; car c'est dans la foi à sa Résurrection que l'on reçoit le sacrement du pain céleste ; et quiconque est

UNE RÉNOVATION ANNONCÉE

Chrys. ut supr. n. 3.

Ambros. In Luc. l. 5. n. 22.

Quisquis sine Christo est, in vitæ cibi jejunio relinquetur. Hilar. in Matth. c. 9. n. 3.

sans le Christ demeure dans un jeûne perpétuel de la nourriture de vie. »

Ils ne jeûneront donc pas, sauf dans les jours où il leur aura été enlevé par la mort, et dans les jours si douloureux aux âmes qui aiment le Christ, où le Christ leur enlève le sentiment de sa présence afin qu'elles le désirent davantage.

Mais, pour en arriver là, il fallait toute une rénovation ; et cette rénovation sublime, il l'annonce en se servant d'une image des plus vulgaires, qu'il ennoblit comme tout ce qu'il touche, en même temps « qu'il leur fait comprendre, dit S. Hilaire, que les sacrements qui étaient les sacrements parfaits du salut ne pouvaient être confiés à ceux qui étaient encore dans les vieilles (Hilar. ut supr. n. 4.) choses. » **Personne ne met une pièce d'étoffe neuve à un vieux vêtement, car elle emporterait une partie du vêtement faisant une plus grande déchirure.** (Matth. IX 16)

Cette vétusté qui ne pouvait être réparée par des pièces fermant les déchirures, qui ne pouvait l'être que par une rénovation (Hieron. h. l.) totale, s'appliquait bien à la Loi ; la Loi montrait son impuissance à conduire l'homme à la perfection. Vouloir joindre la vie nouvelle aux observances mosaïques, c'était montrer de plus en plus l'impuissance de celles-ci et les exposer à des déchirures toujours plus grandes. « Cette erreur de vouloir coudre du neuf sur du vieux était celle que commettaient encore les Galates et les Chrétiens (Id.) judaïsants pour lesquels S. Paul était si sévère. » Il fallait un vêtement neuf. « Il fallait une rénovation, une renaissance complète à ses disciples pour qu'ils portassent allégrement les austérités de la vie nouvelle. Pour le moment les pratiques de la pénitence (Id.) auraient pu décourager leur foi naissante. »

Nous avons reçu l'ordre, dit S. Ambroise, de revêtir un vêtement nouveau, de dépouiller le vieil homme avec ses actes. Il faut donc garder toujours ce vêtement dans son unité, y garder toujours la couleur du Christ, le reflet du Christ par le soin que nous aurons à l'imiter, n'y admettant rien qui ferait tache et déplairait au Christ, garder intact ce vêtement nuptial que nous avons reçu de lui. Et qu'est-ce qui plaît à l'époux, sinon la paix, la pureté, la (Ambros. ut supr. n. 24.) charité ?

L'exemple suivant s'applique plus directement à la Loi et dit davantage la nouveauté de l'élément que J.-C. veut introduire dans le monde. **Et l'on ne met pas le vin nouveau dans des outres vieilles, autrement les outres se rompent et le vin se répand et les outres sont perdues. Mais on met le vin nouveau dans des outres neuves, et l'un et l'autre se conservent.** L'esprit qu'il devait répandre dans le monde était comme (v. 17.) un vin bouillonnant, donnant la générosité aux âmes. Il ne pouvait être contenu dans les formes anciennes, il les aurait brisées : il lui fallait des formes nouvelles.

« Et il fallait des âmes complètement renouvelées : des âmes vieillies dans l'habitude du péché ne pouvaient porter les grands mystères de la grâce nouvelle, dit S. Hilaire ; et il y aurait une double faute si par l'effet de la vétusté amenée par le péché on ne pouvait porter la vertu de la grâce nouvelle. » Hilar. ut supr.

Le symbole du vêtement s'appliquait surtout à l'extérieur de la vie chrétienne : celui du vin nouveau à l'esprit intérieur. « Le vin nous refait au dedans, dit Bède, le vêtement nous protège au dehors. » « Dans le symbole de ce vin nouveau, dit S. Grégoire, Bede. In Marc. le Sauveur faisait allusion à cet esprit que les Apôtres devaient recevoir un jour et au sujet duquel on devait dire des Apôtres qu'*ils étaient pleins de vin nouveau.* » Gregor. Moral. l. 23. n. 20.

Toutefois Jésus reconnaît que ce changement qu'il annonce sera difficilement accepté : on ne renonce pas facilement à de vieilles habitudes, à de vieilles idées : elles semblent du vin vieux flattant notre palais. **Personne venant de boire du vin vieux n'en veut**
℣. 39. **aussitôt du nouveau, car il dit : le vieux est meilleur.** Toujours le Sauveur dans son indulgence infinie sait pallier la faute.

Au milieu de toutes ces attaques, comme Jésus demeure calme et bon ; il explique, il élève les esprits, il excuse : il est le maître des âmes.

LXXXIV

Guérison de l'impotent de Béthesda

I. Jésus médecin des âmes

Après cela était un jour de fête des Juifs. Jésus monta à
℣. 1. **Jérusalem.** Quelle était cette fête ? S. Jean ne le dit pas. Certains ont pensé à la fête de Pâques, d'autres à la fête de la Pentecôte, d'autres à celle des Tabernacles : il est probable qu'il s'agit de la fête des Purim qui se célébrait en mars en souvenir de la délivrance des Juifs par Esther. Comme c'était une fête particulière aux Juifs qui ne passa point dans la liturgie chrétienne, S. Jean ne l'aurait mentionnée que par cette dénomination vague *une fête des Juifs*. UNE FÊTE DES JUIFS

La détermination de cette fête aurait été précieuse pour fixer la chronologie de la vie du Sauveur ; les Evangélistes se sont montrés très indifférents à ces questions de temps ; les Pères un peu moins, mais infiniment plus que nos exégètes modernes : ils cherchaient à pénétrer jusqu'à la manne cachée dans l'Evangile beaucoup plus qu'à en étudier la structure extérieure.

Après cela... S. Jean rattachant le présent miracle qui produisit si peu de fruit à Jérusalem aux incidents précédents, la foi si prompte des Samaritains, la foi si complète de l'officier royal de Capharnaüm, fait ressortir ce fait, dit S. Cyrille, que les étrangers furent plus prompts à croire que les habitants de la cité sainte.

Cyrill. in h. l. Joan.

LA PISCINE DE BÉTHESDA

Or il y a à Jérusalem un réservoir d'eau surnommé Béthesda, ayant cinq portiques. Ils avaient été élevés pour abriter les malades qni s'empressaient à cette eau miraculeuse. v. 2

Il y avait là, couchés, un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, et d'autres qui avaient les membres desséchés... « C'était là, dit S. Augustin, l'image du peuple juif abrité sous les portiques des livres mosaïques, qui convainquent les pécheurs mais ne peuvent les absoudre. » v. 4

Aug. Tr. 17 in Joan. n. 2.

« Ces malades, dit Bède, représentaient bien les hommes qui, vivant sous la Loi et n'ayant pas la force pour l'accomplir, attendaient la grâce du Sauveur. C'étaient des aveugles qui n'avaient pas la vraie foi, des boiteux qui voyaient le devoir et ne se sentaient pas la force de l'accomplir, des malades aux membres desséchés, c'est-à-dire des âmes qui manquaient de la vie que donnent l'espérance et la charité. »

Beda. in Joan.

L'AGITATION DE L'EAU

Ils attendaient le mouvement de l'eau, car un Ange à certains moments descendait dans la piscine et troublait l'eau ; et celui qui y entrait le premier après l'agitation de l'eau guérissait, de quelque infirmité qu'il fut atteint. « L'eau était troublée tout à coup : il y avait là, croyez-le, dit S. Augustin, l'action d'un Ange, et qui n'était point sans une profonde signification : il y avait là un grand mystère annoncé. »

UN MYSTÈRE ANNONCÉ

Aug. ut supr. n. 3.

« Si J.-C., dit S. Jean Chrysostôme, nous avait donné sans les annoncer les grandes choses qu'il nous apportait, on y aurait cru difficilement. Qu'annoncerait-il ici ? Le baptême qu'il doit établir plein de vertu et de grâce, le baptême qui effacera les péchés,... qui rendra la vie aux morts. »

« Il a créé l'eau d'abord, l'eau qui lave les souillures;... Dans la Loi ancienne les purifications par l'eau étaient fréquentes. L'eau servait aussi à guérir certaines maladies: Dieu rapprochait de plus en plus la figure de la réalité. »

Chrys. Homil. 36 in Joan. n. 1.

Un Ange agitant cette eau lui donnait le pouvoir de guérir, pour nous apprendre que le maître des Anges, celui que les Prophètes ont appelé l'Ange du grand Conseil, aura plus encore le pouvoir de guérir les âmes. Cette eau ne guérissait point par elle-même, il fallait l'intervention de l'Ange ; de même l'eau n'agit point par sa propre vertu en nos âmes : elle guérit nos âmes par l'action de l'Esprit St.

Beda, in Joan.

Chrys. ut supr.

Dans cette guérison qui allait être opérée non plus par le contact de l'eau, mais par une parole du Sauveur, les premiers chré-

tiens ont vu la figure de ce sacrement qu'on a appelé un second baptême, le sacrement de pénitence.

Cette agitation de l'eau rappelle le mystère où les deux sacrements, le baptême et la pénitence puisent leur vertu, la Passion du Sauveur. « J.-C, par sa venue sur terre, dit S. Augustin, par son enseignement a créé parmi les pécheurs une agitation qui a abouti à la grande agitation de la Passion. Descendre dans l'eau troublée c'est croire humblement à la Passion de J.-C. » Aug. ut supr.

« L'Ange n'intervenait que d'une façon intermittente ; un seul homme était guéri : et maintenant ce n'est plus un seul homme, ce sont tous ceux qui viendront, et cela toujours. Que le monde entier vienne à cette eau salutaire, sa vertu n'en sera pas épuisée. » Chrys. ut supr.

POURQUOI UN SEUL GUÉRI ?

« Mais aujourd'hui pourquoi dans cette multitude de souffreteux, J.-C. n'en guérit-il qu'un seul, demande S. Augustin, quand d'une seule parole il pouvait les rendre tous à la santé ? Un seul, c'était peu pour une telle puissance et une telle bonté. Il voulait nous faire comprendre qu'à ce moment cette puissance et cette bonté s'employaient au salut de l'âme plus qu'à la guérison du corps. Le corps il le sauvera au dernier jour, au jour de la résurrection. Les bienfaits qu'il avait accordés aux corps ont été interrompus par la mort : les yeux qu'il avait ouverts se sont fermés à nouveau ; les membres des paralytiques où il avait fait à nouveau circuler la vie ont été réduits en poussière, mais l'âme qui a eu foi est entrée pour toujours dans la vie éternelle. En guérissant ce malade, il se proposait donc avant tout de donner un signe : un signe de l'âme dont il devait guérir les langueurs... Cette œuvre est infiniment plus grande, c'est elle que nous devons admirer : c'est pour accomplir cette œuvre qu'il est venu. » Et c'est parce qu'il était venu pour cette œuvre plus grande, qu'aujourd'hui il ne guérit qu'un seul de ces malades. Aug. ut supr. n. 1.

« Il en a guéri un seul, dit encore S. Augustin, pour nous montrer qu'on ne pourra recevoir le pardon de ses fautes qu'en demeurant dans l'unité d'un seul et même corps. » Aug. ut supr. n. 3.

Il y avait là un homme tenu par sa maladie depuis trente-
V. 5. **huit ans. Jésus connaissant son état...** « Il est facile de voir pourquoi Jésus s'arrête de préférence devant celui-là : il veut manifester sa puissance et sa bonté, dit S. Jean Chrysostôme : la maladie paraissait bien incurable et bien désespérée : ce malheureux était comme un réservoir vivant de tous les maux, et cela depuis un temps énorme, qui représentait toute une vie. » Chrys. Homil. 12. contr. Anomœos. n. 2. Op. t. 1. p. 671.

C'était bien là l'image de l'humanité malade depuis si longtemps, l'image aussi de ces pécheurs invétérés dont on dit volontiers : Il n'y a plus rien à faire pour eux. Il n'y aurait plus rien à faire si J.-C. n'était pas là.

Jésus le voyant gisant et sachant qu'il était malade depuis

QUESTION DE JÉSUS

longtemps, lui dit : Veux-tu être guéri ? « D'autres auraient pu s'irriter devant une telle question. Comment pouvez-vous me demander si je veux être guéri ? Vous savez, dit S. Jean Chrysostôme, comme les malades sont souvent irritables. Cet homme au lieu de se répandre en plaintes ne fait que constater la quasi impossibilité de sa guérison. **Il répondit : Seigneur, je n'ai personne pour, quand l'eau a été troublée, m'y jeter ; et pendant que j'y vais, un autre y arrive avant moi.** Quelle tristesse on sent dans ces paroles et aussi quelle résignation ! La vue du bonheur des autres rend nos souffrances plus cuisantes : les guérisons dont il était témoin lui rendaient son mal plus pénible, et cependant il ne murmure point. » v. 6. v. 7.

Chrys. ib.

CE QUE REPRÉSENTE CET IMPOTENT

N'était-ce pas l'image de ce peuple juif qui voyait de temps en temps passer devant lui les bouillonnements de l'esprit de Dieu dans les Prophètes, qui aurait voulu pouvoir s'appuyer sur un homme fort, être porté par lui à Dieu, et qui ne le trouvait pas ?

C'est aussi l'image de ces pécheurs invétérés qui auraient encore le désir de se relever et qui ne se sentent plus la force de le faire par eux-mêmes ; ils voudraient trouver quelqu'un sur qui ils pourraient s'appuyer et ils disent avec tristesse : Je n'ai personne. Quelquefois aussi il arrive que celui sur qui ils s'appuyaient n'est pas un homme : *Je n'ai personne.* Heureusement que J.-C est là : *Voulez-vous être guéri ?* leur dit-il. La première condition pour être guéri, c'est de le vouloir sincèrement et d'avoir confiance au médecin. « J.-C. l'a interrogé, dit S. Jean Chrysostôme, non pour connaître ses désirs, mais pour éveiller en lui la confiance. » Tout à l'heure quand il saura dans sa confiance vouloir, et pour vouloir il lui suffit d'obéir à J.-C., il saura se tenir debout et accomplir un travail qui exige de la force. Mais celui qui n'ayant pas conscience de sa maladie et n'ayant pas le désir de la guérison, comment pourrait-il être guéri ? « Il n'y a pas de malades plus incurables, dit S. Augustin, que ceux qui se croient en parfaite santé. »

Chrys. Homil. 37 in Joan. n. 1.

Nemo est insanabilior eo qui sibi sanus videtur. Aug.

Et s'il voulait sans vouloir complètement, comme ces âmes malades qui aiment leur mal, s'il y avait en lui deux volontés en lutte, une volonté voulant s'élever vers Dieu, et une volonté retombant sur son mal, comment pourrait-il mériter la guérison ?

Voluntatem parte assurgentem cum aliâ parte cadente luctantem. id.

LE MIRACLE

Jésus lui dit : Lève-toi, prends ton grabat sur tes épaules et marche. Et à l'instant cet homme se leva, il prit son lit et il marchait. v. 8.

« Quand J.-C. accomplit ses miracles, dit S. Jean Chrysostôme, souvent il y ajoute telle circonstance qui doit en augmenter la certitude : c'est, à la multiplication des pains, les corbeilles pleines de restes ramassés par les Apôtres ; dans la guérison du lépreux, l'ordre d'aller se montrer au prêtre ; dans l'eau changée

en vin, l'ordre de faire goûter ce vin au chef du banquet ; après une résurrection, l'ordre de donner à manger au ressuscité ; ici, c'est cet ordre donné à l'impotent de prendre son lit et de l'emporter. Il faisait cela pour confondre à l'avance les calomniateurs de ses miracles, et pour convaincre les moins perspicaces que ce qu'il faisait il le faisait pour tous. » Chrys. ut supr.

« J.-C. ne lui a pas demandé à l'avance la foi, condition qu'il réclamait avant tout miracle à ceux qui avaient entendu parler de lui : celui-ci ne le connaissait pas. Mais avec quelle foi il accueille la parole du Sauveur ! Il ne dit point : Cet homme, d'une seule parole, prétend en faire plus que l'Ange descendant du ciel ; mais il obéit, il se lève, il marche. » J.-C. fait ce que l'homme ne peut pas faire, il donne instantanément la santé, la force et la foi. ib. n. 2.

LEÇON ADRESSÉE À D'AUTRES

Lève-toi... C'est la parole que J.-C. adresse à toutes les âmes représentées par ce miraculé. *Lève-toi,* c'est-à-dire secoue l'engourdissement où te tenaient tous tes vices, et tiens-toi debout pour pratiquer toutes les vertus qui doivent te conduire au salut éternel. Bede. Comm. in Joan

Prends ton lit et marche, c'est-à-dire porte désormais avec courage tout ce qui te portait. « Ce lit de douleur sur lequel ce malade était gisant, c'était, dit S. Augustin, toutes les infirmités de la chair. Et heureux encore sont ceux pour qui c'est un lit de douleur, car il y en a qui s'y plaisent. Prenez votre lit et marchez. » Aug. in Ps. 40. n. 5 (fr. Medit. LXXXII

Portez ce corps qui jusqu'ici vous portait et dont vous étiez trop dépendant et sachez le conduire où il faudra.

« Quand vous étiez malade, dit S. Augustin, votre prochain vous portait ; vous êtes maintenant revenu à la santé, portez votre prochain. *Portez les fardeaux les uns des autres. et ainsi vous*
G. VI. 2. *accomplirez la loi du Christ.* Mais en le portant tâchez de marcher. Et où faut-il donc aller ? Il faut aller à ce Dieu que nous devons aimer de tout notre cœur... Nous ne sommes pas encore arrivés jusqu'à lui, mais nous avons notre prochain toujours avec nous. Il faut donc porter celui qui est avec vous, afin que vous puissiez parvenir à celui avec qui vous voulez demeurer. » Aug. Tr. 17 in Joan. n. 9.

« Mais cet homme, dit S. Jean Chrysostôme, est plus admirable encore dans ce qui suit. » Chrys. ut supr. « Pendant qu'il est à sa joie, les Juifs sont à leur mauvaise passion de l'envie, » dit S. Fulgence. Lætatur curatus, et æmulatur Judæus. Fulgent. serm. 68. **Les Juifs lui dirent : C'est aujourd'hui le Sabbat, il ne t'est pas**
CHICANE DES JUIFS
V. 10. **permis d'emporter ton lit.** « Cet homme guéri, au jour du Sabbat, par son obéissance et sa foi, n'est-il pas, dit S. Cyrille. la figure de la guérison de ce peuple juif au dernier jour, au jour du Sabbat éternel, alors que rejetant les observances mosaïques il cherchera la justice uniquement dans la foi en J.-C. ? »... « Mais ils ne comprennent pas et ne veulent pas comprendre. Ils

sont bien là toujours le peuple insensé qu'avait annoncé Jérémie qui a des yeux pour voir et qui ne voit pas. Ils ne voient que l'observance matérielle, et ils ne savent pas voir celui qui est plus
Cyrill. in h. l. Joan. grand que le Sabbat. »

SIMPLICITÉ DU MIRACULÉ

Et il répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit: Prends ton lit et marche. Celui qui m'a ainsi guéri a prouvé en me guérissant qu'il avait droit à mon obéissance. « Il ne cachera point par prudence humaine le bienfait reçu, dit S. Jean Chrysostôme : il le publie dans une magnifique confession. » « Il trouve et proclame que celui qui a accompli un si grand miracle doit être réputé un interprète véridique de la Loi. » v. 11.

Splendida voce beneficium confessus est. Chrys. ut supr.

Chrys Homil. 12 contr. Anom.

Et ils lui dirent : Quel est cet homme qui t'a dit cela ? « Ils ne disent pas, Celui qui t'a guéri. Ils font silence sur le miracle pour accuser à grand bruit la violation du Sabbat. » v. 12.

Chrys. Homil. 37 in Joan. n. 2.

Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c'était, car Jésus avait disparu de la foule qui était là. « Il avait disparu, dit S. Jean Chrysostôme, pour laisser à celui qui avait été guéri toute liberté dans son témoignage, et aussi pour ménager ses adversaires et leur laisser la possibilité de discuter entre eux
Ib. ce cas. » Il nous apprenait aussi dans nos bonnes actions à nous dérober à la louange, afin de faire monter toute louange jusqu'à Dieu. v. 13.

Nous recevons sans cesse des grâces précieuses et nous ne savons pas discerner celui qui nous les apporte, parce que nous demeurons trop dans la foule. « Il est difficile, dit S. Augustin, de voir Jésus dans la foule : la solitude est nécessaire à l'esprit ; il faut que notre pensée s'isole dans ses méditations pour voir Dieu. La foule est pleine d'agitation : cette vue de Dieu exige le secret. Ne cherchez donc pas Jésus dans la foule : il ne fait pas partie de la foule, il est au-dessus de la foule. »

Aug. Tr. 17 in Joan. n. 11.

NOUVELLE RENCONTRE

Après cela Jésus le trouva dans le temple. Il y était sans doute pour rendre grâces à Dieu. « Jésus le voyait dans la foule aussi bien que dans le temple ; mais lui ne reconnaît Jésus que
Id. ib. dans le temple ; car le temple est son lieu véritable. » v. 14.

AVERTISSEMENT DE JÉSUS

Et Jésus lui dit : Te voilà guéri ; ne pèche plus de peur qu'il ne t'arrive pire. La souffrance prise d'une façon générale est la suite du péché. « Habituellement nous ne comprenons pas la gravité du péché : Dieu nous la fait comprendre par la souffrance et par elle nous met en garde contre le péché. » Dans le cas présent, cette maladie était-elle la conséquence de péchés personnels ? J.-C. a jeté un voile sur cette question. En une autre circonstance il déclare que telle infirmité n'est pas le châtiment d'une faute commise par le patient ou par ses parents. (Joan. IX. 3). « Le Seigneur, dit Bède, sait pour quel motif chacun de nous souffre, motif que souvent nous ignorons, mais qui est toujours juste. Apprenons à nous soumettre à la main du Rédempteur, et à v. 14.

Chrys. Homil. 38. n. 1.

penser que ce que nous souffrons est au-dessous de ce que nous méritons. « Toutefois la paralysie symbolise bien le péché personnel : ce n'est pas une maladie que l'on apporte en naissant, mais que l'on gagne dans le cours de la vie, souvent par des contacts dangereux, d'autres fois par des abus. Beda. in Joan.

C'est pour cela sans doute que les premiers chrétiens voyaient dans ce miracle, dans la guérison si rapide par la parole du Sauveur, dans la vigueur si tôt revenue au malade le symbole du sacrement de pénitence. « Le péché, dit Jean Chrysostôme, est une paralysie et une grave paralysie : c'est plus qu'une paralysie, puisque c'est l'activité dans le mal. Et cependant si vous voulez vous en relever, vous le pouvez, quand même vous y seriez depuis trente-huit ans. Le Christ est là qui vous dit : Prenez votre lit et marchez : il suffit que vous vouliez. Vous n'avez personne qui vous soulève, mais vous avez Dieu ! Ne dites pas : pendant que j'essaie, un autre passe avant moi. Si vous voulez aller à la source de la vie, sachez qu'elle ne s'épuise pas par le nombre de ceux qui s'y guérissent. » V. Rossi : Rome souterraine. Chrys. Homil. 67 in Matth. n. 4.

Ne dites jamais : Je me suffis à moi-même (Eccli. XI, 26). Ce serait un orgueil qui vous conduirait à une impuissance radicale. Mais ne dites pas non plus : *Je n'ai personne* ; car le médecin qui peut guérir toute infirmité est là, près de vous, vous offrant son assistance.

Et Jésus veut que tout ce qu'il a souffert le mette en garde contre le péché : *de peur qu'il ne t'arrive pire.* « Par là, dit S. Jean Chrysostôme, nous apprenons qu'il y a un enfer, et que les tourments de l'enfer sont éternels. Qu'on ne dise pas qu'on ne peut pour le péché d'un moment subir des châtiments éternels : cet homme avait-il péché longtemps ? Et il avait passé presque toute sa vie dans la souffrance. Dieu ne mesure pas le péché à sa durée, mais à sa nature. »

« Il faut aussi comprendre que, si après avoir subi une peine pour nos fautes nous retombons dans ces fautes, notre châtiment sera plus grand, car il y aurait plus de malice et de mépris. »

« Et si après les chutes répétées, nous ne recevons aucun châtiment, n'allons-nous pas à des châtiments épouvantables ? Cette impunité est l'acheminement aux plus grands supplices. S. Paul proclamait cette vérité quand il disait : *Maintenant nous sommes* Viaticum ad majus supplicium.
Cor. XI. 32. *repris par le Seigneur afin de ne pas être condamnés avec ce monde.* Les avertissements sont pour la vie présente : le châtiment est pour l'autre vie. » Ainsi donc c'est à guérir du péché que Jésus travaille en tous ses miracles. Chrys. Homil. 38 in Joan. n. 1.

V. 15. **Cet homme s'en alla et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.** On sent dans l'empressement de cet homme éclater sa vive reconnaissance. Mais sans le savoir, il tournait les Juifs contre Jésus. Chrys. ib.

C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il faisait de telles choses le jour du Sabbat. Le Sabbat, le repos v. 16.
du Sabbat était leur grande institution nationale ; c'est pourquoi celui qui violait le Sabbat commettait un crime contre Dieu et contre la nation. Mais dans leur passion jalouse, ils avaient détourné le Sabbat de son sens véritable : c'est ce sens vrai que J.-C. veut lui rendre en accomplissant des guérisons en ce jour.

LXXXV

Guérison de l'impotent de Béthesda : II. Jésus, fils de Dieu, source de vie

Y eut-il de la part des Juifs une attaque ouverte ? Ou bien leur improbation se lisait-elle seulement dans leurs regards et leur attitude ? Jésus voulut répondre à leurs pensées, et, en leur rappelant la vraie signification du Sabbat, leur exposer le grand mystère qu'indiquait cette guérison accomplie au jour du Sabbat : il a agi au jour du Sabbat, parce qu'il agit avec son Père, parce qu'il est Fils de Dieu et source de vie.

J.-C. MAITRE DU SABBAT

Déjà au temple, J.-C. s'était présenté comme le maître du temple, il se présente aujourd'hui aux mêmes adversaires comme le maître du Sabbat.

Dans d'autres guérisons accomplies au jour du Sabbat, il se contentait d'alléguer les nécessités de la vie quotitienne (v. Matth. XII. 11, Luc XIII. 15, XVI. 5), ou bien le but du Sabbat qui *était fait pour l'homme et non l'homme pour le Sabbat* (Marc II. 27). Ici élevant le débat à des hauteurs transcendantes, il profite de cette attaque pour dire ce qu'il est, la puissance dans laquelle il agit : il est le Fils de Dieu, agissant avec son Père, il est source de vie pour tous les hommes. « Que le Seigneur, dit S. Augustin, nous révèle donc le mystère du Sabbat, de ce précepte qui avait été donné pour un temps aux Juifs ; qu'il nous dise comment le Sabbat a reçu en lui son véritable sens. »

Aug. Tr. 17 in Joan. n. 13.

J.-C. AGISSANT AVEC SON PERE

Jésus leur répondit : Mon Père agit sans cesse et moi j'agis pareillement. Joan. V.

« Et cependant, dit S. Augustin, il est écrit que *Dieu se reposa de ses œuvres le septième jour*. Le Sauveur n'a pu se mettre en contradiction avec la parole de Moïse ; sans cesse il y renvoie : *Moïse a écrit de moi*, disait-il. Une des prérogatives de Dieu qu'il nous serait le plus utile de comprendre, c'est le repos dans l'acti-

vité et l'activité dans le repos : pour arriver à l'intelligence de ces choses, il nous faut tout le recueillement du lieu saint, ajoutait le S. docteur. » id. ib. n. 14.

Il est dit dans l'Ecriture que Dieu s'est reposé, non qu'il eût besoin de repos, lui qui a créé toutes choses d'une parole, mais parce qu'il n'a plus rien créé après qu'il eut créé toutes choses parfaites dans leur espèce. Et l'Ecriture appelle cela un repos, pour nous apprendre, dit S. Augustin, que nous ne pouvons trouver le repos que dans des œuvres bonnes, que nous ne pouvons trouver le repos qu'en revenant à la ressemblance avec Dieu, à cette ressemblance dans laquelle nous avions été créés, que nous devons espérer le repos après cette vie si nous avons su y faire le bien. « C'est pour l'âme humaine, dit S. Augustin, une infirmité de prendre tellement plaisir en ses œuvres qu'elle se repose en elles plus qu'en elle-même : car ce qui produit ces œuvres vaut mieux que l'œuvre elle-même. Dieu rentrant en lui-même par son repos, nous avertit que s'il se plaît en ses œuvres, il n'en est ni plus grand ni plus heureux et qu'il ne peut trouver son vrai repos qu'en lui-même. » Aug. Tr. 20 in Joan. n. 2. Aug. de Gen. ad litt. l. 4. c. 15. n. 16.

Mais ce repos de Dieu est actif : Dieu continue à gouverner ce qu'il a créé ; sans cette assistance continuelle tout retomberait dans le néant : c'est pourquoi Jésus dit : *Mon Père agit sans cesse.* Aug. ib. c. 12. n. 22.

Et Jésus est associé à l'activité et au repos du Père : *Et moi j'agis de même.* « Le Père a créé la lumière, mais il l'a créée par sa parole, par son Verbe, et j'étais, je suis le Verbe de Dieu : c'est par moi que Dieu a créé le monde dans toutes ses parties, par moi qu'il le gouverne dans toutes ses phases. *Le Père agit sans cesse et moi j'agis de même.* » Aug. Tr. 17 in Joan. n. 15.

Dans sa vie mortelle, Jésus a eu aussi son activité et son repos. « Voyez dans l'Evangile, dit S. Augustin, comme il a travaillé. Il a opéré notre salut sur la croix, il a été couronné d'épines, il s'est laissé clouer à la croix, suspendre sur la croix, il a bu le vinaigre ; et quand tout fut consommé, la veille du Sabbat, il a rendu l'âme, et il s'est reposé dans le tombeau tout le jour du Sabbat... Mais combien son repos dans ce Sabbat saint entre tous était actif : il opérait alors le salut du monde. » « C'est alors qu'il créait le nouvel enchaînement des siècles. » « Comment pouvait-on attendre qu'il n'agît pas au jour du Sabbat ? » ib. Deinceps ordinaturus ordinem sæculorum. Aug. De Genes. ut supr. n. 21. id. Tr. 17 in J. n. 17.

J.-C. ÉGAL AU PERE

Mon Père agit sans cesse et moi j'agis de même. « Par là, dit S. Jean Chrysostôme, il se mettait dans une complète égalité avec le Père. Il ne dit pas : le Père agit et j'agis sous ses ordres, mais il affirme qu'il agit avec lui, comme lui. Et les Juifs ne s'y sont pas trompés : **Ils cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il détruisait le Sabbat, mais parce qu'il disait même que Dieu était son Père, se faisant ainsi**

COLERE DES JUIFS

égal à Dieu. Et Jésus qui toujours ramène les choses au sens exact quand on n'a pas compris sa pensée, Jésus ne corrige pas l'idée qu'ils attachent à ses paroles. » Au contraire, il la confirme et il la complète, « et en le faisant, dit S. Hilaire, en répondant à leurs attaques impies, il expose tout le sacrement de notre foi. » Joan. V.

Chrys. Homil. 38. n. 2.
Omne sacramentum fidei nostræ exposuit. Hilar. de Trinit. l. 7. n. 17.

« Les Juifs comprennent ce que ne comprennent pas les Ariens, dit S. Augustin, ils comprennent que Jésus se disait le Fils de Dieu; mais ils croient *qu'il se fait lui-même l'égal de Dieu*, usurpant l'égalité avec Dieu, renouvelant le crime de l'ange rebelle et du premier homme, et ils ne comprennent pas que Dieu l'a engendré son égal. *Ce n'est pas par usurpation qu'il a voulu se faire l'égal de Dieu, mais étant dans cette égalité, il s'est anéanti, il a pris la forme du serviteur.* Et parce qu'ils l'ont méprisé à cause de cette apparence de serviteur, les Juifs n'ont pas su voir son égalité avec Dieu. » Philip. II.

Aug. ut supr. n. 16.

Hilar. ut supr. n. 15.

L'Evangéliste ne s'y est pas trompé, dit S. Hilaire, il a vu et il indique dès maintenant la cause pour laquelle les Juifs haïssent Jésus et veulent le faire mourir.

Voilà donc le combat engagé : les Juifs ont accusé Jésus d'avoir violé le Sabbat, violation qui entraîne la peine de mort, et Jésus montre son action comme la continuation de l'action divine, action qui donne la vie. Les Juifs le traitent de blasphémateur pour s'être fait l'égal de Dieu, blasphème qui mérite encore la mort, et Jésus, au lieu de rien retrancher de son affirmation établit les qualités que lui confère sa naissance.

Cfr. Hilar. ut supr. n. 17.

TÉMOIGNAGE DE J.-C. SUR LUI-MÊME

Nous avons dans le discours qui va suivre le témoignage de Jésus sur lui-même, témoignage rempli d'une doctrine vraiment céleste.

« Il a été donné à l'Evangéliste S. Jean de préférence aux autres, dit S. Augustin, à S. Jean qui, à la Cène, a reposé sur le cœur de Jésus comme pour y puiser les secrets les plus sublimes, de nous dire ces choses qui excitent et nourrissent à la fois les âmes arrivées à l'âge viril. » Recueillons donc et méditons avec amour ce témoignage de Jésus qui nous a été transmis par l'Evangéliste théologien.

Aug. Tr. 18 in Joan. n. 1.

DIVISIONS DE SON DISCOURS

Jésus nous dit : ce qu'il est par rapport à Dieu (19-23) : une personne distincte du Père, mais recevant tout du Père, unie au Père dans l'unité d'opération, ayant reçu du Père le pouvoir de vivifier et le pouvoir de juger ;

ce qu'il est par rapport aux hommes (24-29): source de vie pour celui qui entend sa parole ; c'est lui qui doit évoquer tous les morts pour le jugement.

Il cite ensuite les différents témoignages qui établissent ses qualités. (31-40.)

Et enfin il dit les causes pour lesquelles une si grande lumière

n'a pas été reçue, les causes de l'incrédulité des Juifs et ses terribles effets.

Jésus donc répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis : le Fils ne peut rien faire de lui-même qu'il ne le voie faire CE QU'IL EST PAR RAPPORT AU PÈRE
V. 19. **au Père ; car les choses que fait celui-ci, le Fils aussi les fait pareillement.** « Et pourquoi reçoit-il du Père le pouvoir d'agir ? Parce qu'il a reçu du Père la naissance : le pouvoir en lui est identifié avec l'être, et c'est en recevant du Père son être qu'il en a reçu son pouvoir. » Aug. Tr. 20 in Joan. n. 4.

Et parce qu'il reçoit sans cesse du Père son être, sa puissance, sans cesse il regarde le Père. « Voir pour le Fils c'est naître de son Père. Il n'y a point de distinction entre la vision et la substance, ni entre la puissance et la substance. Tout ce qu'il est, il l'est par le Père, et tout ce qu'il peut, il le tient du Père. » id. ib. n. 8. O merveilleuse union des personnes divines ne possédant la puissance et la gloire que pour les donner et les rendre !

UNION DU FILS ET DU PÈRE

Les choses que fait le Père, le Fils les fait pareillement. « Quand notre âme forme son verbe et que nos lèvres l'émettent au dehors, dit S. Augustin, il y a un rapport entre le verbe intérieur et le verbe extérieur, mais il y a aussi une dissemblance. Et quand le Père agit et que le Fils agit, il n'y a aucune dissemblance entre l'action de l'un et l'action de l'autre, car ils agissent ensemble : le Père agit par le Fils. » ib. n. 10. Il n'y a entre eux aucune séparation, aucune différence, et si vous voyez la moindre séparation, ce n'est plus Dieu que vous voyez. « Vous êtes avec vos imaginations et non avec le Verbe de Dieu. Elevez-vous au-dessus des corps et faites-vous l'idée de l'âme : élevez-vous au-dessus des âmes et faites-vous l'idée de Dieu. Mais vous ne pouvez toucher Dieu si vous ne vous élevez au-dessus de la chair, au-dessus de l'esprit, au-dessus de vous-même... Il est au-dessus de moi celui qui m'a fait : nul ne le touche s'il ne s'élève au-dessus de soi. » ib. n. 11.

Transcende et corpus et sape animum: transcende et animum et sape Deum.

« Vous voyez les corps, vous voyez les astres du ciel, mais l'animal les voit aussi : élevez-vous donc au-dessus d'eux. Et comment moi qui suis sur terre m'élever au-dessus de la terre ? Vous le faites par votre âme. L'âme mesure la terre et l'univers, elle est donc plus grande qu'eux. Comparez l'âme au soleil et aux étoiles : sa splendeur est plus grande. Comparez sa célérité à toute autre célérité : rapide est le soleil en sa course, plus rapide est le mouvement de l'âme qui en un moment a su mesurer la course du soleil. C'est donc une grande chose que l'âme ; mais elle est changeante : elle connaît et bientôt elle ne connaît plus ; elle veut et bientôt ne veut plus ; elle fait le bien et elle fait le mal. Elevez-vous donc au-dessus de tout ce qui est changeant, élevez-vous au-dessus de votre âme et vous toucherez Dieu. Voyez le Verbe uni sans aucune séparation à celui qui le profère, car il le profère non par une émission de syllabes, mais par une émis-

sion de lumière, et y a-t-il une séparation entre la lumière et la flamme d'où elle procède ?... Comprenez donc, mes frères, que le Père, le Fils et l'Esprit S[t] sont unis dans une unité parfaite, et que toutes les œuvres de Dieu sont les œuvres du Père, du Fils et de l'Esprit S[t]. » Ah ! si à un moment votre esprit a pu s'élever à la vision de cette merveilleuse unité, arrêtez-vous à la contempler, car vous êtes arrivé au centre de toutes choses.

Aug. ib. n. 11-13. trad. abrég.

Le Fils ne peut rien faire de lui-même : il ne fait que ce qu'il voit faire au Père. « Voici, dit S. Jean Chrysostôme, une impossibilité qui vient non d'une impuissance, mais de la perfection d'une puissance. » « Cela lui est impossible, dit S. Augustin, comme il lui est impossible de faillir, et cela non par défaut mais par puissance : » il accomplit les mêmes œuvres que le Père, parce qu'il agit avec la même nature. « Que signifie, dit S. Hilaire, cette révélation que le Père fait au Fils de ses œuvres, sinon sa naissance, la naissance d'une personne subsistante d'une autre personne qui garde sa subsistence ? »

Chrys. Homil. 38 in Joan. n. 4.

Non deficienter non potest, sed potenter. Aug. contr. serm. Arian. c. 14. T. 8. col. 974.

Anne demonstratio operum aliud hic præter quam nativitatis fidem ingerit ut subsistentem Filium ex subsistente Deo Patre credamus. Hilar. de Trinit. l. 7. n. 19.

Voilà l'exemplaire éternel de la perfection auquel il nous faut tendre, arriver à l'heureuse impossibilité de pécher en arrivant non à l'unité qui est impossible à réaliser pour une créature, mais à l'union parfaite de notre intelligence et de notre volonté avec l'intelligence et la volonté divines, regarder toujours en Dieu pour faire ce que fait Dieu ; car nous sommes nés de Dieu, et si nous n'avons point reçu la nature divine, nous avons reçu au moins un germe de Dieu.

LE PÈRE RÉVÉLANT SES ŒUVRES AU FILS

Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait. Joan. V.
« En toutes ces paroles, dit S. Jean Chrysostôme, quel mélange de grandeur et d'humilité ! Tout à l'heure il disait : *Le Père agit et moi j'agis de même,* se montrant égal au Père. Puis il se met au-dessous du Père : *Le Fils ne peut faire que ce qu'il voit faire au Père.* Ensuite il se relève : *Tout ce que fait le Père, le Fils le le fait pareillement.* Puis il s'abaisse : *Le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait.* » Avec quelle aisance Jésus nous parle de ces choses sublimes, de ses relations intimes avec l'Etre des êtres, comme de la chose la plus simple du monde ! Les docteurs viendront plus tard, et comme S. Hilaire, S. Augustin analysant, pesant toutes ces paroles, y trouveront la plus haute métaphysique religieuse, la distinction des personnes, l'unité de la nature et des opérations. Mais dans ces paroles de Jésus ne sentez vous pas la parole que Jésus prononçait au temple à l'âge de douze ans : *Ne faut-il pas que je sois aux choses de mon Père ?* Ne la sentez-vous pas élevée à sa plus haute puissance ?

Chrys. Homil. 38 in Joan. n. 4.

Il lui montre tout ce qu'il fait, « car tout ce qu'il fait, dit S. Augustin, il le fait par le Fils ; il le lui montre en le faisant, et il le lui montre en lui-même. »

Aug. Tr. 21. n. 4.

Et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci,

20. **afin que vous soyez dans l'étonnement.** Il lui montrera des œuvres plus grandes à accomplir ; il les lui montrera quand il faudra les accomplir, et dès maintenant il les connait, car le *Père lui montre tout ce qu'il fait.*

Quelles sont ces œuvres plus grandes ? Il y en a deux : elles n'appartiennent qu'au Père, et données au Fils elles prouveront sa grandeur éminente : c'est le pouvoir de vivifier et le pouvoir de juger, **car de même que le Père ressuscite et vivifie les**
21. **morts, le Fils vivifie ceux qu'il veut.** Oui, il est évident que
35. 10. la source de toute vie est en Dieu : *en vous est la source de la vie*, lui disait le Psalmiste ; lui seul peut ressusciter les morts ; et si Jésus a en lui-même le pouvoir de vivifier, il est un avec le Père. LE PÈRE DONNANT AU FILS LE POUVOIR DE VIVIFIER

Quand sera-ce que le Fils exercera ce pouvoir de vivifier et de ressusciter les morts ?

D'abord dans sa vie mortelle : il devait bientôt accomplir des résurrections qui constitueraient des miracles plus grands que cette guérison ; Chrys. ut supr.

ensuite dans l'action qu'il exercerait sur tant d'âmes. « Les âmes ne sont vivantes qu'autant que Dieu est leur vie, et le Père a donné au Fils les âmes à vivifier. » Aug. Tr. 23 in Joan. n. 7.

« Et enfin il les ressuscitera au dernier jour, quand il les ressuscitera, pour la vie éternelle ; et en preuve qu'il a aussi en vue cette résurrection, il y joint le jugement. » id. Tr. 21. n. 11.

« Il exerce par lui-même cette œuvre de vivification, bien qu'il l'exerce avec le Père, et c'est pourquoi il dit : *Il vivifie ceux qu'il veut.* Mais de même qu'il n'y a qu'une seule substance, il n'y a pour le Fils et le Père qu'une seule volonté.... Quand Jésus ressuscite Lazare, voyez-le se tourner vers le Père et l'invoquer. Donc le Père et le Fils ont ressuscité Lazare dans la grâce de l'Esprit S[t] : toute la Trinité était là. » ib. n. 10.

J.-C. est source de vie comme le Père, avec le Père.

Et pour nous dire encore ses rapports avec le Père, il se montre à nous comme le juge suprême : **Car le Père ne juge personne,** LE POUVOIR DE JUGER
V. 22. **mais il a remis tout jugement au Fils.** « Mais comment cette parole, dit S. Augustin, se concilie-t-elle avec celle qu'il disait un autre jour : *Je ne juge personne ; il y a quelqu'un qui s'enquiert*
VIII. 50. *du mal et qui le juge.* Voyez comme il tourne et retourne notre esprit, ne laissant plus aucune place aux conceptions de la chair ; en le retournant il l'exerce ; en l'exerçant il le purifie ; en le purifiant il l'élargit, et après l'avoir élargi il le remplit. » ib. n. 12.

« Dans le jugement, c'est le Fils seul qui apparaîtra : le Père sera là, mais invisible. Et il apparaîtra sous la forme dans laquelle il est remonté au ciel. Les Anges de l'Ascension l'ont annoncé : *Comme vous l'avez vu remonter au ciel, ainsi un jour vous l'en verrez redescendre.* En tant que Dieu, il demeurera invisible

comme son Père, mais il apparaîtra dans son humanité, **afin que**
ib. **tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. »** Joh. 5

Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé. « Quand deux rois sont associés, dit S. Jean Chrysostôme, l'injure faite à l'un est ressentie par l'autre, surtout s'il s'agit du propre fils du roi. C'est pourquoi dans les personnes divines tout honneur rendu à J-C. remonte à son Père. » Et de fait si nous regardons sur terre, quels sont ceux qui ont rendu gloire à Dieu si ce n'est ceux qui ont rendu gloire à J.-C. ?

Chrys. Homil. 39. n. 2.

Ecoutons ensuite Jésus nous dire comment il exerce à l'honneur de son Père cette fonction de donner la vie et d'exercer la suprême judicature : nous saurons ce qu'il est pour nous.

CE QU'IL EST POUR NOUS :

SOURCE DE VIE

En vérité, en vérité je vous dis que celui qui écoute ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle, et il ne vient pas en jugement, car il a passé de la mort à la vie. Voilà l'œuvre de vie qui commence : il y en a qui ont déjà la vie éternelle, et ils l'ont en adhérant à sa parole ; en adhérant à cette parole, ils boivent à la source de vie. « Ils passent de la mort de l'infidélité à la vie de la foi, de la mort de l'erreur à la vie de la vérité, de la mort du péché à la vie de la justice. Donc il y a là déjà une résurrection des morts. »

Joh.

Aug. Tr. 19 in Joan. n. 8.

Et comment donc ne viennent-ils pas en jugement? S. Paul n'a-t-il pas dit : *Il nous faut tous comparaître devant le tribunal du Christ?* « Le jugement est quelquefois une peine et d'autrefois il n'est qu'un pur discernement, » dit S. Augustin. Et celui qui écoute la parole de Jésus ne connaîtra point le jugement qui est une peine, car déjà cette parole reçue le sépare de tout ceux qui ne sont pas à lui : *Il a passé de la mort à la vie*, et à la vie véritable, à la vie éternelle. « Et si c'est la grande sagesse dans la vie présente de sacrifier tout pour éviter la mort, pour prolonger sa vie, si on emploie tant de labeurs, tant de soucis, tant d'efforts pour vivre un peu plus longtemps, que ne fera-t-on pas pour vivre toujours ? »

id. Tr. 22. n. 5.

Aug. serm. 127 alias de Verbis Dom. 64. n 2.

Hé bien ! nous sommes aux portes de la vie. « Que celui qui vit déja vive encore davantage ! Que celui qui est mort revienne à la vie, qu'il entende la voix du Fils de Dieu, qu'il se lève et qu'il vive ! Jésus a fait entendre sa voix au tombeau de Lazare : Lazare y était depuis quatre jours et il est ressuscité ; votre cœur serait-il plus dur que la pierre de ce tombeau ? Levez-vous donc et marchez : on se lève par la foi, en marche en confessant sa foi. » Jésus vous parle, entendez la parole de vie.

Aug. Tr. 22 in Joan. n. 7.

En vérité, en vérité je vous le dis, l'heure approche et elle est déjà arrivée où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. Le voyez-vous, l'entendez-vous le Fils de Dieu, debout au milieu de l'humanité sur laquelle la mort exerce son empire, appelant tous les morts à la vie ?

Joh. 5

De quelle résurrection nous parle-t-il, de la résurrection de la chair ou de la résurrection de l'esprit? De l'une et de l'autre. « Oui, parlez-nous, ô Seigneur Jésus de la résurrection de la chair. Si vous ne l'aviez révélée, que pourrions-nous opposer à nos contradicteurs ?... Il nous parle d'une résurrection qui doit se faire plus tard, c'est la résurrection de la chair, et aussi d'une résurrection qui se fait dès maintenant, c'est la résurrection de l'esprit, qui prépare la résurrection de la chair... » Aug. Tr. 19. n. 19.

« Vous attendiez la résurrection pour le dernier jour : la résurrection est déjà commencée. *Ceux qui auront entendu... vivront...* En entendant ils vivront... On leur annonce le Christ, Verbe de Dieu, Fils de Dieu par qui toutes choses ont été faites, né de la Vierge, enfant, souffrant dans sa chair, mourant et ressuscitant dans sa chair, promettant la résurrection à la chair, la résurrection à l'esprit, à l'esprit avant la chair, à la chair après l'esprit. Celui qui l'entend et l'écoute vivra. » id. ib. n. 10.

Car de même que le Père a la vie en lui, ainsi il a
v. 26. **donné au Fils d'avoir la vie en lui.** « Dieu ne reçoit pas la vie d'ailleurs comme une chose qui lui serait étrangère, la vie de Dieu est son être ; *il a la vie en lui-même*, de sorte que la vie est lui-même... Dieu est vivant, notre âme est vivante ; mais la vie en Dieu est immuable, la vie de l'âme est changeante : elle était folle, elle devient sage ; elle était dans le péché, elle devient juste... et quand elle est dans le péché, c'est la mort ; quand elle devient juste, elle participe à une vie qui n'est pas la sienne, elle s'attache à Dieu de qui elle reçoit la justice. Il n'en est pas ainsi du Christ. Le Père a donné la vie au Christ comme il la possédait : il n'y a plus de distinction pour le Père que de l'avoir donnée, et pour le Fils de l'avoir reçue ; et comme il possède son être, il possède sa vie ; dès sa naissance, par le fait de sa naissance il est la vie, » il id. ib. n. 13.
possède la vie éternellement et il peut la communiquer surabondamment. Posséder la vie en soi est le premier attribut de Dieu : Jésus par sa naissance possédant la vie en lui-même est égal à Dieu ; il a le pouvoir de vivifier par lui-même, il est source de vie.

Avec le pouvoir de donner la vie, il lui a donné le pouvoir de juger.

JUGE DE TOUS LES HOMMES

Et il lui a donné aussi le pouvoir d'exercer le jugement
27. **parce qu'il est le fils de l'homme.** Comme *Fils de Dieu*, dit S. Augustin, il avait la vie en lui ; mais c'est le *fils de l'homme* qui doit paraître au jugement, et c'est pourquoi il a dû recevoir ce pouvoir qu'il ne possédait pas en tant qu'homme. » « Le Père id. Tr. 22. n. 11.
ne doit pas venir au jugement des vivants et des morts. Sans doute, il ne sera pas loin du Fils, mais il ne doit pas apparaître. Si le jugement se faisait pour les justes seuls, Dieu pourrait apparaître dans sa majesté : ils peuvent voir Dieu, ceux qui y ont été préparés par la pureté; mais comme le jugement se fait pour les bons

et pour les méchants, le juge qui y paraîtra sera celui qui peut être vu et par ceux qu'il doit couronner et par ceux qu'il doit condamner. »

id. Tr. 19. n. 16.

« Il y paraîtra donc dans cette nature dans laquelle il a été jugé. Il siégera en juge celui qui a paru devant un juge. Il condamnera les vrais coupables celui qui a été condamné n'étant pas coupable. » Ce sera l'homme qui vengera les outrages faits à Dieu par l'homme.

Aug. serm. 127. n. 10.

Ainsi ce Sauveur si bon ne craint pas de vous mettre en face de la terrible perspective du jugement : c'est lui qui sera votre juge, et il jugera toute offense faite à Dieu : Le Père lui a remis tout jugement dans les mains. Il juge dès maintenant. « Mais cette grande vérité qui est de nature à jeter l'effroi dans les cœurs, il la tempère par cette autre vérité qu'il est source de vie. » Pourquoi avoir peur du jugement quand on est près de la source où l'on peut boire la vie éternelle ?

Cyrill. h.l.

ANNONCE DE LA RÉSURRECTION ET DU JUGEMENT

Ce pouvoir de donner la vie, cette autorité pour juger, Jésus prouvera avec éclat qu'il les possède dans la résurrection qui précédera le jugement. **Ne vous étonnez point de ce que je vous dis, car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du fils de l'homme, et sortiront des tombeaux, ceux qui auront fait le bien en résurrection de vie, et ceux qui auront fait le mal en résurrection de jugement,** Joh. c'est-à-dire pour subir la peine.

Aug. Tr. 19. n. 18.

« Et alors, dit S. Augustin, se fera la grande séparation. Ici il y a une séparation dans les mœurs, les désirs, les affections : c'est la séparation qui dans l'aire existe déjà entre la paille et le bon grain. Là, la séparation sera complète : pendant que les méchants iront avec les démons, Jésus prendra avec lui le corps dont il est la tête, il offrira à Dieu son royaume et alors il apparaîtra dans sa gloire. »

Aug. ib.

Pour établir que le jugement qu'il prononcera alors, que tout jugement qu'il prononce dès maintenant est vraiment le jugement du Père, pour affirmer à nouveau sa parfaite unité d'action avec le Père, il résume son discours par la pensée qui l'avait commencé :

Aug ib. n. 18.

LE JUGEMENT DU FILS EST CELUI DU PÈRE

Je ne puis rien faire de moi-même, je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste, parce que je ne cherche v. **pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé ;** « non ma volonté, la volonté du fils de l'homme, une volonté qui résiste à Dieu, mais la volonté de celui qui m'a envoyé, bien que l'œuvre qu'il m'a donnée à faire, je l'accomplisse dans la pleine liberté de ma volonté. Les hommes font leur volonté et non la volonté de Dieu quand ils font ce qu'ils veulent et non ce que Dieu ordonne ; et quand ils agissent librement, mais en faisant la volonté de Dieu, ils ne font plus leur volonté. Faites volontairement

la volonté de Dieu, vous ferez votre volonté, et ce ne sera pas votre volonté, mais la volonté de celui qui vous commande. » Aug. ib.

« La recherche de l'intérêt personnel, dit S. Jean Chrysostôme, est habituellement la cause de nos injustices. Celui qui ne cherche point son intérêt, pour quel motif manquerait-il à la justice ? » Chrys. Homil. 39 in Joan. n. 4. L'abnégation si parfaite que nous trouvons en N. S. nous est une preuve palpable qu'il fait l'œuvre de Dieu, qu'il accomplit la mission qui lui a été imposée, qu'il nous apporte les ordres de Dieu. Sans cesse ses regards sont tournés vers le Père, ses oreilles attentives à la voix du Père : aussi son jugement, quand il le prononcera, sera irréformable : il jugera pour donner satisfaction à la justice éternelle.

Quand un chrétien juge, qu'il affirme non pour s'imposer, mais pour affirmer la vérité et la justice, pour affirmer le droit de Dieu, comme il est fort !

A l'exemple de J.-C. sachons regarder vers Dieu, recevoir toutes nos inspirations de Dieu : *Selon ce que j'entends ainsi je juge.*

Il est splendide ce tableau que J.-C. nous fait du Père agissant toujours, agissant dans son repos, du Fils contemplant sans cesse, du Père révélant tout au Fils, lui donnant la mission de vivifier et de juger, de vivifier les âmes dès maintenant, les corps au dernier jour ; du Fils ayant ce pouvoir en lui-même, et dès maintenant par sa parole opérant cette œuvre de vie. Ne fallait-il pas, pour pouvoir décrire un pareil état, l'avoir vécu ?

LXXXVI

Guérison de l'impotent de Béthesda :
III. Les témoignages que Jésus invoque

A de si hautes affirmations il fallait des preuves : Jésus les donnera, dignes des vérités qu'il a affirmées. Il pourrait invoquer un témoignage pour ainsi dire encore présent, le témoignage de Jean-Baptiste : il ira plus haut, il apportera le témoignage de Dieu lui-même, témoignage que son Père lui rend, et dans les œuvres qu'il accomplit, et dans les Ecritures.

J.-C. VEUT LEUR DONNER UN TÉMOIGNAGE AUTRE QUE LE SIEN

Si c'est moi qui me rends témoignage, mon témoi-
31. **gnage n'est pas vrai.** « Il n'est pas vrai, il n'est pas valable au jugement des Juifs ; car lui-même a affirmé ailleurs (Jean. VIII. 14), que le témoignage qu'il portait sur lui-même était

vrai : plus d'une fois il a rendu témoignage de lui, par exemple à la Samaritaine, à l'aveugle-né, aux Juifs eux-mêmes ; et ce témoignage était suffisant pour toute âme sincère. Mais, à ce moment, il lit dans la pensée des Juifs l'objection qu'ils veulent lui opposer : il leur prouve qu'il pénètre jusque dans leurs cœurs et en conséquence il leur donnera un autre témoignage. » Chrys. Homil. 40 in Joan. n. 1.

Il en est un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il me rend est vrai. Quel v. 32
est celui-là ? Le contexte nous indique qu'il veut nous parler de son Père : c'est le témoignage de son Père qui va remplir cette partie de son discours. Les Juifs se sont informés auprès d'un autre témoin : c'était Jean, et Jean a rendu témoignage de lui : et les Juifs n'ont point reçu ce témoignage, mais il en a un plus grand que celui de Jean. **Vous avez envoyé vers Jean, et Jean a rendu témoignage à la vérité. Mais moi je**
NON CELUI DE JEAN **n'emprunte pas le témoignage d'un homme.** « Telle est la v. 34
faiblesse de nos regards, dit S. Augustin, nos yeux s'accommodent mieux d'un flambeau que du soleil : et dans cette circonstance, le soleil accepta l'aide du flambeau. » Aug. serm. 128. Al. de Verb. D. 49. n. 1. « Les Juifs avaient eu confiance en Jean-Baptiste, puisqu'ils avaient envoyé vers lui : ils l'avaient interrogé sur lui-même le croyant digne de foi quand il parlait de lui ; à plus forte raison était-il digne de foi, parlant d'un autre. » Chrys. ut supr. n. 2.

Et toutefois le témoignage de Jean n'avait de valeur que parce qu'il était l'écho d'un plus grand qui parlait en lui et dont le témoignage a plus d'autorité que le sien. « Les martyrs ont été les témoins du Christ, dit S. Augustin ; mais si nous savons y regarder, nous verrons que c'était J.-C. lui-même qui se rendait témoignage en eux ; c'est lui habitant en eux qui leur donne de rendre témoignage à la vérité. C'est à cette autorité du Christ habitant en lui que S. Paul faisait appel : *Voulez-vous une preuve que le Christ parle en moi ?* C'est Jésus lui-même qui se rend témoignage dans la personne de Jean, de Pierre, de Paul. Qu'il soit sans eux, il n'en demeure pas moins Dieu ; mais eux sans lui, que sont-ils ? » Ipse sine illis Deus est ; illi sine illo qui sunt ? Aug. ut supr. n. 3. Néanmoins Jésus leur rappelle le témoignage de Jean parce qu'ils avaient confiance en ce témoignage : il le leur rappelle pour les amener au salut : **Je vous dis ces choses pour** Joan. V.
que vous arriviez au salut. Jésus a cette bonté de nous prendre là où nous en sommes pour nous conduire aux sommets de la vie surnaturelle.

Il leur rappelle ce qu'était Jean : **Il était le flambeau ardent**
et brillant, le flambeau que le paranymphe porte devant l'époux v. 35
et qui annonce l'arrivée de l'époux. « Cette lumière qui était en lui, il était évident qu'il ne la tenait pas de lui-même, mais d'un plus grand que lui. Et ils n'ont point su se servir de cette lumière
Chrys. ut supr. pour venir au soleil de justice : **Vous avez voulu un moment** 35.

vous réjouir à cette lumière. » Comme les enfants à qui l'apparition du flambeau le soir cause une joie d'un moment, les Juifs se sont empressés à la prédication de Jean qui relevait peut-être leurs espérances temporelles, et ç'a été tout : il faudrait songer plus qu'à un amusement, il faudrait songer au salút.

Laissant de côté ce témoignage qui pour eux pourtant aurait dû être compétent, il les met en face d'un témoignage plus considérable. **Pour moi j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean : les œuvres que le Père m'a donné de faire, ces œuvres que je fais témoignent de moi que le Père m'a**
ŷ. 36. **envoyé.** « On peut douter devant une parole, il est impossible de douter devant un fait. Des œuvres comme la guérison de cet impotent ne pouvaient être accomplies qu'avec le concours de Dieu; Jésus accomplissait ces œuvres par sa propre puissance : il les attribue à son Père pour établir le parfait accord qu'il y a entre le Père et lui. » LE TÉMOIGNAGE DES ŒUVRES — Chrys. ib.

Et le Père qui m'a envoyé a rendu lui-même témoi-
37. **gnage.** Il semble que Jésus parle là d'un témoignage autre que celui des œuvres. A quel témoignage fait-il allusion ? Peut-être au témoignage que le Père lui a rendu à son baptême, comme le croit S. Jean Chrysostôme ; peut-être au témoignage que Dieu rendait à son Fils dans les révélations de l'Ancien Testament, ou dans ces révélations où Jésus se manifestait lui-même, comme le pense S. Cyrille. « S'il accomplit les œuvres qui ne conviennent qu'au Père, s'il les accomplit par sa vertu propre, il est évident qu'il possède la même nature et les mêmes propriétés que le Père. Il a été envoyé par le Père quand il s'est anéanti par amour pour nous, et il garde trace de ces anéantissements quand il parle en tant qu'homme. Mais là il nous apparaît assisté par son Père. » *Son Père lui rend témoignage.* En tout cas, Jésus annonce que la révélation qu'il apporte de son Père, révélation accompagnée de ce témoignage, sera la révélation parfaite. LE TÉMOIGNAGE DU PERE — Chrys. ib. n. 3. — Cyrill. h. l. — Cyrill. h. l.

ib. **Vous n'avez jamais entendu sa voix, ni vu sa face.** « Et cependant Dieu parlait à Moïse et Moïse répondait à Dieu ; et l'on dit d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel et de beaucoup d'autres qu'ils ont vu le Seigneur. Les Juifs diront un jour en parlant de Jésus : Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais quant à celui-ci, nous ne savons d'où il vient. Et Jésus vient leur rappeler qu'on ne peut entendre Dieu en aucune parole humaine, ni le voir représenté par aucune forme sensible. » Dieu esprit infiniment parfait ne peut être représenté par aucune image finie et corporelle. Chrys. ut supr. n. 3.

Si imparfaites que fussent ces manifestations de Dieu faites aux Prophètes, si imparfaitement que les paroles des Prophètes continssent la pensée divine, ceux à qui Jésus parlait en ce moment n'avaient
ŷ. 38. pas gardé cette parole dans leurs cœurs. **Et vous ne gardez** LE TÉMOIGNAGE DU PÈRE DANS LES ÉCRITURES

ILS N'ONT PAS GARDÉ CE TÉMOIGNAGE

pas sa parole en vous. C'était donc le moment d'entendre la voix de celui qui est un avec Dieu, de contempler Dieu en celui qui est la vivante image de Dieu. « Voici comme Dieu rend son témoignage, dit S. Augustin : par son propre Fils, il révèle son Fils et il se révèle lui-même. Si l'homme peut parvenir jusqu'à ce Fils de Dieu, il n'aura plus besoin de flambeaux et il pourra établir l'édifice de sa vie sur la pierre. » Ah ! si la parole de Dieu transmise par les Prophètes avait été gardée vivante dans leurs cœurs, avec quel empressement ils auraient accueilli celui qui est la parole vivante de Dieu ; mais ils le repoussaient et la parole de Dieu ne pouvait demeurer en eux. *Sa parole ne demeure point en vous*, **parce que vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé.** v. [illegible]

Aug. Tr. 23 in Joan. n. 4.

S'ils avaient gardé vivante dans leurs cœurs la parole de Dieu, cette parole les aurait amenés à Jésus ; car. J.-C. est dans la S[te] Ecriture, il est dans toute la Loi et il la vivifie par sa présence : il est impossible d'étudier la Loi et l'Ecriture sans aller à Jésus, et c'est là un témoignage de Dieu auquel Jésus en appelle hardiment. **Vous étudiez les Ecritures parce que vous croyez avoir en elles la vie éternelle : et les Ecritures rendent témoignage de moi.** v. L'Ecriture était leur gloire. « Ils pensaient qu'il y avait là tout pour eux ; l'Ecriture pour eux renfermait la vie éternelle : aussi ils la creusaient comme ceux qui veulent découvrir des trésors. J.-C. ne les détourne pas de cette étude, car l'Ecriture est d'une profondeur infinie. Mais au lieu de se confiner en quelque point particulier de l'Ecriture, ils auraient dû la suivre jusqu'au bout : car moi aussi, leur dit-il, je m'appuie sur ce fondement ; l'Ecriture conduit à moi qui suis la vie. Je vous ai dit que vous pensiez y trouver la vie : ce n'est qu'une présomption de votre part, car vous vous contentez de lire l'Écriture et vous ne voulez pas lui obéir. » **Et vous ne voulez pas venir à moi pour recevoir la vie.** v.

Chrys. Homil. 41. n. 1.

Quel accent de tristesse il y a dans ce mot : *Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie !* Jésus connaissait tous les trésors de vie qui étaient en lui ; ils avaient été préparés pendant de longs siècles d'attente ; il était pressé de les répandre ; eux *ne voulaient pas* les recevoir. La racine de leur incrédulité était dans leur volonté plus que dans leur intelligence.

CAUSE DE LEUR INCRÉDULITÉ

Après leur avoir rappelé ces témoignages qu'ils n'ont pas voulu recevoir, il va maintenant leur dire les causes de leur incrédulité et ses conséquences.

« Ils pouvaient le soupçonner, dit S. Jean Chrysostôme, dans cette attitude si ferme qu'il prenait à leur égard, de chercher sa propre gloire : il détruit ce soupçon. **Ma gloire**, dit-il, **je ne la reçois pas des hommes.** Le soleil ne reçoit pas de clarté de la Joan. v. lampe. J'ai une gloire autre que la gloire humaine. » Et, en effet,

Chrys. ut supr.

quand on étudie J.-C., ses actes, ses paroles, peut-on y trouver la moindre préoccupation de la gloire humaine ? Ne le voit-on pas toujours planer au-dessus de nos régions, le visage tourné vers son Père, et recevant l'approbation, la gloire qui lui vient du Père ?

Mais la recherche de leur propre gloire, il la trouve en ces hommes qui se prétendent zélés pour Dieu, et c'est elle qui les met en opposition avec lui. **Je vous connais, et je sais que vous** ILS N'ONT POINT L'AMOUR DE DIEU
v. 42. **n'avez pas l'amour de Dieu en vous.** « C'était sous le prétexte de défendre l'honneur de Dieu qu'ils l'avaient attaqué : maintenant qu'il leur a démontré que Dieu était avec lui, ils auraient dû venir à lui : puisqu'ils ne viennent pas, ils ne cherchent donc pas Dieu. Au lieu d'être conduits par des aspirations divines, ils sont animés par l'orgueil, la vanité et l'envie. Jésus leur montre tous ces motifs les inspirant dans le présent et continuant à les inspirer dans l'avenir. **Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me** AUSSI ILS NE REÇOIVENT POINT CELUI QUI VIENT DE LA PART DE DIEU
recevez pas : si un autre vient en son propre nom, celui-là
v. 43. **vous le recevrez.** Jamais il n'a agi et parlé qu'au nom de son Père et pour la gloire de son Père, et ils ne l'ont pas reçu. Il annonce de faux Christs : il les annonce ici avec netteté comme il le fera ailleurs : ils viendront en leur nom, ils exerceront sur eux une dure tyrannie, ils prendront la place de Dieu : si ces Juifs à qui il parle, avaient, comme ils le prétendent, le zèle des intérêts de Dieu, ils devraient chasser ces usurpateurs, et ils les accueilleront ! Ils n'ont donc pas dans le cœur le véritable amour de Dieu. » id. ib.

Au lieu de désirer la gloire de Dieu, et de n'accepter d'autre gloire que celle qui vient de Dieu, ils recherchaient, ils acceptaient une autre gloire, celle qui vient des hommes : cette disposition les rendait incapables d'arriver à la foi. **Comment pouvez-** ILS CHERCHENT LA GLOIRE DES HOMMES
vous croire, vous qui tirez votre gloire les uns des autres, et ne recherchez point. la gloire qui vient du seul vrai
v. 44. **Dieu ?** Cette parole prouve que Jésus les connaissait bien : l'amour de la gloire humaine, des honneurs, des préséances, fut le péché capital de ces hommes qui furent en opposition constante avec J.-C. et contredirent à tous ses enseignements. Tandis que le désir de l'approbation de Dieu nous recueille, nous fait sortir de nous-mêmes, nous rend attentifs aux voix qui viennent d'en haut, dociles à la parole de Dieu, l'amour de la gloire humaine nous jette au dehors de nous-mêmes, et nous rend dépendants des opinions des hommes : il rend la foi impossible.

A défaut de la gloire leur venant des hommes, ils étaient prompts à se décerner à eux-mêmes de la gloire. « S. Paul qui les connaissait bien, puisqu'il avait été des leurs, dit S. Augustin, faisait consister leur esprit en ceci qu'*ignorant la justice de Dieu, et voulant affirmer leur propre justice, ils ne s'étaient point soumis*

Aug. Serm. 291. Al. de Verb. Dom. 45. n. 2.

à la justice de Dieu. » Que d'hommes dans tous les siècles ont renouvelé cette faute des Juifs ! Rom. X.

LE CHATIMENT

Après avoir exposé les causes de leur incrédulité, le Sauveur en dit le châtiment ; mais là encore il fera intervenir un autre que lui. **Ne croyez point que je vous accuse moi-même près du Père : il y a quelqu'un qui vous accuse, Moïse, celui-là**

MOISE LES ACCUSERA

même en qui vous avez mis votre espérance. Jésus est venu non pour accuser, mais pour sauver, pour prendre la défense des coupables : ceux qui sont accusés le sont ou par les Prophètes, ou par leurs propres œuvres. Joan. V.

Car si vous croyiez à Moïse, vous croiriez peut-être en moi, parce qu'il a écrit de moi. En effet, dans la Loi, bien des choses, on pourrait dire toutes choses annoncent le Christ : les promesses faites aux Patriarches, les figures, les cérémonies qui étaient l'*ombre des choses futures* (Coloss. II. 17), et plus spécialement la promesse : *Je leur susciterai un Prophète tel que toi.* « Tout ce qu'a écrit Moïse traite du Christ ou conduit au Christ, soit qu'il l'annonce en figures, soit qu'il relève sa grâce et sa gloire. » v. 46 Deuter. XVIII.

Aug. C. Faust. l. 16. c. 9.

Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croiriez-vous à mes paroles ? En effet, si on n'a pas accepté ce qui était la préparation comment croirait-on à ce qui est le couronnement ? Les paroles de Jésus sont plus hautes que celles de Moïse. « En leur refusant votre foi, vous faites outrage à Moïse autant qu'à moi : il vous accusera, celui en qui vous mettiez votre confiance. De tous côtés, il leur enlève leurs prétextes : ils prétextaient, pour l'accuser, de leur amour pour Dieu, il leur a prouvé qu'ils n'aimaient pas Dieu : ils s'appuyaient pour l'attaquer sur les prescriptions de Moïse, il leur prouve qu'ils sont en opposition avec Moïse : Moïse n'a-t-il point donné ce signe pour reconnaître les vrais miracles, de voir s'ils conduisent à Dieu, et les vraies prophéties, de voir si elles s'accomplissent ? Et le Christ n'a-t-il pas fait des miracles conduisant à Dieu, des prophéties couronnées par l'événement ?... C'est donc Moïse qui les accusera, les Ecritures l'affirment. En quel endroit ? Il ne le dit pas, voulant leur imprimer une plus grande crainte et une plus grande ardeur dans leurs recherches... Devant ces affirmations et ces menaces, ils se taisent, élaborant en silence leur poison. » Joan. V. Deuter. XIII. 1.

Chrys. ib. n. 2.

Et nous, n'acceptons-nous point l'invitation implicite que Jésus nous fait de le chercher dans les Ecritures ? *Il y avait un voile,* disait S. Paul, *sur le cœur des Juifs lisant le Vieux Testament, parce qu'ils n'y voyaient point J.-C. qui seul peut enlever ce voile.* Mais le voile a été enlevé pour nous ; et maintenant, à mesure que nous connaissons J.-C. par les Ecritures, nous pouvons, *contemplant son visage sous l'action de l'Esprit S[t], de clarté en clarté, nous transformer en sa ressemblance.* II. Cor. 14. ib. 18.

A qui sait trouver Jésus dans la S[te] Ecriture, l'Ecriture devient

une véritable nourriture, qui complète celle que J.-C. nous donne dans l'Eucharistie. « La chair du Christ, dit S. Jérôme, est une nourriture, et son sang un breuvage ; mais notre nourriture n'est complète que si nous nous nourrissons de cette chair et de ce sang non seulement dans le sacrement, mais encore dans la lecture des Stes Ecritures ; car la science des Ecritures est pour l'âme une nourriture qui lui vient du Verbe de Dieu. » Hieron. In Eccles. c. 3.

« Quels sont nos pâturages à nous fidèles, dit S. Ambroise, sinon le Christ lui-même ? Quelle nourriture que celle des Sacrements ! Vous y cueillez cette fleur nouvelle qui donne le parfum de la résurrection. Vous y cueillez le lis ou la splendeur de l'éternité. Vous y cueillez la rose, c'est-à-dire le sang sorti des plaies du Sauveur. Quelle pâture que celle des Ecritures, qui chaque jour nous nourrissent, nous donnent des forces toujours nouvelles, quand nous savons les méditer ! » Ambros. In Ps. 118. n. 2.

LXXXVII

La véritable observance du Sabbat : les épis froissés, la main desséchée

Déjà une opposition s'était manifestée contre Jésus, à cause de l'indulgence qu'il témoignait aux pécheurs, et surtout à cause des guérisons opérées au jour du Sabbat. Jésus, bravant cette opposition, va continuer son œuvre, et montrant la vraie signification du Sabbat, qui était comme le résumé de toute la Loi, il établira le sens vrai de la Loi, « et par ses actes plus encore que par ses paroles, dit S. Ambroise, il délivrera l'homme du vêtement de la Loi, pour le revêtir du vêtement de la grâce. » J.-C. ET LE SABBAT — Ambros. in Luc. l. 5. n. 28.

VI. 1. **C'était**, nous dit S. Luc, **le jour du Sabbat second premier**, probablement celui qui suivait Pâques (1). **Jésus traversait des champs de blé et ses disciples, arrachant des**
ib. **épis, les froissant dans leurs mains, en mangeaient.** LES ÉPIS FROISSÉS

(1) S. Jérôme raconte, qu'étant à Constantinople, pour puiser aux trésors de la science scripturaire de S. Grégoire de Nazianze, il lui demanda un jour la signification de ce terme, *Sabbat second premier* : et l'évêque lui répondit, en souriant, qu'il entendrait sa réponse à l'église, et que tout le monde applaudissant à son explication, il serait bien obligé de l'approuver. On avait donc déjà des difficultés à expliquer ce terme, difficultés dont on se tirait par l'ingéniosité des explications. — Dans la vie d'Eutyche, par Eustache (XIIe S.), on appelait encore ainsi le dimanche qui suivait Pâques. Ep. ad Nepotian

« Ils n'avaient plus le temps de manger à cause de l'empressement des foules, et le maigre repas dont ils se contentaient ce jour-là nous est une preuve de la pauvreté et de la frugalité qu'ils acceptaient dans la compagnie de Jésus. »

Hieron. In C. 12 Matth.

L'action des Apôtres était formellement autorisée par la loi de Moïse (Deuteron. XXIII. 25.). Il était permis de manger les épis mûrs, mais à la condition de ne pas les emporter hors du champ. Cette permission attestait la fécondité de la terre d'Israël et elle proclamait la charité qui devait exister entre tous les membres de ce peuple. Aussi les Apôtres ne seront-ils pas accusés de violation de propriété, mais de violation du Sabbat.

REPROCHE DES PHARISIENS

Quelques-uns des Pharisiens leur dirent : Pourquoi faites-vous ce qu'il n'est pas permis de faire le jour du Sabbat ? Probablement les Pharisiens suivaient Jésus et sa v. 2
troupe pour les surprendre en quelque violation de la Loi. En S. Marc (II. 23), ils s'adressent à Jésus pour lui reprocher cet acte de ses disciples : il est probable que le reproche fut fait simultanément à Jésus et à ses disciples : en tout cas, il retombait principalement sur lui.

Beda. In Luc.

RÉPONSE DE J.-C.

Et Jésus, répondant, leur dit : N'avez-vous point lu ce que fit David lorsqu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui ? Comment il entra dans la maison de Dieu, prit les pains de proposition et en mangea, et en donna aussi à ceux qui étaient avec lui, quoiqu'il ne soit permis qu'aux prêtres seuls de manger de ces pains. David était le grand Luc. VI.
homme de l'histoire juive : il avait été prophète, et il s'était montré fidèle observateur de la Loi.

DAVID ET LES PAINS DE PROPOSITION

Chrys. Homil. 39 in Matth. n. 1.

Les pains qui étaient déposés devant Dieu, sur son autel, étaient comme un sacrifice offert à Dieu : c'est pour cela qu'ils ne devaient être mangés que par les prêtres : et cependant David avait jugé que la pitié envers ses hommes mourant de faim était plus agréable à Dieu que le sacrifice. L'acte par lequel les Apôtres subvenaient à leur subsistance le jour du Sabbat était une infraction moins grave, si tant est qu'il y eut infraction, que celle de David. Et toutefois ni David, ni le prêtre qui lui donna ces pains ne furent blâmés. Qu'ils comprennent donc que les nécessités de l'homme l'emportent sur les lois rituelles, surtout quand aux nécessités personnelles vient se joindre le devoir de penser aux nécessités des autres. **Si vous aviez su ce que veut dire cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice, vous n'auriez pas condamné des innocents.** Matth. X

Hieron. h. l. Matth.

Toutes les fois que nous aurons pitié de l'homme à cause de Dieu, nous offrirons à Dieu le sacrifice qui lui agréera entre tous. Et si la miséricorde est plus que le sacrifice, on peut, pour la miséricorde plus encore que pour le sacrifice, manquer aux prescriptions de la Loi.

Et il les justifie par un autre exemple. **N'avez-vous pas lu aussi dans la Loi, qu'aux jours du Sabbat, les prêtres dans le temple violent le Sabbat et sont exempts de** LES PRÊTRES AU JOUR DU SABBAT
v. 5. **faute ?** Les sacrifices offerts dans le temple exigeaient de la part des prêtres un travail considérable. « Et les prêtres faisaient ce travail non une seule fois comme David, mais tous les jours de Sabbat, et cela sans y être contraints par la nécessité ; mais ils obéissaient à la Loi, et à cause de cela, ils étaient exempts de faute et accomplissaient une œuvre bonne. Jésus assimile le cas de ses Apôtres à celui de ces prêtres. » Chrys. Homil. 39 in Matth. n. 2.

Et cependant ils n'étaient pas prêtres, remarque S. Jean Chrysostôme ; cela est vrai : ils n'appartenaient pas au sacerdoce de la loi ancienne ; et Jésus choisit cet exemple pour montrer ce qu'ils étaient devenus par ses rapports avec lui. **Je vous dis qu'il y**
6. **a ici un plus grand que le temple** : il est le maître du temple, il est la vérité, tandis que tout le reste était la figure : et c'est pourquoi il rappelle ici toutes les circonstances qui accompagnaient l'acte des prêtres : le lieu, *le temple ;* la qualité des personnes, *les prêtres ;* le temps, *le jour du Sabbat ;* toutes circonstances qui semblaient aggraver la violation du Sabbat, et cependant ils sont exempts de toute faute. » Chrys. Homil. 39. n. 2.

En appuyant sur toutes ces circonstances, Jésus n'indique-t-il pas que par leurs rapports avec lui, avec lui *qui est plus que le temple*, ses Apôtres sont devenus des *prêtres*, vivant constamment dans *le temple*, dans le vrai temple de Dieu, que tous leurs travaux sont devenus des fonctions sacerdotales, et que leur vie tout entière sera comme *le jour consacré au Seigneur ?* Theodoret. in Ps. 33.

« En empruntant ces deux exemples à la puissance royale et sacerdotale, n'a-t-il pas voulu, dit S. Augustin, indiquer qu'il était le vrai prêtre et le vrai roi ? » Aug. qq. Ev. l. 2. c. 10.

Et c'est en vertu de cette double qualité qu'il peut régler tout ce qui concerne le Sabbat ; **car le Fils de l'homme,** ajoute-t-il, J.-C. MAITRE DU SABBAT
XII. 8. **est le maître même du Sabbat.**

Il montrait aussi dans quel sens il allait régler la législation du Sabbat : **Le Sabbat a été fait pour l'homme et non**
II. 27. **l'homme pour le Sabbat.** Le Sabbat avait été donné à l'homme pour être un moyen de délivrance, il ne fallait pas qu'il fût pour lui un instrument d'oppression. Il n'abolira pas le Sabbat comme il n'a pas aboli le jeûne, mais il lui donnera un sens nouveau, plus spirituel, il en fera l'instrument d'une délivrance plus haute, de la délivrance de l'âme. ÉLÉVATION DONNÉE AU SABBAT

Ce sens plus spirituel les Pères l'ont découvert dans les circonstances de cette scène, et dans les exemples que J.-C. rappelle pour excuser ses disciples.

« David, fuyant avec ses compagnons pour se dérober à la

Ambros. in Luc. l. 5. n. 32. haine de Saül, n'était-il pas une figure de Jésus voyageant avec ses Apôtres pour se cacher du prince de ce monde ? »

« Les pains de proposition donnés aux compagnons de David ne sont-ils pas un signe que la nourriture des prêtres va devenir celle des peuples, ou encore que nous allons tous être élevés à la dignité sacerdotale, offrant à Dieu des victimes spirituelles ? » ib. n. 33.

« David, ne prenant qu'un pain des cinq qu'il avait demandés au grand prêtre, est encore la figure du Christ qui d'un pain unique prépare à ses fidèles leur nourriture, de ce pain qui est son corps et non plus les cinq livres de Moïse. » ib. n. 37.

« Ce champ à travers lequel le Sauveur marche avec ses disciples représente les S[tes] Écritures que traversent sans cesse avec J.-C. les âmes qui veulent être avec lui ; elles ont faim du pain de vie, et pour s'en nourrir elles écrasent les épis pour arriver à la substance cachée. Elles font cela au jour du Sabbat, c'est-à-dire en s'éloignant des troubles de la terre. » « Ce champ est encore le monde, dit S. Ambroise, le monde que J.-C. parcourt avec ses Apôtres : ces moissons représentent les vertus que J.-C. a fait germer dans le monde. » Raban. h. l.

« Les fruits que porte l'âme sont bien figurés par ces épis : comme eux, ils profitent de la rosée et du soleil ; ils peuvent être ravagés par les tempêtes, et s'ils résistent à toutes les causes de ruine, recueillis par les moissonneurs ils sont transportés dans les greniers célestes. »

« La faim des Apôtres représente la faim qu'ont eue les hommes apostoliques du salut des âmes ; pressés par cette faim comme les Apôtres séparant le bon grain de la paille, ils travaillent à délivrer les âmes de leurs liens et à les élever à la lumière de la foi. » Ambros. ut supr. n. 28. 29. 30.

Ils veulent faire de toutes ces âmes éparses un seul corps, ils veulent les incorporer à J.-C.. « Mais, pour faire partie du corps de J.-C., dit S. Augustin, il faut un dépouillement, suivant la parole de l'Apôtre : *Dépouillez le vieil homme.* » Et c'est ce travail que nous indiquent les Apôtres en écrasant ces épis pour séparer le bon grain de la paille. Aug. qq. Ev. l. 2. c. 2.

« J.-C., en légitimant ce travail au jour du Sabbat, annonce le repos de la Loi et le règne de la grâce. Il ramène le Sabbat à sa véritable signification, à figurer ce repos éternel où, séparés du mal, ayant cessé d'accomplir les œuvres du siècle, nous trouverons dans la louange de Dieu l'activité unie au repos. » Ambros. ut supr. n. 30 et 40.

L'HOMME A LA MAIN DESSÉCHÉE

Après cette scène au milieu des champs, **il arriva que dans un autre Sabbat il entra dans leur Synagogue et il enseignait. Et il se trouva là un homme qui avait la main droite desséchée...** Jésus choisissait volontiers pour ses guérisons les jours de Sabbat, d'abord pour rétablir la vraie notion Luc. VI.

du Sabbat, et aussi, les assemblées étant plus nombreuses, pour travailler avec plus d'efficacité, par ses œuvres et ses paroles, à l'instruction des foules. Raban.

Et les Scribes et les Pharisiens l'observaient pour voir
·I. 7. **s'il guérissait un jour de Sabbat, pour pouvoir l'accuser.** Il avait excusé l'infraction commise par ses disciples ; ils voulaient voir comment il agirait lui-même. Les rabbins ne permettaient au jour du Sabbat un traitement médical qu'en danger de mort : ce n'était pas le cas. D'autre part, si Jésus ne faisait rien pour soulager cette infortune qui semblait solliciter sa pitié, il pouvait être taxé d'insensibilité. Beda. in Luc. Hieron. h.l. Matth.

Ils l'observaient donc... Elle se rencontre souvent cette race qui observe pour pouvoir accuser.

. XII.
10. En S. Matthieu, ils lui posent la question : **Est-il permis de guérir le jour du Sabbat ?** Leurs regards certainement lui adressaient cette question. Jésus, *connaissant leurs pensées*, va à son tour leur poser nettement la question ; mais auparavant il prépare tout pour donner à son miracle tout son éclat ; ils l'épient pour le surprendre dans le secret, et il leur montre qu'il aime le grand jour.

Il dit à l'homme qui avait la main desséchée : Lève-
VI. 8. **toi et viens au milieu de l'assemblée.** « Peut-être que ceux qui demeurent insensibles en face des merveilles de la puissance divine se laisseront toucher par la vue de cette grande misère. Qu'il soit à la fois le témoin de la puissance divine et l'accusateur de l'incrédulité juive. » **Et l'homme, se levant, se tint là debout. Et Jésus leur dit : Je vous demande s'il est permis le jour du Sabbat de faire du bien ou du mal, de** Chrysolog. serm. 32.
VI. 9. **sauver la vie ou de l'ôter ?**

INTERROGATIONS DE JÉSUS

« Poser ainsi la question c'était la résoudre : la loi du Sabbat était une loi de miséricorde ; elle avait été établie pour que le serviteur et la servante et même la bête de somme pussent se reposer. Celui qui avait eu pitié de l'animal n'aurait-il pas pitié de l'homme tourmenté par la maladie ? S'il ne cherchait pas à le guérir, ne donnait-il pas son consentement à sa misère ? » Si des hommes, au jour du Sabbat, ne craignaient pas de s'abandonner à des pensées haineuses, homicides, ne pouvait-on pas, ce jour-là, donner cours aux pensées de miséricorde ? Cyrill. Cat. Græc. PP.

Et eux-mêmes n'avaient-ils pas plus d'une fois été forcés de commettre des infractions à la loi du Sabbat ? **Quel est celui d'entre vous, qui, ayant une brebis, si elle tombe dans une fosse le jour du Sabbat, ne la retiendra pas ou ne la retirera pas ? Combien un homme vaut-il plus qu'une brebis !**
. XII.
12. **Il est donc permis de faire le bien le jour du Sabbat.** « Il les savait enclins à l'avarice, dit S. Jean Chrysostôme ; il les prenait

Chrys. Homil. 40 in Matth. n. 1. Raban. donc par leur point sensible. » « Mais ce que la cupidité excusait, ne serait-il pas aussi excusé par la charité ? »

Avec S. Jean Chrysostôme, il y a lieu d'admirer la variété des arguments que J.-C. emploie pour justifier ses guérisons au jour du Sabbat. Quand il guérira l'aveugle-né avec un peu de boue, il agira en créateur ; c'est pourquoi il n'opposera à leurs accusations aucune justification. Quand il a guéri ce paralytique à qui il a ordonné d'emporter son lit, il donne ses raisons en tant qu'homme et en tant que Dieu : en tant qu'homme : *Si vous donnez la circoncision le jour du Sabbat pour que la loi soit observée, comment vous irritez-vous de ce que j'ai guéri l'homme tout entier au jour du Sabbat ?* en tant que Dieu : *Mon Père agit* Joan. *sans cesse et moi j'agis comme lui.* Quand il est accusé dans la Joan. V. personne de ses Apôtres, il les met en parallèle avec David et avec les prêtres du temple. Ici il tire ses raisons de la supério- Chrys. ut supr. rité de l'homme sur l'animal. Quelle lumière tous ces arguments jettent sur l'observance du Sabbat !

Devant sa question si précise, ils demeurent silencieux. **Jésus promena son regard sur eux,** dit S. Luc. « Ce regard enve- Luc. VI. loppait non seulement les corps, mais les cœurs, les sentiments, Chrysolog. serm. 32. le passé, le présent et l'avenir, » dit un docteur. **Et contristé de l'aveuglement de leur cœur,** dit S. Marc, **il les regarda avec colère.** Marc. III.

« C'était l'humanité de Jésus, dit S. Jean Chrysostôme, cette humanité qu'il avait prise pour nous, qui se trahissait en ce moment. Après qu'il les avait ainsi invités à la miséricorde, il ne pouvait s'empêcher d'être attristé et irrité de leur dureté. Et Chrys. ut supr. toutefois voyez comme il demeure maître de ses sentiments ! »

Fr. Luc. Brug. « En nous, dit un commentateur, la colère est une passion, en Sensus corporei vigebant sine lege peccati, et veritas affectionum sub moderamine deitatis et mentis. Leo m. Ep. 11. Jésus elle était une action. » « Car, dit S. Léon, dans le Christ il y avait des sens, mais ces sens n'étaient pas sous la loi du péché, et toutes les affections qui étaient en lui, vraies, étaient toujours régies par la divinité et la raison. »

« Il avait voulu, avant de guérir cet homme, guérir leur aveu- Chrys. ut supr. glement : les voyant incurables, il procède à son miracle. »

Et pour que le miracle soit plus éclatant, au lieu d'imposer les Id. mains comme il le fit souvent, il se contente d'une parole. **Il dit à l'homme : Etends la main. Et il l'étendit ; et elle fut** Matth. 12. **rendue à la santé comme l'autre.**

LE MIRACLE *Etends la main !* C'est là une parole que celui-là seul peut dire Titus Bostr. qui a créé l'homme.

« Cet homme, qui avait la main desséchée, représente, dit S. Ambroise, l'humanité qui, ayant porté la main au fruit défendu, Ambros. in Luc. l. 5. n. 39. l'avait vue se dessécher. » Elle ne peut être guérie que par celui qui a étendu ses mains sur l'arbre de la croix. « Et pour que cette main soit guérie, il faut qu'elle s'étende vers l'arbre vivifiant de la

croix, qu'elle cueille le fruit de la croix, qu'elle reçoive sur elle le sang du Sauveur, qu'elle se laisse percer par les clous qui ont transpercé les mains du Sauveur, afin qu'elle ne revienne plus à l'arbre de la concupiscence qui est irrémédiablement stérile. » Chrysol. serm 33.

Pour la guérir pleinement, J.-C. ordonne de l'étendre : « car l'aridité de l'âme ne peut mieux être guérie que par la largeur de l'aumône. Cet homme avait gardé vivante la main gauche, qui représente l'amour de soi : le Sauveur, venant sur terre, rend aussi vivante la main droite et l'aide à répandre libéralement ce qu'elle amassait avidement jusque-là. » « Vous qui croyez avoir la main saine, dit S. Ambroise, craignez qu'elle ne soit contractée par l'avarice, l'impiété ; étendez-la souvent ; c'est là un remède que l'on emploie partout. Etendez-la à ce pauvre qui vous supplie ; étendez-la pour assister votre prochain, pour porter secours à la veuve, pour arracher à l'injustice celui qui en est la victime ; étendez-là vers Dieu pour obtenir la rémission de vos péchés ; c'est en l'étendant ainsi qu'elle sera guérie. Jéroboam, sacrifiant aux idoles, avait vu sa main droite se contracter ; et quand il se mit à prier Dieu, il put l'étendre à nouveau. »

Raban

Ambros. in Luc. l. 5. n. 40.

D'après l'évangile des Nazaréens, nous dit S. Jérôme, cet homme aurait été maçon. Il aurait alors été le symbole de ce peuple appelé à bâtir le temple de Dieu, et qui s'était rendu impuissant pour sa noble tâche. Hieron.

O Jésus, guérissez ma main, afin que je travaille à l'édification du temple de Dieu et aux œuvres de salut.

LXXXVIII

Le caractère de J.-C. prédit par Isaïe

IMPRESSION PRODUITE PAR LE MIRACLE SUR LES PHARISIENS

Jésus n'avait pas violé la loi du Sabbat, puisqu'il avait opéré la guérison de cette main desséchée par sa parole seule. La difficulté qu'ils éprouvaient à l'accuser était, pour ces aveugles, la cause d'une grande colère. « Vainement avait-il essayé, avant de guérir cet infirme, de les guérir eux-mêmes : leur maladie était incurable, et ce miracle ne fit que l'aggraver. » Tout argument donné à ceux qui ne veulent pas comprendre, toute marque de bonté donnée à ceux qui ne veulent pas aimer, ne font qu'augmenter leur mauvaise disposition.

Chrys. Homil. 40 in Matth. n. 1.

L. 11. **Ils étaient fous de colère,** dit S. Luc. La haine, quand elle arrive à un certain degré, fait perdre le sens de ce qui est bien et

mal, et même de ce qui est utile, de ce qui est honorable ou déshonorant. **Les Pharisiens,** dit S. Marc, **sortant, se concertèrent avec les Hérodiens pour voir comment ils pourraient le perdre.** Habituellement ils se traitaient en ennemis; mais la Marc. III
haine les unit contre Jésus. On ne pouvait rien entreprendre en Galilée sans la permission d'Hérode; mais on savait comment il avait traité Jean-Baptiste, et l'on pouvait espérer qu'il traiterait Jésus de la même façon.

RETRAITE DE JÉSUS

Et Jésus se retira vers la mer. Ses flots agités étaient une Marc. III
Chrysolog. serm. 32. image des passions qui se soulevaient contre lui. Il pouvait d'une parole calmer les éléments, ses ennemis étaient plus indociles. Puis, quand la foule attirée par ses bienfaits devenait importune, il pouvait se réfugier dans une barque, **cette barque qu'il avait ordonné à ses disciples de tenir à sa disposition,** cette Ib. 9
barque dont il voulait faire l'image de l'Eglise dominant toutes les
Id. ib. agitations du monde.

Cette barque était donc la ressource de Jésus dans les moments de presse. Jésus acceptait qu'on le touchât, qu'on le touchât avec respect et confiance, mais il n'aimait pas qu'on le pressât dans l'agitation et le tumulte. « Ceux-là le pressent, dit Bède, qui par leur pensées et leurs actes troublent cette paix dans laquelle le Seigneur habite : celui-là le touche, qui par la foi et l'amour veut
Beda. in Marc. C. III. le recevoir en son cœur. » Cette barque était aussi le moyen de se soustraire à la foule quand son enthousiasme était sur le point de devenir de l'émeute.

CONTINUATION DES MIRACLES

Malgré les oppositions qu'il rencontre, J.-C. continue à répandre ses bienfaits. **Et une grande foule le suivit qui venait de la Galilée et de la Judée, et de Jérusalem, et de l'Idumée, et d'au-delà du Jourdain ; et ceux des environs de Tyr et de Sidon, ayant entendu parler des choses qu'il faisait, venaient à lui.** Cette retraite de J.-C., quelque soin qu'il eut de la cacher, Ib.
avait l'air d'une triomphe plus que d'une défaite. C'était l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe : *La solitude sera dans la joie et fleurira comme le lis.* C'était aussi l'annonce de ce qu'allait Is. XXI
faire la prédication des Apôtres.

Et il guérissait beaucoup de malades, de sorte que tous ceux qui avaient quelque mal se précipitaient sur lui pour le toucher. Marc. III

Et les esprits immondes, quand ils le voyaient, se prosternaient devant lui et criaient : Vous êtes le Fils de Dieu. Et il leur défendait avec menaces de le faire connaître. Il v. 11
voulait se faire connaître au monde par d'autres voix que celles-là.

Et il faisait la même défense aux malades qu'il guérissait. Le Matth. 16
cœur de Jésus ne pouvait refuser assistance à ceux qui l'imploraient ; mais en même temps il voulait éviter tout ce qui pouvait

porter au comble la haine de ses ennemis : l'heure n'était pas encore venue de se mettre entre leurs mains.

Ce calme dans l'accomplissement de son œuvre, ces ménagements pour ceux qui le haïssent, cette bonté, cette persévérance à faire le bien malgré tout, avaient frappé l'Evangéliste S. Matthieu, et il s'était rappelé que tout cela avait été prédit par le plus grand des Prophètes, « que tout cela, par conséquent, avait été connu par l'Esprit S[t], dit S. Jean Chrysostôme, ces dispositions de haine si étranges, et les sentiments intérieurs de J.-C. poursuivant son but au milieu de toutes ces oppositions. » **Afin que fût accompli ce qu'avait prédit le Prophète Isaïe :** (XLII. 1-4.) **Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien aimé en qui mon cœur s'est complu. Je ferai reposer mon esprit sur lui et il annoncera la justice aux nations. Il ne disputera point,** CE QU'ISAIE AVAIT PRÉDI DE LUI **il ne criera point, et personne n'entendra sa voix sur les places publiques. Il n'achèvera pas le roseau froissé, et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il**
XII. **ait amené la justice à son triomphe. Et les nations espère-**
1. **ront en lui.**

ACCOMPLISSEMENT DE LA PROPHÉTIE

Voici mon serviteur... « Il est vraiment serviteur de Dieu dans cette chair qu'il a assumée : » il est venu pour faire la volonté de Dieu ; mais lui qui a voulu être serviteur, « il a été élu de Dieu pour être dans cette chair son fils, non plus seulement par adoption, mais par nature. » Remig. C'est pourquoi il sera le serviteur parfait, servant avec la soumission du serviteur, et avec l'intelligence et le dévouement du fils. Nous devons nous réjouir que Dieu ait trouvé un tel serviteur, et qu'il l'ait donné comme modèle à tous ceux qu'il appellera à le servir.

L'œuvre qu'il a accomplie au service de Dieu est l'œuvre la plus sainte, la plus précieuse, la plus nécessaire, celle qui donne le plus de gloire à Dieu, qui répand le plus de grâces dans le monde ; Raban. c'est l'œuvre du salut du genre humain et de sa réconciliation avec Dieu. C'est pourquoi, à cause de l'excellence de cette œuvre, des dispositions avec lesquelles il l'accomplit, de la sainteté qu'il trouve en lui et qui est sa propre sainteté, Dieu se complaira en lui, et il se complaira en tous ceux qui seront avec lui.

Dieu fera reposer son esprit sur lui, « non sur le Verbe qui procède du Père, mais sur l'homme dont il a été dit : *Voici mon serviteur.* » Hieron. h. l. Matth. « Cet esprit de Dieu est descendu en J.-C. quand, avec la coopération de l'Esprit S[t], le Verbe a reçu sa chair de la Vierge Marie, et quand devenu homme fait il a reçu la plénitude des dons de l'Esprit S[t]. » Remig. L'humanité du Christ a été le temple parfait de l'Esprit S[t], où l'Esprit S[t] a manifesté la magnificence de ses dons.

Et dans cette élévation infinie, le serviteur de Dieu gardera

l'humilité et la douceur parfaites. *Il ne disputera point*, et parce qu'il a plu à son Père qu'il s'offrît en sacrifice il s'offrira de lui-même à ceux qui le persécuteront. et quand on le fera mourir il demeurera silencieux comme l'agneau devant celui qui le tond.

Chrys Homil 40 in Matth n. 2.

Il voulait par cette douceur guérir le cœur des Juifs : ils résisteront. mais il ne les écrasera pas de sa puissance. *Il ne brisera pas le roseau froissé...* Ils se croyaient quelque chose : il leur fait sentir qu'ils ne sont qu'un roseau. et un roseau à moitié brisé. » « Israël, dit S. Jérôme, était ce roseau que Dieu avait taillé pour qu'il célébrât ses louanges, et qui est venu se briser lui-même contre cette pierre qui est le Christ. »

Id. ib.

« Il méritait aussi le nom de roseau par les attaches qu'il gardait à la terre d'Egypte et à sa fertilité grossière. Il ressemblait à ces roseaux des rives du Nil sur lesquels on ne peut s'appuyer. » Et si brisé que soit ce roseau par sa propre faute, si insolent qu'il se montre dans sa faiblesse, le Christ ne l'achèvera pas.

Hieron. ad Algasiam.

Il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. Les Juifs avaient conservé encore un germe de foi ; mais comme la mèche qui fume encore répand une odeur mauvaise, ce reste de foi s'exhalait en colères et en murmures. Et toutefois le Sauveur n'éteindra pas ce germe de foi, il lui laissera le temps de se réveiller par la pénitence.

Aug. qq. Ev. l. 2. c. 3.
Hilar. Cap. 12 in Matth.

Cette mèche qui fume encore représente aussi la raison affaiblie des Gentils, qui n'a plus que quelques lueurs enveloppées de beaucoup de fumée, et que J.-C., loin de l'étouffer, va remplir de lumière.

Hieron. ut supr.

En servant Dieu avec cette humilité et cette mansuétude, Jésus sera le vrai serviteur de Dieu, révélant la bonté et la patience du Père céleste. C'est en l'imitant que nous deviendrons les vrais serviteurs de Dieu, et que nous préparerons nos âmes à être les temples de l'Esprit S[t].

Mais Jésus ne demeurera pas toujours dans cette humilité ; un jour viendra où il se fera le serviteur de Dieu *pour faire triompher la justice*. Il fera triompher la justice, quand par sa résurrection il triomphera de la mort, quand il rendra ses martyrs plus forts que les menaces et que la mort, et quand par eux il établira sur terre le règne de la vérité ; quand à la place du vice il mettra en honneur la vertu, qu'il sera dans le monde une force cachée, mais invincible, conduisant le monde.

Il fera triompher la justice, quand après avoir vaincu la mort il viendra glorieux pour exercer le jugement.

Hilar. ut supr.

Il fera triompher la justice, quand il chassera le prince de ce monde, prendra possession de son royaume pour l'offrir à son Père.

Raban.

Il sera le serviteur de Dieu non seulement en exerçant le jugement sur les méchants, mais en attirant à lui toutes les nations.

C'est pourquoi le Prophète disait : *Et les nations espéreront en son nom.* Au milieu de toutes les souffrances, des calamités publiques, les nations ne cesseront d'espérer en lui, à cause des grâces qui sont en lui, et à cause de sa douceur. Jamais ce fond d'espérance n'abandonnera désormais la terre. Chrys. ut supr.

« Déjà, dit S. Augustin, nous voyons cette dernière prophétie accomplie, et elle nous est une garantie de l'accomplissement de cette autre prophétie qui est niée par des imprudents, celle du dernier jugement. Qui aurait pu croire que toutes les nations espéreraient en lui quand on le prenait, qu'on le garrottait, qu'on le frappait, qu'on le raillait, qu'on le crucifiait, quand ses disciples eux-mêmes avaient perdu l'espérance qu'ils avaient commencé à avoir en lui ? Ce qu'un seul à peine espérait, un larron en croix, maintenant des nations immenses l'espèrent, et pour être préservées de la mort éternelle se munissent du signe de cette croix, sur laquelle il est mort. » Avec quelle confiance on s'approche de lui ! avec une confiance semblable à celle de ces foules qui s'empressaient autour de lui, cherchant en lui la guérison de toutes leurs infirmités : il est le salut, et en s'inclinant devant lui, on sent que l'on grandit. Aug. de Civit. l. 20. c. 30.

Ainsi Jésus annoncé par les Prophètes comme le roi de douceur, remplit les cœurs d'espérance, et il dirige nos regards vers l'avenir : il remplit tous les siècles de sa présence et de ses bienfaits.

LXXXIX

Les miracles de J.-C.

La vie de J.-C. est toute remplie de miracles, et ces miracles sont pour nous pleins d'enseignements : c'est pourquoi il est bon pour nous de nous y arrêter, de les méditer, d'en étudier le caractère et d'en recueillir les enseignements.

LES MIRACLES DE J.-C. PROPHETISÉS

Les miracles ne sont pas des incidents dans la vie de J.-C. : les miracles du Christ avaient été annoncés par les Prophètes, dit Tertullien : *les yeux des aveugles verront*, disait Isaïe ; *les oreilles des sourds entendront.* Tertull. adv. Judæos.

ILS ENTRENT DANS LA TRAME DE SA VIE

Les miracles de J.-C. entrent dans la trame de sa vie. Des philosophes, se disant pleins de respect pour J.-C., se sont montrés scandalisés des miracles que les Évangélistes lui attribuent, prétendant qu'on rabaissait son caractère en le mettant au rang des vulgaires prestidigitateurs, et ils ont voulu retrancher ses

miracles de la trame de sa vie, en les mettant au nombre des légendes que l'on trouve à l'enfance des peuples et des religions. C'est là une tâche impossible. Les miracles de J.-C. se présentent avec un caractère de publicité qui les rend palpables à tous. « Les miracles de J.-C., dit Fénelon. n'ont pas été faits dans un coin, dans les retraites impénétrables, ni dans les antres profonds, mais à la face de tout un peuple ennemi et incrédule; répandus ensuite et renouvelés par les Apôtres dans plusieurs nations différentes qui avaient un intérêt puissant de les convaincre de fausseté s'ils avaient été supposés. N.-S. nourrit une multitude de peuple avec deux ou trois pains. Il guérit des malades incurables par une simple parole. Il fait sortir les morts du tombeau. Il se ressuscite lui-même. Tout est de notoriété publique. où la moindre imposture aurait été facile à découvrir. Il ne s'agissait pas de prestiges qui fascinaient les yeux, de tours de souplesse. ni d'opération subtile de la physique, mais de faits palpables, visiblement contraires aux lois communes de la nature. Les simples et les savants en étaient également juges. Ils n'avaient qu'à ouvrir les yeux pour se convaincre de leur vérité. »

Fénelon. Entret. av. le ch. de Ramsay.

Les miracles de J.-C. entrent dans la trame de sa vie à ce point que sans eux tout devient inexplicable. Ce sont ces miracles qui fournissent occasion à la plupart des accusations des Juifs, à la plupart des discours de J.-C.. C'est par son premier miracle, le changement d'eau en vin, à Cana, que Jésus se concilie la foi de ses premiers disciples; c'est par la pêche miraculeuse qu'il se les attache d'une façon définitive et leur donne l'idée de leur nouvelle vocation. C'est la guérison du paralytique à la piscine de Béthesda, et les accusations qu'elle soulève, qui lui donne l'occasion d'affirmer ouvertement sa divinité.

Ce sont les nombreux miracles, accomplis le jour du Sabbat, qui lui donnent lieu d'expliquer la véritable nature du Sabbat. C'est la multiplication des pains qui lui donne l'occasion de se représenter comme le pain vivant descendu du ciel.

C'est la résurrection de Lazare, accomplie aux portes de Jérusalem, qui porte à son comble la haine des Juifs, et leur fait prendre la résolution de le mettre à mort. « Il faut accepter les miracles de J.-C., dit S. Grégoire, comme accomplis en toute vérité. »

Gregor. Homil. 2 in Ev. n. 1.

J.-C. EN A AFFIRMÉ LA VALEUR PROBANTE

J.-C. reconnaît lui-même la place que ses miracles occupent dans son œuvre. Il ne se posait pas en faiseur de miracles : il n'accomplissait ses miracles que contraint pour ainsi dire, contraint par la grande misère ou la foi de ceux qui l'imploraient : et toutefois, il affirmait la force invinciblement probante de ses miracles. *Si vous ne voulez pas croire à ma parole*, disait-il aux Juifs, *croyez à mes œuvres, pour que vous*

connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi et que je
I. X. 38. *suis dans le Père.*

Quand Jean-Baptiste lui envoie ses disciples pour lui poser la question, *Etes-vous celui qui doit venir ?* il fit à l'heure même de nombreux miracles, et il leur répondit : *Allez et annoncez à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent et les*
I. XI. 4. *morts ressuscitent.*

Et quand il envoie les Apôtres dans le monde entier avec la mission de le conquérir à l'Evangile, il les munit du pouvoir de faire des miracles, *des miracles plus grands que les siens*, dit-il, mais c'est lui qui demeurera la source de ce pouvoir.

LEUR CARACTÈRE MORAL

Ce qui, dans les miracles du Christ, attirait le plus les âmes et doit leur concilier notre affection, c'est le caractère moral dont ils étaient empreints. Ce n'étaient point des opérations magiques, comme l'en accusaient les Juifs quand ils prétendaient que Jésus chassait les démons au nom du prince des démons, comme ils l'ont prétendu après son Ascension, reconnaissant ainsi la réalité de ses miracles. « Les Magiciens, dit Arnobe, emploient certains enchantements, les sucs des plantes, des pratiques mystérieuses. Leurs incantations ont habituellement pour but des effets funestes, des maladies, des désunions, la naissance de passions désordonnées : ce sont là des effets dignes du démon qu'ils invoquent. J.-C. n'employait aucun de ces moyens pour produire ses miracles, il se contentait d'une parole ; et jamais il ne s'est servi de sa puissance pour nuire, mais uniquement pour répandre la lumière et le bien. »

Arnob. C. Gent. l. 1. n. 15.

« Ce ne point des *signes dans le ciel*, tels que les Juifs les demandaient, dit Bossuet : il les fait presque tous sur les hommes mêmes, et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs qu'il les touchent dans le fond du cœur. »

Bossuet. Disc. sur l'hist. univ. 2e p. ch. 19.

ILS ONT UN SENS

Ces miracles de J.-C. sont plus encore des *signes* que des choses extraordinaires : ils ont un sens. « Les miracles de J.-C., dit Tertullien, sont autant de paroles qui nous sont adressées : puisque le Christ est le Verbe de Dieu, tout acte du Christ est une parole. » « Ils sont à la fois des œuvres et des paroles, dit S. Augustin, des œuvres qui ont produit un effet, et des paroles qui avaient une signification. » « Nous devons les accepter, dit S. Grégoire, comme ayant été accomplis en toute vérité, et comme signifiant une vérité. Toutes ces œuvres du Christ révèlent sa puissance, et par leur symbolisme révèlent un mystère caché. »

Quia ipse Christus Verbum Dei est, etiam factum Verbi verbum nobis est. Tertull. adv. Prax. 24.

Opera et verba sunt. Aug. Tr. 44 in Joan. n. 1.

Gregor. ut supr.

RÉVÉLATION DE J.-C.

Ils révèlent sa puissance, et ils révèlent en même temps sa divinité. J.-C. accomplit ses miracles en maître. Les Saints, pour accomplir un miracle, s'adressent à un plus grand qu'eux, ils semblent sortir d'eux-mêmes : J.-C. accomplit les siens avec une

complète aisance : il lui suffit de dire une parole, de manifester sa volonté. « Il les fait avec empire, dit Bossuet... Le principe en est en lui même, ils coulent de source. *Je sens*, dit-il, *qu'une vertu est sortie de moi.* » *Une vertu sortait de lui*, dit S. Luc, *et les guérissait tous.* « Les Saints, dit Théophylacte, reçoivent de plus haut qu'eux toute vertu qui leur sert à faire le bien ; Jésus possédait cette vertu au dedans, car il est la source de toute vertu. »

Bossuet. ut supr.

Luc. VI.

Theophyl. in Luc.

REVÉLATION DE DIEU

Les miracles de J.-C. ont été une révélation de Dieu : ils ont fait reprendre à Dieu la place qu'il doit occuper dans le monde, et dont l'homme était devenu trop oublieux. « Le monde entier est plein de miracles, dit S. Augustin, mais leur continuité leur a enlevé leur éclat. Expliquez-moi comment un arbre avec ses feuilles, ses fruits, toute sa vigueur, est tout entier dans un germe. » Le miracle, cette intervention soudaine de Dieu dans la nature, vous aide à comprendre son action continue dans la nature.

Aug. serm. 247. n. 2.

Les miracles de J.-C. nous font comprendre que l'action de Dieu dans la nature est une œuvre de bonté plus encore que de puissance. Souvent la première impression de ceux qui assistaient à ces miracles était une impression de crainte et de stupeur. *Ils furent dans une grande stupeur*, dit S. Marc, parlant de ceux qui assistèrent à la résurrection de la fille de Jaïre. *Il était tout épouvanté*, est-il dit de S. Pierre en face de sa pêche miraculeuse. On s'est trouvé en face de Dieu. Mais, habituellement, l'impression qui domine est une impression de joie et de reconnaissance, tant ces miracles sont empreints de bonté. *Dieu a visité son peuple !* Tel est le cri habituel du peuple après les miracles de J.-C.

Marc. V

Luc. V

RÉVÉLATION DE L'ŒUVRE DE J.-C.

Révélation de J.-C., révélation de Dieu, les miracles sont une révélation de l'œuvre que J.-C. est venu accomplir dans les âmes. « Il a accompli tous ses miracles pour notre instruction, dit S. Augustin, pour nous enseigner par cet acte d'un moment ce qui devait être toujours. Les yeux qu'il a rendus aux aveugles devaient être fermés à nouveau par la mort ; il a ressuscité Lazare, mais pour le laisser mourir ensuite. Par ces actes temporels, visibles, il formait notre foi à l'intelligence des choses invisibles. »

Aug. serm. 88. Al. de Verb. Dom. 18. n. 1.

Ce sens du miracle, Jésus souvent l'indiquait par un mot. Quand il va ouvrir les yeux de l'aveugle-né, il dit à ses Apôtres : *Je suis la lumière du monde.* Il y a une lumière infiniment plus précieuse que la lumière extérieure : c'est pour apporter cette lumière qu'il est venu dans le monde. Au moment de ressusciter Lazare, il dit : *Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, même quand il mourra, sera vivant.* Jésus vaincra la mort en toute âme qui s'attachera à lui. Après qu'il a accompli la multiplication des pains au désert, il dit à la foule enthousiaste qui le suit : *Travaillez pour posséder la nourriture qui demeure*

éternellement. Il y a une nourriture qui nourrit les âmes de la vie éternelle : c'est cette nourriture qu'annonce ce miracle.

Tous ces miracles sont donc faits pour nous, pour nous révéler les œuvres qu'il veut accomplir en nos âmes. « Il y a des hommes, dit S. Augustin, qui, voyant les miracles extérieurs, ne savent pas s'élever plus haut. D'autres voyant ce qui s'est accompli dans les corps, savent maintenant voir et admirer les mêmes choses accomplies dans les âmes. » Aug. serm. 98. al. de Verb. D. 44. n. 1.

On a pu s'étonner, et l'on s'est étonné, en effet, que les miracles accomplis par J.-C., continués par ses disciples, ne s'accomplissent plus maintenant. « Que personne, dit S. Augustin, ne dise que J.-C. ne fait plus maintenant les miracles qu'il faisait autrefois, et que pour ce motif on ne mette l'Eglise présente au dessous de l'Eglise des premiers temps. J.-C. a mis ceux qui ont cru sans voir au-dessus de ceux qui ont voulu voir. »

« Jésus a accompli tous ses miracles pour produire la foi : maintenant donc que la foi est établie dans le monde entier, il opère ces guérisons plus grandes qu'annonçaient ces autres guérisons bien inférieures, car l'âme est plus grande que le corps et la santé de l'âme bien plus précieuse que la santé du corps. Ce n'est plus maintenant l'œil corporel qui s'ouvre au contact de la main du Sauveur, c'est l'œil du cœur qui s'ouvre sous l'action de sa parole. Ce n'est plus un cadavre qui se lève, c'est une âme, une âme qui était morte dans un cadavre vivant. Ce ne sont plus les oreilles du corps qui s'ouvrent ; mais ils sont nombreux ceux qui ouvrent les oreilles de leur cœur à la parole de Dieu, qui ne croyaient pas et qui croient, qui vivaient mal et qui vivent dans la pureté, qui étaient rebelles et qui maintenant obéissent. Vous êtes en admiration devant cette foi, cette pureté, cette soumission : il y a eu un miracle. » Etudions donc avec amour tous les miracles que J.-C. a accomplis pendant son passage sur terre : ils doivent maintenant se reproduire dans nos âmes. Aug. serm. 88. n. 2 et 3.

IX. 12 J.-C. est notre médecin : lui-même a pris ce titre. Si l'Esprit S[t]
li. nous recommande d'honorer le médecin, combien faut-il honorer
III. 1. le médecin qui a été envoyé par Dieu lui-même pour guérir nos âmes !

Il connaît nos misères, il en connaît les remèdes : aucune maladie ne résistera à sa médication, qu'il s'agisse de l'orgueil, de l'impureté, de la dureté du cœur, de la colère, de l'envie, de la rancune.

Il accomplissait habituellement ses guérisons en touchant les malades, pour établir que la chair qu'il avait prise, cette chair qui était substantiellement unie au Verbe, était source de vie. « Parce que le Verbe de vie a habité dans la chair, dit S. Cyrille, il lui a communiqué son bien propre, c'est-à-dire la vie, et se l'étant unie par un lien d'une intimité merveilleuse, il l'a rendue

Cyrill. l. 1. in Joan. semblable à ce qu'il est par nature, c'est-à-dire vivifiante. » J.-C. est dans le monde comme un sacrement vivant, et maintenant, pour être guéri de toutes nos infirmités, il suffit de nous approcher de lui.

Mais pour qu'il puisse agir en nous, il réclame notre concours. Il nous dit, comme à l'impotent de Béthesda : *Voulez-vous être guéri ?* Quand il nous dit, comme à l'homme qui avait la main desséchée : *Etendez la main*, il faut accomplir son ordre avec foi. Là où il ne rencontrait pas cette foi, il ne pouvait accomplir ses miracles, comme cela arriva dans son pays. *Il ne put faire là aucun miracle... Et il s'étonnait de leur incrédulité.* « Dans Marc. VI l'œuvre des miracles, dit Victor d'Antioche, deux choses sont nécessaires : la puissance de celui qui agit et la foi de celui qui doit recevoir le bénéfice du miracle. Si cette foi fait défaut, si nous ne coopérons pas suffisamment à l'action de notre médecin, ceux qui s'occupent de notre âme pourront répéter la parole de Jérémie : *Nous avons soigné Babylone et elle n'est point guérie : c'est pourquoi abandonnons-la.*

Victor Antioch. Cat. Græc. PP. Ed. Possinus.

Jerem. LI.

XC

L'élection des Apôtres

DESSEIN DE J.-C.

L'opposition faite au Sauveur allait s'accentuant : c'est pourquoi voulant séparer son œuvre de plus en plus de la Synagogue, il va choisir des hommes à qui il la confiera.

Il allait promulguer la doctrine et les préceptes de la vie nouvelle, et c'est pourquoi il voulut avoir près de lui des hommes qui les recueillissent avec fidélité et qui les transmissent avec autorité.

Il allait préparer l'œuvre qu'il laisserait sur terre, l'Eglise qu'il remplirait de sa vie ; il veut lui donner comme base ces hommes à qui il donne lui-même leur nom, le nom d'*Apôtres*.

LA NUIT PASSÉE EN PRIERES

Ce grand acte fut précédé par la prière. **Il arriva en ces jours qu'il sortit pour aller prier dans la montagne, et il passa toute la nuit à prier Dieu.** « Ne croyez pas que ce soit par impuissance qu'il prie, dit S. Ambroise, qu'il veuille obtenir des choses qu'il ne pourrait faire lui-même. Il est juge et par conséquent il possède tout pouvoir, mais il est aussi avocat, et en cette qualité il doit prier pour mes péchés. Ce n'est donc pas la faiblesse, c'est la miséricorde qui le fait prier. » Luc. VI.

Non quasi infirmus, sed quasi pius obsecrat. Ambros. in Luc. l. 5. n. 43.

Il priait pour l'Eglise qu'il allait fonder, pour les hommes qui

vont continuer son œuvre sur terre. Il voit les combats qu'ils auront à soutenir, les œuvres qu'ils accompliront, et il veut les remplir de son esprit, de son autorité, de sa puissance; il voit combien ils en seront honorés et quels fruits se répandront d'eux sur le monde entier.

Il prie pour nous rappeler aussi le grand devoir de la prière. « Si Jésus prie, dit Origène, et si c'est par sa prière qu'il obtient ce qu'il veut, si sa prière est efficace, qui de nous pourra négliger la prière? » Origen. de Orat. n. 12.

Jésus dans sa prière nous est un modèle de la façon dont nous devons prier. *Il s'en va dans la montagne.* « Tous ceux qui prient, dit S. Ambroise, ne savent pas toujours aller jusque dans la montagne, mais celui-là seul qui s'élevant aux choses supérieures sait aller jusqu'à la cour céleste. Il ne va pas dans la montagne celui qui recherche les richesses et les honneurs de ce monde, mais celui qui cherche Dieu et la grâce de Dieu pour le soutenir dans sa course. Toute oreille n'entend pas la voix du prophète disant: *Allez à la montagne, vous qui évangélisez Sion.* Mais toute âme grande, toute âme noble gravit cette montagne. Suivez donc le Christ pour que vous puissiez vous-même devenir montagne, car il a été dit: *Des montagnes sont autour de lui.* Vous voyez d'après l'Evangile que seuls les disciples sont allés avec J.-C. sur la montagne. » Ambros. l. 5 in Luc. n. 41.

Et cependant si haut qu'ils montent à la suite de Jésus, si intime que soit leur union avec lui, Jésus accomplit une œuvre dans laquelle il demeure seul. « Nulle part, si je ne me trompe, dit S. Ambroise, on ne voit qu'il ait prié avec ses Apôtres; les pensées de l'homme ne pouvaient s'élever jusqu'à la hauteur des desseins de Dieu. Mais il a prié pour ses Apôtres; la suite l'indique suffi-
VI. 13. samment: *il appela ses disciples et choisit ses Apôtres.* » Je me ib. n. 43.
souviendrai donc qu'il y a au-dessus de toutes mes prières une prière d'un mérite infiniment meilleur, que cette prière a son efficacité par elle-même, et que Jésus me permet de joindre ma prière à la sienne. J'aurai donc avant tout confiance dans la prière que mon Sauveur a faite pour moi, et c'est cette prière que j'offrirai à Dieu.

Et il passait la nuit dans cette prière. « Que ne ferez-vous point pour votre salut quand vous voyez le Christ passer pour vous la nuit en prière? » Le Christ ne vous invite-t-il point à prier, Ambros. ib. n. 42. vous aussi, la nuit? Avez-vous jamais prié la nuit? « L'âme alors, dit Jean Chrysostôme, est plus dégagée de tout, plus prompte et plus haute. Le silence et les ténèbres portent au recueillement et à la componction. Le ciel est éclairé de ses milliers d'étoiles qui paraissent des yeux fixés d'en haut sur nous et font penser avec amour au Créateur. Ceux qui dans le jour avaient multiplié leurs

œuvres insolentes sont alors comme des morts. Combien en ce moment vous paraît mesquine toute l'audace de l'homme! »

« Tout contribue à élever l'âme : elle n'est plus possédée par la vaine gloire, l'empressement et la paresse. Le feu n'a pas plus de puissance pour consumer la rouille du fer que la prière de la nuit pour consumer la rouille des péchés. Celui qui a été brûlé par les ardeurs du jour y retrouve une rosée rafraîchissante ; les larmes versées dans la nuit ont plus de vertu que les rosées les plus fécondes, elles sont puissantes contre la concupiscence et les vaines terreurs. Sans cette rosée, il est difficile à l'âme de porter la chaleur du jour. Sachez donc montrer que la nuit appartient à l'âme aussi bien qu'au corps. » Et n'est-ce pas aussi dans la nuit que l'on trouve plus facilement J.-C. ? « C'est dans la nuit, dit S. Ambroise, que le soleil de la vraie lumière rayonne d'un plus bel éclat dans les cœurs. »

Chrys. Homil. 26 in Act. Apostol. ad fin.

Ut dum oras nocte, veri solis pectori tuo splendor irradiet. Ambr. in Ps. 118. serm. 19.

Aussi dans l'Eglise on a toujours aimé cette prière de la nuit faite en union avec J.-C.

J.-C. MODÈLE DE L'APOTRE

« Jésus, dit S. Ambroise, a pendant sa vie exercé les fonctions qu'il devait confier à d'autres et il a eu dans son cœur les sentiments qu'il voulait trouver en eux. Il a exercé les fonctions du pasteur, et porté sur les bras de sa croix sa brebis fatiguée pour la relever par cette pieuse compassion. Il a exercé pour nous les fonctions d'avocat : *Nous avons maintenant un avocat auprès du Père.* Et maintenant ceux qu'il a constitués les avocats des pécheurs savent comment ils doivent s'acquitter de leurs fonctions : le prêtre doit prier non pas seulement le jour, mais encore la nuit pour le troupeau du Christ. » I. Joan. II.

Ambros. In Ps. 118. serm. 20.

L'ÉLECTION

Et quand il fit jour, il appela auprès de lui ses disciples et en ayant choisi douze, il les nomma Apôtres. Il les choisit par un acte positif : S. Marc l'affirme expressément : **Il appela ceux qu'il voulut lui-même.** « C'est à dessein, dit S. Cyrille, que l'Evangéliste dit qu'il les appela, et qu'il les appela par leurs noms, afin de nous apprendre que personne ne doit de soi-même s'introduire dans ce saint ministère. *Personne ne s'arroge cet honneur*, dit S. Paul, *mais seulement celui qui y est appelé par Dieu.* » Et Jésus le leur rappelait plus tard quand il leur disait : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis.*

Luc. VI. Marc. III, 13. Cyrill. in Luc. Joan. XV, 16.

LEURS FONCTIONS

Et il les choisit pour leur confier une fonction permanente : ils seront sans cesse auprès de lui, les témoins de toute sa vie, les dépositaires de ses pensées et de ses volontés ; il les formera lui-même : puis ils seront ses envoyés auprès des âmes qu'il n'atteindra pas lui-même : c'est lui-même qui leur donne leur nom d'Apôtres, qui veut dire *envoyés*. Les rois ont des ambassadeurs qu'ils envoient à ceux qu'ils veulent honorer ; les Apôtres seront les ambassadeurs du Christ auprès des âmes, et l'un deux dira :

Cor. V. 20. *Nous nous acquittons d'une ambassade de la part du Christ.* **Il en choisit douze,** dit S. Marc, **pour les avoir avec lui et**
III. 14. **pour les envoyer prêcher.** Quand les rois envoient leurs ambassadeurs, ils leurs donnent des pouvoirs. Jésus donne à ses ambassadeurs des pouvoirs comme jamais roi n'a pu en confier aux siens. **Il leur donna le pouvoir de guérir les maladies et**
v. 15. **de chasser les démons.** « Ceux qui prêchaient des choses nouvelles, dit Bède, devaient accomplir des œuvres nouvelles. Ils devaient par la grandeur des œuvres donner un témoignage à la grandeur des promesses. » Beda. in Marc.

Ils seront les dépositaires non seulement des pensées du Christ, mais encore de son autorité et de ses sacrements ; ils seront la base de l'œuvre organisée par le Christ. L'Apôtre S. Paul rappelant aux Ephésiens qu'ils n'étaient plus des *étrangers auprès de Dieu, mais de la famille de Dieu*, leur rappelait que cela s'était fait parce qu'ils avaient été *établis sur le fondement des Apôtres*, et HONNEUR ET BONHEUR
II. 20. par eux *sur la pierre angulaire qui est le Christ Jésus.* Et S. Jean décrivant la Jérusalem céleste la voyait reposant *sur douze fon-*
XXI. 14. *dements qui portaient les noms des douze Apôtres de l'Agneau.*

Ainsi par cette vocation, Jésus les appelait à vivre avec lui dans une intimité de tous les instants : et pour cela Jésus les proclame lui-même bienheureux ; il les appelait à l'honneur d'être ses ambassadeurs et ses représentants sur terre ; il les appelait à être les dépositaires de son autorité, et à participer à toutes ses fonctions, de prêtre, de docteur et de pasteur ; il les appelait à juger un jour avec lui le genre humain tout entier ; et en attendant il les appelle à partager ses travaux, ses privations, sa pauvreté, sa passion et sa sainteté. Quel honneur fait à ces artisans ! Chaque jour J.-C. renouvelle la grâce et l'honneur de cette vocation.

« Plus tard, dit S. Cyrille, il y eut des hommes qui voulurent s'introduire d'eux-mêmes dans cette dignité. S. Paul en parlait
XI. ainsi : *Ce sont de faux apôtres, des ouvriers frauduleux, se transfigurant en anges de justice.* Pour nous, nous ne recevons d'autres Apôtres que ceux qui sont nommés dans l'Evangile, et celui que plus tard Jésus choisit encore, le savant Paul. » Cyrill. in Luc.

LEUR NOMBRE DE DOUZE

Leur nombre de douze fut voulu par J.-C. lui-même. *Il fit en*
III. 13. *sorte qu'ils fussent douze*, dit S. Marc. Aussi ils porteront ce nom *des douze*, concurremment avec celui d'Apôtres.

Ils comprirent que ce nombre de douze était voulu de leur maître ; et quand après l'Ascension du Sauveur ils étaient réunis au Cénacle attendant la venue de l'Esprit S[t], ils virent qu'ils devaient combler le vide causé par la défection de Judas. De bonne heure aussi les fidèles virent là un nombre symbolique qui plus d'une fois s'était retrouvé dans les œuvres de Dieu, et dans les révélations que Dieu avait données de lui-même. On y vit un symbole de la Trinité qui devait être prêchée par les Apôtres dans les

Raban. quatre parties du monde : trois multipliés par quatre font douze. D'après la déclaration expresse du Sauveur, ce nombre annonçait la substitution d'un peuple nouveau issu des Apôtres au peuple issu des douze Patriarches. « Je trouve ce nombre annoncé en différentes œuvres de Dieu, dit Tertullien. Il y avait douze fontaines à Elim, douze pierres précieuses au vêtement sacerdotal du grand prêtre, douze pierres furent choisies et tirées du Jourdain par Josué. C'étaient autant de figures des Apôtres, qui devaient comme des sources d'eau vive arroser le désert de ce monde, orner comme des pierres précieuses le saint vêtement de l'Eglise dont se revêt Jésus le prêtre de Dieu, qui tirés du Jourdain par J.-C., devaient. rendus par leur foi semblables à des pierres inébranlables, servir de base à son édifice. »

Tertull. l. 4. Contr. Marcion. 13.

« Ils étaient aussi figurés, dit S. Cyrille, par les douze pains de proposition que l'on offrait au Seigneur, couronnés de sel et d'encens. J.-C. qui est le vrai pain de vie a donné à ses Apôtres d'être après lui un pain nourrissant les âmes pour la vie éternelle. Le sel était le symbole de leur sagesse, et l'encens, de la bonne odeur qu'ils répandirent dans le monde entier. » « Dans le Nouveau Testament, il y aura douze étoiles à la couronne de l'épouse; douze fondements à la Jérusalem céleste et douze portes faites de pierres précieuses pour y pénétrer. Les Apôtres sont les bases sur lesquelles repose l'édifice de J.-C. et on n'y peut entrer que par eux. »

Cyrill. in Luc.

Raban. Petrus Damian. serm. in fest. S. Bartholom.

Voilà l'origine du sacerdoce nouveau qui remplacera le sacerdoce d'Aaron. Ce sacerdoce ne sera plus comme celui d'Aaron, héréditaire dans une famille : tous les hommes pourront y venir, mais il faudra qu'ils y soient amenés par un appel divin : la *vocation* sera dans la vie de l'Eglise un fait capital ; et jusqu'à la fin des siècles, J.-C. ne cessera de faire de ces appels et de ces choix qui donneront à l'Eglise des ministres.

CARACTÈRE DE CETTE ÉLECTION

« Et voyez, dit S. Ambroise, le caractère vraiment céleste de son dessein : il n'a pas voulu ici choisir la science, ni la richesse, ni la noblesse ; il a choisi des publicains et des pécheurs qu'il conduirait lui-même, pour qu'il apparût qu'il n'avait attiré personne par la science, par les richesses, par le prestige de la puissance et de la grandeur, mais uniquement par la puissance de la vérité. »

Ambros. l. 4. in Luc n. 44.

« Il les choisit d'une humble naissance, inconnus, illettrés, dit S. Augustin, pour créer et pour être lui-même toute grandeur qui serait en eux et dans leurs actes. » L'Apôtre S. Paul qui, lui aussi, mais plus tard, fut choisi par N. S., était heureux de proclamer que *Dieu avait choisi ce qui était faible selon le monde pour confondre ce qui était puissant.* « Et devant la parole de ces hommes incultes, ignorants, qui toutefois possédaient une science supérieure, dit S. Cyrille, l'éloquence et la

Aug. de Civit. D. l. 18. c. 49.

I. Cor. I.

science de la gentilité se sont tues, et la prédication des Apôtres retentit encore maintenant dans le monde entier. » Cyrill. ut supr.

« Cette montagne sur laquelle se fait leur élection leur rappellera, dit Bède, la hauteur de la sainteté à laquelle ils sont appelés et qu'ils doivent enseigner aux peuples. » Beda « Ou bien encore, d'après S. Jérôme, elle signifie le Christ d'où nous viennent les eaux vives, où l'on trouve du lait pour les enfants et l'abondance de tous les biens. » Hieron. Isaïe l'avait prédit : *En ce temps-là il y aura une montagne, la montagne sur laquelle se bâtira la maison du Sei-*
II. 2. *gneur.*

« Les Evangélistes ne nous disent pas seulement que les Apôtres ont été élus par N. S. ; ils nous donnent leurs noms, afin, dit S. Cyrille, que personne ne put introduire parmi eux de noms étrangers. » Cyrill. ut supr.

LEURS NOMS

Le premier, dit S. Matthieu, **était Simon, à qui Jésus im-**
X. 2. **posa le nom de Pierre.** Dès la première rencontre il lui avait prédit qu'il s'appellerait de ce nom : ce fut plus tard, après l'éclatante profession de foi de S. Pierre qu'il le lui donna d'une façon
IV. 18. définitive.

Simon veut dire obéissant. Remig. Et, en effet, il obéit avec promptitude à l'invitation de son frère André qui voulait l'amener à J.-C. Il était fils de *Jonas* qui signifie *colombe*, dit S. Jérôme : longtemps il eut la timidité de la colombe, mais après qu'il eut été confirmé en grâce par J.-C., il porta dans toute sa vérité le nom nouveau que son Maître lui avait donné : il eut la fermeté de la pierre.

S. Matthieu l'appelle le *premier* des Apôtres. Les autres Evangélistes le mettent toujours à la première place ; toutes les fois qu'il y a quelque acte à accomplir, il apparaît comme le chef du collège apostolique. Tous les Apôtres sont d'accord pour accepter cette primauté. Sachons la reconnaître avec le même cœur que les Apôtres.

Et André son frère (Matth. X. 2). Les autres Evangélistes placent André après Jacques et Jean, et, en effet, N. S. semblait faire passer toujours ceux-ci avant André. S. Matthieu semble voir en André un reflet de la dignité de son frère. Le nom d'André semble avoir une origine grecque et indiquer un caractère viril : la mort d'André ne démentira pas son nom. Remig.

Jacques, fils de Zébédée et Jean son frère, à qui Jésus donna
III. 17. **le nom de Boanergès, c'est-à-dire fils du tonnerre,** faisant allusion à leur zèle ardent pour sa cause : peut-être aussi, comme le pense S. Jean Chrysostôme, aux éclairs dont ils devaient illuminer le monde : c'est ainsi qu'on a appelé *tonitruants* ces génies qui s'appellent Démosthène et Platon. Jacques fut le premier des Apôtres qui subit le martyre : Hérode le fit décapiter quelques
2. années après l'Ascension du Sauveur, en l'an 40, attestant par là

l'influence qu'il exerçait dans l'Eglise, Jean fut l'ami de prédilection du Sauveur : il survécut à tous les Apôtres et il rendit à J.-C. le dernier et le plus solennel témoignage.

Philippe et Barthélemy (Marc. III. 18). C'était aussi des disciples de la première heure. Philippe était de Bethsaïde, la ville de Pierre et d'André. Jésus lui avait dit : *Suis-moi !* (Joan. I. 43). Et il l'avait suivi. *Barthélemy. (le fils de Tholmaï)*, était probablement le même que ce Nathanaël qui fut amené à Jésus par Philippe et dont Jésus loua la droiture (Joan. I. 45). Il subit avec courage un cruel martyre.

Matthieu et Thomas. (Marc. III. 18). En son Evangile, S. Matthieu se place après S. Thomas, en joignant à son nom l'épithète peu flatteuse de publicain, souvenir que les autres évitent de rappeler. Il y a dans cette circonstance qui ne doit pas passer inaperçue, la preuve d'une grande humilité. « Là où le péché avait
Hieron. h.l. Matth. abondé surabonde la grâce, dit S. Jérôme. » Il était probablement le seul lettré du collège apostolique, et c'est pourquoi il écrivit le premier un Évangile. *Thomas* qui s'appelait aussi *Didyme*, c'est-à-dire jumeau, nous dit S. Jean (XI. 16), nous apparaît avec des alternatives de doute et d'enthousiasme. Il passe pour avoir évangélisé l'Inde.

Jacques, fils d'Alphée, (Marc. III. 18), que l'on appela aussi le **Mineur**, probablement parce qu'il était plus jeune que Jacques fils de Zébédée. Il est probable que cet Alphée, père de Jacques le Mineur, était le même que Cléophas qui avait épousé une parente de la S[te] Vierge ; et à cause de cette parenté Jacques put être appelé le frère de Jésus. *Je ne vis à Jérusalem*, dit S. Paul, que *Pierre et Jacques, le frère du Seigneur*. Evêque de Jéru- Gal. I.
salem, vivant dans une grande piété et austérité, il composa la première des Epitres catholiques.

Et Thaddée, (Marc. III. 18), ou **Jude, celui de Jacques**, dit S. Luc (VI. 16), probablement le frère de Jacques le Mineur : il serait alors le même que ce Jude que l'Evangile mentionne parmi les frères du Seigneur. Il est l'auteur d'un autre Epitre catho- Marc. VI
lique.

Simon le Cananéen (Marc. III. 18), ou mieux le **Zélote,** comme S. Luc traduit son nom (Luc. VI. 15). Avait il apppartenu à la secte de ces ardents qui voulaient relever à main armée la gloire de la nation juive ? Jésus alors aurait eu autour de lui tous les tempéraments.

Et enfin **Judas l'Iscariote qui le trahit.** (Marc III. 19). Dans toutes les nomenclatures, pendant que Pierre est toujours le premier, Judas est toujours le dernier. Il était surnommé l'*Iscariote,* c'est-à dire originaire de la ville de Kerioth. Amené à Jésus par des espérances messianiques encore grossières, il aurait pu, comme les autres, sous l'action de Jésus, de ses enseignements et

de ses avertissements si remplis de bonté, s'élever à des idées plus hautes. Il nous est un exemple de l'abime où conduit l'abus des grâces. « Jésus, dit S. Augustin, parmi ses Apôtres, eut un scélérat, et cependant il sut se servir de la scélératesse de cet homme, pour réaliser le dessein de sa Passion, et pour donner à son Église un grand exemple, pour lui apprendre à supporter les méchants. » Aug. de Civit. D. l. 18. c. 49.

« Dans le choix de Judas, dit S. Ambroise, il y a non de l'imprévoyance, mais au contraire une prévoyance vraiment divine. J.-C. nous y fait apparaître la force de la vérité qui ne peut être affaiblie par l'indignité d'aucun de ses ministres. Jésus nous y apprend de plus à supporter la trahison. Il avait assumé toutes nos faiblesses, et c'est pourquoi il ne voulait pas se dérober à cette tristresse de la vie humaine. Il voulut être abandonné, il voulut être trahi, trahi par l'un de ses Apôtres, afin que quand vous serez abandonné, trahi par votre ami, vous supportiez avec calme de voir que vous vous soyez trompé, que votre bienfait soit perdu. » Moderate feras tuum errasse judicium, periisse beneficium. Ambros. in Luc. l. 5. n. 45.

Il voulait nous apprendre aussi, dit S. Thomas, que la dignité ne constitue pas par elle-même la vertu, et qu'en toute fonction il faut s'appliquer à bien remplir ses devoirs ; car plus on aura été élevé, plus, si l'on tombe, la chute sera profonde. *Que celui qui*
X.12. *croit être debout*, dit S. Paul, *veille à ne pas tomber*.

Et malgré sa trahison, sans le savoir, Judas remplit ses fonctions d'Apôtre, tant est puissante la sagesse qui conduit toutes choses : il remplit ses fonctions d'Apôtre quand conduit par son désespoir il poussa ce cri : *J'ai trahi le sang innocent*. Ainsi tous rendront témoignage à celui qui les a choisis. Hieron.

RANGÉS DEUX PAR DEUX

Les Évangélistes les rangent toujours deux par deux. Il y avait déjà entre eux des liens, les liens du sang ou les liens de l'amitié : J.-C. ne détruit pas ces liens, et il y en ajoute d'autres, des liens supérieurs, ceux de la charité ; et c'est pourquoi ils allaient toujours deux à deux.

Il y eut parmi eux des parents de Jésus : toutefois leur parenté ne leur valut pas la primauté ; Jésus se plaît à reconnaître cette parenté, mais sans lui reconnaître un droit prépondérant.

LEUR VIE DEMEURÉE OBSCURE : POURQUOI ?

S. Jean Chrysostôme exprime le regret qu'il ne se soit pas trouvé quelqu'un pour nous raconter l'histoire des Apôtres et de leurs conquêtes dans le monde : peut-être a-t-il mieux valu que leurs actes demeurassent dans l'ombre pour que nous pussions juger la valeur des ouvriers par la grandeur de l'œuvre accomplie. Cette œuvre est immense, elle est unique. « David, dit S. Cyrille, avait vu à l'avance la dignité à laquelle Jésus les appelait et les fruits qu'ils devaient produire sur terre quand s'adressant au Messie, il lui disait : *Vous les établirez princes sur la terre : ils se souviendront* Chrysost. in argument. in Ep. ad Philemon.
17. *de votre nom de génération en génération*. Pendant leur vie sur terre, avec un grand zèle ils ont annoncé partout le Christ et ses

mystères. Depuis qu'ils ont été rappelés aux demeures éternelles, ils ont continué à célébrer par leurs écrits la gloire du Christ. Les prêtres de la Loi ancienne, par honneur pour leur sacerdoce, étaient au jour de leur ordination revêtus des plus riches ornements. Jésus revêt ses Apôtres des dons spirituels les plus riches et des pouvoirs les plus étendus. Le monde entier sera dans l'admiration de leurs œuvres. »

Cyrill. ut supr.

Isaïe les voyait encore quand il disait : *Quels sont ceux-là qui s'en vont comme des nuées portées sur les ailes des vents ?* C'était l'Esprit de Dieu qui les soulevait et les emportait dans le monde entier, et comme des nuées bienfaisantes ils répandaient la rosée qui faisait germer les vertus.

Is. LX.

Mais il est une histoire plus intéressante encore que celle de leurs œuvres ; c'est celle de leur formation par J.-C. ; c'est à cette histoire que nous allons assister.

Jacob, mourant, avait une bénédiction pour chacun de ses douze enfants : Jésus, inaugurant la vie nouvelle, a une bénédiction particulière pour chacun de ses Apôtres, avant de répandre ses bénédictions sur le monde entier.

XCI

Sermon sur la montagne. Introduction (1)

LES ESPRITS PRÉPARÉS

Jésus enseignait depuis plusieurs mois : il prêchait l'Evangile, *l'Evangile du royaume*, nous dit S. Matthieu. Il avait accompli des miracles nombreux ; sa renommée s'était étendue au loin, et des foules nombreuses le suivaient : il était temps de proclamer la loi nouvelle qu'il était venu apporter. « Puisque l'homme ignorant croit difficilement ce qu'il ne voit pas, dit S. Léon, il fallait, par des miracles visibles, bienfaisants aux corps, préparer les âmes

Matth. IV.

(1) Le discours des Béatitudes nous est rapporté par S. Matthieu et par S. Luc, plus longuement par celui-là, plus brièvement par celui-ci. Certaines différences de détails ont fait croire à plusieurs interprètes qu'il y avait eu deux discours, le discours sur la montagne et le discours de la plaine, adressés le premier aux seuls Apôtres, le second à toute la foule. Il est probable qu'il n'y eut qu'un seul discours : si S. Luc l'abrège, c'est qu'il écrivait pour les Gentils et ne voulait pas les étonner outre mesure par ces enseignements si élevés au-dessus du sens humain.

On a dit aussi que S. Matthieu avait condensé dans ce discours des enseignements donnés par notre N.-S. à différentes époques ; il est possible que,

qu'il voulait remplir de la science divine. Les guérisons extérieures préparaient à la guérison des âmes, et les miracles à l'acceptation de la doctrine. » Il avait fait des miracles nombreux : on était préparé à l'entendre. Leo m. serm. 95. c. 1.

Après avoir passé la nuit en prière dans la partie la plus reculée de la montagne, il avait procédé à l'élection de ses Apôtres : c'était le moment de faire entendre les enseignements qu'ils devaient porter au monde. **Il était redescendu avec eux, et il s'était arrêté à un plateau où il avait trouvé la troupe de ses disciples, et une grande multitude de peuple de toute la Judée, de Jérusalem, et du pays maritime de Tyr et de**
VI. 17. **Sidon (1).**

Et Jésus, voyant cette foule, monta sur une éminence, et s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de lui, et levant les yeux sur ses disciples (Luc. VI. 20), **ouvrant la bouche, il les**
V. 11. **enseignait, disant : Bienheureux...**

LES GUÉRISONS AVANT L'ENSEIGNEMENT

La foule l'avait attendu dans cette petite plaine, respectant les actes qu'il accomplissait dans sa solitude. Il y avait dans cette foule des malades. « Comment les malades, dit S. Ambroise, pourraient-ils s'élever aux sommets escarpés ? La foule ne va pas dans les lieux élevés. Jésus, dans les régions inférieures, guérit les malades et ensuite il leur donne la force qui leur permet de monter, nous donnant là un signe de cette bonté qui l'a porté à descendre vers nous pour panser nos blessures et par notre union avec lui nous amener à la communion avec la nature divine. » Ambros. in Luc. l. 5. n. 46.

VI. 17. **Ils étaient venus pour l'entendre et être guéris de leurs maladies.** « Ils cherchaient dans sa parole, dit Théophylacte, la guérison de leur âme et dans ses miracles la guérison de leurs infirmités corporelles. Et Jésus accède à ce double désir. » Theophyl. in Luc.

Tous ceux qui étaient tourmentés par les esprits impurs
18. **étaient guéris.** « En ordonnant ses Apôtres, dit S. Cyrille, il les avait associés à son pouvoir miraculeux et à ses fonctions de docteur. Et toutefois il apparaît au milieu d'eux comme un être infiniment supérieur : tout à l'heure, en enseignant, il enseignera avec autorité ; et dans ce moment même, en guérissant, il guérit

---

dans ses souvenirs, certains enseignements soient venus se rattacher à d'autres; toutefois, toutes les parties de ce discours, tel qu'il est rapporté par S. Matthieu, se tiennent tellement qu'il est difficile de ne pas croire qu'il ait été prononcé d'un seul jet.

Il est probable qu'il a été prononcé à la fin de la première année du ministère de J.-C., ou au commencement de la seconde, après la seconde Pâque, célébrée à Jérusalem, an. U. C. 781 ou 782.

(1) La tradition place le mont des Béatitudes à cette montagne surmontée de deux petits sommets que l'on nomme *Cornes de Hattin*. Elle est située à deux lieues, à l'ouest, du lac de Tibériade. D'après S. Jérôme, le sermon sur la montagne aurait été prononcé sur le Thabor.

Cyrill. Cat. Græc. PP. in Luc.

non par une puissance empruntée, mais par une vertu qui est en lui et qui de lui se répand sur ceux qui l'approchent, parce qu'il est vraiment Dieu. » **Toute la foule cherchait à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui et les guérissait tous.** « Toucher v. 19
le Sauveur, c'est le salut : toucher le Sauveur, c'est croire en lui ; être touché par lui, c'est recevoir ses dons. » Que la vertu qui sortait de lui se répande en nous et nous prépare à comprendre ses paroles !

Beda.

JÉSUS HEUREUX DE CETTE AFFLUENCE

Jésus voyant les foules... « Tout homme de métier, dit l'*Opus imperfectum*, est rempli de joie quand il se voit en mesure d'accomplir sa tâche. Le charpentier, qui se trouve en face d'un bel arbre, se réjouit en pensant au parti qu'il va en tirer ; et le prêtre, qui voit son église pleine, se sent au cœur une grande joie d'enseigner cette grande foule. C'était la joie qu'avait N.-S. en ce moment. » Et, derrière cette foule, il voyait tous ceux qui, jusqu'à la fin des siècles, viendraient se nourrir de sa parole.

Opus imperf Homil. 9.

LA MONTAGNE

« Il semble, dit S. Ambroise, qu'ayant rencontré cette foule si nombreuse et si empressée, après avoir guéri les malades qui s'y trouvaient, il soit remonté quelque peu pour répandre sur elle du trésor de sa divinité les oracles et les bénédictions d'en haut. »

Benedictionum de thesauro divinitatis prompturus oracula, incipit esse sublimior. Ambros. ut supra n. 47.

Il voulait sans doute donner plus de solennité à sa prédication, réaliser la prophétie qui avait été faite par Isaïe : *Montez sur la montagne, vous qui annoncez l'Evangile à Sion.* Is. XL.

Opus imperf. Homil. 9.

« Il voulait, dit S. Hilaire, pour donner à cette foule les préceptes de la vie céleste, lui apparaître établi dans la grandeur de la majesté de son Père. Il ne pouvait donner des préceptes éternels qu'en s'établissant dans l'éternité. »

In paternæ scilicet majestatis positus celsitudine, cœlestis vitæ præcepta constituit. Non enim æternitatis instituta, nisi in æternitate positus, tradidisset. Hilar. in Matth. c. 4. n. 1.

« Il voulait, dit S. Augustin, affirmer la sublimité des préceptes qu'il donnait à ce moment et qui devaient être le code de la justice nouvelle, de la justice parfaite, de cette justice dont le Prophète a dit qu'*elle était comme les montagnes de Dieu.* » Ps. 35. 7.

Aug. de serm. Dom. in mont. l. 1. n 2.

Il voulait inviter tous ceux qui se feraient les auditeurs de sa doctrine à quitter les agitations et les bruits de la plaine et à se tenir sur cette montagne qui est l'Eglise. « Que celui qui veut être le vrai disciple du Verbe, dit S. Grégoire de Nysse, que celui-là avec J.-C. sorte des pensées basses et terrestres et s'élève à la montagne de la contemplation, à cette montagne qui domine les ombres de l'iniquité et du vice, et qui de toute part est éclairée de la lumière de la pure vérité. »

Opus imperf. ut supr.

Gregor. Nyss. de Beatitud. Orat. 1.

CONTRASTE AVEC LE SINAI

Il voulait certainement, en faisant de la montagne des béatitudes le pendant du Sinaï, montrer les différences et les rapports qui devaient exister entre la Loi nouvelle et la Loi ancienne.

Il y avait un grand contraste entre la montagne où fut promulguée la Loi ancienne, cette montagne escarpée, rocheuse, aride, qui s'élève au milieu d'un désert désolé, cette montagne qui, pendant la promulgation de la Loi, retentissait du bruit du

tonnerre, était toute fumante des feux de la foudre, dont le peuple s'écartait avec terreur de peur de mourir, et cette colline herbeuse qui domine un des paysages les plus gracieux de la terre, et où la foule se pressait avec tant de confiance.

Au Sinaï, les commandements, après avoir été proclamés avec un éclat retentissant, sont écrits sur des tables de pierre. Sur la montagne des béatitudes, ils sont proclamés avec une suavité infinie et ils s'insinuent doucement dans les cœurs.

« C'est toujours le même Dieu, dit S. Augustin, qui parlait par ses Prophètes et ses serviteurs, et donnait à un peuple qu'il fallait encore gouverner par la crainte des préceptes d'une sainteté moindre, et qui maintenant nous parle par son Fils, apportant à un peuple à qui il donne la liberté par la charité, des préceptes d'une sainteté plus haute. » Aug. de serm. Dom. in mont. l. 1. c. 1.

« Le lieu où il parle, nous dit S. Léon, la manière dont il parle établissent qu'il est celui-là même qui, autrefois, parlait avec Moïse, là avec une justice remplie de menaces, ici avec une éloquence plus sainte et plus pénétrante. Il montre que le temps prédit par Jérémie est arrivé : *Voici que des jours viendront, dit le Seigneur, et j'amènerai à la perfection mon testament sur la maison de Juda et d'Israël. Et après ces jours, dit le Seigneur, je mettrai mes lois dans leur intelligence et je les écrirai dans leur cœur.* Celui qui a parlé à Moïse a parlé aux Apôtres, et la main agile du Verbe a écrit dans les cœurs des disciples les décrets du Testament nouveau. Il n'était plus entouré de nuées épaisses, les éclairs et les tonnerres n'éloignaient plus de la montagne le peuple effrayé ; mais il faisait entendre à tous une parole pleine de paix : il voulait que la douceur de sa grâce enlevât à la loi toute son âpreté, et que l'esprit d'adoption détruisît la terreur qui régnait dans le cœur des serviteurs. » Leo m. serm. 95 c. 1.

Comme Moïse, sortant de son long entretien avec Dieu, apporte la Loi à son peuple, Jésus, après toute une nuit passée en prière, nous apporte une loi nouvelle.

EMPRESSEMENT DES DISCIPLES

Et, *quand il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui*... « Il s'assied pour enseigner, dit S. Augustin, afin d'affirmer qu'il enseigne avec l'autorité d'un maître. Il va sans doute parler longtemps : préparons-nous à l'entendre aussi longtemps qu'il voudra nous parler, et que ce ne soit jamais trop longtemps pour nous. » Aug. ut supr. n. 2.

« Cet empressement des disciples à se rapprocher de lui, dit encore S. Augustin, indique l'empressement que déjà ils avaient dans leur cœur à accomplir ses préceptes. » C'est là la véritable manière de se tenir près de Jésus. id. ib.

LA BOUCHE DE JÉSUS

Et ouvrant la bouche, il les enseignait... Toutes les fois que nous trouvons cette expression dans la Ste Ecriture, il s'agit d'un discours solennel et mûrement réfléchi, par exemple quand Job

dans ses malheurs, répond aux objurgations de ses amis. Cette expression nous indique donc que J.-C. va nous livrer sa pensée la plus intime. « Les saints, dit S. Grégoire, portent leurs pensées dans leur cœur comme dans un vase bien clos, et quand le moment est venu de l'ouvrir, leurs pensées se répandent avec tout leur parfum. » « Le cœur de Jésus, dit S. Ambroise, était un temple tout rempli des trésors de la science et de la sagesse. » « C'est lui qui avait ouvert et inspiré la bouche des Prophètes, et voilà qu'à son tour il ouvre la bouche pour exprimer ces vérités dont il avait donné une étincelle à ses Prophètes. »

Tunc os suum in præceptis aperuit, in quibus dudum aperuerat ora prophetarum. Gregor. Moral. l. 4. c. 1. n. 1.

L'Esprit S[t] remplissait l'âme de Jésus, « et c'est pourquoi, nous dit S. Hilaire, parce qu'il révélait l'éternité, l'Evangéliste nous montre ses lèvres s'ouvrant sous l'action de l'Esprit S[t]. »

Quia æternitatem.. docebat, idcirco ad motum Spiritus eloquentis obedisse ostenditur humani oris officium. Hilar. in Matth. c. 4. n. 1.

Il s'était recueilli dans la prière; c'est pourquoi toutes ses paroles seront imprégnées d'une vertu divine. « Il faudrait que vous aussi, dit S. Ambroise, vous n'ouvrissiez la bouche que de semblable façon, après avoir prié. Si S. Paul, avant d'ouvrir la bouche pour annoncer l'Evangile, demandait aux fidèles l'assistance de leurs prières (Eph. VI. 19) : combien ce secours vous est plus nécesssaire. »

Ambros.

Ouvrant la bouche... « L'Evangéliste emploie cette expression, dit S. Jean Chrysostôme, afin que vous compreniez qu'il avait déjà enseigné non seulement en parlant, mais encore en se taisant: il avait enseigné non seulement par ses paroles, mais encore par ses œuvres. » Mais ses œuvres et les quelques enseignements qu'il avait donnés comme au hasard des circonstances n'avaient exprimé ses pensées qu'en partie ; aujourd'hui, il veut exprimer sa pensée dans sa plénitude.

Chrys. Homil. 15 in Matth. n. 1.

PORTÉE DE SON DISCOURS

Il les enseignait, en disant: Heureux... « Ce n'est pas à quelques hommes, ni seulement à un peuple qu'il parle, dit S. Jean Chrysostôme, c'est à tous les hommes et à tous les siècles; c'est pourquoi il prend cette forme absolue : et les hommes ont ainsi compris et reçu sa doctrine, comme donnée à tous. » Aussi nous trouvons là les différentes classes devant lesquelles J.-C. se trouvera jusqu'à la fin des siècles : les Apôtres, les disciples et la foule d'où J.-C. tirera de nouveaux disciples.

id. ib.

Aussi, dans ce discours, pour rendre sa Loi vraiment universelle, il la dégage des prescriptions que Dieu avait données à son peuple pour un moment.

IL RENFERME TOUTE LA MORALE CHRÉTIENNE

Et ce discours renferme réellement toute la morale chrétienne. « Si quelqu'un, dit S. Augustin, l'étudie avec piété et modestie, il y trouvera sûrement, pour sa conduite, la règle parfaite de la vie chrétienne. » Et J.-C. lui-même l'affirme, quand, à la fin de ce discours, il représente la vie dont il est devenu la règle comme établie sur des fondements inébranlables.

Aug. de serm. Dom. in mont. l. 1. c. 1.

Et en effet, dit S. Thomas, il montre d'abord la récompense qui attend ceux qui auront observé la Loi, la béatitude que le cœur humain désire avant tout (Matth. V. 3-10). LA RÉCOMPENSE

Comme toute sa doctrine réclame non seulement des sujets qui l'acceptent, mais aussi des ministres qui la servent, il annonce la récompense de ceux qui auront enseigné sa doctrine : *Vous serez heureux quand les hommes vous maudiront...* (V. 11-16.) LES DÉPOSITAIRES

Il enseigne ensuite les devoirs à pratiquer : *Ne croyez pas que je suis venu détruire la Loi...* (V. 17, — VI, — VII, 1-6.) LES DEVOIRS A PRATIQUER

Et enfin il indique les moyens d'arriver à la parfaite observance de ces préceptes : *Demandez et vous recevrez...* (VII. 7.) LES MOYENS D. Th. comm. in Matth.

Ah ! s'il nous était donné de bien comprendre ce discours dans son ensemble et ses détails, nous aurions la pleine intelligence de la vie chrétienne !

Ouvrant la bouche, il disait : Bienheureux... J.-C. est à la fois le plus humain et le plus divin des législateurs : le plus humain, car l'homme désire invinciblement le bonheur. « Tout homme, dit S. Augustin, désire être heureux. Il n'est personne qui ne veuille cela, et qui ne le veuille tellement qu'il ne le veuille avant tout, et tout le reste il ne le veut que pour cela. Les hommes sont entraînés par différentes convoitises, l'un désire ceci, l'autre cela ; il y a parmi les hommes des manières bien différentes de vivre : l'un fait ceci et l'autre cela ; et dans leurs vies si différentes tous désirent la même chose, le bonheur. » LA BÉATITUDE MONTRÉE COMME BUT Aug. serm. 306.

« Mettre le bonheur où il faut, dit Bossuet, c'est la source de tout le bien ; et la source de tout le mal est de le mettre où il ne le faut pas. Disons donc : Je veux être heureux. » Bossuet. Médit. sur l'Ev. Serm. sur la mont. 1er jour.

Et il était bien digne d'un Dieu de commencer son enseignement par la doctrine de la béatitude, car le Dieu infiniment bon a créé l'homme pour le bonheur. Le bonheur existe dès le commencement, éternel, infini en Dieu ; et c'est cette béatitude de Dieu qui est la cause d'où procède la création. « C'est de cette béatitude parfaite de Dieu, dit S. Hilaire, béatitude qui veut se communiquer, que procèdent par N.-S. J.-C. toutes les créatures spirituelles et corporelles. Dieu qui a donné à ses créatures tout ce qu'elles possèdent, n'a cherché aucun profit pour lui-même en les créant : il les a créées uniquement pour leur bonheur. » Hilar. in Ps. 2. n. 11.

La Loi ancienne était surtout prohibitive, aussi elle avait principalement le châtiment pour sanction. La Loi nouvelle nous ouvre tout au large les horizons du bien, et à cause de cela elle nous met en face de la récompense. « Admirable commencement de la doctrine céleste ! dit S. Chromace. J.-C. commence par la béatitude et non par les menaces, inspirant le désir plutôt que la crainte. Comme un sage organisateur des luttes, il montre la récompense pour encourager les combattants. Et il invite à faire le bien plutôt qu'à éviter le mal. » La Loi ancienne avait surtout DIFFERENCE AVEC LA LOI ANCIENNE Chromat. de 8 beatit serm. 2.

pour but d'éviter le mal : la Loi nouvelle nous fera aimer le bien et nous le fera accomplir librement. Comme on aime à voir Jésus, le fondateur de l'Ordre nouveau, apparaissant sur la montagne des béatitudes, les mains pleines de bénédictions ! Comme Dieu, après avoir créé le monde, bénissait son œuvre, Jésus, créant le monde surnaturel, le comble de bénédictions bien plus abondantes.

IDÉE NOUVELLE DE LA BÉATITUDE

En proclamant les béatitudes, le Sauveur se met en opposition avec le sens humain. C'est vraiment ici qu'il a affolé la sagesse de ce siècle, comme le dit S. Paul (I Cor. I. 20). Des hommes ont cru que le bonheur était dans l'abondance des choses extérieures : *Ils ont appelé heureux le peuple qui les possédait* (Ps. 143. 15). Et Jésus proclame heureux les pauvres. Le monde proclame heureux ceux qui peuvent tout faire plier sous eux, ceux qui jouissent, ceux qui sont rassasiés, ceux qui savent tout attirer à eux, ceux à qui tout réussit : et Jésus proclame heureux ceux qui ont une petite idée d'eux-mêmes, ceux qui cèdent leur droit plutôt que de le revendiquer par la violence, ceux qui aspirent à une perfection toujours plus haute, ceux qui pleurent, ceux qui savent donner et se donner eux-mêmes dans la miséricorde, ceux qui ont à souffrir pour la justice.

D'autres avaient placé la béatitude dans les actes de la vie active, dans la tempérance qui ordonne les dispositions de l'homme au-dedans de lui-même, dans ce courage plein de fierté par lequel l'homme se met au dessus des souffrances personnelles, et ne se laisse troubler par aucune souffrance d'autrui, dans le calme et l'amour de la paix qui aide à la concorde avec autrui. Cette opinion est moins éloignée de la vérité que la précédente ; c'est pourquoi J.-C. la contredit moins formellement : mais ces vertus ne donnent pas par elles-mêmes la béatitude, c'est pourquoi N.-S. les rapporte à quelque chose de plus elevé : la pureté du cœur, par exemple, doit conduire à la vision de Dieu, l'amour de la paix à la perfection de l'adoption divine : l'homme ne peut trouver la béatitude en aucun bien fini, il ne peut la trouver qu'au-dessus de lui-même.

D'autres avaient mis la béatitude dans la contemplation des choses divines : le Sauveur approuve ce sentiment, mais en réservant cette béatitude pour l'avenir : *ils verront Dieu !* La vie présente ne peut se prêter à une telle jouissance.

LE MÉRITE TOUJOURS JOINT A LA RÉCOMPENSE

D. Thom. comm. in Matth.

J.-C. nous amène à la vraie béatitude, à ce bonheur qui est l'assemblage de tous les biens, car dans toutes les béatitudes qu'il proclame, il unit toujours ces deux choses : le mérite et la récompense. C'est un honneur que Dieu fait à l'homme de l'amener à la récompense par le mérite : son bonheur ne serait pas complet s'il n'était pas mérité. Et dans toutes les béatitudes, la récompense est toujours en rapport avec le mérite, mais couronne le mérite

de façon à l'étonner. « Les humbles, les pauvres, dit S. Augustin, paraissent bien éloignés de tout royaume, et ils sont heureux parce qu'un royaume leur appartient, le plus beau de tous les royaumes, le royaume des cieux. Ceux qui sont doux se laissent facilement expulser de leurs biens, et ils doivent posséder toute la terre ; et ainsi du reste, dit le S. docteur. » En toutes ces béatitudes la perfection est unie au bonheur. Aug. serm. 53. n. 7.

LA BÉATITUDE SUPRÊME

La béatitude que le Sauveur nous promet, c'est la béatitude suprême, la félicité éternelle sous divers aspects, « à la première béatitude comme royaume ; à la seconde, comme la terre promise ; à la troisième, comme la véritable et parfaite consolation ; à la quatrième, comme le rassasiement de tous nos désirs ; à la cinquième, comme la dernière miséricorde qui ôtera tous les maux et qui donnera tous les biens ; à la sixième, sous son propre nom qui est la vue de Dieu ; à la septième, comme la perfection de notre adoption ; à la huitième, encore une fois, comme le royaume des cieux. Voilà donc la fin partout, mais comme il y a plusieurs moyens, chaque béatitude en propose un, et tous ensemble rendent l'homme heureux. » Bossuet. Médit. sur l'Ev. Serm. sur la mont. 1er jour.

LA BÉATITUDE DE DIEU MÊME

« Ces différents degrés des béatitudes s'enchaînant les unes les autres, dit S. Grégoire de Nysse, ont pour but de nous rapprocher de Dieu qui est l'être véritablement heureux. De même que nous nous rapprochons de l'être infiniment sage par la sagesse, de l'être infiniment pur par la pureté, par la voie des béatitudes nous nous rapprochons de l'être infiniment heureux. La participation aux béatitudes n'est donc autre chose que la communion à la divinité. » Gregor. Nyss. de Beatitud. orat. 5.

« Dieu seul est heureux, car qu'est-ce que la béatitude sinon la vie immortelle, le bien qui surpasse toute conception et toute parole, la beauté primordiale de qui vient toute beauté et à qui elle retourne, inénarrable en elle-même, la grâce, la sagesse, la puissance, la vraie lumière, la source de toute bonté, le pouvoir qui préside à toutes choses, la joie toujours la même? Pour participer à la béatitude il faut participer aux perfections divines. » Gregor. Nyss. ut supr. Or. 1.

LA BÉATITUDE DANS LA VIE PRÉSENTE

La béatitude ne sera parfaite que dans l'autre vie, quand nous participerons à la béatitude de Dieu ; cependant, elle existe déjà dans une certaine mesure dans la vie présente. Il y a dans la vie chrétienne des états où l'âme se porte avec tant de spontanéité à l'objet de la vertu, et avec tant de confiance à la récompense, où, sous l'action de l'Esprit St, elle touche déjà de si près à cette récompense, que l'on peut dire qu'il y a pour elle des béatitudes. Cfr. D. Th. 12æ. q. 69. Et c'est pourquoi N.-S. proclamant la doctrine des béatitudes, ne procède pas par commandements mais par exclamations ; il s'écrie : *Heureux!* comme pour féliciter les hommes de ce que le règne du bonheur est arrivé et ouvert à tous. Chrys. Homil. 15 in Matth. n. 1.

« Il n'a pas dit, ajoute S. Jean Chrysostôme, celui-ci ou celui-là

sera heureux, mais tous ceux-là seront heureux qui feront ces choses, de sorte que si vous êtes serviteur, pauvre, mendiant ou bien étranger ou encore sans esprit naturel, rien ne vous empê-
ib. chera d'être heureux si vous voulez pratiquer la vertu demandée. »

XCII

Sermon sur la montagne

La première béatitude : la pauvreté volontaire

Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. Matth. V

On appelle les pauvres des malheureux, et voilà des pauvres que J.-C. appelle bienheureux : quelle opposition entre le jugement de Dieu et celui de l'homme ! « Dieu, dit S. Ambroise, fait commencer la béatitude là où l'homme ne voit que misère. »

Ambros. De offi. l. 1. c. 16.

QUELS SONT LES PAUVRES BÉATIFIÉS PAR J.-C. ?

Toutefois J.-C. n'appelle pas tous les pauvres bienheureux. « Il y a une pauvreté, dit S. Chromace, qui vient de la nécessité ; d'autres fois la pauvreté vient d'une mauvaise conduite ; quelquefois de la colère de Dieu. » Les pauvres que J.-C. déclare bienheureux sont *les pauvres en esprit :* c'est pourquoi il faut que nous sachions ce qu'est *la pauvreté en esprit.*

Chromat. De beatit. serm. 2.

En interprétant ce texte dans le sens obvie, interprétation qu'appuient les malédictions contre les riches, rapportées en S. Luc, beaucoup d'exégètes y ont vu l'esprit de pauvreté, c'est-à-dire un détachement des biens de la terre, tel qu'on en use sans s'y attacher, qu'on sache en supporter la privation sans se plaindre ou se troubler, ou encore, ce qui est un degré supérieur, qu'on ait plaisir à s'en dépouiller, et enfin, ce qui est le degré le plus parfait, qu'on ait une horreur invincible pour tout superflu. C'est cet esprit de pauvreté que recommandait S. Paul quand il écrivait à son disciple Timothée : *Soyons contents quand nous avons la nourriture et le vêtement.* Ils sont bienheureux, dit S. Jérôme, ceux qui sont *pauvres dans l'esprit :* on ne peut avoir cet amour de la pauvreté que par l'action de l'Esprit S[t].

Luc. VI. — v. g. Tertull., Cyprian. Chromat. Basil. Greg. Nyss. Albert. Thom. Aq. Maldonat. — I. Tim. VI.

D'autres interprètes, les plus nombreux, entendent cette béatitude de cette pauvreté de l'esprit qui est l'humilité. « Par les pauvres en esprit, dit S. Augustin, il faut entendre ceux qui n'ont pas l'esprit enflé, les humbles et ceux qui craignent Dieu. De même que *la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, la superbe est le commencement de tout péché.* »

Hilar. Chrys. Euthym. Theophyl., Gregor. m. et præsert. August.

Aug. serm. Dom. in m. l. 1. n. 3.

Et, enfin, d'autres traduisent : *Bienheureux ceux qui se font mendiants en esprit*, bienheureux ceux qui, ayant conscience de leur faiblesse, vont à Dieu en pauvres. « Le Sauveur a mis l'humilité au commencement des béatitudes, dit l'*Opus imperfectum*, parce que l'humilité est le commencement de notre salut. Et pourquoi n'a-t-il pas dit simplement : Bienheureux les humbles ? Il voulait béatifier, non l'humilité qui demeure en elle-même, mais l'humilité qui va à Dieu pour lui demander son assistance. Il y a des âmes qui sont humbles par nature et demeurent en elles-mêmes ; d'autres sont humbles par l'action de la foi ; par la foi elles connaissent leurs misères, savent où est le secours, et elles ne cessent de le demander. Ce sont ces âmes que Jésus béatifie. Bienheureux les mendiants de Dieu ! »

Opus imperf. Homil. 9. Theophyl.

On peut dire que ces trois interprétations s'accordent et se complètent l'une par l'autre. C'est par l'esprit d'humilité que l'on arrive à l'esprit de pauvreté, l'esprit d'humilité qui nous fait sentir tout ce qu'il y a d'indigence en nous, de vanité dans les créatures, de richesse en Dieu ; et dans le sentiment de la bonté de Dieu, cet esprit nous mène à des rapports incessants et confiants avec Dieu.

Cf. Ambros. in Luc. l. 5. n. 53. Leo m. serm. 95. Hieron. Beda.

LA PAUVRETÉ BÉATITUDE : ELLE NOUS GARDE DU MALHEUR DES RICHES

Et pourquoi donc la pauvreté en esprit est-elle une béatitude ?

D'abord parce qu'elle nous met à l'abri des malédictions portées contre les riches.

J.-C. a prononcé des paroles de malédiction au sujet des riches. Elles forment, en S. Luc, la contre-partie des béatitudes. Elles avaient frappé l'esprit de la foule, et l'Évangéliste, écrivant d'après la tradition, leur donne une place aussi grande qu'aux béatitudes elles-mêmes. J.-C. a dit : **Malheur à vous, riches !** Le malheur de la richesse doit nous éclairer sur la nature de la pauvreté qui est
VI. 24. béatifiée. **Malheur à vous, riches, parce que vous avez ici-bas votre consolation.**

Ils n'encourront pas cette malédiction ceux qui ne cherchent point leur consolation dans leurs richesses. Mais, malheur à ceux qui l'y cherchent, car combien cette consolation est pauvre et illusoire !

LA RICHESSE TROMPEUSE

Malheur à eux, parce que « les richesses sont pleines d'ivresse, » comme dit S. Grégoire de Nazianze. La jouissance ou le désir de la richesse nous remplissent d'illusions sur leur vanité. Ceux qui
VI. mettent leur confiance dans ce que S. Paul appelait *l'incertain des richesses*, s'exposent à de cruelles déceptions. « Les richesses, disait un philosophe, furent pour beaucoup un obstacle à la possession de la sagesse. » Il disait encore : « Pour étudier la sagesse, il faut être pauvre, ou ressembler à celui qui est pauvre. » Mais les richesses sont un obstacle bien plus grand quand il s'agit de cette sagesse qui vient d'en haut. Elle dit peu de chose à celui qui les aime. « Le son d'un écu, dit S. Ambroise, résonne mieux à ses

Divitiæ ebrietatis plenæ sunt. Greg. Naz. Carm. l. 1. Sect. 2. n. 10.

Senec. Ep. 17.

Ib.

Nummus magis illis resonat quam verba divina. Ambros. in Ps. 118. serm. 8. n. 9.

oreilles que celui de la parole divine. » Il est rare que celui qui aime la richesse fasse cas de ces biens impondérables, les seuls vrais pourtant, qui sont la vertu, l'accomplissement du devoir, le service et l'amour de Dieu, la science des choses divines. *En suivant la cupidité*, disait S. Paul, *beaucoup se sont laissé entraîner à des erreurs contraires à la foi.* ib. 10.

CAUSE DE SERVITUDE

Malheur à ces riches, parce qu'ils sont exposés à toutes sortes d'attaches et de servitudes. « De même qu'un passereau, dit S. Jean Chrysostôme, se laisse prendre par les enfants, par la glu, par les pièges, que sais-je encore ? celui qui est riche se laisse prendre à ses propres pièges et à ceux d'autrui. » *Ceux qui veulent devenir riches*, dit S. Paul, *tombent dans la tentation et le lacet du diable, et en beaucoup de désirs inutiles et nuisibles qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition.* C'est pourquoi il ajoutait : *La racine de tous les maux est la cupidité.*

Chrys. in Ps. 10. n. 3. — ib. 9. — v. 10.

SOURCE D'INJUSTICE

L'amour de la richesse conduit à l'injustice et à la dureté du cœur, et la possession de la richesse à l'orgueil. Facilement le riche se croit tout permis, le riche se croit Dieu ; il est exposé à faire mauvais usage de ses richesses, et elles lui donnent une grande puissance pour le mal. « Les richesses, disait Isidore de Péluse, rappelant une parole d'Isocrate, les richesses habituellement sont au service du vice plutôt que de la vertu. »

Isidor. Pelus. l. 5. Ep. 186.

SOURCE DE SOUFFRANCES

L'attachement à la richesse est une source de fautes et aussi de souffrances. *Ils se sont embarrassés dans une infinité d'afflictions et de peines*, disait S. Paul. Que de souffrances et de soucis en ceux qui cherchent à acquérir la richesse ! Et plus on possède plus on veut posséder. L'amour de la richesse est semblable à la soif de l'hydropique. « C'est pourquoi, dit S. Augustin, il faut appeler la richesse maladie plutôt qu'opulence. Vous avez de l'or, de l'argent et vous désirez de l'or, de l'argent, comme le malade qui est plein d'eau et qui désire de l'eau. » « Pour toutes les richesses qu'il possède, dit S. Jean Chrysostôme, l'homme est rongé de soucis, et exposé à la pourriture. »

I. Tim. VI. 10. — Aug. serm. 61. n. 3. — Anima possidentis plus quam cætera omnia curis roditur et putrescit. Chrys. Hom. 47 in Matth. n. 4.

Il ne sait garder aucune dignité quand il est obligé de subir quelque perte : il semblerait qu'on lui enlève quelque chose de lui-même. « Il faut, dit S. Paulin, que vous les possédiez comme un vêtement, et non comme votre peau. »

Nec ut cutem, sed ut vestem Paulin. Nol. Ep. 24. n. 5.

« Ces richesses que vous croyez pleines de délices sont donc pleines de périls, dit S. Augustin. Ces richesses que vous appelez des biens sont pleines de pauvreté. » Il nous est donc utile de prémunir notre âme contre l'amour de la richesse. « Il y a du mérite, disait un sage de la Grèce, à fortifier une place de façon à la rendre imprenable : pour moi je reconnais qu'il vaut bien mieux fortifier son âme contre la richesse, la volupté et la crainte. »

Aug. serm. 14. n. 6. — Paupertate plenæ. id. serm. 113. n. 4. — Xenoph. Vie d'Agésilas.

Et voilà le premier service que J.-C. nous a rendu en proclamant la béatitude de la pauvreté, nous inspirer le détachement de

la richesse. « Ce n'est pas la richesse qui est péché, dit S. Grégoire, mais l'attachement à la richesse ; car rien de ce que Dieu a créé n'est mauvais. Lazare, le pauvre, a trouvé le repos, mais il l'a trouvé dans le sein d'Abraham qui était riche, mais un riche qui savait dire à Dieu : *Je ne suis que cendre et poussière.* Quel cas faisait-il de ses richesses, lui qui parlait ainsi de sa personne ? » « Il tenait si peu à ses richesses, dit S. Augustin, qu'il était prêt, sur l'ordre de Dieu, à immoler à Dieu son fils pour lequel il gardait toutes ses richesses. »

Non est ergo census in crimine, sed affectus. Cuncta enim quæ Deus condidit bona sunt. Greg. Moral. l. 10. n. 49.

Aug. in Ps. 85. n. 3.

« La richesse est utile à la société, » dit S. Léon. Elle peut être utile à celui qui la possède. « L'or est une bonne chose, dit S. Augustin, non que l'or puisse vous rendre bon, mais il vous permet de faire le bien. » Mais pour que la richesse soit utile à la société, utile à celui qui la possède, il faut qu'on sache en user ; « et pour cela, dit S. Grégoire, il faut la posséder réellement et non en être possédé. Il faut savoir se servir des choses temporelles en n'aspirant qu'aux choses éternelles. »

Humanæ societati plurimum prosunt. Leo m. serm. 5 de collect.

Aug. serm. 61. n. 3.

Gregor. Homil. 36. n. 11.

J.-C. NOUS APPREND LE BON USAGE DE LA RICHESSE

La richesse est une fonction qui impose des devoirs : le grand devoir de la richesse est de faire servir à l'utilité commune ce qui a été donné pour tous : le crime de l'avare est de stériliser et de dérober à l'usage commun ce qui a été donné pour tous. Le riche avare est coupable : il est misérable : il y a peu de tourments comparables aux siens ; « et cependant il a des joies dans sa soif d'amasser et dans la réalisation de ses désirs ; et c'est pourquoi, dit S. Ambroise, il a sa consolation en ce monde. » Pauvre consolation qui ne remplit pas, et qui endurcit le cœur !

Censum ad communem usum datum sine usu abdere. Ambros. in Luc. l. 5. n. 69.

Ib.

C'est de cette stérilité, de ces tourments et de ces joies malsaines que J.-C. veut nous affranchir, en nous apprenant à faire bon usage de nos richesses ; et il nous apprend à en faire bon usage en nous en inspirant le détachement. « Moins vous les désirerez, dit S. Bernard, plus vous en serez les maîtres. » « Il faut, dit S. Augustin, que le riche se maintienne au-dessus de ses richesses comme l'abeille au-dessus des fleurs, gardant la liberté de son vol tout en se chargeant de miel, car l'abeille garde toujours ses ailes libres. » C'est l'esprit de pauvreté qui garde libres les ailes de l'âme. « Dans la société chrétienne, dit le P. Lacordaire, la pauvreté est l'arôme qui empêche la richesse de se corrompre et de dégénérer en un égoïsme odieux. » Accomplissant une œuvre si utile au bonheur public et à la paix sociale, la pauvreté évangélique mérite le nom de béatitude.

Eo pro certo magis domini, quo minus cupidi. Bernard. serm. 21. in Cantic. n. 7.

Aug. Ep. 15.

Lacord. serm. de charité à Nancy. 1846.

La pauvreté béatifiée par le Christ est utile, non seulement comme préservatif, mais à cause des heureux effets qu'elle produit sur les âmes.

Elle est utile à ceux qui sont réellement pauvres.

Si la richesse a ses dangers, la pauvreté a aussi les siens.

Leo m. serm. 49. c. 1.

Si les richesses sont dangereuses à cause de l'orgueil qu'elles

J.-C. NOUS APPREND À PORTER LA PAUVRETÉ

id. ib.

développent, la pauvreté est dangereuse à cause des angoisses auxquelles elle expose, à cause des bassesses auxquelles elle peut conduire.

Aug. serm. 14. n. 7.

La richesse est dangereuse à cause de la cupidité qu'elle développe ; mais si le pauvre se met à être cupide, il le sera avec plus d'âpreté que le riche.

Ambros. in Luc l. 5. n. 53.

« Aussi tous les pauvres ne sont pas béatifiés, dit S. Ambroise ; il y a de bons et de mauvais pauvres. » Il peut y avoir des pauvres orgueilleux, envieux, révoltés, aigris, pleins de murmures. « Ecoute-moi au sujet de tes pensées, monsieur le pauvre, disait S. Augustin. Ne méprise pas les riches, car il y a des riches miséricordieux, des riches qui sont humbles, des riches qui sont pauvres. Et si le pauvre n'a rien dont il puisse se prévaloir, le riche a des difficultés qu'il doit vaincre. »

Aug. serm 14. n. 4.

ib. n. 2.

« O pauvre, sois vraiment pauvre, c'est-à-dire humble, compatissant. O mes confrères les pauvres, apprenez à être pauvres et à demeurer dans les mains de Dieu. » « Ce n'est pas la pauvreté qui sauve, dit S. Basile ; et toute attache mérite une condamnation ; or, il y a des pauvres qui sont pauvres en fait de richesses et qui dans le fond de leur cœur sont remplis d'avarice. Ce ne sont point là les pauvres que J.-C. béatifie ; car ce que l'on subit par contrainte ne peut être une béatitude. »

Basil. in Ps. 33.

COMMENT FAIT-IL DE LA PAUVRETÉ UNE BÉATITUDE ?

J.-C., et J.-C. seul a pu faire de la pauvreté une béatitude ; seul il a pu la faire aimer, et il la fait aimer en lui donnant un sens religieux, et en en faisant la source de biens précieux.

IL EN FAIT UN HOMMAGE À DIEU

Il la fait servir à rendre hommage au droit de Dieu sur toutes choses : toutes choses appartiennent à Dieu ; Dieu distribue les richesses comme il l'entend, imposant des devoirs en même temps qu'il donne la richesse : l'homme doit accepter avec amour la répartition faite par Dieu, et avec un cœur filial attendre du Père céleste les choses qui sont nécessaires à sa vie : voilà ce que proclame la pauvreté volontairement acceptée.

Il la fait servir à nous amener à la ressemblance avec Dieu. Déjà Socrate avait dit : N'avoir besoin de rien, c'est le propre de la divinité ; avoir besoin de peu c'est se rapprocher de Dieu et par conséquent de la perfection. Augmenter ses besoins, c'est augmenter sa pauvreté : diminuer ses besoins, c'est accroître sa richesse en même temps que sa liberté d'âme.

Xenoph. Memor. l. 1. c. 6.

UNE SOURCE DE VERTUS

En donnant à l'âme la vraie liberté, la pauvreté volontairement acceptée la prépare à user en souveraine de tous les biens de la terre. « Elle ne possède pas seulement en espérance les choses célestes, dit S. Bernard ; elle possède aussi les choses de la terre, suivant la parole qui a été dite : *N'ayant rien, nous possédons tout*. Elle les possède d'autant mieux qu'elle les désire moins. Tout lui devient richesse, l'adversité aussi bien que la prospérité. L'avare, amoureux de la richesse, en a toujours soif : l'âme fidèle

la méprise et en use : celui-là, en la possédant est toujours en état de mendicité, celui-là en la méprisant la fait valoir. » Bernard serm. 21 in Cantic. n. 7.

Elle prépare à la justice : comment voudrait-on s'emparer du bien d'autrui, quand on ne tient pas à ce que l'on possède ?

Elle prépare à la bonté. Le détachement dans lequel elle vit est le fruit d'un grand amour, « et de même que la cupidité ne possède rien sans étroitesse et sans angoisse, dit S. Augustin, de même la charité ne peut supporter aucune étroitesse. » Aug. qq. Ev. l. 2. c. 33.

« Elle est, dit S. Jean Chrysostôme, un guide précieux dans la voie qui conduit au ciel ; elle est l'onction des athlètes ; elle est un exercice de perfection grand et admirable ; elle est un port tranquille. » Chrys. Homil. 18 in Ep. ad Hebr. n. 3. « Sachez, mes frères, disait S. François d'Assise, que la pauvreté est une voie très rapide du salut : elle est un foyer d'humilité, une racine de la perfection ; son fruit est multiple, mais caché. Elle est ce trésor caché pour lequel il faut vendre tout, et ce qui ne peut être vendu, il faut le mépriser, en le comparant à la grande richesse de la pauvreté. » Francisc. Assis. Coll. 5. De S. paupert.

Elle prépare les ascensions de l'âme aux choses d'en haut. « Si nous voulons, dit S. Grégoire de Nysse, nous élever aux choses d'en haut, il faut devenir pauvres des choses d'en bas. » Gregor. Nyss. De beat. Or. 1.

UNE PRÉPARATION A LA GRACE

Elle nous prépare à recevoir de Dieu des grâces abondantes. « Celui, dit S. Basile, qui conduit par l'Esprit S[t], ne conservant en lui aucun orgueil, mais s'humiliant volontiers pour exalter les autres, crie en esprit vers Dieu en lui demandant de grandes choses, et il le peut, car il ne recherche rien de terrestre, celui-là sera toujours entendu de Dieu. » Basil. in Ps. 38. n. 5.

UNE PRÉPARATION A L'UNION AVEC DIEU

Elle nous prépare, non pas seulement à la grâce de Dieu, mais à l'union avec Dieu.

« Pour arriver à la béatitude, dit S. Grégoire de Nysse, il faut arriver à la ressemblance avec Dieu, car la béatitude est le propre de Dieu. Et comment la vie de l'homme pourra-elle ressembler à la vie de Dieu ? Comme rien ne convenait mieux à l'homme que l'humilité, le Verbe de Dieu s'est fait humble et pauvre, afin que l'homme, par l'imitation de sa pauvreté, put lui ressembler et se diviniser. Et si dans une chose qui convient si bien à votre nature, vous avez imité Dieu, vous êtes entré dans les conditions de la béatitude. » Greg. Nyss. ut supr.

C'est cette union au Fils de Dieu qui donne à la pauvreté tant de joies dès la vie présente : dans son dénuement, elle possède le maître de toutes choses. « La pauvreté chrétienne est toujours riche, dit S. Léon, et elle n'a pas peur de souffrir de l'indigence en ce monde, elle qui a la gloire de posséder tout en possédant le maître de toutes choses. » Leo m. serm. 42. c. 2. « Nous pouvons proclamer bienheureux le pauvre évangélique, dit S. Ambroise, le pauvre émule de ce pauvre qui étant riche s'est fait pauvre à cause de nous. » Ambros. in Luc. l. 5. n. 53.

Nombreuses ont été dans le christianisme les âmes qui ont aimé

L'AMOUR DE LA PAUVRETÉ DANS LE CHRISTIANISME

cette pauvreté. « De cette magnanime pauvreté, dit S. Léon, quel bel exemple les Apôtres ne nous ont-ils pas donné après N. S. ! Pour obéir à la voix du Maître céleste, ils ont tout abandonné... Combien en ont-ils formés à leur image dans ces enfants de l'Eglise qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, qui dans leur très dévote piété renonçaient à tous leurs biens pour s'enrichir des biens éternels, qui se réjouissaient avec les Apôtres de ne rien posséder en ce monde afin de tout posséder avec J.-C. ! Quoi de plus riche que cette pauvreté de Pierre qui disait au boiteux : *De l'or et de l'argent, je n'en ai point, mais ce que j'ai je te le donne : au nom de J.-C., lève-toi et marche ?* Ainsi la parole de Pierre rend la force à celui que sa mère avait engendré infirme. Il n'a pu lui mettre en main une pièce de monnaie frappée à l'effigie de César, mais il a reformé en lui l'image de Dieu ; il a formé en lui l'image du Christ ; et les témoins de ce miracle, ces hommes que la perfidie judaïque rendait boiteux, ce pauvre du Christ les redresse et les rend agiles dans le Christ. »

Leo m. serm. 95. c. 3.

LA RÉCOMPENSE

Grand est le mérite de la pauvreté, grande aussi sera sa récompense. **Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux.** Matth. V, 3.

« Parce que le mal de la pauvreté sur terre, dit Bossuet, c'est de rendre méprisable, faible, impuissant, la félicité leur est donnée comme un remède à cette bassesse, sous le titre le plus auguste, qui est celui de royaume. »

Bossuet. Médit. sur l'Ev. 2e j.

Qu'est-ce donc que le royaume des cieux que J.-C. a promis en récompense à la pauvreté volontaire ?

QUEL EST CE ROYAUME DES CIEUX ?

C'est d'abord le royaume que J.-C. a fondé sur terre, le royaume de la vérité, de la justice, de la grâce, ce royaume que l'on nomme l'Eglise. Heureux ceux qui possèdent ce royaume ! Ils sont les enfants de Dieu, ils possèdent des richesses éternelles. Les pauvres y sont venus les premiers. *Dieu*, dit S. Jacques, *n'a-t-il pas élu ceux qui étaient pauvres selon le monde, pour être riches dans la foi, et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ?* Les pauvres qui acceptent d'être pauvres, et les riches qui sont détachés de leurs richesses en vue de richesses meilleures, sont bien préparés à posséder ces richesses et à goûter cette manne intérieure que renferme le Christianisme. « David annonçait ces pauvres quand il disait : *Les pauvres mangeront et ils seront rassasiés, et leur cœur sera vivant dans les siècles des siècles.* » Jac. II, 5. Ps. 21.

Chromat. De beatit. Serm. 1.

Le royaume des cieux, c'est le règne de Dieu dans une âme, la remplissant de sa lumière, de sa sainteté et de sa présence. Comme est riche une âme qui possède ce royaume : elle est plus riche que celui qui posséderait le monde entier. « Aussi loin que s'étendraient ses possessions, dit S. Ambroise, la terre finirait par lui manquer. Mais celui qui possède Dieu est le maître de toute la

nature. Au lieu de posséder des champs, il possède la terre de son âme, cette terre qui rapporte des fruits parfaits, qui ne peuvent périr. Au lieu de maisons, il possède cette habitation intérieure qui devient un temple, le temple de Dieu, où il se retrouve lui-même avec Dieu. Et que peut-il y avoir de meilleur? Qu'y a-t-il de meilleur que Dieu? » Ambros. In Ps. 118. serm. 8. n. 5.

Le royaume des cieux, c'est ce royaume que Dieu a préparé pour ses élus, dans la gloire. Ce royaume est assuré aux pauvres en esprit, par une promesse formelle.

COMMENT LA PAUVRETÉ Y PRÉPARE?

« Il y a déjà quelque chose de céleste dans la pauvreté, dit S. Bernardin de Sienne. La pauvreté nous est venue du ciel quand celui qui est la norme de toute vertu s'est fait pauvre pour nous. Il y a quelque chose d'angélique à ne rien posséder, rien désirer sur terre ; les pauvres volontaires sont les Anges de la terre. » Bernardin Sen. De beat. serm. 45 art. 3. c. 1.

C'est par la résurrection que nous entrerons dans le royaume des cieux : la pauvreté évangélique nous fait participer aux qualités des ressuscités. « La pauvreté, disait S. François d'Assise, donne, même dès cette vie, aux âmes qui l'aiment, la dot de l'agilité qui leur permet de s'envoler au plus haut des cieux. » C'est en abandonnant tout, que les Apôtres ont pu se mettre à la suite de J.-C. « La pauvreté donne à ceux qui la possèdent la dot de l'impassibilité ; ils savent sans se désoler supporter la perte de leurs biens. *Vous avez su supporter avec joie d'être dépouillés de vos biens*, disait l'Apôtre aux Hébreux, *vous souvenant que vous aviez une richesse meilleure, une richesse éternelle*. Elle leur donne la spiritualité qui leur permet d'entrer dans le royaume des cieux. Des riches, au contraire, N. S. dira : *Il est plus facile à un chameau d'entrer dans le royaume des cieux.* « La pauvreté enfin nous donne la richesse, avec laquelle on peut acheter le royaume des cieux. » Francisc. Assis. orac. 4. Op. p. 88. — X. 34. — Bernardin. S. ut supr. c. 3.

« Oh ! combien est grand le bonheur des chrétiens, qui peuvent, dit S. Augustin, faire de la pauvreté le prix du royaume des cieux. Ne prenez donc pas en dégoût votre pauvreté : on ne peut rien trouver de plus riche. Voulez-vous en connaître la richesse ? Elle a assez de valeur pour acheter le ciel. Quel trésor pourrait faire cela? Avec tous ses trésors, le riche ne pourrait obtenir d'entrer au royaume des cieux : et il peut le faire en les méprisant. » Aug. In app. serm. 99. n. 4.

Les vrais pauvres sont tellement préparés au royaume des cieux que J.-C., leur promettant la récompense, disait : *Le royaume des cieux est à eux.*

CETTE BÉATITUDE PRÉPARE LES AUTRES

Cette béatitude est placée en premier lieu, car elle prépare toutes les autres.

Identifiée à l'humilité, elle prépare à la douceur.

Par la vue qu'elle donne de la fragilité et de la vanité des choses créées, elle conduit à la béatitude des larmes, et de même à la béatitude de la faim des seuls biens véritables.

Par le détachement, elle conduit à la miséricorde et à la pureté du cœur.

Elle prépare aux œuvres de la paix, elle prépare à souffrir pour la justice. Et de fait tous ceux qui ont aimé la pauvreté ont connu toutes les autres béatitudes.

On peut la regarder même comme la base de la vie chrétienne. « Elle nous rappelle, dit S. Hilaire, que nous n'avons rien par nous-mêmes, que nous avons tout reçu de Dieu, que tous les biens sont communs ; elle nous amène à être soumis à Dieu, et dans cette soumission à partager tout ce que nous avons ; elle nous fait entrer en communion de la bonté divine, en attendant qu'elle nous fasse entrer en possession de sa gloire. » « Mais cette disposition si nécessaire combien elle est difficile, dit S. Grégoire de Nysse. De toutes les choses qui s'accomplissent par la vertu, aucune n'exige plus d'efforts... Parce que le vice de l'orgueil est comme inné dans l'homme, le Seigneur a mis là le commencement des béatitudes. »

Hilar. in Matth. c. 4. n. 2. trad. abrég.

Gregor. Nyss. de beatit. Or. 1.

« Pourquoi donc encore maintenant, ô enfants insensés d'Adam, nous dit S. Bernard, cherchez-vous les richesses, désirez-vous les richesses, après que la béatitude de la pauvreté a été proclamée par un Dieu, prêchée dans le monde entier, acceptée par la foi ? Que le payen qui vit sans Dieu les cherche ; que le Juif préoccupé des choses de la terre les cherche ! Mais quel front, ou plutôt quel cœur faut-il au chrétien pour chercher les richesses après que J.-C. a proclamé la béatitude des pauvres ? »

Bernard. Serm. 1. in fest. O Sanct. n. 7.

PRIERE DE S. FRANÇOIS

Avant de quitter cette béatitude, disons la prière que faisait au Sauveur l'amant passionné de la pauvreté, qui goûta dans leur plénitude les fruits de la béatitude de la pauvreté : « O Seigneur Jésus, montrez-moi les sentiers de la très-aimée Pauvreté... Seigneur Jésus, ayez pitié de moi et de ma dame la Pauvreté, car je suis épris d'elle et ne puis trouver de repos sans elle : vous le savez, vous, mon Seigneur, qui m'avez énamouré d'elle. Elle est assise dans la tristesse, repoussée de tous, elle qui est la reine des nations. Elle est assise sur un fumier et elle se plaint que ses aînés la méprisent et soient devenus ses ennemis. »

« Voyez, Seigneur, que la Pauvreté est tellement la reine des vertus, que vous-même abandonnant la demeure des Anges, vous êtes descendu sur terre pour pouvoir l'épouser dans un amour éternel et en elle et par elle engendrer tous les enfants de la perfection. Elle s'est attachée à vous avec une si grande fidélité, qu'elle a commencé à vous servir dès le sein de votre mère ; elle vous a accueilli à votre naissance dans l'étable ; dans votre passage sur terre, elle vous a tout ravi jusqu'à ne pas vous laisser de quoi reposer votre tête. Mais quand vous vous prépariez au grand combat de notre rédemption, elle vous accompagnait comme un écuyer fidèle, et pendant que vos disciples fuyaient elle demeurait

près de vous. Quand votre mère elle-même, qui dans ce moment vous fut fidèle à cause de son immense amour, et qui par ses angoisses fut unie à toutes vos souffrances, ne pouvait à cause de la hauteur de la croix atteindre jusqu'à vous, ma dame la Pauvreté avec toutes ses privations vous étreignit plus fortement que jamais... C'est dans cette étreinte de votre épouse que vous avez rendu l'âme. »

« Elle présida à votre sépulture et ne vous laissa mettre que dans un tombeau d'emprunt, avec des aromates et des linges d'emprunt. Elle était à la Résurrection, et ressuscitant dans ses bras vous avez laissé dans le tombeau tout ce qui vous était étranger. Vous l'avez emportée avec vous dans le ciel, laissant aux mondains tout ce qui est du monde : et vous avez laissé à Dame Pauvreté le sceau du royaume céleste pour en marquer les élus qui veulent avancer dans les voies de la perfection. Oh ! qui n'aimera madame la Pauvreté ? Je vous demande d'être favorisé de ce privilège, d'être enrichi de ce trésor. Je vous demande, ô Jésus très pauvre, qu'il me soit donné pour votre nom de ne rien posséder en propre sous le ciel, et tout le temps que vivra ma misérable chair, de n'user de toutes choses qu'avec pénurie. Ainsi soit-il. » Francisc. Ass. Orat. pro obt. paupert.

XCIII

La deuxième béatitude : la douceur

Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont
Ꝭ. V. 4. **la terre.**

Les Juifs espéraient un empire s'étendant par toute la terre, ils l'espéraient de la vaillance de leur Messie : Jésus promet à ses disciples la possession de la terre, mais par la douceur : quel renversement des idées ! Si nous savons étudier la parole du Sauveur à la lumière d'en haut, nous verrons qu'elle nous fait faire un pas de plus dans le royaume des cieux. Après nous avoir sauvegardés de la séduction des choses du dehors, le Sauveur veut nous sauvegarder de nous-mêmes et des passions du dedans. « Quand je saurai me contenter de peu, dit S. Ambroise, il me reste à gouverner mes dispositions intérieures. Que me servirait d'être privé des biens de la terre si je ne savais pas être doux ? » CONTRASTE AVEC LES IDÉES REÇUES — Ambros. in Luc. l. 5. n. 54.

Quelle est cette douceur que béatifie le Sauveur ? C'est une vertu toute surnaturelle, qui mérite une récompense surnaturelle. QUELLE EST LA DOUCEUR RECOMMANDÉE PAR J.-C. ?

Elle n'est point l'insensibilité, la mollesse, la lâcheté ou la lenteur. « Aux courses, dit S. Grégoire de Nysse, il faut de l'agilité pour remporter le prix. Il nous faut aussi de l'agilité pour remporter le prix de notre vocation surnaturelle : l'Apôtre nous le rappelle quand il nous dit : *Courez de façon à atteindre le but.* Avec quelle énergie il s'attaquait à son adversaire, le démon, quand il l'atteignait par les blessures qu'il s'infligeait à lui-même... L'épouse du Cantique est louée pour son agilité supérieure à celle du chevreau, qui lui donne une course si rapide à travers les montagnes. Pourquoi donc, après cela, N.-S. fait-il de la douceur une béatitude ? Il a voulu nous faire comprendre que la vivacité peut facilement aller à l'excès. »

Gregor. Nyss. De beat. Or. 2.

D. Th. 22ae. q. 157. a. 1.

LA DOUCEUR REFRÉNANT LA COLERE

La douceur, considérée dans sa mesure normale, est une vertu qui modère la colère. Elle n'est pas la placidité d'une âme tranquille par nature : elle ne serait pas une vertu. Elle suppose la présence de *ce nerf* intérieur de l'âme, ainsi que l'appelle S. Basile, qui est la colère, et elle la modère.

Animae nervus ira. Basil. adv. iratos. n. 5.

« La colère, dit ce Docteur, quand elle est éveillée au moment où il le faut et comme il le faut, devient de la force, de la patience et de la maîtrise de soi : mais quand elle agit en dehors de la raison, elle devient une vraie folie. » Il fallait donc une vertu pour refréner cette folie : cette vertu c'est la douceur.

ib. n. 6.

Il fallait une vertu pour diriger la colère. Moïse fut appelé le plus doux des hommes ; et cependant il ne supportait point la violence faite par un Egyptien à l'un de ses frères, et encore moins l'injure faite à Dieu par son peuple ; mais il supportait toute injure personnelle : c'était la douceur qui gouvernait en lui la passion de la colère.

Les philosophes anciens, constatant les funestes effets de la colère, avaient recommandé une certaine douceur.

LES DANGERS DE LA COLERE

La colère, abandonnée à elle-même est, en effet, une des passions qui agitent le corps et troublent les facultés de l'âme avec le plus de violence. « Des fables, dit S. Grégoire de Nysse, nous montrent des hommes transformés par certains breuvages en bêtes, chiens, sangliers ou pourceaux. La colère accomplit une métamorphose semblable : ces yeux injectés de sang, ces cheveux qui se hérissent, cette voix rauque et saccadée, cette langue qui tremble, ces lèvres qui se contractent, c'est là l'effet de la colère. »

Gregor. Nyss. ut supr.

La colère nous met sous le joug de l'animalité. Pourquoi, comme le fait remarquer S. Jean Chrysostôme, supportons-nous plus difficilement l'injure personnelle que l'injure faite à autrui, une contrariété qui choque notre humeur, s'oppose à un caprice plutôt qu'un tort réel causé à notre âme ? Parce que nous sommes sous le joug des sens. L'animal s'irrite de toute contrariété, sans regarder si cette contrariété est juste, si elle est pour son bien.

Chrys. in Ps. 131. n. 1

De même l'homme qui, possédant la raison, ne devrait s'irriter que du mal véritable, du mal absolu, de ce qui est mal pour les autres aussi bien que de ce qui est mal pour lui, quand il se laisse conduire par les sens, ne s'irrite que de ce mal partiel qui affecte ses sens. Dans la plupart de ses colères, il manque de raison.

Dans la colère, il ne sait plus voir, il ne sait plus entendre. La colère enlève à l'homme la conscience de ce qu'il est. Elle emporte la volonté comme celle du frénétique. On dit d'un homme en colère qu'il est emporté par sa colère, ou simplement emporté. Quel triste état que de ne plus nous appartenir ! La colère, dit S. Basile, est une folie momentanée.

Brevis quædam insania. Basil. ut supr. n. 1.

Que de ruines elle a causées ! Que de blessures, et aussi que de regrets elle a amenés ! « Souvent, dit S. Jean Chrysostôme, toute une vie ne suffit pas pour réparer un mot qui a été prononcé dans dans la colère ; un mot prononcé dans un moment d'emportement suffit pour briser toute une carrière. » « Et dans les chocs où ils heurtent autrui, les violents se brisent eux-mêmes plus souvent qu'ils ne brisent leurs adversaires. »

Chrys. Homil. 6 in Act. Apost. n. 4.

Basil. ut supr.

La colère, loin d'être une preuve de force, vient habituellement de la faiblesse. « La colère des esprits faibles, dit Plutarque, est en raison de leur faiblesse... Si l'on a dit que cette passion était le nerf de l'âme, elle mérite plus habituellement le nom de convulsion. » Nous rions des colères des enfants, presque toujours produites par des causes mesquines, et qui se traduisent en des agitations terribles : la plupart des colères des hommes sont aussi ridicules.

Plutarch. De irâ.

Cette folie enlève à l'homme toute dignité. La vue d'un accès de colère en autrui nous attriste. « Que ce qui vous déplaît dans les autres vous déplaise en vous-même. » « Plus d'une fois, dit Sénèque, on s'est bien trouvé dans la colère de se regarder dans un miroir. »

Alcuin. De vir. et victor. c. 24.

Cette colère sourde, que l'on appelle la rancune, si elle agite moins, cause des tourments aussi cruels. « Combien souffre, dit S. Jean Chrysostôme, cet homme qui médite sans cesse sur les moyens de se venger de son ennemi ! Vous pensez au mal que vous voulez causer, et vous commencez par vous nuire à vous-même : cette flamme que vous portez en vous vous brûle ; cette bête féroce que vous voulez lancer contre votre ennemi commence d'abord par vous dévorer vous-même. »

Chrys. Hom. 41 in Act. Ap. n. 4.

Il était donc nécessaire qu'il y eut une vertu refrénant les excès de la colère. « Il faut, disait Cicéron, qu'on ne voie dans notre langage ni emportement, ni colère, ni indolence, ni lâcheté, ni rien de semblable. Il faut qu'en tout nous sachions témoigner de l'affection et du respect à ceux avec qui nous vivons. Quelquefois il sera nécessaire de faire des reproches : alors on pourra élever le ton, faire entendre des paroles sévères, témoigner même de

l'indignation ; mais c'est là une nécessité à laquelle il faut se soumettre rarement ; et les reproches doivent toujours être mêlés de douceur : nous devons faire voir à ceux à qui nous parlons avec sévérité que nous le faisons dans leur intérêt. Même dans nos contestations avec nos ennemis, nous devons conserver notre dignité et demeurer inaccessibles au ressentiment. »

Cicer. De off. l. 1. c. 38.

Ainsi parlait un philosophe soucieux uniquement de la dignité de l'homme.

Dans l'Ancien Testament, nous trouvons exaltée une douceur déjà supérieure à celle-là, avec la promesse d'une récompense analogue à celle de la récompense de la douceur évangélique. *Abstenez-vous de la colère et de la fureur contre les méchants...*, *car ceux qui sont doux auront la terre en héritage*. Mais de tels accents étaient rares, et l'on avait plus confiance pour conquérir la terre dans le courage et la force.

Ps. 36. v. 8-11.

UNE DOUCEUR VERTU NOUVELLE

C'était une vertu nouvelle que J.-C. introduisait dans le monde. « La douceur chrétienne, dit S. Augustin, nous garde libres de toute agitation au milieu des contrariétés ; elle réprime tout désir de vengeance, et détourne de se faire justice à soi-même ; elle s'applique à ne jamais, autant que faire se peut, heurter ou froisser personne. Entendue au sens le plus évangélique, la douceur ne résiste pas au mal, elle cède aux méchants, et elle s'applique à vaincre le mal par le bien. »

Aug. Serm. Dom. in m. l. 1. c. 4.

On sent, dans cette douceur, l'avènement du règne de l'amour. Elle n'est point cette vertu égoïste qui, dans ses formules et ses procédés de politesse, cherche avant tout la tranquillité, prodigue des démonstrations qui manquent de sincérité : la douceur chrétienne est faite de sincérité et de bonté. « Sans doute l'homme vraiment doux craint tellement de faire le mal, qu'il préfère le supporter plutôt que de s'exposer à le causer en s'irritant. » Mais, avant tout, c'est un homme qui aime, et c'est pour conquérir les âmes au bien qu'il supporte tout. *Conformément à votre vocation*, disait S. Paul, *pratiquez en toutes choses l'humilité*, *la douceur*, *la patience, vous supportant les uns les autres dans la charité*.

Opus imperf. Homil. 9.

Eph. IV.

LA RÉCOMPENSE

A cette douceur est promise une récompense en rapport avec ce qu'elle ambitionne. *Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre*.

Quelle est cette terre qui leur est promise ? C'est, nous dit S. Bernardin de Sienne, 1° celle sur laquelle ils marchent, 2° celle qu'ils portent en eux, 3° celle qu'ils cherchent dans la vie future.

Terram quam terunt. — terram quam gerunt, — terram quam quærunt. Bernardin. Senens. De beat. serm. 6. art. 3. c. 3.

LE MONDE CONQUIS

1° J.-C. a voulu conquérir le monde ; il a voulu conquérir le monde par ses disciples, et il a voulu le conquérir complétement en conquérant les âmes et les cœurs ; et c'est par la douceur de ses disciples qu'il aboutit à un résultat complet. La colère, la dureté ou simplement la rudesse ne produisent que colère, décou-

ragement et répulsion. On dit de certains hommes qu'ils sont cassants, et en effet ils ne font que briser. Pour avoir avec le prochain des rapports qui lui soient utiles, il faut d'abord cette douceur qui évite les froissements et que l'on nomme la politesse. Mais pour gagner les âmes, il faut quelque chose de plus : il faut cette douceur, faite de bonté, qui s'insinue doucement et fait pénétrer la lumière et la persuasion.

« Nous devons agir sur les hommes surtout par le calme de l'esprit et la bonté d'âme, dit S. Ambroise ; car la bonté s'insinue dans le cœur des hommes. Si on lui donne pour compagnes et pour aides la douceur de caractère, la condescendance, la modération dans le commandement, l'affabilité, la dignité du langage et la patience à écouter, on ne saurait dire à quel degré alors elle se concilie l'affection. » On se met en garde, on se cabre contre Ambros. de Off. l. 2. c. 7.
l'homme en colère, car il tombe dans les exagérations qui font que même quand il a raison il cesse d'avoir raison. Il prend au moins une attitude impérieuse contre laquelle il se sent porté à réagir.

La douceur sait calmer les âmes irritées. *Une réponse douce*
XV. 1. *apaise la colère*, dit la S[te] Ecriture. Elle produit sur elle l'effet de l'huile sur les flots de la mer.

Mais elle va plus loin, avons-nous dit, elle est conquérante. Déjà elle est puissante quand elle pâtit. *Ne vous défendez*
XII. *pas, mes très-chers*, disait S. Paul, *ne vous vengez pas, mais*
9. *laissez passer la colère*. Il semble qu'on écrasera facilement ceux qui se laissent écraser, et en définitive ce sont eux qui demeurent vainqueurs.

Elle est puissante quand elle agit. « Quand on s'attaque à des corps durs, dit S. Jean Chrysostôme, en les frappant on les rend plus durs, ou bien on les brise, tout en se meurtrissant soi-même. Si vous voulez les réduire facilement, il faut d'abord les amollir. Or ce qui amollit les âmes, ce n'est pas la colère, ce n'est pas l'accusation, ce n'est pas l'injure, c'est la douceur : la colère augmente le mal, la douceur l'élimine. C'est pourquoi, si vous voulez corriger celui qui vous a blessé, abordez-le avec une grande douceur. » *La parole douce*, dit la S[te] Ecriture, *multiplie* Chrys. Homil. 7
VI. 5. *les amis*. in Act. Apost. n. 1.

Pour pouvoir pratiquer cette douceur, il faut déjà avoir cet esprit chrétien qui prétend non pas dominer, mais servir, répandre la paix et la bénédiction et jamais l'amertume.

C'est par sa douceur que J.-C. a conquis le monde : la douceur est le grand caractère de l'Incarnation : on peut dire qu'elle est le caractère de Dieu. « Celui qui est tout puissant, dit l'auteur de la lettre à Diognète, a envoyé son Fils aux hommes, non, comme on pourrait le croire pour y exercer son pouvoir ou répandre la terreur ; il l'a envoyé dans la clémence et la douceur, comme un

roi qui envoie son fils, roi comme lui. Il l'a envoyé comme un Dieu et comme un Sauveur : voulant obtenir leur obéissance, il n'a pas employé à leur égard la violence, car la violence n'est pas en Dieu. Il est venu envoyé par son Père, appelant les hommes et non les frappant ; il est venu vers eux rempli d'amour. »

Epistol. ad Diognet. n. 7.

« J.-C. était médecin, dit S. Augustin, et il est venu guérir des frénétiques. Le médecin ne fait pas attention à ce qu'il entend du frénétique, mais aux moyens de le guérir ; il ne fait même pas attention aux coups qu'il peut en recevoir... C'est ainsi que J.-C. s'est conduit à l'égard de ses malades. » « Oui, ils l'ont frappé, ils ont été jusqu'à le tuer ; et alors même qu'on le mettait à mort, il ne cessait pas d'exercer ses fonctions de médecin ; on le frappait et il guérissait ; il supportait le frénétique et il n'abandonnait pas son malade ; on le tenait lié, on le souffletait, on le frappait avec le roseau, on lui prodiguait les insultes, les moqueries, on le condamnait à mort, on le clouait à la croix, il rencontrait partout autour de lui la haine et la colère, et il continuait à être médecin... Dans leur aveuglement, ils étaient cruels, et dans leur cruauté répandaient le sang de leur médecin ; et lui, de son sang, composait des remèdes pour les malades. »

Aug. Enarr. in Ps. 35. n. 17.

Aug. serm. 175. n. 2 et 3.

Les martyrs ont été les héritiers de la douceur de J.-C., et c'est par sa douceur, par la douceur de ses martyrs que J.-C. a conquis le monde. Voulant conquérir les âmes, il ne voulait pas les conquérir à demi ; il voulait les conquérir tout entières, il voulait conquérir leur volonté, leur cœur, leur conscience ; il voulait les conquérir au bien, à la vérité, à la vertu ; et c'est par sa douceur qu'il les a ainsi conquises. Pour nous associer à sa victoire et à ses conquêtes, il faut entrer en partage de sa douceur. *Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.*

LA POSSESSION DE SOI

2° La douceur est une force auprès des hommes, parce qu'elle est d'abord une force au-dedans de nous ; elle nous aide à posséder la terre, parce qu'elle nous a d'abord amenés à nous posséder nous-mêmes.

La douceur vient de la force : elle est la perfection de la force. « *L'homme patient*, dit la Ste Ecriture, *est plus que l'homme qui n'est que courageux* ; *et celui qui est le maître de son âme est plus fort que celui qui sait emporter les villes d'assaut.* L'acier, qui sait s'assouplir et se prêter à des mouvements d'une douceur merveilleuse, est le plus doux des métaux, parce qu'il en est le plus fort. Il y a une force supérieure à celle de la foudre : la foudre n'est qu'un manque d'équilibre dans les forces qui gouvernent le monde : c'est pour cela qu'elle rugit et qu'elle brise. Il y a une force supérieure à celle de la foudre : c'est cette force tranquille qui porte les mondes, et maintient chacun d'eux dans la paix et l'harmonie : c'est cette force qui représente celle de la

Prov. 16.

douceur. La douceur maintient dans l'harmonie et la paix toutes les forces de l'homme, et prépare l'homme à établir l'harmonie et la paix dans le monde entier.

« C'est à ce signe, dit S. Jean Chrysostôme, que l'on reconnaît un homme doué de raison : s'il se montre doux, modeste et tranquille, s'il ne se laisse pas devenir esclave de la colère, s'il sait dominer par la raison tous les mouvements désordonnés, garder sa dignité en se gardant des mœurs des bêtes. » Chrys. Homil. 34 in Genes. n. 1.

La douceur le met en possession de sa raison et de sa conscience, et elle les prépare à recevoir les lumières qui viennent de Dieu. *Il enseignera ses voies à ceux qui sont doux*, dit
[illegible] 9. le Psalmiste.

L'âme qui possède la douceur se possède elle-même, et cette terre est d'une richesse infinie. Aussi l'Apôtre S. Pierre ramenait les chrétiens de la primitive Eglise à vivre *dans la pureté incor-*
[illegible] III. 4. *ruptible d'un esprit plein de douceur et de paix, qui devant Dieu,* ajoutait-il, *est vraiment riche.*

S. Jean Chrysostôme, voulant décrire la richesse de l'âme qui se possède, disait : « Pendant que l'esprit de l'homme irascible est semblable à ces places publiques où se presse une foule importune et où les gens qui conduisent les chameaux, les mulets et les ânes crient à tue-tête, à ces villes où retentit de tous côtés le bruit de l'enclume et du marteau, où l'on est heurté de tous côtés, l'âme du juste est semblable à une montagne qui jouit des brises fraîches et de la belle et pure lumière. Des sources jaillissantes arrosent les fleurs variées qui en font un délicieux jardin... L'oreille est charmée de suaves mélodies : les oiseaux semblent se concerter pour harmoniser leurs chants, le zéphyr, dans les hautes branches des pins et des mélèzes, y joint ses voix. Les lis et les roses s'inclinent dans un fraternel embrassement... Dirai-je le murmure des eaux qui se précipitent en cascades ? On respire là un tel bien-être qu'on se croirait dans les cieux plutôt que sur terre. »

« Combien plus délicieux est l'état d'une âme humble et douce ! Il fait meilleur vivre avec elle que d'habiter ces lieux enchanteurs. Jamais elle ne déchaîne autour d'elle l'âpre souffle de l'aquilon : son langage doux et modéré rappelle la brise légère. Les soins habiles d'un médecin coupent la fièvre moins vite que sa parole n'apaise un homme emporté par la colère. » Chrys. Homil. in Act. Apost. n. 3 et 4. Quand, dans cette force intime qui est la douceur, on arrive à la possession de soi, on peut agir auprès des autres sans se dépenser jamais, et l'on garde la douceur au milieu des difficultés. « Lorsqu'on a l'esprit tranquille par la jouissance du vrai bien et par la joie d'une bonne conscience, comme on n'a rien d'amer en soi, on n'a que douceur pour les autres ; la vraie marque de l'innocence conservée ou recouvrée, c'est la douceur. » Bossuet. Médit. sur l'Ev. 3e j.

La douceur nous aide à dominer non pas seulement la colère,

mais toutes les autres passions. « Plus un homme avance dans la douceur du cœur, dit Cassien, plus il avancera dans la pureté du corps. Plus il aura réprimé la passion de la colère, plus il sera ferme dans la chasteté. Nul n'échappera aux ardeurs impures du corps s'il n'a maîtrisé d'abord les passions de l'esprit. »

Cassian. Coll. XII. n. 6.

LE CIEL

3° Cette terre, qui est promise à ceux qui sont doux, « c'est, dit S. Jérôme, non plus cette terre de Judée, ni la terre de ce monde, cette terre où poussent les épines et que tout conquérant farouche peut posséder, mais cette terre que le Psalmiste désirait. disant : *J'espère voir les biens du Seigneur dans la terre des vivants.* » Parce que la douceur nous rend semblables à Dieu, et parce que Dieu est le grand motif pour lequel le chrétien, dans toutes les contrariétés, garde la douceur, la douceur sera récompensée par la possession de tous les biens de Dieu »

Hieron. h. l.

POURQUOI APPELÉ LA TERRE ?

« Mais pourquoi, dit S. Grégoire de Nysse, après avoir promis comme récompense un royaume, le royaume des cieux, le Sauveur nous ramène-t-il à la terre ? Dans une échelle, le premier degré conduit à un degré supérieur ; il semble qu'ici il suive une marche contraire. N'est-ce pas pour nous montrer combien pleinement ce royaume nous appartiendra, combien nous y serons à l'aise ? Un royaume, avec ses splendeurs, peut étonner quelques-uns : suivant la promesse du Seigneur, ce royaume sera une terre, sera notre terre, terre fertile s'il en fut jamais. »

Gregor. Nyss. de beat. or. 2. Trad. abrég.

« Il emploie cette expression, dit S. Augustin, pour signifier la stabilité de cet héritage éternel, dans lequel l'âme se repose comme dans son lieu, comme un corps qui repose sur la terre ferme, et où elle puise sa nourriture comme le corps la puise dans la terre : là, en effet, est le repos et la nourriture des saints... Que les violents combattent donc pour les biens temporels ; nous dirons : Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont cette terre dont ils ne peuvent être expulsés. »

Aug. de serm. Dom. in mont. l. 1. n. 4.

« Cette terre, dit S. Léon, c'est le corps ressuscité que l'âme retrouvera dans la gloire, et qui alors se prêtera à toutes les opérations de l'esprit. » L'âme, alors, possédera pleinement ce corps de boue qui lui a été souvent hostile.

Leo m. serm. 95. c. 5.

« Cette terre qui est promise aux doux, c'est peut-être encore, nous dit S. Hilaire, ce tabernacle de son corps que le Verbe a pris pour demeurer avec nous. C'est la douceur qui nous prépare à l'habitation du Christ en nous, et nous prépare à être revêtus de la gloire de son corps ressuscité. » Le Verbe, prenant un corps, a fondé un royaume sur terre, le royaume Messianique, royaume tout rempli de grâces, royaume longtemps attendu, longtemps annoncé par les Prophètes. C'est surtout par la douceur que l'on entre dans ce royaume. *Les doux posséderont la terre et se délecteront dans l'abondance de la paix*, avait dit David. « Ils ont préféré à toute autre joie la paix du Seigneur, dit S. Ambroise ; à

Hilar. cap. 4 in Matth. n. 3.

Ps. X

cause de cela, ils se délecteront dans l'abondance de cette paix que le Sauveur, en ses jours, a donné au genre humain. » Ambros. in Ps. 36. n. 22.

CETTE BÉATITUDE PRÉPARÉE PAR LA PREMIÈRE

Cette seconde béatitude a été préparée par la première. « L'homme, dit S. Chromace, ne peut être doux si, auparavant, il n'est pauvre en esprit. Comment une âme habitant dans la richesse, dans les sollicitudes temporelles d'où naissent les affaires, les procès, les colères, une aigreur sans fin, pourrait-elle pratiquer la douceur si elle ne retranchait les causes de toutes ces passions ? Pour éteindre le feu, il faut lui retrancher les aliments. » Chromat. serm. 2 de beat.

« Si vous voulez posséder la terre, dit S. Augustin, veillez à ne pas être possédés par elle... Et quand vous entendrez la promesse de cette récompense, ne laissez pas s'éveiller en vous les convoitises de l'avarice qui voudrait posséder la terre à l'exclusion des autres hommes. » Cette béatitude doit donc être préparée par la précédente. « Et vous posséderez la terre quand vous vous attacherez à celui qui a fait le ciel et la terre. C'est là la vraie douceur de se soumettre à Dieu. » Aug. serm. 53. n. 2.

XCIV

La troisième béatitude : les larmes

Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront con-
v. 5. **solés.**

OPPOSITION ENTRE LA PAROLE DE J.-C. ET LES PENSÉES DU MONDE

« Si nous faisons entendre cette parole aux mondains, dit S. Grégoire de Nysse, nous exciterons un grand éclat de rire. Pour jeter du ridicule sur la parole du Sauveur, ils rassembleront toutes les souffrances qui peuvent atteindre l'âme et le corps et ils diront : Voilà le bonheur ! Pour nous, nous inquiétant peu de ceux qui abordent avec étroitesse d'esprit les pensées de Dieu, nous profitons de cette contradiction pour montrer quelle opposition existe entre la sagesse divine et la sagesse humaine. » Gregor. Nyss. de beatit. or 3.

CETTE OPPOSITION ACCENTUÉE

Cette opposition, Jésus l'accentue dans la malédiction qu'il prononce contre ceux qui sont dans la joie, malédiction qui explique en même temps cette béatitude : **Malheur à vous qui riez main-**
25. **tenant, parce que vous serez dans le deuil et les larmes.** Et dans l'une et dans l'autre, J.-C. nous apparaît comme le maître du vrai bonheur.

Le premier mouvement de l'homme est de se porter au plaisir, car l'homme se sent fait pour le bonheur ; et dans la recherche du plaisir, il ne trouve habituellement que déception et tristesse. Que

de fois cette douloureuse expérience avait été faite avant la venue de J.-C. ! Aussi des philosophes, précurseurs de nos pessimistes modernes, avaient prétendu que l'homme était la victime d'un destin jaloux, et que la joie ne pouvait exister pour lui.

D'autres, les Stoïciens, pour se garder de la souffrance, s'étaient raidis contre elle et avaient pris le parti de la nier.

J.-C. ne tombe point dans ces excès ; il affirme l'existence du bonheur, l'homme est créé pour le bonheur, et celui qui entend sa parole y arrivera un jour. Il ne nie point la souffrance ; il n'exige point qu'on se raidisse contre elle, il accepte que l'on pleure, mais il veut ordonner les larmes elles-mêmes à la béatitude ; et tout en appelant à la béatitude, il condamne la recherche du plaisir ; il déclare qu'elle ne peut aboutir qu'à la tristesse.

Comment la recherche du plaisir aboutit-elle à la tristesse,

Comment la tristesse telle que l'entend N. S. aboutit-elle à la consolation, c'est ce qu'il nous faut comprendre.

LE MALHEUR DES JOUISSEURS

Risus est immoderantiæ signum et effrenis animæ motus. Basil. Regul. brev. Int. 31.

Malheur à vous qui riez maintenant. « Le rire, dit S. Basile, marque un excès : c'est le mouvement d'une âme qui ne sait point se contenir. » Il indique la satisfaction de ceux qui cherchent le plaisir. *Venez*, ont-ils dit, *jouissons de la vie présente, jouissons des créatures pendant que nous sommes jeunes ; versons le vin et les parfums. Qu'aucune fleur de la saison ne nous échappe. Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent. Qu'il n'y ait point de prairie que nous n'ayons foulée dans nos jouissances. Laissons partout des signes de nos joies. C'est là notre partage.* Sap. II, 6

Cette recherche du plaisir est non seulement malfaisante, déflorant toute créature dont elle abuse ; elle aboutit en définitive à la tristesse. Elle abaisse, elle avilit, elle rend égoïste, nous enlevant par là la meilleure de nos joies qui est celle de donner ; elle ne laisse après la jouissance que fatigue, blessures et mauvais souvenirs ; elle n'aboutit qu'à des déceptions incessantes, les jouissances que l'on goûte étant toujours au-dessous de celles que l'on se promettait : *c'est la tristesse qui est au terme de la jouissance*, Prov. XIV, 13. dit la Ste Ecriture. *J'ai dit dans mon cœur : Je me gorgerai de plaisir, et jouirai de tout ; et j'ai vu que tout était vanité. J'ai trouvé que le rire était une folie, et j'ai dit à la joie : Pourquoi te trompes-tu si grossièrement ?* Eccles. II, 1-2.

Et tout cela doit aboutir à la tristesse éternelle, à cette tristesse dans laquelle on dira : *Nous nous sommes donc trompés... Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition... Que nous ont servi toutes ces choses ? Elles ont passé comme l'ombre... Nous ne sommes pas plus tôt nés que nous avons cessé d'être... nous avons été consumés par notre propre malice... Voilà ce que diront en enfer ceux qui ont péché.* Sap. V, 6-14.

J.-C., pour nous conduire au bonheur parfait, nous invite à des

renoncements plus complets que tous ceux qu'avaient préconisés la Loi ancienne. Il porte contre la recherche du plaisir des condamnations plus sévères, et il annonce à ceux qui l'auront cherché des tristesses plus grandes. *Malheur à vous qui riez maintenant parce que vous pleurerez.* LA VOIE DU BONHEUR D'APRES J.-C.

Pour nous conduire au bonheur, il substitue une voie toute opposée : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.*

Pourquoi faut-il pleurer ? Quel mérite y a-t-il dans les larmes, pour qu'une récompense leur ait été promise?

Les larmes que béatifie le Sauveur ont ce mérite de provenir d'une haute raison et d'un grand amour.

Comme il y a des rires qui sont sans motif et qui proviennent de véritables maladies, il y a des larmes qui sont causées par les motifs les plus graves. « Le dément rit, dit S. Augustin, et il rit parce qu'il est malade ; et celui qui a l'esprit sain pleure sur ces rires de la démence. Lequel est le meilleur de ces rires ou de ces larmes, mais dans le cas présent qui ne préférerait les larmes avec la raison aux rires avec la folie ? » Les larmes que loue N. S. viennent toutes d'une raison très haute. Aug. serm. 175. n. 2.

LES SOURCES DES LARMES

« Il y a quatre sources, dit S. Grégoire, où le juste puise ses larmes. Il pleure en se souvenant de ce qu'il a été et des fautes qu'il a commises : il pleure en pensant aux choses qui l'attendent, au jugement de Dieu où il paraîtra un jour ; il pleure quand il regarde ce qu'il est ; il pleure quand il lève les regards vers le séjour où il devrait être et qu'il comprend quelles sont les gloires et les joies de la patrie. » Gregor. m. Moral. l. 23. c. 21. n. 41.

LES FAUTES DU PASSÉ

Le juste pleure en se reportant au passé et en voyant les fautes dont il est rempli. « Quand vous aurez établi en vous ces dispositions d'être pauvres et doux, dit S. Ambroise, souvenez-vous que vous êtes pécheurs et pleurez vos péchés. » Ambros. in Luc.

Nous pleurons nos morts. La mort nous a séparés d'eux et elle a accompli en eux de grandes ruines. « Chacun de nous, dit S. Ambroise, a ses morts à pleurer. Nous sommes morts quand nous péchons, quand nous nous remplisssons de pourriture. C'est une œuvre de mort cette parole mauvaise qui sort d'une bouche méchante comme d'un tombeau infect ; ce qui faisait dire au Prophète : *Leur bouche est semblable à un tombeau que l'on ouvre.* » Que d'œuvres de mort n'y a-t-il pas dans notre vie ! « Que le pécheur pleure donc sur lui, qu'il s'accuse pour devenir juste. » C'est là le commencement de la vie. Celui qui ne pleurerait pas ses morts prouverait qu'il n'a plus de sensibilité. Il est plus heureux d'aimer même en souffrant que de ne pas souffrir parce qu'on n'aime pas : là au moins c'est la vie, ici ce serait la mort complète. Celui qui ne pleurerait pas sur les ruines que la mort du péché a faites en son âme prouverait qu'il n'a plus rien de vivant en lui. Ambros. in Luc. l. 5. n. 55.

Et quand on pleure, quand on pleure sur les ruines que le péché a faites dans notre âme, sur la foi amoindrie, sur les mérites perdus, les larmes font revivre tout ce qui était mort. L'auteur du Génie du Christianisme raconte comment la foi lui revint. Il l'avait perdue par le laisser-aller de sa vie ; et quand il reçut les derniers avis de sa mère, morte victime de la démence révolutionnaire, transmis par une sœur qui mourait bientôt elle-même, il pleura sur ces morts et sur ses fautes : « J'ai pleuré, dit-il, et j'ai cru. »

Chateaubriand. Préf. du Génie du Christian.

Quand on revient à Dieu, on peut éprouver des regrets des choses qu'on a dû quitter ; c'est un signe qu'on y avait encore des attaches. « Le deuil, dit S. Augustin, est la douleur produite par la perte de ceux qui nous sont chers. Ceux qui reviennent à Dieu perdent ce qu'ils aimaient, et jusqu'à ce que s'établisse en eux l'amour des choses éternelles, ils ne sont point sans tristesse. Qu'ils acceptent leur tristesse, et ils seront consolés par l'Esprit S[t]. qui à la place de leur tristesse, remplira un jour leur âme de la joie éternelle. » Qu'ils pleurent leurs péchés avec des larmes toujours plus abondantes, et la tristesse venant du péché adoucira la tristesse causée par la séparation.

Aug. de serm. Dom. in mont. l. 1. n. 5.

LES FAUTES DU PROCHAIN

« J.C. nous ordonne de pleurer non pas seulement nos péchés, mais les péchés d'autrui ; et c'est ainsi qu'ont fait les âmes saintes, Moïse, David. Paul. » « Les larmes auxquelles J.-C. nous invite, dit S. Jérôme, sont celles que nous répandons non sur les morts, mais sur les péchés des morts. C'est ainsi que Samuel tant qu'il vécut pleura sur Saül. » « Heureux donc ceux qui pleurent leurs péchés, mais plus heureux ceux qui pleurent les péchés des autres. C'est là une œuvre qui convient à ceux qui enseignent la vérité. Comment peut-on être les pères des âmes et ne pas pleurer sur les âmes qui tombent en enfer ? Les Anges qui au dernier jour marqueront les élus, ont reçu l'ordre, nous dit Ezéchiel, de marquer d'un signe plus honorable ceux qui ont pleuré les péchés des autres. »

Chrys. Homil. 15 in Matth. n. 3.

Ezech. IX 4.

Opus imperfecf. Homil. 9.

Et c'est là la meilleure preuve d'amour, l'assistance la plus précieuse que l'on puisse donner au prochain.

Celui qui par ses larmes et ses prières apaise la colère de Dieu, dit S. Bernardin de Sienne, rend au prochain un service plus grand que s'il lui avait donné, pour son soulagement corporel, tout ce qu'il possède. »

Et quand on se reporte à ce que le péché a fait souffrir au Sauveur, quelles larmes on doit répandre !

LE COMPTE A RENDRE

Si, comme le demande S. Grégoire, l'on va en pensée à ce jugement de Dieu où il nous faudra comparaître un jour, devant la rigueur du compte à rendre, devant la terrible sentence qui pourra être prononcée, que de larmes encore à verser !

Que l'on revienne à soi, que l'on se regarde, qu'on regarde tout

ce qui est autour de soi, on sera saisi par le sentiment de la fragilité de toutes choses. Les anciens disaient : Il n'y a pas de génie sans mélancolie. Les disciples de J.-C. ont plus encore que ces grands esprits le sentiment de ce qui manque aux créatures, parce qu'ils regardent dans l'avenir, ils ont l'idée de la perfection à laquelle l'âme humaine peut s'élever. *Toute créature est dans le gémissement*, disent-ils avec S. Paul, *attendant l'adoption parfaite des enfants de Dieu*. Si on pleure en regardant en soi et autour de soi, on pleure aussi en regardant au-dessus de soi. LA FRAGILITÉ DES BIENS TERRESTRES

« Il y a eu des hommes sans péché, dit S. Grégoire de Nysse, par exemple Jean-Baptiste, Elie : ils n'ont pas eu besoin du remède des larmes, les déclarerons-nous exclus de la béatitude des larmes ? »

« Vous pouvez voir chaque jour, continue le saint docteur, comment la tristesse pénètre dans la vie humaine. Un homme réussit en toutes ses entreprises, il a une femme charmante, des enfants délicieux, des frères qui lui sont un appui ; il jouit d'une grande autorité et d'une grande influence ; il est aimé de ses supérieurs, craint de ses adversaires, respecté de ses inférieurs, il a la confiance de ses amis, il est riche, environné de tous les plaisirs, d'humeur agréable, de santé robuste, possédant tout ce qui a du prix sur terre. S'il vient à perdre un seul de ces éléments, c'est alors la tristesse : il n'aurait point cette tristesse, si jamais il n'avait connu cet élément de bonheur. » LA PRIVATION DE LA BÉATITUDE

« Un homme qui serait né dans une caverne et y aurait vécu, n'éprouverait aucune peine de la privation de la lumière. Un homme n'aurait aucune idée de la lumière infinie, il n'éprouverait aucune peine d'en être privé. Et cependant c'est d'elle que vient toute vie ; c'est autour d'elle que se meut toute pensée ; en elle est la puissance, la joie, et toute perfection qui peut se dire ou se penser. Plus nous comprenons sa perfection, et plus grande est la peine que nous éprouvons à en être séparés... Et nous en avons été proches autrefois. Ce bien qui maintenant surpasse notre pensée était le bien de l'homme : l'homme était l'image de Dieu. Il avait l'incorruptibilité et le bonheur, la puissance sur toute créature, une vie indemne de tout souci, de toute peine, de toute maladie, et après un court séjour en ce monde, la vie dans la maison de Dieu. Et puisque maintenant il est déchu, qu'il est descendu de la royauté dans la servitude, de l'immortalité dans la mort, des délices du paradis dans les maladies et les labeurs, comment pourrait-il ne pas pleurer ? Nos passions ressemblent maintenant à un tyran qui dans une ville a occupé la citadelle, et qui de là fait peser une dure servitude sur le peuple subjugué. En face de ces choses celui qui pleure est heureux, car il a l'idée des biens dont il est privé... L'animal a des joies, des joies auxquelles ne se mêle aucune tristesse, par exemple le cheval, le petit chien. Ils auraient

de la tristesse, s'ils avaient l'idée des biens qui leur manquent. Ils ressemblent à l'animal ceux qui sont satisfaits des biens présents. Et c'est pour cela que le Verbe béatifie les larmes : elles sont heureuses, non en elles-mêmes, mais à cause des biens qu'elles regrettent. »

Gregor. Nyss. Orat. 3 de beat. trad. abreg.

LE SENTIMENT DE LA BONTÉ DE DIEU

Et il arrive que dans la contemplation, on s'élève jusqu'au sentiment de la beauté et de la bonté de Dieu ; on voit ce qu'il est pour l'âme humaine ; on est touché de ce qu'il a fait pour les hommes ; et alors on ne peut contenir ses larmes. « Ceux qui pleurent d'amour et de tendresse, qu'en dirons-nous ? Leur cœur se fond en eux-mêmes, comme parle l'Ecriture, et semble vouloir s'écouler par leurs yeux. Qui me dira la cause de ces larmes ? Qui me la dira ? ceux qui les ont expérimentées souvent ne la peuvent dire, ni expliquer ce qui les touche. C'est tantôt la bonté d'un père : c'est tantôt la condescendance d'un roi ; c'est tantôt l'absence d'un époux ; tantôt l'obscurité qu'il laisse dans l'âme lorsqu'il s'éloigne, et tantôt sa tendre voix lorsqu'il se rapproche et qu'il appelle sa fidèle épouse ; mais le plus souvent c'est je ne sais quoi qu'on ne peut dire. »

Bossuet. Médit. sur l'Ev. 4e j.

« Dans le désir que l'âme a de la possession de Dieu, dit S. Grégoire, elle s'élève quelquefois jusqu'à lui par la grâce de la contemplation, et retombant sur terre, en face des misères qu'elle y retrouve, elle se croit abandonnée de Dieu et de là naissent ses larmes. »

Gregor. Moral. lib. 23. c. 21. n. 41.

Et pourquoi donc toutes ces larmes sont-elles heureuses ? Pourquoi sont-elles béatifiées par J.-C. ?

TOUTES LES LARMES NE SONT PAS BÉATIFIÉES

Toutes les larmes ne sont pas heureuses : il y a des larmes qui sont pleines d'amertume : ce sont les larmes des convoitises frustrées, de l'ambition déçue, de l'orgueil humilié. Il y a des larmes qui sont pleines de désespoir et qui sont l'aveu d'une défaite. Il y a des larmes de colère et de rage. « Il y a beaucoup d'hommes qui pleurent des pleurs des enfants de Babylone, parce qu'ils ne connaissent d'autres joies que les joies de Babylone. » C'est alors la tristesse du siècle, dont S. Paul disait qu'elle cause la mort, et dont le livre des Proverbes comparait l'action sur le cœur de l'homme à celle de la teigne sur les vêtements, à celle du ver qui ronge le bois. Qu'il est triste de penser que tant de larmes demeurent stériles quand la béatitude a été promise aux larmes !

Multi flent fletu Babylonio, quia et gaudent gaudio Babylonio. Aug. in Ps. 136. n. 5.

II. Cor. 10.

Prov. 25. 20.

Et il y a des larmes qui sont bonnes, parce qu'elles honorent Dieu, parce qu'elles font du bien à l'âme ; il y a des larmes qui conduisent au bonheur, parce qu'elles ont du mérite.

BONHEUR DES LARMES RÉPANDUES SUR LE PÉCHÉ

Elles sont bonnes, elles sont heureuses les larmes par lesquelles on pleure ses péchés : vite, elles reçoivent leur consolation par l'espérance du pardon et par une intime douceur qui fait croire que le péché est pardonné. « O larme pleine d'humilité, dit S. Bernardin de Sienne, citant S. Jérôme, à toi la puissance, à

toi le royaume ; tu ne crains pas de t'approcher du tribunal du juge ; tu imposes silence aux accusateurs, et il n'est aucune puissance qui puisse t'empêcher de t'approcher de Dieu. Si tu te présentes seule, tu ne retourneras pas vide. Tu as assez de puissance pour vaincre celui qui est invincible. » Bernardin. Sen. De beatit. serm. 7. art. 1. c. 1.

« Cette douleur, dit S. Grégoire de Nysse, ne doit pas exister seulement pour les péchés présents, car le Sauveur aurait dit : Bienheureux ceux qui ont pleuré. Les larmes qui se continuent après que le péché est pardonné et que Jésus béatifie, sont l'indice de la prolongation et de l'affermissement de la santé, » et à ce titre elles sont heureuses. *La tristesse qui est selon Dieu*, disait S. Paul, *produit pour le salut une pénitence stable*. Et, en effet, cette tristesse, toutes les fois que vous l'avez ressentie, n'a-t-elle pas produit en vous non pas seulement l'éloignement du péché, mais la vigilance, la crainte, le zèle qui assuraient votre persévérance dans le bien ? Gregor. Nyss. ut supr. — Cor. VII. 10.

SUR LES FAUTES DU PROCHAIN

Heureuses aussi les larmes que l'on répand sur les fautes du prochain ; elles rendent le cœur plus tendre et plus large. « La tristesse chrétienne, dit S. Léon, pleure le péché d'autrui comme ses péchés propres ; et elle est plus attristée de ce qu'accomplit la malice de l'homme que du châtiment que prépare la justice divine. Elle s'attriste plus sur celui qui fait le mal que sur celui qui le subit, parce que le méchant par sa malice marche au châtiment, tandis que le juste, par sa patience, mérite la gloire. » Leo m. serm. 95. c. 4. « S. Paul, dit S. Jean Chrysostôme, pleurait sur les pécheurs. *Dans l'angoisse de mon cœur, je vous ai écrit à travers bien des larmes*, disait-il. Il regardait les fautes de ses frères comme des fautes personnelles. Il tombait en langueur pour toute misère d'autrui. C'est là une maladie précieuse, meilleure que toutes les joies de la terre. De telles larmes sont toujours accompagnées de joie ; et si elles ne servaient pas au salut des autres, elles nous seraient utiles à nous-mêmes. » Cor. II. 4. — Chrys. Homil. 15 in Ep. ad Philip. n. 6.

LES LARMES SIGNE DE VIE

Heureuse est toute larme qui vient d'un amour véritable ; elle prouve la vie et elle est toujours mêlée de joie. « Toute peine, dit S. Grégoire de Nysse, vient de la privation d'un bien auquel on tenait, privation que l'on ressent vivement. Quand un membre de notre corps est devenu insensible, il ne ressent plus les maladies qui l'affectent. De même les âmes complètement abandonnées au vice ne ressentent plus leur mal, et elles sont dans l'impossibilité d'en guérir. Mais quand le Verbe Sauveur s'est emparé d'elles, et par la crainte des châtiments qui les menacent, de ce feu qui ne s'éteindra point, de ce ver qui ne mourra point, des ténèbres, des pleurs et des grincements de dents éternels, la douleur causée par cette forte impression qui a réveillé le sentiment est un bien : c'est le retour à la vie. » Gregor. Nyss. ut supr.

Il y a de la vie, une vie plus large quand on craint non plus

seulement pour soi, mais pour les autres. Il y a de la vie toutes les fois que l'on ressent vivement une séparation ; les larmes alors sont bonnes, et il y a de la joie à les répandre. S. Augustin appelle les larmes le sang de l'âme. De même que pour certaines blessures il est bon de laisser couler le sang, de même en certaines peines, il est bon de laisser couler les larmes. S. Augustin privé de l'un de ses amis ne trouvait de consolation que dans ses larmes. Quand on a le cœur oppressé, il vaut mieux laisser couler ses larmes que de les retenir. « Devant un mort bien aimé, dit S. Augustin, le cœur peut rester sans larmes ; il vaut mieux toutefois qu'il guérisse sa blessure par ses larmes que de devenir inhumain en ne pleurant point. Marie, la sœur de Lazare, était très attachée au Sauveur, et cependant elle pleurait son frère mort. Mais comment nous étonner que Marie pleurât quand nous voyons Jésus pleurer ? »

Aug. serm. 251. n. 7.

Solus fletus erat dulcis mihi. Confess. l. 4. c. 4. n. 9.

Aug. serm. 173. n. 2.

LES LARMES SIGNE D'AMOUR

Ces larmes font du bien parce qu'elles viennent de l'amour ; mais pour qu'elles soient vraiment bonnes, il faut qu'elles coulent devant Dieu. « Si nos pleurs ne montaient pas jusqu'à vous, rien ne nous resterait en notre espérance. D'où vient que nous pouvons retirer de la douceur de toutes les amertumes de notre vie, de nos gémissements, de nos soupirs et de nos larmes ? Cette douceur ne vient-elle pas de l'espérance que nous avons d'être entendus de vous ? »

Aug. Confess. l. 4. c. 5.

AUTANT D'AMOUR AUTANT DE BONHEUR

Il y a plus de douceur parce qu'il y a plus d'amour dans les larmes, quand elles sont produites directement par la pensée de Dieu, par la pensée de ses jugements et surtout par la pensée de sa bonté. « Comme autrefois, dit S. Grégoire, la fille de Caleb avait obtenu de son père un champ arrosé par le bas et par le haut, il y a pour l'âme deux sources de componction et de larmes, l'une qui vient d'en bas, de la crainte de l'enfer, et l'autre qui vient d'en haut, du désir du royaume céleste. »

Gregor. Dialog. l. 3. c. 34.

Heureuse est l'âme qui cherche son Dieu, qui souffre de ne pas encore le trouver, et qui dit avec le Psalmiste : *Mes larmes ont été mon pain le jour et la nuit, pendant que l'on me dit chaque jour : Où est ton Dieu ?* « Parce qu'elle n'a pas encore trouvé son Dieu, elle lance vers lui ses soupirs, et parce que ses larmes sont inspirées par ses désirs, elles lui deviennent une nourriture, et sont pour elle pleines de douceur. » « L'âme se nourrit de sa douleur, dit S. Grégoire, car par ses larmes elle se prépare aux joies célestes. »

Aug. in Ps. 127. n. 10.

Luctu suo anima pascitur, cum ad superna gaudia flendo sublevatur. Gregor. Moral. l. 5. c. 8. n. 11.

Mais combien plus douces sont ces larmes quand on a trouvé Dieu ! « Les larmes des âmes qui prient, dit S. Augustin, sont plus douces que toutes les joies des fêtes mondaines. » « Ce sont des larmes toutes parfumées, » disait Ste Catherine de Sienne. « Elle deviennent, dit S. Augustin, un vin précieux qui nourrit l'amour. » Une fois que l'amour divin est entré dans l'âme, dit

Aug. in Ps. 127. n. 10.

Lacrymæ piæ contribulatorum mustum sunt amantium. Aug. in Ps. 83. n. 10.

S. Jean Chrysostôme, consumant en elle toute convoitise, comme le feu consume la rouille, faisant renoncer à toute joie et à toute gloire terrestre, il établit l'âme dans une telle componction que souvent elle répand des larmes, et elle y trouve une grande douceur ; et rien n'unit à Dieu autant que des larmes de cette sorte. Même au milieu des villes populeuses, cet homme est séparé de ce monde comme s'il était au désert ou sur les hautes montagnes ; et il ne peut se rassasier de ses larmes..., et tandis que toutes les joies du monde sont accompagnées de tristesse, ces larmes engendrent une joie perpétuelle. » « Cette tristesse des disciples de Jésus est plus douce que toutes les joies de la terre. » Chrys. Homil. 6 in Matth. n. 5. Hæc tristitia gaudio dulcior est. Chrys. Homil. 75 in Joan. n. 5.

Mais pour goûter dans la vie présente la consolation des larmes, il faut s'abandonner sincèrement à ces larmes. « Jésus, dit S. Jean Chrysostôme, n'appelle pas heureux ceux qui sont tristes, mais ceux qui pleurent, ceux qui ont une tristesse aiguë et qui sont tout entiers à leur tristesse. Car, si ceux qui pleurent quelque parent défunt, oublient leurs richesses, leur bien-être, la gloire et les injures, ne sentent plus en eux les tourments de l'envie ni les autres vices de l'âme, mais sont tout entiers à leur peine, ceux qui pleurent leurs péchés comme ils doivent être pleurés, arrivent à un affranchissement bien plus complet. » id. Hom. 15. in Matth. n. 3.

LES CONSOLATIONS DE LA VIE FUTURE

Après toutes les consolations de la vie présente, ils doivent attendre les consolations de la vie future. *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* « Dieu accorde toujours à nos mérites une récompense qui les dépasse, dit S. Jean Chrysostôme, mesurant la récompense non à nos mérites, mais à sa bonté. Il suffisait que ceux qui pleurent leurs péchés en obtinssent le pardon ; Dieu n'arrête point là sa récompense, il va jusqu'à la consolation. Si le précepte qu'il imposait était dur à la nature, la récompense devait puissamment y encourager. »

« Et quand Dieu console, s'il vous survient mille causes de tristesse, vous leur demeurerez toujours supérieurs. » id. ib.

Vous voyez le progrès qui se fait dans les béatitudes promises : les deux premières assuraient une possession, celle-ci promet la jouissance. Glossa.

Et quelle consolation quand c'est Dieu lui-même qui console ! Quelle jouissance quand c'est de Dieu lui-même que l'on jouit !

XXI. 4 C'est *Dieu* lui-même *qui essuiera les larmes de ceux qui auront pleuré pour lui.* Quelle joie, quand on est dans la peine, de rencontrer une âme amie qui apporte des consolations efficaces ! Quelle joie quand ces consolations seront apportées par Dieu lui-même ! Quelle joie c'est pour l'enfant d'être consolé par sa mère ! Quelles douces paroles elle sait trouver pour lui ! Le Prophète entrevoyait ces joies, quand il disait : *Réjouissez-vous avec Jérusalem, vous tous qui avez pleuré avec elle, afin que, comme des enfants à la mamelle, vous soyez remplis de toutes les conso-*

lations qui ont été préparées pour elle; car voici ce que dit le Seigneur : on vous portera à la mamelle, et on vous tiendra, pour vous caresser, sur les genoux. Is. LXVI 10-12.

J.-C. SE RÉVÉLANT LE MESSIE DANS CETTE BÉATITUDE

En proclamant cette béatitude des larmes, Jésus accomplissait les prophéties messianiques. Le Messie avait été annoncé comme le grand consolateur. Isaïe avait dit qu'*il serait envoyé à ceux qui pleuraient en Sion, pour mettre sur leur tête une couronne au lieu de la cendre, l'huile de l'allégresse au lieu des larmes, un vêtement de gloire au lieu d'un esprit affligé.* Les jours du Messie étaient appelés les jours de consolation : en annonçant la venue de la consolation promise, Jésus se présentait donc comme le Messie. ib. LXI. 3

LA PLACE DE CETTE BÉATITUDE

Cette béatitude venait bien en son rang. « L'âme, demeurant encore au milieu des sollicitudes du siècle et des contrariétés de la vie, dit S. Chromace. ne pouvait pas encore penser à elle-même : affranchie par la pauvreté volontaire et par la douceur, elle peut revenir à elle, examiner ses actes, et alors les blessures causées par les fautes passées apparaissent, et les larmes salutaires peuvent jaillir. »

Chromat. de beatit. serm. 2.

PRIERE DE S. ANSELME

M'adressant au Sauveur avec S. Anselme, je lui dirai donc : « O doux Jésus, donnez-moi un signe certain de votre amour, une source de larmes coulant toujours au-dedans de moi, afin que mes larmes elles-mêmes vous disent mon amour. Je me souviens, ô Jésus, de cette humble femme, Anne, qui, venant prier au tabernacle pour obtenir un enfant, après ses larmes et ses prières, partit, portant la paix sur son visage... Si elle a tant pleuré. cette femme qui désirait un enfant, comment doit pleurer une âme qui désire et cherche Dieu ?... Regardez-moi donc et ayez pitié de moi, parce que les douleurs de mon cœur se sont multipliées... Donnez-moi votre consolation céleste. et donnez-moi d'abord ces larmes intérieures qui partent de l'amour, brisent les liens du péché et mènent à la consolation. »

« Je me souviens aussi de la dévotion ardente d'une autre femme qui, dans son pieux amour, vous cherchait au tombeau où l'on vous avait déposé, qui, après le départ des disciples, ne s'en allait pas, mais demeurait là assise et pleurant, qui, après votre résurrection. avec beaucoup de larmes, explorait tous les coins de votre tombeau pour vous retrouver... Parce qu'elle aima plus que tous les autres. en aimant elle pleura, et en pleurant elle vous chercha. et. persévérant dans sa recherche, elle mérita de vous voir et de vous parler la première... Si elle pleura ainsi et persévéra dans ses larmes cette femme qui cherchait parmi les morts celui qui était vivant, comment doit pleurer et persévérer dans ses pleurs celui qui vous connaît pour le Rédempteur, pour le roi du ciel et de la terre. et qui de tout son cœur aspire à vous voir !...

« Par vos exemples et vos paroles, vous nous avez appris à pleurer : vous avez dit : Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. Vous avez pleuré votre ami défunt ; vous avez pleuré sur la cité qui allait périr. Je vous en prie, ô bon Jésus, par ces précieuses larmes par lesquelles vous avez voulu nous sauver, nous qui étions perdus, donnez-moi la grâce des larmes ; car je ne puis l'avoir que par votre Esprit qui amollit les cœurs endurcis des pécheurs, afin que je puisse laver dans mes larmes la victime que je veux vous offrir. » Anselm. Orat. 16.

XCV

La quatrième béatitude : La faim et la soif de la justice

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce
V. 5. **qu'ils seront rassasiés.**

UN PARADOXE APPARENT

Voici encore une apparence de paradoxe, le bonheur mis dans la faim et la soif, mais sous ce paradoxe qui heurte la sagesse humaine se révèle la haute sagesse de Dieu. Les larmes que J.-C. béatifie ne sont point des larmes de découragement ; elles portent, au contraire, à l'action ; de même, la faim et la soif qu'il exalte, viennent non de la maladie, mais de la santé ; elles attestent non une indigence dans laquelle l'homme doit demeurer, mais une richesse à laquelle il est appelé.

LA PLACE DE CETTE BÉATITUDE

Quand un malade revient à la santé, il a faim, tandis que la maladie lui enlève tout appétit. « Je me suis délivré de mes fautes, dit S. Ambroise, j'ai réglé mes mœurs, j'ai pleuré mes péchés, je commence à avoir faim et soif de la justice. C'est un signe de santé. » La gradation se continue donc dans les béatitudes. Ambros. in Luc. l. 5. n. 56.

Quelle est cette faim ? Pourquoi la faim de la justice est-elle une béatitude ? Que le Sauveur nous le fasse comprendre.

UTILITÉ DE LA FAIM

Il est bon de ressentir quelquefois la faim corporelle ; on prend alors la nourriture avec plus de profit. Il est bon, dans la vie spirituelle, de ressentir la faim produite par le jeûne ; car cette faim, volontairement supportée, aide l'âme, dit S. Basile, à assujettir le corps. « Le jeûne est la mort du péché, l'éloignement de la passion, le commencement de la vie spirituelle ; car, par lui, on émousse en soi l'attrait du plaisir. Pour se séparer de ceux qui condamnent les œuvres de Dieu et prouver que tout est pur à ceux qui sont purs, il faut prendre ce qui est nécessaire à la vie,

mais s'abstenir de ce qui ne serait que pour le plaisir. Et toutefois, il faut éviter d'aller jusqu'à l'entier rassasiement : car le rassasiement rend le corps impropre à ses opérations, lourd et porté au vice. »

Basil. Regul. fusius. Interr. 16-19.

UN RASSASIEMENT DANGEREUX

Il y a un rassasiement plus dangereux que ce rassasiement du corps, c'est ce rassasiement que J.-C. condamne en même temps qu'il proclame la béatitude de la faim : **Malheur à vous, qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim.** Il s'agit du rassasiement de l'âme. « Ils sont malheureux, dit le vénérable Bède, ceux qui, se complaisant en eux-mêmes, dans leurs richesses ou leurs qualités, n'éprouvent point la faim de l'âme. Une âme repue dédaignera les choses les plus précieuses. *Une âme rassasiée dédaignera le rayon de miel*, dit la Ste Ecriture. Une âme qui ne connaît que la nourriture grossière d'ici-bas, et qui s'en contente, ne goûtera jamais la nourriture céleste.

Luc. VI

Beda. In Luc.

Prov. XXVII, 7.

LA FAIM DE L'AME

Naturellement l'âme humaine a faim et soif. *Vos âmes sont dévorées par une soif ardente.* Beaucoup, pour rassasier leur âme, se portent aux joies de ce monde : et, comme l'âme humaine est plus grande que le monde, elle ne peut en être rassasiée. ***Ils éprouveront une faim semblable à celle des chiens; ils feront le tour de la ville; ils se disperseront pour manger, et, n'étant point rassasiés, ils murmureront.*** Il est facile de comprendre pourquoi ils ne peuvent être rassasiés. *Comme un homme qui a faim,* dit le Prophète, *songe dans son sommeil qu'il mange, et à son réveil a faim comme auparavant; et ayant soif et buvant en songe, a soif encore à son réveil, car son âme est toujours vide*, ainsi est toujours vide toute âme qui veut se nourrir des vanités de la terre : elle croit manger et elle ne mange qu'en rêve. Tout ce qu'elle a dévoré, n'a pu la rassasier, car pour l'âme humaine tout cela n'est que songe et fumée. Et c'est pourquoi elle a toujours faim. « Qui a jamais vu, dit S. Grégoire de Nysse, l'avarice et l'ambition se calmer, quand elles ont obtenu ce qu'elles avaient désiré ? Qui a jamais vu la passion de la volupté satisfaite par les spectacles ou les joies impures ? Toute joie des sens passe, ne laissant rien dans l'âme. »

Eccli.

SES ÉGAREMENTS

Ps. 58

Is. XXIX

Gregor. Nyss. de beatit. Or. 4.

LA FAIM DE LA JUSTICE

A quoi donc doit se porter la faim de l'âme pour être rassasiée ? A la justice. *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice !*

UNE JUSTICE GÉNÉRALE

Et quelle est cette justice dont il faut avoir faim ? C'est d'une façon générale tout ce qui est selon la vérité et selon l'ordre. « Le père de la tentation, dit S. Grégoire de Nysse, voyant J.-C. tourmenté par la faim, l'engagea à changer des pierres en pain. C'était pervertir l'ordre des choses, c'était infliger un outrage au froment, qui est la nourriture vraie de l'homme, à Dieu qui l'a créé, à l'homme qui le cultive. Le tentateur continue à faire cela,

et ils obéissent à ses suggestions ceux *qui détournent* les choses créées de leurs usages naturels : ils veulent se nourrir avec des pierres ceux qui se font servir le pain de la fraude et de l'avarice, qui se dressent des tables luxueusement servies avec des biens injustement acquis, qui, pour exciter l'admiration, dans leur luxe, outrepassent tous leurs besoins. La faim est le désir des aliments nécessaires : si votre faim se porte à des choses qui ne peuvent nourrir votre âme, vous prétendez vous nourrir avec des pierres. » Id. ib.

« En venant éloigner de notre nature tout ce qui lui était contraire, le Verbe de Dieu n'a pas détruit la faim ; il a voulu avoir faim lui-même ; il a déclaré bienheureux ceux qui avaient faim. Il nous faut avoir faim avec lui, avoir faim des mêmes choses (Ib.) que lui. » Il nous faut avec lui avoir faim de la vérité et de la justice, accepter et vouloir que tout soit dans l'ordre.

LA JUSTICE PARTICULIÈRE

La justice est une vertu qui nous porte à rendre à chacun ce qui lui est dû. « C'est une vertu opposée à l'avarice, dit S. Jean Chrysostôme, ou encore à l'égoïsme. Tout à l'heure il va donner le précepte de l'aumône ; il faut que ce précepte soit préparé par celui de la justice. » (Chrys. Homil. 15. in Matth. n. 3.) Il semble que la faim soit un mouvement de l'égoïsme qui attire tout à soi ; le Sauveur transporte cette faim à nos devoirs envers autrui. « C'est là la grande gloire de la justice, dit S. Ambroise, qu'elle existe pour les autres avant d'exister pour elle-même, » qu'elle n'ait de repos que quand elle a donné à chacun ce qui lui était dû.

Magnus justitiæ splendor quæ aliis potius nata quam sibi. Ambros. de Off. l. 1.

LA JUSTICE ENVERS DIEU

La justice nous porte à rendre à chacun ce qui lui est dû. Avant de rien devoir à notre prochain, nous devons nous rappeler que nous devons tout à Dieu. Nous lui devons la soumission, le respect, l'adoration, l'obéissance, la dépendance dans l'usage de toutes les choses créées, la fidélité dans les obligations de l'état où il nous a placés, la fidélité dans les obligations qu'il nous a imposées à l'égard du prochain : nous lui devons le culte et par conséquent notre sanctification qui est une partie du culte qu'il réclame de nous ; et c'est en regardant toutes ces choses comme des parties de la justice que nous avons à remplir à l'égard de Dieu, que nous leur donnons toute leur grandeur ; c'est en regardant notre sanctification sous le même aspect que nous pouvons y travailler avec efficacité. « C'est pourquoi, sous le nom de justice, dit S. Grégoire de Nysse, nous devons entendre toute vertu. » (Gregor. Nyss. ut supr.) Et c'est ainsi que l'Apôtre S. Paul entendait la justice, la justice qui nous rend justes devant Dieu.

En disant cette parole, le Sauveur ne voulait-il pas discrétement attirer les âmes vers lui. « N'a-t-il pas, comme le dit l'Apôtre, *été fait notre justice, et notre sanctification et notre*
130 *rédemption ?* Bienheureux ceux qui ont faim et soif de lui, cette faim et cette soif à laquelle il provoquait dans la personne de la Sagesse : *Celui qui me mange aura encore faim*, et *celui qui me*

Chromat. de beat. serm. 1.

boit aura encore soif. » J.-C. est le grand moyen pour arriver à la justice parfaite, à la justice qui nous rend justes devant Dieu. Eccli. XX 29.

LA JUSTICE ENVERS LE PROCHAIN

Et enfin, dans un sens plus restreint, la justice est une vertu qui nous porte à donner à tout homme avec qui nous avons des rapports ce qui lui est dû.

UTILITÉ DE LA FAIM DE LA JUSTICE

Et cette justice, que nous l'entendions du parfait accomplissement de nos devoirs envers Dieu, de notre sanctification, ou des devoirs qui obligent envers le prochain, il faut que, non seulement nous l'acceptions, mais que nous l'aimions avec passion, que nous en ayons faim et soif. « Il ne suffit pas de la vouloir, dit S. Jérôme, il faut que nous en ayons faim ; il faut que jamais nous ne nous croyions suffisamment justes, il faut que nous désirions accomplir des actes toujours plus parfaits de justice. » « Avec quelle ardeur, dit S. Jean Chrysostôme, J.-C. veut que nous aimions la justice ! Comme le propre de l'avarice est de désirer avec ardeur, J.-C. veut que nous transportions cette ardeur à la vertu opposée à l'avarice. »

Hieron. h. l. Matth.

Chrys. Homil. 15 in Matth. n. 4.

« Pour pratiquer vraiment la justice, il ne faut pas la pratiquer par contrainte, mais en y mettant tout son cœur, car le seul bien qui plaît à Dieu est celui que l'on accomplit par amour du bien. Avoir faim de la justice, c'est désirer vivre selon la justice, et avoir soif de la justice, c'est désirer la science de la justice. » C'est seulement quand nous avons faim et soif de la justice que nous pouvons posséder la béatitude promise à ceux qui aiment la justice.

Opus imperf. Homil. 9.

Il faut avoir faim et soif de la justice pour connaître et remplir tous les devoirs de la justice à l'égard du prochain. Il y a des hommes qui sont exigeants pour autrui, revendiquent leur droit avec âpreté, engagent volontiers des procès et font tout cela en disant : Je ne puis supporter l'injustice. Ces hommes ont-ils faim et soif de la justice et peuvent-ils obtenir la béatitude promise par N.-S. ? Non, ces hommes ont faim et soif de leur intérêt, de leur droit personnel, ils n'ont pas faim et soif de la justice, car la justice est une vertu qui s'occupe avant tout du droit des autres.

Si nous voulons connaître et remplir tous les devoirs que nous avons à accomplir envers Dieu, il faut que nous ayons faim et soif de la justice ; nous sommes si exposés à décliner nos obligations à son égard et à frauder avec lui !

Il faut que nous ayons faim et soif de cette justice qui est la sanctification, si nous voulons y avancer sans cesse. Nous devons sans cesse nous redire la parole qui a été dite : *Que celui qui est juste se justifie encore !* Nous devons, dit S. Jérôme, penser que nous ne sommes jamais assez justes, et comme un homme qui a faim pense aux moyens d'apaiser sa faim, nous devons sans cesse penser aux œuvres de justice que nous pourrions accomplir. Et

une fois que cette faim est entrée dans une âme, comme elle goûte toutes les exigences de la justice, c'est-à-dire de la sainteté, et tous les moyens, si contraires à la nature qu'ils puissent être, que Dieu nous a montrés !

Il faut que nous ayons faim et soif de la justice si nous voulons payer toutes les dettes que le péché nous a fait contracter envers Dieu ; nous croyons si vite nous être entièrement acquittés. Et quand on a dans le cœur cette faim et cette soif de la justice, comme toutes les œuvres de pénitence deviennent douces !

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! Bienheureux sont-ils parce qu'ils accompliront toutes les œuvres de la justice ; ils seront riches. *Bienheureux sont-ils, parce qu'ils seront rassasiés.*

C'est un bonheur pour une âme d'avoir au-dedans d'elle un désir puissant qui, absorbant tous les autres, développant toutes les énergies, donne de l'unité et du mouvement à une vie. Avoir un tel désir causé par l'ambition est une force ; mais quelle force et quelle paix quand ce désir est produit par l'amour de la justice ! Dieu a honoré l'homme en l'appelant à la justice ; et quand la faim de la justice existe dans une âme, ordonnant toute chose à l'utilité du prochain, à la sanctification personnelle, à la gloire de Dieu, quelle activité et quelle grandeur elle répand dans toute la vie !

Toutes les œuvres accomplies sous l'action de cet amour ont une grande vertu et produisent des fruits nombreux. *Si quelqu'un aime la justice*, dit la S[te] Ecriture, *ses travaux auront une grande*
VIII. 7. *vertu.*

L'amour de la justice produit des œuvres de grandeur et des œuvres durables. *C'est la justice qui élève les nations, c'est la*
XIV. *justice qui affermit le trône.* Supposez une nation dont tous les
membres, au lieu d'être conduits par l'égoïsme, le mobile le plus fréquent parmi les hommes, soient animés d'un ardent amour de la justice, quelle prospérité et quelle paix régneraient dans cette nation ! Quel contentement dans les âmes ! L'âme humaine se sent faite pour la justice ; et dans une vie vouée à la justice, il y a de la largeur, toutes les relations aboutissent au bien ; il y a de l'activité, une activité qui fait du bien parce qu'elle est désintéressée : il y a du rassasiement. « Il y a, dit S. Augustin, ce rassasiement dont parlait N.-S., quand il disait : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père ;* il possède cette eau dont N.-S. disait : *Quiconque en boira, aura au-dedans de lui une source d'eau vive jaillissant jusqu'à la vie éternelle.* » Il y a la vie en
lui. Aug. de Serm. Dom. in mont. l. 1. n. 6.

« On croyait, dit S. Jean Chrysostôme, que l'avarice enrichit : J.-C. affirme le contraire, c'est la justice qui fait cela. Ne craignez donc pas la pauvreté quand vous pratiquez la justice : celui

Chrys. Homil. 15 in Matth. n. 4.

qui aime la justice possède au-dedans de lui un bien dont il est assuré. »

LA RÉCOMPENSE

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de cette justice qui est la perfection, ou encore de cette justice vivante qui est le Christ, *parce qu'ils seront rassasiés.*

LE RASSASIEMENT EN CE MONDE

« Celui, dit S. Grégoire de Nysse, qui a su atteindre à la possession des choses d'en haut, par exemple de la tempérance, de la chasteté, de l'humilité, de la piété, possède un bien précieux, une joie bien douce, non de ces biens et de ces joies qui passent, mais un bien et une joie qui demeurent. Ces vertus demandent aussi à agir, elles goûtent de la joie à agir, et elles aboutissent à ce qu'elles aiment. Bienheureux donc celui qui a faim de chasteté, il sera rempli de pureté. »

Gregor. Nyss. de beat. orat. 4.

Et pour tout dire, le Seigneur ne s'est-il pas proposé lui-même sous le nom de justice pour être l'objet de nos désirs, lui qui *a été fait par Dieu notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption*, lui qui est *le pain vivant descendu du ciel*, lui qui est *l'eau vive?* N'est-ce pas de lui que parlait David, quand il disait : *Mon âme a eu soif du Dieu fort, du Dieu vivant : quand sera-ce que je viendrai et que j'apparaîtrai en présence de mon Dieu?* David, instruit par l'Esprit S^t de ces magnifiques doctrines, annonçait aussi le rassasiement de ce désir. *J'apparaîtrai en votre présence dans la justice, et je serai rassasié en voyant votre gloire.* Ceux qui ont goûté cette justice de Dieu sont vraiment heureux ; car celui qui a goûté Dieu, selon l'expression du Psalmiste, est vraiment rempli par celui dont il avait faim et soif, suivant la promesse qu'il en avait faite : Moi et le Père nous viendrons en lui et nous établirons en lui notre demeure. C'est dans ces dispositions que m'apparaît ce grand Paul, quand il disait : *Le Christ vit en moi.* »

Gregor. Nyss. ib.

Ce rassasiement, toutefois, n'est pas complet dans ce monde, parce qu'à mesure qu'on pratique la justice, la soif de la justice va toujours croissant. A mesure que l'on a goûté la suavité de la justice, on en a une faim toujours plus ardente. « L'homme ne désirerait pas cette nourriture, dit S. Léon, s'il n'en avait déjà expérimenté la douceur. » « Quand le sens du goût intérieur est encore faible et l'âme languissante, dit S. Bernard, la justice paraît un aliment bien pesant et bien insipide ; mais ceux qui y ont goûté savent combien sont heureux ceux qui en ont faim. » « Qu'en nous l'homme intérieur ait faim et soif comme notre corps : car il y a pour lui une nourriture, il y a pour lui un breuvage. »

Utique non expeteret, si nihil de ejus suavitate gustasset. Leo m. serm. 95. c. 6.

Bernard. serm. 1. in fest. O. SS. n. 11.

Interior homo noster esuriat et sitiat : habet enim cibum suum, habet potum suum. Aug. serm. 53. n. 4.

Cette faim est un hommage rendu à celui dont on a faim, elle attire ses grâces et prépare l'âme à les mettre à profit. *Il a rempli de ses biens ceux qui avaient faim*, chantait la Vierge Marie. Et c'est pour augmenter ce désir que Dieu souvent diffère l'avènement

complet de la justice. « Il arrive, dit S. Grégoire, que les désirs non satisfaits s'augmentent, et, en s'augmentant, ils rendent l'âme apte à posséder ce qu'elle désirait. » Gregor. Moral. l. 26. c. 19 n. 34.

LE RASSASIEMENT DANS L'AUTRE VIE

Mais quand l'âme entrera dans le royaume des cieux et le possédera, le rassasiement sera complet. L'âme qui avait faim de la justice, désirait la gloire de Dieu, et elle verra Dieu revêtu d'une gloire resplendissante et toute créature rendant gloire à Dieu. *Je serai rassasié quand je verrai votre gloire.* Elle avait désiré la perfection, et elle sera revêtue de la sainteté de Dieu. Elle avait désiré le triomphe de la justice si souvent opprimée, *et il sera rendu à chacun selon ses œuvres.*

« Et le rassasiement sera complet parce que la récompense donnée par Dieu sera plus large encore que les désirs de ses saints. » Opus imperf. Homil. 9.

XCVI

La cinquième béatitude : la miséricorde

Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront
V. 7. **miséricorde.**

PLACE DE CETTE BÉATITUDE

« La miséricorde naît des vertus précédentes, dit S. Anselme. On ne peut arriver à une vraie compassion à l'égard des malheureux, si l'on n'a d'abord un sincère détachement de tout et une véritable humilité d'esprit, si l'âme ne s'est remplie de douceur par l'obéisssance aux lois divines, si elle n'a commencé à pleurer ses péchés et à avoir soif de la justice. » Anselm. Homil. 2.

Toutes ces vertus préparent la miséricorde et doivent être couronnées par elle. « La justice et la miséricorde doivent toujours être unies de façon à se tempérer l'une par l'autre, dit la Glose ; car la justice sans la miséricorde devient de la cruauté, et la miséricorde sans la justice est de la faiblesse. » Glossa. Avant de prétendre aux œuvres de miséricorde, il faut avoir accompli dans toute leur rigueur les œuvres de justice ; mais quand on a accompli les œuvres de justice, il ne faut pas s'y arrêter, il faut aller jusqu'à la miséricorde. « Le riche qui est dans l'abondance, dit S. Grégoire de Nysse, doit se demander si personne n'a faim par suite de son abondance : alors il mange vraiment le pain de Dieu... Mais quand vous donnez, si ce que vous donnez a été acquis par l'injustice, votre aumône alors ressemble à celle de la prostituée. » Gregor. Nyss. de beat. orat. 4.

La Ste Ecriture célèbre partout l'union en Dieu de la justice et

LA MISÉRICORDE MISE EN HONNEUR PAR J.-C.

de la miséricorde, mais en déclarant que *la miséricorde l'emporte sur la justice.* Malgré les déclarations des Prophètes la miséricorde était peu goûtée des Pharisiens, et s'ils firent au Sauveur une opposition si acharnée, c'est qu'il était venu plus que tous les autres Prophètes exalter la miséricorde. Jac. II, 13.

Le mérite de cette béatitude l'emporte sur le mérite de toutes les béatitudes précédentes, et il doit aboutir à une récompense excellente.

Quel est le mérite de la miséricorde ?

Quelle en doit être la récompense ?

CE QU'EST LA MISÉRICORDE

D. Th. 1a p. q. 21. a. 3.

La miséricorde, dit S. Thomas, est la tristesse que l'on éprouve de la misère d'autrui et qui porte à la soulager autant qu'on le peut. La miséricorde n'est donc pas l'indulgence à outrance qui ferme les yeux sur toutes les fautes, laisse libre carrière à tous les désordres : cette indulgence ne serait que faiblesse et insensibilité : la vraie miséricorde souffre de toute faute morale comme de toute souffrance physique du prochain ; elle les prend pour ainsi dire sur elle, et elle s'emploie à les guérir.

« Dans la justice, dit S. Bernardin de Sienne, on donne au prochain ce qui lui appartient : dans la miséricorde on se donne soi-même. »

Bernardin. Sen. de beatit. serm. 9. exord.

SON OPPOSITION APPARENTÉE AVEC LA BÉATITUDE

Comment une telle disposition peut-elle être une béatitude ? Il semble, au contraire, qu'elle soit la négation du bonheur, puisqu'elle nous fait souffrir de toute souffrance d'autrui. Elle est une béatitude parce qu'elle nous fait entrer en communion avec Dieu, et qu'elle nous fait accomplir l'œuvre de Dieu.

« Si la participation aux béatitudes, dit S. Grégoire de Nysse, n'est autre chose que la communion à la divinité, la béatitude qui nous est proposée dans ce moment n'aboutit à rien moins qu'à faire un Dieu de celui qui la pratique... Si la miséricorde convient avant tout à Dieu, cette invitation à la miséricorde ne peut avoir d'autre but que de faire de nous des Dieux. »

Gregor. Nyss. de beat. orat. 5.

LA MISÉRICORDE PERFECTION DE L'AMOUR

« La miséricorde, dit S. Grégoire de Nysse, est une tristesse volontaire produite par la vue de la misère d'autrui et qui provient de l'amour qu'on lui porte. » Rien n'est plus grand que l'amour, rien n'est plus divin. « Et c'est dans la miséricorde, ajoute le même Père, que l'amour reçoit sa plus grande intensité et son plus grand accroissement. » C'est un amour imparfait celui qui cherche ses intérêts dans les amitiés qu'il contracte, qui fait des dons pour lesquels il espère un retour, qui invite ceux qui pourront lui faire des invitations. La miséricorde se sent attirée uniquement vers ceux qui sont dans le besoin : elle suppose donc la vraie richesse, puisqu'elle ne cherche qu'à donner ; elle suppose la vraie bonté, puisqu'elle donne sans aucune pensée de retour : elle rend l'homme semblable à Dieu.

Dilectionis intentio atque incrementum misericordia est. ib.

La miséricorde est un des attributs de Dieu dont Dieu aime le

LA MISÉRICORDE ATTRIBUT DE DIEU

plus à se glorifier. Sa miséricorde est un signe de sa richesse, elle est la preuve de sa bonté.

En J.-C., au milieu de tous ses attributs divins, c'est la miséricorde qui occupe la première place, et en cela il apparaît vraiment le Fils de Dieu. La miséricorde est la vertu qu'il a léguée avant toutes les autres à son Eglise. *Il faut vous souvenir*, disait S. Paul, *de cette parole du Sauveur Jésus : Il est plus heureux*
XX. 35. *de donner que de recevoir*. La miséricorde est une vertu essentiellement chrétienne, le paganisme ne la connaissait point : regardant la sensibilité en face de la douleur, comme une faiblesse, il regardait l'insensibilité à la douleur d'autrui comme une condition de la vertu. J.-C. a fait de cette faiblesse un moyen de ressembler à Dieu : *avoir revêtu les entrailles de la miséricorde*, c'est, dit S. Paul, une marque qu'on est *élu de Dieu*, qu'on est
[illegible]. III. [illegible] *dans les voies de la sainteté*, qu'on est *aimé de Dieu*. La miséricorde dans le cœur de l'Eglise est une des grandes preuves de sa divinité.

Aug. de Civit. D. l. 9. c. 5.

« Si la justice infinie veut que vous soyez justes, la miséricorde infinie veut que vous soyez miséricordieux, afin que le Créateur apparaisse dans sa créature, et que par une exacte imitation, l'image de Dieu resplendisse dans le cœur de l'homme comme dans un miroir. »

Misericordem te misericordia, justum vult te esse justitia : ut in creaturâ suâ Creator appareat, et in speculo cordis humani per lineas imitationis expressa Dei imago resplendeat. Leo m. serm. 95. c. 7.

Habitant dans votre cœur, elle est un signe que vous êtes devenus les vrais enfants de Dieu. « Elle fait des hommes parfaits, dit S. Ambroise, puisqu'elle les amène à l'imitation du Père qui est parfait. »

Ambros. de Offic. l. 1. c. 11. n. 58.

LA MISÉCORDE FAIT L'ŒUVRE DE DIEU

Après nous avoir rendus semblables à Dieu, elle nous donne de faire l'œuvre de Dieu. « Ce qui frappe tout d'abord dans la vie de l'humanité, dit S. Grégoire de Nysse, c'est l'inégalité des conditions. Nous y trouvons le commandement et l'obéissance, la richesse et la pauvreté, la gloire et l'humiliation, la santé et la maladie. Pour que ceux qui sont dans l'indigence arrivent à participer aux biens de ceux qui sont dans l'abondonce, Dieu a prescrit à ceux-ci la miséricorde. Tandis que l'homme sans entrailles se renferme en lui-même, dans la jouissance égoïste de ses biens, le miséricordieux par son affection souffre avec celui qui est dans le besoin, et s'empresse à chercher ce qui lui sera le plus utile. » En pratiquant la miséricorde, il continue donc l'œuvre de Dieu, il comble les lacunes que Dieu y avait laissées à dessein. « Rien n'est plus honorable pour l'homme, dit S. Léon, que d'imiter son Créateur, et dans la mesure de ses forces, d'achever son œuvre. Car quand les pauvres sont nourris, que ceux qui sont nus sont vêtus, que les infirmes sont secourus, n'est-ce pas l'assistance de Dieu qui leur vient par la main de son serviteur, et la bonté du serviteur n'est-elle pas un bienfait du Maître? Il n'avait pas besoin d'aide pour exercer la miséricorde ; mais il a pour ainsi dire mis

Gregor. Nyss. ut supr.

Leo m. serm. 43. de Quadrag. 5. c. 4. des bornes à sa toute puissance, afin de pourvoir par les hommes aux besoins des hommes. »

« Et si dans tous les hommes, dit S. Grégoire de Nysse, se trouvait cet empressement à aider ceux qui sont dans le besoin, il n'y aurait plus d'inégalités : la pauvreté ne serait plus dure à l'homme, le service ne l'abaisserait plus ; il n'y aurait plus de mépris, plus d'envie ; morte serait la haine, éteinte la mémoire de l'injure ; le mensonge, la fraude, la colère, qui procèdent du désir de toujours posséder davantage, disparaîtraient. A leur place régneraient la paix, la justice. Nous n'aurions plus besoin de la force pour nous défendre, défendus que nous serions par nos bons offices mutuels. Tandis que l'homme sans entrailles suscite partout des ennemis, la miséricorde partout fait naître la bienveillance. C'est donc justement que le Verbe appelle heureux l'homme miséricordieux, puisque son nom enferme en lui la pensée de biens si considérables. »

Gregor. Nyss. ut supr.

« C'est donc pour qu'il y eût sur terre des hommes miséricordieux que Dieu y a laissé des misères. Si partout il n'y avait eu que prospérité, la miséricorde n'aurait pas existé. »

Aug. app. serm. 311. n. 3.

LA MISÉRICORDE PERFECTION DE L'HOMME

Mais déjà la miséricorde ne sert-elle point à faire de l'homme un homme complet ? N'aimer que soi c'est la vie à son degré le plus bas. L'homme peut-il se contenter de cette vie inférieure ? Pour être vraiment un homme ne faut-il pas qu'il ait la vie du cœur ? « Voilà ce qu'il faut apprendre d'abord, dit S. Jean Chrysostôme, être un homme ; car c'est une grande chose d'être un homme, *et un homme miséricordieux est une chose bien précieuse* pour les autres hommes. » Prov. XI

Chrys. Homil. 52 in Matth. n. 5.

ÉTENDUE DE LA MISÉRICORDE DIVINE

Que ferons-nous donc pour pratiquer la miséricorde ? Ah ! si nous voulons imiter Dieu dans sa miséricorde, il faut que nous soyons grandement généreux. « Voyez ce qu'a fait Dieu pour l'homme, dit S. Grégoire de Nazianze : il l'a créé et après sa chute il l'a relevé : ne méprisez donc pas celui qui est tombé. Dieu lui a donné la Loi, les Prophètes, et avant cela il avait donné à tous la loi naturelle qui dans tous nos actes est un guide et un juge : et, enfin, il s'est donné lui-même pour la rédemption du monde : il nous a donné les Apôtres, les Evangélistes, les Docteurs, les pasteurs, les guérisons, les miracles, la destruction de la mort, la victoire sur celui qui nous avait vaincus, l'alliance en figure, l'alliance en vérité, les dons de l'Esprit S[t], tous les mystères du salut nouveau. Combien Dieu a été généreux ! Et il veut vous voir généreux, afin que vous soyez riches par votre miséricorde. »

Gregor. Naz. de paup. amore. orat. 14. c. 27. n. 276.

LES ACTES DE LA MISÉRICORDE DE L'HOMME :

Quand la miséricorde se trouve en face des misères corporelles, elle aime à les assister en donnant les biens qu'elle possède ; et en cela elle donne à la richesse son véritable emploi : la richesse ne nous a pas été donnée pour que nous en jouissions, mais pour

que nous nous en servions pour le bien ; l'aumône amène l'homme à sa véritable grandeur en faisant de lui le mandataire de Dieu.

L'AUMONE.

LA BONNE PAROLE.

Mais si vous ne pouvez pas faire l'aumône, vous n'êtes pas pour cela dispensé de la miséricorde. Il y a une aumône meilleure que l'aumône matérielle, c'est l'aumône d'une bonne parole. « Si vous pouvez donner, donnez, dit S. Augustin ; si vous ne le pouvez, montrez-vous affable. Que personne ne dise : Je n'ai rien ! La charité ne se tire point d'un sac. » L'aumône d'une bonne parole peut faire plus de bien que les aumônes matérielles les plus riches : elle procède davantage du cœur et elle va davantage au cœur. *Une parole douce,* dit la Ste Ecriture, *multiplie les amis et elle adoucit les ennemis.*

Si potes dare, da : si non potes, affabilem te præsta. Nemo dicat : non habebam ; charitas non de sacello erogatur. Aug. in Ps. 103.

Eccli. VI. 5.

LA COMPASSION

Et il y a quelque chose de meilleur encore que l'aumône d'une bonne parole : c'est celle d'une sincère et tendre compassion. « C'est une chose de grand prix, pour le malheureux, qu'une sincère compassion, dit S. Grégoire de Nazianze ; et une telle compassion lui est une grande consolation en toute infortune. » « Celui qui donne ses biens extérieurs, dit S. Grégoire le Grand, celui-là donne quelque chose qui lui est étranger. Celui qui donne au prochain sa compassion et ses larmes, celui-là lui donne quelque chose de lui-même. » L'aumône matérielle qui ne serait pas accompagnée de cette compassion, serait plutôt une offense au pauvre. « Si vous tendez la main au pauvre et que vous n'ayez pour lui aucune compassion, dit S. Augustin, c'est comme si vous n'aviez rien fait, car l'aumône doit venir du cœur. » Il est bon, il est nécessaire d'avoir de la sensibilité. Toutefois cette sensibilité devient un danger quand elle se replie sur elle-même et s'attendrit sur ses souffrances ; mais quand elle s'attendrit sur les souffrances du prochain, elle n'a que des avantages. S'attendrir sur les misères corporelles du prochain, c'est se préparer à compatir à ses misères spirituelles.

Gregor. Naz. ut supr. c. 28. n. 277.

Exteriora largiens, rem extra semetipsum præbuit ; qui autem fletum et compassionem proximo tribuit, ei aliquid etiam de semetipso dedit. Gregor. Moral. l. 20. c. 26.

Aug. in Ps. 125 n. 5.

LA RÉPARATION DU PÉCHÉ

Et c'est là l'acte parfait de la miséricorde ; c'est là que la miséricorde, créée par N.-S., atteint son apogée, quand elle compatit aux misères morales du prochain, à ses fautes, qu'au lieu de les juger, elle les ressent et s'efforce de les réparer comme si elle les avait commises elle-même. « La miséricorde que nous recommande N.-S., dit S. Jérôme, ne s'entend pas seulement de l'aumône, mais de tout péché de votre frère, de façon que vous portiez les fardeaux les uns des autres. » Quel grand cœur suppose la miséricorde ainsi comprise ! Il y a là un sincère amour du bien, puisqu'on s'attriste du seul mal véritable, qui est le péché ; et il y a aussi, dit S. Augustin, de l'humilité, une humilité qui nous fait reconnaître devant Dieu que nous aurions pu commettre cette faute, et que peut-être nous en avons été cause.

Hieron. h. l.

En tout cas, en faisant cela, en nous chargeant du péché de nos

LE SACRIFICE VÉRITABLE

frères, nous faisons une grande et belle œuvre, l'œuvre du Christ Rédempteur.

C'est là le sacrifice véritable que Dieu préfère à tous les autres, et dont il disait par son Prophète, *Je veux la miséricorde plutôt que le sacrifice*. Il est impossible de nier que l'on ne fasse ce sacrifice pour Dieu. Ce sacrifice est offert non sur des autels de pierre, mais sur l'autel vivant de notre cœur. On ne peut pas nous accuser de faire ce sacrifice avec le bien d'autrui. Osе. VI.

Chrys. Homil. 13 in Joan. n. 4.

Et si, avec S. Jean Chrysostôme, il faut traduire ainsi la parole du Prophète, *Je veux l'huile et non le sacrifice*, nous dirons que c'est cette huile de la miséricorde qui rend plus brillante la flamme des bons exemples, et porte davantage les hommes à la louange de Dieu. Tandis que les sacrifices matériels ne laissent après eux que de la cendre, ce sacrifice de la miséricorde excite à la bonté. L'huile adoucit toutes choses, même les choses les plus dures ; mais de même que la pierre ne produit pas l'huile, la dureté ne peut produire la bonté.

Id. ib.

L'Eglise a toujours recommandé, avec un grand zèle, les œuvres qu'elle appelle les œuvres de miséricorde ; mais toujours elle a affirmé que les œuvres de miséricorde, qui allaient à secourir les nécessités spirituelles du prochain, étaient les plus précieuses. « Faire l'aumône, dit S. Augustin, ce n'est pas seulement donner à manger à celui qui a faim, à boire à celui qui a soif, vêtir celui qui est nu, recueillir celui qui est sans asile, délivrer les captifs, soutenir celui qui est faible, conduire l'aveugle, donner des remèdes à celui qui est malade, des consolations à celui qui est triste, des conseils à celui qui hésite ; c'est aussi obtenir le pardon de celui qui a péché, corriger et diriger celui sur qui on a autorité, pardonner à celui qui nous a offensés et demander à Dieu qu'il lui pardonne : c'est là véritablement faire l'aumône, parce que c'est exercer la miséricorde, quand même ceux envers qui on l'exerce ne l'accepteraient pas volontiers. »

LA RÉCOMPENSE

Grand est le mérite de la miséricorde, grande sera la récompense : *Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.*

PROTECTION TEMPORELLE

Au milieu des misères de la vie présente, oh ! combien nous avons besoin de miséricorde ! Nous avons besoin que Dieu nous protège contre tous les dangers. *Et un jugement sans miséricorde sera exercé contre ceux qui n'auront point fait miséricorde.* Jacob. II.
Le riche qui aura été sans miséricorde, souvent verra se vérifier cette prophétie : il sera frappé dans ses biens sans qu'il sache d'où lui vient ce coup. « L'oubli du pauvre est la malédiction des grandes fortunes, » dit Bossuet. D'autres fois, les richesses ne seront conservées que pour le malheur de ceux qui les possèdent. *Voici un autre malheur que j'ai vu sous le soleil : des richesses conservées pour le malheur de leur possesseur.* Eccles. V.

Bossuet. 2e serm. du jeudi de la 2e sem. de carême.

LE PARDON DES PÉCHÉS

Que Dieu me soit miséricordieux et me pardonne mes péchés ! La miséricorde, pratiquée en vue de la rémission de ses fautes, l'obtient presqu'infailliblement. *L'aumône*, disait le vieillard Tobie à son fils, *délivre de tout péché et de la mort, et*
IV. 11. *elle ne laissera aucune âme s'en aller dans les ténèbres.* Aussi S. Cyprien et S. Ambroise la comparent au baptême. *Vous avez le moyen de faire l'aumône?* dit S. Ambroise, *rachetez votre péché.* Sans doute, Dieu ne s'achète pas, mais vous, vous pouvez vous racheter. »

Non venalis est Dominus, sed ipse venalis es. Ambros. de Elia et jejun. c. 20. n. 76.

LES BÉNÉDICTIONS SPIRITUELLES

L'aumône attire sur nous des grâces précieuses. *Enfermez*
XIX. 15. *votre aumône dans le cœur du pauvre, et elle priera pour vous.* « Ceux qui sont inflexibles, insensibles, sans tendresse, sans pitié, sont dignes de trouver sur eux un ciel d'airain, qui n'ait ni pluie, ni rosée. » Mais quelles bénédictions du ciel attire la miséricorde ! « *Si vous avez su répandre votre cœur à celui qui avait faim.* dit Isaïe, *apporté la consolation à l'âme affligée, votre lumière se lèvera dans les ténèbres et vos ténèbres se changeront en lumière. Le Seigneur emplira votre âme de ses splendeurs ; vous serez comme un jardin toujours arrosé, et comme une source*
LVIII. 10. *dont les eaux ne tarissent jamais.*

Bossuet. Medit. sur l'Ev. 6e j.

C'est merveilleux ce qu'un acte de charité accompli à l'égard d'un malheureux met de lumière dans l'esprit, de joie dans le cœur, de vie dans toute l'âme.

Vous n'auriez trouvé autour de vous, dans l'exercice de la charité, que des cœurs repoussant vos services, ou les stérilisant par leur ingratitude, ce serait pour vous une béatitude de vous être attendri sur leurs misères.

LA MISÉRICORDE DU DERNIER JOUR

Que Dieu me soit miséricordieux, surtout au jour de son jugement, en ce jour qui fixera mon sort pour l'éternité ! Et au témoignage de N.-S., ce jugement dépendra surtout de la manière dont nous aurons pratiqué la miséricorde ; nous serons traités comme nous aurons traité les malheureux ou plutôt J.-C. dans la personne des malheureux. Notre jugement est donc entre nos mains, dit S. Jean Chrysostôme : J.-C. a fait l'accusé maître de la sentence qui sera portée contre lui.

Vous récolterez ce que vous aurez semé, a dit l'Apôtre. « Vous avez cultivé la dureté, possédez ce que vous avez aimé... Vous avez fui la miséricorde, la miséricorde vous fuira. Vous avez méprisé le pauvre, vous serez méprisé par celui qui s'est fait pauvre à cause de vous. »

Gregor. Nyss. ut supr.

« L'éternité sera sans miséricorde pour celui qui, dans le temps, n'a point voulu pratiquer la miséricorde. Le riche, qui n'avait point voulu prêter l'oreille à la miséricorde qui l'implorait, se ferma tout recours à la miséricorde, non pas qu'une goutte tombée de la riche source du paradis eût fait tort à celle-ci, mais parce qu'une seule goutte de miséricorde ne peut s'unir à la

dureté du cœur. Quelle union peut exister entre la lumière et les ténèbres ? »
Id. Ib.

Et combien sera large la miséricorde qui récompensera ! « Il semblerait, dit S. Jean Chrysostôme, qu'il y ait ici égalité entre la récompense et le mérite ; mais ici, comme dans les autres béatitudes, la récompense surpasse de beaucoup le mérite ; car la miséricorde que nous accordons n'est que la miséricorde de l'homme. la miséricorde promise comme récompense est la miséricorde de Dieu. » La miséricorde de l'homme remet une dette temporelle, la miséricorde de Dieu remet une dette qui, de sa nature. est éternelle. La miséricorde de l'homme accorde un bienfait restreint, la miséricorde de Dieu met en possesion d'un bien infini.
Chrys. Homil. 15 in Matth. n. 4.

Comme Dieu est admirable dans ses voies, dit S. Grégoire de Nysse. Pour nous faire obtenir le bien que nous désirons, il nous indique ce moyen de faire d'abord le bien. Il veut que nous acquérions d'abord le mérite : il veut nous faire grandir, et ensuite il nous met en possession du bien infini.
Gregor. Nyss.

Mes frères, concluait S. Grégoire de Nysse, soyons miséricordieux afin d'être heureux.

XCVII

La sixième béatitude : la pureté du cœur

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ! Matth. V

CHARME LA PURETÉ

On aime la pureté partout où on la rencontre, dans l'eau qui n'a reçu aucun mélange. dans la neige récemment tombée du ciel, dans le lis éblouissant de blancheur. sur le visage de l'enfant. Un être orné de pureté paraît être plus à lui-même et paraît plus proche de la main du Créateur. Dieu aime la pureté du cœur.

LA PURETE DU CŒUR REQUISE PAR J.-C.

Le cœur est dans l'homme la source de la vie : c'est pourquoi la nature lui a donné une puissante protection dans la cuirasse dont il l'a environné. Le cœur faculté de la vie morale, qui donne tout son mouvement à la vie morale, a un rôle plus important : c'est de lui que procèdent les bonnes et les mauvaises pensées, les bons et les mauvais désirs : c'est pourquoi la Ste Ecriture a dit : *Appliquez-vous avec un grand soin à la garde de votre cœur, car c'est de lui que procède la vie.* Quand le cœur est pur, un flot de bonnes pensées, de nobles sentiments, monte sans cesse de cette source Prov. IV.

féconde. Quand le cœur garde des racines impures, il faudrait une lutte continuelle de la volonté pour empêcher le mal de germer en nous. Il faut donc avant tout veiller à la pureté du cœur.

Les Juifs n'avaient plus l'idée que d'une pureté extérieure : J.-C. nous apprend quelle est la pureté nécessaire pour arriver au royaume des cieux. Comme il y a deux sortes de fautes, la faute extérieure et la racine intérieure, convoitise, colère, attache, J.-C. a voulu que nous n'évitions pas seulement la faute extérieure comme cela avait été prescrit aux anciens, mais que nous détruisions aussi la racine intérieure. Il défend non plus seulement le meurtre, mais la colère, non plus seulement l'adultère, mais le regard mauvais, non plus seulement les coups, mais la résistance à l'injure, non plus seulement le vol, mais l'attache aux richesses ; il remédie à la timidité en nous ordonnant de mépriser la mort. Ainsi sa parole est comme un soc vigoureux qui va jusqu'au plus profond du cœur extirper les racines du péché. Gregor. Nyss. de beatit. Or. 6.

EN QUOI CONSISTE-T-ELLE ?

En quoi donc consiste cette pureté du cœur que le Sauveur déclare une béatitude ?

Elle indique d'abord, dit S. Jean Chrysostôme, l'amour de cette vertu qui est opposée au vice de l'impureté. Chrys. Homil. 15 in Matth. n. 4.

Elle indique ensuite, au témoignage du même docteur, cette pureté générale que communiquent à l'âme les vertus pratiquées dans leur ensemble, l'éloignement de toute attache au péché, et même de toute attache désordonnée aux créatures. C'est en ce sens que l'entendait S. Paul quand il disait : *Cherchez en toutes*
XII. 14. *choses la sainteté sans laquelle personne ne verra Dieu.*

Cette pureté n'est pas détruite par ces fautes qui échappent aux plus vigilants, au sujet desquels la Ste Écriture disait : *Qui peut dire : Mon cœur est pur ; je suis pur de tout péché ?* Dès que l'on n'a aucune attache au péché, que le cœur aspire à la pureté parfaite, on peut dire que le cœur est pur.

La pureté du cœur résulte surtout de ses intentions, quand ces intentions se portent véritablement au bien et ne se portent qu'au bien. « Ceux-là ont le cœur pur qui non seulement ne font ni ne pensent le mal, mais font toujours et pensent toujours tout bien, qui toujours cherchent Dieu la source de tout bien. » « Avoir le cœur pur, dit S. Augustin, c'est la même chose qu'avoir le cœur simple. » Et la Ste Écriture nous parlant de Dieu, disait : *Cher-*
I. 1. *chez-le dans la simplicité de votre cœur.* Opus imperfect. Homil. 9. Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. n. 8.

Et enfin, il y a dans le chrétien une pureté d'un ordre supérieur, c'est la pureté produite par la foi. La foi, au témoignage
XV. 9. de S. Pierre, a une vertu purifiante. Une âme arrive vite à la pureté, à une pureté très-haute, quand dans toutes ses pensées et ses résolutions elle s'inspire de sa foi. Une âme animée d'une foi sincère arrive facilement à la récompense de la pureté, à la vision de Dieu. « La foi, dit S. Augustin, rend le cœur pur, et le cœur pur

voit Dieu, non cependant une foi quelconque, *car les démons croient et tremblent*, mais la foi qui opère par la charité. »

Aug. serm. 53. n. 11.

SON UNION AVEC LA MISÉRICORDE

Cette béatitude vient ici à son rang, accompagnant la miséricorde. « Pour que la miséricorde soit véritable, pour qu'elle soit durable et aboutisse à des fruits solides, il faut qu'elle soit accompagnée par la pureté du cœur, dit S. Ambroise; car si elle cherche la vaine gloire, elle perd tout son fruit. » Elle serait une fausse miséricorde si au lieu d'élever jusqu'à Dieu, le terme de l'âme humaine, les âmes qu'elle secourt, elle ne faisait qu'approuver leurs faiblesses. La miséricorde véritable doit être inspirée par la vérité que découvre la pureté du cœur. « C'est pourquoi, ajoutait S. Ambroise, purifiez l'intérieur de votre cœur, et quand vous avez fait cela, venez compatir à tous ceux qui sont dans l'épreuve; vous verrez alors combien sont nombreux parmi les hommes, parmi vos frères, ceux qui ont besoin de votre assistance. »

Ambros. in Luc. l. 5. n. 77.

LA PURETÉ VERTU PROPRE A J.-C.

Déjà David faisait pressentir cette béatitude quand il disait : *Quel est celui qui montera à la montagne du Seigneur, et habitera dans sa demeure sainte ? Celui dont les mains sont innocentes et le cœur pur.* Déjà David connaissait le prix de la pureté du cœur quand il disait : *Créez en moi, ô mon Dieu, un cœur pur.* Mais la gloire d'avoir fait comprendre et aimer la pureté du cœur appartient avant tout à N. S. : c'est lui qui nous a fait comprendre que la pureté qui plaît à Dieu, qui dispose l'homme à l'union avec Dieu, est la pureté du cœur; lui aussi qui nous a fait comprendre combien cette vertu était exigeante, susceptible d'être ternie par une seule pensée, par un seul sentiment mauvais, par une intention imparfaite; c'est lui aussi qui, nous entraînant vers les régions surnaturelles, vers lui et vers son Père, nous a donné le goût de la pureté. C'est le désir de suivre l'Agneau partout où il va qui a créé dans le Christianisme une si grande multitude de vierges.

Ps. 23.

LE CŒUR IMPUR NE PEUT VOIR DIEU

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu! Il est impossible que le cœur impur voie Dieu; un œil qui n'est pas net ne peut pas contempler la lumière; quand l'œil est envahi par les humeurs morbides, il ne peut plus voir la lumière dans sa limpidité, ni les couleurs dans leur vérité; il prête au contraire, aux objets, les couleurs et les troubles qui sont en lui, et la vue de la lumière qui est une joie pour l'œil sain lui devient souvent un vrai supplice. « Pourquoi désirez-vous le lever du soleil, vous qui avez les yeux chassieux? dit S. Augustin. Que vos yeux soient purs, et la lumière sera pour vous une joie; mais s'ils ne sont pas sains, elle sera pour vous une souffrance. »

Aug. serm. 53. n. 6.

« L'œil souillé, dit S. Léon, ne peut pas contempler la splendeur de la vraie lumière, et ce qui est une jouissance aux cœurs purs sera un tourment aux cœurs souillés. »

Leo m. serm. 53. c. 8.

Tous ceux qui ont quelque impureté, quelque attache mau-

vaise dans le cœur, ont des ténèbres dans le cœur : *leur cœur*
I. 21. *insensé s'est enténébré*, disait S. Paul, et ils ont transporté ces ténèbres au dehors, ils ont vu les choses comme ils désiraient qu'elles fussent ; et quand Dieu leur est apparu condamnant ce qu'ils aimaient, ils l'ont haï. *L'homme animal*, disait S. Paul, *ne*
II. 14. *peut concevoir ce qui est de l'esprit de Dieu : tout cela lui est folie.* C'est parce que les passions de l'homme sont intéressées à ce que les vérités soient amoindries que l'on rencontre tant d'hommes amoindrissant la vérité. *Les saints ont fait défaut*, disait le Psalmiste, *et c'est à cause de cela que les vérités ont été*
II. 1. *diminuées.*

Donc, si vous voulez voir Dieu, gardez votre cœur de toute
XXI. 27. impureté. *Dans cette cité qui est illuminée par la clarté de Dieu, rien de souillé ne pourra entrer.*

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

GRANDEUR DE LA RÉCOMPENSE PROPOSÉE

« Que quelqu'un, dit S. Grégoire de Nysse, soit mis, du haut d'un promontoire élevé, en face de la mer, et que devant l'immensité du spectacle il se sente saisi de vertige : semblable est l'impression qu'éprouve mon esprit en face de cette récompense qui m'est proposée, Dieu lui-même contemplé par ceux qui ont le cœur pur. »

« Et comment cela peut-il se faire, quand Moïse a déclaré que personne ne verrait Dieu sans mourir ? »

« Et, d'autre part, nous savons aussi que Dieu est la vie, et celui qui ne voit pas Dieu ne voit pas la vie. »

« La nature divine est au-dessus de toutes les investigations de l'homme. Cependant, comme en toute œuvre humaine on peut, sans voir l'ouvrier, conclure à quelques-unes de ses qualités, de même à la vue de l'œuvre de Dieu, on peut connaître, non sa nature, mais quelque chose de sa sagesse et aussi de sa bonté. » Gregor. Nyss. ut supr. trad. très-abrég.

LA VUE DE DIEU DANS LA NATURE ;

La nature tout entière est remplie de Dieu, et toute âme qui aura en elle quelque chose de divin saura reconnaître Dieu présent dans son œuvre, comme l'homme, qui porte en lui quelque rayon de l'idéal qui inspire les artistes, saura, dans les couleurs qu'un grand peintre a étendues sur une toile, contempler son idée, tandis que l'enfant n'y verra que des couleurs. Mais pour atteindre à cet élément divin qui est dans les choses, à cette idée divine, il faut un cœur pur, un cœur qui ne s'arrête pas à la jouissance égoïste de la créature, mais qui veuille aller jusqu'à la rencontre de Dieu. La Sagesse de Dieu, qui a présidé à la formation de toutes choses est encore dans l'univers conservant l'ordre en toutes choses : *Elle est la vapeur de la vertu de Dieu, une émanation très pure de la clarté du Dieu tout puissant..., elle est l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu,*

l'image de sa bonté ; c'est pourquoi rien de souillé ne peut avoir affaire avec elle. Sap. VII. 25-26.

Mais quand le cœur cherche Dieu dans la création, comme il l'y trouve facilement. « Si votre cœur était droit, dit l'auteur de l'Imitation, toutes les créatures vous serviraient de miroir pour régler votre vie et seraient pour vous un livre de sainte doctrine. »

« Il n'y a point de créature si chétive et si basse qu'elle soit, qui ne représente la bonté de Dieu. »

« Si vous étiez, au-dedans de vous, bon et pur, vous comprendriez tout sans obstacle ; car un cœur pur pénètre le ciel et l'enfer. » — De Imit. l. 2. c. 4.

Dieu est partout dans la nature, mais infiniment au-dessus de la nature ; pour nous élever jusqu'à lui, il faut dégager notre cœur de toutes les images grossières que nous en recevons et de toutes les attaches que nous pouvons y avoir. « Vous voulez voir le Créateur ? Vous désirez là une grande chose, dit S. Augustin, et, pour ma part, je ne puis qu'encourager ce désir. Vous voulez le voir ? Rappelez-vous la parole : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu !* Pensez d'abord à purifier votre cœur, appliquez-vous à cette œuvre. Celui que vous voulez voir est pur ; et ce avec quoi vous voulez le voir est impur. Vous vous représentez Dieu comme une lumière immense et infiniment riche : vous ajoutez les espaces aux espaces ? Toutes ces représentations sont des fantômes créés par votre cœur ; elles viennent de l'impureté de votre cœur : éloignez-les. Si de la poussière entrait dans vos yeux et que vous me demandiez à voir la lumière, je vous dirais d'abord : Purifiez vos yeux... Vous me demandez à voir Dieu ? Je vous demande d'abord de regarder dans votre cœur, et d'en écarter ces attaches qui y amènent de la boue. Je devrais venir dans votre maison : vous la nettoieriez. Dieu veut venir dans votre cœur, et vous y laissez des impuretés qu'il ne peut supporter. » — Aug. serm. 251. n. 4 et 5.

DANS L'HISTOIRE ;

Dieu est plus présent dans les événements de l'histoire. *Qu'il nous éclaire d'un reflet de son visage*, disait le Psalmiste, *afin que nous reconnaissions sur terre la trace de ses pas, et son salut dans toutes les nations.* Et ceux-là trouvent facilement la trace de Dieu qui ont le cœur pur. Ps.

DANS LES AMES ;

Dieu est plus présent encore dans les âmes, et plus heureux encore sont ceux qui savent l'y reconnaître ; mais pour voir et aimer Dieu dans les âmes, il faut avoir le cœur pur, un cœur détaché de toute affection sensuelle et de toute basse envie.

DANS SON PROPRE CŒUR

« Mais ce n'est pas encore là la béatitude qui nous est annoncée, dit S. Grégoire de Nysse. Dans l'ordre naturel la santé du corps est un bien ; mais pour jouir de ce bien, il faut non pas seulement connaître les causes de la santé, mais être dans la santé. De

même être heureux de la béatitude qui vient de Dieu, ce n'est pas seulement connaître quelque chose de Dieu, mais se sentir en Dieu. Or pour trouver Dieu, pour être en Dieu, il faut le chercher en nous-mêmes. Le Sauveur nous l'a dit : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous*. Celui qui ne peut être contenu nulle part a mis son image en nous. Souvent cette image est obnubilée par le vice. Que l'homme intérieur que le Sauveur désigne par le cœur se purifie, et l'image de Dieu resplendira, et Dieu sera vu dans son image comme le soleil dans un miroir. La pureté, c'est déjà la divinité. » Oh ! quelle joie de voir, de sentir Dieu en soi, et de se sentir en Dieu ! Puis de cette raison, de cette conscience, de ce cœur sanctifiés par la pureté, jaillissent des lumières qui se projettent sur toutes choses ; et on ne peut pas dire de ces lumières qu'elles sont factices et viennent de l'homme, elles viennent de bien plus loin que l'homme. « De plus, l'intelligence dégagée de tout vice et de toute affection impure, sait dans la sérénité du cœur s'élever à des lumières qui échappent au regard impur. »

Gregor. Nyss. ut supr.

Id.

Le saint docteur ne semble-t-il pas commenter ici le passage d'Isaïe : *Le Seigneur se lèvera en vous et sa gloire sera vue en*
LX. 2. *vous*. Oui, il semble que Dieu, comme un brillant soleil, se lève dans une âme qui, pour lui, veut être pure.

Une âme pure arrive vite à la foi : la parole de Dieu, dans la paix dont elle jouit, est facilement entendue d'elle ; elle y croit volontiers, elle la garde en son cœur et la fait fructifier dans sa vie ; sa foi simple, profonde, pratique, aboutit vite à cette foi lumineuse que l'on nomme le don d'intelligence ; un sens nouveau se forme vite en elle, le sens des réalités surnaturelles : il lui est facile de voir Dieu dans toutes les œuvres de la grâce. « Celui qui fait le bien et qui pense au bien avec toutes les forces de son âme, celui-là voit Dieu parce que le bien est une forme de Dieu. Il atteint Dieu par son âme. » *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.*

Opus imperf. Homil. 9.

Et ainsi se vérifie la loi qui avait été proclamée par les Prophètes : *Personne ne verra Dieu sans mourir.* « Aucun de ceux qui voient Dieu, dit S. Augustin, ne continue à vivre de la vie des sens : à moins de mourir complètement à cette vie, soit en sortant en réalité du corps par la mort, soit en en sortant par l'esprit, de façon que, comme S. Paul, on ne puisse plus savoir si l'on est dans son corps ou hors de son corps, on ne peut s'élever à la vision de Dieu. »

Aug. sup. Genes. ad litter. l. 12. c. 25.

Si douce que soit la vue de Dieu dans la vie présente, la vue de Dieu que le Sauveur nous annonce est infiniment plus haute : ce n'est plus la vue comme dans un miroir ou en énigme, c'est la vue face à face, comme le déclare l'Apôtre. « La foi, sans doute, nous met en face de Dieu, mais le voile de la chair nous empêche de l'aper-

Chromat. de beatit. serm. I. — cevoir. Il n'en sera pas de même quand, ayant reçu l'immortalité, nous aurons été transformés par la gloire. »

LA VUE DE DIEU EN LUI-MÊME DANS LA VIE FUTURE

Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. « Dans le langage de l'Écriture, dit S. Grégoire de Nysse, voir Dieu c'est en même temps le posséder : et celui qui possède Dieu possède la vie sans fin, la vie incorruptible, le royaume infiniment riche, la joie parfaite, la vraie lumière, la voix pleine d'intelligence et de douceur, la gloire inaccessible, en un mot tout bien véritable. » Pour voir Dieu, il faut qu'il n'y ait aucune ombre dans l'intelligence, et pour étreindre Dieu, pour posséder Dieu, il faut qu'il n'y ait aucune souillure dans le cœur, pas une ombre de défaillance. (Gregor. Nyss. ut supr.)

« Ayons donc le cœur pur, afin d'être heureux : par une vie pure faisons resplendir en nous l'image de Dieu. » (id.) « Jusqu'ici des récompenses magnifiques avaient été promises : c'était le royaume des cieux sous une forme ou sous une autre, mais c'est pour la première fois que la vision de Dieu est mentionnée, dit S. Augustin, et ce n'est pas sans raison, car ici des yeux sont formés qui peuvent voir Dieu, ces yeux dont parlait l'Apôtre S. Paul, quand il disait : *Ces yeux de votre cœur pleins de lumière...* (Eph. I.) Que pourrait-on encore désirer quand Dieu est là ? Qui pourrait satisfaire celui à qui Dieu ne suffit pas ? » (Aug. serm. 53 n. 6.)

XCVIII

La septième béatitude : les pacifiques

Bienheureux les pacifiques parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. (Matth. V.)

La paix est une chose si bonne, si douce, que déjà par elle-même elle est presque une béatitude. « Quand il n'y a plus de guerre, dit S. Augustin, plus de contradiction, plus rien qui résiste, plus rien de contraire, alors c'est la paix. » (Aug. En. in Ps. 84. n. 10.) « De même qu'il n'est personne qui ne désire la joie, il n'est personne qui ne désire la paix. Souvent ceux qui font la guerre ne veulent par la guerre qu'une chose, arriver à une paix glorieuse. » (Aug. de Civit. D. l. 19. c. 13.)

LA PAIX REQUISE PAR J.-C.

J.-C. dans cette béatitude nous propose plus que la possession de la paix : il nous propose de devenir nous-mêmes des *ouvriers de paix*. Le royaume messianique avait été annoncé souvent par les Prophètes comme le royaume de la paix, et le Messie avait été appelé le *Prince de la paix*. J.-C. proclame la béatitude de ceux

qui voudront s'associer à son action dans le monde : leur mérite sera grand, grande sera leur récompense.

Vaste est le champ ouvert à ceux qui veulent travailler à la paix ; car pour avoir la paix complète, il faut avoir la paix avec soi, la paix avec Dieu, la paix avec le prochain.

Il faut donc que le véritable homme de paix commence par établir la paix en lui-même. « A quoi servirait que les autres fussent pacifiés par vous, dit S. Jérôme, si en votre âme il y avait la guerre des vices. » LA PAIX AVEC SOI Hieron. h.l.

Quel heureux état que celui d'une âme qui est dans la paix ! La paix ne peut exister en elle qu'à la condition que l'ordre et l'harmonie existent en toutes ses puissances, se prêtant un mutuel concours et à la condition que ses puissances aient trouvé leur objet, car il est impossible que l'on ait la paix quand on est dans la disette.

Et nous ne pouvons avoir la paix avec nous-mêmes qu'à la condition d'être en paix avec Dieu, tant sont intimes nos rapports avec Dieu, tant l'union à Dieu est la condition nécessaire de la richesse de l'homme. LA PAIX AVEC DIEU

« Ceux-là ont fait la paix au-dedans d'eux-mêmes, dit S. Augustin, qui dirigeant et soumettant à la raison tous les mouvements de leur âme, ayant dompté toutes les concupiscences de la chair, sont devenus le royaume de Dieu. Là, ce qu'il y a dans l'homme de principal et de plus excellent commande à tout le reste sans rencontrer d'opposition de la part de ce qui nous est commun avec les bêtes ; et ce qui est le plus excellent dans l'homme est soumis à ce qui est meilleur encore, c'est-à-dire au Fils de Dieu qui est la vérité elle-même. Car l'homme ne peut commander à ce qui lui est inférieur à moins de se soumettre à ce qui lui est supérieur ; et c'est là la paix qui est donnée sur terre aux hommes de bonne volonté ; c'est là la vie du sage véritable, du sage achevé. De ce royaume parfaitement ordonné et pacifié a été expulsé le prince de ce monde qui règne sur les pervers et les désordonnés. » Aug. de serm. Dom. in mont. l. 1. n. 9.
« Notre joie, notre paix, notre repos, la fin de toutes nos peines ne peut être que Dieu. » id. in Ps. 84. n. 10.

La Ste Ecriture admirant les Patriarches et les Prophètes qui avaient une si grande puissance pour faire régner la paix dans leurs familles, indique la raison de cette puissance : *C'étaient des hommes riches en vertu, et ils ont aimé avec ardeur la véritable* XLIV. 6. *beauté*.

Pour établir la paix en soi, la paix véritable et durable, il faut donc soumettre à la raison les instincts inférieurs, et soumettre ensuite à Dieu la raison et tout ce qui est dans l'homme. Il faut posséder toute vertu et avoir le désir de la vraie beauté, qui vient de Dieu seul. Toute paix qui serait faite de compromis ou d'asservissements serait plutôt la mort que la paix.

Quand l'homme veut soumettre à Dieu tout ce qui est en lui, tout cela ayant été fait pour Dieu, quelle paix il établit en lui, paix qui ne pourra être troublée par aucun ennemi ! Heureux ceux qui s'appliquent à créer cette paix !

Et, d'autre part, *qui pourra se mettre en opposition avec Dieu et avoir la paix ?* disait Job. Celui qui résiste à Dieu résiste à la vérité, à la justice, à la puissance, à la bonté, à ce qui doit être et sera infailliblement. Job. IX. 4

Créons donc la paix dans notre vie en y mettant l'ordre et en y mettant Dieu.

LA PAIX AVEC LE PROCHAIN

Il faut pour que notre paix soit complète que nous ayons la paix avec le prochain.

La paix établie en nous nous aidera grandement à cette paix avec le prochain. *D'où viennent les guerres et les procès qui sont entre vous ?* disait l'Apôtre S. Jacques. *Ne viennent-ils pas de vos passions qui combattent dans votre chair ?* Une fois que la paix sera établie en vous, il sera facile de l'établir autour de vous. « Si vous n'avez purifié votre âme de toute attache au péché, dit S. Ambroise, afin que les divisions et les disputes ne naissent point de vos affections désordonnées, vous ne pouvez guérir les blessures des autres. Commencez donc par établir la paix en vous, afin de pouvoir la donner aux autres. Comment pourriez-vous amener les autres à la pureté, si vous n'aviez pas d'abord purifié votre cœur ? » Jac. IV. 1.

Ambros. in Luc. l. 5. n. 58.

Autant que cela peut se faire et que cela dépend de vous, disait S. Paul, *ayez la paix avec tous les hommes.* Nous ne devons jamais sacrifier pour la paix la justice, la vérité, la piété. « Nous ne pouvons, disait S. Grégoire de Nazianze, chercher la paix au détriment de la foi vraie et orthodoxe. » « Attachons-nous, disait le pape S. Clément, à ceux qui veulent pratiquer la paix avec la piété, et non à ceux qui unissent la paix à l'hypocrisie. » D'ailleurs toute paix qui ne serait pas fondée sur la vérité et sur la charité, la charité véritable qui veut conduire les âmes à Dieu, ne serait pas une véritable paix. Rom. XII.

Clemens Rom. Ep. ad Cor. 1. n. 15.

Les droits de la vérité étant sauvegardés, nous devons regarder le bien de la paix comme supérieur à tout intérêt personnel. C'est pourquoi S. Paul disait : *Mes très chers, ne vous défendez pas, mais laissez passer la colère. Rappelez-vous que le Seigneur a dit : C'est à moi qu'appartient la vengeance. Mais vous, si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire ; en faisant cela, vous amasserez sur sa tête des charbons ardents* qui feront fondre la glace de sa haine. *Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais sachez vaincre le mal par le bien.* Rom. XII.

Il faut savoir tolérer ce que Dieu tolère.

Mais le vrai pacifique, le véritable ouvrier de paix va plus loin : il travaille à établir la paix autour de lui.

Il y a des hommes qui se plaisent à semer les divisions ; ils font là une œuvre abominable. *Il y a six choses que Dieu hait*, dit la Ste Ecriture, *et la septième il la déteste de tout son cœur, c'est*
Prov. VI. 19. *celui qui sème les disputes entre ses frères.*

Par quel instinct dépravé peut-on aimer une œuvre pareille, se plaire à rapporter ce qui peut causer une blessure, créer une inimitié entre des âmes, et quand on rencontre des personnes déjà aigries par un malentendu, ou par une maladresse, sous le prétexte de prendre leur parti faire ressortir tout ce qui peut augmenter leur irritation ? « En une seule faute, dit S. Grégoire, ces hommes causent des maux innombrables, car ils tuent la charité qui est la mère de toutes les vertus. Ils se séparent eux-mêmes de cette racine qui vivifie les actes de l'homme. Ils font l'œuvre de l'Ange apostat : si rien n'est plus agréable à Dieu que la charité, rien ne plaît plus à Satan que la ruine de la charité. C'est pourquoi, si ceux qui travaillent à la paix méritent d'être appelés les enfants de Dieu, ceux qui travaillent à détruire la paix méritent le nom d'enfants de Satan. » Gregor. Pastoral. 3e p. c. 23. passim.

LES OUVRIERS DE PAIX

Et il en est d'autres qui ne se plaisent que dans la charité et la paix, qui travaillent à établir partout la paix, à réconcilier les ennemis, qui relèvent et font valoir tout ce qui est de nature à entretenir l'union entre les âmes. Quel amour du bien et quel amour de leurs frères suppose une telle manière d'agir !

GRANDEUR DE LEUR ŒUVRE

S. Grégoire de Nysse comparant l'homme possédé par la colère ou la haine à un homme possédé par le démon, et prouvant que la situation du premier est pire que celle du second, puisque son malheur vient de sa volonté, conclut ainsi : « Celui qui aura détruit une telle honte, à cause de l'immense bienfait qu'il aura procuré, devra être proclamé bienheureux. Il devra être honoré, car si on honore celui qui délivre le corps d'une maladie, combien plus doit-on honorer celui qui délivre l'âme ! Et quelle grave maladie que celle de la colère avec tous les maux qu'elle entraîne ! Plus graves encore sont l'envie et la fourberie, semblables à ces chiens qui mordent sans aboyer, ou à ces feux qui ont couvé longtemps sous la paille et qui trouvant une issue s'échappent tout à coup en un violent incendie. » Gregor. Nyss. de beat. Or. 7e.

LES VRAIS PACIFIQUES

Pour avoir ce goût de travailler à établir la paix entre les hommes et pour y travailler efficacement, il faut avoir la volonté de les amener jusqu'à Dieu. On ne peut pas demeurer longtemps uni dans la paix si l'on ne s'unit dans le désir d'accomplir la volonté divine. « Les liens les plus étroits de l'amitié, dit S. Léon, la conformité des goûts ne peuvent procurer cette paix, si les volontés ne sont unies dans la volonté divine. » Leo m. serm. 95. c. 9.

S. François d'Assise aimait à envoyer ses disciples, deux à deux, dans les villes d'Italie, prêchant la paix au nom de J.-C., réconciliant les ennemis. Cette prédication produisait de grands fruits

et laissait après elle une grande impression de joie ; mais les frères qui s'étaient employés à ce ministère étaient plus joyeux encore que leurs convertis. La paix est un des biens les plus doux et les plus précieux. La paix au-dedans de nous vivifie toutes nos facultés. *Que la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment*, disait S. Paul, *garde vos cœurs et vos intelligences dans le Christ-Jésus.* Philip. IV.

« Mais les vrais pacifiques, dit l'*Opus imperfectum*, sont non pas seulement ceux qui travaillent à la réconciliation des ennemis, mais plus encore ceux qui pour arriver à la paix, oublient le mal qui leur a été fait. Car réconcilier les autres entre eux et ne pas se réconcilier soi-même avec ses ennemis, ce serait se jouer de la paix et non l'aimer. La vraie paix, celle que J.-C. béatifie doit être dans le cœur et non dans les paroles... Si vous voulez mériter véritablement le nom de *pacifique*, *cherchez la paix et poursuivez-la*, comme le veut le Psalmiste. Il n'a pas dit, Recevez-la, mais, *Poursuivez-la*, quand même elle vous fuirait. Par exemple, si vous avez eu un différend avec quelqu'un et que celui-ci vous propose la paix, la paix vous cherche, accueillez-la avec joie. Mais si cet homme, au contraire, persévère dans son inimitié, la paix se dérobe à vous, il faut la poursuivre avec ardeur. Ne dites pas : C'est de lui qu'est venue l'injure, c'est de lui que doit venir la demande de réconciliation. Ayant subi un tort, il y a plus de gloire
Opus imperfect. Homil. 9. pour vous à chercher la paix plutôt que la vengeance. »

« Les ouvriers de paix, par excellence, ceux qui méritent plus que tous les autres la béatitude proclamée par J.-C., sont, dit Basile, les hommes qui travaillent avec Dieu, pour amener les âmes à Dieu, réalisant la parole de l'Apôtre : *Nous accomplissons une ambassade pour le Christ : nous vous supplions à la place*
Basil. Regul. brev. 215. *du Christ : réconciliez-vous avec Dieu.* » II Cor. V.

« C'est une bonne œuvre, dit S. Chromace d'Aquilée, l'œuvre qui consiste à rétablir la paix entre des frères divisés par les intérêts temporels, par l'amour-propre ou la jalousie. Cependant ceci est peu de chose au témoignage de J.-C., disant à des frères ainsi divisés : *Qui m'a établi juge entre vous ?* Déjà il avait donné Luc. XII.
ce conseil : *Ne revendiquez pas ce qui vous a été enlevé.* Il y a ib. VI.
une œuvre de paix bien meilleure et bien plus haute, celle par laquelle les payens, ennemis de Dieu, par la puissance de la doctrine, sont amenés à la pénitence, à la réconciliation, à la paix avec Dieu, celle par laquelle les hérétiques sont amenés à rompre avec leurs erreurs, celle par laquelle les schismatiques sont
Chromat. de beatit. serm. 2. ramenés à l'unité dans le sein de l'Eglise. » Heureux ceux qui travaillent à une telle paix ! Nul ne peut procurer un plus grand bien, ni acquérir une plus grande gloire.

Origène, passionné pour la Ste Ecriture, voit dans les pacifiques dont Jésus proclame la béatitude, ceux qui s'appliquent à montrer

l'accord des différentes parties de l'Ecriture, là où d'autres voient des discordances : celui qui ne connaît pas l'harmonie croit que les différents sons dont se compose une symphonie sont discordants entre eux, tandis que celui qui a la science de l'harmonie sent, au contraire, comment ils s'accordent et se complètent. La Ste Ecriture, dans les différentes parties qui la composent, est un concert qui s'exécute sous l'inspiration de Dieu : heureux ceux qui savent goûter l'accord des différentes parties et aller jusqu'à la pensée de Dieu.

Origen. in Matth. Tom. 11.

On peut dire la même chose de toute la religion : il y a des esprits qui sont heureux d'accuser les prétendues dissonances qu'ils y remarquent : heureux ceux qui savent voir et montrer dans ces dissonances apparentes, la grandeur de l'idée divine.

LA RÉCOMPENSE

L'amour de la paix, le travail au service de la paix ont déjà leur récompense dans les joies et les fruits qu'ils procurent à l'âme : ils doivent aboutir à une haute récompense. *Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu.*

LA PAIX LE BIEN DE DIEU

En effet, comme des enfants ressemblent à leur père, la paix nous fait ressembler à Dieu. « La paix, dit S. Augustin, suppose une perfection telle qu'on ne rencontre plus de résistances. Parce que Dieu est parfait, rien ne lui résiste. » Aussi la Ste Ecriture a
.66. dit de Dieu que *son lieu était établi dans la paix*. La paix que Dieu possède en vertu de sa puissance infinie, l'âme chrétienne peut la posséder par la plénitude de ses vertus. Elle ne rencontre pas de résistances, parce que la vertu lui a donné de l'ascendant et aussi parce la vertu lui donne de la résignation : elle ne rencontre pas de chocs parce qu'elle n'attaque pas. La paix nous fait ressembler à Dieu.

Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. c. 9.

L'habitude de vivre avec Dieu fait descendre la paix dans l'âme. Le Dieu de la paix fait descendre la paix partout, dit S. Bernard. *Je suis le Dieu qui fait la paix*, dit Dieu de lui-même en Isaïe. Ceux qui travaillent à la paix font l'œuvre propre de Dieu, dit S. Grégoire de Nysse, et prennent la ressemblance de Dieu. Dieu imprime lui-même cette ressemblance dans l'âme de ses enfants ainsi que les autres traits de son caractère.

Tranquillus Deus tranquillat omnia. Bernard. serm. 23 in Cantic. n. 16.

LA PAIX SIGNE D'UNION

La paix est le signe de l'union et de la communication complète de tous les biens entre les membres d'un même corps : aussi la paix est le grand bien des familles prospères ; c'est en gardant la paix dans une famille que l'on affirme son appartenance à cette famille. Si dans la famille chrétienne vous avez le culte de la paix, vous prouvez que vous appartenez vraiment à cette famille, à la famille de Dieu. « Dieu est le père de tous, dit S. Hilaire, et nous ne pouvons entrer dans la famille de Dieu qu'à la condition d'oublier tout ce qui pourrait offenser la charité fraternelle et d'y vivre en paix. » Celui qui oublie tout dans l'intérêt de la paix semble dire

Hilar. Cap. 4 in Matth. n. 8.

à Dieu : Pourvu que je sois avec vous, que je fasse partie de votre famille, je serai content. Celui-là est vraiment l'enfant de Dieu. Il tient avant tout au bien particulier de la famille, à la paix, à ce qui est l'honneur et la joie de la famille.

LE FILS DE DIEU OUVRIER DE PAIX

Chrys. Homil. 15 in Matth. n. 4.

L'œuvre du Fils de Dieu a été une œuvre de paix. « Ç'a été sa grande œuvre, dit S. Jean Chrysostôme, de réunir ce qui était disjoint, de concilier les éléments qui étaient en guerre. » Il s'est fait lui-même notre paix, nous dit S. Paul ; il nous a réconciliés avec son Père, il a travaillé avec amour à réunir les enfants dispersés, les frères ennemis de la famille humaine pour en faire la famille de Dieu. Ses bras étendus sur la croix sont un appel à Dieu et un appel aux hommes pour vivre dans l'union et la paix. Heureux celui qui animé de l'esprit du *Prince de la paix,* saura dire : Moi aussi j'ai étendu les bras à tous. Celui-là méritera le nom d'enfant de Dieu, car il continuera l'œuvre du Fils bien aimé de Dieu.

« Le Seigneur et dispensateur de tous les biens, dit S. Grégoire de Nysse, repousse tout ce qui est contraire au bien, et il vous impose cette œuvre de détruire la haine, l'envie, la guerre, la fourberie, d'éteindre le souvenir de l'injure, cette flamme qui brûle au-dedans et crée l'incendie au dehors, et de même que la lumière succède aux ténèbres, de mettre à la place de tout cela l'amour, la joie, la paix, la bienveillance, la douceur. Comment ne serait-il pas heureux le dispensateur de ces dons divins, l'initiateur de la bonté et de la magnificence de Dieu ? »

Gregor. Nyss. de beat. orat. 7.

LES OUVRIERS DE PAIX ENFANTS DE DIEU

A ce signe, on pourra reconnaître en lui le véritable enfant de Dieu : et c'est pourquoi le Sauveur, parlant des pacifiques, ne dit pas. Ils seront, mais *Ils seront appelés les enfants de Dieu,* ils seront reconnus comme tels.

Quelle gloire et quelle joie d'être l'enfant de Dieu, d'être assuré de l'amour paternel de Dieu, de pouvoir lui parler comme l'enfant parle à son père, d'attendre avec confiance l'héritage éternel ! « Nous entrons ici, dit S. Grégoire de Nysse, dans le Saint des saints : le don qui nous est fait est au-dessus de toute espérance, et la grâce qui nous est accordée est infiniment au-dessus de notre nature. Qu'est l'homme par nature ? Cendre, herbe desséchée. Et Dieu qu'est-il ? Qui a pu mesurer le ciel avec sa main ? Et l'homme devient le fils de Dieu, il est élevé au-dessus de sa nature ; le mortel devient immortel, l'être fragile devient incorruptible, l'être d'un jour devient éternel, en un mot l'homme devient Dieu. Il possédera en lui la dignité de son Père, et il attendra son héritage. »

Gregor. Nyss ut supr. trad. abrég.

Le Sauveur avait promis aux cœurs purs la vision de Dieu : il fallait que cette vision, pour donner le bonheur complet, put se faire dans la confiance. Si ceux qui voient Dieu sont ses

enfants, ils le contempleront et ils jouiront de lui dans une confiance infinie.

Donc, avec S. Paul, nous dirons à tous les chrétiens : *Soyez dans la joie, soyez parfaits en toute vertu, consolez-vous les uns les*
II. Cor. XIII. *autres ; soyez unis d'esprit et de cœur, vivez dans la paix, et le*
11. *Dieu d'amour et de paix sera avec vous.*

XCIX

La huitième béatitude :
La persécution pour la justice

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la
V. 10. **justice, parce que le royaume des cieux est à eux.**

ÉTRANGETÉ DE CETTE BÉATITUDE

« De toutes ces béatitudes, qui sont comme autant de défis jetés à la sagesse humaine, celle-ci est la plus étrange : l'homme peut supporter beaucoup de privations et beaucoup de souffrances, mais à la condition de rencontrer l'approbation et d'être soutenu par elle ; et Jésus couronne ses béatitudes par la béatitude de la contradiction, de l'injure, de la persécution. « Qu'y a-t-il de plus audacieux qu'une telle doctrine, dit S. Jean Chrysostôme, donner comme enviable ce qui fait horreur aux autres ? » Chrys. Homil. 15 in Matth. n. 4.

« Il avait proclamé la béatitude de la paix ; mais afin de nous montrer qu'il ne faut pas chercher la paix comme le bien unique, » Ib. afin de nous faire connaître la véritable nature de la paix qu'il est venu apporter au monde, paix qui est au dedans de nous et qu'aucune puissance du dehors ne peut nous enlever, il ajoute cette béatitude.

« Cette octave des béatitudes qui doit faire l'homme parfait, dit S. Augustin, et qui forme comme un cercle dont la fin rejoint le commencement, (elle a commencé par la pauvreté et elle se termine par la persécution, et à l'une comme à l'autre est promis le royaume des cieux), cette octave était peut-être figurée dans l'Ancien Testament par la circoncision au huitième jour. » Aug. serm. Dom. in m. l. 1. n. 12.
« L'octave de notre circoncision, à nous chrétiens, dit S. Jérôme, se termine au martyre. » Hieron. h. l.

ELLE ÉTAIT DANS LE PLAN PRÉCONÇU

On aurait pu espérer que le règne du Messie serait celui de la paix parfaite. N'avait-il pas été annoncé comme le prince de la paix ? Déjà, cependant, dans l'Ancien Testament, les plaintes des Prophètes au sujet des persécutions des justes avaient été

fréquentes ; dans la Loi nouvelle, les persécutions seront plus nombreuses et plus cruelles : les Prophètes avaient annoncé que le Christ aurait à combattre et qu'il aurait des compagnons de ses combats, qu'il aurait à souffrir et qu'il aurait des compagnons de ses souffrances. J.-C. demeure dans le plan qui a été annoncé, en disant : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice.*

La persécution pour la justice est une béatitude, parce qu'elle est une source de mérite, et elle prépare une récompense.

ELLE PRÉSERVE DES DANGERS DE LA LOUANGE

Elle a cet avantage de nous préserver des dangers de la louange et de l'enivrement du succès. **Malheur à vous quand les hommes vous applaudiront,** disait Jésus à ses Apôtres, leur exposant plus longuement cette béatitude. **C'est ainsi qu'agissaient leurs pères à l'égard des faux prophètes.** Habituellement les hommes applaudissent ce qui flatte leurs passions. *Des prophètes prophétisaient le mensonge*, disait Jérémie, *et les prêtres applaudissaient des mains*, *et mon peuple a aimé cela*. Et ceux qui aiment à être applaudis se font habituellement les flatteurs de la foule. Volontiers, ils jouent le rôle de faux prophètes. Malheur à moi si les hommes m'applaudissent pour avoir trahi la vérité !

Luc. VI. Jerem. V.

Malheur à moi s'ils me louent pour des avantages vains, et si je me laisse tromper par eux, me croyant quelque chose quand je ne suis rien !

Malheur à moi s'ils me donnent leurs louanges, car ils prennent pied sur moi.

Je craindrai donc leurs louanges ; mais il me faut aller plus loin : il faut m'apprêter à goûter la béatitude de la persécution.

CONDITION POUR CETTE BÉATITUDE

Pour goûter cette béatitude, il faut en remplir la condition fondamentale : il faut souffrir la persécution *pour la justice.* « C'est intentionnellement, dit S. Jérôme, que J.-C. a ajouté ces mots, *pour la justice ;* car ce n'est plus une béatitude si on souffre à cause de ses fautes. » « Il s'est trouvé des hérétiques, dit S. Augustin, qui, se couvrant faussement du nom de chrétiens, ont souffert des persécutions semblables aux nôtres ; et cependant ils n'ont pas la récompense : ils n'avaient pas souffert pour la justice. »

Aug. ut supr. n. 13.

« Il y a des hommes, dit Denys le Chartreux, qui, recevant le juste châtiment de leurs fautes, de leurs défauts, de leurs excès de langue, de leurs procédés blessants, et voulant s'excuser et même se béatifier, invoquent ce passage : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution* ; c'est bien à tort, car ils portent simplement la peine de leur malice. » *Que personne de vous,* disait l'Apôtre S. Pierre, *ne souffre comme malfaiteur.* Toutefois, si nous souffrons pour des fautes commises et que nous acceptions

Dionys. carthus. h. l. Matth. I. Petr. 15.

le châtiment en disant comme le larron pénitent : *Nous avons reçu ce que nous méritions*, il y a dans cette acceptation de la justice une gloire et une joie ; et ce sentiment doit se trouver habituellement à la base de la béatitude qui nous occupe ; quoiqu'il nous arrive, nous devons dire : Je l'ai mérité.

Mais pour mériter la béatitude, il faut quelque chose de plus. *S'il souffre comme chrétien*, disait encore S. Pierre, *qu'il en glo-*
II. 16. *rifie Dieu !*

Celui-là souffre comme chrétien qui souffre pour la justice, « c'est-à-dire, dit S. Jean Chrysostôme, pour la vertu, pour la défense d'autrui, pour la piété, » et pour la vérité.

LA HAINE DE LA VÉRITÉ : TOURMENTS QU'ELLE CAUSE

La vérité et la vertu peuvent être haïes par les hommes, la vérité qui est la première richesse de l'homme et la source de sa puissance, et la vertu qui est la vraie noblesse. On les hait, quand on aime le mal. *Quiconque fait le mal hait la lumière*, dit N.-S., *et*
III. 20. *il fuit la lumière de peur qu'elle n'accuse ses œuvres*. L'impudique hait la lumière qui commande de refréner les passions charnelles, et l'impie la lumière qui commande de se soumettre à Dieu.

Malheureux est celui qui hait la vérité et la justice ! Cette haine prouve qu'il est mauvais déjà et elle le rend plus mauvais. Elle le rend malheureux : il ne peut y avoir amertume plus grande que de haïr la vérité et la justice ; et cette haine demeurera impuissante, car nous ne pouvons rien que pour la vérité, rien contre la vérité ; cette haine ne fera que tourmenter celui qui la porte en lui.

On peut, tout en aimant la vérité, ne l'aimer qu'à demi, n'accepter qu'avec peine les sacrifices qu'elle impose, manquer de courage pour la défendre, et la trahir. Alors, au lieu de mettre sa joie dans la vérité, on trouve dans la vérité une cause de tourments.

L'AMOUR DE LA VÉRITÉ ET LA PERSÉCUTION

Mais si l'on aime sincèrement la vérité et la justice, il est doux de souffrir pour elles. C'est une joie de souffrir pour quelqu'un que l'on aime. C'est une joie de lui donner cette preuve de son amour.

Et c'est une joie de souffrir pour ceux que l'on aime, car souffrir pour eux nous unit davantage à eux. C'est une joie de leur donner ce témoignage et de travailler par là à leur triomphe.

LES FRUITS DE LA PERSÉCUTION

Des philosophes possédant la vérité, sûrs de la posséder, ont éprouvé une certaine joie quand ils se voyaient contredits : la contradiction leur faisait sentir davantage le bonheur de posséder la vérité. Appuyés sur la vérité, ils se sentaient, au milieu des contradictions, semblables à un rocher au milieu des flots mouvants. C'est là une joie par trop âpre, qui provient d'un fond d'orgueil et qui ne peut remplir l'âme.

« C'est au-dedans qu'est notre béatitude, dit S. Augustin. Voilà

une vérité dont devraient se souvenir ceux qui voudraient voir les délices du siècle jointes au nom de chrétien. » Or, la persécution ramène la vie de l'âme au-dedans, et nous fait vivre avec notre conscience, mais avec notre conscience s'appuyant sur Dieu. « Qu'est-ce que cela pourra nous faire que les hommes nous attaquent, dit S. Grégoire, si nous avons avec nous notre conscience? C'est à ce témoin et à ce juge intérieur qu'il nous faut toujours revenir. Sans doute nous ne devons pas exciter les mauvaises langues, de peur de contribuer à la perte de ceux qui nous attaquent : c'est quelquefois même un devoir d'arrêter les calomniateurs, pour que le mal inventé par eux ne trouble pas les âmes naïves : encore en cela faut-il une grande discrétion, pour ne pas chercher, sous le prétexte de l'utilité des âmes, sa propre gloire ; mais une fois que l'attaque est déchaînée, nous devons savoir la supporter vaillamment pour que nos mérites s'accroissent. »

Aug. ut supr.

Gregor. in Ezech. l. 1. Hom. 9. n. 15. 17, 18.

Et le mérite s'accroîtra, car vous aurez là l'occasion de rendre un éclatant témoignage à la vérité et à la justice. « Si vous aimez la justice jusqu'à en avoir faim et soif, dit S. Chromace, vous devez vous estimer heureux de souffrir pour elles. » Cette béatitude est donc le complément de la quatrième, de la faim et de la soif de la justice.

Chromat. de beat. serm. 1.

« C'est là, nous dit S. Ambroise, que la force arrive à son apogée, la force qui dompte la colère et réprime l'indignation, qui soutient l'âme et le corps et les protège contre la crainte et la douleur, ces perturbatrices de la raison. » « Comme l'or de bon aloi, dit-il encore, l'Eglise, quand elle se trouve dans le feu de la persécution, n'éprouve aucun détriment, mais sa beauté en devient plus éclatante. »

Ambros. in Luc. l. 5. n. 67.

Id. in Ps. 118. serm. 3. n. 7.

« La persécution, dit S. Grégoire de Nysse, est donc à ceux qui la subissent, l'occasion de fuir plus complètement le mal, de s'en détacher et d'aller plus complètement à Dieu. Il est vraiment heureux celui que ses ennemis eux-mêmes aident à atteindre le bien. »

« Il ne regarde plus à ce qu'il a abandonné, il ne regarde qu'à ce qu'il désire ; il ne fait plus attention à la perte des biens terrestres, et il se réjouit du gain des richesses éternelles ; il regarde le feu comme un élément qui purifie, le glaive comme brisant le lien qui enchaîne l'esprit à la matiere, toute souffrance comme un antidote au poison de la volupté. Les tourments les plus variés étaient acceptés avec joie par les athlètes de la foi comme l'expiation du péché, et comme le moyen de détruire les traces que le plaisir avait laissées dans leur cœur et leur âme. »

« Si la santé avait le pouvoir d'apparaître aux hommes, elle crierait : Bienheureux ceux qui ont été délivrés de la maladie et demeurent avec moi ! Bienheureux ceux qui pour venir à moi ont goûté les remèdes amers ! Celui qui est la vie vient à nous et nous

crie : Bienheureux ceux que la mort persécute à cause de moi ! Par la mort ils viendront à moi. Celui qui est la lumière dit : Bienheureux ceux que les ténèbres persécutent à cause de moi ! Et ainsi parlent la justice, la sainteté, la bonté. Tout ce qui vous attaque vous délivre, vous délivre du péché, pour vous établir en Dieu. Voilà quel est le fruit de la persécution : à cause du fruit, aimons donc la fleur. » Gregor. Nyss. de beat. or. 8. Trad. abrég.

Les payens eux-mêmes avaient compris que c'était une gloire de souffrir pour la justice. Le plus grand des philosophes voulant décrire le juste idéal, l'avait représenté dépouillé de tout, hormis de la justice, endurant les tourments les plus cruels, mis en croix. C'était pour lui une gloire de souffrir pour la justice ; « car la justice, ajoutait Platon est la santé, la beauté, la bonne disposition de l'âme. » Et cependant s'il y voyait une gloire, il ne pouvait aller jusqu'à en faire une béatitude. Platon. Republ. l. 2. et 4. ad fin.

LA PERSÉCUTION ET LES CHRÉTIENS

J.-C seul en fait une béatitude. C'est contre lui et contre ses disciples que les haines et les persécutions ont été les plus violentes : la haine a existé de tout temps contre la vérité et la vertu ; mais contre la vérité et la vertu chrétiennes, elles ont sévi avec une violence inouie. J.-C. l'annonçait : s'adressant d'une façon plus particulière à ses Apôtres, qui allaient les premiers et bientôt goûter ces béatitudes, il leur disait : **Bienheureux serez-vous quand les hommes vous lanceront l'injure, vous persécuteront, diront en mentant toute sorte de mal contre vous**
V. 11. **à cause de moi.**

En S. Luc il est plus complet. **Bienheureux serez-vous, lorsque les hommes vous haïront, qu'ils vous sépareront de leur société, qu'ils vous jetteront l'injure, qu'ils rejetteront**
V. 22. **votre nom comme mauvais à cause du Fils de l'homme.**

« Il leur annonce, dit S. Augustin, l'injure jetée en face, la calomnie lancée par derrière, et enfin la persécution violente, ouverte ou déguisée. » Il leur annonce une persécution plus difficile à supporter que la persécution violente, la persécution du mépris : tous les chrétiens ne connaîtront pas la persécution sanglante, mais tous connaîtront celle-ci : leur nom sera bafoué. Aug. serm. Dom. in m. l. 1. n. 14.

Car ils auront leur nom particulier. Ce nom sera une participation du sien. « Et sans aucun autre motif que ce rapport avec le sien, leur nom sera odieux aux Juifs et aux Gentils. » Cette persécution, celle du mépris, est la plus dure à supporter. Beda. in Luc.

« Dans le péril évident, dit S. Jean Chrysostôme, bien des choses peuvent alléger la peine, par exemple les encouragements, les applaudissements, le récit des belles actions accomplies. Dans le mépris, il n'y a plus aucun de ces excitants. On en a vu qui, vaincu par le mépris, se réfugiaient dans le suicide : ne fut-ce pas le cas du traître Judas qui avait pourtant manifesté tant d'impudence ? Et Job lui-même, ce diamant plus résistant que les

pierres, qui, sans être ébranlé, avait supporté la perte de ses biens, de ses enfants, qui avait vu sans se plaindre son corps dévoré par les vers, quand ses amis lui font des reproches, et attribuent ses souffrances à ses fautes, cet homme si grand et si fort ne peut s'empêcher d'être ému.... Mais David savait quel mérite il y avait à supporter cette persécution : quand il est insulté, il laisse libre cours à l'insulte, et il l'invoque comme son titre unique à la récompense... C'est à cette persécution que le Sauveur promet la récompense la plus belle. »

Chrys. ut supr. n. 5 et 6.

LA CAUSE DU CHRIST

La persécution est une béatitude, parce que la cause qui est poursuivie dans les chrétiens est identique à celle de J.-C. ; ils sont haïs et persécutés à cause du nom de J.-C., *à cause de moi*, leur dit-il. Tout à l'heure il avait dit : *A cause de la justice.* Il affirme donc maintenant que la cause de la justice est identifiée avec lui. C'était un honneur de souffrir pour la justice ; mais, quelle douceur de souffrir pour la justice identifiée avec J.-C. ! Quelques hommes, bien rares, ont eu l'honneur de souffrir pour la justice : mais que de chrétiens ont eu la gloire de souffrir pour la vérité et la justice représentées par J.-C. ! Et ils l'ont fait avec une joie infinie : ils étaient heureux de lui donner ce témoignage ; ils étaient heureux de combattre pour lui ; ils sentaient que la persécution endurée pour lui les unissait davantage à lui ; et ils étaient sûrs de remporter la victoire avec lui. *En tout*, disaient-ils avec S. Paul, *nous sommes vainqueurs à cause de celui qui nous a aimés.* Rom. VIII, 37.

Il était venu pour rendre témoignage à la vérité. *Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité*, disait-il à Pilate. Et quel témoignage ! *Il a rendu*, disait S. Paul, *en face de Ponce Pilate, le témoignage parfait.* Le plus grand témoignage qui ait été rendu à la vérité, à la grandeur, à la sainteté, à la justice, à la bonté, à la miséricorde de Dieu, à ses desseins d'amour à l'égard des hommes, c'était celui-là, ce témoignage rendu en face des contradictions et des calomnies, dans l'humiliation et la souffrance. Et Jésus y associe ses disciples : le plus grand témoignage qui ait été rendu avec celui de J.-C., c'était celui des martyrs. Le témoignage de J.-C. se retrouvait dans le leur. « C'est ici, dit Bossuet, la dernière et la plus parfaite des béatitudes, parce que c'est elle qui porte le plus vivement en elle-même l'empreinte et le caractère du Fils de Dieu. »

Joan. XVIII, 37. — I. Tim. VI, 13.

Bossuet. Médit. sur l'Ev. 9e j.

« Qu'il n'y ait plus de persécuteurs, dit S. Ambroise, et il n'y aura plus de martyrs. Et Dieu a permis qu'il y eût des persécuteurs, que les puissances de la terre se levassent contre son Christ, afin qu'il y eût des hommes remportant la victoire pour le Christ. Dans ces moments, il y avait sans doute des âmes faibles qui disaient : Seigneur, pourquoi abandonnez-vous votre peuple aux mains des méchants ? Mais maintenant qui pourrait nier que

les martyrs ont été plus heureux que ceux qui n'ont pas souf- Ambros. in Ps. 118
fert ? » serm. 14. n. 17.

Et ils se sont eux-mêmes estimés heureux. *Les Apôtres*, nous
dit le livre des Actes, *sortirent pleins de joie de l'assemblée où
ils avaient été flagellés, parce qu'ils avaient été jugés dignes de*
ỳ. 41. *souffrir pour le nom de J.-C.* « Et J.-C., dit S. Jean Chrysos-
tôme, a su persuader ce paradoxe, que c'était une béatitude de
souffrir pour la justice, non à deux, à dix, à vingt, à cent, à mille
hommes, mais au monde entier; et les foules qui entendaient ces
austères vérités, contraires à toutes les idées reçues, étaient dans
l'admiration, tant était grande la vertu de celui qui parlait. » Chrys. ut supr. n. 4.

« Qui que vous soyez, si vous avez reçu une injure pour une
cause personnelle, vous pouvez faire de votre cause la cause de
Dieu. Pour cela, écoutez le précepte qui vous a été donné: *Si
quelqu'un vous frappe sur une joue, présentez-lui l'autre.* Alors
vous serez véritablement bienheureux; car si la cause de Dieu
n'était pas d'abord en jeu, en acceptant le précepte du Sauveur, Opus imperfect.
vous en avez fait la cause de l'acceptation de votre souffrance. » Homil. 9.

Il s'est trouvé un homme particulièrement heureux dans la per-
sécution: ce fut le premier martyr S. Etienne. *Je vois les cieux
ouverts*, s'écriait-il, et *Jésus à la droite de Dieu.* « Il voyait Jésus
dans sa gloire, assistant au combat de son soldat, et lui préparant
la couronne. » C'est une joie de combattre sous les yeux de son Gregor. Nyss.
chef, de souffrir pour celui que l'on aime et sous ses yeux. Outre ut supr.
cette joie, Jésus veut que l'on ait la joie de regarder la récom- LA RÉCOMPENSE
pense, de la regarder comme certaine et prochaine. *Bienheureux
ceux qui souffrent persécution, pour la justice, car le royaume
des cieux est à eux.* « Il veut, dit S. Chromace, que l'on sache
regarder la récompense; et alors plus la persécution est violente, Chromat. de beat.
plus la joie est grande. » serm. 1.

Réjouissez-vous et tressaillez, car votre récompense est LE ROYAUME CÉLESTE
ỳ. 12. **grande dans le ciel.** Quel charme donnent à la souffrance cette
connexion avec la gloire, et ce regard constamment tourné vers
le ciel! « Ceux qui savent goûter les biens spirituels sentent déjà,
dit S. Augustin, la douceur de cette récompense. » Aug. ut supr. n. 15.

Ils sentiront sur terre qu'ils font partie du royaume du ciel, et
qu'ils en sont les ouvriers. **C'est ainsi qu'ils ont persécuté les
Prophètes qui étaient avant vous.**

Ils seront les successeurs des Prophètes. « En leur rappelant
ce qu'ont souffert les Prophètes, il leur rappelle que ceux qui
annoncent la vérité doivent s'attendre à souffrir la persécu-
tion. » ib.

En leur rappelant ces Prophètes qui *étaient avant eux*, il leur LE ROYAUME DE DIEU
fait entendre que le royaume de Dieu s'est établi sur terre d'une SUR TERRE
d'une façon plus parfaite qu'autrefois, et que leur rôle, relative-
ment à ce royaume, est plus élevé que celui des Prophètes.

« Par cette parole, dit S. Jean Chrysostôme, il affirme aussi son égalité avec le Père. De même que les Prophètes ont souffert pour
Chrys. ut supr. n. 5. le Père, ainsi les Apôtres souffriront pour lui. »

Lui-même soutiendra l'édifice qu'il a construit, le royaume qu'il a fondé ; il soutiendra le courage des soldats qu'il y emploie. « Après que la paix aura été établie au dedans de nous, dit S. Augustin, faisant allusion à la béatitude précédente, si le prince de ce monde, celui qui a été chassé dehors, du dehors suscite des persécutions, il ne fera qu'augmenter en nous la gloire qui nous vient de Dieu : il ne pourra rien détruire dans l'édifice de Dieu, et ses machines impuissantes ne feront que montrer avec quelle
Aug. ut supr. n. 9. solidité il a été construit. »

« J.-C., dit S. Jean Chrysostôme, aurait pu dire à ses disciples : Ils vous persécuteront, mais j'empêcherai les coups de vous atteindre. Il leur aurait donné en cela un encouragement précieux. Il fait mieux : il laissera les coups et les malédictions les atteindre ; mais il leur donnera de les supporter vaillamment, et de faire de tout cela un argument pour convaincre leurs adver-
Chrys. ut supr. n. 5 et 6 saires. » Faire servir à la victoire les blessures que l'on reçoit est plus grand que d'être à l'abri des blessures.

« Si les Prophètes, dont il vient de leur rappeler le souvenir, ont su mourir sans demander vengeance, soutenus par l'espérance de la rétribution future, ceux qui sont plus près de la récompense, plus près de la source de la sagesse, doivent savoir mieux sup-
Chrys. ib. porter la persécution. »

Mais le meilleur de tous les encouragements est toujours de souffrir pour J.-C. et d'avoir part à ses humiliations. « Qui me donnera, disait S. Bernard, de me glorifier dans cette parole : *A cause de vous j'ai supporté l'opprobre ?* C'est une gloire pour moi d'être associé à J.-C. en répétant cette parole : *Les opprobres*
Bernard. de Consider. l. 2. c. 1. *de ceux qui s'attaquaient à vous sont tombés sur moi !* » Ps. 68.

« C'est ainsi, dit S. Chromace, que Jésus conduit ses auditeurs à la perfection, en les amenant non seulement à souffrir avec
Chromat. de beat. serm. 1. patience, mais encore à se réjouir quand ils meurent. »

CETTE BÉATITUDE COURONNEMENT DES AUTRES

« Cette béatitude est vraiment le comble des béatitudes. « Heureux, dit Bède, celui qui, pour les richesses de l'héritage du Christ, pour le pain de la vie éternelle, pour les joies célestes, accepte les larmes, la pauvreté, la faim ; mais bien plus heureux celui qui ne craint pas tout ce qui pourrait le détourner de toute vertu. *Bienheureux serez-vous quand les hommes vous haïront.* Ils pourront vous blesser, mais ils ne pourront atteindre un cœur qui vit dans l'amour du Christ. Heureux serez-vous *quand ils vous expulseront ;* qu'ils vous expulsent de la Synagogue, le Christ est là qui vous accueille et vous garde. Heureux serez-vous *quand ils vous feront des reproches :* qu'ils vous fassent honte du nom du crucifié : le cru-

cifié ressuscite ceux qui sont morts avec lui et avec lui les fait asseoir dans le ciel. Heureux serez-vous *quand ils rejetteront votre nom comme infâme* : qu'ils le rejettent comme infâme, c'est un nom qui est au-dessus de tout nom, un nom qu'ils ont emprunté à un Dieu, un nom qui leur assure une récompense au-dessus de toute joie humaine. » Beda. in Luc.

Elle couronne dignement et elle affermit toutes les autres. Quand on sait supporter la persécution pour J.-C., comme on sait pratiquer la pauvreté, la douceur, posséder la componction du cœur, exercer la miséricorde, accepter la perte de tous ses biens! *Vous avez accepté avec joie la spoliation de tous vos biens*, écrivait S. Paul à des chrétiens qui venaient de subir la persécution, *et vous avez été pleins de compassion pour ceux que l'on a mis en*
X. 34. *prison*. Quelle soif de la justice renfermait un tel héroïsme! Quelle pureté mettait dans leur cœur ce regard fixé vers le ciel! Quelle pureté leur donnait le sang de l'agneau dans lequel ils avaient lavé leurs robes! A quelle hauteur arrivait la miséricorde en ces hommes qui, dans leurs souffrances, imploraient le pardon de leurs bourreaux!

PRÉPARÉE PAR LES AUTRES

Si cette béatitude est le couronnement de toutes les autres, toutes les autres y préparent. « Tous ces degrés des béatitudes, dit S. Jean Chrysostôme, nous sont comme une chaîne d'or qui doit nous élever à la perfection. Celui qui est humble saura pleurer ses péchés; celui qui pleure sera doux, modeste, miséricordieux; celui qui est miséricordieux sera juste, aura le cœur pur, sera pacifique, et possédant tous ces biens, il sera prêt à tout et il ne se troublera pas quand il se trouvera en face de la calomnie et de la persécution. » A quelle hauteur elles nous conduisent! Chrys. Homil. 15. in Matth. n. 6.

CONNEXION DES BÉATITUDES

« S. Luc, dit S. Ambroise, ne compte que quatre béatitudes, mais dans ces quatre sont comprises les huit de S. Matthieu. Il s'était attaché surtout aux quatre vertus cardinales; car nous savons qu'il y a quatre vertus fondamentales: la tempérance, la justice, la prudence et la force. »

20. « *Bienheureux les pauvres en esprit!* Vous avez là la tempérance qui s'abstient du péché, méprise le siècle et ses délices. »

« *Bienheureux ceux qui ont faim et soif!* Celui qui a faim sait compatir à l'affamé, sa compassion le porte à la générosité, et sa générosité le rend juste. »

« *Bienheureux êtes-vous, vous qui pleurez maintenant*. Vous avez là la prudence qui pleure sur les choses périssables et cherche les choses éternelles, qui pleure sur le monde toujours en guerre et cherche le Dieu de paix qui a choisi la folie pour confondre la sagesse. »

« *Vous serez heureux quand les hommes vous haïront*. Vous avez là la force, la force qui dompte la colère, arrête l'indigna-

tion, prémunit l'âme et le corps contre la crainte et la souffrance. Et pour que l'on sache que la force qui supporte est la consommation de la force, il ajoute : *C'est ainsi qu'ils agissaient à l'égard des Prophètes.* »

Ambros. in Luc. lé 5. n. 62-68.

« Ainsi la tempérance est accompagnée par la pureté du cœur, la justice par la miséricorde, la prudence par la paix, la force par la douceur. »

Nous avons donc là la vertu et la récompense de la vertu ; « nous avons là toutes les vertus s'enchaînant les unes les autres, dit S. Ambroise : celui qui est pauvre d'esprit ne sera pas avare ; celui qui pleure ne sera pas orgueilleux, il sera doux et paisible ; celui qui est juste sera miséricordieux, il ne refusera à personne ce qui a été donné pour l'usage de tous ; celui qui est miséricordieux sait donner du sien et celui qui donne du sien ne cherche pas le bien d'autrui, il ne tend pas d'embûches à son prochain. » Et vous avez pour récompense le bonheur sous toutes ses formes, le bonheur qui élève l'âme et le bonheur qui la remplit ; le bonheur éternel et un bonheur qui se fait goûter déjà dans le temps.

id. n. 63.

Ainsi J.-C. unit deux choses qui ont paru à beaucoup inconciliables. la perfection et le bonheur : il veut nous amener à la fois à la perfection et au bonheur ; acceptons avec amour une doctrine qui doit nous donner ces deux grandes choses.

Pour distribuer ainsi les places dans le royaume des cieux, ne faut-il pas en être déjà le roi ?

C

Sermon sur la montagne

Le chrétien sel de la terre, lumière du monde

Vous êtes le sel de la terre. Si le sel s'affadit, avec quoi le salera-t-on ? Matth. 5

LES DEVOIRS DÉCOULANT DES BÉATITUDES

Voici les béatitudes qui se transforment en devoirs. « Celui qui est doux, modeste, miséricordieux et juste, ne garde pas pour lui le fruit de ses œuvres, dit S. Jean Chrysostôme, mais ses vertus deviennent des sources fécondes qui servent à l'utilité d'autrui. La vie de celui qui est pur, pacifique, qui souffre persécution pour la justice, devient une vie d'utilité publique. »

Chrys Homil. 15 in Matth n. 6.

CES DEVOIRS IMPORTENT AU MONDE ENTIER

« Pour leur montrer combien ces devoirs sont importants, leur apprendre avec quelle rigueur il les leur impose, il leur montre en

jeu non pas seulement leur salut, mais celui du monde entier. Je ne vous envoie pas à quelques villes, ni à une seule nation comme autrefois les Prophètes, mais au monde entier et au monde affligé de maladies nombreuses... Et s'ils n'ont pas en eux une vertu capable de sauver le monde, ils seront au-dessous de leur tâche. » Ib.

Cette parole il l'adressait d'abord aux Apôtres et en leur personne aux Pasteurs. « Nous devons, puisque nous sommes le sel de la terre, disait S. Grégoire, donner aux âmes des fidèles leur vrai condiment. » « Il faut, disait-il encore, que tout contact d'un fidèle avec le prêtre lui laisse comme un goût de la vie éternelle. » Gregor. m. Homil. 17 in Ev. n. 9.

« Les peuples doivent devenir la nourriture de Dieu, Dieu veut se les incorporer ; et ce sont les Pasteurs qui doivent donner à cette nourriture la saveur qui la rendra digne de Dieu. Quelle saveur pourrions-nous lui donner si nous étions un sel affadi ? » Ib. n. 16.

DEVOIRS S'IMPOSANT PLUS SPÉCIALEMENT AUX CHEFS

« Ce qui avait précédé s'adressait d'une façon plus particulière aux Apôtres et aux Pasteurs ; car celui qui enseigne, dit l'auteur de l'*Opus imperfectum*, doit être orné de toute vertu. Il doit être pauvre, pour pouvoir librement attaquer l'avarice. Il doit répandre des larmes sur ses péchés et les péchés des autres, pour faire honte à ceux qui aiment le péché avant qu'ils ne le commettent, et qui ne savent pas s'attrister après qu'ils l'ont commis. Il doit avoir faim et soif de la justice pour stimuler les indifférents. Il doit être doux pour conduire l'Eglise par l'amour plus que par la crainte. Il doit être miséricordieux pour les autres, austère pour lui-même, afin de prendre sur lui-même tout le poids de la vertu et de le rendre doux aux autres. Il doit avoir le cœur pur, élever ses pensées au-dessus du monde, car plus l'âme se détache du monde plus elle est apte à voir Dieu. Il doit aimer la paix pour faire de son église une seule âme. Il doit être prêt à toute souffrance, et sans avoir de vains désirs du martyre, avoir la constance des martyrs : le vrai soldat n'est pas celui qui désire le combat, mais celui qui est toujours prêt au combat. Et quand il a toutes ces vertus, il devient un sel d'excellente qualité, faisant le bien par ses exemples plus encore que par ses paroles. » Opus imperf. Homil. 10.

S'IMPOSANT AUSSI AUX FIDELES

Et cet enseignement était aussi pour tous les fidèles. De même cette parole, dite d'abord aux pasteurs, *Vous êtes le sel de la terre,* s'adressait aussi à tous.

L'APOTRE SEL DE LA TERRE

Vous êtes le sel de la terre. Si un philosophe avait entendu cette parole dite par un fils d'ouvrier à des pêcheurs, il aurait souri de dédain. Tite-Live avait dit une parole analogue de la Grèce : *Sal Græcum.* On disait aussi le *Sel Attique;* et, en effet, il y avait dans l'esprit et le langage des Athéniens un mordant

qui agissait puissamment sur les intelligences. Et cependant jamais on ne leur avait dit qu'ils étaient le sel de la terre.

SON ACTION SUR TOUTE LA NATURE HUMAINE

Et Jésus, adressant cette parole à ses disciples, lui donnait un sens bien plus profond : il indiquait une action exercée sur toute la nature humaine. « Elle était tout entière infectée par la corruption du péché, dit S. Jean Chrysostôme. Auront-ils le pouvoir de vivifier ce qui était corrompu ? Non, le sel ne fait pas cela. J.-C. seul, le Sauveur du monde pouvait faire cela. Le sel conserve ce qui est sain, et la mission des Apôtres était de conserver ce qui avait reçu une vie nouvelle. » Une vie nouvelle existera dans le monde, et les Apôtres, par leur action sur le monde, la maintiendront.

Chrys. ut supr.

PRÉSERVATION DE LA CORRUPTION

« Le sel, dit S. Chromace, préserve de la corruption, il éloigne les mauvaises odeurs, il empêche la naissance des vers : de même cette grâce et cette sagesse répandues dans le monde par les Apôtres préservent de la corruption du péché, éloignent l'odeur des vies mauvaises, empêchent l'éclosion de ces vers que la concupiscence voudrait former en nous, de ces passions et de ces jouissances qui rongent et donnent la mort : elles empêchent les âmes qui en sont imprégnées d'être un jour dévorées par ce ver qui ne doit point mourir. »

« De même que le sel est répandu par la main de l'homme et agit ensuite par sa propre vertu, de même la grâce et la doctrine célestes seront répandues par le ministère des Apôtres et ensuite agiront par leur vertu propre. »

Chromat. h.l.

C'est le sel qui, mêlé aux eaux de la mer, les maintient à l'état d'eaux vives, et en fait une source de fécondité pour toute la nature : de même la doctrine, les exemples des Apôtres et de tous les fidèles s'insinuant partout seront une source de pureté et de vie pour le monde entier.

SAPIDITE

Le sel a une autre fonction. « Après avoir préservé de la corruption, dit S. Hilaire, il fait ressortir la saveur des viandes auxquelles il est mêlé. » *Pourra-t-on manger sans sel ce qui doit être salé ?* disait Job. C'est pourquoi le sel est le symbole de la sagesse. Recevez le sel de la sagesse, dit-on à l'enfant que l'on baptise. Il y a dans les œuvres de Dieu une sagesse infinie, et souvent nous ne savons la goûter, elle nous paraît fade, parce que le sens de notre goût n'est pas suffisamment formé, suffisamment excité. *Ayez toujours du sel avec vous*, disait N. S. à ses disciples. Et nous sommes aidés par une parole bien imprégnée d'esprit surnaturel à comprendre les œuvres de Dieu. C'est pourquoi S. Paul disait : *Que vos paroles soient toujours assaisonnées de sel.* « Jésus, dit S. Jean Chrysostôme, voulut que ses Apôres fussent dans le monde entier des docteurs redoutables, ne sachant ni flatter ni déguiser, mais ayant une saveur mordante comme le sel. » C'est un service à rendre à tous que tout chrétien mette dans

Hilar. comm. in Matth. c. 4. n. 10.

Job. VI.

Marc. IX.

Coloss.

Chrys. ut supr.

ses paroles la vraie saveur surnaturelle : il faut savoir conserver, dit un Père, tout le mordant de la charité. Mordacitatem charitatis.

Plus encore que la parole, une vie toute imprégnée de la saveur de la vérité divine est puissante pour faire comprendre et aimer la sagesse d'en haut. C'est pourquoi le Sauveur disant : *Ayez toujours du sel avec vous*, ajoutait : *Et gardez la paix entre vous.* IX. 49.

SAPIDITÉ DES ŒUVRES

Il faut que nos œuvres soient imprégnées de ce sel pour être agréables à Dieu. « La Loi ordonnait que toute victime que l'on offrait à Dieu fut aspergée de sel ; et l'Evangile (Marc, IX. 48.), rapporte cette prescription. C'était un signe que l'homme qui voudrait devenir une offrande digne de Dieu devrait être imprégné du sel de la sagesse céleste. Aussi Dieu voulant exposer pourquoi il avait repoussé Jérusalem, disait : *Elle n'a pas été lavée dans l'eau, ni salée avec du sel.* » Le sel a la vertu, dit S. Jean Chrysostôme, d'affermir les substances trop molles et de leur donner du piquant. » Si vous voulez que les offrandes que vous ferez à Dieu aient de la saveur pour lui, qu'elles soient toujours assaisonnées de ce condiment de la sagesse surnaturelle.

II. 11. — XVI. 4. — Chromat. h.1, — Chrys. ut supr.

« Le sel est d'un usage universel, remarque S. Chromace ; les rois et les pauvres, les maîtres et les serviteurs en ont un égal besoin, et il est le même pour tous : il en est de même de la sagesse céleste qui a été apportée au monde par les Apôtres : tous en ont un égal besoin, et elle est la même pour tous. » Chromat. h.1.

« De même que le sel se forme de l'eau de la mer sous l'action du soleil, dit le même auteur, de même les Apôtres ont puisé cette sagesse céleste dans les eaux du baptême, sous l'action de l'Esprit S[t]. »

RÉALISATION DE LA PAROLE DE J.-C. DANS LE MONDE

Et de fait il y a maintenant dans le monde des idées qui ne sont pas du monde, des idées tout à fait surnaturelles, célestes, qui étonnent le monde, quelquefois l'irritent et qui cependant sauvent le monde, le gardent d'une corruption complète, par exemple, que la justice est le premier de tous les biens, le dévouement la grande gloire et la grande richesse de l'homme, qu'il faut compatir à celui qui souffre, respecter celui qui est faible, mépriser la terre, sacrifier les intérêts et les jouissances du moment aux joies et aux intérêts de l'avenir éternel, les biens visibles, palpables à des biens invisibles. Ce sont ces idées qui sauvent le monde malgré l'opposition que leur fait le monde : il n'y a de civilisation que là où elles sont acceptées ; et ce sont les chrétiens, les chrétiens seuls qui font régner ces idées dans le monde ; et par conséquent on doit dire que le chrétien seul édifie. Ce sont surtout ces chrétiens qui font de toutes les paroles de l'Evangile la règle de leur vie, et qui pour leur être fidèles, s'élèvent aux sommets du détachement, de l'abnégation, du dévouement, qui accomplissent cette œuvre.

Un siècle après que ces paroles eurent été prononcées, un auteur chrétien écrivait : « Les chrétiens sont dans le monde comme

l'âme est dans le corps : comme l'âme est dans tous les membres du corps, ainsi les chrétiens sont dans toutes les parties du monde ; l'âme est dans le corps sans être du corps, ainsi les chrétiens sont dans le monde et ne viennent pas du monde. L'âme est haïe par la chair à laquelle elle n'a fait aucune injure, haïe parce qu'elle réprime les passions mauvaises : les chrétiens sont haïs par le monde parce qu'ils réprouvent les penchants criminels. L'âme aime le corps qui la combat, elle chérit des membres toujours soulevés contre elle : les chrétiens n'ont que de l'amour pour ceux qui les haïssent. »

Epistol. ad Diognet. n. 6.

« Cette doctrine qui fait les chrétiens, ajoutait cet auteur, n'est pas une invention humaine ; mais le Dieu tout puissant, qui est invisible, leur a envoyé son Verbe par lequel il a fait toutes choses ; il le leur a envoyé non pour répandre la terreur et exercer la tyrannie, mais pour sauver les hommes en les persuadant, car la violence n'est pas en Dieu. Il le leur a envoyé comme gage de son amour, et il a voulu qu'il fut à demeure dans leurs cœurs. »

ib. n. 7.

A la même époque, S. Justin, à qui plusieurs critiques attribuent cette lettre, montrait les effets que la foi en J.-C. avait produits dans les chrétiens. « Nous qui autrefois nous plaisions dans les adultères, nous n'avons plus de joie que dans la chasteté ; nous qui employions les sortilèges, nous nous sommes voués au Dieu éternel et infiniment bon ; nous qui mettions au-dessus de toute science la science de s'enrichir, nous mettons toutes les richesses en commun et nous les partageons avec les pauvres ; nous qui vivions dans les haines et les guerres, qui nous isolions de l'étranger, nous sommes hospitaliers pour tous et nous prions pour nos ennemis ; et nous nous efforçons d'apaiser ceux qui nous poursuivent de leurs haines iniques afin de les faire participer à nos récompenses éternelles. »

Justin. Apol. I. n. 14.

CONSERVER FIDÈLEMENT LA GRACE REÇUE

Ayant une si belle et si importante mission à accomplir, combien il est nécessaire qu'ils demeurent fidèles à la grâce qu'ils ont reçue ! S'ils venaient à perdre cette grâce reçue d'en haut, où pourraient-ils la retrouver ? Combien il est nécessaire qu'ils gardent dans son intégrité et sa saveur cette vie surnaturelle qui fait d'eux le sel de la terre ! *Si le sel vient à s'affadir, avec quoi le salera-t-on* ? Comment donnera-t-on de la saveur à ce qui est principe de saveur ? Si le docteur perd le sens de la doctrine, le pasteur la flamme du zèle, le fidèle le sens des vérités de la foi, qui leur donnera ces choses qu'ils devaient posséder essentiellement ? Math. V

L'EMBARRAS DU SEL AFFADI

Et que fera-t-on du sel affadi ? Les voyageurs rencontrent quelquefois dans les déserts d'Orient des blocs de sel qui, exposés à l'humidité, battus par les vents, ont perdu toute saveur. Ils ne peuvent plus servir à rien : ils ne peuvent plus servir, disait ailleurs N.-S., *ni pour amender la terre, ni même pour être jetés sur le fumier* Luc. qu'ils stériliseraient. « Nous lisons dans la Ste Ecriture (Judic. IX. 45), dit

S. Jérôme, que des conquérants, après avoir détruit certaines villes, semaient du sel sur la terre où elles avaient été bâties, afin que rien désormais n'y poussât. » **Le sel affadi n'est plus bon** Hieron. h. l.
V. 13. **qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds des passants.** Rien n'est plus inutile sur terre et à cause de cela rien n'est plus méprisé qu'un apôtre sans conviction, qu'un docteur sans doctrine, qu'un religieux sans piété, qu'un chrétien sans vertu. Celui qui devait être un condiment pour tous est en réalité sous les pieds de tous.

RIEN NE PEUT PRÉVALOIR CONTRE LE SEL VÉRITABLE

Tant que le sel conserve sa saveur, il peut être repoussé par ceux à qui déplaît son mordant. L'apôtre peut être persécuté par ceux que condamnent ses enseignements, et cependant quel que soit l'acharnement avec lequel on s'applique à l'écraser, on ne peut pas dire qu'on le foule aux pieds. « Celui-là seul, dit S. Augustin, est foulé aux pieds qui devient inférieur ; mais celui-là ne peut pas être dit inférieur à qui que ce soit, qui, tout en souffrant sur terre, par le cœur habite dans le ciel. Mais celui qui a peur perd sa saveur, et il se laisse fouler. » Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. n. 16.

J.-C. veut donc que ceux qui sont à lui soient d'abord le sel de la terre, le sel qui se cache en trésors inépuisables dans les entrailles de la terre, qui se mêle aux eaux du vaste océan : cette action puissante et secrète qu'opère la vertu et qui est possible à tous, doit précéder et préparer l'action visible qu'accomplit la doctrine. Elle aide le docteur lui-même à mieux comprendre. « Elle le saisit, dit S. Jean Chrysostôme, le recueille et l'amène à mieux voir. » Et elle le prépare à une action plus puissante. J.-C. veut qu'ayant été le sel de la terre, ils soient la lumière du
V. 14. monde. **Vous êtes la lumière du monde.** « Le sel conserve, mais la lumière est conquérante ; elle nourrit et fait grandir les plantes. » Elle montre au voyageur son chemin ; elle est la compagne nécessaire du travailleur ; elle est la grande puissance de ce monde.

Stringit enim, nec sinit diffluere, et ad virtutem ducens respiciendi vim indit. Chrys. ut supr. n. 7.

L'APOTRE LUMIÈRE DU MONDE

Opus imperfect. Homil. 10.

« Après avoir conservé dans la vertu, par la sainteté de ses exemples, ceux que le Sauveur a sanctifiés lui-même et qu'il lui a confiés, le docteur doit, par sa parole, élever en haut ceux qui sont dans les ténèbres. La bonne vie doit précéder, car une vie scandaleuse détruirait tout l'effet de la parole, et la vie bonne conduit à la lumière. » Id. ib.

J.-C. LA VRAIE LUMIÈRE

Le monde n'avait pas moins besoin de lumière que de pureté. J.-C. s'est présenté comme venant dans le monde pour être sa lumière : *Tant que je suis dans le monde je suis la lumière du*
IX. 5. *monde.* Il ne devait pas être dans le monde toujours ; c'est pourquoi il voulut qu'après lui, ses Apôtres et ses disciples continuassent à répandre dans le monde la lumière qu'il était venu leur apporter, qu'ils fussent par lui et avec lui la lumière du monde, la lumière qui montre au monde les voies qu'il doit suivre

COMMENT L'APOTRE DOIT RÉPANDRE LA LUMIÈRE

pour arriver à sa fin, la lumière qui fait germer les plantes, épanouir les fleurs, mûrir les fruits, les plantes, les fleurs, les fruits les plus précieux, ceux de la vertu. *Au milieu d'une nation dépravée,* disait S. Paul aux chrétiens de Philippes, *vous brillez comme des luminaires qui éclairent le monde entier.* Philipp. II. 15.

Jean-Baptiste avait regardé comme un immortel honneur pour lui d'avoir rendu témoignage à la lumière: *Il n'était pas la lumière, mais il avait été envoyé pour rendre témoignage à la lumière.* Le chrétien a la gloire d'être lui-même un dépositaire de la lumière et de la répandre dans le monde: toute sa vie doit être
Hieron. h.l. un reflet de J.-C.

Qu'il accomplisse joyeusement ce rôle de répandre la lumière! Un prophète disait des étoiles: *Elles ont donné leur lumière dans leurs veilles nocturnes et elles ont été dans la joie.* La Baruc III. 34. lumière que répand le chrétien est plus précieuse, il doit la donner avec une joie plus grande.

Il faut que cette lumière brille sans cesse et non par intermittences, que sa vie, comme un sel de bon aloi, conserve toujours sa saveur surnaturelle, saveur qui viendra se mêler à tous ses actes. Quand il a à parler, que sa parole soit toujours imprégnée de ce sel et répande la lumière: une parole vraiment chrétienne est puissante pour le bien. Que sa parole vienne se mêler à tous les événements de la vie: une parole qui vient à point nommé peut paraître une parole de convention, il n'en est pas de même d'une parole qui jaillit des événements. Et comme on ne peut parler toujours, mais que toujours on peut agir, il faut que tous les actes, toute la vie, donnent une lumière, contiennent une vertu toujours égale à elle-même.

ILS SERONT NÉCESSAIREMENT EN VUE AU MONDE

Puis il leur donne un puissant motif de s'imprégner de lumière et de la répandre, de faire de toute leur vie un enseignement: il les a établis au centre du monde, le monde entier aura les yeux sur eux: il fera d'eux une cité établie sur une montagne. Le prophète Isaïe avait annoncé en termes magnifiques l'œuvre que Dieu préparait pour les derniers temps. *Il y aura dans les derniers temps une montagne préparée pour recevoir la maison du Seigneur qui sera élevée sur les sommets, et toutes les nations s'en iront vers elle; et des peuples nombreux viendront en disant: Venez et montons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob, et il nous enseignera nos voies.* En une seule parole, Jésus Is. II. leur montre cette grande prophétie s'accomplissant en eux. **Une cité posée sur une montagne ne peut pas ne pas être vue.** Matth. V.

En leur disant cela, il portait peut-être la pensée de ses auditeurs à cette cité de Jérusalem que l'on aperçoit de toute la Judée, ou peut-être leur montrait-il la jolie ville de Saphed, assise sur un promontoire en face de la montagne des béatitudes. « Il leur

donnait aussi, dit S. Augustin, une idée de cette justice sur laquelle il allait fonder son Eglise, justice semblable à cette montagne sur laquelle ils se tenaient en ce moment. » « En face de Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. n. 17.
cette prophétie, dit S. Jean Chrysostôme, qui n'admirera la puissance de J.-C. ? Avec quelle assurance il leur prédit qu'ils seront connus non pas seulement dans leur pays, mais dans le monde entier, et qu'ils seront connus non pas seulement par leurs noms, mais par leurs bienfaits. Oiseaux rapides, rapides comme les rayons du soleil, ils ont parcouru toute la terre, répandant partout la lumière de la religion parfaite. La cité fondée par eux sera vue du monde entier, et leur prédication sera entendue du monde entier. Il leur avait parlé de persécutions : ces persécutions ne pourront arrêter leur parole qui sera une lumière pour le monde. » Chrys. ut supr. n. 6.

QU'ILS ACCEPTENT JOYEUSEMENT LEUR ROLE DE LUMINAIRES

A cause de la glorieuse situation qu'il leur a faite, c'est donc une nécessité pour eux de répandre la lumière ; il leur présente ensuite un motif plus doux : cette Eglise qui est dans le monde comme la cité sur la montagne, est pour tous ceux qui en font partie comme la maison familiale, et dans la maison **la lumière que l'on allume** au soir, **on ne la place pas sous le boisseau, mais sur le candélabre, afin qu'elle luise pour tous ceux qui**
V. 15. **sont dans la maison.** C'est le Père de famille lui-même, c'est Dieu qui a allumé ce flambeau, en nous donnant sa loi : *votre loi est une*
118. 105. *lumière pour guider mes pas.* J.-C. est venu donner à cette lumière un éclat nouveau ; et c'est à eux qu'il confie cette lumière qui doit éclairer toute la famille. Chromat. h.l.

Plus d'une fois l'Eglise avait été annoncée par les Prophètes sous la figure d'un candélabre portant de brillantes lumières. *Je vis*, dit Zacharie, *un chandelier tout d'or, ayant une lampe à son sommet, et sept lampes sur ses branches ; et il y avait sept*
IV. 2. *canaux pour faire couler l'huile dans les lampes.* « Il devait y avoir une constante infusion de l'Esprit S[t] et de ses dons, alimentant cette lumière qui est dans l'Eglise. » id.
Les Prophètes à l'avance se réjouissaient pour le peuple élu de ce qu'il aurait à marcher dans la lumière. Que leur dévouement au chef de famille, et leur amour pour tous les membres de la famille leur donnent de porter bien haut la lumière qui éclaire toute la famille. Nombreuses et joyeuses sont les fonctions de la lumière : la lumière réjouit, la lumière permet l'action, la lumière est un lien entre ceux qui doivent vivre ensemble : qu'ils accomplissent donc joyeusement ces fonctions dans la maison de Dieu.

« Dans l'Eglise, dit S. Chromace, cette lumière qui éclaire la maison de Dieu, c'est le Seigneur lui-même : et c'est surtout le Seigneur élevé sur sa croix, dit le même auteur avec S. Hilaire, Hilar. comm. in Matth. c. 4. n. 3.
et du haut de sa croix répandant la connaissance de Dieu dans le monde entier. C'est pour cela, pour faire de nous des foyers de

lumière que l'Apôtre nous disait : *Glorifiez Dieu et portez-le dans votre corps.* »

Chromat. h.1. — I. Cor. VI.

Et il y a des hommes qui, au lieu d'accomplir fièrement ce rôle de candélabres, mettent la lumière sous le boisseau, « se retournant vers la terre comme un boisseau renversé, et, à cause des dommages qui pourraient en résulter pour eux, cachant la parole de vérité. »

Opus imperfect. Homil. 10.

J.-C. a voulu de grandes choses pour son disciple. « Il veut, dit S. Jean Chrysostôme, qu'il soit le docteur du monde, un levain pour l'humanité, la lumière, le sel de la terre. La lumière n'est pas utile seulement à elle-même, de même le sel et le levain ; toutes ces choses sont à l'utilité des autres. Ainsi J.-C. veut que nous soyons utiles non pas seulement à nous, mais à autrui. »

Chrys. Homil. 12. in Joan. n. 4.

Ainsi pourront se multiplier de tous côtés les faiblesses et les défections, s'ouvrir des sources de corruption ; le monde peut accumuler les erreurs, les apôtres du mensonge travailler avec un zèle ardent : il y a désormais dans le monde un foyer inextinguible de lumière, une source inépuisable de vertu : c'est J.-C. ; et tout apôtre et tout chrétien peut emprunter à ce foyer, et s'il est vraiment chrétien, devenir lui-même foyer de lumière, source de vertu ; en quelque situation qu'il soit, tout chrétien peut devenir le sel de la terre, la lumière du monde.

CI

Sermon sur la montagne. Le bon exemple

Ainsi donc que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos œuvres bonnes, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. Matth. V.

Après la dignité, les devoirs : ils sont les dépositaires de la lumière, ils doivent la répandre. Les premiers fidèles avaient compris que cette parole s'adressait à tous les chrétiens aussi bien qu'aux Apôtres. *Au sein d'une nation dépravée*, disait S. Paul, *vous brillez comme des luminaires au milieu du monde.* Ils s'appliquaient à répandre la lumière par les bons exemples de leur vie. Méditons cette parole du Sauveur pour comprendre nous aussi l'importance du bon exemple. Philip. II.

L'HOMME PEUT ÊTRE CAUSE DE RUINE

L'homme peut être facilement pour son semblable une cause de scandale, la pierre contre laquelle on vient butter et qui cause la chute.

On peut être cause de scandale par une faute réelle dont le prochain s'autorise pour commettre une faute semblable ; par un conseil positif, par des excitations, ou par des machinations qui conduisent au mal.

On peut être cause de scandale par des actes qu'on avait le droit de faire, mais qui, mal interprétés, deviennent un prétexte aux autres pour faire le mal.

On peut être cause de scandale, cause de chute, en affirmant avec trop de rigueur son droit ou le droit de Dieu, en heurtant trop vivement les passions, les préjugés, les faiblesses du prochain.

PUISSANCE DU SCANDALE

Il arrive bien souvent à l'homme de donner le scandale : beaucoup y trouvent une véritable joie. Avoir des complices dans le mal, c'est le moyen de se persuader que l'homme est fait pour le mal ; et quand on a pris racine dans le mal, on éprouve une véritable passion à y attirer les autres.

Et l'homme reçoit facilement le scandale ; les paroles et plus encore les exemples de certains hommes ont une grande autorité pour lui ; il accepte volontiers les paroles et les exemples qui viennent autoriser ses passions.

Mais quel malheur de donner le scandale, d'être pour le prochain une cause de ruine, de fautes, de mort ! Celui qui donne le scandale assume la responsabilité de toutes les fautes qui auront été commises par l'influence de ses conseils ou de ses exemples.

Le monde aime le mal ; à cause de cela il aime à propager le
mal : sa culpabilité en devient effroyable. C'est pourquoi N.-S.
XVIII. disait : *Malheur au monde à cause de ses scandales !* Et l'Apôtre
7. S. Paul disait aux fidèles de Corinthe : *Ne soyez cause de scan-*
X. 32. *dale* à personne, *ni aux Juifs, ni aux Gentils, ni à l'Église :* et à
ceux de Rome : *Ne mettez jamais devant votre frère rien qui*
XIV. *l'offense ou le scandalise.* Et lui, cet homme qui revendiquait
13. avec tant de fierté sa liberté et engageait les fidèles d'une façon si
pressante à ne se soumettre à aucun joug étranger, leur recommandait de s'abstenir de tout ce qui pourrait être pour autrui une cause de scandale. *Prenez garde que cette liberté ne soit pour les*
VIII. 9. *faibles une cause de scandale. Et n'allez pas, pour des choses*
XIV. *indifférentes, détruire l'œuvre de Dieu,* cette œuvre qui a été
20. construite avec tant de sagesse, de patience et d'amour.

DEVOIR DE L'ÉDIFICATION

Dans ce même passage il rappelait quel était à l'égard du prochain, le grand devoir du chrétien : *Gardons les uns à l'égard des*
19. *des autres tout ce qui peut contribuer à l'édification.*

L'édification ! C'était là un mot nouveau, mais qui caractérisait bien la nature de l'œuvre accomplie par le chrétien. Pendant que les autres se plaisent aux ruines, le chrétien édifie, seul il édifie, et il édifie dans les âmes, il édifie pour l'éternité. Dans tous ses rapports avec le prochain, il n'a qu'un but, édifier ; car, comme

le disait S. Paul, il cherche non son intérêt, mais l'intérêt des autres. I. Cor. X.

L'ÉDIFICATION PAR LA LUMIÈRE

Et c'est pourquoi quand nous donnons la lumière, nous que Dieu a faits les dépositaires de la lumière, nous devons la donner comme lumière, c'est-à-dire comme une chose qui éclaire, réjouisse, nourrisse, prépare à l'action, et non comme un élément qui meurtrisse ; il ne faut pas faire de la lumière une arme offensive, mais lui garder toujours son rôle doux et bienfaisant. Pour cela, comme le recommandait l'Apôtre S. Pierre, il faut que *chacun de nous, en bon dispensateur de la grâce si riche de Dieu, en use toujours en faveur d'autrui.* Il faut que, possédant I. Petr. IV. la lumière, nous la répandions sans cesse : qu'ouvriers du bien nous sachions, par nos œuvres bonnes, servir à l'édification du prochain.

CONCILIATION AVEC LE PRÉCEPTE DE L'HUMILITÉ

Mais comment concilier ce précepte avec cet autre que J.-C. donne un peu plus loin : *Faites attention de ne pas pratiquer votre justice devant les hommes.* « Pesez toutes les paroles du Matth. VI. Sauveur, dit S. Augustin, elles portent en elles leur explication. Dans notre vie, il faut voir avant tout où se porte l'intention de notre cœur, car toute la valeur morale de notre œuvre dépend de là. » J.-C. nous dit : *Veillez à ne pas pratiquer votre justice devant les hommes pour en être considérés ;* et quand il nous dit : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos œuvres bonnes,* il ajoute : *afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel.* Matth. V.

Aug. serm. 54. n. 3.

VOULOIR AMENER LES AMES A DIEU

La gloire de Dieu, voilà le but auquel nous devons tendre toujours et auquel nous devons conduire tous ceux que nous aimons. *Que dans un même cœur et une même voix,* dit S. Paul, *nous glorifiions Dieu, le Père de N.-S. J.-C. Et c'est pour vous conduire à cette fin que vous devez vous accueillir les uns les autres, comme le Christ vous a accueillis.* Rom. X. 6-3.

« Si, dit S. Augustin, J.-C. avait dit seulement : *Agissez de façon que les hommes voient vos œuvres bonnes,* il aurait semblé leur donner comme but les louanges des hommes que recherchent les hypocrites et ceux qui aiment la vraie gloire. Ceux-là, l'Apôtre les condamnait quand il disait : *Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais pas le serviteur du Christ.* Mais Jésus ajou- Gal. I. tait : *Afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel.* Il est avantageux à tous ceux qui nous louent de ne pas arrêter leurs louanges à l'homme, mais de les faire monter jusqu'à Dieu. C'est à ce but qu'aboutissait J.-C. dans toutes ses œuvres : *Les foules glorifiaient Dieu qui a donné un tel pouvoir aux hommes,* dit l'Evangéliste, racontant la guérison du paralytique. » Matth.

Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. n. 18.

« Si quelqu'un veut avant tout être vu des hommes, il cherche sa gloire et son intérêt : mais s'il veut que ses œuvres brillent devant les hommes pour qu'ils glorifient Dieu, s'il ne veut paraître

que dans la mesure où cela peut servir la gloire de Dieu et l'utilité du prochain, celui-là cherche avant tout la gloire de Dieu et l'utilité du prochain...

« Car il y a une lumière qui est le rayonnement de la charité et non la fumée de l'orgueil...

« Et c'est pourquoi celui-là cherche, non à établir sa propre justice devant les hommes, mais à se revêtir et à revêtir tous les autres hommes de cette justice plus haute qui nous vient par la foi. C'est ainsi que l'Apôtre, voulant que le témoignage de la conscience suffise à tous les hommes, après avoir dit : *Si je plaisais aux hommes, je ne serais plus le serviteur du Christ*, disait une autre fois : *Cherchez à plaire à tous en tout, comme je le fais moi-même*, mais en ajoutant aussitôt : *Ne cherchant pas ce qui m'est utile, mais ce qui est utile à beaucoup pour qu'ils arrivent*
I X. 33. *au salut.* » Aug. serm. 54. n. 4.

RESSEMBLER À LA LUMIÈRE

Et comment arriverons-nous à ce résultat d'attirer les hommes vers Dieu par nos bonnes œuvres et de les amener à glorifier Dieu ? Il faut tout simplement faire comme la lumière, luire en effaçant notre personnalité. « Notre Sauveur, dit S. Jean Chrysostôme, n'a pas dit : Faites parade de vos œuvres ; il a dit : *Que votre lumière luise*, que votre vertu soit abondante, que la flamme soit vive, que la lumière soit sans mélange. La vertu étant si complète, il est impossible qu'elle demeure cachée, même quand on voudrait la cacher. Ayez une vie sans reproche : que personne, même si vous aviez contre vous six cents accusateurs, ne trouve à vous accuser. C'est avec une parfaite justesse qu'il a dit *que votre lumière luise !* Rien ne rayonne, même quand on veut demeurer caché, comme la vertu. Revêtu de la vertu comme d'un soleil, le chrétien répand ses rayons non seulement sur la terre, mais jusque dans le ciel. C'est là pour lui une immense consolation. Le Christ lui dit : Si vous avez à souffrir, il s'en trouvera beaucoup à cause de vous qui seront remplis d'admiration pour Dieu... Nabuchodonosor loue les enfants qu'il a regardés comme ses ennemis et jetés dans la fournaise : il admire leur courage et leur fidélité à la foi de Dieu... La constance de Daniel dans la fosse aux lions a touché Darius, et il fait un édit afin que tous craignent le Dieu de Daniel, car *il est*
. 26. *le Dieu vivant et éternel*... La vie pure est plus lumineuse que la lumière, et si nous savons supporter avec douceur ceux qui nous attaquent, avec plus de puissance que si nous faisions des miracles, nous les attirerons vers nous et en même temps vers Dieu. » Chrys. Homil. 15. in Matth. n. 6.

« Car telle est la force de la lumière, dit le même docteur, que non seulement elle éclaire, mais qu'elle soulève et entraîne en haut ceux qui la reçoivent. » Ib. n. 8.

Pour accomplir une grande œuvre sur terre, il n'est donc pas nécessaire de faire des actions extraordinaires : il suffit que chacun de nous se tienne à sa place comme l'étoile la plus humble du fir-

mament et donne sa lumière. Alors de toutes ces lumières réunies il se fait, dans le monde des âmes, un concert plus éloquent que celui des cieux, que ce concert dans lequel les astres se racontent la gloire du créateur.

De même qu'aucun rayon de lumière ne se perd, mais porte son fruit, toute action qui mérite le nom d'œuvre de lumière produit d'autres œuvres semblables. « Ceux qui ont achevé leur course et chanté leur hymne, dit Bellarmim, donnent à un autre la charge de chanter, » et ainsi les œuvres de lumière ont déjà sur terre une véritable immortalité. « Nous n'aurions plus besoin de paroles, dit S. Jean Chrysostôme, si notre vie avait tout l'éclat qu'elle doit avoir, et il n'y aurait plus de payens si nous, chrétiens, nous voulions être de vrais chrétiens. »

Bellarmin. Divin. Psalmod.

Chrys. Homil. 10. in I Ep. ad Tim. c. 3. v. 7.

Et que faut-il pour produire de tels effets? Tout simplement nous souvenir que nous sommes *des enfants de lumière*, et n'admettre au-dedans de nous que des œuvres de lumière, *des fruits de lumière*, pour parler le langage de S. Paul, des pensées, des sentiments, des actes qui ne redoutent point la lumière. *Autrefois vous étiez ténèbres*, disait S. Paul aux Ephésiens, *et maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur; marchez comme des enfants de lumière. Or le fruit de la lumière consiste en toute sorte de bonté, de justice et de vérité*. Si l'humilité aime à jeter un voile sur les œuvres bonnes, afin de les préserver des dangers de la vaine gloire et afin qu'elles soient offertes d'abord et uniquement à Dieu, la simplicité, dans la conscience qu'elle a d'être dans la vérité, vient avec confiance au grand jour. *Celui qui fait la vérité vient à la lumière*, disait N. S., *afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu.*

I. Tessal. . 5.

Ephes. 8-11.

Joan. III.

Et si la vie de certains chrétiens n'a pas beaucoup de ces actions que l'on peut appeler des fruits de lumière, qui portent avec elles des enseignements, au moins de la vie de tout vrai chrétien, il s'exhale un parfum qui accuse la présence en lui d'un plus grand que lui : *Nous sommes la bonne odeur de J.-C.*, dit S. Paul.

II. Cor.

AIMER TOUTE ŒUVRE DE LUMIERE

Si nous sommes des enfants de lumière nous devons applaudir à toute œuvre de lumière dont nous sommes les témoins : l'œil bon est dans la joie toutes les fois qu'il rencontre la lumière : savoir accueillir le bon exemple constitue une grande partie de la science de l'édification. Savoir accueillir la lumière est une preuve qu'on l'aime et le moyen de s'en imprégner de plus en plus. Savoir comme l'abeille partout faire son miel, c'est le moyen de se nourrir d'abord, et d'avoir pour les autres des trésors abondants.

Il y a des hommes qui, en étudiant l'histoire, n'y cherchent que le scandale, éprouvent de la joie en rencontrant tout ce qui est de nature à rabaisser l'espèce humaine, tout ce qui la montre méchante, méprisable, ridicule, tandis que d'autres y cherchent tout ce qui montre l'humanité grande, héroïque : de même il y a

des âmes qui ne regardent autour d'elles que pour y trouver le mal, les ténèbres, et qui sont dans la joie quand elles les trouvent, comme si elles avaient rencontré un trésor, et qui éprouvent une véritable tristesse quand elles sont forcées de voir le bien ; et il y a d'autres âmes qui sont heureuses de voir le bien, qui le cherchent partout, qui sont heureuses de connaître les différentes sortes de biens qui peuvent exister dans le monde et qui s'appliquent à se les approprier. Ces âmes s'édifient de tous leurs contacts avec les autres en attendant d'édifier les autres : elles deviennent des trésors de lumière.

Pour devenir ainsi des trésors de lumière, nous devons éviter cette curiosité malsaine qui cherche le scandale, ne pas facilement recevoir le scandale,

ne pas juger,

ne pas nous prévaloir des chutes du prochain, nous considérant
II. 1. nous-mêmes et nos faiblesses, de peur de tomber en tentation,

nous attrister sincèrement du mal toutes les fois que nous sommes obligés de le voir.

Nous devons nous réjouir sincèrement du bien toutes les fois que nous le rencontrons, accueillir tous les bons exemples qui nous sont donnés, offrir à Dieu les actions bonnes dont nous sommes témoins, et nous rappeler toujours que, comme le dit S. Augustin, « personne ne vit ou personne ne meurt pour lui tout seul » et par conséquent toujours tenir compte de l'influence que tel acte, telle parole peuvent exercer sur la vie des autres, « car si par l'exemple d'une sainte vie nous les avons édifiés, nous aurons part pour autant à leur récompense ; si nous les avions scandalisés, quand même ils n'auraient pas suivi nos mauvais exemples, nous en subirions un châtiment particulièrement sévère. » Aug. app. serm. 168. n. 4.

CII

Sermon sur la montagne. J.-C. consommateur de la Loi : le respect des petites choses

Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi : je ne suis pas venu abolir, mais compléter. En vérité je vous le dis, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un seul iota ou un
V. **seul point ne passera pas de la Loi sans que tout soit accompli.**

RAPPORTS DE L'ŒUVRE NOUVELLE AVEC L'ANCIENNE

J.-C. avait donc révélé à ses disciples qu'il était venu accomplir une œuvre de lumière, qu'il était venu apporter la lumière com-

plète, qu'il les avait associés à cette grande œuvre ; il fallait montrer les rapports de cette œuvre avec ce qui avait précédé.

Les Prophètes avaient annoncé qu'il y aurait une alliance nouvelle : on pouvait croire que cette alliance nouvelle, en se substituant à l'ancienne, la détruirait. Une secte parmi les Juifs, la secte de Sadducéens, espérait la destruction des institutions Mosaïques, afin de pouvoir se rapprocher des usages des Gentils. J.-C. se présentait avec une si grande autorité, un caractère si nouveau, qu'on pouvait lui attribuer ce dessein. Ses disciples, en effet, seront accusés de vouloir détruire la Loi de Moïse (Act. VI. 14. XXI, 21). S. Paul, le grand Apôtre, opposera sans cesse la Grâce à la Loi ; il affirmera que la Loi n'existe plus pour le juste. J.-C. ne procède point par voie de révolution ou de destruction, mais par voie de progrès, en s'appuyant sur tout ce qui a précédé et en l'amenant à son terme. Il se présente donc comme rendant hommage à la Loi, comme venant accomplir la Loi, mais aussi comme venant l'amener à sa perfection : et par là il condamne à l'avance ces hérésies nombreuses qui déclareront mauvaise la Loi Mosaïque, et voudront en faire l'œuvre d'un principe mauvais ; il condamne à l'avance ces rationalistes modernes qui voudront établir une opposition entre son œuvre et la Loi ancienne.

COURONNEMENT ET NON DESTRUCTION

Chrys. Homil. 16 in Matth. n. 2.

Il y avait aussi chez les Juifs des hommes qui donnaient une importance excessive aux menus détails de la Loi, et ramenaient toute la justice à leur observance. « Il y en avait, dit S. Jean Chrysostôme, qui professaient un grand attachement aux additions faites à la Loi par les princes des prêtres, additions qui qui étaient plutôt au détriment de la Loi. » J.-C., tout en affranchissant ses disciples des observances qui étaient d'origine humaine, réclame le respect pour toutes les observances même les plus menues qui étaient d'origine divine, mais en les mettant à leur place et en leur donnant leur sens véritable ; « car les plus petites choses, dit Bède, ont leur sens spirituel et sont pleines de mystères. » En se rattachant à ce qui a précédé et en jetant la lumière sur les points les plus menus de la Loi, Jésus inaugure donc le progrès véritable qui ne détruit rien, mais fait grandir tout. Les hommes qui se vantent d'être des hommes de progrès font habituellement litière du passé : l'homme ne marche en avant qu'en méprisant ce qui a précédé : Dieu, au contraire, dans l'unité de son dessein, fait progresser ses œuvres en les rattachant à ce qui a précédé.

UN SENS DONNÉ A TOUTES CHOSES

ib. n. 1.

Beda. In Matth.

C'est J.-C. qui nous révèle cette vérité capitale que les Apôtres, plus particulièrement S. Paul, et les Pères affirmeront avec tant de netteté, que tout dans la Loi ancienne était préparation et figure de ce qui devait s'accomplir dans la Loi nouvelle. *Toutes ces choses qui leur arrivaient étaient des figures*, dira S. Paul. I. Cor. X
« Nous apprenons de lui, dit S. Jérôme, que les plus petites

choses de la Loi sont pleines de mystères : quelle science il faudra au docteur de la Loi nouvelle pour révéler le sens des choses anciennes ! » Hieron. h.l.

Mais en s'y rattachant, il s'élève au-dessus de tout ce qui a précédé ; il se met au-dessus des Prophètes, dit Henri d'Auxerre. « Il ne vient pas, comme les Prophètes qui l'ont précédé, annoncer quelque point particulier de la Loi, mais il se présente comme ayant autorité sur toute la Loi : toutefois, il use de son autorité non pour la détruire, mais pour l'accomplir. »

LA LOI ACCOMPLIE

Il a accompli la Loi, dit S. Jean Chrysostôme, en lui obéissant dans toutes ses prescriptions : il n'a manqué à aucune de ses observances, et en cela il a confirmé son autorité. Chrys. ib. n. 2.

Il a accompli la Loi et les Prophètes en réalisant tout ce qu'ils annonçaient de lui ; c'est pourquoi, dit S. Jean Chrysostôme, à chaque instant, par exemple à sa naissance, à son entrée à Jérusalem et en beaucoup d'autres circonstances l'Évangéliste pouvait dire : *Cela se fit afin que fut accompli ce qui avait été dit par les Prophètes.* ib.

Il l'a accomplie en donnant à toutes ses observances leur sens et leur esprit véritable, en donnant à toute la Loi l'âme qui la rendait vivante. *La fin de la Loi*, devait dire S. Paul, *c'est le*
X. 4. *Christ pour amener à la justice tous ceux qui croient en lui.* « Toutes les prophéties qui étaient contenues dans la Loi, non pas seulement en paroles mais encore en figures, dit S. Augustin, ont été réalisées en J.-C. »

« Si vous demandez pourquoi la circoncision n'existe plus, je réponds qu'elle existe dans le chrétien, mais la vraie circoncision, celle qui consiste à se délivrer de la servitude de la chair, cette circoncision qui s'est accomplie à la résurrection du Sauveur et qui se renouvelle dans notre baptême ;

pourquoi le chrétien n'observe-t-il plus la distinction des viandes ? parce que J.-C. a accompli la Loi en n'admettant dans l'unité de son corps que les hommes qui étaient figurés par les animaux purs ;

« pourquoi le chrétien n'offre-t-il plus de sacrifices ? parce que J.-C., par l'immolation de sa chair et de son sang, a réalisé le vrai sacrifice dont les autres n'étaient que des figures ;

« pourquoi le chrétien n'observe-t-il plus la loi des azymes ? parce qu'il réalise dans sa vie ce qui était figuré par les azymes, parce qu'il s'est délivré du vieux levain pour vivre de la vie nouvelle ;

« pourquoi n'observe-t-il plus la Pâque ? parce que J.-C., l'agneau sans tache, a accompli ce qui était figuré par elle. » Aug. contr. Faust. l. 19. c. 8-12. Trad. abrég.

« La Loi prescrivait de ne pas toucher de lépreux : la lèpre était la figure du péché. Jésus touchant un lépreux, mais pour le guérir, nous apparaît mettant la justice à la place du péché : il accomplissait donc la Loi, il ne la détruisait pas. » Opus imperf. Homil. 10.

« Ces cérémonies, dit S. Grégoire, qui, dans la Loi ancienne donnaient satisfaction à un peuple encore grossier, sont des allégories annonçant la perfection plus grande de la Loi de l'Esprit. »

Gregor. Moral. l. 28. n. 41.

LA LOI RAMENÉE A SON ESPRIT

Quand Jésus tempère la rigueur excessive que les Pharisiens avaient donnée à la Loi, par exemple dans l'observance du Sabbat, il le fait en ramenant la Loi à son esprit véritable, en l'amenant à rendre hommage à l'activité et au repos de Dieu : *Mon Père agit toujours et moi semblablement ;* ou à procurer l'utilité de l'homme: *Cette fille d'Abraham que Satan tenait liée, ne fallait-il pas la délivrer même le jour du Sabbat ?*

Joan. V. 17. Luc. XIII. 16.

LA LOI ABOUTISSANT A LA GRACE

J.-C. a accompli la Loi, en l'accomplissant en nous, et en nous donnant de l'accomplir parfaitement, c'est-à-dire de toute notre âme : car nous apportant sa grâce, il nous donne d'accomplir la Loi dans la foi et l'amour.

« *La Loi*, a dit S. Jean, *a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité ont été faites par J.-C.* La Loi, dit S. Augustin, faisait surtout des coupables qui désiraient le salut ; les Prophètes promettaient le Sauveur ; c'est J.-C. qui a créé la grâce : et la Loi, qui ne pouvait être accomplie par la lettre qui ordonne, a été accomplie par la grâce qui libère. »

Joan. I. 17. Aug. C. Faustum. l. 19. c. 8.

Notre vertu et nos mérites personnels étaient insuffisants pour nous amener à la véritable justice : nous trouvons un complément dans les mérites et la sainteté de J.-C.. « Devenu par son sacrifice le prêtre véritable, dit S. Augustin, il nous a obtenu le pardon, accomplissant ainsi la Loi ; en sorte que, là où notre faiblesse nous met au-dessous de notre tâche, nous trouvions une compensation dans la perfection de celui dont nous sommes devenus les membres. »

ib. c. 7

Cette grâce, J.-C. nous la communique dans les sacrements ; c'est pourquoi les sacrements de la Loi ancienne ont leur accomplissement dans les sacrements établis par J.-C.. « Ces sacrements de la Loi ancienne, dit S. Augustin, figuraient celui qui devait venir, le Christ. J.-C., par son avènement ayant réalisé ce qu'ils annonçaient, ils devaient disparaître, et ils ont disparu parce qu'ils avaient reçu leur accomplissement. D'autres ont été établis, plus puissants par leur vertu, plus précieux par leur utilité, plus faciles dans leur usage, moins nombreux comme cela convenait au temps où la justice de la foi était révélée, et où le joug qui avait été nécessaire pour guider un peuple charnel était enlevé. »

Aug. ib. c. 13.

La Loi reçoit en nous son parfait accomplissement, parce que nous l'accomplissons par la foi et la charité. *Il y avait une chose qui était impossible à la Loi*, dit S. Paul, *car elle était rendue impuissante par la faiblesse de notre chair. Pour que la justice de la Loi fut accomplie en nous qui ne vivons plus selon la chair,*

Rom.

1. 4. *mais selon l'esprit*, Dieu nous a amenés à lui non plus par les œuvres, mais par la foi, par la foi qui nous empêche de nous glorifier en nous-mêmes, et nous fait chercher notre gloire uniquement en Dieu. *Par la foi détruisons-nous la Loi?* demandait S. Paul. *Non, au contraire*, répondait-il, *nous l'affermissons*, « puisque la foi réalise les desseins de la Loi, » la foi rend l'homme juste en l'établissant en Dieu. Chrys. ut supr. n. 2.

LA LOI ACCOMPLIE PAR L'AMOUR

J.-C. nous fait accomplir la Loi dans sa perfection, parce qu'il nous la fait accomplir dans l'amour. Les zélateurs de la Loi, pour mieux en assurer l'observance, l'avaient environnée de prescriptions minutieuses qui la rendaient plus lourde et souvent en faussaient le sens. J.-C. lui donne une meilleure défense, une défense qu'il va chercher jusque dans notre cœur lui-même : il nous fait aimer la Loi. « Seul l'amour accomplit la Loi, dit S. Augustin. Si un homme s'abstient de tuer pour ne pas être tué, il n'accomplit pas le précepte de la justice : il n'accomplit pas une œuvre qui rend juste ; mais s'il s'abstient de tuer, même quand il pourrait le faire impunément, parce que tuer est injuste, alors il est juste, non pas seulement devant les hommes, mais devant Dieu. Par conséquent, c'est l'amour et non la crainte qui nous fait véritablement accomplir la Loi, l'amour qui fait agir librement, tandis que la crainte ne fait agir que par force, » l'amour qui nous livre complètement à ce que nous aimons, tandis que dans la crainte nous nous donnons incomplètement. Aug. expos. Ep. ad Gal. n. 43.

LA LOI AMENÉE A LA PERFECTION DES PRECEPTES

Et enfin J.-C. procure l'accomplissement de la Loi, dit S. Jean Chrysostôme, par l'extension et la perfection de tous les préceptes antérieurs. Ainsi le précepte de ne point s'irriter n'abroge point le précepte de ne pas tuer, mais au contraire il le protège et l'amène à sa perfection. Chrys. ut supr. n. 3.

Béni soit celui qui est venu nous apporter la Loi qui est une lumière, qui tout en l'allégeant de ses minuties et de sa rigueur, l'a rendue plus complète, l'a rendue plus lumineuse, qui l'a observée avec une si entière fidélité et qui nous l'a fait aimer davantage ; qui a fait de la règle qui nous guide une force qui nous soutient, une puissance qui nous élève. « Ce fardeau du Christ est léger et il est un réconfort pour le juste, » dit S. Augustin. Aug. ut supr. n. 41.

En vérité, je vous le dis, un seul iota ne passera pas de la
V 18. *Loi...*

LA LOI ACCOMPLIE EN J.-C. DANS SES PLUS PETITS TRAITS

Après avoir relevé la grandeur de la Loi, il la corrobore de son autorité. Il a voulu lui être fidèle lui-même et lui être fidèle jusqu'au plus petit *iota*. « Dans ce qui a été prédit dans la Loi, dit Bossuet, il y a de grands traits : la naissance de J.-C. sorti d'une vierge, ses souffrances, sa croix, sa résurrection, la conversion du monde et des Gentils avec la reprobation et le juste châtiment des Juifs. Voilà les grands traits : mais ce n'est pas tout ; il y a l'*iota* et les moindres traits qui doivent aussi s'accomplir. Il faut qu'on

divise les vêtements ; il faut qu'on joue sa tunique sans couture. Voyez quelle précision dans une distinction si subtile et si exacte : c'est l'*iota*, c'est le petit trait. Il sera vendu ; ce peut être un grand trait ; mais ce sera trente deniers ; mais on achètera le champ d'un potier, c'est l'*iota*, c'est le petit trait qui ne doit pas échapper non plus que les autres. C'est ainsi qu'il faut qu'il ait soif et qu'il soit abreuvé de vinaigre. Il souffrira, voilà le grand trait : mais ce sera hors la porte de la ville, voilà l'*iota*. Il sera immolé comme l'agneau pascal, mais ses os ne seront pas brisés sur la croix ; non plus que ceux de cet agneau, voici l'*iota*, et ainsi du reste. » Comme J.-C. est touchant dans cette obéissance si minutieuse !

Bossuet. Medit. sur l'Ev. 11e j.

LES PLUS PETITES CHOSES CONTENANT UNE VÉRITÉ

« J.-C. veut dire encore plus généralement que tout ce qui est dit en figure et en ombre dans la Loi sera accompli en vérité dans l'Evangile jusqu'aux moindres circonstances. Tout jusqu'aux moindres choses est significatif dans la Loi : tout jusqu'aux moindres choses sera accompli dans l'Evangile. » (ib.) Je puis maintenant étudier la Loi, j'y trouverai partout une lumière surnaturelle qu'y répand J.-C. : toutes les prescriptions matérielles ont un sens spirituel. Partout si je veux voir à la clarté de cette lumière, j'y retrouverai J.-C. et la vie chrétienne. Il n'y a qu'une seule religion dont J.-C. est le centre. *J.-C. était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles*. (Hebr. XIII, 8) Il est doux d'étudier ainsi la religion dans tout le cours de son histoire, à la lumière de l'éternelle vérité !

« Et ce que J.-C. conclut de là, dit Bossuet, c'est qu'il ne faut pas oublier les moindres préceptes : car si tout ce que Dieu dit pour son Fils doit être accompli jusqu'au moindre trait,... il faut aussi accomplir tout ce qu'il a dit pour nous. » (ib.)

Docile à la pensée de son maître, l'Eglise a recommandé la fidélité dans les petites choses, et elle a donné la vraie théorie des petites choses.

LES PETITES CHOSES DANS LA VIE CHRÉTIENNE

Pour qu'elles servent à la sanctification, il faut qu'elles aient un sens et soient rapportées à un but, comme les petites choses de la Loi ancienne avaient de la grandeur en tant qu'elles préfiguraient les mystères de la religion chétienne. Et de fait dans la vie du vrai chrétien, les observances et les pratiques les plus menues sont toujours animées de motifs très élevés.

Telle règle concernant sa tenue, telle formule de politesse sont l'expression du sentiment qu'il a de sa dignité ou de la dignité du prochain.

Beaucoup de petites choses sont l'expression de sa charité.

D'autres sont un hommage qu'il rend à Dieu.

D'autres ont pour but de mettre l'ordre et la suite dans sa vie.

Si nous voulions nous attacher à ces petites choses en elles-

mêmes, nous tomberions dans l'étroitesse du pharisaïsme : elles ne seraient plus pour nous qu'une cause de servitude. Mais en les ramenant à leur fin véritable, les petites choses deviennent grandes et deviennent pour nous source de grandeur et de mérites. La sainteté d'un chrétien se compose de petites actions accomplies pour de grands motifs.

Les petites choses constituent la trame de la plupart des vies; et une action si petite qu'elle soit, et même une simple pensée peuvent exercer leur influence sur le tout. Celui qui veut donner sa vie à Dieu doit donc s'appliquer à lui donner les petites choses de sa vie.

Nous devons faire attention aux petites choses, si nous voulons empêcher le péché d'entrer dans notre vie. « N. S., dit S. Jean Chrysostôme, n'a pas dédaigné de donner des recommandations à ce sujet, par exemple au sujet des salutations, de la place à occuper, car il y a là, si on n'y prend garde, des sources fécondes de péchés. » « Il en est de la dévotion comme d'une voûte, dit Bossuet : tant que les pierres s'appuient l'une l'autre, elle résiste à toutes sortes d'efforts, et ne peut jamais être abattue que par pièces ; de même la dévotion, qui consiste dans un certain accord de tous les sentiments de l'âme, est trop forte quand toutes les parties se prêtent un mutuel secours : elle ne se peut perdre par un autre moyen que par le relâchement. »

Chrys. in Cap. 1. Is. n. 7.

Bossuet. serm. *Sequere me* pour une prof. relig. Ed. Lebarq. t. 2. p. 561.

La fidélité dans les petites choses prépare à la fidélité dans les grandes. *Parce que vous avez été fidèle en de petites choses, je vous établirai sur de grandes*, dit le maître au serviteur fidèle. On a dit : Ce qui est petit est petit, mais être fidèle en ce qui est petit, c'est une grande chose. C'est pourquoi un Père de l'Église a dit : « Bien des choses qui paraissent petites aux yeux des hommes, aux yeux de Dieu ne sont pas petites, mais nécessaires. » *Celui qui est fidèle dans les petites choses*, disait N. S. lui-même, *sera fidèle dans les grandes : et celui qui est injuste dans les petites*
XVI. 10. *choses sera injuste dans les grandes.*

Chromat. h. l.

Celui donc qui aura violé un de ces plus petits commandements et aura ainsi enseigné les hommes, sera appelé très petit dans le royaume des cieux ; mais celui qui aura ainsi agi et enseigné, celui-là sera appelé grand dans le
V. 19. **royaume des cieux.**

Celui qui aura mis de la négligence dans les petites choses et aura porté les autres à les négliger en sera amoindri pour toute l'éternité dans le royaume des cieux : il n'en sera pas exclu s'il n'a pas violé les lois essentielles, mais il en sera grandement amoindri.

S. Paul semblait donner le commentaire de cette parole, quand il représentait des docteurs bâtissant sur le fondement véritable et y amassant du bois, du foin, de la paille, dont l'œuvre ne tiendra

pas devant les rigueurs du jugement, et qui privés, de la récompense réservée aux docteurs, arriveront avec peine au salut. I. Cor III. 15.

Celui qui aura enseigné... « Car, dit S. Jean Chrysostôme, il y a une récompense particulière pour celui qui enseigne selon la vérité. De même que celui qui enseigne et ne fait pas ce qu'il enseigne se condamne lui-même, celui qui fait bien et n'enseigne pas ce qu'il fait, diminue sa récompense. Il faut être parfait dans l'action et la doctrine, commencer par l'action, car elle prépare à la doctrine, et après qu'on a fait le bien avoir souci des autres... Et si quelqu'un est parfait en l'une et l'autre, il sera appelé grand dans le royaume des cieux. » Chrys. Homil. 16. in Matth. n. 5.

Être fidèle dans les moindres préceptes, et par une doctrine sérieuse, élevée, et plus encore par des exemples empreints de fidélité et d'humilité, inspirer la fidélité dans les plus petites choses, c'est arriver à la vraie grandeur dans le royaume des cieux. Au contraire, être négligent dans les petites choses et propager cette négligence par ses exemples ou même par des enseignements formels, c'est le moyen d'arriver à une vie décousue, sans suite, sans fermeté et sans élévation.

« Et peut-être, dit S. Augustin, celui-là ne sera-t-il pas dans le royaume des cieux où ne peuvent se trouver que des âmes grandes. » Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. n. 20. « Cette dernière place dans le royaume des cieux, dit S. Jean Chrysostôme, pourrait bien signifier l'enfer, toutes choses après la résurrection étant regardées comme le royaume des cieux. Alors cette négligence dans les petites choses aurait été regardée comme un mépris formel et aurait conduit à la négligence universelle. » Chrys. ut supr. Que J.-C. nous garde de ce malheur et pour cela qu'il nous garde dans une absolue fidélité !

CIII

Sermon sur la montagne. Perfection de la Loi chrétienne

Je vous déclare que si votre justice n'est plus pleine que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Matth. V.

JUSTICE NOUVELLE CONDITION DE L'ENTRÉE AU ROYAUME

Entrant pleinement dans son sujet le Sauveur nous montre comment la justice qu'il enseigne surpasse tout ce qui a précédé. Il dit en même temps combien il est nécessaire de la pratiquer : il ne s'agit de rien moins que de l'entrée ou de l'exclusion du

royaume des cieux. Tout à l'heure à propos des menues observances de la Loi, il concédait que la négligence de l'une d'elles n'allât qu'à l'amoindrissement du mérite dans ce royaume : ici, il s'agit, si l'on n'entre pas dans la vérité totale de la Loi nouvelle, de l'exclusion complète de ce royaume. « Par une entrée sublime, dit S. Hilaire, il s'élève au-dessus des œuvres de la Loi, déclarant à ses Apôtres qu'ils n'auront pas entrée dans le ciel s'ils ne dépassent la justice des Pharisiens. « Il dépasse la Loi, non en détruisant, mais en progressant. » Oh ! puissé-je comprendre les vrais caractères de la justice à laquelle il m'appelle et qu'il produira luimême en moi, et puisqu'il l'élève au-dessus de celle des Scribes et des Pharisiens, voyons ce qu'était celle-ci afin de mieux comprendre ce que doit être celle du chrétien. Hilar. comm. in Matth. c. 4. n. 16.

LA JUSTICE QUI AVAIT PRÉCÉDÉ

Si votre justice n'est plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens... « Sous ce nom de justice, dit S. Jean Chrysostôme, il comprend toute vertu. » Quel progrès il fait accomplir à sa religion quand il veut que ses disciples, ces hommes encore ignorants, soient plus parfaits que ces docteurs de la Loi ancienne ! Ces Scribes et ces Pharisiens, il ne les appelle point injustes, mais justes : car s'ils n'avaient déjà une certaine justice, il ne pourrait lui comparer la justice qu'il veut établir. Il exalte la Loi ancienne quand il lui compare la Loi nouvelle : il n'est pas venu pour la rabaisser, mais pour l'exalter et l'augmenter... De ce qu'elle est plus imparfaite que la Loi nouvelle, il ne s'en suit pas qu'elle soit mauvaise, car cette conclusion retomberait sur la Loi nouvelle... Si elle était mauvaise, J.-C. ne l'aurait pas accomplie. » Chrys. Homil. 16 in Matth. n. 4.

Les Pharisiens, à ce moment, n'étaient pas aussi odieux qu'ils le sont devenus depuis, par leur lutte contre J.-C. Ils avaient un grand respect pour la Loi, un grand empressement et une grande exactitude à l'accomplir en tous ses détails, un zèle ardent pour la faire observer. Toute leur vie, leurs habitudes, leur extérieur proclamaient ce respect et cet amour de la Loi. Ils multipliaient leurs jeûnes et leurs prières. J.-C. veut que ses disciples aient cette justice extérieure : les observances extérieures sont nécessaires pour donner un corps à la vie morale. « Que dirons-nous, dit Bossuet, de ceux qui n'ont pas même cette justice et cette exactitude extérieure, sinon qu'ils sont pires que les Pharisiens et les Juifs. » Bossuet. Médit. sur l'Ev. 12e j.

S. Paul leur rendait ce témoignage : *Ils ont le zèle de Dieu,*
X. 2. *mais non selon la science.*

INSUFFISANTE POUR LES DISCIPLES DE J.-C.

C'est cette justice que J.-C. déclare insuffisante pour ses disciples.

TROP EXTÉRIEURE

Elle était insuffisante, 1° parce qu'elle était surtout extérieure. *Ce peuple m'honore des lèvres*, disait d'eux N. S., *mais son cœur*
XV. 8. *est loin de moi.* Quand ils avaient compté leurs jeûnes, leurs prières, ils croyaient avoir des droits auprès de Dieu. Quand ils

avaient multiplié leurs rites expiatoires, ils se croyaient volontiers purs de tout péché.

TROP RESTREINTE

Elle était insuffisante, 2° parce qu'ils se confinaient en certains points de la loi. Ils tenaient aux devoirs extérieurs de la religion, aux offrandes faites au temple et négligeaient d'autres devoirs, les devoirs pourtant si importants de la piété filiale. Ils s'attachaient à des choses de surérogation et négligeaient des choses d'obligation. Ils donnaient une grande importance à de petites choses et en négligeaient de grandes. *Malheur à vous, Pharisiens,* leur disait N. S., *parce que vous payez la dîme de l'anis, de la menthe et du cumin, et vous laissez ce qu'il y a de plus important dans la Loi, la justice, la miséricorde et la foi. Il fallait faire ces choses sans omettre les autres.* Matth. XXIII. 23.

Ils se lavaient les mains avec soin avant les repas, se scandalisaient de ce que les disciples de Jésus ne le faisaient pas et ne se faisaient pas scrupule de laisser entrer dans leur cœur les plus noires pensées. Ils refusaient d'entrer dans le prétoire la veille de la Pâque, de peur de contracter une souillure, et ne craignaient pas à ce moment de se couvrir d'un crime odieux.

Ils multipliaient les prescriptions de la Loi, les faisant peser surtout sur les autres, et ils arrivaient à faire peser sur les autres des fardeaux intolérables, auxquels ils refusaient de toucher eux-mêmes.

TROP SUPERFICIELLE

Elle était insuffisante, 3° parce qu'ils se contentaient d'éviter les fautes extérieures sans aller jusqu'à la racine du mal. En évitant le larcin, ils ne songeaient pas à extirper de leur cœur la cupidité. *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors du vase, et l'intérieur est plein de rapine et d'impureté. Pharisien aveugle, nettoie d'abord le dedans de la coupe, afin que le dehors soit vraiment pur.* En réalité, ils subissaient la Loi plus qu'ils ne l'aimaient, ils étaient conduits par la crainte plus que par l'amour. Ib. 25.

CHERCHANT TROP L'APPROBATION DES HOMMES

Elle était insuffisante, 4° parce qu'ils recherchaient l'approbation des hommes plus que celle de Dieu. Ils pratiquaient la Loi *pour être vus des hommes*, et dans leur ostentation ils allaient souvent jusqu'à l'hypocrisie.

TROP CONFIANTE EN ELLE-MÊME

Elle était insuffisante, 5° parce qu'au lieu d'appuyer leur justice sur Dieu ils ne l'appuyaient que sur eux-mêmes ; au lieu d'en faire la justice qui vient de Dieu, ils en faisaient une justice qui venait d'eux-mêmes et qui leur appartenait en propre. Un homme qui les connaissait bien, puisqu'il avait été de leur secte et l'un de leurs plus fervents adeptes, S. Paul, disait d'eux : *Ignorant la justice qui vient de Dieu, et s'efforçant d'établir leur justice, ils ne se sont point soumis à la justice de Dieu.* Ils cherchaient la justice dans leurs idées personnelles au lieu de la chercher au-dessus d'eux, et la fausse idée qu'ils avaient de la justice fermait leur Rom. X.

esprit à toute idée d'en haut. C'était leur justice à eux, la Loi était comme leur propriété, et c'est pourquoi ils étaient plus ardents encore à l'imposer qu'à la pratiquer. Ils s'en faisaient une arme pour frapper autrui. Ils avaient confiance dans les mérites que leur valait cette justice, et ils se croyaient des droits auprès de Dieu. En définitive, leur fidélité n'était qu'un marché qu'ils passaient avec Dieu pour s'assurer des biens temporels.

A cause de cela, ils furent bientôt en lutte avec le Sauveur, et J.-C. fut obligé de stigmatiser sévèrement leurs fausses vertus.

PENTE DE L'HOMME À LA JUSTICE PHARISAÏQUE

Il est facile encore maintenant d'en arriver là, d'arriver à cette religion étroite, extérieure, égoïste des Pharisiens : il suffit de suivre la pente de la nature.

La nature est bornée, étroite, particulariste. En s'abandonnant à la nature, on est exposé à n'avoir qu'une certaine somme de conscience, à se confiner en certains coins de la loi, à négliger les dispositions intérieures pour les pratiques extérieures, à s'attacher aux petites choses en oubliant les grandes. Quand l'homme a donné une certaine satisfaction au besoin de moralité qu'il porte en lui, il croit avoir satisfait à toutes ses obligations. On est exposé en suivant la nature à arriver vite au contentement de soi et à l'exigence avec Dieu. On dit : J'ai fait tant de prières, je suis bien en droit d'attendre telle grâce.

LA JUSTICE NOUVELLE EST COMPLÈTE

La justice que J.-C. exige de nous est plus parfaite que la justice des Pharisiens, elle est la justice parfaite, parce qu'elle est complète. Il y avait dans la Loi ancienne des points que Dieu avait laissés imparfaits, par exemple la faculté du divorce, la loi du talion dans les rapports d'homme à homme, l'hostilité dans les rapports de peuple à peuple, hostilité que Dieu avait permise à cause des mœurs infâmes des autres peuples, contre lesquelles il avait fallu élever une barrière. J.-C. supprime ces tolérances, afin d'établir partout la pureté et la charité. S. Paul pourra dire : *Tout ce qui est vrai, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, que tout cela soit*
Ph. IV. 8. *l'objet de vos pensées constantes.* Toute vertu doit constituer le patrimoine de la Loi nouvelle.

ELLE ATTEINT L'ACTE INTÉRIEUR

Elle est parfaite, parce qu'elle interdit non seulement l'acte extérieur comme l'homicide ou l'adultère, mais le sentiment mauvais : elle va jusque dans le cœur détruire les racines d'où proviennent ces actes, comme le regard mauvais, la pensée secrète. « De sorte, dit S. Grégoire, que tout ce que la Loi voulait retrancher de la vie, J.-C. le retranche du cœur. » Il nous fait retrancher de notre vie non seulement le péché, mais tout ce qui pourrait porter au péché. C'est dans l'amour invincible, exclusif qu'il a du bien, qu'il veut que non seulement l'offenseur, mais même l'offensé, travaille à la réconciliation, et que l'on travaille à la paix jusqu'à lui

Gregor. in Ezech. l. 2. Homil. 4. n. 9.

sacrifier ses droits. « Ainsi en complétant la Loi, Jésus nous montre que c'est lui-même qui avait donné la Loi. »

ELLE EST DANS LE CŒUR

Elle est parfaite parce qu'elle n'est plus extérieure comme celle des Pharisiens, mais avant tout intérieure. Elle est avant tout dans le cœur, animée d'un esprit qui pénètre partout et sanctifie tout, de l'esprit d'adoration dans la prière, de l'esprit de pénitence dans le jeûne, de l'esprit d'humilité dans l'humiliation extérieure, de l'esprit d'obéissance dans l'accomplissement de la Loi, de l'esprit de charité dans les œuvres de miséricorde, de l'esprit d'amour dans toute la religion : elle est parfaite parce qu'elle saisit l'homme tout entier.

ELLE AMÈNE L'HOMME JUSQU'A DIEU

Elle est parfaite, parce qu'elle amène l'homme jusqu'à Dieu. J.-C. veut que nous accomplissions notre justice, non devant les hommes pour recevoir leurs louanges, mais devant Dieu pour lui rendre gloire et ensuite recevoir de lui la gloire. Elle ne propose rien moins à l'homme que de reproduire la perfection infinie de Dieu. *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Et si partout nous devons exercer une charité sans mesure, qui ne se laisse rebuter par rien, c'est pour imiter la charité infinie de Dieu.

ELLE LE PRÉPARE A LA POSSESSION DU CIEL

Car la perfection du chrétien, et c'est ce qui achève son caractère, nous prépare, non plus aux récompenses temporelles, mais au royaume des cieux. « Ce n'est plus une terre coulante de lait et de miel, dit S. Jean Chrysostôme, ce n'est plus une verte vieillesse, des enfants nombreux, le froment et le vin, de gras troupeaux qui nous sont promis, c'est le ciel et les biens célestes, c'est l'amitié fraternelle avec le Fils unique, c'est le partage de sa gloire et de son royaume. »

Chrys. Homil. 16 in Matth. n. 5.

Ce but change tout le mouvement de notre vie : il nous fait sortir de nous-mêmes pour chercher Dieu et chercher notre repos en Dieu.

ELLE MET LE PROGRÈS DANS NOTRE VIE

Ce but est à l'infini, et c'est pourquoi le désir d'y atteindre met dans notre vie un mouvement d'une puissance toujours croissante. Pendant que le Pharisien est rassasié de sa justice et s'y complaît, dit S. Augustin, le caractère de la justice chrétienne est de n'être jamais satisfaite d'elle-même et de toujours avoir soif de la justice. « Toujours, dit Bossuet, elle se doit élever au-dessus d'elle-même... C'est renoncer à la justice que de se reposer en celle qu'on a. » Aussitôt que S. Paul a renoncé à la justice des Pharisiens pour la justice chrétienne, il est dévoré par le désir d'une perfection toujours plus grande, *Non*, disait-il, *je n'ai pas atteint le but auquel je tends, mais oubliant tout ce qui est derrière moi, sans cesse je m'élance à ce qui est devant moi.* Philip. III.

Ille de saturitate ructabat Aug. in Ps. 39. n. 27.

Bossuet. Médit. sur l'Ev. 12ᵉ j.

ELLE NOUS ÉTABLIT EN UN PLUS GRAND QUE NOUS

Toutefois, ce désir si ardent qu'il soit, si haut que soit son objet, ne tient pas l'âme en angoisse ; car nous possédons cette justice par notre union avec celui qui la possède en propre et

dans une mesure infinie, par notre union avec J.-C. Nous lui sommes unis par la foi, « et la foi, dit S. Augustin, obtient ce que la loi commande. » Par notre union avec J.-C., nos blessures se guérissent, et à mesure qu'elles se guérissent, nous nous complaisons dans la Loi du Christ. « Qui peut aimer son ennemi ? dit S. Augustin : cela est bien dur ; mais cela est salutaire, le médecin l'ordonne ; obéissez, et aussitôt que vous serez guéri, cela ne sera plus dur ; vous trouverez une véritable volupté à aimer votre ennemi. » Aussi S. Paul déclarait que tout ce qu'il avait regardé comme un gain, quand il appartenait à la secte des Pharisiens, il le regardait maintenant comme une perte à cause de la science qu'il avait de J.-C. Il ne pouvait regarder comme avantageux que ce qui l'aidait à s'établir en J.-C., pour avoir en lui sa justice, non cette justice qui vient de la Loi, mais cette justice qui vient de la foi en J.-C., justice qui vient de Dieu par la foi. Celui qui est uni à J.-C. peut avec confiance avec lui aller à l'infini.

Fides impetrat quod lex imperat. Aug. serm. 16 in Ps. 118. n. 2.

Aug. En. in Ps. 39. n. 12.

III. 8.

ELLE NOUS AMÈNE A LA VRAIE LIBERTÉ

Si haut qu'elle nous conduise, si contraire qu'elle soit à la nature, cette justice crée en nous la vraie liberté. « La loi de l'Ancienne Alliance qui était faite pour des esclaves, dit S. Irénée, instruisait l'homme par des choses extérieures ; elle le liait aux commandements et le formait à l'obéissance à Dieu ; mais le Verbe est venu donner la liberté à l'âme, afin que par une action spontanée, le corps étant purifié, les liens de la servitude étant enlevés, le chrétien obéit à Dieu sans contrainte. »

« Et cependant il fallait que le champ des obligations imposées à la liberté grandit, il fallait que la soumission au roi devint plus grande ; il fallait que l'homme ne revint pas en arrière et ne parut pas indigne de celui qui lui avait apporté la liberté. Le respect et l'obéissance à l'égard du Père de famille sont les mêmes chez les serviteurs et chez les hommes libres ; mais ceux-ci accomplissent leurs devoirs avec plus de confiance : agir librement est beaucoup plus glorieux que d'agir dans la servitude. »

Iren. C. hær. l. 4. c. 13. n. 2 et 3.

Par la justice chrétienne notre âme est élevée et adaptée à Dieu, et c'est pourquoi, bien que les obligations qui nous sont imposées soient plus élevées, nous les accomplissons spontanément.

« Nous rendrons compte à Dieu, dit encore S. Irénée, non seulement de nos actes, comme les serviteurs, mais encore de nos paroles et de nos pensées, car nous avons été mis en possession de notre liberté, et nous en faisons nos preuves par le respect, la crainte et l'amour que nous donnons à Dieu. »

ib. c. 16. n. 5.

Le peuple ancien, qui était dominé par l'égoïsme, devait être retenu par la crainte, attiré par la récompense immédiate. « Ceux qui étaient amenés à la justice par la crainte plus que par l'amour, dit S. Grégoire, étaient comme enveloppés dans les langes de la Loi : l'action divine les comprimait pour les soutenir... Mais après

Gregor. Moral. l. 28. n. 11.

avoir été éloignés de la faute par la crainte, ils purent passer à la liberté de l'esprit. »

« Les commandements de la Loi étaient durs, insupportables quand on les regardait et qu'on les observait avec la chair : le médiateur de Dieu et des hommes, venant avec le feu et l'Esprit St, nous en a rendu l'observance facile, parce qu'il nous en a apporté l'intelligence et l'amour. »

Id. Homil. 33 in Ev. n. 8.

« Ainsi la Loi chrétienne, dit S. Jean Chrysostôme, est plus parfaite, parce que la récompense est plus haute, parce que ces exigences et les combats qui en sont la conséquence sont plus grands, et plus grande aussi la vertu communiquée par l'Esprit St. »

Chrys. Homil. 16 in Matth. n. 5.

Il y a du mouvement dans la vie du chrétien, mouvement qui va toujours croissant.

Ce mouvement est toujours appuyé, appuyé sur J.-C. qui est le modèle et le principe de notre perfection, et sur l'Esprit St qui, habitant en nous, soulève notre âme.

Nous marchons toujours et toujours nous sommes arrivés. Nous montons toujours et toujours nous sommes dans les hauteurs. Nous aspirons à la rencontre avec le Père céleste et à la possession de sa gloire, et en attendant nous révélons sa bonté.

Heureux sommes-nous, enfants du véritable *Israël, parce que nous avons eu la révélation de ce qui plaît à Dieu*.. Heureux sommes-nous d'avoir été appelés à connaître et à pratiquer la Loi de la perfection absolue. Baruch 4.

CIV

Sermon sur la montagne. — 1er précepte de la Loi nouvelle élevant la perfection de justice chrétienne : Eviter la colère.

Je sais d'une façon générale que la Loi qui m'est annoncée par J.-C. est plus parfaite que la Loi ancienne : j'entendrai donc avec amour l'exposition de cette Loi.

La formule qui revient sans cesse dans la bouche de Jésus, *Il a été dit aux Anciens,... et moi je vous dis,...* est déjà pleine d'enseignements. « N'y reconnaissez-vous pas, dit S. Jean Chrysostôme, l'autorité souveraine ? Qui des Prophètes, des justes ou des

Patriarches, a jamais parlé ainsi? Tous disaient : *Voici ce que dit le Seigneur.* Ils transmettaient des ordres, les ordres du Seigneur : Jésus, fait entendre des paroles qui sont celles de son Père et aussi les siennes. Eux transmettaient à des conserviteurs les ordres de Dieu : Jésus donne la loi à ses serviteurs. » Chrys. Homil. 16 in Matth. n. 5.

L'ÉTERNELLE VÉRITÉ SE FAIT ENTENDRE

Cet enseignement donné au peuple juif de la part de Dieu par les Prophètes avait été pour lui un grand bienfait, bienfait dont il était fier. Et sur plus d'un point il l'avait rétréci et vicié : J.C. vient le rendre à sa pureté et l'amener à la perfection. Quelle reconnaissance nous devons à l'éternelle vérité d'être venue nous enseigner elle-même, et nous enseigner la vérité parfaite !

J.-C. accomplit cette œuvre en prenant six commandements de la Loi qu'il amène à une perfection vraiment sublime, commandements qui se rapportent au respect du prochain ou au respect envers soi-même.

« Nous ne devons point nous étonner, dit S. Jean Chrysostôme, que venant relever et consommer la Loi, il n'ait pas commencé par le premier commandement, celui qui nous trace nos devoirs envers Dieu. *Il aurait fallu*, pour que l'homme sut quels devoirs il avait à pratiquer envers Dieu, qu'il y fit entrer sa personne. Cet enseignement eut été prématuré : car plus tard, quand après tant de miracles accomplis, il proclamait sa divinité, on lui répondait par des blasphèmes. Il amènera les esprits à cette vérité par les miracles et par le ton d'autorité qui régnera en tous ses discours. » Chrys. Homil. 17 in Matth. n. 1. Et spontanément ses fidèles comprendront que le vrai culte qui doit être rendu au Père, lui doit être rendu avec J.-C. et par J.-C.

ÉVITER LA COLÈRE

Vous avez entendu qu'il a été dit aux Anciens: Vous ne tuerez pas ; et celui qui aura tué sera condamné au tribunal.
V. **Mais moi je vous dis : Quiconque se fâche contre son frère sera condamné au jugement.**

Jésus se pose ici en législateur et en juge, « ayant autorité sur tous nos actes, dit S. Grégoire, de sorte que pas une pensée, pas une parole ne se dérobe à son jugement. » Gregor. Moral. l. 12. n. 9.

Il est évident qu'ici il ne détruit pas la Loi, mais qu'il la complète et l'amène à perfection. La Loi défendait l'homicide : « mais on était arrivé à ne plus appliquer la défense de la Loi qu'à la destruction de la vie du corps. N. S. nous fait comprendre que tout mouvement injuste, qui est de nature à nuire à nos frères, doit être compris dans cette défense. » Aug. C. Faust. l. 19. c. 28.

Celui qui aura tué sera condamné au tribunal. Ce tribunal auquel J.-C. fait allusion était celui qui jugeait les affaires ordinaires : le châtiment était si juste qu'un tribunal ordinaire pouvait l'appliquer. Mais le tribunal ne pouvait juger que des faits extérieurs : J.-C. va plus loin : *Celui qui se fâche contre son frère sera condamné au jugement.* Il commet un péché digne de mort devant Dieu, quand cette colère est consentie, « parce qu'alors la colère

s'est tournée en haine. En cet état rien n'excuse de péché mortel que la résistance qu'on apporte à une disposition et impression si mauvaise. » Plus tard, S. Jean devait dire : *Celui qui hait son frère est homicide.* (I. Joa. 3, 15) (Bossuet. Médit. sur l'Ev. 13e j.)

Mais en cela, ô mon Sauveur, n'êtes-vous point pour nous d'une rigueur excessive, et votre doctrine ne sera-t-elle point pour beaucoup d'âmes une cause de mort ? Peut-on toujours se défendre de la colère ? La colère n'est-elle pas quelquefois légitime et bonne ?

LES FUNESTES EFFETS DE LA COLERE

La colère est toujours dangereuse. C'est une des passions qui troublent le plus profondément l'homme. « Sous l'action de la colère, dit S. Grégoire, le cœur bat avec violence, le corps est agité de tremblements, la langue s'embarrasse, le visage s'enflamme, les yeux lancent des éclairs, on ne reconnait plus ses amis. Des cris s'échappent de la bouche, mais l'âme ne sait plus ce qu'elle dit. Souvent on en vient aux voies de fait et plus la raison est absente, plus l'audace est grande ; on ne peut se contenir parce qu'on est le captif d'une puissance étrangère. D'autres fois la colère se répand en paroles de malédiction, et elle va même jusqu'à demander à Dieu la mort de celui contre qui elle s'irrite ; ce qu'on n'ose faire, on demande à Dieu de le faire, on voudrait que Dieu se chargeât de l'homicide. D'autres fois la colère garde le silence, et par ce silence elle fait sentir l'abîme qui existe entre l'âme irritée et celui qui l'a offensée ; et se renfermant dans ce silence, elle bouillonne au-dedans avec plus de véhémence, et dans son silence elle s'abandonne à toutes sortes de récriminations tumultueuses, se redisant à elle-même toutes les causes qui peuvent l'exaspérer, de sorte que son silence est plus tumultueux lui-même que ses objurgations, et que la flamme de cette colère renfermée en est plus vive. C'est pourquoi un sage a pu dire : les pensées de l'homme coléreux sont des enfantements de vipères : elles dévorent le sein de leur mère. » (Gregor. Moral. l. 5. c. 45. n. 79.)

« La colère pendant qu'elle nous fait perdre la douceur, nous fait perdre aussi la ressemblance avec Dieu ; car il est dit de Dieu : *Pour vous, Seigneur, vous jugez avec une entière tranquillité.* (Sap. 12) Par la colère on perd toute sagesse ; car la colère trouble à fond l'intelligence. La colère, si elle laisse quelque lumière dans l'intelligence, met le trouble dans la vie. La colère porte à l'injustice ; tout ce qu'elle suggère paraît juste. » (ib. n. 78.) Elle se fait illusion sur ses torts personnels, et ne voyant que les torts du prochain, elle se les exagère grandement. « La colère, dit S. Augustin, ne paraît jamais injuste à celui qui est en colère. » (Nulli irascenti ira sua videtur injusta. Prosper. lib. sent. Aug. sent. 320)

« La colère rompt toute concorde : elle est une source féconde de péchés : car elle rend pires ceux qu'elle veut reprendre. La Ste Ecriture a dit : *Qui pourra habiter avec l'homme prompt à la colère ?* (Prov. 22, 24) Ne sachant pas se conduire par la raison, il est nécessaire que cet homme vive seul à la manière des bêtes. » (Gregor. ut supr.)

La colère habituellement s'élève en nous pour des froissements infligés à notre sensibilité : c'est pourquoi ses motifs sont très étroits et très personnels.

Sous couleur de justice, elle veut arriver vite à la vengeance, et dans ses vengeances, dit S. Grégoire, elle va toujours plus loin que l'injure reçue. *La colère*, dit l'Apôtre S. Jacques, *ne peut pas* Gregor. Moral.
1. 20. *accomplir la justice de Dieu.* l. 28. c. 18. n. 41.

La colère, qui a été causée par le prochain, qui s'irrite contre le prochain, s'arrête rarement au prochain, souvent elle remonte jusqu'à Dieu qu'elle accuse facilement d'injustice.

DIFFÉRENTES SORTES DE COLÈRES

Malgré les funestes effets de la colère, J.-C. ne l'a pas condamnée d'une façon absolue : il condamne ici la colère que l'on a contre son frère. « Au sujet des passions de l'âme, dit S. Augustin, il y a eu chez les philosophes deux sentiments principaux : il déplaît au Stoïcien que le Sage connaisse de tels mouvements ; les disciples d'Aristote admettaient les passions dans l'âme du Sage, mais modérées et soumises à la raison : ils avaient souci de la dignité de la personne humaine plus que du bien. » Aug. de Civit. D. l. 9. c. 10. « Dans la vie chrétienne, dit S. Augustin, l'âme pieuse doit s'occuper de sa colère et de sa tristesse moins que des causes elles-mêmes de cette colère et de cette tristesse. » ib. c. 5.

« S'irriter contre le mal, ce n'est plus de la colère, c'est un jugement. » Opus imperf. « Il n'est pas possible, dit S. Ambroise, que nous ne nous indignions pas des choses indignes, notre vertu alors ne serait plus de la vertu, mais de la paresse et de la lâcheté. » Ambros. de Offic. l. 1. c. 21 « Celui-là, dit S. Augustin, ni s'irrite pas contre son frère qui s'irrite contre le péché de son frère. » Aug. Retract. l. 1. c. 19. « Si quelqu'un s'irrite contre le péché de son frère, afin qu'il s'en corrige, aucun esprit droit ne pourra l'en blâmer, car des mouvements de cette sorte, procédant de l'amour du bien et de la sainte charité, ne peuvent être appelés des vices puisqu'ils suivent la raison droite. » id. de Civit. l. 14. c. 5.

Cette colère, qui procède de l'amour du bien et de l'amour du prochain, diffère grandement de la colère qui procède de l'amour-propre froissé. Elle est calme, elle met en jeu toutes les ressources de notre âme, elle porte non à écraser, mais à soulager. Une telle colère nous rend capables de supporter avec calme bien des offenses personnelles qui, chez d'autres, produiraient de l'irritation. J.-C., voulant montrer à quel oubli de soi pouvait conduire l'amour maternel, humiliait durement cette pauvre Chananéenne qui l'implorait pour sa fille : toute occupée de la grâce qu'elle voulait obtenir, elle acceptait les traitements les plus outrageants, et s'en servait même pour fonder sa demande. Que l'amour du bien, que l'amour de nos frères, que la vue du mal, de l'injustice, de la violence, des scandales, entretiennent dans nos cœurs une noble colère ; elle sera un préservatif contre la colère qui vient de l'amour-propre froissé, colère mesquine, colère sou-

vent injuste : ce n'est plus alors s'irriter contre son frère, mais s'irriter en faveur de son frère. « Mais, dit S. Jean Chrysostôme, voici ce qui arrive le plus souvent : on devient terrible en face d'une injure personnelle, on demeure lâche et indifférent en face de l'offense faite au prochain. » (Chrys. Homil. 16 in Matth. n. 7.)

CELLE QUI EST CONDAMNÉE

J.-C. ne condamne donc point toute colère, mais seulement la colère contre le prochain, « d'abord, dit S. Jean Chrysostôme, parce que l'homme ne peut pas se délivrer complètement des mouvements intérieurs : il peut les contenir, mais non en être complètement exempt ; ensuite parce que ces mouvements, si on sait les contenir, peuvent devenir utiles. » (ib.) « Il y a une colère que l'on peut appeler la colère de la chair, ou la colère qui est un pur mouvement des sens, et il y a une colère qui est la colère de l'âme, la colère à laquelle l'âme s'abandonne. Je pense qu'il s'agit ici de cette colère, car J.-C. ne s'adresse pas à la chair. » (Opus imperf. Homil. 11.)

Quand la colère contre le prochain est volontaire, elle devient de la haine, et la haine est homicide : c'est pour cela que N.-S. déclare que celui qui se fâche contre son frère sera puni de la même peine que l'homicide dans la Loi ancienne.

Par l'humilité et la mortification de l'amour-propre, mettons-nous donc en garde contre la colère envers le prochain : et quand la colère paraît légitime, sachons encore veiller sur elle et la conduire. « Quand le cœur est ému de zèle, dit S. Grégoire, il faut veiller avec grand soin que cette colère, que l'on accepte comme comme instrument de la vertu, ne prenne l'empire sur l'âme ; mais qu'au contraire, comme une servante toujours prête à l'obéissance, elle suive toujours la raison. Quand elle est bien soumise à la raison, elle s'élève avec bien plus de force contre les vices... Celui qui aura su se vaincre soi-même sera plus apte à réparer les fautes d'autrui. Avant de corriger, il aura grandi lui-même par la patience ; il aura purifié son zèle et s'en sera rendu maître ; sans cela, il pourrait, dans son zèle pour la justice, s'écarter lui-même de la justice. » (Gregor. Moral. l. 5. c. 45. n. 85.)

Heureux celui qui, dans sa vie, est inspiré par une charité véritable, préparée par une sincère humilité : il y a du mouvement dans sa vie et jamais il ne s'irrite contre ses frères.

L'INJURE

Celui qui aura dit à son frère : Raca, sera condamné par le conseil. (Matth. V.) Que signifie cette expression ? « J'ai entendu dire à un Hébreu, dit S. Augustin, que c'était une interjection exprimant l'indignation. » (Aug. de serm. Dom. in m. n. 23) S. Jean Chrysostôme affirmait que cette expression, encore usitée de son temps dans la langue syriaque, était une expression de mépris accentuant le tutoiement.

« Il y a une gradation dans les fautes, remarque S. Augustin : le premier degré est dans la colère, consentie et cependant contenue au-dedans de soi. Si l'émotion a arraché une parole d'indignation, n'ayant aucun sens, mais blessant cependant celui contre

qui on s'est irrité, la faute est certainement plus grave. » « Cette ib n. 21.
parole de mépris est peut-être peu de chose en elle-même ; mais, dit S. Jean Chrysostôme, notre Dieu si bon poursuit les plus petites choses, nous ordonnant de nous traiter mutuellement avec respect et honneur, afin de couper court par là à tout désordre plus grave. » Chrys. ut supr. n. 8.

Mais celui qui dira: Fou... « Qui peut douter, dit S. Augustin, que cette injure formelle ne soit plus grave qu'un simple cri d'indignation ? » « Et en effet, dit S. Jean Chrysostôme, par Aug. ut supr.
cette injure on dénie à un homme ce qui fait sa supériorité sur la brute. » « Cette injure est particulièrement grave quand elle est Chrys. ut supr.
dite à un chrétien ; car un chrétien, par sa foi au Christ, est devenu participant de la divine sagesse. » **Celui-là donc sera passible** Chromat. h. l.
5. **de la géhenne de feu.**

LES CHATIMENTS

« Voilà donc les trois châtiments, dit S. Augustin. Au tribunal, il y avait place encore pour la défense. » Quand on garde au-dedans de soi de la colère, on peut alléguer des raisons pour l'excuser. « Si le conseil se rassemble, c'est pour porter la sentence. » Le conseil ou sanhédrin ne se rassemblait chez les Juifs que pour des cas graves : ici la faute est avérée, le conseil ne se rassemble pas pour la constater, mais seulement pour déterminer la peine : il n'y a plus d'explication à donner. Mais quand Aug. ut supr
l'injure a été grave, il n'y a plus à délibérer ni sur la faute, ni sur le châtiment : la peine la plus grave lui est réservée, peine telle qu'elle surpasse toute peine et ne peut être infligée que par Dieu.

La Géhenne ou la vallée de Ben-Ennom, était auprès de Jérusalem un lieu bien connu et en exécration. Profanée d'abord par les sacrifices d'enfants offerts à Moloch, et encore souillée par les cendres de ces sacrifices, elle était devenue la voirie de Jérusalem, réceptacle de pourriture où grouillaient les vers. Son nom servit à désigner l'enfer, ce lieu *où le ver qui ronge ne meurt point, où le feu qui consume ne s'éteint jamais.* L'insulte grave sera punie par l'enfer.

« Que s'il ordonne ce supplice pour les injures, dit Bossuet, combien seront tourmentés ceux qui frappent, ceux qui tuent ? Le Fils de Dieu n'en parle pas, comme ne voulant supposer que cela Bossuet. Médit.
puisse arriver parmi les siens. » sur l'Ev. 13e j.

« Mais si quelqu'un dit qu'en vraie justice il faut un supplice plus grave pour l'homicide, dit S. Augustin, puisque l'insulte est déjà punie par la Géhenne, il nous force à penser qu'il y a plusieurs sortes de géhennes. » Aug. ut supr. n. 24.

« Il y en a, dit S. Jean Chrysostôme, qui ont trouvé cette sanction bien dure : pour une seule parole subir le dernier supplice ! Il y en a qui n'ont voulu voir là qu'une hyperbole : j'ai bien peur

qu'en nous séduisant par de telles paroles, nous ne subissions nous-mêmes le dernier supplice. »

SAGESSE DE CE PRÉCEPTE

Le Sauveur veut atteindre le mal dans ses racines. « Ne savez-vous donc pas que la plupart des cruautés et des péchés ont leur origine dans des paroles?... Ne regardez pas s'il n'y a qu'une seule parole, mais ce que cette parole peut produire. Une fois que l'inimitié existe, que la colère a enflammé l'esprit, la plus petite chose paraît grave, une insulte légère est intolérable... On attribue une intention mauvaise aux paroles les plus simples. Comme le feu, quand il est intense, se nourrit de tout, la colère, quand elle est ardente, se fait un aliment de tout... Et voyez ce qu'engendre la colère : elle porte à l'injure ; et qu'y a-t-il de plus insupportable que l'injure? Aussi S. Paul exclut du royaume des cieux non pas seulement les médisants, mais encore les insulteurs: car l'insulteur détruit le bien de la charité : il entretient des inimitiés perpétuelles, il divise les membres de J.-C., il éloigne cette paix que Dieu aime, il ouvre les voies à Satan et augmente ses forces. C'est pour ruiner sa puissance que Jésus a établi cette loi. J.-C. a un soin particulier de la charité : elle est la mère de tous les biens, le signe auquel on reconnaît ses vrais disciples, le signe qui contient tous les autres. C'est donc avec justice que J.-C. a voulu, avec une si grande force, détruire les racines de l'inimitié. Ne dites donc pas qu'il y a ici de l'hyberbole, mais vous rappelant quels biens doivent sortir de ces lois, admirez-en la
Chrys. ut supr. n. 8. douceur. »

C'est pour établir le règne de l'amour que J.-C. a porté ces lois; si vous voulez vous associer à son action, « n'entreprenez jamais cette tâche de reprocher une faute à votre frère avant de vous être interrogé devant Dieu et de vous être assuré que vous faites cela par amour. Si les procédés que vous voulez reprendre ont blessé votre cœur, guérissez-vous vous-même avant d'essayer de guérir, de peur qu'obéissant à la passion, vous ne fassiez de votre langue un instrument du péché et que vous ne rendiez le mal pour le mal. Tout ce que vous direz avec un cœur aigri sera le fait d'un homme qui se venge et non la charité de l'homme qui corrige. Aimez d'abord et ensuite vous direz ce que vous voudrez. »

Dilige et dic quod voles. Aug. in Ep. ad Gal. n. 17.

« Si, ayant commencé par l'amour et à cause des résistances que vous avez rencontrées, vous avez blessé celui que vous corrigiez, lavez cette poussière dans vos larmes, et rappelez-vous que nous ne devons pas nous prévaloir des fautes de nos frères, quand, en
ib. les reprenant, nous péchons si facilement. »

« C'est surtout dans la manière de reprendre le péché du prochain que l'on reconnaît l'homme vraiment spirituel, dit encore S. Augustin. On voit qu'il pense à délivrer plutôt qu'à insulter:
ib. n. 56 il cherche des secours plutôt que des injures. »

CV

Suite du 1er précepte de la Loi nouvelle élevant la perfection de la justice chrétienne : La réconciliation.

Si donc vous présentez votre offrande à l'autel, et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel : allez d'abord
V. **vous réconcilier avec votre frère, et ensuite vous viendrez présenter votre offrande.**

J.-C AJOUTE A LA LOI DE JUSTICE UNE LOI DE CHARITÉ

Jésus avait dit avec quel soin il fallait éviter de blesser le prochain : il nous dit maintenant ce qu'il faut faire quand le prochain a été blessé.

Il avait amené à la perfection la loi de justice ; il va plus loin, et il nous amène à une loi de charité. Ces deux lois sont utiles l'une à l'autre. Si la charité doit être précédée par la justice, elle doit être elle-même à la source de la justice. Le moyen le plus efficace d'éviter toute injustice et d'étouffer la colère qui mène si souvent à l'injustice, c'est d'aimer sincèrement le prochain, et de mettre tout en œuvre pour vivre en union avec lui. « De l'inimitié naît l'injure, dit S. Jean Chrysostôme, et de l'injure l'inimitié : le Sauveur veut détruire et le fruit et la racine. » Il veut que non seulement nous nous gardions de la colère qui peut nous conduire à l'inimitié, mais que partout où nous rencontrerons l'inimitié, nous nous appliquions à la détruire. Et comme partout, il donne au pardon des injures et à la réconciliation un caractère religieux.

Chrys. Homil. 16. in Matth. n. 10.

IL NOUS RECOMMANDE LA RÉCONCILIATION

Si donc vous présentez votre offrande à l'autel...

IL VEUT QU'ELLE PRÉCÈDE LE SACRIFICE

Il nous transporte à ce moment où un Israélite, ayant apporté son offrande jusque dans le parvis où pénétrait le peuple, attend que le prêtre vienne la recevoir : un acte de religion va s'accomplir, le sacrifice ; il est déjà commencé : peut-il être interrompu ? De même si, vous préparant aux sacrements, vous avez commencé à vous recueillir dans le temple intérieur de votre âme, il semble qu'à ce moment toute autre œuvre doive cesser : non, il en est une autre plus pressante que celle d'achever cet acte religieux : *Si vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande.* « Si c'est vous qui l'avez offensé, dit

S. Augustin, car alors il a quelque chose contre vous. Si c'était lui qui vous eût offensé, vous seriez en droit d'avoir quelque chose contre lui : alors il ne serait plus nécessaire d'aller vous-même au devant de la réconciliation : il n'y a pas à demander pardon à qui nous a fait injure ; il n'y a qu'à lui pardonner comme vous désirez être pardonné de Dieu. »

Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. n. 27.

D'après S. Jean Chrysostôme, N. S. donne cet avis à l'offensé lui-même, principalement, ajoute le S. docteur, quand il s'agit d'approcher des saints mystères. « Le Sauveur a dit : *S'il a quelque chose contre vous*, sans rien ajouter et sans spécifier si c'est justement ou injustement. » Il y a du vague dans l'expression et J.-C. l'y a sans doute laissé pour ouvrir un champ plus vaste à notre charité. « *Si votre frère a quelque chose contre vous,* et non seulement si vous lui en avez donné sujet, mais encore s'il l'a pris mal à propos ; il faut s'éclaircir mutuellement avec lui, de peur que vous ne veniez à le haïr lorsque vous saurez qu'il vous hait. » En tout cas, si nous étions les offenseurs, il y aurait précepte, si nous sommes les offensés, il y aurait conseil, de nous employer les premiers à l'œuvre de la réconciliation.

Chrys. Homil. 16. in Matth. n. 9.

Theophyl. h. l.

Bossuet. Médit. sur l'Ev. 11e j.

Qui n'admirera le zèle de J.-C. pour créer l'union en ceux qui lui appartiennent ! « O bonté qui surpasse toute parole ! s'écrie S. Jean Chrysostôme. Il semble faire moins de cas de son honneur que de la charité. Il montre que si tout à l'heure il faisait des menaces, ces menaces venaient moins de sa sévérité que de son amour. Que mon culte s'interrompe, dit-il, mais que la charité soit sauve. »

Chrys. ut supr.

PAR LA IL NOUS PRÉPARE AU CULTE PARFAIT

Et en semblant faire bon marché de son culte, il nous préparait au culte véritable, le seul digne de lui et de son Père.

UN OBSTACLE A LA PRIERE

« Il faut à la prière une préparation qui amène notre âme auprès de Dieu : le souvenir des offenses est un obstacle au mouvement de la prière, et la réconciliation, l'oubli des offenses est la meilleure de toutes les préparations. « Pendant que vous caressez votre vengeance, dit S. Jean Chrysostôme, vous devenez vous-même votre bourreau... Celui qui a une inimitié est dans des bouillonnements continuels, et la tempête intérieure augmente chaque jour de violence. Sans cesse il ranime les paroles et les actes qui l'ont blessé : il lui suffit d'entendre le nom de son ennemi pour être troublé... S'il n'y avait pas un enfer pour ceux qui haïssent, il faudrait qu'ils pardonnassent pour se délivrer de cet enfer qu'ils portent dans leur cœur. Vous voulez goûter la paix, débarrassez-vous de tout souvenir fâcheux, débarrassez-vous de l'ulcère. »

Chrys. Homil. 20 ad pop. Antioch. n. 2 et 4.

Délivrez-vous si vous voulez prier, et si vous voulez que votre prière aille à Dieu. « Le souvenir des commandements, dit Tertullien, prépare à la prière sa marche vers le ciel, et le commandement présent est un des principaux. »

Tertull. de orat. n. 9.

La prière d'un chrétien est la prière par excellence, le sacrifice ;

LE SACRIFICE DU CHRÉTIEN

et le sacrifice des chrétiens, pour être complet, doit être offert en union avec tous. *Soyez appliqués*, disait S. Paul, *à vous maintenir dans l'unité de l'esprit, dans le lien de la paix ; car vous*
E. 3-4. *êtes un seul corps, un seul esprit*. J.-C. veut que le sacrifice des chrétiens soit offert par le corps de tous les chétiens. Elle est belle cette armée de suppliants qui environnent le trône de Dieu, et sa prière est puissante, « mais si l'un d'eux a quelque chose contre vous, son grief devient un obstacle à la puissance de votre prière, tout comme si vous-même vous aviez gardé de la colère contre lui. » Cassian. Coll. 9. c. 9.

CELUI QUI L'OFFRE

Le sacrifice des chrétiens est le sacrifice qui est offert par J.-C. lui-même, le sacrifice de son propre corps et de son corps mystique ; et Jésus, sans doute, pensait à ce sacrifice qu'il devait établir quand il réclamait ces dispositions pour le sacrifice. Il semblera au cœur de Jésus que le sacrifice n'est pas complet s'il ne peut offrir avec lui tous les membres de son corps ; appliquez-vous donc à les lui unir.

CE QUI EST OFFERT

Il veut vous offrir lui-même en union avec lui. « Ce ne sont plus les dîmes que l'on offre, dit S. Irénée, c'est l'homme qui s'offre tout entier. » Et c'est là l'offrande agréable à Dieu. « C'est vous-même que Dieu cherche, dit S. Augustin, bien plus que toute autre offrande ; et quand, avec un cœur mal disposé envers votre frère, vous lui apportez des présents, il vous répond : Vous êtes mort à mes yeux ; que pouvez-vous me présenter ? Le Christ voudrait posséder celui qu'il a racheté par son sang plutôt que ce que vous avez trouvé dans votre grenier. » Et comment vous donnerez-vous vous-même si vous avez donné à la haine une partie de votre cœur ?

Iren. C. hær. l. 4. c. 18. n. 5.

Te quærit Deus magis quam donum tuum. Aug. serm. 82. n. 5.

« Dès le commencement, dit S. Irénée, Dieu agréa le sacrifice d'Abel qui était offert en simplicité et en justice ; il ne regarda pas le sacrifice de Caïn qui gardait en son cœur de la jalousie et de la haine contre son frère. Tout sacrifice auquel ne se joindra pas l'offrande de notre cœur ne sera pas agréé de Dieu. » Iren. ut supr. n. 3.

« L'Eglise offre avec simplicité, et c'est pourquoi son sacrifice est accepté de Dieu. Elle offre à Dieu toute sa création, son Verbe présent dans la création... C'est en l'offrant que nous possédons toute richesse, mais à une condition, c'est que nous nous offrions avec lui. » ib. n. 6.

C'EST LE SACRIFICE DE RÉCONCILIATION

Le sacrifice de J.-C. est le sacrifice de la réconciliation. « Pour vous réconcilier avec son Père, dit S. Jean Chrysostôme, J.-C. a été jusqu'à répandre son sang, et vous pour vous réconcilier avec votre égal, vous ne voudriez pas donner une parole... Je le dis hautement : quiconque a un ennemi ne doit point s'approcher de la table sainte ni recevoir le corps de J.-C. » Par cette parole, disait encore le même docteur, Jésus déclarait que la table Eucharistique ne pouvait recevoir ceux qui gardent des inimitiés. Que

Chrys. Homil. 20 ad pop. Antioch. n. 5.

les initiés entendent cette parole ! Qu'ils l'entendent aussi ceux qui ne sont pas encore initiés : eux aussi offrent un sacrifice, celui de la prière et de l'aumôme. »

id

Le chrétien s'approche de l'autel pour y trouver la paix et la rémission de ses péchés. En signe et comme en sacrement de cette paix désirée, on se donnait dans l'assemblée des chrétiens, avant la communion, le baiser de paix. « Comment, demandait Tertullien, pouvez-vous vous approcher de la paix de Dieu si vous n'avez pas la paix dans le cœur ? Comment pouvez-vous vous présenter pour recevoir la rémission de vos dettes si vous êtes intraitable pour celles d'autrui ? Comment pouvez-vous apaiser le Père si vous demeurez irrité contre le frère ? »

Tertull. de orat. n. 10

LA FLAMME DE CE SACRIFICE

Et enfin le sacrifice des chrétiens, pour être agréé de Dieu, doit avoir sa flamme dans laquelle il sera offert à Dieu : cette flamme est celle de l'Esprit St. « Votre prière, dit encore Tertullien, doit être affranchie de toute colère et de toute agitation. De plus, elle doit procéder d'un esprit semblable à celui vers qui elle se dirige. Il ne peut y avoir rien de commun entre l'Esprit St et un cœur souillé, entre l'Esprit d'allégresse et un cœur envahi par la tristesse, entre l'Esprit de liberté et une âme captive. » Et que peut-il y avoir de commun entre l'Esprit de charité et un cœur qui s'abandonne à la rancune ? S'il y a de la rancune en votre cœur, votre prière et votre sacrifice manqueront de flamme. Si vous voulez prier avec l'Esprit St, allez vous réconcilier avec votre frère.

ib.

URGENCE QUE J.-C. DONNE A CETTE ŒUVRE

C'est une œuvre qu'il faut faire au plus tôt. Pour couper court à toute rancune, l'Apôtre S. Paul recommandait aux Éphésiens de ne pas laisser le soleil se coucher sur leur colère. « Il craignait la nuit, dit S. Jean Chrysostôme, il craignait que dans la solitude la blessure ne s'envenimât. Dans le jour, bien des choses peuvent faire diversion ; dans la nuit, quand on est seul et que l'esprit retourne l'offense reçue, la tempête devient plus violente. Pour prévenir ce mal, S. Paul ne veut laisser entrer dans la nuit qu'une âme réconciliée, pour que le démon ne puisse profiter du repos pour allumer la chaudière. De même J.-C. ne permet pas de différer, même pour achever le sacrifice, de peur que le sacrifice étant accompli on ne se laisse aller à la négligence et l'on ne remette de jour en jour. Il sait que cette maladie de l'âme a besoin d'être traitée rapidement. »

Chrys. Homil. 16 in Matth. n. 10.

Cette nécessité où J.-C. vous met de vous réconcilier avant la prière ou le sacrifice vous oblige à le faire promptement. « Combien il serait téméraire, dit Tertullien, de passer une journée sans prier par le refus de vous réconcilier avec votre frère ! Combien il serait fâcheux de rendre votre prière stérile en y mêlant votre colère ! » Heureuse nécessité où nous a placés notre Maître ! Nous ne pouvons nous passer de prière et de sacrifice ; et il nous oblige, avant la prière et le sacrifice, de nous délivrer de tout ce qui

Tertull. ut supr.

pourrait en empêcher l'efficacité. Avec quelle confiance nous pourrons nous approcher du Dieu de paix et de charité, quand nous pourrons lui dire : A cause de vous j'ai travaillé au règne de la paix et de la charité !

« La réconciliation doit répondre à l'offense. Si vous avez offensé votre prochain en pensée, réconciliez-vous avec lui par la pensée. Si vous l'avez offensé par des paroles, que la réconciliation se fasse par paroles ; et s'il y a un tort effectif, réconciliez-vous en lui procurant quelque bienfait. » Opus imperf. Homil. 11.

Et Jésus termine l'exposé de ce premier précepte en nous invitant, d'une façon générale, à la conciliation.

L'ESPRIT DE CONCILIATION RECOMMANDÉ

Soyez conciliant avec votre adversaire pendant que vous êtes en route avec lui, de peur qu'il ne vous livre au juge, et que le juge ne vous livre à l'exécuteur et que vous ne soyez mis en prison. En vérité, je vous le dis, vous ne sortirez pas de là que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière
h. V. 25. **obole.**

Quel est cet adversaire ? Quel est ce juge ? Quelle est cette prison ?

« Nous pouvons, dit S. Jean Chrysostôme, prendre d'abord cette recommandation dans le sens littéral, l'entendre des juges de la vie présente, du chemin qui conduit au tribunal, et de la geôle. Après nous avoir donné des enseignements sur les choses les plus élevées, et sur les périls de la vie future, J.-C. nous met en garde même contre les périls de la vie présente. » Chrys. Homil. 16 in Matth. n. 11.

QUEL EST L'ACCORD RECOMMANDÉ ?

Cette parole : *Accordez-vous avec votre adversaire....* peut vouloir dire : Subissez une perte plutôt que d'aller au tribunal du juge. Vous êtes maître de tout, avant d'entrer à la maison de justice. » On vous saura gré de toutes les concessions volontaires que vous aurez faites. « Mais aussitôt que vous serez entré, quelque effort que vous fassiez, vous ne pourrez plus disposer de vous comme vous le voudriez, et vous serez sous la puissance d'un autre. » id. n. 10.

« Cette parole : *Accordez-vous avec votre adversaire*, peut signifier aussi : Portez le jugement que vous porteriez si vous étiez à la place de votre adversaire, car l'amour-propre peut fausser en vous le sens de la justice. Aimez l'avantage de votre prochain comme le vôtre, et soyez un arbitre équitable entre lui et vous. » ib. Quand on n'est préoccupé que de son droit ou des offenses qu'on a reçues, on peut se faire facilement illusion sur ses torts. Mais quand on est préoccupé du droit des autres autant que de son droit personnel, et c'est là la perfection de la justice qui ne peut être atteinte que par une sincère charité, on peut peser tous les droits avec une plus grande justesse. Un esprit conciliant, après s'être préoccupé du droit d'autrui autant que de son droit personnel, sait, par de sages concessions, ramener la bienveillance

de l'adversaire. Il y a de la grandeur dans cette manière d'agir, dit S. Jean Chrysostôme, et il y a gain pour l'un et pour l'autre. Une fois que l'on est entre les mains du juge, on est étonné du nombre et de la gravité des torts qu'il nous reproche : et la sentence une fois portée, il faut la subir dans toute sa rigueur.

Chrys. ib.

« Il est évident que dans tout cela, dit S. Jérôme, le Sauveur nous exhorte à l'esprit de conciliation avec le prochain. » « C'est pourquoi dociles à ces leçons, dit S. Jean Chrysostôme, évitons les querelles et les procès : c'est le moyen d'éviter les périls de l'avenir, de nous en assurer les récompenses, et de nous procurer dans la vie présente utilité et joie. Nous trouverons notre bien propre dans celui du prochain. »

Hieron. — Chrys. ut supr. n. 11.

Toutefois nous pouvons facilement conjecturer que les paroles du Sauveur vont plus loin qu'à une leçon de prudence donnée pour la vie présente. Les différentes interprétations données au sujet de cet adversaire en sont une preuve.

L'ADVERSAIRE AVEC QUI IL FAUT S'ENTENDRE — DIEU

« Cet adversaire, dit S. Augustin, peut être Dieu lui-même, Dieu dont nous nous séparons, contre qui nous nous révoltons par le péché, tellement qu'il puisse être appelé notre adversaire. *Etant les ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils. Maintenant que nous sommes réconciliés, à plus forte raison serons-nous sauvés par la vie de ce même Fils.* Quiconque dans la voie, c'est-à-dire dans cette vie, n'aura pas été réconcilié avec Dieu par la mort de son Fils, sera livré au juge. » Rom. V. 10.

Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. n. 32.

« Oui, il est facile, dans la vie présente, de composer avec ce Dieu dont nous avions fait un adversaire ; il est facile de se réconcilier avec lui par la mort de son Fils dont les mérites nous appartiennent. Il est facile de composer avec Dieu pour les fautes quotidiennes, par les mérites de celui qui s'est fait notre compagnon de route. Il est facile dans la voie d'entrer en composition avec Dieu par les œuvres de la charité, « car la charité, dit S. Hilaire, couvre la multitude des péchés, et quiconque n'aura pas su se racheter par elle, payera jusqu'à la dernière obole. »

Hilar. in Matth. c. 4. n. 9.

LE PRÉCEPTE DE DIEU

« Nous pouvons voir dans cet adversaire, dit S. Augustin, le précepte de Dieu que se dresse en adversaire en face de ceux qui veulent pécher ; car ils se mettent en opposition avec ces puissances qui nous ont été données pour nous accompagner dans le voyage de la vie, la loi de Dieu et la Ste Ecriture. Il ne faut point les contredire, il faut au contraire dans ce voyage de la vie, nous mettre en accord avec elles ; car personne ne sait quand il sortira de ce monde. Celui qui se met en accord avec la Ste Ecriture est celui qui la lit et l'écoute avec piété, lui accordant une entière autorité, de façon à ne jamais haïr ce qu'il en comprend, même quand elle le condamne, parce qu'il tient avant tout à sa guérison ; et de façon à ne jamais attaquer ce qui lui paraît obscur ou absurde, demandant la lumière pour le comprendre ; car il veut à une telle

LA PAROLE DE DIEU

autorité témoigner toujours bienveillance et respect. Et quel est celui qui fait cela, sinon celui qui s'éloignant de toute humeur processive, adouci par la piété, lit l'Ecriture comme on ouvre un testament, le testament d'un Père? *Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre.* » Aug. ut supr.

Mais celui qui aura passé sa vie à chicaner avec la parole de Dieu, cherchant à la prendre en défaut, comment, arrivé au terme, ne serait-il pas livré au juge par cette majesté outragée ?

Cet adversaire avec lequel il faut nous accorder pendant que nous sommes dans la voie, peut être aussi la conscience, qui représente la loi de Dieu ; qui nous accusera devant Dieu si nous lui sommes infidèles, qui sera pour nous un doux compagnon de route, si nous savons nous mettre en accord avec elle. LA CONSCIENCE

Peut-être a-t-il voulu, comme l'affirment d'autres auteurs, faire allusion à la lutte entre l'âme et le corps et à la nécessité de les mettre en accord, par la soumission parfaite du corps à l'âme. Cfr. Hilar. ut supr.

« Ce juge auquel sera livré celui qui n'aura point voulu faire l'accord, je comprends, dit S. Augustin, quel il est. *Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement entre les mains du*
V. 22. *Fils.* Je comprends quels sont les ministres : *les Anges le servaient;* je comprends quel est le cachot, c'est celui *des ténèbres extérieures.* Cette dette qu'il faudra acquitter jusqu'à la dernière obole, c'est la dette des péchés commis sur terre, et si on ne peut l'acquitter on la paiera toujours, la peine sera éternelle. » Mais de quelle dette, au juste, de quels péchés s'agit-il ici ? LE JUGE — Aug. ut supr. n. 30. trad. abrég.

N. S. a laissé la question sans la définir, et cela sans doute à dessein : il y a des dettes que l'on peut acquitter, c'est la dette des fautes légères ; mais cette dette qui n'aura pas été payée librement dans la vie présente, qui sera une dette exigée, devra être payée suivant toute la rigueur de la justice. « Sachez, disait S. Bernard, que dans le lieu de la purification c'est au centuple que se paie tout ce qui a été négligé dans la vie présente, et cela jusqu'à la dernière obole. » Celui qui se montre empressé à la conciliation arrivera devant le juge exempt de toute dette. LA DETTE — Bernard. In obit. Humbert. mon. n. 8.

CVI

2e précepte élevant la perfection de la justice chrétienne : la chasteté

Vous avez entendu qu'il a été dit aux Anciens : Vous ne commettrez point d'adultère. Moi je vous dis que quiconque aura regardé une femme pour la désirer a déjà commis
V. 28. **l'adultère dans son cœur.**

Après avoir combattu la colère, l'ennemie de la charité à l'égard

du prochain, le Sauveur suivant l'ordre des commandements s'attaque à la concupiscence et révèle une chasteté supérieure à tout ce qui avait existé jusque-là.

LES SENTIMENTS DES PAYENS RELATIVEMENT A L'IMPURETÉ

L'adultère chez tous les peuples avait été regardé comme une faute très grave : on y avait vu le débordement des passions les plus grossières, un outrage à des droits sacrés, la ruine des familles. Mais chez les payens, les autres fautes contre la pureté, même les fautes contre nature, avaient été innocentées et pratiquées par les philosophes eux-mêmes. La Loi de Moïse en condamnant l'adultère condamnait toute faute contre la chasteté : cependant beaucoup de ces Pharisiens orgueilleux qui professaient un si grand attachement aux observances extérieures, ne regardaient plus la fornication comme une faute grave et se permettaient sans scrupules les pensées et les regards impudiques. Sans doute, la Loi avait dit : *Vous ne convoiterez pas la femme de votre prochain;* mais ils regardaient comme condamnées seulement ces convoitises qui seraient allées jusqu'à des projets formels et non celles qui allaient à la seule volupté.

Aug. Contr. Faust. l. 19. c. 23.

« Et maintenant encore, dit l'auteur de l'*Opus imperfectum,* ceux qui n'ont pas beaucoup le souci de leur âme, regardent comme peu important le désir mauvais qui n'a pas été jusqu'à l'acte, faisant peu de cas de la parole du Sauveur. Mais ceux qui ont le souci de leur intérieur la regardent comme une parole très importante, et y voient le couronnement de la Loi ; car Dieu regarde au cœur de l'homme plus qu'à ses œuvres. Comment la Loi serait-elle observée si elle était violée par le cœur ? Pour obtenir la chasteté extérieure, J.-C. a commencé par imposer la chasteté intérieure. »

Opus imperfect. Homil. 12.

Mais en condamnant même le simple regard, ne nous impose-t-il pas une perfection impossible ? Ne multiplie-t-il pas pour nous les causes de péché ? Un regard nous échappe si facilement. Et il semble qu'un regard soit une chose de si peu d'importance !

J.-C. NOUS AMENE A UNE PURETÉ COMPLETE

Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. n. 33.

En condamnant toute impureté, l'impureté de désirs comme l'impureté de fait, l'impureté du cœur comme l'impureté de l'âme, il fait, dit S. Augustin, de la justice du royaume de Dieu une justice plus haute que tout ce qui avait précédé ; il veut délivrer l'homme tout entier, et l'âme avant le corps, dit S. Jean Chrysostôme : et parce que nous avons reçu dans le cœur la grâce de l'Esprit St, il purifie d'abord le cœur. Et quiconque ne commettra aucune impureté dans son cœur, ajoute S. Augustin, gardera facilement la pureté dans son corps.

Chrys. Homil. 17 in. Matth. n. 1.

Aug. ut supr.

QUEL EST LE REGARD QU'IL CONDAMNE ?

Tout en nous montrant l'idéal le plus parfait, comme le Sauveur demeure exact et mesuré dans ses paroles ! *Celui qui aura regardé ou fixé une femme pour la désirer,*... nous dit-il. Il y a une différence, dit S. Jérôme, entre le premier mouvement de la passion et la passion elle-même. Celui qui ne fait que subir ce pre-

mier mouvement n'a pas encore commis de péché ; mais s'il l'accepte, s'il regarde pour lui donner satisfaction, il a commis l'adultère dans son cœur. Hieron. h.l.

« Des hommes qui ne connaissent pas la nature humaine, dit l'*Opus imperfectum*, pourraient se figurer que J.-C. commande ici une chose impossible, et qu'il n'a donné certains commandements que pour avoir l'occasion de sévir. Il faut nous souvenir qu'il y a dans l'homme deux natures, deux volontés, deux convoitises, celle de l'âme et celle de la chair. La convoitise de la chair ne dépend pas de notre libre arbitre : mais celle de l'âme est douée de liberté : et par conséquent il dépend de l'âme de se complaire dans les convoitises de la chair et de chercher à les satisfaire, ou bien d'y résister ; et c'est à l'âme que J.-C. s'adresse : elle peut, pendant que la chair aura ses convoitises, demeurer pure, ou bien devenir adultère devant Dieu. » Opus imperf. Homil. 12.

« Car il y a trois choses, dit S. Augustin, qui servent au péché : la suggestion, la délectation et le consentement : la suggestion qui vient de souvenirs que rappelle la mémoire ou d'impressions qui se produisent dans les sens : elle est accompagnée par la délectation plus ou moins vive ; mais nous pouvons, par la raison, ne pas y consentir et la repousser. La suggestion ressemble au serpent de la Génèse : comme le serpent, elle vient du dehors, et elle se glisse en secret dans l'esprit. Par ses excitations, elle va doucement à la persuasion et à la délectation représentée par Eve ; le consentement se fait par la raison qui est représentée par l'homme. Quand le consentement est donné, la faute est commise, car c'est un désordre que l'être supérieur se laisse conduire par ce qui est au-dessous de lui ; par le seul consentement le péché est consommé dans le cœur. Si l'on passe à l'acte extérieur, la convoitise paraît assouvie, mais ensuite la suggestion revient plus forte, la délectation plus vive. La passion atteint toute sa puissance quand elle est devenue habitude. Cependant l'habitude elle-même pourra être combattue et vaincue par celui qui voudra ne point se délaisser lui-même, et qui ne craindra pas, avec le guide et le chef qui s'offre à lui, d'entreprendre le combat de la milice chrétienne. » Aug. ut supr. n. 34. trad. abrég.

LA CULPABILITÉ DU REGARD MAUVAIS

Il faut donc, suivant la recommandation du Sauveur, couper le mal dans sa racine et éviter tout regard mauvais, et même tout regard imprudent. « Celui qui a des regards imprudents, dit S. Grégoire, se trouve souvent à se complaire dans le péché, et, entraîné par ses convoitises, commence à vouloir ce qu'il ne voulait pas d'abord ; car le poids de la chair qui nous entraîne en bas est bien puissant, et les images que le regard a fait entrer dans l'esprit ne s'éloignent plus qu'après de longs combats. Il faut bien nous pénétrer de cette idée que nous ne devons point regarder ce qu'il n'est pas permis de désirer. Pour que l'esprit se conserve

pur dans ses pensées, les yeux doivent se détourner de ce qui les charme et doivent être traités comme des sources de péché... Aussi le saint homme Job avait dit : *J'ai fait un pacte avec mes yeux pour n'avoir pas dans l'esprit même la pensée d'une jeune fille.* »

Gregor. Moral. l. 12. c. 1. n. 6.

Job.XXXI.1.

C'est dans tout l'homme et non par intermittences, mais d'une façon durable que J.-C. veut établir la pureté.

« J.-C. donc nous dit : Ne soyez pas adultères par les yeux et vous ne serez pas adultères par le cœur. Car, dit S. Jean Chrysostôme. il y a un autre regard, qui est celui des âmes chastes... Dieu ne vous a pas donné les yeux pour que vous les fissiez servir à l'impudicité, mais, pour qu'en voyant ses œuvres, vous vous éleviez vers le Créateur. Un regard mauvais est comme un toucher lascif : on touche par le regard comme par la main ; et cette faute, avant de subir le châtiment qui, plus tard, attend les adultères, porte déjà en elle son châtiment ; de quels troubles elle remplit l'âme, de quelles tempêtes, de quelles tortures ! Celui à qui elle fait sentir son joug est semblable au captif chargé de chaînes. »

« Et quand celle qui a infligé cette blessure disparaît, le trait demeure, ou plutôt c'est vous qui vous êtes infligé cette blessure par votre regard mauvais, car je veux mettre en dehors de mon accusation les femmes pudiques. Mais si une femme se pare pour attirer les regards. quand même elle n'aurait blessé personne, elle subira le châtiment du péché ; si personne n'a bu le poison, elle l'avait préparé... Et vous. si vous avez l'habitude de vous abandonner à ces regards. encore que vous ayez pu vous contenir une fois ou deux, fatalement vous serez pris. »

Chrys. Homil. 17 in Matth. n. 2.

CE PRÉCEPTE EST POUR TOUS

Ce précepte, J.-C. ne l'impose pas seulement à quelques-uns, il l'impose à tous, car tous doivent avoir la même vertu, la même délicatesse et la même prudence. « Ce que vous exigez de votre épouse. pratiquez-le vous-même, dit S. Augustin, car vous devez, dans la vertu, précéder votre épouse. C'est à tous qu'est imposé ce précepte : Vous ne commettrez pas d'adultère. Vous savez ce que vous êtes : vous êtes le temple de Dieu : estimez-vous à votre valeur véritable et ne détruisez pas le temple par les passions de la chair. »

Aug. serm. 9 de Decem chordis. n. 3 et 15.

Que Dieu ne trouve donc jamais en vous ces yeux dont parle l'Apôtre S. Pierre, *pleins d'adultères et de fautes toujours renouvelées.* Rappelons-nous que si en beaucoup *la mort est venue par les fenêtres.* comme parle le prophète, un prophète montrait d'autres hommes *semblables à des colombes regardant par les ouvertures de leurs colombiers.* « Ces oiseaux innocents. de leur leur refuge. jettent un regard tranquille, exempt de rapacité, sur le monde. » Ainsi un chrétien doit d'un œil pur regarder de haut toutes les choses de la terre. pour voir ensuite quel usage il doit en faire. Il doit veiller sur les pensées de son cœur autant que sur

II. Petr. II. 14.

LE REGARD DU CHRÉTIEN

Jerem. IX. 21.

Is. LX 8.

Gregor. ut supr.

ses actes extérieurs, « car ce ne sont pas nos actes, dit S. Justin, mais aussi nos pensées qui se déroulent devant Dieu. » Justin. Apol. 1. n. 15.

Et en nous faisant prendre une situation si nette, J.-C. nous conduit à la paix de l'âme et au repos. « Comment peut-on penser qu'il impose à nos âmes un joug pesant, dit S. Grégoire, quand il nous ordonne d'éloigner de notre vie tout désir qui trouble ? Le vrai chrétien, dès maintenant, voit toutes choses sous cette lumière qu'il désire contempler dans l'éternité. » Gregor. Moral. l. 4. c. 23. c. 66.

Après avoir entendu le Sauveur nous disant la perfection de la vertu qu'il réclame de nous, écoutons-le nous indiquant les précautions qui nous aideront à conserver une telle vertu.

LES PRÉCAUTIONS À PRENDRE

Si donc votre œil droit est pour vous une cause de chute, arrachez-le et jetez-le loin de vous : il vaut mieux pour vous qu'un de vos membres périsse plutôt que votre corps
ʟ. v. 29. **tout entier soit jeté dans la géhenne.**

Et si votre main droite est pour vous une cause de chute, coupez-la et jetez-la loin de vous : il vaut mieux pour vous qu'un seul de vos membres périsse plutôt que tout votre
v. 30. **corps aille dans la géhenne.**

« Dans sa grande sagesse et dans le grand amour qu'il nous porte, il vient nous dire d'éloigner tout ce qui pourrait être pour nous une cause de chute. »

« Et ne dites point : cette cause me touche de près, elle m'est chère, elle m'est unie par des liens très étroits ; c'est cette cause qui vous touche de si près qu'il vous ordonne d'éloigner ; car, vous le comprenez, il ne vous a pas ordonné de vous séparer des membres de votre corps ; ce n'est pas là qu'est le péché... Il vous indique l'œil droit et la main droite, afin de vous faire comprendre qu'il s'agit de ceux qui vous sont unis par les liens de l'amitié. Si vous aimez quelqu'un comme votre œil, ou si vous le voyez utile comme votre main et qu'il soit pour vous une cause de chute, séparez-vous en. Et voyez toute l'énergie de l'expression ; il ne dit pas : Séparez-vous en, mais : Rejetez-le loin de vous. » Chrys. ut supr. n. 3.

« Par *l'œil*, dit S. Augustin, n'a-t-il pas voulu désigner l'ami qui nous conseille ; et par *l'œil droit*, l'ami qui nous conseille dans les choses les plus graves, dans les choses divines ? Et par la main droite l'ami qui s'associe à nous dans les œuvres divines ? Il est superflu de dire que si cet ami, sous le nom de la religion ou de la science, nous conduit à quelque hérésie, nous ne devons pas hésiter à nous séparer de notre œil et de notre main. » Aug. de serm. Dom. in m. n. 38.

Cela ne se fait point sans douleur : s'éloigner de cet ami avec lequel nous sympathisons par tant de côtés, ou encore de telle relation où notre cœur trouvait de si vives jouissances, de telle lecture qui pique notre curiosité, de telle réunion où nous pouvons briller et où on flatte nos goûts, de fêtes qui enivrent, d'une position qui est lucrative, tout cela est dur, dur comme s'il s'agis-

sait de s'arracher un œil ; et l'on cherche des excuses. Et le Sauveur vous dit combien cela est nécessaire. « Si, dit S. Jean Chrysostôme, vous étiez dans l'alternative de perdre un œil ou d'être jeté dans une fosse, ne choisiriez-vous de perdre l'œil ? » Le Sauveur vous met en face d'un péril plus grave à éviter : c'est l'enfer. Dans ces paroles et ces expressions qui se répètent : *il vaut mieux que votre œil périsse plutôt que d'être jetés tout entiers dans la géhenne ; il vaut mieux que vous soyez privés de votre main plutôt que d'être jetés tout entiers dans la géhenne ;* ne sentez-vous pas percer l'émotion de votre maître ? Plus tard, il y reviendra encore, à peu près dans les mêmes termes et en accentuant encore cette répétition. (Marc. IX. 46. Math. XVIII. 9.)

Chrys. ut supr.

PRÉCEPTE IMPOSÉ A TOUS

Ce précepte est dur, car il s'agit bien d'un précepte, et non d'un conseil, d'un précepte qui s'impose à tous. Et la sagesse de ce précepte est confirmée chaque jour par l'expérience : chaque jour on enregistre des chutes graves venant de l'oubli qu'on en a fait. « Tout doit être violent en cette matière, dit Bossuet, car il faut, autant qu'il se peut, éviter même d'avoir à combattre, parce qu'on n'est pas longtemps courageux ni ferme contre soi-même. » Il faut retrancher l'occasion dès le commencement. D'ailleurs l'amour du bien, quand on le porte vraiment en son cœur, adoucit singulièrement ce qui peut paraître rigoureux dans ce précepte : quand on aime sincèrement le bien, on est empressé à éloigner tout ce qui peut le détruire : l'attache aux occasions du péché est un signe que déjà l'amour du bien est ébranlé dans le cœur.

Bossuet Médit. sur l'Ev. 15e j.

C'est là la vraie sagesse d'accepter une perte apparente pour un gain solide et durable. « Sacrifier l'œil pour sauver le corps, ce n'est point haïr l'œil, mais aimer le corps, dit S. Jean Chrysostôme. Si celui qui a été cause de votre blessure demeure incurable, en l'éloignant vous vous sauvez vous-même, et vous lui évitez la responsabilité des fautes qu'il vous ferait encore commettre. Cette loi qui paraît si dure est donc pleine de sagesse, de prévoyance et de ménagements. »

Chrys. ut supr.

« Après nous avoir affranchi de la passion du dedans, dit S. Hilaire, le Sauveur nous prémunit contre les influences venant du dehors. Il fait donc faire un pas de plus à l'œuvre de notre perfection. »

Hilar. in Matth. l. 4. n. 12.

3e précepte élevant la perfection de la justice chrétienne : l'indissolubilité du mariage

Il a été dit : Que celui qui renvoie sa femme lui donne un acte de répudiation. Et moi je vous dis que quiconque renvoie sa femme hors le cas d'adultère la rend adultère ; et
V.
quiconque épouse une femme renvoyée commet un adul-
32.
tère.

J.-C. VEUT RELEVER LA SAINTETÉ DU MARIAGE

Jésus avait fait de la pureté, de la pureté absolue un précepte de la Loi nouvelle ; il fait entrer cette pureté dans la famille, cette institution base de toute société. « Etablissant partout la vertu, dit S. Hilaire, il veut qu'elle existe surtout entre les époux, faisant régner la paix entre eux : il continue donc à ajouter à la Loi sans rien lui retrancher. »

Hilar. in Matth. c. 4. n. 22.

POURQUOI LA PERMISSION DU DIVORCE DANS LA LOI ?

La Loi en certains cas avait permis le divorce. « Mais c'était là, dit S. Augustin, la justice inférieure des Pharisiens. » J.-C. laisse entendre et plus tard il dira formellement que le divorce n'était point dans les desseins de Dieu. *Moïse vous a donné cette per-*
XIX.
mission à cause de la dureté de votre cœur. « Et, en effet, dit
8.
S. Jean Chrysostôme, ce peuple était si violent qu'une femme prise en haine par son époux aurait été en grand danger de mort. Dieu avait donc permis un moindre mal pour en éviter un plus grand. »

Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. n. 39.

Chrys. Homil. 17 in Matth. n. 4.

LES FORMALITÉS DU DIVORCE

Mais cette permission avait été entourée par la Loi de formalités qui devaient en tempérer l'usage et montraient la vraie pensée du législateur : il fallait donner à l'épouse renvoyée le billet de répudiation. « Le temps nécessaire pour écrire cet acte pouvait, dit S. Augustin, fournir à l'époux irrité l'occasion de revenir à résipiscence ; » surtout, si comme le pense S. Augustin, (C. Faust. l. 19. c. 26) ce billet devait être écrit par les Scribes dont le devoir était de travailler à la conciliation. « L'époux pouvait être aussi retenu par cette considération que, grâce à ce billet, sa femme pourrait bientôt appartenir à un autre. ».

Aug. ut supr.

Aug. ib.

« Ce billet, dit S. Jean Chrysostôme, était aussi à l'avantage de l'épouse et à l'honneur du mariage. En possession de ce billet, elle ne pouvait plus être reprise par son époux et pouvait con-

tracter un autre mariage ; les formes du mariage demeuraient intactes. Quelles hideuses confusions il y aurait eu dans les familles sans cette précaution ! »

Chrys. ut supr.

A l'époque de J.-C., les rabbins étaient très divisés sur la nature du *défaut honteux* qui pouvait, d'après Moïse, (Deuter. XXIV. 1-4) être motif de divorce. Les Pharisiens ayant conscience de la supériorité de la doctrine de Jésus sur le mariage, devaient plus tard l'interroger à ce sujet ; ils espéraient à cette occasion le mettre en contradiction avec Moïse, s'il ne voulait reconnaître aucun motif légitime de divorce, ou en contradiction avec lui-même s'il reconnaissait quelque motif comme légitime. Et Jésus profitera de cette interrogation pour compléter la doctrine du Sermon sur la montagne, et montrer que cette doctrine ne faisait que ramener le mariage à sa pureté première. *Au commencement*, leur dit-il, *il n'en était pas ainsi. N'avez-vous point lu que celui qui créa l'homme au commencement le fit homme et femme, et dit : A cause de cela l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse ; et ils seront deux dans une seule chair. Donc ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare point.*

J.-C PLUS TARD COMPLÉTANT SA DOCTRINE

v. Médit. CCXX.

ET LA MONTRANT CONFORME A L'INSTITUTION PRIMITIVE

Matth.

Ib.

N'avez-vous point lu... ? Avec quelle bonté il les renvoie aux Ecritures dont ils étaient si fiers et qu'ils lisaient avec tant d'empressement ! Avec quelle condescendance il leur montre qu'il ne fait que continuer l'œuvre qui avait été commencée en eux !

Il l'avait créé homme et femme. « Dieu avait voulu, dit Raban Maur, que l'homme retrouvât dans la femme comme une portion de lui-même. » « L'homme et la femme, dit S. Jean Chrysostôme, forment un seul corps, un seul organisme. C'est pourquoi ils sont non pas deux, mais *une seule chair*. Et de même qu'il est criminel de mutiler l'homme, c'est un crime de séparer de l'homme l'épouse qui lui est unie. »

Raban. (ex Hilar.) in C. XIX. Matth.

Chrys. Homil. 62 in Matth. n. 1 et 2.

Après cet enseignement qui s'appuie sur les faits, le Sauveur rappelle le commandement exprès de Dieu : *A cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse.* « Cette parole, dit S. Augustin, avait été prononcée par Adam ; mais Jésus l'attribue à Dieu, afin de montrer que c'était Dieu qui l'avait inspirée à Adam dans son sommeil extatique. » *C'est pourquoi*, conclut J.-C. avec un accent de victoire, *ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare point.*

Matth.

Aug. l. 9. sup. Genes. ad litter. n. 36.

v.

« Ne devaient-ils point s'arrêter là, dit S. Jean Chrysostôme, admirer cette sagesse, cet accord si parfait avec le Père ? L'esprit de contention les pousse à poursuivre leurs objections. *Pourquoi donc*, lui disent-ils, *Moïse a-t-il commandé de donner à la femme le billet de répudiation et de la renvoyer !* Jésus loin d'infirmer l'autorité de Moïse la venge : *C'est à cause de la dureté de vos cœurs que Moïse vous a donné cette permission, mais au commencement il n'en était pas ainsi.* Et après avoir dit ce qu'é-

v.

tait le mariage dans son institution primitive, il le ramène à sa pureté originelle, et dans le sermon sur la montagne et dans la dispute ultérieure avec les Pharisiens. *C'est pourquoi je vous dis : Quiconque aura renvoyé sa femme en dehors du cas d'adultère et en aura pris une autre commet un adultère. Et quiconque*
9. *épouse la femme renvoyée commet un adultère.* Et dans le sermon sur la montagne, il dit : *Celui qui renvoie sa femme en*
V. 32. *dehors du cas d'adultère, la rend adultère ;* il l'expose à être adultère et il se rend responsable de tous les adultères qu'elle peut commettre. Dans son enseignement J.-C. demeurera toujours en parfait accord avec lui-même.

J.-C. n'autorise donc le renvoi de l'épouse que pour le cas d'adultère. LE SEUL CAS AUTORISANT LA SÉPARATION « Toutes les autres incommodités qui pourraient exister, dit S. Augustin, doivent être supportées courageusement pour l'amour de la foi conjugale et de la chasteté. » J.-C ne fait Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. n. 39. une exception que pour le cas d'adultère ; et en cela il se montre plus miséricordieux que la Loi ancienne qui exigeait la lapidation de la coupable. « Il peut apporter cet adoucissement celui qui n'a pas seulement défendu le meurtre, mais la colère. Toujours Jésus nous apparaît rendant la Loi plus parfaite. » Chrys. ut supr. Homil. 17. n. 4.

Il fait donc une exception pour le cas d'adultère, « parce que, dit S. Jérôme, cette faute a détruit l'affection dans le cœur de l'épouse : elle a divisé une chair qui était une. Il est bon que l'homme renvoie l'épouse infidèle pour ne pas encourir la malédiction portée par la sainte Ecriture : *Celui qui retient une femme*
XVIII. 1. *adultère est un insensé et un impie.* » Il semblerait, en la gardant, Hieron. In c. 19. Matth. se faire le complice de sa faute.

Cependant S. Augustin, plus compatissant, témoin reconnaissant de la grâce du Christ, croit que l'union entre époux peut exister encore après une faute commise mais réparée. « La réconciliation entre époux ne sera pas une chose honteuse ou difficile, là où l'on connaît la rémission des péchés par la puissance des clefs : on ne peut plus appeler adultère celle qui est revenue à l'union avec le Christ. » Oui, le pouvoir de la grâce est tel que l'on Aug. de Conjug. adulter. l. 2. c. 9. peut estimer et aimer une pécheresse repentante autant qu'une vierge.

Mais N. S. défend qu'en aucun cas on contracte un autre mariage : tous les contractants commettraient un adultère. Ses paroles telles que S. Mathieu les rapporte ici, et telles que S. Marc (x. 13) et S. Luc (xvi. 18) les rapportent en d'autres circonstances, ne laissent aucun doute à cet égard. S. Paul expliquant la pensée de son maître n'est pas moins affirmatif. *Pour ceux qui sont engagés dans le mariage, j'ordonne, non pas moi, mais le Seigneur, que l'épouse ne s'éloigne point de son mari. Que si elle s'est éloignée, elle demeure en dehors du mariage, ou bien*
VII. 1. *qu'elle se réconcilie avec son mari.*

HEUREUX EFFETS SUR LE MARIAGE DE LA DÉFENSE DE J.-C.

Par cette défense absolue de contracter un nouveau mariage du vivant du conjoint, Jésus a aidé à la pureté des mœurs dans le mariage. Que d'époux auraient poussé leur conjoint à l'adultère, comme cela arrive en effet dans les pays où le divorce est admis, afin de bénéficier de sa faute! Ou bien encore, comme le dit S. Jérôme, combien on aurait été enclin à accuser à faux, quand on aurait eu en perspective la séparation possible! « Par la défense qu'il fait à l'épouse renvoyée de contracter un nouveau mariage, il l'invite, dit S. Jean Chrysostôme, à une grande modestie, puisque si elle est renvoyée, toute issue lui sera fermée. » Chrys. ut supr.

J.-C. SEUL POUVAIT FAIRE LE MARIAGE INDISSOLUBLE

J.-C. seul a proclamé l'indissolubilité du mariage, cette condition qui contribue si puissamment à sa sainteté. Seul il pouvait le faire, lui qui apporte par le sacrement une grâce qui rend l'affection éternelle. Et il convenait que celui qui s'est donné comme l'exemplaire des unions de la Loi nouvelle, en proclamât l'indissolubilité. « Il est, dit Remi d'Auxerre, le véritable époux qui a abandonné son Père, en descendant du ciel vers nous, et sa mère la Synagogue, coupable du péché d'infidélité, et qui s'est attaché à son épouse l'Eglise, de façon à être deux dans une chair unique. » Remig. Cat. aur. Il est l'époux qui a aimé son épouse jusqu'à se livrer pour elle, afin de trouver en elle une *épouse sans ride et sans tache, sainte et immaculée*. Dans le Christ il n'y a que des affections éternelles; Eph. V. on comprend qu'il veuille trouver partout autour de lui des affections éternelles; et il a le pouvoir de rendre les affections éternelles.

La voix du sang est assez forte pour créer entre les frères et les sœurs des affections éternelles, des affections éternelles entre les pères et les enfants. Dieu a prétendu créer une affection plus forte, celle qui existe entre les époux; J.-C. est venu relever, fortifier, sanctifier le mariage; il faut que Dieu, et son Fils J.-C. apparaissent, dans le commandement qu'ils font, plus puissants que la nature.

Les frères qui aiment leurs frères d'un amour éternel, les enfants qui aiment leurs parents d'un amour éternel, malgré la profondeur de cet amour les quittent un jour ou l'autre: ils sont comme les rameaux issus d'une souche commune et qui se séparent pour propager la vie. Mais cet époux et cette épouse qui sont venus de côtés différents pour former une souche unique, une source de vie, peuvent-ils se séparer? Il faut qu'il y ait un foyer d'amour prêt à se répandre sur les descendants dans une mesure infinie; car l'amour descend plus qu'il ne remonte, il descend pour porter la vie; et le foyer d'où descend l'amour et la vie peut-il être divisé? Et c'est pourquoi il a été dit: *l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse*.

UN ÉTAT SUPÉRIEUR DANS LE MARIAGE

Ils sont donc heureux ces mariages dans lesquels l'affection demeure éternelle; et cependant il y a des mariages plus heureux et

qui entrent encore plus que ceux-là dans les intentions du Sauveur. « Ils doivent être appelés heureux, dit S. Augustin, ces mariages dans lesquels, après avoir reçu la bénédiction d'une postérité, ou bien en s'élevant au-dessus de cette joie, les époux d'un consentement mutuel gardent la continence. Ceci ne va pas contre le précepte du Sauveur, car il ne renvoie pas son épouse, celui qui vit toujours avec elle dans une union spirituelle : et de plus il observe le précepte de l'Apôtre : *Que ceux qui ont des épouses soient comme s'ils n'en avaient point.* » Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. n. 39.

« Ceux qui s'appliquent à vivre selon les préceptes de J.-C. peuvent avoir de l'inquiétude au sujet de l'opposition qui paraît exister entre cette parole du Sauveur, sur l'indissolubilité du mariage et cette autre parole par laquelle il ordonne de haïr ses proches et son épouse... Pour comprendre le vrai sens de ces paroles et voir comment elles se concilient, à la suite du Sauveur, mettons-nous en regard du royaume des cieux où il appelle ses disciples, et qu'il nous représente délivré des servitudes de la vie présente. *Dans la résurrection*, dit-il, *il n'y a plus de mariage,*
XXII. *mais tous seront comme les Anges de Dieu.* Il faut que celui qui, dans cette vie, se prépare au royaume des cieux, haïsse ces servitudes. C'est pourquoi si j'interroge un vrai chrétien engagé dans dans le mariage, et que je lui demande s'il veut, dans le royaume des cieux, user du mariage, se souvenant des promesses de Dieu par lesquelles ce corps corruptible doit revêtir l'incorruption, soulevé par ses aspirations surnaturelles, il me répondra avec indignation qu'il ne le veut pas. Et si je lui demande s'il veut que son épouse, après avoir reçu cette transformation angélique, vive avec lui, il me répondra avec un grand amour : Oui, je le veux. Ainsi le vrai chrétien aime la créature de Dieu dont il désire la rénovation et la transformation et il hait les servitudes de la chair. Oui, il y a des choses que le chrétien hait en ceux qu'il aime et qu'il désire voir venir avec lui à la possession des joies éternelles; et plus il aime, plus il hait ce qui fait obstacle. » C'est ainsi que Aug. ut supr. n. 40 et 41.
l'on peut, en même temps. aimer et haïr. Heureux ceux qui, dans leurs affections, savent toujours se mettre au point de vue de l'éternité !

Il est à remarquer que l'indissolubilité du mariage, qui a été établie par J.-C. en termes si formels, n'existe que dans l'Eglise catholique. Les sectes protestantes et l'église Grecque ont sacrifié la doctrine de J.-C. aux passions humaines ; pour être fidèle à son maître, l'Eglise catholique a soutenu les plus rudes combats, preuve qu'elle est l'épouse véritable, l'aide donné par Dieu à celui qui veut être le père des âmes, le nouvel Adam.

Que toute âme chrétienne se rappelle que le lien indissoluble du mariage signifie un lien d'un ordre plus élevé, l'union qui existe entre J.-C. et toute âme baptisée : les âmes qui sont entrées dans

dans ce bienheureux contrat doivent garder la foi à J.-C et ne faire jamais divorce avec lui. « Pour cela il faut éviter jusqu'aux moindres choses qui déplaisent à l'époux céleste. Ce ne sont pas seulement les ruptures qui sont à craindre dans les mariages, mais encore les moindres froideurs. Tout va au divorce si on n'y prend garde : et il faut promptement réparer les moindres négligences : la délicatesse de l'époux en est blessée, l'amour refroidi s'éteint bientôt. »

Bossuet. Médit. sur l'Ev. 15e j.

CVIII

4e précepte élevant la perfection de la justice chrétienne : le serment

Vous avez entendu qu'il a été dit aux Anciens: Vous ne vous parjurerez point, mais vous tiendrez les serments que vous avez faits devant le Seigneur. Et moi je vous dis de ne jurer en aucune manière. Matth. 33-3

CARACTERE SACRÉ DU SERMENT

Il faut qu'à certains moments la parole de l'homme se revête d'une gravité particulière, et le grand moyen de donner de la gravité à la parole humaine a été de tout temps de la revêtir de la forme du serment : car le serment fait intervenir, en attestation de la vérité affirmée, la divinité ou quelque puissance surnaturelle. Aussi le parjure a toujours été regardé comme un crime : c'est offenser gravement la vérité suprême que de la faire intervenir en faveur du mensonge ; par là on s'expose à son courroux ou à celui de la puissance surnaturelle qu'on a mise en jeu. Il est facile de comprendre que la Loi ait dit : *Vous ne serez point parjure, mais vous tiendrez les serments que vous avez faits devant le Seigneur.* N.-S. J.-C. veut davantage.

TENDANCE DE L'HOMME AU SERMENT

L'homme a une tendance à relever sans cesse ses paroles, parce qu'il se défie, soit de l'autorité avec laquelle se présente sa parole, soit de la croyance que lui donnera le prochain ; et pour donner plus d'autorité à sa parole, il est porté à y joindre le serment qui la revêt d'un caractère sacré ; il est porté aussi, quand il dit des paroles de colère, pour leur donner plus de force, à y joindre l'imprécation. J.-C., pour relever le respect dû à Dieu, le respect dû au prochain et le respect que l'homme se doit à lui-même, met ses disciples en garde contre ce travers : *Et moi je vous dis de ne jurer en aucune manière.*

Interdit-il de jurer en quelque circonstance que ce soit, comme

l'ont prétendu certains hérétiques ? Quand notre témoignage peut avoir des conséquences graves, si l'autorité juridique le requiert, interdirait-il de faire intervenir celui qui connaît tout et qui au dernier jour *manifestera les secrets des cœurs ?* Après dix-neuf siècles de christianisme, *la religion du serment*, comme l'appelait S. Hilaire, existe encore chez tous les peuples. S. Paul, en plusieurs circonstances solennelles, ne craignait pas de prendre Dieu à témoin de la vérité des choses qu'il annonçait. Et Jésus lui-même, quand il est adjuré au nom de Dieu par le grand prêtre de dire s'il est vraiment le Fils de Dieu, répond à cette adjuration, faisant ainsi un vrai serment. « Pourquoi donc J.-C. nous défend-il de jurer, demande S. Augustin, quand Dieu lui-même a juré ? Ce n'est pas un péché de jurer le vrai, mais c'est un grand péché de jurer le faux : et celui-là n'est pas exposé à ce péché qui ne jure jamais, tandis que celui qui jure le vrai s'expose aux faux serments... Dieu a fait un serment, c'est vrai ; il peut faire des serments en sécurité celui qui ne peut mentir et lui seul peut le faire. Quand vous faites un serment, vous prenez Dieu à témoin, et comme vous vous trompez facilement, souvent vous prenez celui qui est la vérité à témoin de votre erreur. Ainsi donc, sans le vouloir, l'homme est parjure, quand il jure ce qu'il pense être le vrai... En nous défendant de jurer, J.-C. nous défend de marcher sur le bord de l'abîme pour que nous n'y tombions pas. » « Il faut donc ainsi entendre cette défense, que l'on n'aime et qu'on ne prenne l'habitude de jurer : il faut comprendre que le serment doit être employé non dans les choses bonnes, mais seulement dans la nécessité, quand il est absolument nécessaire que l'on croie ce que nous disons. »

QUAND EST-IL PERMIS DE JURER ?

Aug. serm. 307. c. 3.

J.-C. NOUS MET EN GARDE CONTRE LA TENDANCE AU SERMENT

Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. c. 17. n. 51.

S. Augustin avoue qu'il avait autrefois cette habitude, et que par la grâce de Dieu il s'en était tellement défait que rien ne lui était plus facile que de ne jamais dire de parole de serment. Oh ! si on craignait Dieu ! ajoutait-il.

« La justice des Pharisiens étant donc de ne point se parjurer, celui-là la confirme qui défend de jurer, c'est là la justice du royaume des cieux. De même que celui qui garde le silence ne peut mentir, celui qui ne jure point ne peut se parjurer. »

Aug. ib.

Désormais le serment ne sera fait que dans les cas de nécessité, à la réquisition de l'autorité juridique. Il a été dit : *Vous ne tuerez point.* Toutefois la mort d'un homme quand elle se fait au nom de la justice peut être légitime : de même le serment, quand il est requis par les juges pour des intérêts graves ; et le chrétien ne l'emploiera plus inconsidérément pour relever sa parole : dans ces conditions il aura une bien plus grande valeur.

Les Juifs juraient non pas seulement par Dieu, mais par les créatures. S. Jérôme affirme que Dieu n'avait autorisé les serments faits par son nom, que pour empêcher les serments faits

par le nom des créatures, et qui étaient imprégnés d'une sorte d'idolâtrie. « Ils se croyaient liés, dit S. Augustin, par le serment fait au nom de Dieu, mais ils croyaient n'être pas parjures en faisant un faux serment par les créatures. J.-C. détruit cette fausse casuistique en montrant la majesté de Dieu empreinte sur toute la création. C'est pourquoi il leur ordonne de **ne jurer ni par le ciel, parce qu'il est le trône de Dieu, ni par la terre, parce qu'elle est l'escabeau de ses pieds, ni par Jérusalem, parce qu'elle est la cité du grand roi, ni par notre propre tête,** (ou le jugement d'exécration où l'on dit : Que je périsse si cela n'est pas!) **parce que nous n'avons pas le pouvoir de rendre blanc ou noir un seul de nos cheveux.** Tout serment nous lie à l'égard de Dieu, qui, d'une façon ineffable, possède toutes choses et est partout présent. » Ainsi Jésus nous montre que ces serments en remontant jusqu'à Dieu ne sont point sans valeur, qu'il ne faut point les faire à la légère, ou plutôt comme l'affirme S. Jérôme, il semble les condamner d'une façon absolue.

Hieron. h. l. — Aug. ut supr. n. 52. — Matth. V 35 36.

Cette parole du Sauveur devrait être toujours présente à l'esprit de ces chrétiens qui, pour donner plus de force à leurs affirmations y mêlent souvent des expressions qui leur donnent la forme de serments, leur foi, leur honneur, ou quelque nom plus ou moins sonore. Que ces expressions aient la forme du serment ou de l'imprécation, elles sont un manque de respect à l'égard des créatures dont nous semblons disposer en maîtres, manque de respect qui remonte jusqu'au créateur.

LA SIMPLICITÉ DU LANGAGE

Que votre langage soit : Cela est, ou cela n'est pas. « Je trouve, dit Bossuet, cet endroit, un des plus touchants de la doctrine chrétienne, parce que le Fils de Dieu y établit la plus aimable de toutes les vertus qui est la sincérité. Un chrétien ne ment jamais. » « Ceux qui vivent dans la simplicité de la foi, dit S. Hilaire, n'ont pas besoin de faire des serments ; avec eux, toujours le oui est le oui, le non est le non ; et par là leurs œuvres et leurs paroles sont toujours dans le vrai. » « La parole d'un chrétien, dit S. Jérôme, doit être un serment ; et c'est à cause de cela que l'Evangile repousse le serment. » « Le Sauveur, dit S. Chromace, nous défend non pas seulement de nous parjurer, mais encore de jurer, de peur que nous ne paraissions dire la vérité seulement lorsque nous jurons. » S. Bernard disait d'un chevalier de son temps que chacune de ses paroles était comme un serment. On doit pouvoir dire cela de la parole de tout vrai chrétien, car il doit ressembler à *celui qui jamais ne mentit*, comme disaient de Dieu nos ancêtres les chevaliers.

Matth. V. 37. — Bossuet. Médit. sur l'Ev. 16e j. — Hilar. in Matth. c. 4. n. 23. — Chromat. h. l. — Simpliciter dicere jurare erat.

ELLE DONNE DU POIDS A LA PAROLE

« On jure par le nom de Dieu, dit Bossuet, et on le prend à témoin, afin que notre parole, faible par elle-même, devienne ferme et inviolable par l'interposition du nom de Dieu. Mais si nous sommes remplis de Dieu, et revêtus de J.-C., la vérité est en

nous ; et nos discours étant fermes par le mérite de la source d'où ils sont partis, ne demandent pas d'être appuyés par la religion du serment. » Que le chrétien apparaisse donc tellement rempli de Dieu et revêtu de J.-C. que ses paroles apparaissent prononcées devant Dieu et confirmées par son autorité ! Bossuet. ut supr.

Tout ce que l'on dit en plus vient du mal, (*ou* **du malin**). « Le Sauveur, remarque S. Augustin, ne dit pas que ce qui est en plus est mal, mais que cela vient du mal. Quand vous faites un serment par nécessité, vous ne commettez pas le mal, mais cette nécessité où vous êtes vient d'un mal, de l'infirmité de votre frère, » et de tant de mensonges qui se sont mêlés à la parole humaine et lui ont enlevé son crédit. ità Chromat. Euthym. Theophyl. Aug. de serm. Dom. in m. c. 17. n. 51.

« Revenons donc à l'origine... N'exagérez point : *ne jurez point* ; c'est une partie de cette douceur dont il est dit : *Bienheureux ceux qui sont doux !* Ce que vous direz de plus fort que la simple affirmation ou négation, ne serait pas nécessaire si les cœurs étaient bien disposés. Soyez de votre côté dans cette disposition : et s'il faut aller au delà, que ce soit uniquement pour les autres qui ont besoin d'être poussés plus fortement. »

.V. 7. « Renouvelez-vous, *quittez le vieux levain.* Le méchant est menteur, parce qu'il a intérêt de cacher et de déguiser ce qu'il fait. *Revêtez-vous de l'homme nouveau qui est J.-C., qui est créé*
IV. 24. *selon Dieu, en justice, et dans la sainteté de la vérité.* Ainsi quittant le mensonge qui ne convient qu'au mauvais qui veut se cacher : *Dites-vous la vérité les uns aux autres, parce que vous*
.25. *êtes membres d'un même corps.* » Bossuet. ut supr.

DIFFICULTÉS ET GRANDEURS DE CES RÉFORMES

« Il faut reconnaître, dit S. Augustin; que rien n'est plus laborieux que cette réforme des habitudes mauvaises qui exige de la part du chrétien la mise en œuvre de toutes ses forces et de toute sa vigilance. Qu'il se sépare de tout ce qui est un obstacle au royaume des cieux, et qu'il ne se laisse pas vaincre par la douleur des déchirements : que dans la foi conjugale, il supporte toutes les contrariétés qui ne sont point l'infidélité, par exemple, la stérilité, la laideur, la faiblesse... Que non seulement, il ne repousse pas l'épouse affectée de ces défauts, mais encore, s'il se trouvait libre, qu'il ne songe point à épouser l'épouse séparée de son mari, belle, pleine de santé, riche, féconde : à plus forte raison qu'il s'abstienne de tout commerce illicite, et se maintienne pur de toute souillure. »

« Qu'il dise la vérité et qu'il donne de l'autorité à sa parole non par des serments répétés, mais par la probité de sa vie. Que fortement établi dans la citadelle de la milice chrétienne, il sache écraser la foule innombrable des habitudes mauvaises, dont quelques-unes seulement ont été rappelées pour que l'attention se portât sur toutes les autres. »

« Mais qui pourra entreprendre de tels travaux, si ce n'est celui

qui est dévoré par une telle faim et une telle soif de la justice qu'il regarde la vie dans laquelle on ne peut trouver l'apaisement de cette faim et de cette soif comme n'étant pas une vie. Mais une fois que l'on sent en soi cette faim et cette soif, on ne recule devant aucune violence à se faire ; car on sait qu'il s'agit de conquérir le royaume des cieux. »

Aug. ut supr. c. 18. n. 54.

CIX

5e précepte élevant la perfection de la justice chrétienne : Ne pas se venger

Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent. Mais moi je vous dis de ne pas résister au méchant. Matth. V.

Voici un des préceptes de la Loi nouvelle qui ont excité le plus d'étonnements, mais aussi un de ses préceptes les plus caractéristiques, où se manifeste son amour invincible du bien, et qui constitue une de ses forces principales pour le bien.

Après nous avoir appris à ne commettre aucune injure envers le prochain, le Sauveur apprend à ses disciples comment ils doivent se comporter à l'égard de l'injure reçue.

LA LOI DU TALION. — SON UTILITE

La Loi ancienne était basée sur la justice stricte ou la loi *du talion*. Telle doit être la loi dans les sociétés qui s'organisent : il faut y faire entrer le sentiment de la justice. Malgré son apparence de dureté, la loi du talion avait sa réelle utilité : elle n'était pas seulement une défense contre le crime, elle était aussi une défense contre les vengeances privées, et contre l'excès de la vengeance ; car elle devait être appliquée non par la personne lésée, mais par les pouvoirs publics. « Il y a donc dans cette loi, dit S. Jean Chrysostôme, non un excès de sévérité de la part de Dieu, mais une véritable bonté. Dieu n'a pas établi cette loi pour que nous nous arrachions les yeux mutuellement, mais pour nous détourner de la faute par la crainte d'un traitement semblable... Si toute loi était abrogée, abrogé tout châtiment, si toute liberté était laissée aux criminels, ce serait la ruine universelle. » « En disant *œil pour œil*, la Loi, dit S. Jérôme, ne se proposait point d'enlever l'autre œil, mais de les sauvegarder tous les deux. »

Chrys. Homil. 16 in Matth. n. 6.

Hieron. h. l.

« La perfection de la Loi ancienne, dit S. Augustin, était de maintenir la justice vindicative dans la mesure vraie ; et c'était là déjà un grand pas. Car celui-là ne se rencontre pas facilement qui, ayant reçu un coup ou une injure, ne réponde par des coups

ou des injures plus graves, soit que la colère l'emporte à cet excès, soit qu'on trouve juste de frapper plus fortement celui qui a frappé le premier. La loi du talion veillait à ce que le châtiment ne dépassât pas la faute... Elle avait donc pour effet, non pas de réveiller ce qui était éteint, mais d'empêcher l'incendie allumé de s'étendre trop loin. » Aug. de serm. D. in mont. l. 1. c. 19. n. 56. Id. C. Faust. l. 19. c. 23.

LA VINDICTE PUBLIQUE

J.-C. n'interdit pas le châtiment qui doit empêcher la diffusion du mal ; il n'interdit pas à l'autorité, chargée de la vindicte publique, d'exercer ses fonctions. « Quel homme, dans son bon sens, pourrait dire à ceux qui sont au pouvoir : Que les hommes soient impies ou religieux, cela ne vous regarde pas. C'est comme si on osait leur dire : Qu'ils aient des mœurs ou n'en aient pas, cela n'est pas votre affaire. A la vérité, il vaut mieux être conduit à Dieu par la persuasion que par la crainte : mais il a été utile à beaucoup d'être aidés d'abord par la crainte. » Aug. Ep. 185. ad Bonifac. n. 20 et 21.

Mais il veut déjà, qu'en inspirant la crainte, en imposant le châtiment, les détenteurs de l'autorité aient en vue, non une œuvre de justice, la justice appartient à Dieu, mais l'amendement du coupable, et qu'ils appliquent le châtiment avec un véritable amour du coupable. « La vengeance qui travaille à la correction, dit S. Augustin, fait partie de la miséricorde : et celui-là seul est apte à l'exercer qui sent l'amour l'emporter sur la colère. On ne croira jamais que des parents qui corrigent leur enfant coupable, pour qu'il ne pèche plus, agissent par haine. Nous devons imiter l'amour du Père céleste, et cependant le Prophète a dit de lui :
III. 12. *Celui qu'il aime il le châtie*. On exige donc de celui qui inflige le châtiment ces deux conditions, qu'il en ait le pouvoir, et qu'il l'inflige avec l'amour du père pour ses enfants. Cet exemple nous fait comprendre qu'il est quelquefois meilleur d'infliger une punition à une faute commise que de la laisser impunie. » Id. de serm. D. in m. l. 1. c. 20. n. 63.

« C'est ainsi que des saints, comme Elie, n'ont pas craint d'infliger la mort pour empêcher le péché. Quand des disciples du Sauveur invoquent ce fait pour agir de même, Jésus condamne, non l'acte du Prophète, mais l'esprit de vengeance de ses disciples qui veulent non amender des coupables, mais satisfaire leur colère. Quand ils auront reçu l'Esprit S[t], ils accompliront encore de ces actes d'autorité, par exemple dans la punition d'Ananie, mais avec quelle réserve, et quand ils y seront forcés par le bien général. » Ib. n. 64. trad. abrég.

LA VENGEANCE PERSONNELLE

« Toutes les fois qu'il s'agit d'infliger un châtiment, dit S. Augustin, un chrétien doit veiller à se garder exempt de toute rancune, disposé même à souffrir encore, et alors seulement, par conseil, par autorité ou par la force, procéder à la correction. » Ib. n. 66. Il faut que jamais, dans cette correction, il n'entre l'ombre d'une vengeance personnelle.

Les Apôtres ont transmis avec grande autorité les préceptes

du Sauveur au sujet de la vengeance. L'Apôtre S. Paul, l'homme au cœur ardent, à l'âme si fière, écrivait aux fidèles de Rome : *Ne rendez à personne le mal pour le mal; pensez à faire le bien non seulement devant Dieu, mais devant les hommes. Ne vous défendez pas, mais laissez passer la colère, car il est écrit : C'est à moi, dit le Seigneur, qu'appartient la vengeance.* Et dans cette patience invincible il leur faisait entrevoir la victoire définitive et complète du bien sur le mal : *Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais sachez vaincre le mal par le bien.*

Rom. XII. Ib. 19. Ib. v. 21

Et l'Apôtre S. Pierre, en engageant les fidèles à ne rendre jamais que le bien pour le mal, leur rappelait l'exemple du Christ *qui, pendant qu'on le chargeait d'injures, ne répondait point par l'injure, mais se livrait à quiconque le jugeait injustement*, et par là se chargeait de tous nos péchés pour les expier.

I. Petr. 23.

En acceptant avec soumission et amour la doctrine du Sauveur, les docteurs ont compris combien elle contribuait à l'élévation de de l'homme et quelle puissance elle lui donnait pour le bien.

STÉRILITÉ DE LA VENGEANCE

Ils ont vu avec S. Augustin, que la vengeance ne remédiait à rien. « A quoi cela vous servira-t-il, qu'étant frappé, vous frappiez à votre tour ? Votre blessure en sera-t-elle guérie ? L'âme enflée cherche de telles consolations, mais l'âme saine et forte n'y trouve aucune joie ; elle juge qu'il vaut mieux supporter avec miséricorde la faiblesse d'autrui que de chercher dans le mal d'autrui un remède à sa peine, peine à laquelle d'ailleurs elle est peu sensible. »

Aug. ut supr. c. 20. n. 62

FAUX PRÉTEXTES DE LA VENGEANCE

Ils ont vu que, si la vengeance souvent se couvre du nom de la justice, celui qui a un grand amour de la justice doit s'abstenir de la vengeance. « Bien des offenses que nous avons subies nous ont été attirées par nous-mêmes, dit Tertullien ; il est donc juste que nous sachions les supporter. Et s'il est à croire que certaines souffrances nous sont infligées par Dieu lui-même, n'est-il pas juste d'apporter à Dieu l'hommage d'une patience parfaite ? N'est-ce pas un honneur, ne doit-ce pas être pour nous une joie d'être frappés par Dieu ? O bienheureux ce serviteur à la correction duquel Dieu s'emploie lui-même, contre lequel il daigne s'irriter, à qui il ne ménage point la vérité. »

Tertull. de patientiâ. c. 11.

LA VENGEANCE N'APPARTIENT QU'A DIEU

Celui qui a un grand amour de la justice se rappelle que Dieu seul a le droit de juger et il s'en remet au jugement de Dieu. « Quel honneur rendrons-nous encore à Dieu, dit Tertullien, si nous nous faisons nous-mêmes les arbitres de notre défense ?... Ne s'est-il pas réservé le droit de punir quand il a dit : *A moi la vengeance ?* »

Ib. c. 10.

Dieu veut bien avoir avec nous des rapports continuels, il veut s'occuper de tous nos intérêts. « Si nous remettons entre ses mains les offenses que nous avons reçues, il en sera le vengeur ; les pertes que nous subissons, il saura les réparer ; les souffrances que nous

endurons, il les guérira ; notre mort, il saura nous ressusciter. » Il est donc de notre intérêt de tout remettre entre les mains de Dieu. ib. c. 35

VRAI CARACTÈRE DE LA VENGEANCE

Ils ont vu que dans la vengeance, sous les couleurs de la justice dont elle se couvre, se cache souvent la méchanceté. « A ceux qui sont encore dans les ténèbres, la vengeance paraît une consolation ; devant la vérité, elle est repoussée comme une œuvre de méchanceté. » ib. c. 10.

De quelque façon qu'elle s'accomplisse, par les paroles ou par les actes, la vengeance souille celui qui s'y abandonne. « Si je frappe par la parole, dit Tertullien, quel cas ai-je fait de la doctrine de mon maître qui déclare que l'homme est souillé non par le contact avec des êtres impurs, mais par la parole qui sort de sa bouche ? » Et si je me suis vengé avec la main, ne dois-je pas regarder avec horreur cette main qui a fait acte de cruauté ? ib. c. 7.

GRANDEUR DE L'HOMME QUI RENONCE A TOUTE VENGEANCE

Ils ont vu qu'il y avait de la grandeur à se mettre au-dessus de toute pensée de vengeance, et que l'homme devenait véritablement digne de Dieu. « Savoir se mettre au-dessus de l'injure, c'est, dit Tertullien, se rendre invulnérable. Toute injure, de fait ou de parole, qui s'attaquera à la patience sera comme le trait qui vient s'émousser contre le rocher. » ib.

Tertullien me parle encore d'une autre joie que donne cette résolution bien arrêtée de ne point se venger, la joie de faire sentir à notre ennemi que ses coups ne portent pas et que nous ne nous occupons pas de lui. Mais je crains que dans ce dédain, il n'y ait de l'orgueil, et je préfère écouter les Pères qui me parlent de la puissance conquérante du pardon.

LES FRUITS D'UNE TELLE VERTU

Il est impossible que le méchant à qui on n'oppose qu'une patience invincible, une patience qui ne répond que par des paroles de pardon et de bonté, ne rentre pas en lui-même et ne soit pas touché de tant de vertu ? « Devant une telle disposition, dit S. Ambroise, la colère de celui qui s'est irrité contre nous ne tombera-t-elle pas ? Et par votre patience, en amenant celui qui vous a frappé à se repentir, ne le frappez-vous pas plus fort qu'il ne l'a fait lui-même ? Par là vous aurez repoussé l'injure et mérité la grâce » Ambros. in Luc. l. 5. n. 76.

SA PUISSANCE CONQUÉRANTE

« C'était bien là, dit S. Cyrille, la doctrine dont il fallait armer ceux que Jésus envoyait conquérir le monde au salut. S'ils avaient voulu répondre à l'outrage par la vengeance, ils n'auraient pu amener les hommes à la connaissance de la vérité. » Et ceux qui voudront s'associer à leur œuvre, devront s'associer à leur vertu. « J.-C. veut, dit S. Justin, que par la patience et la douceur nous inspirions aux méchants la pensée de s'éloigner de la violence. Et je pourrais vous prouver, ajoutait-il en s'adressant aux payens, par l'exemple de ce qui est arrivé chez vous que c'est là une voie Cyrill. Cat. Græc. PP.

efficace pour conduire à la vertu. Combien ont été convertis par la
Justin. Apol. 1. n. 16. vertu des chrétiens ! »

C'était le moyen de détruire le mal jusque dans ses racines. « La Loi, dit S. Jérôme, corrigeait la faute en lui infligeant la
Hieron. h.l. peine ; ici les racines même de la faute sont extirpées. » « Ne guérissez pas le mal par le mal, dit S. Basile, et ne cherchez pas à l'emporter les uns sur les autres par le mal que vous vous ferez ; car dans les méchantes querelles, c'est le vainqueur qui est le plus misérable : il s'en va avec une faute plus grande. N'augmentez donc pas la somme de mal qui existe : un homme irrité vous a injurié ? Arrêtez le mal par votre silence... Il vous a maudit ? Bénissez. Il vous a frappé ? Faites acte de force en le supportant. Il vous a méprisé ? Pensez que vous n'êtes que poussière et que vous retournerez à la poussière. Celui qui à l'avance aura su se prémunir par ces raisons, trouvera que l'injure est au-dessous de la réalité. »

« N'est-ce pas réduire votre ennemi à l'impuissance si vous vous
Basil. adv. iratos. n. 3. rendez invulnérable à l'injure ? En réalité l'injure ne vous atteint pas, et quand vous vous irritez contre l'injure, vous vous rendez semblable à ces chiens qui mordent la pierre qui leur a été
Id. ib. n. 6. lancée. »

« N'enrichissez-vous pas votre couronne si vous faites de la folie d'autrui un exercice de sagesse ? C'est pourquoi si vous m'en croyez, vous ajouterez toujours quelque chose à l'injure qui vous a été adressée. »

« Quand donc vous vient la tentation de répondre par l'injure, demandez-vous si vous voulez vous rapprocher de Dieu par la
Ib. n. 3. patience ou vous rapprocher de votre ennemi par la colère. »

« Rappelez-vous plutôt que votre ennemi se repentira de ses paroles, et que vous, vous ne vous repentirez pas de votre
Ib. vertu. »

« Ayez plutôt pitié de votre frère, car s'il meurt dans son
Ib. n. 6. péché, il sera condamné au feu avec Satan. »

L'UNION AVEC J.-C. « Et si on vous traite avec une extrême injustice, comme un pauvre, comme un fou, si on vous soufflette, qu'on vous crache au visage, qu'on déchire vos vêtements, n'a-t-on pas traité ainsi votre Maître ? Vous n'avez pas encore été condamné à mort, vous n'avez pas été crucifié ; il vous manque encore beaucoup pour arriver à
Ib. n. 4. une ressemblance complète. »

« Vous dites peut-être, quand on vous propose l'exemple de Jésus crucifié pardonnant à ses bourreaux : Il était Dieu, lui ; moi, je suis un homme faible qui ne puis commander à mon ressentiment. C'est vrai, vous répondrai-je ; le cœur humain est enclin au péché ; mais vous avez avec vous le secours de Dieu, vous avez Dieu lui-même au-dedans de vous par l'Esprit S[t] ; il vient vous fortifier pour résister à la tentation et faire le bien. *Ne*

vous laissez donc pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal
III.21. *par le bien.* » Et le moyen d'attirer en nous la grâce Dieu, c'est de pratiquer à l'honneur de Dieu ces actes de pardon « de supporter, dit S. Augustin, la faiblesse des autres, afin que Dieu vienne en aide à notre faiblesse. »

Cyrill. in Luc. VI. 27.

Aug. de serm. Dom. in mont. l. 1. c. 18. n. 55.

N. S. a fait une grande chose en son disciple en l'amenant à s'abstenir de toute vengeance par respect pour Dieu, par respect pour lui-même, par amour pour le prochain ; il veut plus encore : il veut que son disciple, après une première offense supportée et pardonnée, soit disposé à supporter et à pardonner toujours. Et pour nous indiquer dans quelles dispositions il doit se trouver à l'égard des offenses à supporter, il établit trois suppositions se rapportant à des offenses capables de révolter la nature.

UNE HUMILIATION

Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui
V.39. **l'autre joue.**

Et si quelqu'un vous traduit en jugement pour vous en-
40. **lever votre tunique, abandonnez-lui encore votre manteau.** Il avait déjà recommandé, remarque S. Jean Chrysostôme, d'être conciliant avec son adversaire. « Il est difficile, dit l'*Opus imperfectum*, de passer par un procès sans commettre de faute : on commence un procès par intérêt, on le continue par orgueil ; ne vaut-il pas mieux dès le commencement se mettre à l'abri de ces fautes. » Ici il va plus loin, et il veut que l'on donne à cet adversaire processif plus qu'il ne demande.

Opus imperfect. Homil. 12. Chrys. Homil. 18 in Matth. n. 2.

Et si quelqu'un veut vous faire faire mille pas de corvée,
41. **faites-en encore deux mille avec lui.** (1)

Le soufflet sur la joue est l'outrage par excellence. Le soufflet sur la joue droite, c'est, dit S. Augustin, le mépris infligé au chrétien pour sa plus haute noblesse, pour sa qualité de chrétien. Celui qui sait accepter ce mépris doit être disposé à accepter tout autre mépris qui sera nécessairement moindre.

Si comme S. Paul parlant avec fermeté au grand prêtre qui l'avait fait souffleter, et dans une autre circonstance se réclamant de sa qualité de citoyen romain pour se soustraire au supplice des verges, si comme J.-C. faisant remarquer au valet du grand prêtre, qui l'avait souffleté, son injustice, un chrétien sait faire une remontrance à celui qui le frappe, à l'exemple de l'Apôtre, à l'exemple surtout de N. S. J.-C., qui était prêt non seulement à tendre l'autre joue, mais à être flagellé dans tout son corps pour le salut de tous, un chrétien au milieu de l'outrage doit être disposé à tout et

---

(1) C'était l'*Angarie*, que Cyrus avait instituée en faveur des courriers qu'il avait établis dans son empire, et qui fut continuée par ses successeurs ; de là le mot *Angariare*. C'était une corvée humiliante qui ne pouvait être établie que dans ces pays d'Orient habitués à la servitude ; elle y existe encore.

Aug. ut supr. n. 53. Trad. abrég.

chanter avec le Prophète : *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt.*

Oui, nous devons être prêts à l'humiliation pour attester que toute notre gloire est en Dieu.

UNE INJUSTICE

Le second exemple donné par N. S. se rapporte aux biens extérieurs. Cicéron dans sa sagesse un peu terre à terre avait vu qu'il était souvent avantageux de se montrer conciliant en ces sortes de matières. « Ce n'est pas seulement de la libéralité, disait-il, c'est de l'intérêt bien entendu. » Mais combien la pensée de N. S., voulant qu'on sacrifie joyeusement les biens temporels, pour attester qu'il n'y a d'autres richesses que les richesses éternelles, est supérieure à celle du philosophe ! Quelques années après que J.-C. eut donné ces enseignements, S. Paul félicitait les Hébreux convertis d'avoir édifié le monde par leur patience dans les opprobres et d'avoir ensuite avec joie accepté la spoliation de leurs biens, parce que, ajoutait-il, *vous saviez que vous possédez une richesse meilleure et permanente,* la richesse du ciel. Hebr. X.

Cicero. de Offic. l. 2. 18.

Mais déjà certaines richesses que l'on trouve sur terre, les richesses de la vertu, de la patience, ne méritent-elles pas que pour elles on sacrifie toutes les richesses de la terre ? « Que toutes les richesses de la terre périssent, s'écriait Tertullien, pour que je puisse posséder les richesses de la patience. »

Totum licet sæculum pereat, dum patientiam lucrifaciam. Tertull. de patient. c. 6.

UN ACTE DE TYRANNIE

Enfin nous sommes exposés de la part des méchants à des exigences tyranniques, et elles révoltent peut-être plus que tout le reste. N.-S. ne veut point que nous les subissions d'une façon passive, mais qu'allant au devant des désirs injustes, nous fassions trois fois plus qu'on ne nous demande ; comment la tyrannie ne serait-elle point vaincue par une telle grandeur d'âme ?

TOUTE ŒUVRE DE PATIENCE DOIT ÊTRE ŒUVRE DE MISÉRICORDE

Mais la pratique de tels préceptes est-elle compatible avec le bien public ? C'est un devoir pour l'autorité de réprimer les désordres, dans l'intérêt de tous. « C'est quelquefois même un devoir pour les particuliers, observait avec justesse S. Grégoire, de s'opposer aux ravisseurs parce qu'ils se nuisent à eux-mêmes ; alors c'est l'amour que nous leur portons plus que l'attache à nos biens qui nous fait agir. » Et en toute circonstance, que nous cédions ou que nous résistions, nous devons chercher uniquement le bien des coupables. « Quand les médecins sont frappés par les malades en délire, dit S. Jean Chrysostôme, c'est alors qu'ils ressentent dans le cœur la plus grande compassion, et qu'ils cherchent leurs remèdes les plus puissants. Il faut avoir des pensées semblables à l'égard de ceux qui nous persécutent et n'avoir pas de cesse qu'ils n'aient vomi leur bile. Alors ils vous rendront grâces et Dieu vous récompensera d'avoir délivré votre frère d'une grave maladie. »

Gregor. Moral. l. 31. c 18. n. 22.

Chrys. Homil. 18 in Matth. n. 1.

« Que ce soit là une œuvre de miséricorde, dit S. Augustin, ceux-là le sentent qui soignent comme de petits enfants leurs amis malades, ont beaucoup à souffrir d'eux, et sont disposés à souffrir encore jusqu'à ce que leur maladie soit passée. Quand Jésus, le médecin des âmes, formait des hommes à guérir le prochain, que pouvait-il leur conseiller de meilleur, sinon de supporter avec calme les infirmités de ceux dont ils devaient procurer le salut? Car toute méchanceté vient d'une faiblesse de l'âme. » Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. c. 19. n. 57.

« Avant tout, l'homme juste et pieux, disait encore S. Augustin, doit être prêt à supporter la malice de ceux qu'il veut rendre bons, afin que le nombre des bons s'augmente, plutôt que de s'adjoindre aux méchants, en participant à leur malice et d'en augmenter ainsi le nombre. »

« Mais toutes ces dispositions doivent être au dedans, dans la préparation du cœur, plus encore que dans les actes; il faut qu'au-dedans on garde toujours la patience avec la bienveillance; qu'extérieurement on fasse toujours ce qu'il y a de meilleur pour ceux dont on doit procurer le bien. » Aug. Epist. 138. ad Marcellin. n. 12 et 13.

L'ESPRIT CHRETIEN DANS LE POUVOIR

Il est bon que les pouvoirs publics s'inspirent de ces idées. « Si l'Etat garde ces préceptes de J.-C., dit S. Augustin, les guerres elles-mêmes seront pénétrées d'un esprit de bienveillance, pour veiller aux intérêts des vaincus et les faire entrer dans une société pacifiée par la justice et la religion. C'est uniquement pour leur bien que l'on doit dompter ceux qui se servaient de leur liberté pour le mal. » Id. ib. n. 14.

C'est en suivant ces préceptes que les détenteurs du pouvoir se montreront enclins à la clémence. « Chez les Gentils eux-mêmes, dit S. Augustin, le pardon des injures faisait partie de la grandeur d'âme, et Cicéron, exaltant César, disait qu'il ne savait oublier qu'une chose, les injures. Si ce précepte était mieux pratiqué, ajoutait le grand docteur, il formerait des hommes plus grands que Romulus, Numa et Brutus. » ib.

« Mais presque tous nous agissons contre ce précepte, dit S. Basile, et surtout ceux qui sont élevés en pouvoir et en dignité, regardant comme des ennemis non seulement ceux qui leur ont adressé un outrage, mais encore ceux qui ne leur ont point rendu le respect auquel ils prétendaient. C'est un grand déshonneur pour le prince d'être prompt à la vengeance. » Basil. In v. 3. c. Isaï.

« Ne regardons pas ces préceptes comme impossibles, dit S. Jean Chrysostôme. Si nous voulons les observer, nous verrons qu'ils sont utiles, utiles aux autres, utiles à nous-mêmes, et qu'ils sont faciles... C'est alors que nous serons vraiment le sel de la terre, comme le veut N.-S., le sel qui se conserve lui-même et conserve les substances auxquelles il se trouve mêlé. »

« Comme vous serez grand quand vous offrirez vous-même ce

que l'on voulait vous ravir. Par votre douceur, faites donc que le péché de votre frère devienne en vous libéralité. »

« Quand au lieu de se laisser accabler par les calomnies, les meurtrissures, la spoliation, on se montre plus fort que tout cela, et que l'on sait donner plus que n'exige l'injustice armée de violence, quelle âme on se fait ! »

Chrys. Homil. 18 in Matth. n. 3.

« Et une telle patience finit par toucher le cœur de votre ennemi. »

DE TELS SENTIMENTS ACCUSENT UNE ACTION SURNATURELLE

Car il est obligé de reconnaître en vous la présence d'un plus grand que vous.

Chrys. ib.

Tout cela n'est possible que par l'action en vous de celui qui s'est fait homme pour accomplir toutes ces choses. « N.-S., dit S. Ambroise, a fait tout ce qu'il avait dit. Il fut frappé et il ne répondit pas aux coups. Quand on le dépouillait, il ne résistait pas : quand on le crucifiait, il implorait le pardon de ses bourreaux... Ils lui préparaient la croix et il leur donnait en échange le salut et la grâce. « Et en vous demandant cela, J.-C. veut vous amener à la ressemblance avec lui et avec le Père céleste. Avec un tel but devant vous, avec un tel appui, ne pourrez-vous faire les grandes choses qu'on vous demande ? Tertullien, parlant de la Loi ancienne, disait : « La patience n'existait pas encore, parce que la foi, la vraie foi n'y était pas... Le Christ nous ayant dit : *Aimez vos ennemis afin que vous soyez les enfants du Père céleste*, voyez quel père vous donne la patience. Toute la doctrine de la patience est renfermée dans ce mot. »

Ambros. in Luc. l. 5. n. 77.

Tertull. de patientiâ. c. 6.

Sachez donc accepter ces injustices, « et faites cela, non de force, en esclave qui suit un maître, dit S. Irénée, mais en marchant devant comme un homme libre, cherchant à faire le bien, ne regardant pas leur malice, mais cherchant à parfaire votre bonté, vous formant à la ressemblance du Père céleste. « Il faut, dit l'*Opus imperfectum*, que l'on reconnaisse que la bonté de Dieu, agissant dans ses serviteurs, est plus puissante que la malice du diable animant les siens. Si vous avez fait les mille pas auxquels on vous a forcé, vous avez obéi à la contrainte ; comment connaîtra-t-on que vous êtes serviteur de Dieu ? Mais si vous avez fait librement plus qu'on ne vous demandait, on saura que Dieu est en vous. »

Iren. C. hæres. l. 4. c. 13. n. 3.

Opus imperfect. Homil. 12.

CX

Suite du 5e précepte élevant la perfection de la justice chrétienne : la générosité

V. 42. **A quiconque vous demande, donnez.**

UN PRÉCEPTE POSITIF ET GÉNÉRAL

Les préceptes précédents avaient pour objet de nous prémunir contre le mal, et de faire servir le mal au bien. « Mais il ne suffit pas d'éviter le mal, dit S. Augustin, ce serait trop peu pour vous de ne faire que cela, il faut de plus faire le bien. » Nous ne nous trouvons pas toujours en face du mal, et il faut que nous soyons toujours disposés à faire le bien. C'est pourquoi le Sauveur nous donne un précepte général qui fournira un motif aux défenses antérieures et sera comme le principe des préceptes subséquents : à l'égard du prochain le chrétien a le devoir de pratiquer la générosité, et une générosité sans bornes. *A quiconque vous demande, donnez.*

Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. c. 20. n. 67.

LE PREMIER MOUVEMENT DE L'HOMME

Le premier mouvement de l'homme n'est pas de donner, mais au contraire de se renfermer avec ce qu'il possède afin d'en jouir à l'aise : l'homme vit habituellement sous la loi de l'égoïsme. Instinctivement on s'éloigne de ceux qui viennent demander. N. S. veut qu'au contraire le premier mouvement de son disciple soit de donner à celui qui lui demande, et que quiconque lui demande reçoive quelque chose de lui. A la loi de l'égoïsme il substitue la loi de la générosité. Demander est de la part du prochain un acte d'humilité et de confiance par lequel le prochain se met en contact avec vous, par lequel il vous traite comme une providence ; il faut répondre par une disposition de générosité et de grandeur.

LE MOUVEMENT QUE J.-C. Y SUBSTITUE

LE BONHEUR DANS LA GÉNÉROSITÉ

Il vous donne ce précepte dans l'intérêt du prochain, et aussi dans votre propre intérêt. *Il est plus heureux de donner que de*
35. *recevoir* : cette parole du Sauveur qui nous a été rapportée par S. Paul, a été dite par lui probablement plusieurs fois. S. Paul la cite comme une parole connue. La grande joie de N. S. sur terre a été de donner. En donnant, nous lui ressemblons et nous ressemblons à son Père. C'est en donnant que nous devenons vraiment les maîtres de ce qui est dans nos mains. « Tout vous vient de Dieu, tout est à Dieu, tout vous a été donné par Dieu pour en

faire bon usage : quand vous vous servez de vos biens pour autrui, ils sont vraiment à vous. »

Chrys. in 1 Ep. ad Cor. Homil. 10. n. 3.

LA GÉNÉROSITÉ PROCÉDANT DE SOURCE

Il faut, si vous voulez être les enfants du Père céleste, qu'il y ait dans votre cœur une source de bonté inépuisable. « Ce n'est pas assez du bien vouloir, dit S. Ambroise, il faut le bien faire ; et ce n'est pas assez du bien faire. il faut que le bien procède d'une source bonne ; *car le Seigneur aime celui qui donne joyeusement.* Et si (II. Cor. IX) vous le faites de mauvais gré, quelle récompense aurez-vous ? C'était d'une façon générale que l'Apôtre S. Paul disait : *Si je le fais de bon cœur, j'en aurai ma récompense ; mais si je ne le fais qu'à regret, je ne fais qu'un travail matériel, je ne suis* (I. Cor. IX) *qu'un manœuvre.* » Le mot de libéralité, disait Sénèque, vient de ce que les actes de cette vertu procèdent d'une âme libre.

Ambros. de Offic. l. 1. c. 30. n. 143. Senec. de Vit. beat. c. 24.

S'ÉTENDANT A TOUS

Il faut donner à tous : J.-C. l'a dit : *Donnez à quiconque vous demande.* « Toutefois, remarque S. Augustin, il n'a pas dit : Donnez-lui tout ce qu'il vous demande, afin que vous donniez tout ce que vous pouvez donner honnêtement et justement. Il faut donner ce qui ne pourra nuire, ni à vous, ni à autrui. Et quand la la justice vous oblige à refuser à quelqu'un ce qu'il vous demande, faites-lui connaître cette justice elle-même, afin que vous ne le renvoyiez pas les mains vides. »

Aug. ut supr. c. 20. n. 67.

SES DIFFÉRENTS DONS

« Il y a une aumône, dit S. Jérôme, que vous pouvez toujours faire sans craindre d'épuiser votre trésor, et en l'augmentant toujours, c'est l'aumône de la vérité. » Quand on a le bonheur de posséder ce trésor, qu'on aime sincèrement la vérité, comme on aime à la répandre ! Et l'on a une véritable puissance pour cette œuvre.

Hieron. h.l.

D'autres fois à celui qui vient à vous il faut donner la vérité sur lui-même. « Celui-là, dit S. Augustin, n'est pas toujours votre ami, qui vous épargne, ni votre ennemi, qui vous frappe. Les blessures de l'ami sont meilleures que les baisers de l'ennemi. Il est meilleur d'aimer avec sévérité que de tromper avec douceur. » Que la charité soit toujours réglée par la charité elle-même ; qu'elle agisse et ne s'arrête que dans la mesure où la charité l'exige.

Aug. Ep. 93. ad Vincent. c. 2.

A celui à qui vous ne pouvez faire l'aumône matérielle, donnez au moins une bonne parole, une parole qui sente la bienveillance. « A celui qui vous demande, ne dites jamais de parole dures, des paroles de ce genre : c'est un oisif, c'est un imposteur. N'examinez pas de trop près : si nous examinons trop curieusement, nous ne donnerons jamais. Abraham accueillait tous ceux qui se présentaient, et à cause de cette large hospitalité, il eut la gloire de recevoir les Anges. Ne jugeons pas trop sévèrement les autres, de peur que Dieu ne nous juge sévèrement ; ce n'est pas sur la vie de ceux que vous assistez que Dieu vous jugera, mais sur votre

bonté d'âme : qu'elle soit dans votre cœur et vous posséderez tout bien. » Chrys. in Ep. ad Hebr. Homil. 11. ad fin.

Mth. V. 42. **Ne tournez pas le dos à celui qui veut vous emprunter.** SAVOIR PRÊTER
Le prêt a toujours été regardé comme un œuvre de miséricorde. *Celui qui sait avoir compassion et prêter est agréable à Dieu*, a dit le Psalmiste. Même à notre époque où la richesse est sollicitée en tant de manières à rapporter des fruits, le riche pourrait faire souvent œuvre de sagesse et de bonté en faisant à quelque honnête travailleur une avance qui le tirerait d'embarras. Dans nos préoccupations de placements lucratifs, le précepte d'aider nos frères par le prêt gratuit n'est-il pas trop oublié ? Et que dire de ceux qui spéculent sur les embarras de leurs frères, profitent de leurs besoins pour leur imposer des taux usuraires, et hâtent la ruine de ceux que J.-C. recommandait de sauver. Ils ressemblent aux vampires qui se nourrissent de la substance des morts.

Le prêt de la charité doit être fait avec un désintéressement complet. **Si vous ne prêtez qu'à ceux dont vous espérez recevoir le même service, quel mérite aurez-vous ? Les pécheurs prêtent aux pécheurs pour recevoir des services**
VI. 34. **pareils.**

L'OUBLI DE SOI DANS LE BIENFAIT

La bonté n'est complète que quand elle n'exige aucun retour : c'est alors qu'elle produit au dehors tous ses fruits et qu'au dedans elle élève l'âme à toute sa grandeur. **Faites du bien et prêtez sans en rien attendre,** disait le Sauveur : **votre récompense sera grande et vous serez les fils du Très-**
I. 35. **haut** « Quand nous faisons le bien aux autres, ne croyons pas, dit S. Jean Chrysostôme, que nous ayons rendu service à Dieu ; car c'est nous qui nous sommes enrichis. » Nous nous sommes rapprochés de la ressemblance de Dieu. « Celui qui répand ses bienfaits, dit Sénèque, imite les dieux ; mais celui qui revendique le prix de ses bienfaits ressemble aux usuriers. » Chrys. Homil. 17 in Gen. n. 7. Senec. de benef. l. 3. c. 15.

Rappeler son bienfait à celui que l'on a obligé, c'est une manière d'en réclamer le prix. « Voici, disait Sénèque, la loi qui doit régir les rapports du bienfaiteur et de l'obligé : celui-là doit aussitôt oublier son bienfait, celui-ci doit s'en souvenir toujours. Celui-là ne doit même pas le dire à d'autres : que le bienfaiteur se taise, c'est à celui qui a reçu le bienfait de parler. » id. ib. l. 2. c. 11.

Donnez, et il vous sera donné. On versera en votre sein une bonne mesure, pressée, entassée, débordante. Car on vous mesurera avec la même mesure avec laquelle vous LA BONNE MESURE
. 38. **aurez mesuré.** Mais n'y a-t-il pas contradiction entre ces deux paroles : *on versera en votre sein une mesure débordante*, et : *on vous mesurera avec la même mesure avec laquelle...* « C'est l'Apôtre S. Paul, nous dit S. Cyrille, qui résoudra cette contradiction : *nous faisons des semailles dans la vie présente, et celui*

Cyrill. Cat. Græc. PP *qui aura semé avec parcimonie récoltera peu : celui qui aura semé dans les bénédictions, moissonnera dans les bénédictions.* » II. Cor. IX. 6
Nous faisons des semailles, et ce que nous aurons semé se multipliera : et plus les semailles auront été abondantes, plus la récolte sera riche. Si nous avons beaucoup, faisons de tout ce que nous avons une semence qui fructifiera. Et quel est celui qui serait assez pauvre pour ne pouvoir rien semer ?

CXI

6e précepte élevant la perfection de la justice chrétienne : aimer ses ennemis

Vous avez entendu qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi ; et moi je vous dis : aimez vos ennemis. Matth. V 43-44.

L'AMOUR DU PROCHAIN DANS LA LOI

Dieu, dans sa Loi (Lévitiq. XIX. 18), avait donné le précepte d'aimer le prochain : ce commandement était facilement accepté par le cœur de l'homme : il est juste d'aimer celui qui a des liens avec nous, et en l'aimant c'est encore nous que nous aimons. Cet amour qui existe entre les membres de la même famille, de la même patrie, fortifie les liens de cette famille et de cette patrie.

Le peuple juif avait pratiqué ce précepte, et cet amour de ceux qui étaient proches avait été sa grande force nationale. « Entre eux, disait Tacite, leur fidélité est inébranlable, et leur compassion très empressée. » (Tacit. Histor. l. 6. c. 4.)

CE QU'IL ÉTAIT DEVENU CHEZ LES JUIFS

Mais ils avaient restreint le sens de cette expression *votre prochain, vos amis.* Au lieu d'y comprendre tous les membres de la grande famille humaine, ils n'y voyaient plus que les nationaux. S'il y avait restriction dans les paroles employées par la Loi, « c'était, dit S. Augustin, non un ordre, mais une permission, la permission que l'on donne à un infirme plutôt que l'ordre que l'on donne à un juste. » (Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. c. 21. n. 70.) Leurs docteurs, complétant l'exclusion que semblaient contenir ces paroles, avaient ajouté ces autres paroles qui n'étaient pas dans la Loi : *Et vous haïrez votre ennemi.* Les guerres qu'Israël avait dû soutenir, l'ordre qui lui avait été donné à plusieurs reprises d'exterminer ses ennemis, l'horreur que les Prophètes s'efforçaient de lui inculquer pour l'idolâtrie des nations étrangères, l'avaient préparé à cette haine. « Dans les ordres que Dieu lui avait donnés relativement à ses ennemis, dit S. Augustin, il avait voulu lui faire haïr le vice et non les hommes ; il était

arrivé à haïr les hommes et non plus le vice. » Et une chose est certaine, il haïssait vigoureusement. Il était arrivé à *cette haine du genre humain* qu'on lui reprochait et qu'il avouait. « Contre tous les autres, disait encore Tacite, c'est la haine qui les traite en ennemis. »

Aug. C. Faust l. 19. c. 24.

N.-S. ramène à toute son étendue le sens du mot *le prochain ;* en cela il complète la Loi ; et il va plus loin : il veut que si nous avons des ennemis véritables nous sachions les aimer.

LE PROCHAIN POUR J.-C.

Vous aimerez votre prochain... Pour les Juifs, le prochain c'était les amis et les concitoyens. « Pour Jésus, comme il l'expliquera plus tard dans la parabole du bon Samaritain, dit S. Augustin, c'est quiconque est dans le cas de recevoir de nous quelque service, quelque acte de bonté. » Le besoin que les hommes auront de leurs frères, les services rendus créeront entre eux des liens plus intimes et plus doux que les liens du sang. Mais pour que ces liens existent, pour que nous ayons vraiment un prochain, il faudra qu'en rendant nos services nous soyons soutenus par des motifs suffisamment forts et élevés : et Jésus seul pourra nous donner ces motifs.

Aug. de doctrin. christian. l. 1. c. 30.

J.-C. NOUS CONDUISANT A L'AMOUR DES ENNEMIS

Et Jésus nous conduit plus loin qu'à l'amour de notre prochain. *Moi je vous dis: Aimez vos ennemis.* « La Loi élevait les âmes jusqu'à un certain degré de perfection, dit S. Augustin ; car il se rencontre des hommes qui haïssent ceux qui les aiment, par exemple des enfants débauchés haïssent leurs parents qui les reprennent de leurs désordres. Celui qui aime vraiment son prochain tout en haïssant son ennemi s'élève donc à une certaine perfection. » Et malheureusement ils sont nombreux ceux qui ne savent pas s'élever jusque-là et haïssent ceux qui veulent leur faire du bien. « Avec celui qui est venu consommer la Loi, continue S. Augustin, la bienveillance et la bonté arrivent à toute leur perfection en allant jusqu'à l'amour des ennemis. »

Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. c. 21. n. 70.

ib.

QUELS SONT NOS ENNEMIS ?

Par ce mot d'*ennemis*, le Sauveur n'entend pas seulement ceux qui nous font la guerre, mais tous ceux qui nous apparaissent en opposition avec nous. Il veut nous faire dériver nos affections non des qualités de ceux que nous aimons, mais d'une source intérieure ; et pour nous habituer à revenir à la source, il est bon pour nous de rencontrer en ceux que nous devons aimer des choses qui repoussent. « Quiconque nous est antipathique de quelque façon que ce soit, dit S. Basile, peut être appelé un ennemi. »

Basil. Regul. brev. Interr. 176.

QU'EST-CE QU'AIMER SES ENNEMIS ?

Qu'est-ce qu'aimer ses ennemis ? « Il y a des hommes, dit S. Jérôme, qui mesurant les préceptes de Dieu à leur faiblesse non à la force qui fait les saints, déclarent certains préceptes impossibles et prétendent qu'il suffit de ne pas haïr ses ennemis ; que les aimer est au-dessus de tout ce que la nature peut accepter. » « Mais Jésus n'a pas dit : Ne haïssez pas, remarque S. Jean Chrysostôme, il a dit : *Aimez ;* et il veut que cet amour

VOLONTÉ EXPRESSE DE J.-C.

Hieron. h. l

Chrys. Homil. 18 in Matth. n. 3.

soit agissant : *Faites du bien.* » « Que l'on sache, continue S. Jérôme, que J.-C. ne commande pas des choses impossibles, mais des choses parfaites. Et c'est ce que faisaient déjà David à l'égard de Saül et d'Absalon, S. Etienne, priant pour ceux qui le lapidaient, S. Paul acceptant d'être anathème pour ses persécuteurs. Ce que J.-C. a enseigné, il l'a pratiqué lui-même quand il a dit à son Père : *Pardonnez-leur.* »

Hieron. h. l.

Patientia ea vera est quæ et ipsum amat quem portat. Nam tolerare sed odisse non est virtus mansuetudinis, sed velamentum furoris. Gregor. in Ezech l. 2. Homil. 5. n. 11.

« La vraie patience, dit S. Grégoire, est celle qui aime celui qu'elle supporte. Car supporter et haïr ce n'est pas pratiquer la vertu de douceur, mais masquer la colère. »

« S'il était vrai qu'il fut impossible d'aimer ses ennemis, qu'il fut juste de les haïr, Dieu, quand vous étiez encore ses ennemis, vous aurait-il admis dans son amour ? Vous aurait-il, dans une compassion infinie, donné son Fils et vous aurait-il fait ses cohéritiers ? »

« Si vous vouliez n'aimer que vos amis, trouveriez-vous beaucoup de personnes à aimer ? Vous serez offensé aujourd'hui par celui-ci, demain par celui-là ; le monde est plein de scandales ; si vous voulez n'aimer que ceux qui vous aiment, ceux qui méritent d'être aimés, vous n'aimerez personne. »

« Si vous voulez aimer votre ennemi quoiqu'ennemi, bientôt vous l'aimerez comme ami : votre affection l'aura conquis. »

GAIN PROCURÉ PAR CET AMOUR

« Mais c'est moins dans l'intérêt de notre ennemi que dans notre propre intérêt que J.-C. nous a donné ce précepte : il nous ordonne d'aimer notre ennemi, non pas tant parce qu'il est digne de notre amour, que parce que la haine est indigne de nous. Quand vous lui faites du tort, vous vous nuisez à vous-même plus qu'à lui, et quand vous lui faites du bien, c'est à vous que vous le faites plus qu'à lui. »

Opus imperfect Homil. 13.

« Reconnaissez donc, dit S. Eucher, le grand service que vous rend votre ennemi : votre ami ne pouvait faire de vous un enfant de Dieu : mais vous le deviendrez par votre ennemi si vous l'aimez : aimez dans votre ami ce qui vous charme, mais dans votre ennemi les fruits et la récompense qui vous viennent de votre amour : sa haine vous est utile : c'est l'absinthe dont vous pouvez faire du miel. »

Dilige in amico gaudium tuum, in inimico fructum et præmium tuum. Eucher. Ep. Homil. Combef. T. 2. p. 121.

ÉLÉVATION DE CET AMOUR

« Et si vous voulez voir à qui s'adresse ce commandement, vous comprendrez que Dieu ne l'impose pas à un être incapable de le recevoir et de l'accomplir. C'est à l'esprit que Dieu l'impose et non à la chair, de même que c'était à l'esprit et non à la chair qu'il avait dit : *Tu n'auras point de convoitise.* Ah ! s'il s'était adressé à la chair, la chair se serait révoltée ; elle aurait dit : Je ne puis pas aimer mon ennemi. Mais ce que la chair ne peut faire, l'âme peut le faire : elle peut aimer son ennemi : la dilection de l'âme est dans l'intelligence. Quand nous sommes blessés et que nous sentons de l'irritation et que, résistant à cette irritation, nous vou-

lons faire du bien à celui qui nous a blessés, la chair a de la haine, mais l'âme n'a que de l'amour. » Opus imp. ut supr.

Et de fait le terme qu'emploie N.-S. (Ἀγαπατε, *diligite*, et non φιλειτε, *amate*, exprime cet amour de la volonté qui est plus en notre pouvoir que l'amour de tendresse.

En donnant ainsi à l'esprit des préceptes qui vont à l'encontre des mouvements de la chair, J.-C. développe dans une singulière proportion la vie spirituelle. Si nous voulons que l'esprit grandisse en nous, avec quel amour nous devons accepter tous ses commandements !

« Nous avons un amour réel pour nos ennemis, dit S. Grégoire, quand nous ne nous attristons pas de leurs progrès et que nous ne nous réjouissons pas de leurs chutes ; car on ne peut pas dire que l'on aime celui qu'on ne voudrait pas voir meilleur, que l'on aime voir debout celui dont la chute réjouit. Cependant il peut arriver que sans perdre la charité, on se réjouisse de la chute de son ennemi, et que sans commettre aucune faute d'envie, on s'attriste de sa gloire : c'est quand sa chute aide au relèvement de plusieurs et que son triomphe amène l'oppression de beaucoup d'autres. Mais il faut en cela une grande réserve pour ne pas donner cours à nos haines sous l'apparence du bien d'autrui. Et quand Dieu frappe le méchant, tout en applaudissant à la justice du juge, nous devons compatir à la peine de celui qui est châtié. » Gregor. Moral. l. 22. c. 6.

Pour que cet amour soit réel, complet, J.-C. nous indique trois actes à accomplir dans l'amour de nos ennemis, actes opposés à ceux par lesquels ils sont éloignés de nous, opposés à ceux auxquels se porte la nature. Vos ennemis vous haïssent, **aimez-les** ; ils vous
. V. ont fait du mal, **faites-leur du bien ; ils vous ont persécutés**
4. **et calomniés, priez pour eux.**

Aimez-les, mais sincèrement, car je ne veux trouver dans vos cœurs que de l'amour. LES AIMER SINCÈREMENT

Faites-leur du bien, afin de donner une expression, un corps à cet amour qui doit être en votre cœur, afin d'assurer le triomphe de cet amour. S. Paul recommandant la pratique de la charité disait : *Prévenez-vous les uns les autres par des témoignages de* LEUR FAIRE DU BIEN
II. 10. *déférence.* Les prévenances, nous devons les avoir même pour nos ennemis. « Ne prétendez pas, dit S. Jean Chrysostôme, que c'est à votre ennemi de vous prévenir : c'est être insensé que de refuser l'occasion d'acquérir un mérite. Vous dites qu'il vous méprisera si vous le prévenez ? De peur d'être méprisé par l'homme, vous méprisez Dieu. Qu'il m'arrive d'être méprisé et injurié pour Dieu, plutôt que d'être honoré par les rois ! » Chrys. Homil. 13 in Matth. n. 6.

Il faut établir partout le règne de la charité. « Parce que l'amitié se forme, là où elle n'était pas, et s'entretient, là où elle existe, par les dons, Dieu nous ordonne de faire du bien à nos ennemis, pour

Opus imperfect. Homil. 13. étouffer leur haine sous nos bienfaits. Faites-leur du bien, et ils reconnaîtront qu'ils ont eu tort de vous haïr. »

PRIER POUR EUX

Priez pour ceux qui vous persécutent. On pourrait croire que ce précepte est plus facile à pratiquer que le précédent. Au témoignage de S. Jean Chrysostôme, c'est dans l'accomplissement de ce précepte que l'on arrive au sommet de la perfection. La nature peut encore se rechercher en accablant de bienfaits ceux qui nous ont fait du mal ; mais quand dans le secret de son cœur on se met à prier Dieu sincèrement pour eux, on est sûr de n'être conduit que par l'amour du bien. (Chrys. ut supr.)

C'est là une des gloires du chrétien, et l'accomplissement de ce devoir fait de lui une puissance bienfaisante sur terre. *Ne rendez pas malédiction pour malédiction*, disait S. Pierre, *mais, au contraire, bénissez toujours, car vous avez été appelés à posséder par héritage la bénédiction.* (Ps. 118. v. 111). « La bouche qui répand I. Petr. III. la malédiction se remplit de souillures, dit S. Jean Chrysostôme. Par l'injure on nuit à soi-même plus qu'à autrui ; et ceux qui se nuisent à eux-mêmes méritent des larmes plutôt que des malédictions. Pour vous, ne devenez pas semblable à la vipère : que votre bouche ne répande pas le poison : elle vous a été donnée pour guérir des blessures et non pour en faire. » Un chrétien a pour son lot la bénédiction. (Chrys. Homil. 5 in Ep. 2 ad. Cor. n. 5.)

Prier pour ses ennemis c'est le moyen de s'enraciner dans la charité : quand on a sincèrement prié Dieu de leur faire du bien, il est bien difficile d'en dire du mal ou de leur faire du mal.

AVANTAGES DE CETTE PRIERE

C'est aussi pour nous un acte de haute sagesse, « car, dit l'auteur de l'*Opus imperfectum*, c'est alors que nous sommes puissants auprès de Dieu, et que nous obtenons de lui les grâces les plus précieuses. Celui qui prie pour lui-même, agit selon la nature ; mais celui qui prie pour ses ennemis agit selon la grâce, il sera exaucé. » (Opus imperf. ut supr.)

Une fois que nous savons pratiquer ce précepte de prier pour nos ennemis, nous n'avons plus à craindre un seul ennemi. Le Psalmiste, obsédé par la pensée du mal que pouvaient lui faire ses ennemis, s'écriait : *Ne me livrez pas, Seigneur, à ceux qui me calomnient, et délivrez-moi de ceux qui me persécutent.* Et Jésus Ps. 7 s'est livré lui-même à ceux qui le calomniaient et le persécutaient, il a prié pour eux et il vous invite à faire de même. « Avez-vous été traité comme lui ? Avez-vous souffert autant que lui ? Avez-vous été enchaîné, souffleté, flagellé ? Vous a-t-on craché au visage ? Avez-vous dû souffrir la mort, la mort la plus honteuse, après mille bienfaits prodigués ? » Et s'il vous invite à vous mettre avec lui et à répéter sa prière : *Père, pardonnez-leur*, priant avec lui pour vos ennemis, pourrez-vous les craindre ? Toutes leurs attaques ne feront que vous grandir. (Chrys. Homil. 18 in Matth. n. 4.)

N'y a-t-il pas des exceptions à ce précepte ? S. Jean ne nous

représente-t-il pas les martyrs, dans l'Apocalypse, demandant à
VI. 10. Dieu vengeance de leur sang répandu? « Oui, dit S. Augustin, les saints désirent d'être vengés par la destruction du règne du péché dont ils ont tant souffert; mais le royaume du péché est détruit par la conversion du pécheur plus encore que par son châtiment. La mort de S. Etienne était complètement vengée par la conversion de S. Paul et par les flagellations que S. Paul s'infligeait à lui-même. » Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. c. 21. n. 76-77.

Mais l'Apôtre de la charité, S. Jean, n'a-t-il pas dit, lui aussi : *Si dans votre frère il y a le péché qui va à la mort, alors je ne dis*
I Joan. 5. 16. *pas qu'il faille prier pour lui.* « Oui, dit S. Augustin, on peut voir que le pécheur oppose à la grâce des obstacles invincibles ; alors si l'on entrevoit son châtiment comme certain, son salut comme désespéré, on ne peut plus prier pour lui, sans cependant prier contre lui, non qu'on le haïsse, mais parce qu'on ne veut pas faire une prière inutile. » Ce péché qui va à la mort, ce péché contre lequel vient se heurter la prière, c'est le péché contre le S. Esprit : puissé-je ne le commettre jamais ! Aug. ib. n. 76.

BUT AUQUEL J.-C. VEUT NOUS CONDUIRE PAR CES PRÉCEPTES :

J.-C. nous impose ces préceptes qui paraissent contraires à la nature, et qui dépassent certainement de beaucoup la portée de la nature parce qu'il veut nous conduire à une perfection infiniment supérieure à celle de la nature ; **afin que vous soyez,** dit-il, **les**
V. 45. **enfants de votre Père qui est dans les cieux.** Si nous ne voulions faire que ce que font les autres hommes, quelle récompense mériterions-nous ? **Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les publicains eux-mêmes ne font-ils pas cela ? Et si vous saluez seulement vos frères que faites-vous en plus ? Les payens eux-mêmes**
47. **ne le font-ils pas ?** Il n'est pas difficile d'en agir ainsi, car « c'est soi-même que l'on aime en aimant ainsi ses amis. » On ne fait que pratiquer la morale de l'égoïsme. « Combien nous serions coupables, dit S. Jean Chrysostôme, si nous ne pratiquions même pas cette morale, si notre envie s'attaquait aux succès de nos frères ! » Chrys. ut supr. n. 6.

LA FILIATION DIVINE

Opus imperfect.

Mais J.-C. ne veut pas se contenter pour nous de cette morale : il veut pour nous une morale qui nous conduise jusqu'à Dieu et nous fasse ressembler à Dieu.

Il nous a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu. « Lui seul, dit S. Augustin. est le Fils de Dieu par nature ; nous devenons, nous, les enfants de Dieu par le pouvoir que nous avons reçu de lui, dans la mesure où nous accomplissons les préceptes qu'il nous a imposés. C'est pourquoi il nous dit : Faites cela, *afin que vous deveniez les enfants de votre Père.* » L'adoption est commencée, il faut la compléter en nous appliquant à ressembler à Dieu. « Les enfants ressemblent souvent à leurs parents par les traits, la parole, le rire. C'est par la ressemblance dans la sain- Aug. ut supr. c. 23. n. 78.

LA RESSEMBLANCE AVEC DIEU

teté que doit se traduire la filiation divine. La ressemblance extérieure d'un enfant avec ses parents est d'un mérite médiocre, » et cependant bien souvent on félicite enfants et parents de cette ressemblance. Quelle gloire ce sera pour nous si nous arrivons à ressembler à Dieu ! « Et si nous n'arrivons pas à cette ressemblance, la faute n'en sera imputable qu'à nous. »

Opus imperfect. Homil. 13.

Id.

J.-C. nous invite à agir comme son Père. En agissant comme Dieu nous affirmerons notre ressemblance avec lui et nous la compléterons. Jésus disait : *Tout ce que le Père fait, le Fils le fait pareillement*. Quelle gloire ce sera pour nous si nous pouvons redire cette parole ! Or, si l'homme habituellement agit par égoïsme, Dieu est amour, et il agit par amour. Il y a en Dieu une plénitude de vie telle que, quand Dieu se met en rapport avec sa créature, ce ne peut être que pour répandre sur elle ses richesses.

Joan. V.

COMMENT AGIT DIEU

... Afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans le ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. « Il faut que vous soyez avec Dieu ou avec les publicains : la différence dans la conduite n'est pas plus grande que celle qui existe entre les personnes. » « Soit que l'on entende ce soleil du soleil de l'éternelle vérité qui vient éclairer les intelligences, cette pluie de la rosée évangélique que J.-C. a répandue avec tant de profusion sur les bons et sur les méchants ; soit que l'on entende ce soleil du soleil matériel qui éclaire les animaux sans raison aussi bien que les hommes, cette pluie de la pluie qui fait germer les plantes, il est certain que cette bonté qui est proposée à notre imitation répand ses dons sur tous, sur ses ennemis autant que sur ses amis avec une profusion infatigable. Que deviendrions-nous sans le soleil et sans la pluie ? »

Matth. V.

Chrys. ut supr.

Aug. ut supr. n. 79.

« J.-C., dit *son soleil*, et non pas seulement *le soleil*, afin de bien établir que tous les dons que Dieu fait aux hommes, il les fait avec des biens qu'il possède en propre, tandis que les richesses que nous sommes invités à répandre, nous ne les avons que par emprunt. » Répandons-les donc joyeusement de la part de Dieu.

Ib.

« C'est aussi à tous, dit S. Hilaire, aux bons et aux méchants que le Christ par son avènement a donné le soleil et la pluie dans le sacrement du baptême et du S. Esprit. » Heureux ceux qui ressembleront au Christ dans sa libéralité !

Hilar. in Matth. c. 4. n. 27.

« O homme que tu es grand, dit S. Ambroise, quand tu sais élargir ton âme à la mesure des préceptes divins ! Comme est grand le précepte de la charité ! Aussi qui dit chrétien dit l'homme parfait : le Christ dont vous portez le nom avait, en effet, en lui la plénitude de la divinité. Pourquoi, portant ce nom, repousseriez-vous la perfection qu'il implique ? »

Ambros. in Ps. 118. serm. 12. n. 51.

CXII

La perfection de la justice chrétienne : la ressemblance avec Dieu

v. 48. **Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait.**

J.-C. nous appelle à une perfection infiniment supérieure à tout ce qui avait précédé ; le motif qu'il nous donne de pratiquer cette perfection est sublime : il faut que nous, enfants de Dieu, nous ressemblions à notre Père céleste.

CE QUE NOUS IMPOSE NOTRE APPARTENANCE A DIEU

Ayant été consacrés à Dieu, il faut nous rendre dignes de celui à qui nous appartenons. « Nous sommes consacrés à Dieu, dit S. Jean Chrysostôme ; notre bouche a été vouée à la louange de Dieu. Pourrait-on laisser souiller un vase d'or destiné au service du roi ? Vous faites cela, quand vous faites servir votre bouche à l'injure. »

« Vous êtes devenus les compagnons des Chérubins et des Séraphins, vous leur êtes associés dans nos saints mystères. Si dans le palais du roi, un homme de la maison du roi se mettait à frapper l'un de ses compagnons, tous verraient là une injure faite à eux et au roi. Et vous qui êtes avec les Anges au service du roi des rois, vous ne craindriez pas de jeter l'injure à l'un de vos compagnons. Vous avez été honoré du baiser du Seigneur, et vous vous abandonneriez à la grossièreté ! Non, respectez davantage en vous votre dignité de chrétien. » Chrys. Homil. 14. in Ep. ad Eph. n. 4.

J.-C. NOUS APPELLE PLUS HAUT, A LA RESSEMBLANCE AVEC DIEU

Mais J.-C. veut nous conduire plus loin que cette consécration à Dieu, il veut nous conduire à la ressemblance avec Dieu : tel est le motif qu'il nous donne quand il nous impose le précepte d'aimer nos ennemis, motif qui se retrouve au terme de tous les préceptes de la Loi nouvelle.

« Si quelqu'un, dit S. Grégoire de Nysse, nous demande de définir ce qu'est la vie chrétienne, je répondrai qu'elle n'est autre chose que l'imitation de la nature divine... Et par là il est facile de comprendre combien il importe de mettre sa vie en conformité avec son nom... Si un artiste avait été invité par une cité à reproduire l'image du souverain, et qu'il en eût donné une image hideuse, il y aurait contre lui un mouvement général d'indignation,

car à cause de lui le souverain serait tourné en ridicule par ceux qui ne le connaissent pas. Si un chrétien appelé par sa profession à reproduire l'image de Dieu s'abandonne à une vie indigne, quelle idée donnera-t-il de son Dieu ? Il sera cause que son nom sera blasphémé parmi les nations... Sans doute, nous ne pouvons lui ressembler en sa nature, mais nous pouvons lui ressembler dans ses actes. »

Gregor. Nyss. De profess. christian.

Quel honneur pour nous d'arriver à la ressemblance avec celui qui est la perfection, la beauté infinie, d'être ses enfants et des enfants dignes de lui !

L'IMITATION DE DIEU DANS L'ANTIQUITÉ

Déjà les payens avaient entrevu cette vérité que la perfection de l'homme consistait à imiter Dieu : mais en quoi consistait cette imitation ? Ils ne pouvaient guère le dire, n'ayant de Dieu qu'une idée très imparfaite.

Dieu avait dit autrefois à son peuple : *Vous serez saints parce que je suis saint.* Cette sainteté consistait surtout dans la sépara- Levit.
tion d'avec les peuples idolâtres. Maintenant que le Sauveur nous appelle à la perfection complète, nous devons ressembler à Dieu dans ses perfections intimes, et les plus intimes de ses perfections sont sa bonté et sa miséricorde. Nous lui ressemblerons si nous l'imitons dans sa bonté et sa miséricorde, et ce sont là les perfections de Dieu qu'il est le plus facile à l'homme d'imiter. Nous ne pouvons l'imiter dans sa puissance, mais nous pouvons l'imiter dans sa bonté ; et si nous l'imitons dans sa bonté, dans cette bonté qui est infinie, ce sera une preuve, dit Remi d'Auxerre, qu'il nous enveloppe de sa toute puissance : nous serons vraiment parfaits comme le Père céleste est parfait.

NOUS SOMMES APPELÉS A IMITER DIEU DANS SES PERFECTIONS LES PLUS INTIMES

Ipse perfectus est omnipotens ; homo autem ut ab omnipotente adjutus. Remig. Cat. aur.

ETRE MISÉRICORDIEUX COMME DIEU

S. Luc devait exprimer ainsi la pensée du Sauveur : **Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux.** Luc.

L'exercice de la miséricorde résume toutes les vertus dont nous avons parlé jusqu'ici. « Qui supportera les injures des faibles dans la mesure où cela est utile à leur salut ? Qui préférera subir l'injustice d'autrui plutôt que de rendre la pareille ? Qui aura la volonté de donner à quiconque demande, d'aimer ses ennemis, de faire du bien à ceux qui haïssent, de prier pour ceux qui calomnient ? Qui peut faire cela sinon celui qui est entièrement et parfaitement miséricordieux ? Cette seule vertu étant pratiquée, toute misère est détruite. » La miséricorde résume et couronne toute vertu : on peut donc l'appeler le sommet et le lien de la perfection ; elle a une gloire plus grande que celle-là, celle de nous amener à la ressemblance avec Dieu. « Quand vous aurez commencé à aimer, disait l'auteur de la lettre à Diognète, vous serez l'imitateur de sa bonté. Et ne soyez pas étonné que l'homme puisse ressembler à Dieu ; il le peut, Dieu le voulant ainsi. Le bonheur n'est pas de dominer son prochain, d'être riche ; ce n'est pas par là que l'homme pourrait ressembler à Dieu, ce n'est pas en cela que con-

Aug. de serm. Dom. in m. l. 1. n. 80.

siste la grandeur de Dieu. Mais celui qui prend sur lui la charge du prochain, qui donne aux indigents ce qu'il a reçu de Dieu, celui-là devient le Dieu de ceux qu'il oblige, celui-là est l'imitateur de Dieu. Tout en habitant sur terre, vous contemplerez alors Dieu qui gouverne toutes choses, vous commencerez à parler les mystères de Dieu. » Epist. ad Diognet. n. 10.

LA MISÉRICORDE NOUS FAIT AIMER COMME DIEU

La miséricorde nous fait aimer comme Dieu, d'un amour désintéressé, généreux, et qui ne se laisse ébranler par rien. » Cet amour, dit S. Jean Chrysostôme, n'est créé par rien de terrestre : il descend du ciel. Il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas besoin d'être entretenu par aucun bienfait, puisqu'il ne se laissse ébranler par aucune offense. Dans cet amour, S. Paul souhaitait d'être anathème pour ses frères : quel père a jamais accepté cela ? Un père outragé cesse d'aimer ; lui, il allait au-devant de ceux qui voulaient le lapider... La femme à cause des querelles de son mari finit par l'abandonner. On voit des enfants supporter avec peine la longue vie de leur père. Les amitiés humaines ont besoin d'être entrenues par des bienfaits ou un commerce de tous les jours. Ici rien de pareil. » L'amour spirituel persévère malgré les ingratitudes ; il n'a pas besoin pour subsister de reconnaissance ; il n'aspire qu'à se donner. Chrys. in Ep. ad Coloss. Homil. 1. n. 3.

LA MISÉRICORDE NOUS UNIT A DIEU

Quand nous aimons ainsi, non seulement nous ressemblons à Dieu en aimant comme Dieu, c'est Dieu lui-même, la beauté infinie que nous aimons. « Dieu, par tous ces préceptes, veut nous amener à l'aimer toujours davantage ; et plus nous l'aimerons, plus nous recevrons sur nous le rayonnement de sa gloire, parce que nous serons toujours dans la présence du Père. » Ah ! vivre dans la présence du Père, agir devant lui et pour lui, recevoir sur nous le rayonnement de sa sainteté et de sa gloire, quelle joie ! Iren. C. hær. l. 4. c. 13. n. 3.

Nous pouvons avoir plusieurs motifs d'aimer nos ennemis, de prier pour eux : nous pouvons nous dire que peut-être nous les avons offensés, nous pouvous nous dire que leurs offenses ne nous atteignent pas et ne font du mal qu'à eux ; un motif résume et dépasse tous les autres : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* (v 48.) En votre qualité d'*élus*, *de saints*, *de bien aimés de Dieu*, disait S. Paul, *revêtez-vous d'entrailles de miséricorde, de bonté, de patience, vous supportant et vous pardonnant comme le Père vous a pardonné.* (III.)

« En aimant vos ennemis, c'est donc à vous plus qu'à eux que vous rendrez service, dit S. Jean Chrysostôme, puisqu'en le faisant vous devenez semblable à Dieu. Vous avez certainement rendu service à votre frère, ce service qu'il se sente aimé d'un de ses conserviteurs ; et quel bien cela peut lui faire ! Mais le service que vous vous êtes rendu à vous-même est plus grand ; vous êtes

devenu semblable à Dieu, » vous êtes entré en partage de la grandeur de Dieu.

Chrys. in Ep. ad Hebr. Homil. 19. n. 2.

« Ne dites pas qu'il est mauvais, qu'il vous a fait du mal ; il n'y aura que plus de grandeur à l'aimer. Ah ! ne soyez donc pas une âme mesquine. »

Si c'est un honneur pour nous, l'honneur suprême, de ressembler à Dieu, c'est une joie pour Dieu d'avoir des enfants qui lui ressemblent, et il est bien juste de tenir compte de cette joie. « S'il est doux et glorieux pour les hommes d'avoir des enfants qui leur ressemblent, dit S. Cyprien, s'ils se réjouissent alors d'être pères, combien plus grande est la joie de Dieu quand il voit une âme naître à la vie de l'esprit et que ses actes et ses paroles célèbrent la noblesse de Dieu. »

Cyprian. de zelo et livore.

SUBLIMITÉ DES MOTIFS INVOQUÉS PAR J.-C.

« Comme notre Maître, dit S. Jean Chrysostôme, faisant un retour sur les paroles du Sauveur, comme notre Maître excelle à mettre en relief les choses qui élèvent et consolent les âmes, et comme il passe rapidement sur les choses attristantes ! En tout ce discours il ne fait mention de l'enfer qu'une fois ! Quand il détourne du mal, c'est plutôt en exhortant qu'en menaçant ; d'autres fois il montrera le châtiment du péché dans le péché lui-même, comme quand il dit du regard mauvais, *C'est déjà l'adultère dans le cœur ;* et quand il dit de celui qui renvoie sa femme, *Il la rend adultère :* il suffit de faire apparaître le péché aux âmes élevées pour leur montrer un châtiment suffisant à détourner du péché. Il les prend par l'honneur, et prenant les payens et les publicains comme terme de comparaison, il leur montre qu'il veut les conduire plus haut. Et à la fin, il les ramène toujours à la récompense et à l'espérance. »

Chrys. Homil. 18. in Matth. n. 6.

Ne serons-nous point touchés de cette délicatesse avec laquelle il nous épargne la perspective du châtiment, et à cause de cette délicatesse, à cause de l'éminente dignité de celui qui nous enseigne, ne devons-nous point redouter ce châtiment comme devant être terrible ? *Si la loi qui a été donnée aux Juifs par le ministère des Anges est demeurée ferme*, dit S. Paul, *et si toute transgression de cette loi a reçu un châtiment, comment éviterons-nous le châtiment, si nous négligeons une doctrine si salutaire, qui ayant été annoncée d'abord par le Seigneur même, a été ensuite confirmée parmi nous, par ceux qui l'ont entendue de sa propre bouche, auxquels Dieu a rendu témoignage par tant de signes et de choses merveilleuses, et par l'effusion de son esprit ?* Hebr. II.

Répondant à l'invitation de notre Maître, ordonnons notre vie dans la véritable sagesse. « Nous aurons déjà sur terre l'avant-goût de ces récompenses éternelles, dit S. Jean Chrysostôme, quand vivant avec les hommes comme des Anges, exempt de passions et de troubles, nous irons à travers le monde semblables

à des puissances célestes, et ensuite avec les Anges, nous arriverons à la possession de ces biens ineffables que nous espérons de la munificence de N. S. J.-C. à qui soit la gloire, l'empire et l'adoration, avec le Père et le S[t] Esprit, et maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. » (1). ib. ad finem.

CXIII

Sermon sur la montagne. 2e partie. Dispositions dans lesquelles il faut pratiquer la justice de la Loi nouvelle : pureté d'intention.

Prenez garde de ne point pratiquer votre justice devant
VI. 1. **les hommes, afin d'être vus par eux.**

Le Sauveur nous a dit la grandeur de la justice du royaume des cieux : il veut maintenant nous dire les dispositions dans lesquelles nous devons la pratiquer, et nous préserver des écueils que nous pourrions rencontrer dans son accomplissement.

CE QU'ATTENDAIT LE PEUPLE JUIF

Dieu, autrefois, avait promis à son peuple une récompense de sa fidélité. Cette récompense devait être double : il lui avait promis la gloire : *le Seigneur vous fera plus grand que toutes les nations*
er. 19. *de la terre ;* et il lui avait promis l'abondance de tous les biens
11. temporels. Nous sommes exposés dans le service de Dieu à désirer une récompense de cette sorte : J.-C. nous met en garde contre cet écueil. Nous élevant à une récompense infiniment plus haute, il nous détourne d'abord de la recherche de la vaine gloire, (Matth. VI. 1-6, et 16-18) ; puis de la recherche des biens temporels, (v. 19-21, et 24-33) ; afin que notre intention aille à Dieu seul. *Tout ce que vous faites*, disait S. Paul, *faites-le de bon cœur, comme le*
III. *faisant pour Dieu et non pour les hommes, sachant que vous recevrez du Seigneur la récompense de l'héritage.*

PENTE DE L'HOMME VERS LA VAINE GLOIRE

Quand nous agissons, nous avons besoin d'approbation ; nous sentons d'instinct que nous n'agissons pas pour nous seulement, et nous sommes exposés à chercher cette approbation en ceux qui

---

(1) Il est facile de retrouver dans les deux rédactions du sermon sur la montagne de S. Matthieu et de S. Luc, l'une plus longue, l'autre plus brève, le but qu'ils poursuivent. S. Matthieu écrivant pour les Juifs rapporte toutes les paroles dans lesquelles J.-C. oppose la Loi nouvelle à la Loi ancienne; S. Luc, écrivant pour les payens convertis, va droit au cœur de son sujet, et montre toute la Loi chrétienne concentrée dans l'amour.

nous environnent, à nous contenter de cette approbation au lieu de monter plus haut : la recherche de cette approbation des hommes s'appelle la vaine gloire. « La concupiscence de la vaine gloire attaque les serviteurs de Dieu aussi bien que les serviteurs du démon, et ceux-là peut-être plus encore que ceux-ci. » Il y a des affinités entre la vertu et la gloire ; quand l'homme a pratiqué la vertu, il est porté à désirer la gloire.

Opus imperf. Homil. 13.

SAGESSE DE J.-C. DANS LA LIGNE QU'IL NOUS TRACE

Faut-il se laisser aller à cette pente, ou faut-il fuir la gloire ? Nous devons admirer avec quelle sagesse et quelle mesure le Sauveur nous indique la ligne de conduite à tenir. « Ne pas bien vivre est mauvais, dit S. Augustin ; bien vivre et ne pas vouloir que cette bonne vie soit louée, c'est se faire l'ennemi de la société humaine... Si ceux avec lesquels vous vivez ne vous louent pas quand vous faites bien, ils sont dans l'erreur : s'ils vous louent, c'est vous qui êtes en danger, à moins que vous n'ayez un cœur si simple et si pur, que tout ce que vous faites de bien, vous ne le fassiez pas pour être loué des hommes, et que vous soyez content qu'on loue le bien plutôt que vous-même ; que vous vous réjouissiez de cette louange, parce qu'elle est utile à ceux qui la font, leur louange remontant jusqu'à Dieu ; de cette sorte s'accomplira ce que disait le Prophète : *Mon âme sera louée en Dieu : que tous ceux qui ont le cœur doux écoutent et soient dans l'allégresse.* » Ps. 33.

Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. n. 1.

Prenez garde de ne point pratiquer votre justice devant les hommes afin d'être vus...

IL INTERDIT DE RECHERCHER L'APPROBATION DES HOMMES

L'œil qui regarde du côté des hommes pour solliciter leur approbation n'est plus l'œil simple qui seul peut aller à Dieu ; c'est là le fait du regard oblique et du cœur double. *Chercherai-je à plaire aux hommes ?* disait S. Paul. *Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais plus le serviteur de J.-C.* Gal. I.

CETTE RECHERCHE NOUS REND ESCLAVES

En effet, en cherchant l'approbation des hommes, on se rend leur esclave. *Comment pourriez-vous croire*, disait Jésus aux Pharisiens réfractaires à ses enseignements, *vous qui cherchez la gloire qui vient des hommes, et ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul.* En cherchant l'approbation des hommes, on se rend dépendant de leurs opinions. Joan. V.

La louange, quand elle nous arrive, produit une ivresse dangereuse et dont il est bien difficile de se défendre. « Celui-là seul qui a déclaré la guerre à l'amour de la gloire humaine, peut savoir quelle puissance de nuire possède cet amour. S'il est facile de ne point désirer la louange quand on ne la rencontre pas, il est bien difficile de ne pas y trouver de plaisir quand elle nous arrive. » Mais la rechercher, voilà ce qui est surtout dangereux.

Aug. Ep. 22 ad Aurel. n. 8.

ELLE RUINE LA CONSCIENCE

Car c'est la ruine de la conscience. Avant d'accepter l'approbation des hommes, nous devons avoir obtenu l'approbation de notre concience. « Je ne veux pas, disait Cicéron, vous voir dépendre des jugements de la foule. Il faut savoir juger par vous-

même. Si vous pouvez mériter votre approbation, vous saurez vous vaincre vous-même, et il n'y aura ni homme ni puissance au monde dont vous ne puissiez triompher... Rien n'est plus louable que ce qui se fait sans ostentation et sans témoins... Pour la vertu, il n'est pas de plus beau théâtre que la conscience. » Cicero. Tuscul. l. 2. c. 26.

LA CONSCIENCE VRAIE DOIT S'APPUYER SUR DIEU

Mieux que les philosophes, J.-C. a su ramener l'homme à sa conscience. *Notre gloire*, disait l'un de ses disciples, *c'est le*
II. 12. *témoignage de notre conscience*. Mais il peut arriver que l'homme s'isole dans sa conscience, et de fait beaucoup de ceux qui ont suivi les enseignements des philosophes se sont isolés dans leur conscience, et se sont séparés de la source de la vérité. *Ce n'est pas celui qui se rend témoignage à lui-même qui est vraiment*
.X. 18. *estimable*, disait S. Paul, *mais celui à qui Dieu rend témoignage*. Aussi quand il mettait la gloire du chrétien dans le témoignage de la conscience, il ajoutait : *dans ce témoignage que nous rend notre conscience que nous avons marché dans la simplicité du*
.II. 12. *cœur et dans la sincérité de Dieu*. Dieu seul peut nous donner la récompense véritable, la récompense éternelle, et si nous n'avons fait autre chose que nous donner en spectacle à la foule, ou en spectacle à notre propre concience, *nous ne pourrons recevoir de*
VI. 1. *récompense du Père qui est au ciel*.

NOS ŒUVRES NE DOIVENT ALLER QU'A DIEU

Il faut donc, concluait S. Paul, *que celui qui se glorifie ne se*
.X. 17. *glorifie qu'en Dieu*. Pour pouvoir aspirer à la récompense que Dieu doit nous donner, il faut accomplir notre justice devant Dieu. Pour que nous puissions mériter auprès de Dieu, il faut que toute notre intention aille à Dieu. Ce précepte n'est point contraire à celui qu'il donnait précédemment de faire luire notre lumière devant les hommes : notre lumière brillera avec d'autant plus d'éclat qu'elle sera plus pure, venant de Dieu et allant à Dieu.

Le même Apôtre qui disait, *Si je plaisais aux hommes, je ne serais plus le serviteur de J.-C.*, recommandait aussi aux fidèles *de plaire à tous en toutes choses*, mais il ajoutait : *pour le bien, pour l'édification* (Rom. XV. 1, 2), pour amener les âmes à Dieu. Il voulait que l'âme, dans son mouvement vers Dieu, eût assez de puissance pour entraîner vers Dieu tous ceux qu'elle rencontrerait sur son chemin.

« Tant que nous cherchons la gloire de Dieu, dit S. Grégoire, nous gardons devant lui toutes nos œuvres, même quand elles sont connues des hommes ; si, au contraire, nous cherchons notre gloire, nous étalons nos œuvres autour de nous, elles ne sont plus présentées à Dieu, même si elles demeurent ignorées des hommes. Mais il faut une grande perfection pour demeurer, dans cette publicité donnée à nos œuvres, uniquement préoccupés de la gloire de Dieu et ne point nous laisser enivrer par la louange ; et c'est parce les faibles se défendent difficilement de cette ivresse qu'il leur est bon de cacher le bien qu'ils font. » Gregor. Moral. l. 8. c. 48. n. 83. et 84.

LA LOUANGE DES HOMMES NE DOIT VENIR QU'APRES

« La louange des hommes ne doit pas être cherchée par celui qui fait le bien. dit S. Augustin, mais elle doit le suivre pour le profit de ceux qui pourront imiter ce qu'ils louent, et non pour que celui qui est loué croie tirer quelque profit de ces louanges. » « Le Sauveur, dit S. Jean Chrysostôme, ne demande point que tout se fasse dans le secret : l'aumône ne peut pas toujours être accomplie secrètement ; mais il s'applique à former avant tout l'intention de l'âme. »

Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. c. 2. n. 5.

Chrys. Homil. 19 in Matth. n. 1.

« Il faut prendre garde ici, dit Bossuet, à une certaine nonchalance qui fait négliger les actions du dehors qui édifient le prochain. On dit : Que m'importe ce qu'il pense ? Comme qui dirait : Que m'importe de le scandaliser ? A Dieu ne plaise ! Dans les actions du dehors, édifiez le prochain, et que tout soit réglé en vous jusqu'à un clin d'œil ; mais que tout cela se fasse naturellement et simplement, et que la gloire en retourne à Dieu ! »

« Gardez-vous bien aussi de vous contenter de vous régler à l'extérieur : il faut à Dieu son spectacle, c'est-à-dire dans le secret du cœur qui le cherche. »

Bossuet. Médit. 20e j.

« Que pourriez-vous recevoir de Dieu, vous qui n'avez rien donné à Dieu ? Ce que l'on fait pour Dieu est donné à Dieu, et Dieu le reçoit ; ce que l'on fait pour les hommes est jeté au vent et recevra en récompense du vent, car la louange humaine n'est pas autre chose. »

« Toutefois si quelqu'un fait son œuvre devant les hommes, mais non pour être vu des hommes, il n'a pas agi en vue des hommes. Tout homme qui fait une œuvre a sans cesse en vue celui pour qui il l'accomplit. Vous écrivez une lettre à un ami, vous avez sans cesse en vue cet ami ; d'autres vous verront écrire, vous ne penserez pas à eux, » ou peut-être vous y penserez pour leur dire les qualités de votre ami, pour leur demander conseil sur les moyens d'exprimer votre affection à votre ami. « De même si vous cherchez Dieu en accomplissant votre justice, en faisant l'aumône, vous aurez Dieu toujours en vue ; vous auriez les hommes toujours présents dans votre esprit si vous cherchiez la vaine gloire. »

Opus imperfect. Homil. 13.

Mais combien peu ont Dieu uniquement en vue, Dieu qui voit les cœurs, et qui seul peut donner la récompense ! Combien regardent du côté des hommes et pour obtenir leur approbation fardent leurs actions. Ce désordre vient de ce que nous sommes sous le joug des sens : il faut donc réveiller *l'homme caché du cœur* (1 Petr. III. 4) que J.-C. a créé en nous, nous rappeler que notre vie véritable *est cachée en Dieu avec J.-C.*, (Coloss. III. 3) et vivre de cette vie.

DONC PURIFIER LE CŒUR

« Il faut donc purifier le cœur, dit S. Augustin, et notre cœur ne sera pur qu'à la condition d'être simple. Comment pourrait-il être simple s'il sert deux maîtres. s'il ne purifie pas son regard

par la considération unique des choses éternelles, mais le laisse obscurcir par l'amour des choses périssables? » Elevons-nous donc au-dessus des ténèbres et des erreurs de la louange humaine et sachons nous élever toujours jusqu'aux régions de l'éternelle lumière. Aug. ut supr. n. 9.

PURETÉ D'INTENTION DANS L'AUMONE

Le Sauveur exige la pureté d'intention en tout acte de vertu : entrant dans l'application il réclame cette pureté d'intention pour trois œuvres que l'on peut appeler les trois œuvres capitales de la religion, où la recherche de la vaine gloire peut plus facilement se glisser, l'aumône, preuve de notre charité à l'égard du prochain, la prière, preuve de notre amour envers Dieu, le jeûne, preuve du soin que nous apportons à notre perfection morale.

« On peut résumer toute la morale chrétienne dans la miséricorde et la piété », dit S. Ambroise. Et c'est peut-être dans l'aumône que se glisse plus vite la vaine gloire : c'est pourquoi, commençant par l'aumône, le Sauveur dit : **Quand vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous, comme les hypocrites le font dans les synagogues et dans**
VI. 2. **les rues pour être honorés des hommes.** Vel quisquis auct. comm. in I ad Tim. IV. inter op. S. Ambros.

L'HYPOCRISIE DES PHARISIENS DANS LEURS AUMONES

Les Pharisiens faisaient-ils réellement annoncer leurs aumônes à son de trompe, ou bien le Sauveur se sert-il d'une comparaison pour exprimer l'ostentation bruyante avec laquelle ils accomplissaient leurs œuvres de charité? Quoiqu'il en soit, ils méritaient bien le nom d'hypocrites. L'hypocrite est un homme qui, comme l'acteur des temps anciens, se sert d'un masque qui recouvre sa physionomie vraie pour jouer un rôle. Il y a en lui deux hommes, l'homme vrai que l'on ne voit pas, et le personnage simulé que l'on voit. « De même en ces hommes il y avait deux choses : dans leurs actes il y avait la miséricorde, et dans leur cœur la recherche de la vaine gloire. » Si l'hypocrisie est toujours déshonorante, car elle est un mensonge, celle-ci l'est particulièrement, car elle spécule sur la misère humaine. « C'est là une grande dureté de cœur, dit S. Jean Chrysostôme, quand un homme a faim, au lieu de voir la misère qu'il faut secourir, de chercher sa propre gloire. La véritable aumône ne consiste pas à donner, mais à donner comme il faut donner, à donner pour secourir la misère. » Opus imperf. Homil. 13. Chrys. Homil. 19. in Matth. n. 1.

VANITÉ DE LEUR ŒUVRE

VI. 2. **En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense.** L'aumône est une œuvre belle, elle doit porter des fruits précieux, elle doit recevoir une récompense splendide. « Nous devons faire du bien à nos frères pour leur salut éternel, dit S. Augustin, et non pour notre avantage personnel. *La fin du précepte, c'est la charité procédant d'un cœur pur, d'une conscience bonne et d'une*
. I. 5. *foi sincère.* Celui qui dans cette vie secourt son frère pour son intérêt particulier, pense à lui plutôt qu'à celui qu'il doit aimer comme lui-même. Et en réalité il ne fait rien pour lui-même, puisqu'en agissant avec un cœur double, il s'interdit la récompense

Aug. ut supr. n. 48 qu'il ne pouvait trouver qu'en Dieu. » Quelle récompense peut-il avoir ? L'ivresse intérieure que lui procure son amour-propre satisfait est bien peu de chose ; elle passe bien rapidement, et elle est dangereuse ; elle est une fièvre plutôt qu'une joie. Les louanges du dehors sont bien vides. Si vous n'avez cherché autre chose, vous n'aurez que ce que vous aurez cherché : vains, vous n'aurez d'autre récompense que la vanité. « Et de Dieu qui regarde le cœur, dit S. Augustin, vous ne pouvez attendre que le châtiment qu'il inflige à la fausseté. »

Aug. ib. n. 5.

OUBLI DE SOI DANS L'AUMONE

Quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite. « Peut-être cette main droite, la main qui agit, représente, dit S. Augustin, l'intention sincère d'accomplir les préceptes de Dieu. La main gauche, cette main dont l'aide n'est pas nécessaire, représente, quand elle intervient, le désir de la louange. » Dans cette parole, N.-S. ne ferait donc qu'appuyer sur l'enseignement précédent. Il semble qu'il aille plus loin et qu'il nous recommande d'agir avec tant de spontanéité, avec une intention si pure, qu'elle soit exempte de tout retour sur elle-même. « Il faudrait arriver à ceci, dit S. Jean Chrysostôme, que vous-même vous ignoriez votre acte et que les mains qui l'ont accompli n'en aient pas conscience. » Si la main gauche sait ce que donne la main droite, elle pourra l'empêcher d'agir, elle pourra se prévaloir de ce don, elle pourra le revendiquer : elle l'empêchera d'aller à son but

Matth. VI.

Aug. ib. n. 8.

Chrys. Homil. 19 in Matth. n. 2.

AUMONE FAITE DANS LE SECRET

Afin que votre aumône se fasse dans le secret. Déjà une une recommandation semblable avait été faite. *Cachez votre aumône dans le sein du pauvre, et elle y priera pour vous.* L'aumône, faite dans le secret, garde bien mieux son caractère d'aumône ; elle sauvegarde mieux la dignité du pauvre, et surtout elle rend plus d'honneur à Dieu : elle rend hommage à sa présence en tous lieux, elle va droit à lui, elle ne veut exister que pour lui : il y a un secret entre l'âme et Dieu, l'âme est bien plus unie à Dieu, et du sein du pauvre, sans cesse l'aumône parle à Dieu, elle prie Dieu.

ib. 4.

Eccli. XXXIX.

ELLE AMÈNE LA RÉCOMPENSE DE DIEU DANS LE SECRET

Et votre Père qui voit dans le secret, vous en rendra la récompense. Nos bonnes œuvres ne sont parfaites que si elles vont à Dieu, c'est de lui qu'elles reçoivent leur perfection : aussi la modestie chrétienne aime à les soustraire aux regards des hommes qui ne peuvent que les ternir et les déformer, pour les garder exclusivement sous le regard de Dieu.

ib. 4.

Et pour trouver Dieu, nous devons le chercher dans le secret de nous-mêmes, dans notre intérieur, dans notre centre : il faut être à nous pour être à lui. Quelle vie l'homme peut trouver dans ce centre ! C'est là qu'il trouve ces sources jaillissantes qui vont jusqu'à la vie éternelle, ces sources inépuisables qui répandent la vie dans le monde. C'est à dessein que Jésus unit toujours le *ciel*

où Dieu habite et *le secret* où l'homme a toute sa valeur et trouve Dieu. C'est une des gloires de J.-C. d'avoir formé des âmes qui aiment cette vie dans *le secret*, que le monde ignore et qui s'ignorent elles-mêmes, et dont toute la vie se passe avec Dieu.

« Vous désirez des témoins à vos œuvres ? Quel témoin il vous donne ! dit S. Jean Chrysostôme. Ce ne sont plus les hommes, pas même les Anges, c'est le Maître de toutes choses. Et quel théâtre il vous assigne ! C'est le théâtre de la conscience où Dieu se rencontre avec vous, venant vous donner largement ce que vous pouvez désirer. Quelle folie ce serait de délaisser l'approbation de ce souverain Maître qui peut donner toute récompense et tout châtiment pour chercher l'approbation des hommes ! Quel homme quitterait un roi venant contempler ses œuvres, pour rechercher le suffrage des mendiants ? Aimez donc à demeurer inconnu des hommes pour être connu de Dieu. » LE VRAI TÉMOIN Chrys. ut supr. n. 2.

« Cherchez comme témoin de votre œuvre, dit S. Grégoire, celui que vous devez un jour rencontrer comme votre juge. » Gregor. m. Homil. 4 in Ev. n. 5.

« Que le témoin qui voit au dedans vous suffise, dit S. Augustin: il voit au dedans, et il aime au dedans, qu'il soit aussi aimé au dedans, car c'est lui qui crée la beauté intérieure... ; et cette beauté intérieure est celle de la conscience. C'est là que J.-C. voit, c'est là qu'il aime, c'est là qu'il converse, c'est là qu'il punit, là qu'il couronne. » Aug. En. in Ps. 44. n. 29.

Sous le regard de Dieu, nous devons apprécier toutes choses à leur véritable valeur. « Quand nous donnons aux indigents ce qui leur est nécessaire, dit S. Grégoire, nous leur donnons ce qui leur appartient plutôt que ce qui est à nous : nous acquittons une dette de justice plutôt qu'un office de miséricorde. Aussi la suprême Vérité, parlant d'un acte de miséricorde, parlait de justice : *Ne pratiquez pas votre justice devant les hommes.* Et avec elle le Psalmiste disait, en parlant de celui qui était large
111. 9. dans ses aumônes : *Sa justice demeurera à tout jamais.* Il parlait de justice plutôt que de miséricorde ; car il est juste que l'on use en commun de ce que l'on reçoit d'un maître commun. » Gregor. m. Pastor. Adm. 22.

CXIV

Sermon sur la montagne. 2e P. Dispositions dans lesquelles nous devons pratiquer la justice de la Loi nouvelle : pureté d'intention dans la prière.

Lorsque vous prierez, ne faites pas comme les hypocrites qui affectent de prier debout dans les Synagogues et les angles des places, pour être vus des hommes. En vérité, je vous le dis : ils ont reçu leur récompense. Matth. V

NOBLESSE DE LA PRIERE

S'il y a des époques et des milieux tellement déshabitués de la prière publique que prier en public devienne un acte exceptionnel, presque héroïque, dans les milieux bien ordonnés, la prière apparaît comme un acte si noble qu'on est exposé à la faire tourner à sa propre gloire. Etre en rapport avec Dieu, rendre hommage à Dieu, traiter avec lui des intérêts les plus graves, des intérêts de son âme, lui recommander les intérêts du prochain, voilà certes un acte très noble. « Voulez-vous, dit l'*Opus imperfectum*, connaître la noblesse de la prière ? Elle est comparée, dans l'Ecriture, à l'encens. Jean, dans son Apocalypse, vit un Ange portant un encensoir d'où sortait la fumée de l'encens, et il lui fut dit : *C'est là les prières des saints*. Comme la fumée de l'encens est agréable à l'homme, ainsi la prière est agréable à Dieu. » Apoc. V

« Voulez-vous connaître sa dignité ? Aussitôt qu'elle sort de la bouche de l'homme, les Anges s'empressent de la présenter à Dieu, comme le disait l'Archange Tobie : *Je suis celui qui ai présenté ta prière à Dieu.* » Tob. XII.

« Voulez-vous connaître sa puissance ? C'est elle qui dans la fournaise préserva les trois jeunes gens de la violence des flammes, et fit du feu comme une ombre qui les protégeait. » Si la vaine gloire est mauvaise partout, arrêtant l'essor de nos actions vers Dieu, elle est particulièrement mauvaise dans la prière, en faisant servir aux passions de l'homme un acte qui doit se porter uniquement à Dieu. « Plus la prière est glorieuse, plus grave est la faute de celui qui l'abaisse en la faisant servir à sa gloire. » « Regarder autour de soi quand on fait semblant de parler à Dieu, c'est faire acte d'hypocrite. » « La prière est un hommage que nous faisons à Dieu de ce qui est en nous ; plus cet hommage est pré-

Opus imperfect. Homil. 13.

FAUTE DE CELUI QUI Y CHERCHE LA VAINE GLOIRE

Opus imperf.

Chrysost. Homil. 19 in. Matth. n. 2.

cieux, plus il faut le garder à Dieu. » Faire servir à nos intérêts une chose si sainte, c'est commettre une sorte de sacrilège. Opus imperf.

C'était là l'usage que faisaient de la prière des hommes qui se prétendaient religieux. *Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense.* N. S. ramène la prière à son caractère véritable. **Pour vous, lorsque vous prierez, entrez dans votre chambre et après en avoir fermé la porte, priez votre Père dans le secret, et votre Père qui voit dans le secret, vous en rendra**

J.-C. NOUS ENSEIGNE LA PRIERE DANS LE SECRET

VI. 6. **la récompense.**

« Celui qui se prépare à prier, dit S. Jean Chrysostôme, doit, laissant tout le reste, regarder uniquement celui qui peut lui accorder ses demandes. Quelle folie ce serait pour un homme, quand le roi vient pour examiner sa vie, de se tourner du côté de la plèbe et des mendiants pour se donner en spectacle. » C'est pourquoi le Sauveur nous dit : *Entrez dans votre chambre.* Chrys. ut supr.

« La foi, dit S. Cyprien, aime, pour y prier, les lieux solitaires, afin de rendre hommage au Dieu caché, présent partout, et de reconnaître qu'il pénètre toutes choses de la plénitude de sa majesté. » Cyprian. De orat. domin. In exord.

« Mais quoi, demande S. Jean Chrysostôme, nous interdit-il la prière publique avec sa solennité, la prière publique qui réunit devant Dieu dans un cri unanime tout un peuple ? Il ne peut l'interdire lui qui a promis l'efficacité à la prière faite en commun ; mais il a voulu donner les vraies conditions de la prière publique, et il a appris à l'homme, outre la prière publique qui était jusque-là la seule pratiquée, la prière dans le secret. » Chrys. ut supr.

LA CHAMBRE INTÉRIEURE

Entrez dans votre chambre, « c'est-à-dire, interprète S. Augustin, dans votre cœur. Bienheureux ceux qui, rentrant dans leur cœur en éprouvent une impression de joie, n'y trouvant aucun signe de désordre. Que votre sainteté y fasse attention : de même que ceux qui ont des femmes méchantes n'aiment pas rentrer chez eux, qu'ils cherchent toutes les occasions de sortir, et quand il faut rentrer ne peuvent se défendre d'un sentiment de tristesse devant les ennuis, les murmures, les reproches, le désordre en un mot qu'ils doivent retrouver, car il n'y a point de maison ordonnée là où la paix n'existe pas entre l'homme et la femme, et la vie au dehors est meilleure ; de même ceux-là sont malheureux et plus malheureux qui ne veulent point revenir à leur conscience pour ne pas y être troublés par les querelles de leurs péchés. Donc pour que vous puissiez revenir volontiers à votre cœur, purifiez-le, enlevez-en les ordures des passions, la lèpre de l'avarice, les souillures des superstitions, les sacrilèges et les mauvaises pensées, la haine je ne dis pas contre vos amis, mais contre vos ennemis : éloignez tout cela et ensuite entrez dans votre cœur, et vous y trouverez la joie... La pureté du cœur vous donnera de la joie et vous portera à la prière : quand vous arrivez dans un temple où il y a du silence, de la paix, de la pro-

preté, vous dites : Prions ici. Vous y éprouvez une impression de joie et vous avez l'espérance d'y être exaucé. Si la pureté d'un édifice matériel vous plaît à ce point, pourquoi n'êtes-vous pas offusqué par l'impureté de votre cœur ? » En nous donnant le goût de la pureté, en nous donnant les moyens de l'établir en nous, N. S. nous a aidés à faire de notre cœur un sanctuaire où nous aimons à revenir et où nous trouvons Dieu.

Aug. Enarr. in Ps. 33. n. 8.

« Et quand vous priez en public, le Sauveur vous apprend à porter uniquement le regard de votre âme à celui qui seul peut exaucer votre prière ; de cette façon votre prière se fait encore dans le secret. «

Opus imperf. Homil. 13.

LA RECHERCE EXCLUSIVE DE DIEU

Par cette recherche exclusive de Dieu, il apprend à l'âme, au milieu des plus grandes foules, à se trouver seule à seul avec Dieu.

« C'est à la prière comme à toute notre vie, dit S. Grégoire, que se rapporte le précepte du Sauveur : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît.* Dieu veut qu'on le recherche, lui et les biens éternels, avant tout le reste... Quand, dans la prière, on ne recherche pas Dieu avant tout, on s'y lasse vite : quand Dieu par un juste jugement refuse les biens temporels qu'on lui demande, on le prend en dégoût, lui qui est la source de tout bien... Et pourtant quand l'âme s'attache aux biens éternels et les demande dans la prière, elle les possède déjà. En s'attachant aux biens d'en haut, elle s'élève au-dessus d'elle-même. » Elle a trouvé celui que l'on ne trouve que dans le secret.

Gregor. Moral. l. 15. n. 33.

LA SÉPARATION DES BRUITS DU MONDE

« Mais c'est peu, dit S. Augustin, de rentrer dans votre chambre si la porte en demeure ouverte ; on pourra y pénétrer du dehors sans aucune difficulté, et s'emparer de tout ce que vous avez. Le dehors c'est tout ce qui par les sens pénètre dans notre âme et trouble notre prière. Il faut donc fermer la porte, c'est-à-dire résister à l'action des sens, afin que notre prière partant du plus intime de l'âme, se dirige vers Dieu dans le secret et parvienne jusqu'à Dieu. »

Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. c. 3. n. 11.

« Cherchez donc la solitude, dit S. Bernard, mais celle de l'âme plus encore que celle du corps. Vous êtes seul si vous ne regardez plus à ce qui vous entoure, si vous méprisez ce que les autres envient, si vous évitez les querelles, si vous ne sentez point les torts qui vous sont faits, si vous oubliez l'injure : autrement, même dans la solitude vous ne seriez point seul. Vous pouvez être seul même au milieu de la foule : gardez-vous seulement d'examiner curieusement la vie d'autrui, ou de la juger témérairement. »

Bernard. serm. 40 in Cantic. n. 5.

La prière, cette parole qui s'adresse à Dieu, n'existe pas sans ces dispositions. « Quelle lâcheté ce serait, dit S. Cyprien, de vous laisser emporter, quand vous parlez à Dieu, par des pensées futiles, comme si vous pouviez penser à des choses plus impor-

tantes que celles que vous dites à Dieu dans la prière ! Comment voulez-vous être entendu de Dieu si vous ne vous entendez pas vous-même ? » Cyprian. de orat. Dominic.

Il faut, pour parler à celui qui voit et entend dans le secret, que la prière se fasse dans le recueillement et le silence. Ah ! sans doute, il est permis à la prière d'avoir ses cris et ses gémissements. « Il faut, dit S. Jean Chrysostôme qu'elle dise avec le Psalmiste : *Des profondeurs de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur*. Oui, mais il faut que ce cri vienne des plus intimes profondeurs de votre âme : Il faut qu'il y ait un mystère entre vous et Dieu. » Il faut que vous sachiez rentrer dans ces profondeurs de votre âme. Ex intimo cordis tui vocem attrahe, fac orationem tuam esse mysterium. Chrys. ut supr. n. 3.

LE RECUEILLEMENT HOMMAGE A DIEU

Quand vous vous approchez de Dieu, il faut que vous sachiez témoigner votre respect à sa majesté suprême, et votre recueillement est une adoration que vous lui offrez. « Ne voyez-vous pas, dit S. Jean Chysostôme, que dans le palais des rois aucun bruit ne se fait entendre : partout règne un profond silence. Et vous, quand vous priez, vous êtes admis à une cour royale, non plus de la terre, mais du ciel. Vous êtes associés aux mouvements des Anges, aux chants des Séraphins. Or, cette immense assemblée garde un ordre merveilleux ; elle exécute ses mélodies sacrées avec un humble tremblement. En vous associant à ses actes, entrez dans ses dispositions. Votre prière n'est pas pour les hommes : elle s'adresse à Dieu qui est là devant vous, avant que vous lui parliez. » ib.

Lorsque vous priez, entrez dans votre chambre... Comme tant d'autres paroles du Sauveur, c'est là une parole de grand avenir : la chambre du chrétien, de la chrétienne, la cellule du religieux deviendront de vrais sanctuaires où Dieu fera sentir sa présence. Le recueillement, qui fait du cœur de l'homme un temple vivant, deviendra pour beaucoup une disposition habituelle.

CES DISPOSITIONS UTILES A L'AME

Ces dispositions que Dieu réclame pour la prière, le recueillement, la pureté d'intention, sont salutaires à l'âme qu'elles rapprochent de Dieu. « Dieu nous demande de le prier, dit S. Jean Chrysostôme, pour que par l'habitude de la prière vous deveniez familier avec lui, que vous vous humiliiez devant lui, et que vous vous souveniez de vos péchés. » Chrys. ut supr. n. 4.

« Dieu qui connaît tout ce qui nous est nécessaire, dit S. Augustin, n'exige la prière que parce que les dispositions de la prière rassérènent et purifient notre cœur et le rendent plus capable de recevoir ses bienfaits spirituels. Ce n'est pas parce qu'il a besoin de nos prières que Dieu écoute nos prières, lui qui est toujours disposé à nous donner sa lumière... Mais nous, nous ne sommes pas toujours disposés à la recevoir, distraits que nous sommes et enténébrés par la convoitise des choses temporelles. La

prière tourne donc notre cœur à celui qui est toujours disposé à nous donner quand nous sommes aptes à recevoir ses dons ; et dans ce mouvement le regard intérieur se purifie en se séparant de toute convoitise temporelle ; le cœur simple devient apte à recevoir cette lumière simple qui vient de Dieu, lumière sans déclin et sans changement ; non seulement à la recevoir, mais à demeurer en elle, et non seulement sans souffrance, mais avec cette joie ineffable qui constitue la vraie vie heureuse. »

Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. c. 3. n. 11.

« Ce n'est pas seulement par les paroles, dit S. Augustin, c'est encore et plus par les faits, que nous prions. » Quand par nos dispositions intérieures, nous avons rendu *hommage au Père dans le secret, celui qui voit dans le secret nous rendra la récompense.* « J.-C. ne dit pas : vous donnera, remarque S. Jean Chrysostôme, mais *vous rendra*, se regardant comme notre débiteur. » Cette prière dans laquelle l'homme s'est mis comme à l'unisson de Dieu a fait de Dieu le débiteur de l'homme.

Ib. n. 13.

Chrys. ut supr. n. 3.

L'ABONDANCE DES PAROLES DANS LA PRIERE

Par vanité aussi et pour se donner une satisfaction d'amour-propre les Pharisiens multipliaient les paroles dans la prière, et en cela ils marchaient de pair avec les payens. Nous sommes tous exposés à ce défaut : nous croyons avoir bien prié quand les paroles sont venues abondantes sur nos lèvres. Nous traitons Dieu comme nous traitons les hommes : nous croyons que nous devons le convaincre et lui montrer ce qu'il doit faire. Jésus nous met en garde contre cet écueil. **En priant, n'affectez pas de parler beaucoup, comme font les payens ; ils s'imaginent qu'ils sont exaucés à cause de l'abondance de leurs paroles. Ne faites pas comme eux : car votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez.**

Matth. VI. v. 8.

Et cependant, il nous a recommandé lui-même la persévérance dans la prière, il veut que nous poussions la persévérance jusqu'à l'importunité. Il nous a donné lui-même l'exemple de prières se prolongeant pendant des nuits entières. « Mais autre chose, dit S. Augustin, est la multiplicité des paroles, et autre chose la durée des sentiments. » La prolongation de la prière n'a d'autre but que de recueillir l'âme, de créer en elle des sentiments durables, et de l'amener près de Dieu. « Parler beaucoup, dit S. Augustin, c'est dans la prière demander une chose nécessaire en des paroles superflues, tandis que beaucoup prier, c'est solliciter par une longue application du cœur celui que nous prions ; et ce travail se fait par les gémissements, par les larmes plus encore que par les paroles. »

Aliud est sermo multus, aliud diuturnus affectus. Aug. ad Prob. Ep. 130. n. 19.

Aug. ib.

« Parlez peu de la bouche et beaucoup du cœur, dit Bossuet. Ne multipliez pas vos pensées : car c'est ainsi qu'on s'étourdit et qu'on se dissipe soi-même. Arrêtez vos regards sur quelque importante vérité qui aura saisi votre esprit et votre cœur. Considérez, pesez, goûtez, ruminez, jouissez. La vérité est le pain de

l'âme. Il ne faut pas engloutir d'abord, pour ainsi parler, chaque morceau : il ne faut pas sans cesse passer d'une pensée à une autre, d'une vérité à une autre : tenez-en une : serrez-la jusqu'à vous l'incorporer : attachez-y votre cœur plutôt que votre esprit : tirez-en, pour ainsi parler, tout le suc à force de la passer par votre attention. »

« *Dieu vous voit dans le secret.* Songez qu'il vous voit dans le fond, infiniment plus que vous-même... Faites un acte de foi simple et vif sur sa présence. Ame chrétienne, mettez-vous sous ses yeux tout entière : il est intime, il est présent, car il donne l'être et le mouvement à tout. Ne vous arrêtez pas néanmoins à cette présence dont toutes les créatures animées et inanimées sont également capables : croyez par une foi vive qu'il vous est présent comme vous donnant au-dedans toutes les bonnes pensées... Croyez encore qu'il est dans les justes et qu'il y fait sa demeure selon cette parole du Seigneur : *Nous viendrons en lui et nous ferons notre demeure en lui.* Il y est d'une manière stable et permanente : il y établit sa demeure. Souhaitez qu'il soit en vous de cette sorte : offrez-lui votre intérieur afin qu'il y soit et en fasse son temple. Sortez quelquefois de vous-même et avec la même foi qui vous le fait voir dans vous-même, regardez-le dans le ciel où il se manifeste à ses bien-aimés. C'est là qu'il vous attend. Courez, volez, rompez vos liens... O Dieu quand vous verrai-je ? Quand aurai-je ce cœur pur qui fait qu'on vous voit en soi-même, hors de soi-même, partout ! O lumière qui éclairez tout ! o vie qui animez tout ! o vérité qui nourrissez tout ! o amour qui unissez tout ! je vous loue mon Père céleste, qui me voyez dans le secret. » Bossuet. Médit. 21e j.

CXV

Sermon sur la montagne. 2e P. Dispositions... L'oraison Dominicale

Jésus voulut montrer lui-même à ses disciples comment il fallait prier en leur indiquant ce qu'il fallait demander.

APPRENEZ-NOUS A PRIER

Il semblerait, d'après la narration de S. Luc, que J.-C. ait été provoqué par ses disciples eux-mêmes à leur donner cet enseignement. **Un jour, comme il était en prière en un certain lieu, quand il eut cessé de prier, un de ses disciples lui dit :**
XI. 1. **Seigneur, apprenez-nous à prier comme Jean l'a appris à ses disciples.** Les disciples de Jésus étaient frappés de cet

attrait qui l'entraînait à prier si souvent et si longuement : ils voulaient que Jésus leur fit part de son secret. « Ils voyaient que Jésus les amenait à une vie nouvelle, dit Tite de Bostra ; ils sentaient qu'à cette vie nouvelle, il fallait une prière nouvelle. » « Ils avaient vu Jean apprendre à ses disciples à prier, et ils savaient que leur maître était plus que Jean. »

Tit. Bostr. Cat. aur.

Origen. Cat. græc. PP.

NOUS PRIERONS AVEC J.-C. ET PAR J.-C.

S. Matthieu a-t-il inséré dans le sermon sur la montagne, pour le rendre plus complet, la prière enseignée par Jésus dans la circonstance rapportée par S. Luc ? Ou bien Jésus l'aurait-il enseignée deux fois à ses disciples ? Quoiqu'il en soit nous avons la joie d'avoir pour prier une formule enseignée par le Fils de Dieu, de pouvoir prier avec la prière même du Seigneur, cette prière que l'on appelle l'*Oraison Dominicale.*

Le S. Esprit avait inspiré les prières des Prophètes : la prière que nous avons à réciter a été composée par le Fils de Dieu lui-même.

LA PRIÈRE DE LA LOI NOUVELLE

Et cela convenait à son caractère et à toute son œuvre. Il venait fonder, comme il l'a dit lui-même, un culte nouveau, le culte dans lequel *on adorerait en esprit et en vérité ;* il était juste de donner à ce culte sa prière, expression de *cet esprit* et de *cette vérité.* « Dieu seul, dit Tertullien, pouvait enseigner comment il veut être prié. C'est donc par lui qu'a été ordonnée la religion de la prière, de sorte qu'elle monte vers Dieu animée de son esprit, sortant d'une bouche divine, appuyée de tous ses titres, demandant au Père ce que le Fils a enseigné. »

Tertull. de orat. c. 9.

« Celui qui nous a donné l'être et la vie, dit S. Pierre Chrysologue, c'est celui-là qui nous a appris à prier. » C'est un grand honneur pour nous que le grand acte de la vie humaine nous ait été enseigné par notre Créateur.

Chrysol. serm. 69.

Et c'est le premier auteur de notre vie surnaturelle, « c'est celui qui nous a donné de croire, ajoute le même docteur, qui nous a enseigné à prier. »

id. serm. 71.

« Il a tenu la promesse qu'il avait faite, dit S. Cyprien, (dans l'entretien qu'il eut avec cette femme de Samarie) : après avoir reçu de sa sainteté l'esprit et la vérité, nous avons reçu aussi de lui d'adorer en esprit et en vérité. »

Cyprian. de Orat. Dominic.

« Quelle meilleure prière peut-on faire que celle qui a été enseignée par la Vérité elle-même ? Quelle prière sera mieux entendue du Père que celle qui lui vient de la part de son Fils ? Prier Dieu avec les paroles d'un Dieu c'est faire la prière la plus agréable à Dieu, et la prière dans laquelle on sera le plus à l'aise avec Dieu. »

id. ib.

LA PRIÈRE DE J.-C.

Cette prière, J.-C. l'a récitée lui-même, et elle est tellement sa prière que quand nous la récitons, on peut dire qu'il la récite en nous. « Celui qui est dans notre cœur, dit S. Cyprien, vient alors inspirer nos lèvres. »

Id.

Si toute parole de Jésus opérait ce qu'elle signifiait, si la parole de Jésus continue à agir dans les sacrements, n'aura-t-elle point encore son efficacité quand elle sera prononcée par l'homme sous l'inspiration de Jésus? « Que le Père, dit S. Cyprien, reconnaisse les paroles de son Fils ! » ib.

IL L'A FAITE POUR CHACUN DE NOUS

« Persuadez-vous, dit Ste Thérèse à ses filles, que c'est pour chacune de vous, en particulier, que N.-S. a fait cette divine prière, et qu'il nous enseigne lui-même à la bien dire ; que, par conséquent, il est à côté de vous comme un maître indulgent qui se tient près de son disciple, afin de s'en faire mieux entendre. Restez ainsi, par la pensée et par le cœur, auprès du divin Maître quand vous récitez le *Pater*, et croyez que c'est un des meilleurs moyens de bien dire cette sainte prière qu'il a daigné nous apprendre. » Chemin de la perfect. c. 25.

PRIÈRE VRAIMENT DIVINE

On l'appelle l'Oraison Dominicale, ou la prière du Seigneur ; elle porte tellement en elle l'empreinte de N.-S. J.-C., que s'il n'avait laissé aux hommes que ces seules paroles, elles suffiraient à quiconque voudrait les étudier avec droiture pour établir sa divinité. Elle n'a pu être composée que par le Fils de Dieu, le Sauveur des hommes. Puissions-nous, quand nous l'aurons méditée, voir cette vérité nous apparaître avec éclat.

Vous prierez donc ainsi : Notre Père, qui êtes dans les
Π. 9. **cieux...**

NOTRE PÈRE

Notre Père... Que de mystères renfermés dans ces deux mots *Notre Père !* « Bien des choses, dit S. Augustin, avaient été indiquées au peuple d'Israël au sujet des louanges divines ; mais nous ne voyons nulle part qu'il lui ait été commandé de dire à Dieu ces paroles *Notre Père*, ou de prier Dieu comme un Père. Le Seigneur parlait aux Juifs comme à des serviteurs, car ils étaient encore dans la chair ; cependant les Prophètes leur font entendre qu'ils pourront devenir les enfants de Dieu. » Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. n. 15.

LA GRANDE RÉVÉLATION DE LA LOI NOUVELLE

« Le nom de Père, dit Tertullien, n'avait été encore révélé à personne. Moïse, qui avait interrogé Dieu sur son véritable nom, avait entendu Dieu lui dire un autre nom. Ce nom nous a été révélé par le Fils, car le nom de Fils dit le nom nouveau de Père. » Tertull. de Orat.

« C'est une chose digne de remarque, dit Origène, que dans l'Ancien Testament aucune prière ne donne à Dieu le nom de Père ; et cependant, en bien des endroits, Dieu s'était appelé Père. Bien qu'il le fut, en effet, la filiation divine n'existait pas sur terre, définie et stable : nous trouvons partout des serviteurs plutôt que des enfants. Il fallait la venue du Fils de Dieu pour apporter aux hommes l'adoption parfaite. » Origen. de Orat. n. 10

NOUS SOMMES ENFANTS DE DIEU PAR J.-C.

Faire de nous des enfants de Dieu, voilà la grande œuvre que le Fils de Dieu a accomplie sur terre. Dieu a voulu être le Père de l'homme ; il a adopté l'homme pour son enfant. L'adoption est un acte d'amour : un homme adopte un enfant parce qu'il l'aime et qu'il

veut l'aimer. Souvent aussi l'adoption est un acte d'indigence: l'homme adopte parce qu'il n'a pas d'enfants. Et Dieu nous a adoptés bien qu'il eût un Fils, le plus parfait de tous les fils. Et c'est par ce Fils unique que s'est faite notre adoption. « Etant Dieu, dit S. Augustin, le Fils unique de Dieu n'a pas voulu être son seul fils. A qui a-t-il dit cette parole: Voici comme vous direz: *Notre Père qui êtes dans les cieux..*? Et qui veut-il que nous appelions notre père? C'est son Père lui-même. Il est donc exempt d'envie celui qui veut nous faire partager tous ses biens. » Il disait un jour : *Dieu a ainsi aimé le monde qu'il lui a donné son propre Fils*. Il veut donc, que toutes les fois que nous prierons, nous répondions au grand acte de Dieu, nous donnant son Fils et nous adoptant pour ses enfants. En disant à Dieu cette parole *Notre Père*, nous lui rappelons ce grand mystère: nous lui rappelons qu'il est le Père, qu'il est le Père d'un Fils où il retrouve toute la splendeur de sa beauté, en qui il a mis toutes ses complaisances: nous lui rappelons que c'est en union avec son fils bien-aimé que nous lui disons cette parole *Notre Père;* nous le prions au nom de ce grand mystère d'amour. « Cette parole *Notre Père*, la première que dit en commençant sa prière l'homme renouvelé, qui a reçu la nouvelle naissance du baptême, qui a été réconcilié avec Dieu par la grâce de Dieu, cette parole, dit S. Cyprien, est l'indice d'un état nouveau, l'indice que l'homme est devenu le fils de Dieu. »

Aug. serm. 57. n. 2.

CE QUE RAPPELLE CETTE PAROLE NOTRE PERE

Cyprian. de Orat. Dom. c. 9.

NOUS LA DISONS AVEC L'ESPRIT-SAINT

En faisant de nous ses enfants, il nous a donné l'esprit qui fait ses enfants, *l'esprit d'adoption dans lequel nous crions vers lui : Père, Père, cet esprit qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes les enfants de Dieu*. Heureux ceux qui aiment à dire cette prière, leur empressement est un signe de la présence de l'Esprit de Dieu en eux. « Et quand nous répétons ce nom de Père, dit S. Augustin, il nous rappelle que nous avons reçu l'esprit d'adoption. » Cet esprit nous fait entrer dans les pensées de Dieu. « *Nul ne peut connaître ce qui est en Dieu que l'Esprit de Dieu*, disait l'Apôtre. Mais par la grâce de Dieu, ce qui était impossible à l'homme lui devient possible. Il s'est trouvé des hommes qui ont dit: Pour nous, nous avons reçu l'Esprit de Dieu. » Quand on veut, en récitant cette prière, se faire conduire par l'Esprit S[t], on entrera dans les pensées de Dieu. Toute la Trinité nous est donc présente : le Père à qui nous nous adressons, le Fils avec qui nous prions, l'Esprit S[t] par qui nous prions.

Rom. 16.

Aug. de serm Dom. in m. n. 15.

Origen. de Orat. n. 1.

ELLE NOUS RAPPELLE L'HÉRITAGE

Un père assure à ses enfants un héritage : quel héritage devons-nous attendre, nous, les enfants de Dieu ? Le Sauveur nous l'indique aussitôt en nous rappelant que notre Père habite le ciel: le ciel est l'héritage que nous devons attendre. Tout ce que Dieu possède dans son ciel et son éternité deviendra le partage de ses enfants.

Cet héritage ne sera pas diminué, il sera au contraire augmenté par le nombre de ceux qui y participeront. « Nos parents d'ici-bas, dit S. Augustin, quand ils voient se multiplier leurs enfants, sentent diminuer la part d'héritage qu'ils leur laisseront. L'héritage qui nous est promis n'est pas de cette nature : beaucoup peuvent y participer sans se sentir à l'étroit. C'est pourquoi le fils unique du Père s'est donné des frères innombrables qui disent *Notre Père qui êtes dans les cieux*. Combien l'ont dit avant nous ! combien le diront après nous ! » Aug. serm. 57. n. 2.

ELLE NOUS MET EN UNION AVEC LA FAMILLE DES ENFANTS DE DIEU

En disant *Notre Père*, et non pas mon Père, nous rappelons que nous ne sommes pas seuls, que le mystère de l'adoption s'est étendu à un nombre considérable d'hommes, que nous formons une société qui est l'Eglise, ou la société des enfants de Dieu, qui travaille avec l'Esprit S[t] à former les enfants de Dieu. « Nous avions sur terre, dit S. Augustin, un père et une mère qui nous engendraient pour les travaux et la mort ; nous trouvons maintenant d'autres parents, Dieu le Père et l'Eglise notre mère qui nous font renaître pour la vie éternelle. » Id. ib. « C'est pourquoi, dit S. Cyprien, dans ce mot *Notre Père*, le maître de l'unité et de la paix nous rappelle que nous ne devons jamais prier seuls, ni pour nous seulement : celui qui a voulu nous porter tous en lui a voulu que chacun priât pour tous. » Cyprian. de Orat. Dom. Nous prions non seulement avec lui qui nous a donné son Père pour être notre père ; nous prions avec toute son Eglise, avec tous ses fidèles. Cette multitude d'âmes avec lesquelles nous serons en union n'augmentera-t-elle point notre confiance lorsque nous réciterons cette prière ?

Et quand nous faisons cette prière, n'avons-nous pas avec nous les Anges et les Saints du ciel, heureux de s'unir avec le Père qui est au ciel. « Celui qui prie, dit Origène, se prépare à entrer en union de *cet esprit du Seigneur qui remplit l'univers*. »

« Il participe à la prière du Verbe de Dieu qui ne fait défaut aux prières de personne, qui est notre médiateur, notre pontife, notre avocat auprès de son Père. » Origen. de Orat. n. 10.

« Et non seulement notre pontife prie avec ceux qui prient, mais aussi les Anges, comme nous le voyons par l'exemple de l'Ange Raphaël présentant à Dieu les prières de Tobie et de Sara, et aussi les âmes des Saints qui sont sortis de ce monde : c'est ainsi qu'au livre des Machabées, Jérémie nous est représenté recevant ce témoignage d'un autre saint : *C'est lui qui prie beaucoup pour son peuple et la cité sainte*. Maintenant les saints voient en lui-même Dieu qu'ils ne voyaient qu'en énigmes. Comment cette vue de Dieu ne rendrait-elle point parfaites toutes leurs vertus ? Or l'une des principales vertus suivant la parole divine, c'est la charité à l'égard du prochain. Cette charité dans le cœur de ceux qui sont sortis de la vie doit être plus grande à l'égard de ceux qui sont encore dans les combats de la vie, qu'elle

ne l'était quand ils étaient encore dans les faiblesses et les tentations de la vie. Ce n'est pas seulement dans la vie présente que s'accomplit cette loi de la charité : *Si un membre souffre, tous souffrent avec lui.* »

« Les Anges servaient Jésus quand il se fit lui-même serviteur : avec quel empressement ils le servent dans ce corps de son Eglise où il regarde comme fait à lui-même tout ce qui est fait au plus petit ! Avec plus de puissance que les Apôtres, des différents points de l'univers ils lui amènent ceux qui sont à lui. Il y a des Anges préposés aux Eglises : au temps de la prière, les Anges avertis des besoins de celui qui prie mettent leur puissance à son service... L'Ange de chacun de nous, cet *Ange qui contemple toujours le visage du Père qui est au ciel*, prie avec nous et s'emploie avec nous selon ses forces pour assurer l'effet de nos prières. »

id. ib. n. 11.

« Oh oui, enfants, frères bien aimés, parlons à notre Père plusieurs ensemble. C'est ce que je faisais : quand j'étais timide ou honteux, j'osais à peine approcher seul. J'appelais quelque frère aîné par son nom, le priant de venir avec moi, de prier pour moi. Que de fois j'ai osé appeler la Ste Vierge elle-même, notre mère bien-aimée, mère de Dieu, reine du ciel, immaculée beauté, dont la prière est la toute puissance empruntée. Et plus d'une fois aussi dans une grande peine, j'ai supplié tous mes aînés, tout le ciel ensemble, de me soutenir. Le moindre des hommes a ce droit, le droit d'adresser sa demande au ciel entier, Dieu, Anges et Saints. Savez-vous rien de plus étrange et de plus triste que la pensée de ceux qui disent que quand on prie, on ne doit pas appeler ses frères vivants ou morts, pour dire ensemble *Notre Père ?* »

Gratry. Comm sur l'Ev. de S. Matth. ch. 6. 2.

LE CIEL OU HABITE LE PERE

Notre Père qui êtes dans les cieux. « Par cette parole, dit S. Jean Chrysostôme, il ne veut point confiner Dieu dans le ciel, mais il veut élever au-dessus de la terre le cœur de celui qui prie et l'établir dans les hautes régions. » Dieu est partout ; il n'est enfermé nulle part lui qui contient toutes choses, mais il est là surtout où il agit ; et par conséquent il est au ciel où il manifeste sa gloire et où il attire ceux qui sont à lui, et il est dans les âmes des justes que l'on a aussi appelées le ciel, dit S. Augustin. « Quand nous prions, dit S. Augustin, nous nous tournons du côté de l'orient, là où le soleil semble se lever, non que Dieu y habite d'une façon exclusive, mais pour exciter l'esprit à se tourner vers la véritable lumière, c'est-à-dire vers Dieu. Ceux qui ont encore besoin d'images corporelles pour se représenter Dieu peuvent avec moins d'inconvénients se le représenter au ciel, jusqu'à ce que comprenant que l'âme est plus haute que le ciel, ils cherchent Dieu dans l'âme, et comprenant la distance qui existe entre les âmes des justes et celles des pécheurs, ils cherchent Dieu dans les âmes des justes. » « En présence de la beauté du ciel, dit

Chrys. Homil. 19 in Matth. n. 4.

L'AME DES JUSTES

Aug. de serm. D. in m. l. 2, n. 17 et 18.

S. Jean Chrysostôme, on s'écrie volontiers : Gloire à vous, Seigneur ! Ce cri, on le pousse plus volontiers encore en face de la beauté d'une âme. » « Que celui qui prie, ajoute S. Augustin, désire trouver au dedans de son âme, celui qu'il invoque, et pour cela qu'il garde la justice. »

Chrys. Homil. 18 in 1 Ep. ad Cor. n. 3.

Aug. ut supr.

LE CIEL OU NOUS SOMMES ATTENDUS

En disant cette parole *Notre Père qui êtes dans les cieux !* nous devons nous rappeler que le ciel est notre demeure véritable, où nous sommes attendus par notre père. « Et quel est celui, dit S. Cyprien, qui se trouvant en exil, dans une terre étrangère, ne regarde pas vers la patrie ? » Oui, il pense souvent à la patrie celui qui est pauvre dans le pays d'exil et qui a dans sa patrie un père très riche.

Cyprian. de mortalit. ad fin.

« Cette parole, dit S. Grégoire de Nysse, nous rappelle aussi notre déchéance. L'enfant prodigue en méditant son retour à Dieu et les paroles par lesquelles il devait demander son pardon, se préparait à dire : J'ai péché contre le ciel et contre vous. » Nous aussi nous avons péché contre le ciel, quand nous nous sommes tournés aux jouissances de la terre : il faut savoir, avec le prodigue dire : J'ai péché contre le ciel, et nous mériterons d'être introduits à nouveau dans la maison du Père de famille.

Gregor. Nyss. de Orat. Dom. Or. 2ª

En plaçant cette parole au début de la prière de la Loi nouvelle, le Sauveur rappelait qu'il venait relever l'humanité tout entière de sa déchéance et la remettre sur le chemin du ciel. En avouant qu'elle a péché contre le ciel, elle méritera de recevoir du Père le baiser de la bouche, symbole de la Loi Évangélique, la robe de l'innocence première, et l'anneau symbole de l'alliance et de l'adoption.

Id. ib.

INVOCATION CONCILIANT LA BIENVEILLANCE DE DIEU

Comme ces paroles par lesquelles commence la prière du Seigneur nous disposent à la prière !

« En toute prière, dit S. Augustin, il faut commencer par se concilier la bienveillance de celui à qui on s'adresse. Pour nous concilier la bienveillance de Dieu, nous lui disons la parole de la plus haute confiance et du plus grand amour. »

Aug. ut supr. n. 15.

Nous rappelons à Dieu le grand mystère de grâce qu'il a accompli en nous. « Que nous ayons été adoptés pour être les enfants de Dieu, les cohéritiers du Christ, pour posséder l'héritage céleste, ceci, dit S. Augustin, vient non de nos mérites, mais de la grâce de Dieu ; et au commencement de notre prière, nous rappelons à Dieu ce mystère de bonté gratuite. »

Ib. n. 16.

INVOCATION NOUS PORTANT A LA CONFIANCE

« En appelant Dieu notre père, dit S. Jean Chrysostôme, nous rappelons la rémission des péchés, l'adoption, l'héritage, l'union fraternelle avec le Fils unique de Dieu, l'effusion de l'esprit. Cette seule parole élève l'esprit par le souvenir de la grandeur de celui à qui nous nous adressons, et par la grandeur des bienfaits dont il nous a comblés. »

Chrys. Homil. 19 in Matth. n. 4.

Tous ces souvenirs doivent produire en nous de vifs sentiments

d'amour et de reconnaissance. « Qu'y a-t-il de plus cher au monde pour un fils que son père? dit S. Augustin. »

Aug. ut supr.

« Aimons donc un tel père, dit Bossuet. Disons mille et mille fois *Notre Père, Notre Père, Notre Père !* ne vous aimerons-nous jamais? Ne serons-nous jamais de vrais enfants pénétrés de vos tendresses paternelles? »

Bossuet. Médit. sur l'Ev. 22e j.

Sentiments de confiance et de noble fierté. « Quel don Dieu pourrait-il refuser à ses enfants qui le prient, quand déjà auparavant il leur a fait ce don de les adopter pour ses enfants? »

Aug. ut supr.

« Que maintenant les riches ne s'enorgueillissent plus de leurs richesses, les nobles de leur noblesse : leur vraie richesse et leur vraie noblesse sont de dire avec les pauvres et les humbles : *Notre Père !* »

Ib.

Quelle plus haute noblesse que d'être les enfants de Dieu! Et si nous savons demander en véritables enfants de Dieu, ne sommes-nous point sûrs d'être exaucés? « Les serviteurs, dit l'*Opus imperfectum*, quand ils font des demandes à leurs maîtres ne sont pas toujours exaucés, parce qu'ils voient avant tout leur intérêt : les fils le sont, parce que dans leurs demandes, ils voient avant tout l'intérêt du père. Dans toutes les prières que vous faites à Dieu, pensez à demander ce qu'il vous est utile de recevoir, et glorieux à Dieu de vous accorder. »

Opus imperfect. Homil. 14.

Mais la pensée d'une telle élévation, de tant de grâces reçues, de la majesté si haute à laquelle nous nous adressons, doit produire aussi en nous une impression de crainte respectueuse. Aussi le prêtre, au saint sacrifice, quand il doit prononcer cette prière, s'excuse de son audace et se couvre de l'ordre formel de J.-C.

« O homme, dit S. Ambroise, tu n'osais plus lever ton visage vers le ciel, et voilà que tu as reçu la grâce du Christ. De mauvais serviteur tu es devenu le fils véritable ; c'est pourquoi, aie confiance, non de tes œuvres, mais de la grâce du Christ. Ce n'est plus ici de la présomption, mais de la foi ; publier les dons que tu as reçus ce n'est plus de l'orgueil, mais de la dévotion. »

Ambros. de Sacram. l. 5. n. 19.

Ce titre que nous avons le droit de donner à Dieu, qui nous inspire tant de confiance, nous impose aussi des devoirs. « Dans quels sentiments, dit S. Grégoire de Nysse, devra se mettre celui qui s'adressant à Dieu, lui donnera le nom de Père, à Dieu qui est la sainteté, la bonté, la puissance, la gloire, la pureté, l'éternité? Celui qui a la volonté mauvaise ne peut donner ce nom à celui qui est bon, ni l'homme souillé à celui qui est saint, ni l'homme changeant à celui qui est immuable, ni celui qui se plaît dans la mort du péché au Père de la vie, ni celui qui se plaît dans le vice à celui qui est la pureté, ni l'avare à celui qui est la bonté sans mesure... En nous ordonnant d'invoquer Dieu comme notre Père, le Sauveur nous met dans la nécessité de nous rendre par notre vie semblables au Père céleste, comme il le fait ailleurs plus expressément lorsqu'il nous dit : *Soyez parfaits comme votre*

Père céleste est parfait ; il nous met dans la nécessité de nous faire une vie véritablement sublime. » « Souvenons-nous, nous qui appelons Dieu notre Père, dit S. Cyprien, d'agir en enfants de Dieu, afin que Dieu se complaise en nous comme nous nous complaisons en lui. Soyons comme des temples de Dieu afin qu'il apparaisse que Dieu habite en nous. »

Gregor. Nyss. de Orat. Dom. Or. 2ª.

Cyprian. de Orat. Dom.

« Celui qui se reconnaît et se proclame le fils d'un père si grand, dit S. Pierre Chrysologue, doit mettre sa vie en harmonie avec son origine, avec la vie de son père, et dans ses pensées, dans ses actes, il doit traduire ce qu'il a reçu dans sa naissance nouvelle. » « Il faut donc que toujours notre cœur sente Dieu notre père, et que tout en nous proclame qu'il est notre père. »

Chrysol. serm. 72.

id. serm. 67.

Ste Thérèse qui dans les intuitions de son amour résume les enseignements des Pères, à l'ouïe de ces paroles prononcées par J.-C., *Notre Père qui êtes dans les cieux*, s'écriait : « O Seigneur mon Dieu ! qu'il paraît bien que vous êtes le Père d'un tel Fils, et que votre Fils fait bien connaître qu'il est le Fils d'un tel Père !... »

« O Fils de mon Dieu, ô mon adorable Maître, comment dès la première parole nous donnez-vous tant de biens à la fois ? Comment portez-vous l'excès de votre humilité jusqu'à vous unir à nous dans nos demandes, jusqu'à vouloir être notre frère malgré toute la bassesse et toute la misère de notre nature? Comment obligeant en quelque sorte votre Père éternel à nous reconnaître pour ses enfants, nous donnez-vous en son nom tout ce qui peut se donner ? Votre parole ne pouvant être sans effet, vous avez donné à votre Père l'obligation de l'accomplir, ce qui n'est pas certes pour lui une petite charge ; car étant notre père, il faut qu'il nous supporte et nous pardonne toutes nos offenses, quelles que grandes qu'elles soient, pourvu qu'à l'exemple de l'enfant prodigue nous retournions à lui pénétrés d'un vrai repentir. En outre, étant le plus tendre et le meilleur des pères, parce qu'en lui se trouve tout bien parfait, il doit nous consoler dans toutes nos peines, nous donner une place à sa table, enfin nous rendre participants de sa gloire et héritiers de son royaume. »

« O mon cher Maître, l'amour que vous nous portez est tel, telle votre humilité, que vous n'avez nul égard à vos intérêts. Ayant été sur terre, revêtu de notre chair, vous avez, je le conçois, quelque raison de vous intéresser à notre bien. Mais considérez d'un autre côté que votre Père est dans le ciel ; c'est vous-même qui le dites et il est juste que vous preniez soin de ce qui regarde son honneur... »

... « Malgré la mobilité de notre imagination, ajoutait la Sainte, nous la verrons bientôt se recueillir dès que par la pensée nous nous placerons entre un tel Fils et un tel Père, parce que

St Thérèse. Le chemin de la perfection. c. 28.

nous trouverons nécessairement avec eux le St Esprit qui enflammera notre cœur et saura le tenir enchaîné par l'amour. »

« Il est avantageux quand on prie, dit Origène, de se mettre en la présence de Dieu, et en des dispositions dignes de Dieu à qui on se rend présent. Ce contact avec Dieu éloigne du péché et excite à la vertu. Ceux-là le savent qui pratiquent souvent la prière. »

Origen. de Orat. n. 8.

« Le Psalmiste disait : *J'ai élevé mon âme jusqu'à vous, ô mon Dieu !* Quand les yeux de l'âme sont élevés au-dessus des choses de la terre, de façon à ne plus les voir, à n'être plus remplis d'images terrestres, et ne voient plus que Dieu, que le cœur ne pense qu'à Dieu et ne parle qu'à Dieu, par *cette contemplation de Dieu qui se révèle à l'âme, sous l'action de la lumière divine, il se fait une transformation qui l'amène à la ressemblance avec* II. Cor. *Dieu.* Alors elle participe davantage aux pensées divines, *la lumière du visage de Dieu s'imprime sur elle.* L'âme sent le mouvement de l'esprit, que dis-je ? elle passe en lui suivant cette parole : *J'ai élevé mon âme jusqu'à vous.* Elle devient une âme spirituelle. » Et pour arriver à ce sentiment si précieux de la présence de Dieu, il est avantageux de se mettre en présence de Dieu notre père ; cette vue de Dieu Père nous fait pénétrer dans l'intime de Dieu.

id. ib. n. 9.

CXVI

Sermon sur la montagne. 2e P. Dispositions... L'Oraison Dominicale. 1re demande.

Que votre nom soit sanctifié. Matth

J.-C. NOUS FAIT COMMENCER PAR CE QU'IL Y A DE PLUS ÉLEVÉ

J.-C. aurait pu nous faire commencer nos demandes par celles qui nous touchent de plus près, par exemple la délivrance du mal, la rémission des péchés. Il veut que, de leur premier mouvement, ceux qui sont à lui se portent à ce qu'il y a de plus élevé. Il a mis en eux un tel ressort qu'ils puissent avant tout le reste désirer le bien, la gloire de leur Père. « *Que votre nom soit sanctifié.* C'est bien là, dit S. Jean Chrysostôme, la prière d'un enfant qui s'adresse à son père, et qui fait passer avant tout le reste la gloire de son père. »

Chrys. Homil. 19 in Matth. n. 2.

LA PRIERE D'ADORATION

« Il y a deux sortes de prières, dit S. Basile : l'une qui est adoration et l'autre qui est demande, celle-ci inférieure à celle-là. Quand vous priez, ne commencez pas aussitôt par la demande ; vous sembleriez ne vous adresser à Dieu que sous l'empire de la nécessité : commencez par rendre gloire à votre Créateur. »

Basil. Const. monast. c. 1. n. 2.

Si nous pouvions donner quelque chose à Dieu, à Dieu de qui nous avons tout reçu, si nous pouvions lui donner tout ce qui est sur terre, avec quel empressement nous devrions le faire ! Nous ne pouvons lui donner rien de créé puisque tout lui appartient : nous ne pouvons lui donner que de la gloire ; et encore toute gloire appartient à Dieu, toute gloire est en Dieu ; nous ne pouvons que désirer que toute gloire qui est en Dieu rayonne dans le monde et revienne à Dieu. LA GLOIRE DUE A DIEU

Le nom de Dieu rayonne dans tout l'univers. Partout on sent la présence d'une intelligence, d'une puissance, d'une volonté souveraines ; et partout on donne à cette majesté le même nom, on l'appelle Dieu.

Et souvent il arrive que ce Dieu tel qu'il se manifeste dans l'univers soit insulté, que le nom de Dieu soit blasphémé, que l'on conteste sa sagesse, sa justice, sa bonté. Ah ! qu'il soit connu dans ses attributs infinis, afin qu'il soit loué, adoré, aimé et servi ! Voilà le premier bien que nous devons désirer et demander à Dieu. « Il faut, dit Tertullien, que Dieu soit béni en tout temps et en tout lieu, en souvenir de ses bienfaits ; cette demande que nous adressons à Dieu est une bénédiction que nous faisons monter vers Dieu. » EN QUOI CONSISTE CETTE GLOIRE ? Tertull. de Orat.

L'attribut qui appartient le plus en propre à Dieu c'est la sainteté. Nous voulons que Dieu soit connu dans toutes ses perfections et surtout dans sa sainteté. « Il est saint en lui-même, dit S. Augustin ; et quand nous lui disons, *Que votre nom soit sanctifié*, nous nous réjouissons de ce qu'il est saint en lui-même. Mais notre prière va plus loin, elle est aussi une demande : nous lui demandons que ce qui n'est pas encore arrive ; que son nom qui n'est pas encore connu comme le nom de toute sainteté, et cela parce que les cœurs ne sont pas purs, et qui à cause de cela déplaît à certaines âmes, est blasphémé par certains esprits, que ce nom soit connu et aimé. Que ce nom qui est saint en lui-même, qui est saint dans les saints de Dieu, soit adoré comme saint dans l'univers tout entier ; que toute âme devenue droite se plaise en celui qui est la droiture infinie. » QUE SA SAINTETÉ RAYONNE DANS LE MONDE ENTIER Aug. En. in Ps. 103. n. 3.

« Nous lui demandons que son nom qui est saint en lui-même soit sanctifié en nous ; » qu'il soit révéré comme saint par tout ce est en nous, et qu'il produise en nous la sainteté. Qu'à la seule audition du nom de Dieu toute voix blasphématrice se taise ; qu'en tout cœur naissent la soumission et l'amour de tout ce qui est pur et noble. Id. serm. 56. n. 5.

« Les Anges, dit S. Jean Chrysostôme, glorifient Dieu en chantant devant son trône : *Saint, Saint, Saint est le Dieu des Cieux !* Nous voulons que notre vie proclame et redise au monde la sainteté de Dieu. » Que partout où le nom du Père retentira, il soit Chrys. ut supr.

revêtu non pas seulement de gloire, mais de ce qui est sa gloire véritable, de sainteté.

DÉSIR SEMBLABLE POUR LE NOM DE JÉSUS

Si J.-C. demande et nous fait demander avec lui à son Père que son nom soit sanctifié, ne devons-nous pas nous souvenir qu'il est un autre nom qui, comme le nom du Père mérite d'être respecté, béni, glorifié, sanctifié? c'est le nom du Sauveur lui-même. « Le nom du Christ, dit S. Pierre Chrysologue, ce nom qui a rendu la vue aux aveugles, la marche assurée aux boiteux, la santé aux malades, la vie aux morts, ce nom est saint; et cependant il doit être sanctifié. Il doit être sanctifié en vous, ô chrétien ; car c'est de ce nom que vous avez le vôtre. » Ce nom est en vous : il peut être blasphémé et il est blasphémé en effet par beaucoup à cause de la vie des chrétiens indignes de leur nom. Il faut qu'il soit glorifié. sanctifié dans les chrétiens qui veulent avoir une vie répondant à leur nom. « Pour vous il a accepté tous les outrages, il est bien juste, dit Pierre Chrysologue, que vous sachiez faire quelque chose pour relever la gloire de son nom. »

Chrysol. serm. 68.

Chrysol. serm. 70.

« Nous ne demandons pas, dit Tertullien, que le nom de Dieu soit sanctifié seulement en nous. Nous voulons qu'il soit sanctifié absolument, qu'il soit sanctifié dans tous les hommes, même dans les pécheurs, même dans nos ennemis. » Car c'est la gloire de Dieu que nous recherchons avant notre propre gloire, et la gloire de Dieu doit resplendir partout. .

Tertull. de Oration.

« Nous faisons cette demande tous les jours, dit S. Cyprien, car nous qui péchons tous les jours, nous avons besoin de nous purifier de nos fautes par une sainteté toujours renouvelée. »

Cyprian. de Orat. Dom.

LE NOM DE DIEU SANCTIFIÉ PAR NOTRE VIE

Autant que Dieu peut souffrir, la grande souffrance de Dieu est que son nom, par suite du triomphe de l'iniquité, soit blasphémé parmi les nations. « Je dois avant tout demander à Dieu, dit S. Grégoire de Nysse, qu'à cause de moi son nom ne soit pas blasphémé ; qu'au contraire ce nom que j'invoque soit sanctifié en moi ; que devant mes œuvres les hommes glorifient le Père qui est au ciel. Quand, en effet, parmi les fidèles, on rencontre une vie pure de toute souillure et de tout soupçon de mal, dirigée par la vertu, ornée de la noblesse de la tempérance, de la gravité de la prudence, de la fermeté de la force, exempte de l'amollissement du plaisir et de l'enflure de l'orgueil, sachant user des biens de ce monde avec sagesse, élevée au-dessus de la terre et ne la touchant que d'un pied léger, regardant comme l'unique noblesse la parenté avec Dieu, comme la vraie puissance le pouvoir par lequel on se possède soi-même, en face d'une telle vie qui serait assez insensé pour ne pas rendre gloire à Dieu ? » Id.

« En faisant cette demande *Que votre nom soit sanctifié !* vous dites donc à Dieu : Que par votre secours je devienne sans reproche, juste et pieux ; que je m'abstienne de toute faute ;

que je dise toujours ce qui est vrai, et que je fasse toujours ce qui est juste; que je méprise la terre et que j'aspire au ciel, que je sache dès maintenant mener la vie des Anges : voilà ce que cette demande exprime à Dieu; car l'homme ne peut glorifier Dieu qu'en affirmant par ses vertus que la puissance divine est la cause de tout bien. » Gregor. Nyss. de Orat. Dom. Orat. 3a

Ah! si nous avons le bonheur de travailler à glorifier ou mieux à sanctifier le nom de Dieu, nous aurons accompli l'œuvre la plus grande que l'on puisse concevoir. C'est à ce but que doivent se porter sans cesse nos désirs et nos prières.

CXVII

Sermon sur la montagne. 2e P. Dispositions.. Oraison Dominicale. 2e demande.

VI. 10. **Que votre règne arrive!**

La première demande, dit S. Thomas, appartient à cet amour par lequel nous aimons Dieu en lui-même, la seconde à cet amour par lequel nous nous aimons en Dieu.

NOUS AYANT FAIT PENSER A DIEU J.-C. NOUS FAIT PENSER A NOUS

Dans la prière qu'il met sur nos lèvres, J.-C. ne nous impose pas une perfection contre nature; il veut que nous sachions d'abord désirer le bien de Dieu, que Dieu soit glorifié! *Que son nom soit sanctifié!* La charité qu'il a mise dans notre cœur nous rend capables d'aimer Dieu d'abord et de l'aimer pour lui-même; elle nous rend capables de nous oublier nous-mêmes. Mais J.-C. ne veut pas que nous nous oubliions toujours; il nous permet de désirer le bonheur, mais il veut que nous sachions désirer le bonheur véritable, le bonheur qui est en Dieu, que nous demandions à Dieu de descendre vers nous, de régner sur terre, de régner en nous avec ses richesses, ses joies, sa gloire. *Que votre règne arrive!*

J. C. permet que ceux qui sont à lui aient des désirs pour eux; mais il veut que ces désirs soient dignes d'eux, dignes de la grandeur à laquelle il les a élevés; il veut qu'ils ne désirent rien moins qu'un royaume, le royaume de Dieu. « Celui qui a renoncé au monde est plus grand que ses honneurs et ses royaumes, dit S. Cyprien. Celui qui s'est donné à Dieu et au Christ ne désire plus les royaumes de la terre, mais le royaume céleste. » Cyprian. de Orat. Dom.

LES TROIS ÉTATS DU REGNE DE DIEU

Le royaume de Dieu existe en trois états, au ciel dans la gloire, sur terre en nos cœurs, sur terre autour de nous. Et c'est en ces

trois états que nous demandons à Dieu l'avènement de ce royaume.

LE ROYAUME ETERNEL

Nous attendons, disait S. Paul, *la réalisation de notre espérance bienheureuse et l'avènement de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur J.-C.* « Un royaume nous a été promis par Dieu, dit S. Cyprien, royaume qui nous a été acquis par le sang et la Passion de J.-C. : c'est ce royaume que nous attendons, afin qu'ayant été dans cette vie des serviteurs, le Christ ayant l'empire, nous régnions avec lui suivant la parole qui nous a été dite : *Venez les bénis de mon Père : possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde.* » Tit. II.

id. ib.

NOUS DEVONS LE DEMANDER

Comment tous les désirs de l'âme humaine ne se porteraient-ils pas à ce but que nous indique le Sauveur ? « Le règne de Dieu, dit Tertullien, c'est la confusion des payens, c'est l'allégresse des Anges, c'est l'accomplissement des vœux des chrétiens. Si J.-C. ne nous l'avait indiqué dans sa prière comme l'objet de nos demandes, de nous-mêmes nous aurions poussé ce cri. » Toutefois pour exprimer ce désir sans témérité, il fallait pouvoir invoquer des motifs de confiance ; il fallait aussi pouvoir envisager sans crainte le jugement qui doit précéder le règne de Dieu. « Il y a dans cette demande, dit S. Jérôme, de la grandeur et de la confiance, une véritable audace et la preuve d'une conscience pure : il faut tout cela pour désirer la venue du règne de Dieu et ne pas craindre le jugement. »

Tertull. de Orat.

AVEC CONFIANCE

Hieron. h. l.

EFFETS DE CETTE DEMANDE

Cette demande combat l'amour excessif que nous pouvons avoir pour la vie présente. « Nous demandons à Dieu, dit Tertullien, de régner plus tôt et de ne pas être sous le joug plus longtemps. » La vie présente n'est plus aimée que pour la vie éternelle, la vie avec Dieu, la vie en Dieu. Ce désir de la vie éternelle, de l'avènement du royaume de Dieu met dans toute notre vie du mouvement et de la joie ; il nous détache de tous les liens qui nous tiennent captifs. « Pourquoi encore résister ? dit S. Cyprien. Pourquoi nous faire traîner pleins de tristesse auprès de Dieu comme des esclaves en révolte ? Nous voudrions recevoir de Dieu la récompense céleste et nous venons à lui malgré nous ! Comment pourrions-nous demander que le royaume des cieux arrive si nous nous plaisons encore dans les servitudes de la terre ? « Cette demande nous prépare donc au royaume que nous attendons en opérant en nous une œuvre de délivrance.

Tertull. de Orat.

Cyprian. de Mortalit.

LE REGNE DE DIEU SUR TERRE

Que Dieu m'introduise un jour dans le royaume de sa gloire ; qu'en attendant il établisse son règne sur terre, son règne de grâce, qu'il règne par son Christ sur toutes les nations. Comme il ferait bon habiter sur terre si la terre était le royaume de Dieu, si J.-C. était le roi reconnu et obéi de toutes les nations ; si l'Eglise, l'épouse de J.-C., pouvait librement enseigner la vérité, former les âmes, les former à l'image de son époux, les amener à

J.-C. La terre alors serait le royaume de la vérité, de la justice, de la vertu, de l'amour, de la paix; ce beau royaume serait la préparation du royaume de la gloire. *Que votre règne arrive !*

Si nous ne devons pas avoir la joie de voir le royaume de Dieu occuper toute la terre, au moins nous pouvons avoir cette joie de de le voir établi parmi nous, donnant au monde tout ce que le monde possède de vérité ; s'il a des ennemis, il résiste victorieusement à ses ennemis, il les use les uns après les autres; il se propage malgré toutes les oppositions qui lui sont faites. Souhaitons qu'il rencontre des soldats et des serviteurs vaillants, et demandons à Dieu d'être nous-mêmes de bons serviteurs de son royaume.

LE REGNE DE DIEU EN NOUS

Et ce royaume de Dieu doit exister au-dedans de nous. « Le royaume de Dieu, dit Origène, est au-dedans de nous suivant la parole du Sauveur. Dieu règne dans l'âme de ses saints qui obéissent à ses lois, habitant en eux comme dans une cité bien ordonnée. J.-C. y règne avec son Père, inclinant cette âme vers les paroles qui sauvent, aux actes de justice et de vertu, en même temps que son Père remplit la partie supérieure de cette âme des saintes pensées. » C'est là le règne de paix qui répand partout dans cette âme la vie, la liberté, la joie. « Au contraire, le pouvoir que le démon exerce dans les pécheurs est une véritable tyrannie, » qui aboutit à la servitude, à la pauvreté et à la tristesse. Origen. de Orat. n. 25. Id.

Que votre règne arrive ! « Celui-là, dit S. Pierre Chrysologue, est un vrai soldat qui désire la présence de son roi, appelle ses triomphes. Ici vous demandez donc que le Sauveur vienne régner en vous, en qui le démon avait si longtemps érigé sa citadelle, la mort établi son empire. Nous prions pour que le Christ règne en son soldat, et que le soldat triomphe en son roi. Ce roi demande des dévouements, il exige des désirs, mais en son avènement il apporte toute puissance. ». Chrysol. serm. 68.

Que votre règne arrive ! « Oh! la douce parole, dit S. Grégoire de Nysse, parole dans laquelle nous disons à Dieu : Que l'armée de nos ennemis soit détruite, détruite la guerre de la chair contre l'esprit; que mon corps ne soit plus l'ennemi de mon âme ; que votre puissance royale se fasse sentir en moi, avec celle de vos Anges se tenant à ma droite et détruisant les légions de mes ennemis; ils sont nombreux, terribles à celui qui est destitué de votre secours ; mais aussitôt que votre règne arrive, disparaissent la douleur, la tristesse, les gémissements, et à leur place succèdent la vie, la paix, la joie. » Gregor. Nyss. Orat. 3.

Que votre règne arrive ! « Encore que Dieu soit roi partout où il veut, par l'effet de sa puissance infinie, il ne règne pas pleinement en nous; son règne s'y étend peu à peu, mais en ceux-là seulement qui se renouvellent de jour en jour dans l'homme intérieur. » Oh! appliquons-nous à cultiver, à gouverner ce royaume Bernard. de grat. et lib. arbitr. c. 4. n. 12.

qui est notre âme afin que Dieu vienne en prendre possession et y répandre les richesses de son règne !

Par ces deux premières demandes l'âme s'applique à s'établir en Dieu. « Les docteurs et les saints enseignent, dit Tauler, que la prière est une ascension de l'âme en Dieu... L'âme et l'esprit doivent d'abord s'établir en Dieu. Là seulement est la prière véritable et essentielle. la prière que l'on fait sans cesse au ciel. Cette prière est vraiment une ascension vers Dieu ; car elle porte l'âme vers lui, et Dieu à son tour entre véritablement dans la partie la plus pure. la plus noble, la plus intime de l'âme, dans ce fond intérieur où s'opère la véritable union... C'est là que l'homme devient calme, solide, stable, plus séparé de toutes choses, plus recueilli, plus élevé, plus pur, plus vide et plus résigné en toutes choses ; car Dieu y est présent : c'est là qu'il habite, qu'il règne et qu'il opère ; c'est là aussi que l'homme obtient une vie divine. C'est là que l'esprit sortant de lui-même se plonge dans le feu de l'amour qui n'est autre que Dieu. Puis sortant de cette fournaise, l'esprit pressé par la charité entre dans toutes les nécessités de la sainte Eglise : il prie avec d'ardents désirs pour toutes les choses pour lesquelles Dieu veut être prié ; il prie pour tous ses amis, pour les pécheurs et pour les défunts, entrant en quelque sorte dans les péchés de ses frères et dans le purgatoire où ils souffrent. Il n'est étranger aux besoins de personne dans la chrétienté tout entière. »

Tauler. Serm. in Dominic. post Ascens.

CXVIII

Sermon sur la montagne. 2e P. Dispositions... L'Oraison Dominicale. 3e demande.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Matth. VI.

LES MOYENS POUR ARRIVER AU BUT

Jésus dans la prière qu'il nous a enseignée, nous a mis en face du but à atteindre : la gloire procurée à Dieu, le règne de Dieu établi partout. Il tourne ensuite notre esprit vers les moyens pour atteindre le but.

LE 1er MOYEN : L'ATTACHEMENT A LA VOLONTÉ DE DIEU

Cf. D. Th. 2a 2ae, q. 83. a. 9.

Le premier de ces moyens nous est présenté directement par Dieu : c'est la volonté de Dieu. la volonté de Dieu se faisant la règle de nos actions. et par l'obéissance à laquelle elle nous amène créant en nous le mérite.

Le grand écueil auquel nous sommes exposés dans notre vie mo-

rale, la cause de toutes nos aberrations, c'est l'esprit d'indépendance dans nos actions ; nous ne voulons relever que de nous-mêmes, nous inspirer de nos idées personnelles, faire notre volonté ; nous continuons à suivre la voie où nous avait poussés le démon : *Vous serez comme des dieux.* Voulant n'obéir qu'à notre volonté, en réalité nous obéissons à nos passions ; voulant suivre nos idées, en réalité nous suivons nos préjugés : voulant être comme des dieux, nous nous séparons du seul Dieu véritable, nous nous mettons en opposition avec lui, nous encourons sa haine. « Qu'est-ce que Dieu hait et punit, dit S. Bernard, si ce n'est la volonté propre ? Que la volonté propre cesse d'exister et il n'y aura plus d'enfer. »

L'ATTACHEMENT A LA VOLONTÉ PROPRE

SES FUNESTES EFFETS

Bernard. serm. 3 in temp. resurr. n. 3.

La volonté propre est tyrannique : elle pèse lourdement sur tous ceux qui sont autour d'elle : autant il y a de volontés, autant il y a de tyrans, toujours en lutte ; la volonté propre est la source de toutes les guerres.

Et la volonté propre est déjà à elle-même son propre bourreau. « C'est une loi que vous avez posée, dit S. Augustin, et c'est un fait que l'on constate, que toute volonté qui n'est pas dans l'ordre soit à elle-même son propre châtiment. »

Aug. Confess. l. 1. c. 12.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! « Par cette demande, dit S. Cyprien, nous demandons à Dieu, non qu'il fasse ce qu'il veut, mais que nous, nous puissions faire ce qu'il veut, » que sa volonté soit la règle de notre volonté, et notre volonté l'instrument de sa volonté.

Cyprian. de Orat. Dom.

LA VOLONTÉ DE DIEU DEVENANT LA RÈGLE DE NOS ACTIONS

Aussitôt que nous prenons comme règle de nos actions la volonté de Dieu, cette volonté qui est toujours juste, sage, sainte, toutes nos actions se revêtent de justice et de droiture.

Aussitôt que nous disons avec J.-C. : *Je suis venu pour faire non ma volonté, mais la volonté de mon Père*, notre volonté prenant racine dans la volonté divine y puise des forces invincibles. Faire la volonté de Dieu devient pour nous, comme cela était pour Jésus, une véritable nourriture ; quand notre volonté s'appuie sur la volonté divine, elle puise en elle la force d'accomplir ce que Dieu ordonne : « car, dit S. Cyprien, personne n'est fort par ses propres forces ; on n'est fort que par le secours et la miséricorde de Dieu. »

Cyprian. de Orat. Dom.

Celui qui fait la volonté de Dieu produit des fruits qui demeureront éternellement. Tout ce qui vient de la volonté propre vient en réalité de la concupiscence. *Or*, dit S. Jean, *le monde passe et sa concupiscence, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement.*

...n. II. 17.

« Quand l'homme préfère la volonté divine à sa volonté, dit S. Augustin, il s'élève de la sphère des choses humaines dans la sphère divine. »

Aug. Tr. 52 in Joan. n. 3.

Nous demandons donc à Dieu, pour sa gloire, notre intérêt et

l'utilité de nos frères, pour que nos actions soient bonnes et méritoires, que sa volonté soit accomplie.

L'HOMME DOIT TRAVAILLER AVEC DIEU

« Mais pourquoi, demande un Père de l'Eglise, le Sauveur ne nous fait-il point dire, Sanctifiez votre nom, établissez votre règne? ou bien, Que nous puissions sanctifier votre nom, établir votre règne? Toutes ces demandes sont faites d'une façon impersonnelle, afin que nous nous rappelions que ni Dieu ne fait tout, ni l'homme non plus, mais que tous deux, et tous les hommes entre eux doivent se prêter un mutuel concours, pour établir le règne de la justice. » Quand nous disons à Dieu: *Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite !* Nous faisons appel à Dieu, à toutes nos énergies, et au monde entier pour réaliser ce que nous souhaitons.

Opus imperfect. Homil. 14.

LA TERRE DEVENANT L'IMAGE DU CIEL

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! J.-C. veut que nous désirions le ciel, que nous nous préparions au ciel. « Pour nous y préparer, il faut vivre sur la terre comme nous vivrons au ciel, faire déjà, autant que nous le pourrons, de la terre le ciel. Au ciel, Dieu est servi par les Anges, les Anges *puissants en vertu, qui accomplissent ses ordres* avec empressement; il faut Ps. 102. que sur terre nous soyons pour lui des serviteurs aussi empressés et aussi fidèles. Il veut que nous ayons l'ambition de rendre la terre semblable au ciel, l'ambition d'en éloigner toute erreur, toute injustice, d'y établir partout la vérité et la vertu, de faire rendre à Dieu sur terre un culte semblable à celui qui lui est rendu dans le ciel: que notre sollicitude par conséquent ne se porte pas seulement à nos intérêts personnels, mais s'étende à ceux du monde entier. » Il veut que nous nous employions à ces graves intérêts dans des dispositions semblables à celles des habitants du ciel : les Anges s'emploient à notre perfection, et cependant ils ne perdent jamais de vue Dieu qui leur donne des ordres; partout où ils vont, ils emportent avec eux le paradis ; il faut que nous puissions dire à tout être avec qui nous serons en rapports ce que l'Ange Raphaël disait à Tobie : *Quand j'étais avec vous, j'y étais avec la volonté de Dieu : c'est pourquoi louez et bénissez Dieu..* Tob. XII.

Chrys. Homil. 19 in Matth. n. 5.

« Ce ciel qui nous est montré comme le lieu où la volonté de Dieu est accomplie à la perfection, c'est encore, dit Origène, J.-C., et la terre est son Eglise. J.-C. veut que nous demandions à Dieu que sa volonté se fasse dans l'Eglise comme elle s'est faite en lui. »

Origen. n. 26.

« Et tous nous pouvons arriver à cet état heureux en devenant un seul esprit avec J.-C., qui a reçu tout pouvoir au ciel et sur la terre, et veut avoir avec lui des coopérateurs qui travaillent à faire régner sur terre cette volonté qui triomphe dans le ciel. » Quel honneur pour nous de pouvoir dans le service de Dieu prendre modèle pour nos dispositions intérieures sur le Fils de Dieu !

ib.

LE CIEL DANS L'HOMME

Si nous rentrons en nous-mêmes, nous trouvons en nous deux éléments qui nous rappellent le ciel et la terre : nous y trouvons l'esprit qui volontiers accepte la loi de Dieu et la chair qui souvent répugne à cette loi et volontiers s'abandonnerait à la loi du péché (Rom. VII. 21-25). Nous demandons donc à Dieu d'arriver à cet état où la chair accepte sa volonté avec le même empressement que l'esprit. « Ayant reçu notre corps de la terre et notre esprit du ciel, dit S. Cyprien, nous sommes à la fois terre et ciel... Il y a lutte quotidienne entre la chair et l'esprit... Tandis que l'esprit cherche les choses célestes et divines, la chair désire des choses terrestres ; et c'est pourquoi nous demandons qu'avec le secours de Dieu l'harmonie se rétablisse entre ces deux éléments. » « Nous pouvons, dit S. Augustin, dans notre condition présente et ses misères, faire la volonté de Dieu, quand dans notre chair mortelle nous souffrons patiemment ce qui lui est dû ; mais nous demandons d'arriver à un état meilleur, à cet état où aucune souffrance, aucune volupté ne s'opposent plus aux complaisances que l'esprit prend dans la loi de Dieu. » Oh ! l'heureux état qui rendrait la vie présente semblable à celle du ciel ! Il faut y aspirer, il faut demander à Dieu de nous y conduire.

Cyprian. de Orat. Dom.

Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. n. 23.

« Et si tous goûtaient, faisaient la volonté de Dieu, dit S. Pierre Chrysologue, ce serait partout le ciel. »

Chrysol. serm. 72.

CE SACRIFICE AGRÉABLE A DIEU

En disposant notre volonté à faire la volonté de Dieu, nous offrons à Dieu le sacrifice qu'il agrée par dessus tous les autres, le sacrifice de notre volonté. Dieu accepte cette volonté qui lui est offerte, et désormais il conduit la vie de cette âme, qui lui a donné sa volonté, avec un soin tout particulier. « Dans mon amour infini, disait Dieu à Ste Catherine de Gênes, j'environne l'homme par diverses voies et moyens pour le rendre digne de ma Providence.

SALUTAIRE A L'HOMME

« Je ne trouve en lui rien qui me soit plus opposé que la liberté que je lui ai donnée. Je combats sans cesse jusqu'à ce qu'il me l'ait donnée à son tour, et quand je l'ai reçue et acceptée, je réforme cet homme par une opération secrète et avec un soin amoureux et je ne l'abandonne jamais avant de l'avoir conduit à la fin que je lui ai préparée. »

Cather. de Gênes. Dial. l. 3. c. 1.

Eclairée par ses révélations, cette sainte disait encore : « Quand l'homme se dépouille de son propre vouloir, Dieu prend son franc arbitre et opère avec lui ; et désormais il ne laisse plus venir en sa volonté que ce qui lui plaît. »

Vie de S. Cath. de G. c. 31. Lyon. 1610.

Celui qui s'applique à faire la volonté de Dieu, qui dit avec
VIII. J.-C. : *Je ne fais rien par moi-même*, peut aussi avec J.-C. dire :
28. *Celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne me laisse jamais seul,*
29. *parce que je fais toujours ce qui lui est agréable.*

Ce renoncement à notre volonté pour nous attacher à la volonté divine nous met dans une sorte d'impossibilité de pécher.

Il met dans notre cœur de grandes joies ; il est bien plus doux de marcher en accord avec une autre volonté, et surtout une volonté supérieure, que d'agir en s'appuyant sur sa seule volonté. Quelle joie de sentir que l'on agit en accord avec les habitants du ciel et avec Dieu. « C'est un jour béni, dit S. Pierre Chrysologue, celui qui unit les volontés des habitants de la terre avec ceux du ciel, et fait qu'il n'y ait plus qu'une seule et même volonté entre
Chrysol. serm. 68. des natures si différentes. »

J'écouterai donc la parole de S. Paul nous recommandant comme la suprême sagesse de connaître la volonté de Dieu. *Ne soyez pas imprudents, mais appliquez-vous à connaître la volonté de Dieu.* Eph. V.

Et souvent avec le Psalmiste je dirai à Dieu : *Apprenez-moi à faire votre volonté parce que vous êtes mon Dieu.* Ps. 142.

CXIX

Sermon sur la montagne. 2e P. Dispositions...
L'Oraison Dominicale. 4e demande.

AUTRE MOYEN : LE PAIN

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. « De quelle admirable façon, dit Tertullien, la divine sagesse a ordonné la prière qu'elle nous a enseignée ! Après les choses célestes, c'est-à-dire après le nom de Dieu glorifié, après le royaume de Dieu appelé et après l'accomplissement de sa volonté, voici que la prière a la mission de s'occuper des nécessités de l'homme. » Matth. VI.

Tertull. de Orat.

J.-C., pour nous conduire au royaume de Dieu, nous a indiqué des moyens : le premier c'est ce moyen plus précieux que tous les autres, qui crée le mérite et déjà nous unit à Dieu, l'accomplissement de la volonté divine : le second a davantage le caractère d'instruments mis à notre disposition : il s'agit des biens temporels qui sont résumés dans le pain quotidien.

« J.-C., dit S. Jean Chrysostôme, sait qu'il parle à des hommes qui ne sont pas comme les Anges affranchis de toute dépendance à l'égard des autres créatures ; il veut que nous accomplissions la volonté de Dieu comme eux, et cependant, s'accommodant à notre faiblesse, il veut que nous demandions à Dieu ce qui nous est nécessaire. » « C'est ici, dit Bossuet, le vrai discours d'un enfant qui demande en confiance à son père tous ses besoins jusqu'aux moindres. »

Chrys. Homil. 19. in Matth. n. 5.

Bossuet. Médit. 25e j.

« Et toutefois, remarque S. Jean Chrysostôme, quelles hautes

pensées spirituelles il sait mêler à la préoccupation de nos besoins matériels. » Chrys. ut supr.

QUEL EST CE PAIN ?

On a traduit de diverses façons l'épithète jointe à ce pain que nous devons demander : on l'a appelé *le pain de chaque jour* (1), le pain *qui vient s'ajouter à notre substance*, *le pain au-dessus de toute substance :* certains auteurs ont vu dans ce pain un pain matériel (Chrys., Gregor. Nyss., Basil., Théophyl., Euthymius), d'autres un pain spirituel (August.), d'autres ce pain supersubstantiel, matériel et spirituel à la fois qui est l'Eucharistie (Tertull., Cyprian, Hieron, Thomas Aq.) ; et probablement l'intelligence infinie de notre maître a eu en vue ces trois sens qui, d'ailleurs, se complètent l'un par l'autre.

LE STRICT NÉCESSAIRE

Nous demandons notre pain, « c'est-à-dire, dit S. Augustin, ce qui, dans les choses de ce monde, nous est strictement suffisant. » Aug. Ep. 130. ad Prob. n. 21.

« Nous différons des Anges en ceci, dit S. Grégoire de Nysse, que notre corps qui s'use sans cesse a besoin de réparer ses pertes. » Et c'est pourquoi nous demandons humblement cette substance qui vient s'ajouter à notre substance. « Et quand nous demandons à Dieu de nous donner le strict nécessaire, nous nous élevons à la condition des Anges. C'est pourquoi, dans l'Oraison Dominicale, nous ne disons pas à Dieu : donnez-moi le luxe, les riches vêtements, les ornements d'or, les vases d'argent, de vastes terres... ; nous lui disons : *donnez-nous notre pain.* » Gregor. Nyss. de Orat. Dom. Orat. 4a.

POUR CHAQUE JOUR

Nous devons le demander seulement pour chaque jour, suivant la parole qui nous a été dite : *Ne soyez pas inquiets pour le lendemain.* « Le disciple du Christ, dit S. Cyprien, ne doit pas porter ses désirs au loin. » Cyprian. de Orat. Dom.

« Nous demandons notre pain de chaque jour : car encore que ce pain ait été préparé par notre travail, nous voulons chaque jour le recevoir de Dieu. »

« Et quand nous le préparons, nous le préparons avec Dieu, sans jamais vouloir aller au-delà de nos besoins. » Par cette demande, J.-C. veut nous mettre pour notre travail, pour les choses utiles à la vie, dans une dépendance continuelle à l'égard de Dieu. Opus imperfect. Homil. 14.

LE PAIN SPIRITUEL

« Nous pouvons entendre cette demande, dit S. Augustin, du pain spirituel nécessaire à nos âmes, c'est-à-dire des préceptes divins qu'il nous faut méditer chaque jour et accomplir chaque jour. Au milieu des alternatives de notre vie spirituelle, il est nécessaire que chaque jour notre âme y vienne prendre sa réfection. » Que Dieu, chaque jour, pour soutenir notre âme, nous apporte la nourriture de ses enseignements et de ses préceptes. Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. n. 27.

(1) Dans l'Evangile des Hébreux, au témoignage de S. Jérôme, on demandait le pain du lendemain.

LE PAIN EUCHARISTIQUE

Ce pain que nous devons demander à Dieu peut signifier aussi l'Eucharistie. « Celui qui a dit : *Je suis le pain vivant descendu du ciel*, celui qui est l'homme du ciel, veut que vous, enfants du ciel, vous demandiez le pain du ciel. Il est ce froment qui, semé dans le sein de la Vierge, est devenu chair, qui fut pétri dans sa Passion, mis au tombeau comme le pain est mis au four : qui, maintenant, a place dans toutes nos églises, est exposé sur les autels et fournit chaque jour aux fidèles une nourriture céleste. » C'est là, par excellence, le pain au-dessus de toute substance.

Chrysol. serm. 67.

L'UNION DES TROIS

« Nous pouvons, dit S. Augustin, entendre ce pain dans ces trois sens ; il faut non pas séparer, mais unir ces trois sens, et demander à la fois le pain nécessaire au corps, le pain du sacrement visible et le pain du sacrement invisible, le pain de la parole divine. » Nous demandons à Dieu que chacune de ces nourritures nous conduise à l'autre, que le pain matériel nous prépare au sacrement du corps du Christ, et que celui-ci nous conduise à l'union intime avec le Christ, fasse de nous des membres du corps du Christ. « Nous demandons à Dieu de nous donner notre pain tous les jours, dit S. Cyprien, c'est-à-dire que nous, qui sommes en J.-C., et qui chaque jour recevons l'Eucharistie en nourriture de salut, nous ne commettions aucune faute grave qui nous éloigne de cette nourriture céleste et nous sépare du corps du Christ... En lui demandant cette nourriture comme notre pain quotidien, nous lui demandons donc de demeurer toujours dans sa sanctification et dans son corps. »

Aug. ut supr.

LE CHRIST NOTRE PAIN QUOTIDIEN

Cyprian. de Orat. Dom.

S. Augustin vient compléter la pensée de S. Cyprien et nous montre J.-C. devenu pain quotidien par la permanence de cette union réalisée dans l'Eucharistie. « L'Eucharistie est notre pain de chaque jour, mais nous devons la recevoir de façon qu'elle nourrisse vraiment notre esprit. Son effet propre, c'est l'unité : quand nous l'avons reçue, nous devenons ce que nous avons reçu. Et quand nous demeurons dans cette unité, que nous demeurons les membres du Christ, le Christ devient véritablement notre pain quotidien. »

Aug. serm. 57. n. 7.

L'EUCHARISTIE VRAI PAIN QUOTIDIEN

Il est à désirer que le sacrement visible, le sacrement du corps de J.-C. soit pour nous une nourriture quotidienne. Il est par sa nature une nourriture quotidienne. « Si c'est un pain quotidien, dit S. Ambroise, pourquoi le prenez-vous seulement tous les ans, comme c'est la coutume chez les Grecs d'Orient ? Recevez-le donc tous les jours pour que tous les jours il vous fasse du bien. Vivez de façon à mériter de le recevoir tous les jours. Celui qui ne mérite pas de le recevoir tous les jours ne mérite pas de le recevoir au bout d'un an. Suivez l'exemple du saint homme Job, qui tous les jours offrait un sacrifice pour ses enfants, craignant qu'ils n'eussent par pensée ou par parole commis quelque faute. Vous

savez que toutes les fois que l'on offre ce sacrifice, on célèbre la mort, la résurrection, l'ascension du Seigneur, et la rémission de nos péchés ; et vous ne voudriez pas faire de ce pain de vie votre pain quotidien ? Celui qui a reçu une blessure cherche un remède : notre blessure est d'être sous le joug du péché : notre remède est dans cet adorable et céleste sacrement. » Ambros. de Sacramentis. l. 5. n. 25.

« Si vous le recevez tous les jours, pour vous tous les jours le Christ ressuscite. » Pour vous et en vous il accomplit tous ses mystères, il naît, il meurt. Pour vous tous les jours s'accomplit le grand mystère de l'adoption divine. Le Père vous redit les paroles qu'il adressait à son Fils : *Je vous ai engendré aujourd'hui*. Vous devenez participants de l'éternel *aujourd'hui* de Dieu. La réception fréquente de l'Eucharistie est le moyen pour arriver à l'union constante avec J.-C. « Que désire Dieu, dit S. Hilaire, sinon de voir le Christ habiter en nous tous les jours, le Christ qui est le pain de vie, le pain du ciel ? » ib. n. 26. Hilar. Fragment.

CE PAIN N'EST PAS ENCORE LA RÉCOMPENSE

« Ainsi, dans cette demande, dit S. Augustin, nous demandons à Dieu la nourriture nécessaire à l'ouvrier, et non encore la récompense. Celui qui emploie un ouvrier lui doit deux choses : la nourriture et la récompense, la nourriture pour soutenir ses forces, et la récompense dont la perspective le tient dans la joie. » Aug. serm. 57. n. 7. Ici le serviteur de Dieu demande la grâce qui soutient et non encore la récompense qui apporte la joie pleine. Mon Dieu, pourvu que je trouve dans vos grâces quotidiennes et particulièrement dans votre Eucharistie les forces suffisantes pour vous servir, je ne vous demanderai pas la joie qui fait plutôt partie de la récompense.

CXX

Sermon sur la montagne. 2e P. Dispositions... L'Oraison Dominicale. 5e demande.

VI. 12. **Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.**

LES OBSTACLES A DÉTRUIRE

Il peut se rencontrer des obstacles qui nous empêchent d'aller à Dieu. J.-C. nous en avertit et nous invite à détruire, par notre prière, ces obstacles.

LE PÉCHÉ

Le premier se trouve dans les dettes contractées envers la justice infinie, la dette du péché encore existant en nous, dette qui serait un obstacle infranchissable, car elle nous condamne à la

prison tant qu'elle n'est pas payée, la dette de l'expiation qui est due au péché pardonné et qui empêche l'aisance des rapports avec Dieu, les dettes que nous font contracter les traces que le péché laisse en nous et qui alourdissent le mouvement de notre âme vers Dieu. C'est pourquoi le Sauveur nous fait dire : *Remettez-nous nos dettes.*

Après nous avoir conduits aux plus hauts sommets, il ne veut pas que nous oubliions notre condition véritable, notre condition de pécheurs et l'humilité qu'elle nous impose. « De peur que l'on ne se complaise en soi, dit S. Cyprien. et que l'orgueil n'amène à une chute plus grave que toutes les autres, il nous avertit que nous péchons tous les jours en nous ordonnant de demander tous les jours le pardon de nos péchés. »

Cyprian. de Orat. Dom.

CE QUE NOUS RAPPELLE CETTE DEMANDE

« J.-C., dit S. Jean Chrysostôme, nous rappelle donc ici qu'après le baptême nous pouvons commettre des péchés ; qu'il faut à cause de cela nous tenir toujours dans une grande humilité ; qu'après le baptême nous pouvons trouver le salut dans la pénitence ; il ouvre en nos cœurs une source de miséricorde, et il nous donne dans la miséricorde exercée par nous un gage de la miséricorde divine. » Que de choses en une parole !

Chrys. Homil. 19 in Matth. n. 5.

LE PARDON DEMANDÉ LIÉ AU PARDON QUE NOUS ACCORDONS

En même temps qu'il nous humilie en nous rappelant notre condition de pécheurs, il nous prépare à la prière, il nous inspire confiance, il nous exalte.

Quand vous vous préparez à prier, dit-il ailleurs, *pardonnez si vous avez quelque chose contre quelqu'un, afin que votre Père qui est dans le ciel vous pardonne vos péchés.* Il veut que quand nous venons devant son Père, nous y venions sans aucun souvenir fâcheux. Il veut que devant Dieu tous les enfants de Dieu se trouvent réunis dans la concorde et dans sa paix. Il veut que notre prière soit puissante par notre union avec la prière de nos frères.

Marc. XI.

Cyprian. ut supr.

CONFIANCE INSPIRÉE

Il nous inspire la confiance au pardon de Dieu. Il y a comme un pacte que J.-C. établit entre Dieu et l'homme. Vous serez sûrs que Dieu remplit les conditions de ce pacte. qu'il pardonne, si vous les remplissez vous-mêmes et si vous pardonnez.

« Nous marquons nous-mêmes à Dieu, dit S. Jean Chrysostôme. la mesure dans laquelle nous devons obtenir notre pardon. Dieu nous dit : Bien que les conditions ne soient pas égales, si vous pardonnez à votre conserviteur, vous recevrez une grâce semblable : vous pardonnez parce que vous avez besoin de pardon, tandis que Dieu n'en a pas besoin : vous pardonnez à votre égal, Dieu en vous pardonnant pardonne à un serviteur ; vous êtes coupable de fautes innombrables, Dieu est sans péché. »

Chrys. ut supr. n. 6.

« Si au jour du jugement, comme le fait remarquer S. Cyprien, nous sommes condamnés, nous le serons par notre propre bouche ; et il n'y aura point d'excuse pour nous : il nous faudra subir ce que

nous aurons fait nous-mêmes. » N'ayant point voulu pardonner nous ne pourrons rencontrer le pardon. « Mais comme il est facile, dit S. Grégoire de Nysse, d'obtenir une sentence favorable : la sentence est entre vos mains ; vous pouvez vous-même vous absoudre et vous sauver : il suffit de pardonner. » Cyprian. ut supr.

Gregor. Nyss.

PARTICIPATION A LA GRANDEUR DE DIEU

Et tout en nous abaissant voyez comme il nous exalte ! « Il montre, dit S. Grégoire de Nysse, ce que doit être celui qui s'approche de Dieu : celui-là doit s'élever au-dessus de la portée de la nature humaine ; il doit par sa vertu ressembler à Dieu, ou plutôt apparaître et agir comme Dieu lui-même en accomplissant ce qu'il n'appartient qu'à Dieu de faire. »

« En effet, le pardon des péchés est l'œuvre propre de Dieu. N.-S. veut que prenant confiance, nous demandions à Dieu la destruction de toutes les fautes que nous avons commises. Et pour nous approcher de Dieu devenu notre bienfaiteur, il nous demande d'être nous-mêmes les bienfaiteurs du prochain ; d'être bons, justes, patients, doux et miséricordieux en nous approchant de celui qui est bon, juste, patient, doux et miséricordieux... La dureté mettrait en effet un abîme entre vous et Dieu. »

« Dieu, dit S. Grégoire de Nysse, a été proposé à notre imitation. Ici l'homme est invité à proposer lui-même ses actes à Dieu pour qu'il les imite ; nous osons dire à Dieu : Ce que j'ai fait, faites-le ; vous, Seigneur, qui possédez l'empire de toutes choses, imitez votre serviteur pauvre et faible : j'ai laissé mon débiteur s'en aller libéré et joyeux ; ne laissez pas, vous, votre serviteur dans l'angoisse : que tous deux puissent rendre grâces à leur créancier..... Ah ! sans doute les fautes que j'ai commises contre vous sont plus graves que celles qui ont été commises contre moi ; elles les dépassent autant que vous dépassez vous-même tout être créé ; mais il est juste que votre miséricorde soit en rapport avec votre grandeur ; j'ai pu témoigner un peu de bonté, vous pouvez manifester une bonté infinie. »

Gregor. Nyss. de Orat. Dom. Or. 5e.

« Vous voyez à quelle hauteur le Sauveur par sa formule de prière élève ceux qui la comprennent : il transforme leur condition humaine et fait des dieux de ceux qui doivent s'approcher de Dieu. »

« Voilà donc, dit S. Pierre Chrysologue, une source de pardon qui est ouverte dans le cœur de celui qui prie, source de pardon qui doit provoquer le pardon. Désormais on servira ses intérêts en se montrant large à autrui. »

Chrysol. serm. 72.

COMBIEN DIEU AIME LE PARDON !

« Par la forme donnée à cette demande, vous pouvez comprendre, dit S. Augustin, combien Dieu tient à ce que nous soyons miséricordieux. Ici il y a un pacte entre l'homme et Dieu, ce qui n'existe en aucune autre demande. Si nous mentons dans ce pacte, nous perdons tout le fruit de notre prière. J.-C. nous le fait remarquer aussitôt : *Si vous pardonnez, votre Père céleste*

Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. n. 39. *vous pardonnera. Si vous ne pardonnez pas, il ne pardonnera pas.* » Matth. VI 14-15.

« C'est, dit encore S. Augustin, la seule demande sur laquelle J.-C. revienne, car elle a pour but de nous mettre en garde contre une tentation terrible, qui, si nous y cédons, nous fera perdre tout le reste. La colère est soulevée en vous, elle vous pousse à la vengeance : c'est une terrible tentation que celle-là. Si vous cédez, vous perdez tout ce que vous aviez gagné jusque-là. Mais c'est le moment aussi de guérir les blessures que vous avaient infligées les autres passions. » Et c'est pourquoi Jésus revient sur ce point avec insistance.

Aug. serm. 57. n. 11.

« Et si vous n'accomplissez pas la condition, si vous n'aimez pas vos ennemis, que vous dirai-je ? ajoute S. Augustin. Vous dirai-je de ne plus prier ? Non, je n'ose vous dire cela ; mais plutôt priez pour que vous aimiez. Vous dirai-je d'omettre cette demande ? Mais si vous ne demandez pas le pardon, vous ne serez pas pardonné. Vous ne le serez pas non plus si vous ne faites ce qui a été commandé. Donc il faut faire la demande et accomplir la condition. »

Id. serm. 56. n. 15.

Ainsi l'Oraison Dominicale a une efficacité particulière pour obtenir la rémission des péchés quotidiens : elle a presque la valeur d'un sacrement.

« Quand on a une requête à présenter au roi, dit S. Augustin, on s'adresse à un avocat habile qui vous donne la formule convenable ; car, si votre demande était contraire aux lois, vous n'obtiendriez rien et vous vous rendriez coupable. Nous avons reçu la formule suivant laquelle nous devons demander. » Elle est en harmonie avec le caractère de Dieu et ses lois. » « Mais prenez garde, celui qui l'a composée lit dans les cœurs : n'essayez pas de le tromper. »

Aug. Tr. 7 in Joan. n. 11.

J.-C. NOUS Y INVITE PAR LA RÉCOMPENSE ET LE CHATIMENT

Après avoir donné la formule complète de sa prière, J.-C. revient à ce précepte. **Car si vous remettez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous remettra aussi les vôtres. Mais si vous ne pardonnez pas, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses.** Matth. 14-15.

« Pour montrer combien il tient à ce précepte, dit S. Jean Chrysostôme, il y revient, et il engage à l'observer par la promesse de la récompense et la crainte du châtiment. Il rappelle le Père céleste, afin que l'on ait honte, quand on a un Père si noble, d'avoir des sentiments si bas : car il faut que nous soyons les enfants de Dieu non seulement par la grâce, mais encore par nos œuvres... Parce que la racine de tous les biens est la charité, Dieu veut détruire tout ce qui lui est contraire.

... « Il n'est personne, non personne, père, mère, ami, qui nous ait aimés comme Dieu l'a fait. »

FACILITÉS A OBTENIR NOTRE PARDON

« Nous commettons tant de fautes tous les jours, et pour en obtenir la rémission, Dieu nous a donné une voie abrégée, facile,

exempte de peine : quelle peine, en effet, y a-t-il de remettre une *injure ? Au contraire, la peine est non de remettre, mais de garder* l'offense. »

...« Il n'est donc pas nécessaire de passer les montagnes, les mers, d'entreprendre de longs voyages, de dépenser de grandes sommes d'argent, d'accomplir de grandes macérations, il suffit de vouloir et tous les péchés sont remis... C'est pourquoi S. Paul parlant des conditions de la prière, n'y demandait que le fidèle accomplissement de ce précepte : *Levez vers Dieu*, disait-il, *des mains pures,*
II. 8. *sans colère et sans disputes...*

« Si un mendiant venait vous supplier, et pendant qu'il est à vos genoux, se mettait à frapper son ennemi, votre indignation serait grande. Si vous, vous interrompez votre prière pour frapper votre ennemi, quelle offense vous commettez envers celui qui a établi la loi du pardon !... Et quand vous appelez sur lui la malédiction, n'est-ce pas comme si vous le déchiriez à pleines dents ?

« Comment aussi pouvez-vous toucher au sacrifice des chrétiens ? Comment pouvez-vous goûter le sang du Seigneur, quand vous portez au dedans de vous un pareil poison ? » Chrys. Homil. 16 in Matth. n. 7. et 8.

CXXI

Sermon sur la montagne. 2e P. Dispositions... L'Oraison Dominicale. 6e et 7e demandes.

VI. 13. **Et ne nous induisez pas en tentation.**

QUELLE TENTATION FAUT-IL CRAINDRE ?

Pour pouvoir aller à la béatitude, nous avons à nous préserver d'un autre danger, de la tentation, non de toute tentation, car il y a des tentations qui sont utiles, celles qui nous tiennent dans l'humilité, et sur nos gardes, celles qui nous éprouvent, mais de cette tentation où l'on est comme abandonné, de cette tentation à laquelle, semble-t-il, on a été jeté en proie par Dieu lui-même en punition de quelque faute. « Nous ne demandons donc pas, dit S. Augustin, de ne pas être tentés, mais de ne pas être induits en tentation. » Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. n. 32.

« Dieu, dit encore S. Augustin, ne nous induit pas lui-même en tentation, mais il permet que celui que, par un jugement occulte ou pour des causes manifestes, il a voulu abandonner, soit induit en tentation. » Ô Dieu, que je ne mérite jamais d'être abandonné de vous ! Ib. c. 30.

« Il y a des tentations qui, avec la permission de Dieu, sont

Ib. n. 31. infligées par Satan. » « Cette demande, dit S. Cyprien, nous prouve que notre ennemi ne peut rien contre nous que dans la la mesure où Dieu le permet, afin que toute notre crainte, notre dévotion et notre attention se portent vers Dieu. » Nous lui demandons, s'il entre dans ses desseins de laisser Satan exercer son pouvoir sur nous comme il le fit sur Job, de ne pas nous abandonner, mais de faire, comme le dit l'Apôtre, un compromis avec la tentation, afin que nous puissions la supporter, et que la tentation tourne à notre avantage et à sa gloire. « Nous lui demandons, si nous devons être touchés par le feu, de ne pas être brûlés, » mais purifiés.

(Cyprian. de Orat. Dom.) (I. Cor. X.) (Aug. n. 32.)

A plus forte raison lui demandons-nous de ne pas nous exposer nous-mêmes à la tentation, de ne pas aimer les causes de tentation, car ce serait désirer d'être induits en tentation ; et de ne pas être nous-mêmes des causes volontaires de tentation, car ce serait aimer à induire en tentation.

UTILITÉ DE CETE DEMANDE

« Cette demande, dit S. Cyprien, nous rappelle notre faiblesse, nous préserve de la présomption et nous garde dans l'humilité. En une autre circonstance J.-C. nous recommandait cette humilité si précieuse quand il disait : *Veillez et priez, pour que vous n'entriez pas en tentation.* »

(Cyprian. ut sup.)

« Avec clarté, dit S. Jean Chrysostôme, il nous enseigne nos intérêts et l'humilité que nous avons à pratiquer : il ne veut pas que nous craignions les combats, mais il ne veut pas que nous nous jettions témérairement au devant. »

(Chrys. Homil. 19 in Matth. n. 6.)

« Ainsi donc, dit Origène, nous ne demandons pas à Dieu de ne pas rencontrer la tentation, *car toute la vie de l'homme sur terre est une tentation*, mais nous demandons de ne pas succomber à la tentation, car celui qui succombe à la tentation entre dans la tentation : il se laisse envelopper, lier par la tentation. »

(Origen. de Orat. n. 29.)

Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il ! (Matth. VI.)

« Cette demande, dit S. Augustin, nous rappelle que nous ne sommes pas encore arrivés à la possession de ce bien où le mal ne peut plus nous atteindre. »

(Aug. Ep. 130. n. 12.)

QUEL EST LE MAL VÉRITABLE ?

Le mal peut exister en nous, et il peut exister autour de nous, mal physique et mal moral. Quels sont les maux matériels, souffrances, humiliations, infirmités, impuissances, revers de fortune qui sont un mal véritable, qui nous nuisent et nous empêchent d'arriver à notre fin ? Dieu seul peut le savoir ; et c'est pourquoi nous lui demandons d'une façon générale de nous préserver du mal. Délivrez-nous de la pauvreté extrême qui porte au murmure et ébranle la foi ; de la souffrance qui porte à l'irritation et affaiblit l'espérance ; de l'oppression qui porte aux sentiments bas ; de la tyranie des passions, du péché et du vice ; et par dessus tout du prince du mal, celui que l'on appelle le malin. *Délivrez-nous du malin*, ainsi que porte une autre version. (Chromat., Greg. Nyss.,

Chrys.). Nous ne demandons pas à Dieu de ne nous laisser ressentir aucun mal, mais de nous garder forts et libres en supportant le mal.

« Et quand, dit S. Cyprien, nous avons dit : *Délivrez-nous du mal*, il ne nous reste plus rien à demander, ayant invoqué la protection de Dieu contre le mal : avec cette protection nous sommes tranquilles et assurés contre tout ce que le monde et le démon pourraient nous faire. Comment pourrait-il craindre le monde celui à qui Dieu est dans le monde une protection ? » Cyprian. ut supr.

Et J.-C. a voulu signer lui-même cette prière en y ajoutant l'affirmation solennelle par laquelle il relève les vérités de plus grande importance : *Amen, Il en est ainsi ! Amen*, qu'il soit ainsi, dirons-nous après lui, lui exprimant ainsi tout notre désir.

Cette formule de prière est brève, « mais cette brièveté, dit S. Pierre Chrysologue, n'est-elle pas une preuve que Jésus veut nous exaucer promptement ? » Chrysol. serm. 67.

ÉTENDUE DE CETTE PRIERE

Dans sa brièveté, elle renferme beaucoup de choses, on peut dire toutes choses, tout ce qu'il importe à l'homme de posséder. « Celui, dit S. Cyprien, qui est la parole même de Dieu, N.-S. J.-C. étant venu pour tous, et ayant donné pour tous, pour les savants et les ignorants, pour tout sexe et pour tout âge les préceptes du salut, a fait de ces préceptes un résumé complet, de façon que la mémoire sans fatigue et rapidement put retenir ce qui est nécessaire à la foi. » Cyprian. ut supr.

Elle résume tout ce que nous pouvons désirer : elle est, dit S. Augustin, la forme dont se doivent revêtir tous nos désirs : *Forma desideriorum*. Aug. serm. 56. n. 4.

« Tout ce que nous pouvons dire en priant, si nous prions d'une façon convenable, se trouve dans cette prière. Quiconque dit une parole qui ne peut y rentrer fait une demande illicite ou une demande charnelle ; et il n'est pas permis à ceux qui sont nés de l'Esprit de prier d'une façon charnelle... Parcourez toutes les prières des Saints, et vous verrez qu'elles rentrent dans la prière du Sauveur. C'est pourquoi on est libre d'employer d'autres paroles, mais non de faire d'autres demandes. » Aug. Ep. 130. n. 22.

« Non seulement, dit Tertullien, elle accomplit les fonctions propres de la prière, en offrant à Dieu l'adoration qui lui est due et en lui exposant les besoins de l'homme, mais elle résume tout l'enseignement de J.-C., toute sa morale : elle est un résumé de tout l'Évangile. » Tertull. de Orat.

Combien d'hommes l'ont récitée depuis qu'elle est sortie des lèvres de N.-S., hommes de toutes les conditions, et quels sentiments elle a éveillés dans leurs cœurs ! Quelles grâces elle a obtenues ! « Toutes ces demandes, dit S. Augustin, obtiennent leur effet dans la vie présente : et les trois premières, les trois

Aug. de serm. Dom. in m. l. 2 n. 36 et 37. principales continueront à obtenir leur effet, et elles l'obtiendront complet, dans la vie future. »

Dans la vie présente, cette prière a une grande efficacité pour nous faire trouver Dieu. Quel moyen plus efficace pour trouver Dieu que de chercher le Père, le Père qui nous a adoptés en son Fils bien-aimé, qui a ordonné à cette adoption toutes les œuvres de la nature et de la grâce, de l'appeler avec les paroles du Fils bien-aimé ?

CXXII

Sermon sur la montagne. 2e P. Dispositions... Pureté d'intention dans le jeûne.

Lorsque vous jeûnez, ne vous montrez pas tristes comme les hypocrites ; car ils apparaissent avec un visage exténué, pour faire voir qu'ils jeûnent : je vous dis en vérité qu'ils ont reçu leur récompense. Matth VI.

LE JEUNE EN HONNEUR CHEZ LES JUIFS

Il y avait chez les Juifs trois œuvres particulièrement en honneur, l'aumône, la prière et le jeûne. *La prière est chose excellente avec le jeûne et l'aumône*, disait l'Ange à Tobie. Et l'homme était exposé à chercher sa propre gloire dans ces œuvres. Tob. XII.

EXPOSAIT A LA VAINE GLOIRE

Par l'aumône, en effet, il apparaît comme le bienfaiteur de ses frères ; la prière le montre en rapports avec Dieu ; mais le jeûne et les autres austérités corporelles semblent l'élever au-dessus de l'humanité. C'est pourquoi l'orgueil produit par la mortification extérieure est particulièrement dangereux, plus subtil, plus profond, plus irrémédiable que tout autre, « car il pousse l'homme à tirer sa gloire de son humiliation elle-même ; » il conduit à la dureté à l'égard du prochain. (Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. c. 12. n. 41.)

« J.-C. continuant à ramener les âmes à cette vie intérieure et à cette pureté d'intention par laquelle on ne cherche que Dieu, » nous dit dans quelles dispositions nous devons jeûner. (id. ib.)

J.-C. CONSERVANT LE JEUNE

Il ne détruit pas le jeûne, puisqu'il suppose, au contraire, que tous ses disciples jeûnent : *Lorsque vous jeûnez*, leur dit-il. Il n'a point voulu leur imposer des règles pour la fréquence de leurs jeûnes. Il acceptait volontiers que ses disciples jeûnassent moins souvent que les disciples de Jean-Baptiste, au moins pendant qu'il était avec eux : *Les amis de l'époux peuvent-ils être dans le deuil pendant que l'époux est avec eux ? Mais le temps viendra où l'époux leur sera enlevé et alors ils jeûneront*. Il a voulu laisser à Matth. IX. 1

son épouse, l'Eglise, le soin de régler elle-même les jeûnes de ses enfants, se contentant pour lui-même d'assigner les dispositions dans lesquelles ils doivent jeûner.

IL LE SAUVEGARDE DE LA VAINE GLOIRE

Il faut donc éviter l'ostentation, la recherche de la gloire humaine ; car cette recherche de la gloire humaine ferait perdre au jeûne son caractère de vertu, et en ferait un acte d'hypocrisie ; elle l'ordonnerait au vice. « Il n'est plus chaste, dit S. Léon, ce jeûne qui vient non plus de la pénitence, mais du mensonge. » Leo m. serm. 34 de Epiph. 4. n. 5.

« Si la vertu est belle, pourquoi ne pas l'aimer pour elle-même ? dit S. Jean Chrysostôme. Pourquoi ne l'aimer que pour autre chose, quand nous regardons comme une injure de ne pas être aimés pour nous-mêmes, de n'être aimés que pour autrui ? Ce n'est pas pour d'autres que nous devons pratiquer la vertu ; ce n'est pas pour les hommes que nous devons servir Dieu, mais tous les services que nous rendons aux hommes, nous devons les leur rendre à cause de Dieu. » Chrys. Homil. 20. in Matth. n. 2. C'est faire injure à cette chose si belle qui est la vertu de ne point l'aimer pour elle-même, de ne l'aimer que pour le vice et de la faire servir au vice...

IL VEUT QU'IL SOIT JOYEUX

Mais quand le jeûne veut honorer Dieu, payer les dettes contractées envers la justice, quand il veut aller à Dieu, il y va joyeusement : la pénitence quand elle est une vraie vertu sait qu'elle fait une œuvre bonne, et elle la fait joyeusement. Elle n'est plus cette pénitence incomplète de « ceux qui portant impatiemment les austérités semblent s'en prendre à tous ceux à qui ils parlent, en les traitant durement et leur devenant fâcheux. L'austérité qu'on a pour soi-même doit rendre plus doux, plus traitable, corriger et non exciter la mauvaise humeur. » Bossuet. Médit. sur l'Ev. 20e j.

SE PARFUMER LA TETE

C'est une telle disposition dans la pratique de la pénitence que J.-C., dit S. Jérôme, nous recommande quand il nous dit : **Pour vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre**
VI. 17. **visage.**

Aux jours de fêtes, en Orient, on avait l'habitude de parfumer sa tête et son visage. « Il est évident, dit S. Augustin, que ces prescriptions du Sauveur se rapportent à l'homme intérieur. » Le jeûne doit être pour lui une fête que traduisent ses dispositions.

QUELLE EST CETTE TETE QU'IL FAUT PARFUMER ?

« Mais que faut-il entendre, demande S. Augustin, par cette tête que l'on doit parfumer ? La tête est en nous ce qu'il y a de plus élevé et ce qui doit conduire tout le reste, c'est la raison. Oindre sa tête c'est mettre en soi une joie qui ne vient pas du dehors, de la louange des hommes, mais du dedans, de la bonté intrinsèque de l'acte qu'on accomplit. Laver son visage c'est purifier son cœur de toute considération qui pourrait nous empêcher de regarder uniquement Dieu, et pourrait offenser le regard de Dieu : vous avez purifié votre visage qui est appelé à contempler Dieu ; vous avez réalisé le commandement exprimé par le Prophète : *Lavez-vous, soyez purs, enlevez toute iniquité de vos âmes et de*

devant mes yeux. En regardant Dieu, nous commençons notre transformation en lui. » « Ce visage que nous devons laver quand nous jeûnons, dit S. Chromace, c'est donc notre conscience qui, tournée uniquement vers Dieu par une intention pure, devient toute radieuse. »

Is. I. 16.

Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. n. 42.

Chromat. h. l.

« Cette tête que nous devons oindre quand nous jeûnons, ne serait-ce pas encore, dit S. Chromace, le Christ que nous honorons de pieuses onctions dans la personne des pauvres quand nous joignons au jeûne l'aumône ? » « Le jeûne qui est sûrement accepté de Dieu, dit S. Grégoire, c'est celui qui lui est offert par les mains de l'aumône, celui qui marche de pair avec l'amour du prochain, celui qui est tout imprégné de miséricorde. Donnez à un autre ce que vous vous retranchez à vous-même ; et en affligeant votre chair, refaites la chair de votre prochain. » Par là vous aurez glorifié, réjoui celui qui est votre tête, J.-C.

Gregor. Homil. 16 in Ev. n. 6.

NOTRE JEUNE VU DE DIEU SEUL

Afin de ne pas faire voir aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père qui est présent dans le secret, et votre Père qui voit dans le secret vous en rendra la récompense.

Matt. h VI.

C'est la gloire de N. S. J.-C. d'avoir formé des âmes qui aiment la vie cachée, cette vie dans laquelle toutes les bonnes œuvres sont pratiquées devant Dieu et connues de Dieu seul. Il a cette gloire d'avoir formé des âmes qui prenant à la lettre sa parole ont fait de leurs jours de jeûne de vrais jours de fête, qui se sont prises de passion pour la mortification corporelle et qui, en la pratiquant dans une mesure presque excessive, se montraient toujours joyeuses et souriantes à l'égard du prochain.

LES GLOIRES ET LES FRUITS DU JEUNE

S. Basile prêchant sur le jeûne faisait entendre des accents de triomphe. « *Sonnez de la trompette*, s'écriait-il avec le Psalmiste, *au grand jour de votre solennité*. Entrons dans notre jeûne joyeusement comme il convient à des chrétiens. Personne n'est abattu quand il est couronné, triste dans un jour de triomphe. Au moins c'est pour vous un jour de guérison, de guérison pour votre âme : si vous étiez triste en un pareil jour, ce serait la preuve que vous êtes plus soucieux des joies de l'estomac que du salut de votre âme. Soyez joyeux, car le péché est tué, chassé de votre âme. »

Basil. de Jejun. Homil. I. n. 1.

« Le jeûne nous ramène à l'état primitif où l'homme était semblable aux Anges...

ib. 3

« C'est par le jeûne que Moïse se prépara à gravir la montagne du Sinaï, toute enveloppée par la fumée, à entrer dans la nuée, et à recevoir de Dieu les tables écrites de sa main...

ib. n. 5

« C'est le jeûne qui prépara à leur mission les Prophètes et les libérateurs d'Israël. C'est le jeûne qui repousse les tentations, qui prépare à la piété, qui est le père de la chasteté. Il enseigne le courage dans les combats, le repos pour le moment de la paix.

C'est le jeûne qui prépara Elie à voir Dieu dans la caverne de l'Horeb, c'est le jeûne qui le prépara aux prodiges qu'il accomplit. C'est le jeûne qui prépara les trois enfants à supporter les flammes de la fournaise, et les rendit semblables à l'or qui devient plus pur et plus brillant au milieu du feu... ib. c. 6.

« Le jeûne donne des ailes à la prière et la fait monter au ciel. Le jeûne est la prospérité des familles, il est le père de la santé, un maître sage pour la jeunesse, un ornement pour le vieillard, un lien pour les personnes mariées. La jalousie ne peut pas trouver place entre les époux qui pratiquent l'un et l'autre le jeûne... ib. n. 7.

« N'est-ce pas en affaiblissant la chair par le jeûne que l'on fortifie l'esprit ? N'est-ce pas lui qui développera en vous le désir de la table céleste à laquelle lui-même vous préparera ? Qui a pu recevoir les dons spirituels en s'abandonnant aux délices de la table ?... N'est-ce pas le jeûne qui nous assure la victoire sur les démons ? Jésus n'a-t-il pas dit : *Cette espèce ne peut-être chassée*
.IX. 28. *que par la prière et le jeûne...* ib. n. 9.

... « *Car nous avons à lutter, non contre la chair et le sang,*
VI. 12. *mais... contre les esprits de malice répandus dans l'air.* Comme l'huile fortifie les membres de l'athlète, le jeûne fortifie ceux qui s'exercent dans les combats spirituels... id. Homil. 2. n. 1.

« Le démon n'ose pas s'attaquer à ceux qu'il voit adonnés au jeûne et les Anges gardiens aiment à se tenir près d'eux. Dans ces jours où se célèbrent les jeûnes solennels, ajoutait le grand ascète, il n'y a aucune île, aucun continent, aucune cité, aucune contrée reculée où l'on ne proclame la loi du jeûne, où elle ne soit acceptée par tous avec grande joie. Que personne donc ne se sépare de la grande armée des jeûneurs. Il vaudrait mieux dans une bataille jeter son bouclier que de renoncer à ce bouclier que l'on appelle le jeûne. » ib. n. 2.

Le jeûne était joyeux parce qu'on y voyait une offrande, un sacrifice que l'âme offrait à Dieu. « La chair, disait Tertullien, offre à Dieu, des sévices qu'elle s'inflige à elle-même, jeûnes, mortifications et humiliations qui les accompagnent, des sacrifices qu'il agrée. » Tertull. de Resurr. carn. c. 8.

Le jeûne était joyeux parce qu'il était uni à la prière. « La prière, dit S. Augustin, est la réfection des jours de jeûne. La prière appelle la grâce de l'Esprit S[t], la prière attendrit le cœur, elle adoucit l'austérité, elle donne de la douceur au jeûne. » L'aumône, se joignant à la prière et au jeûne, reportait sur les indigents ce qu'on se retranchait à soi-même : la vie spirituelle était fondée, vie qui se développait devant Dieu et qui s'épanchait dans l'amour ; le jeûne devenait une fête. Aug. App. serm. 73. n. 2.

CXXIII

Sermon sur la montagne. 2e P. Dispositions... L'attachement aux richesses : la pureté d'intention.

Ne vous amassez pas des trésors sur la terre où la rouille et les vers dévorent, où les voleurs fouillent et dérobent. Matth. VI.

L'AMOUR DES RICHESSES

Voulant élever notre cœur au désir du royaume des cieux, J.-C. nous met en garde contre les faux biens qui peuvent l'attirer : après la gloire humaine, la richesse. « Le désir de la richesse, dit S. Jean Chrysostôme, est consécutif à l'amour de la gloire. » (Chrys. Homil. 20 in Matth. n. 2.) Quand on aime la gloire, on veut devenir riche. Mais ce désir peut aussi s'allumer dans nos cœurs par le seul appât de la richesse : la richesse donne un si grand pouvoir ! *Tout obéit à l'argent,* disait la Ste Ecriture. (Eccles. X.) La richesse prépare la sécurité de l'avenir : quand on a quelques épargnes devant soi, il semble qu'on puisse envisager l'avenir avec confiance. Aussi l'homme qui se sent fait pour l'avenir est-il porté à thésauriser ; et pour beaucoup la préparation de l'avenir ne va pas plus loin qu'à faire quelques économies : et l'on met ses pensées, l'on tourne son cœur à ce trésor.

J.-C. nous met en garde contre cette tendance qui nous empêcherait d'arriver au royaume des cieux et à ses richesses.

Il nous détourne de l'amour des richesses en nous en disant la fragilité (v. 19) ;

l'aveuglement qu'elles produisent dans l'esprit (v. 22) ;

la servitude à laquelle elles amènent la volonté (v. 24).

LA FRAGILITÉ DES RICHESSES

Elles sont éphémères ces richesses dans lesquelles nous cherchons la sécurité. Celles qui nous servent plus directement, les étoffes précieuses, les denrées alimentaires sont vites rongées par les vers, et les autres sont souvent enlevées par les voleurs : elles ne donnent donc point la sécurité, mais le trouble et l'inquiétude. Si elles demeurent, c'est nous qui nous en allons. « Souvenons-nous, dit S. Chromace, de ce riche qui mettait toute sa joie dans ses richesses et qui fut subitement enlevé de ce monde : pour qui furent ces richesses qu'il avait ainsi amassées ? *Un homme thésaurise*, disait David, *et il ignore pour qui il rassemble tout cela.* » (Chromat. h. l. — Ps. 61. 1)

Cet amour de la richesse rend notre cœur impur. « Si notre cœur est sur terre, dit S. Augustin, s'il se roule sur terre, comment sera-il pur ? La terre en elle-même n'est pas impure, mais une substance devient souillée quand elle s'allie à une autre substance de nature inférieure. » Si notre cœur s'attache à la terre notre cœur devient impur. LE DANGER DE L'AMOUR DES RICHESSES — Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. n. 44.

Que devons-nous donc faire pour préparer notre avenir, si l'acquisition des richesses ne le prépare point ? **Amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne rongent, et où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent.** (.VI 20.) « Le ciel que J.-C. nous montre comme le lieu où nous devons nous faire un trésor, c'est celui dont il a été dit : *le ciel du ciel est au Seigneur*, (13. 16.) le ciel où Dieu habite et où tout demeure éternellement, dit S. Augustin. » Nous pouvons nous mettre en contact avec le Dieu du ciel, nous pouvons remettre en ses mains ce que nous possédons, et par là nous nous faisons un trésor dans le ciel. LES VRAIES RICHESSES — Aug. ut supr.

L'aumône est pour nous le grand moyen de faire passer nos richesses entre les mains de Dieu et dans le ciel. *Va*, disait Jésus au jeune homme désireux de la vie éternelle, *vends tout ce que tu as, distribue-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Celui qui donne au pauvre prête à Dieu*, dit la S[te] Ecriture, (Prov. XIX, 17). « Voilà, dit S. Chromace, le moyen qui nous a été donné pour faire passer dans le ciel tout ce que nous possédons. » « Vous craigniez, dit S. Jean Chrysostôme, en faisant l'aumône, de dépenser votre fortune ; elle se consumera fatalement si vous ne savez en user, et vous n'aurez même pas la joie assez prisée des hommes de pouvoir la donner à d'autres. Si vous savez en user en faveur des pauvres, non seulement vous la possédez, vous la conservez, mais vous y ajoutez les biens célestes. » LE MOYEN DE SAUVEGARDER NOS RICHESSES — Chromat. h. l. — Chrys. Homil. 20 in Matth. n. 3.

Et ce qui est dit de la richesse, il faut le dire de tout ce qui est offert à Dieu : Dieu le garde pour nous le représenter un jour. « Si vous confiez vos richesses à Dieu, dit l'*Opus imperfectum*, Dieu les gardera même quand vous sommeillerez. Quelle folie de vouloir les garder dans ce monde que vous devez quitter et de ne pas les envoyer là où vous devez aller ! Et si vous ne savez pas les employer pour la fin pour laquelle elles vous ont été données, vous les possédez matériellement, mais dans la réalité elles sont perdues puisqu'elles ne vous servent pas. Ce que vous avez fait pour votre âme est à vous : et tout ce que vous avez fait sans le faire servir à votre âme est perdu. » Opus imperf. Homil. 15.

L'avare que la passion a aveuglé se croit riche parce qu'il a entassé des trésors dans ses coffres, et en réalité il a rendu la richesse improductive, il a appauvri le monde et s'est appauvri lui-même. La vraie richesse est celle que l'homme, avec le secours de Dieu, fait germer de la terre ; une richesse meilleure encore que celle-là est celle qu'avec la

grâce de Dieu il fait germer de son âme et qu'il confie à Dieu, celle que Dieu peut recueillir et garder pour l'éternité. Vous avez joui des joies de la terre, que vous en reste-t-il ? Vous avez fait des gains, que vous en restera-t-il ? Vous avez été aimé, loué ; qu'en garderez-vous ? Mais vous avez travaillé pour la vérité, la justice, vous avez fait le bien, vous avez glorifié Dieu : vous avez créé des richesses qui dureront toujours, des richesses que Dieu fera fructifier : vous avez établi votre trésor dans le ciel. « Si vous aimez les richesses, dit S. Jean Chrysostôme, transportez-les donc là où elles pourront demeurer en sûreté. Dieu, pour conserver votre trésor, vous offre son ciel où rien ne saurait périr. Et là non seulement votre trésor se conserve, mais il devient une semence
Chrys. ut supr. qui s'accroît sans cesse. »

LE TRÉSOR DANS LE CIEL

Avoir son trésor dans le ciel c'est le moyen d'élever sans cesse ses pensées et ses désirs vers le ciel. **Là où est votre trésor, là est aussi votre cœur.** Matth. V

LE CŒUR ACCOMPAGNANT LE TRESOR

Comme J.-C. connaissait bien le cœur humain, et comme en une seule parole il nous dépeint les pensées de l'avare qui, sans cesse, se portent à ce trésor qu'il s'est fait, la vie de ce collectionneur qui ne se plaît qu'avec ses tableaux, ses objets rares. Est-il possible de créer dans les régions surnaturelles un trésor qui attire ainsi le cœur de l'homme ? Oui, nous dit le Sauveur, une fois qu'on a agi pour Dieu, pour acquérir quelque mérite auprès de lui, toutes les pensées, tous les désirs se portent à accroître ce trésor. « Celui qui amasse sur terre, dit l'*Opus imperfectum*, sent se former en lui une passion qui le porte non seulement à conserver, mais encore à augmenter son trésor. De même, celui qui a mis son trésor dans le ciel est animé par une passion spirituelle qui le porte et à conserver et à augmenter sans cesse son trésor. »

« Une fois qu'on a mis son trésor dans le ciel, toute joie et aussi toute tristesse devient bonne : on se réjouit de la justice et l'on s'attriste du péché. Pour celui qui, au contraire, a mis son trésor
Opus imperfect. Homil. 15. sur terre, toute joie est mauvaise et toute tristesse pire encore. »

« Celui qui n'a rien placé dans le ciel, ne regarde pas volontiers
id. ib. vers le ciel. »

« Et si vous avez votre trésor sur terre, voyez, dit S. Jean Chrysostôme, quelles suites fâcheuses pour vous : être attaché à la terre, d'homme libre être devenu esclave, être déchu des hauteurs célestes, ne plus s'élever à aucune pensée sublime, être toujours préoccupé de gains et de placements d'intérêts, n'est-ce pas là un état misérable ? N'est-ce pas là la pire des servitudes où l'homme laisse sa noblesse en même temps que sa liberté ? Et cette âme esclave est toujours en défiance contre tout le monde. Semblable à un chien attaché dans une fosse, attaché par la chaîne des richesses plus dure que toute autre, vous aboierez contre

quiconque vous abordera, et vous n'aurez d'autre emploi que de conserver, pour d'autres, ce que vous croyez posséder. Quelle triste vie que celle-là ! » Chrys. Homil. 20 in Matth. n. 3.

« Et ce qui est dit de l'argent, il faut le dire de tout le reste, remarque S. Jérôme. Pour le gourmand, son trésor c'est son ventre ; pour le débauché, c'est la volupté ; pour l'homme emporté par la passion, c'est l'objet de cette passion. » Hieron. h. l.

En face des abaissements et de la servitude que produit dans l'âme l'amour des choses périssables, sachons dire : Heureux celui qui a mis son trésor en Dieu ! « En attendant la récompense future, dit S. Jean Chrysostôme, il goûte déjà cette récompense d'être transporté dans la vie future, de goûter les choses d'en haut et de s'y intéresser. » On reconnaît vite une âme qui a son trésor dans le ciel. Chrys. ib.

« Pour nous faire mieux comprendre, dit S. Jean Chrysostôme, la nécessité de ne point laisser captiver son cœur par l'amour des richesses, J.-C. emploie une image sensible, celle de l'œil qui donne de la lumière à tout notre corps et à toute notre vie, de l'œil qu'il importe de préserver de toute maladie, » et à ce sujet allant plus loin que la richesse, il proclame d'une façon générale l'importance de l'intention. Chrys. ib.

L'ŒIL SUIVANT LE CŒUR

La lampe de votre corps c'est votre œil. Si votre œil est
. VI. **net, tout votre corps sera lumineux. Mais si votre œil est**
22. **malade, tout votre corps sera dans les ténèbres.**

L'ŒIL EXTÉRIEUR

« Par l'œil, nous devons entendre ici l'intention, dit S. Augustin, l'intention qui regarde le but auquel nous dirigeons nos actes : si elle est pure et droite, si elle regarde là où il faut regarder, toutes les œuvres inspirées par elle sont nécessairement bonnes : ces œuvres constituent cet ensemble de notre vie que J.-C. appelle notre corps... Il faut donc en agissant faire attention à ce que l'on fait moins encore qu'à l'esprit avec lequel on le fait. C'est cette intention qui est notre lumière, car elle manifeste l'esprit qui nous anime... Tous nos actes à l'égard des hommes ont une issue incertaine : je ne sais quel usage le pauvre fera de l'aumône que je lui donne, et à cause de cela mes actes sont comme dans les ténèbres ; mais si j'ai agi avec une intention bonne, mon acte en est tout illuminé ; et si j'ai agi avec une intention mauvaise, ce qui devait être lumière devient ténèbres, et alors combien seront profondes les ténèbres elles-mêmes ! » Aug. de serm. Dom. l. 2. n. 45-46.

Si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en vous n'est que ténè-
23. **bres, combien seront grandes les ténèbres elles-mêmes !**

IL DOIT ÊTRE NET

Cet œil de notre vie que nous devons nous appliquer à garder net, c'est, dit S. Hilaire, l'œil de la conscience, ou l'œil du cœur. « S'il demeure net et lumineux, il répandra sur notre corps la clarté de la lumière éternelle. » La conscience reçoit, en effet, sa

lumière de Dieu et la répand dans toute notre vie. « Elle répandra sur la corruption de notre chair la splendeur qu'elle tire de son origine. Mais si elle se laisse envahir par les ténèbres, tout ce qui est en nous subira l'influence de ces ténèbres. Et si notre lumière n'est que ténèbres, les ténèbres elles-mêmes combien elles seront épaisses ! Combien fougueuses seront les passions de la chair, combien perverses seront les œuvres, si elles sont autorisées par les aberrations de la conscience ! »

Hilar. c. 5. in Matth. n. 4.

« Cet œil intérieur qui doit être toujours net et simple, c'est encore, dit Remi d'Auxerre, la foi qui doit être la lumière de notre vie. » la foi, qui aime la simplicité et qui dans sa simplicité est si lumineuse. Si nous laissions notre foi se mélanger d'erreur, elle ne ferait que rendre plus épaisses les ténèbres au milieu desquelles nous vivons.

Remig. Cat. aur.

DEUX CONDITIONS NECESSAIRES POUR CETTE NETTETÉ

« Pour que l'œil intérieur soit vraiment net, dit S. Bernard, deux choses à mon avis sont nécessaires : la charité dans l'intention et la vérité dans l'élection. Car si l'homme sait aimer le bien, mais ne sait pas choisir le vrai, il a bien le zèle, mais non le zèle selon la science. » « Il faut à l'intention, que nous pouvons appeler la face de l'âme, deux choses pour qu'elle ait toute sa beauté ; l'objet et la cause, c'est-à-dire ce que vous voulez faire, et le motif pour lequel vous le voulez. »

Bernard. de præcept. et dispens. c. 14.

id. serm. 40. in Cantic. n. 2.

VÉRITÉ DANS L'ÉLECTION

« Ce qui est un péché ne peut jamais être excusé par la meilleure intention qui puisse être, dit S. Augustin. Toutes autres œuvres peuvent être bonnes ou mauvaises d'après leurs motifs, comme l'aumône qui peut être inspirée par la miséricorde ou par la vanité. Mais les œuvres mauvaises comme le vol, l'impureté, ne peuvent jamais être légitimées par leur motif. »

Aug. Contr. mendac. c. 7.

Il faut donc, comme le dit S. Bernard, pour que nos œuvres soient bonnes en elles-mêmes, la vérité dans l'élection ; il nous faut la prudence qui ne se laisse pas tromper.

Bernard. de præc. ut supr.

CHARITÉ DANS L'INTENTION

Et il faut, de plus, la charité dans l'intention. « Regarder vers le monde et non vers Dieu, c'est, dit S. Bernard, le fait de l'âme mondaine : cette âme n'a rien de la beauté d'en haut. Faire semblant de regarder vers Dieu, mais sans agir en réalité pour Dieu, c'est le fait de l'âme hypocrite. Si l'âme se tourne vers Dieu à cause des besoins de la vie présente, nous ne dirons pas qu'elle a encouru la lèpre de l'hypocrisie, cependant dans cette médiocrité elle ne peut être bien agréable à Dieu. Au contraire, si l'on regarde à une chose qui n'est pas Dieu, mais à cause de Dieu, c'est le travail de Marthe, si ce n'est pas encore le repos de Marie. Je ne veux pas dire qu'il y ait là de l'imperfection, et cependant ce n'est pas encore la perfection de la beauté, puisqu'il y a de l'agitation, puisqu'il y a de la poussière. Mais de cette poussière l'âme chaste se débarrassera facilement à l'heure du saint repos et de l'examen de la conscience devant de Dieu. Chercher Dieu et le chercher

pour lui seul, c'est le moyen d'arriver à toute la beauté que donne l'intention dans les deux parties dont elle se compose, à cette beauté que célébrait l'Ecriture dans l'épouse du Cantique : Vos joues sont belles comme la tourterelle. » Id. serm. 40 in Cantic. n. 2.

SOLITUDE INTÉRIEURE PRÉPARANT CETTE NETTETÉ DE L'ŒIL

Pour arriver à cette vérité, à cette netteté du regard intérieur, il faut purifier notre cœur de toute connivence avec ce qui n'est pas Dieu, comme J.-C. nous le rappelle un peu plus loin ; il faut savoir se retirer dans la solitude pour s'élever au-dessus de toute créature, au-dessus de soi et ne voir que Dieu. C'est pourquoi le Cantique des cantiques compare à la tourterelle, l'amie de la solitude et le plus chaste des oiseaux, l'âme qui cherche Dieu. « Comme la tourterelle, ô âme sainte, dit S. Bernard, demeure seule, afin que tu te gardes à celui que tu as choisi et qui est seul. Sépare-toi de la foule, sépare-toi même des amis. Ne sais-tu pas que tu as un époux rempli de pudeur, qui ne veut point te faire jouir de sa présence devant des témoins. Eloigne-toi non de corps, mais d'esprit, d'intention et de dévotion... Le Christ exige non la solitude du corps, mais celle de l'esprit, bien que souvent la solitude du corps ne soit pas inutile, surtout au temps de l'oraison... Mais tu es seule, si tu ne penses plus aux choses du commun, si tu n'as plus d'attache aux choses présentes, si tu es indifférente à ce que les autres désirent. si tu évites les querelles, si tu es insensible aux torts que l'on te fait, si tu oublies l'injure... Evite d'examiner curieusement ou de juger témérairement la conduite d'autrui. Excuse l'intention, si tu ne peux excuser l'œuvre elle-même... En disant cela, je m'adresse à l'épouse et non à l'ami de l'époux qui, lui, a un autre devoir à accomplir, celui de veiller à ce que personne ne soit en faute, et de corriger quand il y a faute. Mais l'épouse est exempte de cette nécessité, elle vit pour elle seule et pour celui qu'elle aime, celui qui est et son époux et son maître, le Dieu béni dans tous les siècles. *Amen.* » Id. ib. n. 4.

Quel heureux état que celui dans lequel on peut être constamment en face de la bonté infinie et lui rapporter tout ce que l'on fait !

Attachons-nous à ce maître qui, pour nous conduire à Dieu, nous fait trouver dans le détachement la lumière et la liberté. « Voici, dit S. Jean Chrysostôme, ce que vous dit le Christ : Dieu vous a donné l'intelligence pour dissiper les ténèbres, pour porter un jugement droit sur toutes choses, pour vous défendre contre tous vos ennemis et vous établir par là dans la sécurité ; et voilà que, pour des futilités, vous vous rendez infidèles à ce don ! Que pourra-t-il servir à un navire d'avoir de beaux ornements si son pilote est tombé à l'eau ? Il n'y a plus beaucoup de joie pour celui qui a perdu la vue : quelle joie vraie pourra goûter celui qui est tombé dans l'aveuglement de l'esprit ?...

« Et cet aveuglement ne sera-t-il pas la cause des terreurs

vaines ? Ceux qui marchent dans les ténèbres craignent tout : un bout de corde leur paraît un serpent ; ainsi ceux qui sont aveuglés regardent comme terribles des choses qui ne le sont aucunement, ils redoutent la pauvreté, ils ressentent une perte légère plus vivement que ceux qui sont privés du nécessaire. On a vu des riches subissant une perte se passer la corde au cou. D'autres ont été tués par une humiliation. Les richesses sont pleines d'exigences : elles veulent que l'on reçoive des coups, des humiliations, qu'on s'expose à la mort, qu'on soit sans pitié ; et elles sont obéies...

... « Ce souci de thésauriser, c'est donc la servitude, les ténèbres, l'agitation, le travail sans but, l'argent amassé pour autrui et souvent pour ceux qui ne nous aiment pas. » Combien est précieux le maître qui vient nous délivrer de tout cela, et nous apprendre à thésauriser dans le ciel !

Chrys. Homil. 18. in Matth. n. 4. trad. abrég.

CXXIV

Sermon sur la montagne. 2e P. Dispositions... Pureté d'intention : la vie divisée.

Nul ne peut servir deux maîtres : car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il acceptera l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. Matth

NOUS SOMMES EXPOSÉS A LA VIE DIVISEE

Un des écueils les plus fréquents de la vie morale, c'est le partage, le partage que l'on prétend faire de ses pensées, de ses affections, de ses actes. On ne refuse pas d'aller à Dieu, on sent que c'est là la sagesse ; mais on croit, tout en allant à Dieu, pouvoir rechercher aussi les créatures ; on donnera quelques-uns des actes de sa vie à Dieu, et ensuite on se donnera aux préoccupations de sa fortune, de son amour-propre, de son plaisir. J.-C. ne veut point de ces partages, ni de ces fins multiples ; il nous montre que l'on ne peut tenir longtemps dans cette vie divisée ; fatalement tous les objets que l'on aime, que l'on recherche, deviennent des maîtres auxquels on obéit. Fatalement, les honneurs, les plaisirs, si on s'y attache, deviendront pour nous des maîtres qui s'imposeront. Et voilà un motif que Jésus fait valoir pour que nous ne nous fassions pas un trésor sur terre.

« Le service que l'on voudra donner à deux maîtres, dit S. Hilaire, est fatalement un service infidèle ; on ne peut pas avoir des sollicitudes égales pour Dieu et pour le siècle. » Dans la vie de ce

Hilar. in Matth. c. 5. n. 5.

monde, on peut servir deux maîtres, parce qu'on ne leur donne que des choses étrangères à soi, des choses qui peuvent se scinder, son temps, son travail ; dans la vie morale, on donne son cœur, son âme, qui ne peuvent se scinder. « Nous ne pouvons pas aimer à la fois les choses qui passent et les choses énernelles, dit S. Grégoire. Si nous aimons ce qui est éternel, nous mettrons à notre service les choses temporelles et nous ne les mettrons point dans notre cœur. » Gregor. in Ezech. l. 2. Hom. 7. n. 17.

JÉSUS VEUT QUE NOUS CHOISISSIONS UN MAITRE UNIQUE

J.-C. nous met donc en demeure de choisir entre le maître qui a tout droit sur nous, qui nous donnera la liberté, la vraie richesse, la vraie joie, et des maîtres qui ne nous donneront que déception et oppression. « Que peut-il y avoir de plus terrible, dit S. Jean Chrysostôme, que de sortir, par notre attachement aux richesses, du service de J.-C. ? Et qu'y a-t-il de plus désirable que de contracter, en les méprisant, amitié avec lui ? » Car il y a incompatibilité entre Dieu et toute chose que l'on veut aimer concurremment avec Dieu. *Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent.* Chrys. Homil. 21 in Matth. n. 1.

« J.-C., dit S. Jérôme, ne condamne pas celui qui possède des richesses, mais celui qui se fait le serviteur de la richesse : celui qui est l'esclave de la richesse, la garde en esclave, mais celui qui a secoué le joug de l'esclavage, distribue la richesse en maître. » Hieron. h. l.

POSSÉDER SES RICHESSES EN MAITRE

« Je n'accuserai pas, disait S. Jean Chrysostôme, ceux qui possèdent des richesses, mais je veux qu'ils les possèdent licitement et avec honneur. Et qu'est-ce que les posséder avec honneur ? C'est les posséder en maîtres et non en esclaves, c'est les posséder réellement et ne pas se laisser posséder par elles ; c'est en user et non en abuser. L'opulence est ainsi appelée parce qu'elle doit servir aux œuvres, et non pour qu'on la garde : cette fonction est celle de l'esclave, tandis que la première est celle du maître. La richesse a été créée par Dieu pour servir et non pour être enfouie : elle n'existe que par l'usage qu'on en fait. »

« Cela est manifeste dans les travaux du marchand et du laboureur. Le chrétien qui veut multiplier ses richesses le fait à coup sûr : il n'a qu'à les semer et celui que J.-C. appelle le *vrai laboureur* leur donnera l'accroissement. » Chrys. Homil. 19 in Joan. n. 3.

« Job était riche, mais il n'était pas l'esclave de ses richesses ; il pouvait affirmer qu'il n'y avait pas mis sa joie, et il sut en supporter la perte sans se plaindre. » Id. Homil. 21 in Matth. n. 1.

SERVITUDE DE CELUI QUI S'Y ATTACHE

L'amour de la richesse, quand on s'y laisse aller, devient bientôt la servitude, « servitude provenant, dit S. Jean Chrysostôme, non de la dignité du maître qui s'impose, mais de la misère de ceux qui s'y soumettent. » ib. n. 2.

Une fois que l'âme se laisse absorber par les pensées de lucre, elle y consacre toutes ses puissances, elle y subordonne tout le reste, même les choses les plus nobles, les actes de bienfaisance eux-mêmes ; on calcule ce qui en reviendra. L'amour de l'argent

fait accepter toute humiliation, il fait taire la bienveillance et la compassion ; il fait fermer les yeux sur l'injustice pourvu qu'elle ne soit pas compromettante.

Une fois que l'on voit dans l'argent la sécurité de l'avenir, on lui rend un véritable culte : pour beaucoup le veau d'or est le Dieu unique. S. Paul a dit à deux reprises (Eph. V. 5. Coloss. III. 5), que l'avarice était une idolâtrie. Et cependant il se trouve des avares qui prétendent avoir de la piété à l'égard de Dieu ; mais il est facile de voir que dans leurs pratiques de piété, si leur corps est près de Dieu, leurs pensées sont ailleurs ; ils ont peu de souci de ce que Dieu aime, de la vérité, de la charité, de la dignité de l'âme et de la vie, de la loi de Dieu quand elle est en contradiction avec leurs intérêts : et ce qu'ils attendent de Dieu, c'est avant tout leur utilité, ils voient en Dieu surtout un serviteur. *Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent.*

Celui qui est devenu l'esclave de l'argent est l'esclave non pas seulement de l'argent, dit S. Augustin, mais encore de celui qui au témoignage du Sauveur, par sa perversité, est devenu le *prince de ce monde*. Il fera peser sur lui un joug très humiliant.

Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. n. 47. — Joan. X

Au témoignage du Sauveur, deux sentiments se forment nécessairement dans le cœur à l'égard du maître auquel on obéit et à l'égard de celui qu'on délaisse, sentiment d'amour à l'égard de celui-là, sentiment de haine ou de mépris à l'égard de celui-ci.

LA HAINE DE DIEU
ib. n. 48.

Mais peut-on haïr Dieu ? Peut-on aimer le démon ? Il est difficile à aucune conscience humaine, dit S. Augustin, de haïr Dieu. Et c'est pourquoi ce docteur remarque que le Sauveur a dit : *Il haïra l'un et méprisera l'autre.* Il pense qu'à l'égard de Dieu le mépris seul est possible, mépris provenant d'une confiance excessive en sa bonté. Et cependant à notre époque n'avons-nous pas vu des hommes qui étaient arrivés jusqu'à la haine de Dieu ? Quand on aime ardemment ce que Dieu condamne, que l'on a de la répulsion pour ce que Dieu ordonne, on arrive vite à haïr ce Dieu gêneur.

Peut-on arriver à aimer le démon ? Non, dit S. Augustin ; mais on le subit. Et c'est ce que semble indiquer la parole du Sauveur. On peut aimer le monde, et le démon, dit S. Augustin, est le prince de ce monde, non de ce monde qui a été fait par J.-C., mais de ce monde qui n'a point connu J.-C.

Et encore n'a-t-on pas vu dans notre siècle des hommes aimer le démon, aimer son orgueil et ses révoltes ?

« Donc que celui qui veut aimer Dieu, dit S. Augustin, que celui qui craint de l'offenser, se rappelle qu'il ne peut servir deux maîtres en même temps, qu'il rende son intention pure et droite en la délivrant de tout mélange. C'est là *penser en bien de Dieu et le chercher en simplicité*. (Sap. I. 1). »

Aug. ut supr.

« N. S., dit S. Augustin, a tellement à cœur de nous garder

dans la simplicité, qu'il nous interdit toute sollicitude non seulement à l'égard du superflu, mais même à l'égard du nécessaire. » ib.

TOUTE SOLLICITUDE INTERDITE

C'est pour cela que je vous dis : Ne soyez pas inquiets pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de
VI. 26. **quoi vous vous vêtirez.**

« Il nous a recommandé l'aumône ; et nous pourrions, dit S. Jean Chrysostôme, être arrêtés par cette considération que, si nous donnons trop, nous n'aurons plus de quoi vivre. Il veut donc éloigner de nos cœurs toutes sollicitudes : il nous dit le tort qu'elles causent à notre âme en nous éloignant de Dieu notre créateur, notre curateur et notre ami. » Chrys. Homil. 21 in Matth. n. 2.

« Il ne dit pas de ne pas travailler, remarque S. Jean Chrysostôme, mais de ne pas être inquiets. Il ne dit pas de ne pas semer, mais de ne pas se déchirer par les soucis qui ne pourraient aboutir qu'à la pusillanimité. » ib. n. 3 Que l'homme travaille, qu'il plante et même qu'il arrose ; en tout cela il apporte sa part au royaume de Dieu ; mais il doit ensuite attendre de Dieu l'accroissement. *Ce n'est pas celui qui plante*, disait S. Paul, *ni celui qui arrose qui compte pour quelque chose, mais Dieu qui donne*
III. 7. *l'accroissement.*

C'est lui qui a donné la vie ; **et la vie,** ajoutait N. S., **n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps n'est-il pas plus que**
VI. 25. **le vêtement?** Celui qui a donné le plus ne saura-t-il pas donner le moins, quand ce moins est nécessaire à la conservation de son œuvre? L'éloignement de toute sollicitude sera donc un hommage rendu au Dieu créateur.

LA PROVIDENCE DANS LA NATURE

Sa Providence se fait sentir sur toute la nature. **Regardez,** dit le Sauveur, **les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans les greniers** ; ils font tout simplement ce pourquoi ils ont été faits, **et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas pour lui beaucoup plus qu'eux ?** Ne faut-il pas que l'homme par son absence de sollicitudes rende hommage à la divine Providence ? « Il aurait pu, dit S. Jean Chrysostôme, renvoyer ses auditeurs aux exemples des justes de l'Ancienne Loi, d'Élie, de Moïse, de Jean-Baptiste ; ils auraient pu répondre qu'ils n'étaient pas arrivés à leur niveau. Il les renvoie à ce qu'il y a de plus humble, aux oiseaux des champs. Il ne leur demande pas une chose impossible à l'homme, comme de voler, mais une chose très facile, de ne pas s'inquiéter : ce que l'oiseau fait par nature, que l'homme le fasse par volonté. » Chrys. ut supr.

Cette absence d'inquiétude n'enlève pas à l'oiseau son instinct qui lui fait discerner les temps ; l'absence d'inquiétude affine les sens intérieurs de l'homme et le prépare à regarder l'éternité.

La sollicitude doit être bannie de la vie de l'homme, même pécheur. « Dieu a ordonné le travail à Adam : mais en le condamnant à gagner son pain dans *son travail et à la sueur de son*

Opus imperfect. Homil. 15.

visage, il ne lui a pas dit : dans la sollicitude. Il faut donc bannir la sollicitude même du travail pénible et pénitent. » « Il faut donc, dit S. Jérôme, se livrer au travail, mais repousser toute inquiétude. »

Labor exercendus est, sollicitudo tollenda. Hieron. h.l.

LA PROVIDENCE ET LES SERVITEURS DE DIEU

Il faut bannir toute sollicitude si nous avons conscience de la dignité que nous confère notre qualité d'ouvriers du royaume de Dieu, et du soin que Dieu prend de ses serviteurs. « Est-ce qu'un roi, dit S. Pierre Chrysologue, ne pense pas à donner à ses soldats leur solde ? Est-ce qu'un maître ne donne pas à ses serviteurs leur nourriture, un père le pain à ses enfants ? Les soucis qu'un enfant se donnerait à son propre sujet pendant que son père est encore là ne seraient-ils pas une offense faite au Père ?...

« Et quand Dieu nous invite à goûter une nourriture aussi exquise que la nourriture céleste, comment peut-on être assez ennemi de soi-même pour mettre ses désirs à une nourriture grossière ? Ce serait le signe d'une âme basse de délaisser une vie royale qui lui aurait été préparée pour demeurer avec les gens de l'office. » Quand on travaille ainsi en ouvriers de Dieu, sans sollicitudes, il y a dans le travail quelque chose d'ennoblissant et de royal. J.-C a créé le travailleur vraiment libre.

Chrysol. serm. 163.

S. Jérôme, le vaillant travailleur, veut que cet éloignement de toute sollicitude s'applique seulement à la nourriture matérielle : il veut que l'on ait de la sollicitude au sujet de la nourriture spirituelle et du vêtement intérieur : toutefois, cette sollicitude ne doit jamais être de l'agitation.

STÉRILITÉ DE LA SOLLICITUDE

Et à quoi cela vous servirait-il de vous inquiéter ? **Quel est celui d'entre vous qui puisse, par ses pensées, ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée.** Matth. V

Et pourquoi vous inquiétez-vous pour votre vêtement ? Regardez les lis des champs comme ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent. v.

MAGNIFICENCE DE DIEU DANS LES PETITES CHOSES

Et cependant je vous déclare que Salomon, dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. « Ils développent leurs feuilles en leur temps, dit l'*Opus imperfectum*, ils se vêtent de blancheur, ils se remplissent de parfums, et tout cela sous l'action de Dieu. » « Heureux ces petits animaux, dit Bossuet, heureuses les fleurs, heureuses mille et mille fois toutes ces petites créatures si elles pouvaient sentir leur bonheur ! Heureuses des soins paternels que Dieu prend d'elles. Heureuses de tout recevoir de sa main ! » Mais nous, nous pouvons sentir ce bonheur ; pourquoi ne nous donnons-nous pas plus souvent cette joie de sentir la main de Dieu sur nous ? v.

Bossuet. Médit. sur l'Ev. 30e j.

INDICE DE MERVEILLES PLUS GRANDES

Si Dieu a soin de vêtir de cette sorte l'herbe des champs qui est aujourd'hui et qui, demain, sera jetée au four, combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir, hommes de peu de foi ! v.

La Providence divine s'est occupée avec tant d'amour des plus

petits détails de la création, parce que la création devait servir à l'homme : avec combien plus d'amour encore s'occupera-t-elle de l'homme, qu'elle a créé non pour un moment mais pour toujours! Si donc vous voulez être vêtus au dedans de votre âme de la blancheur du lis, comptez sur celui qui a donné au lis sa beauté ; et, d'autre part, ne faites pas plus de cas de la beauté extérieure que Dieu lui-même.

« Ces lis qui ne travaillent ni ne filent, dit S. Hilaire, ne représentent-ils pas, par leur blancheur, la splendeur de la gloire céleste que Dieu donne à ses Anges, supérieure à tout ce que l'homme pourrait imaginer ou mériter. J.-C. veut que l'on comprenne que l'on ne peut obtenir cette gloire par son travail ou son habileté. Et ces lis vêtus de blancheur sont un symbole de la gloire qui sera donnée aux fidèles ressuscités. Ce lis qui s'épanouit avait, à un moment, semblé mort; et, planté en terre, il avait germé et fleuri par une vertu intérieure : de même, ceux qui ont été faits semblables aux Anges ont reçu une vertu intérieure qui doit s'épanouir dans l'éternité. » Hilar. in Matth. c. 5. n. 11.

Donc, encore une fois, **ne vous inquiétez pas en disant: Que mangerons-nous ou que boirons-nous, ou de quoi nous**
31 **vêtirons-nous ?**

SOLLICITUDES PAÏENNES

32. **Les payens s'occupent de toutes ces choses.** Des sollicitudes de ce genre seraient une preuve que vos désirs, comme ceux des payens, ne vont pas plus haut, que, comme les payens, vous ignorez celui qui distribue les biens véritables. « Que Dieu me donne la vie, les richesses, je me donnerai moi-même une âme droite. » Horat. Ep. l. 1. 18. v. 112. Il faut que vos pensées, à vous, s'élèvent plus haut, et que vous ne vous occupiez de toutes les choses inférieures qu'avec une entière liberté d'esprit et avec une complète confiance en Dieu. **Votre Père sait que vous avez besoin de ces choses.** « Et celui qui, à des choses sans valeur, a su donner le superflu, ne saura-t-il pas, à ses enfants, donner le nécessaire? » Chrys. Homil. 22 n. 2. Celui qui a trop de sollicitudes pour conserver sa vie, perdra ce qu'il y a de meilleur dans la vie, l'abandon confiant à Dieu et la protection de Dieu.

LE TRAVAIL SANS SOLLICITUDE

En nous invitant à ressembler aux oiseaux du ciel dans notre confiance en Dieu, J.-C. ne nous demande point de déchoir de nos qualités d'hommes ou d'oublier le commandement du travail qui nous a été donné à l'origine. Au temps de S. Augustin, des moines, voulant trop ressembler aux oiseaux du ciel, ne voulaient plus ni labourer ni planter. S. Augustin leur faisait remarquer la contradiction dans laquelle ils tombaient en faisant cuire leurs aliments, ce que les oiseaux ne font pas. « Si, par infirmité ou pour d'autres occupations, nous ne pouvons travailler des mains, leur disait le S. Docteur, Dieu nous nourrira comme il nourrit les oiseaux qui ne travaillent pas. Mais quand nous pouvons travailler, nous ne devons pas tenter Dieu : ce que nous pouvons,

Aug. de opere monac. c. 13. nous le pouvons par sa grâce, » nous devons mettre à son service tout ce qu'il nous a donné, et compter sur lui pour faire porter des fruits à notre travail.

LE TRAVAIL POUR LE ROYAUME DE DIEU

« En tout travail et en toute affaire, dit S. Augustin, nous devons nous proposer cette règle de les rapporter uniquement au royaume de Dieu ; et quand nous sommes aux choses de ce royaume, il faut oublier tout le reste. » Le christianisme, et le christianisme seul a eu cette gloire de créer de ces âmes qui ne reculent devant aucune tâche, qui s'y mettent avec toutes leurs énergies parce qu'elles s'y mettent avec tout leur cœur, qui accomplissent leur labeur joyeusement et savent traverser sans trouble les situations difficiles, parce qu'elles comptent sur l'assistance d'un plus grand qu'elles et qu'elles regardent un but plus élevé que la terre et auquel conduit toute tâche, quelle qu'elle soit, accomplie sur terre : elles ont entendu la parole par laquelle le Sauveur couronne cet enseignement sur la pureté d'intention et l'éloignement de toute sollicitude : **Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.** n. 33.

(Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. n. 58.)

CHERCHER CE ROYAUME

« Le royaume de Dieu et sa justice, voilà notre bien, dit S. Augustin, voilà ce qu'il faut désirer, où il faut mettre la fin pour laquelle nous devons agir en toutes choses. » Ah ! qu'un jour je possède ce royaume de Dieu avec toutes ses richesses et toute sa gloire ! Il ne me faut rien moins que ce royaume pour être heureux. Et que, dès maintenant, il s'établisse en moi et autour de moi par sa justice, que toutes choses soient à leur place véritable, que toutes choses soient rapportées à Dieu. « Nous devons employer à atteindre ce royaume et ses biens ineffables, dit S. Jean Chrysostôme, tous nos soins et tous nos efforts : nous nous usons à la recherche des choses périssables. » C'est pourquoi le Sauveur nous a dit : *Cherchez le royaume*... Cherchez-le avec tout ce que vous avez de désirs et d'énergies. « Mais pour toutes les autres choses, dit S. Augustin, il n'a point dit de les chercher, quelque nécessaires qu'elles puissent être, pour que nous ne soyons pas exposés à avoir l'œil double comme ceux qui regardent deux objets. Celui-là seul peut avoir le regard simple et servir Dieu uniquement qui accepte uniquement pour le but, c'est-à-dire pour le royaume de Dieu, ce qui peut paraître le plus nécessaire. »

(Id. ib. n. 53. — Chrys. Homil. 22 in Matth. n. 3. — Aug. ut supr. n. 56.)

« Ainsi, par exemple, nous ne devons pas, au service de l'Evangile, travailler pour manger, mais nous devons manger pour répandre l'Evangile : autrement nous mettrions l'Evangile au-dessous de notre nourriture. » L'Apôtre reconnaissait à l'ouvrier évangélique le droit de vivre de l'Evangile, bien que, par honneur pour l'Evangile, il n'eut point voulu user de ce droit, comme le

(Id. n. 54.)

soldat pour pouvoir combattre a droit à sa solde : mais celui qui combat pour la solde n'est qu'un mercenaire.

Et toutes les fois qu'avec sincérité vous aurez cherché le royaume de Dieu, rien de ce qui vous sera nécessaire ne vous fera défaut : *tout le reste vous sera donné par surcroît.*

On l'a remarqué souvent, le meilleur moyen d'établir dans une famille ou un royaume une prospérité véritable, c'est de chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice. « La terre a été maudite à cause du péché de l'homme ; faites le bien et les bénédictions de Dieu se répandront à nouveau sur elle. » Voulez-vous la paix, voulez-vous la joie, voulez-vous la puissance, voulez-vous être aimés ? Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela viendra sans que vous l'ayez cherché.

LE RESTE VIENDRA PAR SURCROIT

Opus imperfect. Homil. 15.

Et cependant il peut se trouver que des serviteurs de Dieu, occupés uniquement au royaume de Dieu, soient dans la souffrance et manquent du nécessaire. L'Apôtre rappelant ses travaux, parlait non seulement de cachots et de naufrages, mais aussi de la faim et de la soif, de la nudité et du froid qu'il avait dû endurer. « Quand nous lisons ces choses, ne croyons pas, dit S. Augustin, que Dieu n'ait pas tenu ses promesses. Ce médecin entre les mains de qui nous nous sommes remis complètement, de qui nous avons les promesses de la vie présente et de la vie future, sait ce qu'il doit nous donner et ce qu'il doit nous reprendre, comment il doit nous consoler et aussi nous exercer, comment il doit nous gouverner pour nous conduire au repos de la vie éternelle. » Aug. ut supr. n. 53.

Donc la disposition que le Sauveur réclame de nous pour donner de l'unité à notre vie et nous amener au royaume des cieux, c'est la confiance à l'égard du Père céleste : cette disposition obtiendra de vrais miracles, et elle sera une excellente préparation pour nos âmes. **Ne soyez pas inquiets pour le lendemain, car le lende-**
VI.34. **main pensera à lui-même : à chaque jour suffit sa peine.**

LE SOUCI DU LENDEMAIN

Les payens, pour ne pas troubler les joies du moment présent, voulaient qu'on ne pensât pas au lendemain. Mettez à profit chaque journée, avait dit l'un d'entre eux. Celui qui jouit n'aime pas à penser à ce qui peut arriver plus tard, afin de ne pas gâter son plaisir. N. S. ne veut pas que nous nous inquiétions du lendemain, « parce que, dit S. Augustin, il nous a établis déjà dans l'éternité. Il ne doit plus y avoir pour nous ni lendemain, ni futur, ni temps ; toutes nos pensées doivent être des pensées éternelles. » Aug. ut supr. n. 56.

Il faut éloigner de notre âme tout souci du lendemain, parce que le lendemain « et ce lendemain le Sauveur le montre comme une personne vivante pour mieux exprimer les lumières, les grâces dont il sera muni, » dit S. Jean Chrysostôme, le lendemain pourvoira à ses nécessités mieux que ne saurait le faire le jour présent : il aura la vue plus exacte de ses nécessités, et il aura des grâces que n'a pas encore le jour présent ; tandis que la préoccupation anticipée

Chrys. Homil. 22 in Matth. n. 4.

du lendemain nous donnerait une fausse idée de ses besoins. « Le lendemain, s'il est à son devoir, dit S. Hilaire, sera éclairé par la lumière de Dieu dont on s'est rapproché davantage et qui se répand sur ceux qui éloignent d'eux toute sollicitude. »

Hilar. in Matth. c. 5. n. 13.

Il faut éloigner les soucis du lendemain parce que ces soucis aggraveraient inutilement le fardeau du jour présent. *A chaque jour suffit sa peine,* vous dit le Sauveur. Et reconnaissez là, dit S. Jean Chrysostôme, la miséricorde de votre maître qui trouve que les soucis du seul moment présent sont suffisants pour votre pénitence.

Chrys. ut supr.

Et les soucis du lendemain seraient non seulement inutiles, ils seraient nuisibles. L'appréhension est une des formes les plus dures de la souffrance, et loin de stimuler les forces de l'âme, elle porte à la pusillanimité. Tandis que les âmes, qui, fidèles à sanctifier le moment présent, remettent l'avenir entre les mains de Dieu, sont toujours joyeuses et se font une vie bien remplie. C'est là que notre foi remportera des triomphes splendides. « Cette absence de sollicitude, dit S. Hilaire, est non de la négligence mais de la foi. »

Incuria sollicitudinis relaxatæ, non negligentiæ, sed fidei est. Hilar. in Matth. c. 5. n. 13.

Ce que J.-C. dit de la conduite à tenir à l'égard des biens temporels. doit se dire aussi de la conduite de la vie en général et des biens spirituels. Il faut travailler à son salut, y travailler avec un soin soutenu, mais là encore bannir toute inquiétude. Nous devons opérer notre salut avec crainte et tremblement, et cependant sans agitation, avec confiance, comme vivant sous le regard d'un père qui y travaille avec nous.

Quand on commence à se donner à Dieu, on prévoit des difficultés, des tentations, de l'ennui, et l'on se dit : Je ne pourrai pas y résister. « Allez, mon fils, allez, ma fille, dit Bossuet ; surmontez les difficultés de ce jour : ne vous inquiétez pas de celles de demain : les unes après les autres vous les vaincrez toutes. *A chaque jour suffit son mal.* Celui qui vous a aidé aujourd'hui ne vous abandonnera pas demain : trop de prévoyance et d'inquiétude vous perd. » La chose importante est de ne point faire de partage, de ne point vouloir servir deux maîtres à la fois : la vie divisée est une impossibilité ; c'est une impossibilité parce que nous n'avons qu'un cœur qui ne peut aimer sincèrement qu'un seul objet, qu'une seule intelligence qui ne peut avoir qu'un seul objet principal de ses pensées, une seule volonté qui ne peut obéir qu'à un seul maître, une seule âme qui ne peut se donner réellement qu'à un seul. Toute tentative pour partager son âme et sa vie ne pourrait aboutir qu'à y mettre la guerre. Toute tentative pour partager sa vie serait une injure faite au Christ. « Il n'admet point de partage, dit S. Augustin, mais il veut posséder seul ce qu'il a acheté. Il l'a acheté à un assez grand prix pour le posséder seul ; et vous voudriez lui donner comme associé le démon ! »

Bossuet. Médit. sur l'Ev. 32e j.

ÉVITER LA VIE DIVISÉE

Aug. Tr. 7 in Joan. n. 7.

« Et vouloir servir deux maîtres, dit S. Hilaire, c'est se rendre nécessairement infidèle dans son service. » Surtout quand il y a entre ces deux maîtres une opposition comme celle qui existe entre Dieu et le démon. « Il est facile, dit S. Ambroise, de dire à Dieu, *Je suis à vous*, et cette parole se rencontre sur les lèvres de beaucoup ; mais rare est celui qui a le droit de la dire. Celui-là peut la dire qui s'attache à Dieu par toutes ses puissances intérieures. Mais ceux qui aiment un vice quelconque n'ont pas le droit de la dire. Quand Judas disait à Jésus : Je suis à vous ; le démon pouvait dire : Non il est à moi. De même l'avarice, l'ambition, la luxure peuvent dire à celui qui s'abandonne à elles : Tu es à moi. Quel esclave que celui sur qui de tels maîtres peuvent exercer leurs droits !... Et J.-C. à son tour ne reconnaît pas pour sien quiconque vient lui dire : Je suis à vous. Il ne peut reconnaître pour sien celui qui se laisse brûler par la luxure, car le Christ est chasteté ; ni celui qui s'enrichit des dépouilles des faibles, car le Christ est la justice ; ni celui qui s'abandonne aux tempêtes de la colère, car le Christ est douceur ; ni celui qui aime les disputes, car le Christ est la paix. Le démon viendrait lui dire : Il revendique votre nom, mais il m'obéit, et il accomplit mes œuvres. »

Duorum dominorum infidele servitium est. Hilar in Matth. c. 5. n. 5.

Facilis vox, et communis videtur, sed paucorum est. Ambros. in Ps. 118. serm. 12. n. 37.

ib. n. 39.

ib. n. 40.

« Heureux celui qui disant au Christ : *Je suis à vous*, l'entend lui répondre : Oui, vous êtes à moi ! » ib. n. 41.

CXXV

Sermon sur la montagne 2e P. Dispositions à l'égard du prochain : Ne pas juger : discrétion dans le zèle.

VII. 1. **Ne jugez pas afin de ne pas être jugés.**

Jésus dans son discours règle les dispositions que nous devons apporter dans la justice de la Loi nouvelle ; car il s'applique avant tout à régler l'intérieur de l'homme. Il nous a dit les dispositions que nous devions avoir à l'égard de Dieu : il veut régler maintenant nos dispositions à l'égard du prochain.

QUEL JUGEMENT J.-C. DÉFEND-IL ?

Ne jugez pas. Voici un précepte qui paraît étrange, impossible à pratiquer, en contradiction avec d'autres préceptes donnés ailleurs. Toutefois si nous savons le comprendre, nous y verrons s'y manifester la sagesse surhumaine de sa morale.

VII. 24. Il dit ailleurs : *Sachez porter un juste jugement.* Il exige en

fait d'idées des jugements fermes. S. Paul dira à son disciple Timothée : *Reprenez les délinquants devant tout le monde.* « Le Sauveur a donné à ses Apôtres le pouvoir des clés, et s'ils n'ont pas le pouvoir de juger, ils n'auront pas le pouvoir de délier. Et puis, n'est-il pas vrai que chaque jour le maître juge son serviteur, le père juge son fils, l'ami juge son ami ? Et si ces jugements n'existaient pas, il n'y aurait bientôt que ruines dans la société. Si nous ne jugions pas nos ennemis, comment pourrions-nous détruire les inimitiés ? » — I. Tim. v. — Chrys. Homil. 23. in Matth. n. 1.

J.-C. n'interdit point les jugements portés par ceux à qui il a donné autorité pour juger. Encore devront-ils s'inspirer de l'esprit nouveau qu'il est venu apporter à ses disciples. Il veut que nous sachions avoir sur les choses des convictions fermes et porter des jugements sûrs : ce qu'il nous interdit, c'est, dans le commerce ordinaire de la vie, de juger ceux qui ne dépendent pas de nous, de juger selon les apparences, *Ne jugez pas selon l'extérieur.* (Joan VII. 24), de faire des jugements téméraires, de juger les personnes et surtout de juger les intentions.

C'est une tendance à laquelle on est bien exposé, surtout quand on commence à se donner à la vie intérieure. On est exposé, à mesure que l'on soumet ses actes aux règles de la vie morale, à juger les actes d'autrui, à conjecturer l'intention qui les a inspirés, à examiner curieusement la vie du prochain pour le prendre en défaut. C'est contre cette tendance que J.-C nous met en garde pour nous amener à une vie toute en Dieu.

Pourquoi ne devons-nous point juger ?

DIFFICULTÉ DE JUGER

Nous pouvons comprendre qu'il y a là un acte de sagesse. « S'il y a, dit S. Augustin, des actes mauvais en soi et auxquels il est bien difficile de supposer des intentions bonnes, il y a beaucoup de faits moyens dont nous ignorons les intentions, intentions qui peuvent être bonnes ou mauvaises, et qu'il serait téméraire de juger, surtout pour les condamner. » — Aug. de serm. Dom. l. 2. n. 59.

« Et je pense, ajoutait S. Augustin, qu'il nous est commandé ici, que, s'il y a doute sur l'intention, nous l'interprétions dans le sens le plus favorable. »

NOUS DEVONS ÊTRE JUGÉS NOUS-MÊMES

J.-C. veut que nous évitions de juger surtout par la pensée de ce qui nous attend, par crainte de ce jugement auquel nous devons comparaître un jour, par respect de celui qui doit nous juger tous. **Car vous serez jugés comme vous aurez jugé les autres : et on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis vous-mêmes.** — Matth. VII.

RESPECT DU JUGEMENT DE DIEU

Dieu seul peut juger les pensées des hommes, et il le fera au dernier jour. C'est pourquoi S. Paul disait : *Ne jugez pas avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, et alors il manifestera tous les secrets des ténèbres et les pensées des cœurs.* — I. Cor. IV.

« Si, dit S. Augustin, une chose se fait qui puisse être accomplie

dans une bonne intention, ne la blâmez pas, n'allez pas au-delà des strictes exigences de la morale ; » car il ne vous appartient pas de pénétrer dans les pensées des cœurs. Aug. serm. 313. n. 5.

C'est un acte de respect pour les droits de Dieu, car l'homme ne relève que de Dieu et ne doit être jugé que par lui. *Qui êtes-vous*, disait S. Paul, *pour juger le serviteur d'autrui ? S'il tombe ou s'il se tient debout, c'est affaire à son maître.* Une âme généreuse qui connaît la bonté de Dieu et les ressources dont elle dispose se prononcera plutôt pour la perspective la plus consolante ; elle dira avec S. Paul : *Il demeurera debout, car Dieu*
XIV. 4. *est puissant pour l'affermir.* « Celui dont nous avions désespéré, dit S. Augustin, se convertit subitement et devient excellent ; et celui dont nous attendions beaucoup, tombe et devient mauvais. Tous nos jugements sont téméraires. Nos craintes n'ont aucune certitude et nos affections non plus. Ce qu'est l'homme aujourd'hui, l'homme le sait à peine ; cependant chacun sait encore d'une certaine façon ce qu'il est aujourd'hui, mais il ne peut savoir ce qu'il sera demain. » Ne pas juger est donc un acte de respect pour celui qui seul peut juger les pensées secrètes des cœurs, et qui possède des ressources infinies pour relever ceux qui sont tombés. Temerariis judiciis plena sunt omnia. Aug. serm. 46. n. 27.

C'est un acte de respect pour celui devant lequel nous devons comparaître. *Tous nous devons comparaître au tribunal du*
10.-12 *Christ. Chacun de nous rendra compte pour lui-même à Dieu.* Nous devons donc nous comporter en accusés et non en juges. « Quand quelqu'un, dit S. Ambroise, a conscience de ses fautes, comment pourrait-il juger le péché d'un autre ? Que celui-là juge l'erreur d'autrui qui n'a rien à condamner en lui-même. Que celui-là juge qui ne fait pas ce qu'il condamne en autrui, car en condamnant autrui il porterait une sentence contre lui-même. Que celui-là juge qui dans son jugement n'est conduit par aucune haine, aucun ressentiment, aucune légèreté. » *Ne nous jugeons* Ambros. in Ps. 118. serm. 20. n. 31.
v. 13. *donc plus à l'avenir les uns les autres*, disait S. Paul. « Jugeons, dit S. Augustin, ce qui apparaît avec clarté, mais quant aux choses cachées, laissons-en le jugement à Dieu. » Aug. de serm. Dom. l. 2. n. 60.

Et puisque nous pouvons connaître nos intentions, jugeons-nous nous-mêmes, jugeons-nous comme Dieu doit nous juger. *Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés* par Dieu,
I. XI. 31. dit S. Paul.

RESPECT DE CELUI QUI DOIT ÊTRE JUGÉ AVEC NOUS

Quant au prochain, si nous le regardons comme devant être jugé par Dieu, comme devant être jugé avec nous, dans une charité pleine de compassion nous nous empresserons à lui faire mériter l'indulgence du juge ; et la charité *qui ne pense pas le mal*, *qui espère tout*, étant dans notre cœur, et non l'orgueilleuse présomption qui s'érige en juge et condamne sans miséricorde, cette charité nous conciliera la faveur

du souverain juge. « Nous n'aurions jamais commis aucune autre faute, dit S. Jean Chrysostôme, cette seule faute de condamner le prochain suffirait pour nous conduire en enfer. » Le pardon sera plus facilement accordé à celui qui commet une faute qu'à celui qui juge cette faute sans en avoir le droit, » dit S. Ambroise. « De même, dit S. Jean Chrysostôme, que celui qui pardonne s'absout lui-même plus encore que celui à qui il pardonne, de même celui qui condamne se condamne lui-même plus que celui qu'il juge. » C'est pourquoi le Sauveur ajoutait en S. Luc : **Ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés.**

Chrys. De compunct. ad Demetr. l. 1. n. 5.

Ambros. ut supr. n. 26.

Chrys. Homil. 23 in. Matth. n. 2.

Luc. VI.

FUNESTES EFFETS DE L'HABITUDE DE JUGER

Mais déjà ces jugements que l'on porte contre le prochain se retournent contre ceux qui les portent et leur nuisent beaucoup plus qu'à ceux que l'on condamne. « En quoi, dit S. Augustin, l'iniquité des persécuteurs a-t-elle nui aux martyrs ? Mais elle a nui beaucoup aux persécuteurs eux-mêmes... Ainsi le jugement téméraire le plus souvent ne nuit pas à celui que l'on juge ; mais il nuit toujours à celui qui juge. » Il l'a rendu dur, arrogant, injuste. « Il semble, dit S. Bernardin de Sienne, que de tels hommes se plaisent dans le mal de leurs frères. Ce jugement par lequel ils affirment si facilement que leurs frères sont mauvais ne peut venir que d'une secrète complaisance à les sentir tels : il suppose un poison caché et il l'entretient. »

Aug. de serm. Dom. n. 62.

Bernardin. Sen. T. 2. serm. 14. a. 4. c. 3.

LA COMPASSION DU DISCIPLE DE J.-C.

« Celui qui se conduit par la raison, dit S. Cyrille, n'examine pas les péchés d'autrui, mais gémissant sur ses misères, il répand de sincères et bonnes larmes pour en obtenir la rémission. Il est impossible, puisque nous sommes des hommes remplis de faiblesses, que nous ne tombions pas en quelque faute légère. C'est le propre de Dieu de ne faillir jamais ; pour nous, englués dans le péché, il faut que nous ne nous complaisions jamais dans les maux du prochain, et que nous veillions à ne jamais être parmi les méchants. »

Cyrill. Alex. in C. VII. Matth. v. 2.

La vraie charité peut voir le mal, mais au lieu de le condamner elle s'applique à le corriger, et elle met dans cette tâche toutes les délicatesses. *Corrigez-le entre vous et lui.* » Corrigez-le, dit S. Jean Chrysostôme, non en ennemi qui veut exercer une vengeance, mais en médecin qui prépare des remèdes. « J.-C. n'a pas dit : laissez faire le pécheur : il a dit : *Ne le jugez pas* ; ne soyez pas pour lui un juge sans pitié. »

Chrys. Homil. 23 in Matth. n. 2.

Mais il est plus facile de juger que d'avertir, de condamner que de corriger. Il suffit, dit S. Augustin, de laisser agir l'envie ou l'orgueil. On est plus porté à juger les autres qu'à se juger soi-même. « Bien qu'il convienne à l'homme de se regarder lui-même et de se composer selon Dieu, dit S. Cyrille, au lieu de faire cela volontiers on se met à examiner les actions d'autrui ; et quand on se trouve en face de la faiblesse du prochain, oublieux de sa propre faiblesse on en fait le sujet de ses médisances. »

Aug. ut supr. n. 63.

Cyrill. Cat. Græc. PP.

VI. 39. S. Luc place ici une parole que S. Matthieu place dans la condamnation portée par le Sauveur contre les usages pharisaïques. **Un aveugle peut-il conduire un aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous deux dans le précipice ?** « Et, en effet, dit Théophylacte, celui qui condamne se croit juste parce qu'il condamne et il tombe dans les mêmes fautes que celui qu'il condamne. Il se croit bon guide parce qu'il condamne, et il tombe dans la fosse en même temps que celui qu'il condamne. » Condamner son frère, c'est faire œuvre de ténèbres.

LE JUGEMENT ŒUVRE DE TÉNÈBRES

Theophyl. In Cap. 6 Luc..

Cet empressement à juger s'exerce souvent sur les choses mesquines. C'est pourquoi N.-S. ajoutait : **Pourquoi voyez-vous la paille dans l'œil de votre frère, et ne voyez-vous point la**
VII. 3. **poutre qui est dans votre œil ?**

L'HABITUDE DE JUGER S'EXERÇANT DANS LES PETITES CHOSES

« On est plus à même de connaître ses affaires que les affaires d'autrui ; il est plus facile de voir les choses grandes que les choses petites ; on doit avoir pour soi-même plus d'amour que pour les autres. » Par conséquent on devrait s'occuper de soi avant de s'occuper des autres, corriger ses défauts graves avant de s'occuper des défauts moindres du prochain ; voilà ce que demande la raison, et c'est habituellement le contraire que l'on fait. Habituellement on s'occupe à juger les autres plutôt que soi ; « et on les juge avec d'autant plus de fougue, dit S. Grégoire, qu'on s'ignore plus complètement soi-même. » La pente de notre vie nous entraîne au dehors. « L'œil du corps qui voit les choses extérieures ne se voit pas lui-même, dit S. Basile, et notre esprit, quand il s'occupe à conjecturer les défauts d'autrui, devient lent à connaître ses propres défauts. » Nous voyons facilement les vétilles qui se trouvent dans le prochain et nous ignorons les fautes graves qui se trouvent en nous. « Le prochain, par exemple, a pu pécher par colère et vous le reprenez avec haine ; il y a, dit S. Augustin, entre la colère et la haine la différence qui existe entre la paille et la poutre ; car la haine est une colère invétérée qui a pris une telle résistance qu'on peut la comparer à une poutre. » Que d'âmes sont aveuglées par la haine et n'en ont pas conscience ! Plus un défaut est profond et invétéré, plus il produit d'aveuglement. « Des hommes tout couverts de boue, dit S. Cyrille, riront d'un tache légère qu'un homme portera sur son vêtement. » Que de fois cette loi s'est vérifiée dans les Pharisiens, ces adversaires opiniâtres de Jésus, qui étaient impitoyables pour ceux qui négligeaient certaines observances et négligeaient eux-mêmes de guérir l'orgueil, l'envie, la haine, l'avarice qui régnaient en eux.

ANOMALIE

Chrys. Homil. 23 In Matth. n. 2.

LA PAILLE ET LA POUTRE

Stulti tantò intentius de alieno judicant, quantò sua profundius ignorant. Gregor. Moral. l. 11. n. 38.

Basil. Homil. 9 In Hexaemer. n. 6.

Aug. ut supr. c. 63.

Cyrill. Alex. h. l Matth.

Comment osez-vous dire à votre frère : Laissez-moi ôter
ib. 4. **la paille de votre œil, quand il y a une poutre dans le vôtre ?**
Hypocrite, ôtez d'abord la poutre de votre œil, et ensuite
ib. 5. **vous aviserez à ôter la paille de l'œil de votre frère.**

POUR POUVOIR CORRIGER AUTRUI ÊTRE EMPRESSÉ A SE CORRIGER SOI-MÊME

Juger, condamner ou simplement tenter de corriger un défaut quand on le conserve soi-même ou que l'on a quelque défaut plus grave, c'est faire acte d'hypocrite. « Et c'est pourquoi, dit S. Augustin, quand il y a pour nous une nécessité de faire des reproches, il faut avec soin et piété examiner si nous-mêmes nous n'avons pas ce défaut, ou si nous nous en sommes corrigés. Si nous en sommes véritablement exempts, pensons que nous aurions pu l'avoir. Si nous l'avons eu et que nous nous en soyons corrigés, que le souvenir de cette infirmité commune nous porte à la miséricorde. Et si nous nous apercevons que nous sommes encore affligés de ce défaut, au lieu de reprendre notre frère, invitons-le à guérir ensemble et à faire effort ensemble... *Je me suis fait faible avec les faibles, afin de gagner les faibles*, disait S. Paul. Il faisait cela non par feinte, mais par une vraie charité, regardant comme sienne la faiblesse qu'il voulait guérir. » (1. Cor. IX) (Aug. ut supr. n. 64 et 65.)

C'est l'enseignement que donnait encore l'Apôtre quand il disait : *Si quelqu'un de vous est tombé par surprise en quelque faute, vous qui êtes spirituels, instruisez-le en esprit de douceur, chacun faisant réflexion sur soi-même et craignant d'être tenté aussi bien que lui. Portez les fardeaux les uns des autres.* (Galat. VI.)

Il faut au moins que nous manifestions nous-mêmes un grand zèle à corriger en nous-même le défaut que nous voulons corriger dans les autres. « Car il arrive souvent, dit S. Hilaire, que nous nous arrogions le droit de corriger les autres sans leur donner l'exemple de notre propre amendement. Nous devrions savoir qu'il est difficile de faire accepter ce que l'on ne possède pas soi-même, et que l'on enseigne par l'exemple plus encore que par la parole. » (Hilar. In Matth. c. 5. n. 15.) Quand on s'applique avec soin à la correction d'un défaut et que l'on veut aider le prochain à la correction de ce défaut, on travaille ensemble à une œuvre commune.

Mais, d'autre part, il ne faut pas que ceux qui vivent dans les voies communes soient d'une sévérité outrée pour ceux qui veulent se donner à la vie parfaite quand ils les voient tomber en quelque faute. S. Jean Chrysostôme constatait déjà ce travers : des laïques adonnés à la bonne chère, quand ils voyaient un moine sortir des bornes de la plus stricte mortification, s'en scandalisaient gravement. Négliger ses fautes, quoique graves, pour examiner et juger les fautes les plus légères du prochain, c'est commettre une double faute : c'est négliger son âme et se mettre en lutte avec autrui, c'est se vouer à une dureté de cœur toujours croissante. J.-C. nous prémunit contre ces dangers en nous défendant de juger. (Chrys. Homil. 23 in Matth. n. 2 et 3.)

« Prenez donc garde, dit S. Bernard, d'être de la vie d'autrui un examinateur curieux ou un juge téméraire. Si vous rencontrez un acte peu ordonné, ne jugez pas aussitôt le prochain, excusez-le plutôt. Excusez l'intention si vous ne pouvez excuser l'œuvre :

pensez qu'il y a ignorance, entraînement, hasard. S'il est impossible de pallier la faute, dites-vous à vous-mêmes : la tentation a été trop forte : qu'aurait-elle fait de moi si elle s'était attaquée à moi avec la même violence? » Bernard. serm. 40 in Cantic. n. 5.

« C'est donc rarement et seulement en grande nécessité, dit S. Augustin, que l'on doit en arriver aux reproches, et en nous appliquant à procurer non notre propre satisfaction, mais les intérêts de Dieu ; car il doit être notre fin unique ; il faut que nous ne fassions rien avec un cœur double, que nous enlevions de notre œil la poutre de l'envie, de la malice, de la feinte avant d'aviser à enlever la paille qui peut être dans l'œil de notre frère ; car alors nous la verrons avec des yeux de colombe, ces yeux qui sont loués dans l'épouse du Christ, cette glorieuse Eglise que J.-C. s'est choisie, qui est sans ride et sans tache, c'est-à-dire remplie de pureté et de simplicité. » Aug. ut supr. n. 66.

UNION DU ZÈLE ET DU RESPECT DU PROCHAIN

L'Eglise de Dieu a la gloire de compter des âmes nombreuses qui ont su réunir en elles ces deux qualités qui paraissent inconciliables, d'avoir un grand zèle pour la gloire de Dieu, pour leur perfection et la perfection du prochain, des convictions très fermes, un courage invincible pour affirmer les droits de la vérité et de la justice, et en même temps une grande humilité qui les porte à s'accuser avant d'accuser les autres, un profond respect pour le prochain qui les empêche de juger le prochain, et qui au lieu d'écraser les coupables savent les embrasser dans une tendre compassion, les sortir doucement du mal et les soulever vers Dieu. Ah ! qu'il nous soit donné d'être de ces âmes pour être vraiment à J.-C. !

DISCRÉTION RECOMMANDÉE

J.-C. dans toutes ces leçons avait recommandé la simplicité ; il l'avait recommandée dans la pratique de la charité à l'égard du prochain ; il ne veut pas cependant qu'elle soit excessive, qu'elle nuise à la dignité de la vérité ou à l'utilité du prochain : c'est pourquoi il recommande la discrétion dans le zèle et la correction fraternelle. **Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas les perles devant les pourceaux de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que se retournant contre vous**
VII. 6. **ils ne vous déchirent.**

Lui-même avait donné l'exemple de cette discrétion, et tout en ordonnant à ses Apôtres de prêcher avec hardiesse ce qu'ils avaient entendu dans le secret, il leur avait enseigné ses mystères
XVI. avec mesure : *J'ai encore bien des choses à vous dire, mais vous*
12. *ne pouvez les porter maintenant.* Il enseignait les foules habituellement en paraboles afin que ceux-là seulement qui étaient préparés à comprendre comprissent ; et pendant plusieurs siècles l'Eglise eut une doctrine du *secret ;* elle avait des dogmes qu'elle ne révélait qu'aux initiés.

Maintenant tous nos dogmes sont connus du monde entier ; et cependant nous devons toujours observer cette règle posée par

N. S. : n'exposer les hauts mystères de notre foi qu'à ceux qui sont aptes à les apprécier.

Ne donnez point les choses saintes aux chiens. Les chiens aboient ib. n. 68. et déchirent, dit S. Augustin. Il y a des hommes qui, au lieu de regarder la vérité comme la vraie richesse de l'homme, s'irritent contre elle, aboient contre elle ; il vaut mieux ne pas leur présenter la vérité.

Ne jetez pas les perles devant les pourceaux. Les perles représentent ces choses spirituelles, d'un prix inexprimable, qui sont cachées dans des profondeurs plus grandes que celles de la mer et qu'il faut découvrir sous les écailles qui les recouvrent : elles ne doivent pas être présentées sans discernement aux hommes qui comme les pourceaux ne prisent que les choses matérielles et se plaisent dans les bourbiers. Ils les mépriseraient et les fouleraient aux pieds.

Canes ergo oppugnatoribus veritatis, porcos pro contemptoribus positos non incongrue accipimus. ib.

« Ils croiraient, quand vous leur donnez ces perles que vous vous moquez d'eux, et ils s'irriteraient contre vous. » *Se retournant donc contre vous ils vous déchireraient.* Ils pensent que tout ce qui ne se mange pas est sans valeur. Et quelle peine on éprouverait si l'on voyait mépriser des choses si précieuses que l'on a trouvées avant tant de peine.

Opus imperfect. Homil. 17.

Aug. ut supr.

« Quand ils savent ce que nous croyons, dit S. Jean Chrysostôme, ils nous accusent et nous raillent comme si nous avions été bernés. »

« Il est donc bon, dit S. Augustin, de ne pas révéler ces choses à ceux qui ne sont pas aptes à les comprendre. Il est bon de les environner d'un certain mystère ; car on est plus attiré vers ce qui est fermé que vers ce qui est trop ouvert. Ce n'est pas manquer de simplicité que de cacher ce qui ne serait pas compris. Mais puisqu'il y a des obstacles à l'acceptation de la vérité, l'orgueil, la haine, l'attache aux plaisirs de ce monde, il faut détruire les obstacles, purifier les âmes autant que nous le pouvons. »

Aug. ut supr. n. 69.

Mais nous-mêmes, n'avons-nous pas senti quelquefois au-dedans de nous les instincts mauvais de ces chiens qui aboient contre la vérité, qui cherchent des objections contre elle, ou de ces animaux plus vils encore qui s'irritent contre les choses les plus précieuses parce qu'elles ne répondent pas à leurs instincts bas ?

En défendant de donner les choses saintes aux chiens et de jeter les perles devant les pourceaux, le Sauveur veut aussi sans doute que l'on n'admette point aux saints mystères les indignes, ceux qui comme des chiens aboient sans cesse contre leur prochain, ceux qui se plaisent dans la fange. Si on doit donner les secours des sacrements à ceux qui ont bonne volonté, en les donnant à ceux qui demeurent attachés à leurs vices, on leur rend mauvais service : n'en pouvant goûter la manne cachée, ils s'irritent contre les choses saintes et contre ceux qui les y ont admis.

CXXVI

Sermon sur la montagne. 3e P. Moyens pour observer la Loi. 1er moyen, la prière.

« Le Sauveur, dit S. Thomas, a donné sa doctrine : elle est complète, elle est parfaite ; il veut maintenant nous enseigner les moyens de l'accomplir. » Thom. Aq. Comm. in Matth.

Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trou-
VII. 7. **verez ; frappez et l'on vous ouvrira.**

POUR DES CHOSES DIFFICILES UN SECOURS PUISSANT

« Il nous a commandé de grandes choses, dit S. Jean Chrysostôme, des choses merveilleuses. Il veut que nous nous élevions audessus de toutes nos passions ; il nous élève jusqu'au ciel ; il veut que nous nous appliquions à ressembler non aux Anges et aux Archanges, mais à Dieu lui-même autant que cela peut se faire. Il a commandé à ses disciples non seulement d'accomplir ces choses, mais encore d'amender les autres hommes. Pour que les disciples ne puissent dire : qui pourra faire tout cela ? après en avoir déjà, par des raisons nombreuses, montré la douceur, il achève d'en montrer la facilité, non dans la joie vulgaire du travail personnel, mais dans le secours de la prière assidue qui nous revêt de la force d'en haut. « C'est pourquoi il nous dit : *Demandez, cherchez, frappez.* Chrys. Homil. 23 in Matth. n. 3 et 4.

LA DEMANDE LA RECHERCHE L'ACTION

« La demande se rapporte à la grâce qu'il faut obtenir, dit S. Hilaire, la recherche au progrès qu'il faut mettre dans sa vie, les efforts pour ouvrir à l'entrée dans la vie parfaite. » Hilar. in Matth. C. 6. n. 2.

S. Augustin rapportait la demande à la santé et à la vigueur de l'âme qu'il faut obtenir de Dieu, afin que l'on puisse accomplir ses préceptes ; la recherche à la connaissance de la vérité qui exige l'effort personnel se joignant à la prière ; la connaissance et la pratique s'unissant conduisent à la vie heureuse à laquelle on n'arrive pas sans frapper. Aug. de serm. Dom in m. l 2. n. 71 et 7

« Et en effet, dit l'auteur de l'*Opus imperfectum*, il faut que la prière et le travail s'unissent et se soutiennent mutuellement pour qu'ils aient toute leur puissance. Celui qui ne s'applique qu'à l'étude et non à la prière et aux bonnes œuvres, quand il prêche ne sent pas ce qu'il prêche ; quand il parle de la colère de Dieu, il ne tremble pas ; quand il parle de ses miséricordes, il ne se réjouit pas ;

quand il engage à croire, il ne croit pas. Mais quand ses paroles ont été précédées par la prière, elles procèdent du cœur et non plus seulement des lèvres. Et il faut que la prière soit accompagnée par l'action : J.-C. nous l'indique quand il nous dit de *pousser* à la porte. Quand vous pratiquez la justice, la justice vous travaille elle-même, elle se forme elle-même en vous, elle crée en vous une habitude qui vous rend le travail doux et qui vous porte au travail. Et la prière sort de ce travail comme le parfum qui lui est propre. »

Opus imperf. Homil. 18.

Il est possible que J.-C. ait voulu dire ces différentes choses par les trois termes différents qu'il emploie : toutes les paroles de l'Evangile contiennent une lumière ; cependant, plus tard, S. Augustin craignait, en attribuant à chacune de ces expressions un sens distinct, d'être tombé dans la subtilité, et n'y voulait plus voir que l'insistance avec laquelle J.-C. voulait appuyer sa recommandation.

Aug. l. 1 retract. c. 19. n. 9.

TROIS QUALITÉS DE LA PRIERE

Il nous ordonne donc de demander, mais en mettant toutes nos forces dans notre prière, « car, dit S. Jean Chrysostôme, il nous ordonne de *chercher*, et celui qui cherche, laissant de côté toute autre pensée, ne s'occupe plus que de ce qu'il cherche et ne fait plus attention à tout le reste. Et en ordonnant de *frapper*, il montre avec quel sentiment ardent et fort nous devons prier..., avec quelle persévérance nous devons insister si nous ne sommes pas immédiatement exaucés. »

Chrys. ut supr. n. 3.

MOTIFS DE PERSEVÉRANCE DANS LA PRIERE :

LA PROMESSE DE DIEU

Pour nous amener à cette prière persévérante, il nous donne des motifs très puissants. Le premier, qui doit l'emporter sur tous les autres, c'est sa parole formelle et les promesses expresses qu'il a attachées à la prière : *Demandez et il vous sera donné*, non pas peut-être ce que vous demandez, mais il vous sera sûrement donné quelque chose ; *cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira*. Voilà une promesse formelle et elle est faite, dit S. Augustin, par celui qui ne trompe pas. **C'est moi qui vous le dis**, ajoutait-il. Voilà, dit S. Cyrille, un serment véritable prononcé par Dieu lui-même et qui rendrait inexcusable notre manque de foi. Luc.

Aug. de serm. Dom. l. 2. n. 72.

LA LOI GÉNÉRALE DE LA PRIERE

Il veut bien appuyer cette promesse sur une loi générale. **Car quiconque demande reçoit**, dit-il, **et qui cherche trouve ; et on ouvre à celui qui frappe**. Dieu ne veut point se soustraire à cette loi qu'il a posée, et il veut que l'homme accepte une loi si bien en harmonie avec l'ordre universel. Il lui a donné l'intelligence pour regarder en haut, pour connaître ses besoins, la voix pour les faire connaître à celui qui est au-dessus de lui ; il le maintient donc dans la vérité de sa nature et il l'honore en l'invitant à se mettre en rapports avec lui par la prière. Celui-là se met donc en dehors de l'ordre universel qui se refuse à prier. Matth.

La prière est puissante par elle-même : cet aveu que l'homme fait de ses besoins, ce désir ardent qu'il exprime, cette persévé-

rance sont des forces qui doivent aboutir à un résultat. Mais la prière est puissante surtout parce qu'elle s'adresse à Dieu. Et pour élever l'espérance en la faisant aller du moindre au plus grand, dit S. Augustin, il fait ce qu'il a déjà fait en montrant les attentions de la divine Providence à l'égard des lis, des oiseaux, attentions qui deviennent plus vives quand elles viennent à l'homme ; il montre que si l'homme fait certaines demandes avec confiance, sa confiance doit être plus grande encore quand il s'adresse à Dieu.

ib. n. 73.

« Il y a sans doute une grande distance entre l'homme et Dieu, distance que l'homme a augmentée par ses péchés ; et pour montrer les rapports qui doivent exister entre l'homme et Dieu, il invoque les rapports qui existent entre l'enfant et son père. » **Quel est parmi vous l'homme qui, à son fils, lui demandant du pain, donnera une pierre? Ou si c'est un poisson qu'il lui**
10. **demande, lui donnera-t-il un serpent?** Non, on ne rencontre pas chez les hommes de ces cruautés ou de ces dérisions. Le père écoute la prière de son enfant ; il se priverait lui-même pour son enfant. **Si vous qui êtes mauvais, vous savez donner à vos enfants des biens que vous ne possédez que par emprunt, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il**
1. **des choses bonnes à ceux qui les lui demandent!**

Opus imperfect. Homil. 18.

EXEMPLE DE LA PUISSANCE DE LA PRIÈRE

LA PRIERE D'UN ENFANT

Veut-il, demande S. Jean Chrysostôme, en appelant l'homme mauvais, rabaisser la nature humaine? Non, répond le S. docteur, puisqu'il reconnaît en elle l'amour paternel : mais cet amour, si on le compare à la bonté de Dieu, ne mérite que le nom de malice, tant la bonté de Dieu le surpasse.

Chrys. Homil. 23 in Matth. n. 4.

Jésus, dit S. Augustin, appelait mauvais ces hommes qui aiment le siècle et le péché, qui, attachés à la terre, n'en possèdent les biens que dans une mesure restreinte. Si, malgré leur égoïsme et leur pénurie, ils savent se dévouer pour leurs enfants, que ne fera pas celui qui est la bonté infinie et qui possède par lui-même tout bien?

Le pain est la nourriture habituelle : un père peut-il donner une pierre à son enfant qui lui demande du pain? Les pauvres gens, en Galilée, ajoutaient facilement au pain quotidien un peu de poisson : au lieu du poisson demandé, un père donnerait-il à son enfant un de ces serpents de haie qui étaient là fréquents et que l'on rejetait avec dégoût? Avec un œuf le repas était complet : **à la**
l. 12. **place de l'œuf, le père pourrait-il donner un scorpion?**

Les Pères de l'Eglise découvrent dans les exemples choisis par le Sauveur des significations symboliques : ils voient dans le pain la doctrine qui nourrit l'âme, et dans la pierre l'hérésie qui ne peut nourrir et qui est cause de chute. Le poisson chez les premiers chrétiens symbolisait le Christ, tandis que de tout temps le serpent

LE PAIN, LE POISSON, L'ŒUF

Raban. Remig. a été le symbole de Satan. L'œuf qui contient la vie en germe n'est-il pas, dit S. Augustin, un symbole de l'espérance, et le scorpion qui se tue lui-même de son dard n'est-il pas le symbole du désespoir ? Si nous demandons à notre Père céleste de nous donner la vérité qui nourrit, il est impossible qu'il nous laisse tomber dans l'erreur. Si nous lui demandons de posséder le Christ, il ne laissera pas venir à nous Satan. Si nous lui demandons de pouvoir espérer, il ne nous abandonnera pas au désespoir. *Il donnera un bon esprit à ceux qui le lui demandent*, ce bon esprit qui procède de lui-même et qu'il peut répandre toujours sans s'épuiser jamais. (Aug. serm. 105 al. 29 de Verb. Dom. n. 5.)

« Si, donc, dit S. Jean Chrysostôme, nous demandons et que nous n'obtenions rien, c'est qu'au lieu d'avoir demandé du pain nous avons demandé une pierre. Notre qualité d'enfants de Dieu ne suffit pas pour que nous soyons exaucés ; elle peut être la cause pour laquelle nous ne sommes pas exaucés : car nous avions demandé des choses qui ne nous étaient pas avantageuses. Demandez des grâces spirituelles et vous les recevrez certainement. Voyez comme Salomon, demandant ce qu'il fallait, fut vite exaucé. Celui qui prie doit faire attention à deux choses : il doit demander avec ardeur et demander les choses qui conviennent. Si vous demandez les choses spirituelles, si vous demandez le pardon de vos fautes après avoir pardonné vous-mêmes, si dans la paix, *sans colère et sans querelles vous élevez vos mains vers Dieu*, (I. Tim. I) vous recevrez. Mais souvent, ajoute le grand docteur, notre demande est une moquerie ; elle est l'acte d'hommes ivres plutôt que d'hommes en possession d'eux-mêmes. » (Chrys. Homil. 23 in Matth. n. 4.)

« Il nous a donné des motifs bien puissants de confiance en la prière, et cependant il n'a pas donné le plus puissant de tous, sa venue parmi nous. Celui qui nous a donné son propre fils et nous l'a donné afin qu'il mourût pour nous, comment ne nous aurait-il pas donné tout le reste avec lui ? Cette donation ne s'était pas encore réalisée dans sa plénitude. Mais l'Apôtre S. Paul fera valoir ce motif : *Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, comment avec lui ne nous aurait-il pas donné toutes choses ?* » (Ib. n. 5.) (Rom. V 33.)

CE QU'IL FAUT DEMANDER

Toute prière sera donc exaucée, « et s'il arrive qu'en bien des cas, dit S. Augustin, Dieu n'accorde pas ce qu'on lui demande, c'est pour accorder ce qui est plus utile. » (Aug. de unitat. Eccles. contr. Donatist. c. 19.) Par trois fois S. Paul avait demandé d'être délivré de l'aiguillon de Satan, et Dieu lui avait répondu que combattre avec le secours de sa grâce était meilleur pour lui. « Ce qui est utile, ce qui est nuisible, le médecin le sait mieux que le malade... Ne regardez pas comme une grâce d'être exaucé à votre gré, mais d'être exaucé selon vos besoins. » (Aug. serm. 354. Al. de Verb. Dom. 53. c. 7.)

« Quand vous demandez des choses que Dieu approuve, qu'il commande, qu'il promet pour le siècle futur, demandez en toute

sécurité et appliquez-vous de toutes vos forces à obtenir ce que vous demandez. Mais quand vous demandez des choses temporelles, demandez-les avec mesure, avec crainte, en vous remettant à Dieu afin qu'il vous les donne si elles doivent vous être utiles,
ib. qu'il vous les refuse si elles devaient vous être nuisibles. *Nous ne* Id. ib.
. 16. *savons pas*, disait l'Apôtre, *ce que nous devons demander.* « Nous ne pouvons croire, dit S. Augustin, que celui à qui ont été révélés tant de secrets célestes, ait ignoré l'oraison Dominicale. Mais l'incertitude où nous sommes au sujet de toutes les épreuves que nous pouvons rencontrer, ignorant si elles nous sont nuisibles ou utiles, nous tient en suspens dans la prière... Et c'est pourquoi il y a en nous une ignorance pleine de science ; car elle est inspirée par l'Esprit de Dieu. » Aug. Ep. 130. ad Prob. n. 25. ib. n. 28.

Déjà l'Esprit de Dieu nous dit quelle sorte de biens nous devons demander. « Dans l'Ancienne Loi, dit Origène, on demandait surtout des biens temporels et on les obtenait ; mais maintenant il nous est dit : Demandez de grandes choses et le reste vous sera donné par surcroît ; demandez les choses célestes et les choses de la terre vous seront données également : toutes les choses de la Loi ancienne étaient des figures, et maintenant nous sommes dans la vérité ; il nous faut donc demander les biens célestes dont ceux-là étaient la figure. » Origen. de Orat. n. 14.

FAIRE DES DEMANDES PRÉCISES

Il est bon, il est nécessaire de faire à Dieu des demandes précises, puisque la prière est un acte de la raison arrivant à ses plus hauts sommets, puisque Dieu veut, par notre prière, nous associer au gouvernement de sa Providence ; toutefois après avoir exposé à Dieu nos demandes, c'est faire acte de raison de nous en remettre à son appréciation, et souvent de lui exposer seulement notre besoin : c'est ainsi que fit la mère de Jésus à Cana ; c'est ainsi qu'agissaient des suppliantes qui lui étaient chères, lui faisant dire simplement : *Celui que vous aimez est malade ;* et quand il vint vers elles après la mort de leur frère, elles ne lui dirent que ces paroles : *Et maintenant nous savons que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera.* « Elles semblaient dire : Nous le prions mieux ainsi sans le prier. Nous lui montrons notre foi, nous lui témoignons notre affection. Il nous suffit d'ouvrir les voies à sa puissance, de donner une occasion à sa miséricorde ; nous aimerions mieux attendre patiemment ce qu'il veut que de demander insolemment ce que peut-être il ne veut pas. » Bernard. de Gradib. humilit. n. 52.

ENSUITE NOUS EN REMETTRE A DIEU

HUMILITÉ

Il faut de l'humilité, une grande humilité dans la prière. « Soyez le mendiant de Dieu, dit S. Augustin. Comment agit un mendiant ? Fait-il valoir quelque droit, quelque titre, quelque service rendu ? Il s'en garde bien : il ne fait valoir que son besoin et la bonté de celui à qui il s'adresse : *parce que je suis pauvre et sans ressources,* voilà la parole qu'il dit à Dieu. Prenez garde de ne pas Esto mendicus Dei. Aug. serm. 61. n. 4.

être pauvre : si vous ne l'êtes pas, vous ne serez pas exaucé. Eloignez de vous tout ce qui en vous ou autour de vous pourrait être pour vous une cause de présomption : que toute votre présomption soit Dieu lui-même. »

Tota præsumptio tua Deus sit. Aug. Enar. in Ps. 85 n. 3.

CONFIANCE

Il faut que la prière soit animée par un grand désir d'aller à Dieu, soutenue par une grande confiance en Dieu. « Si vous aviez, dit S. Jean Chrysostôme, un serviteur qui vous témoignât de l'aversion, vous ne voudriez pas le garder même si ses services vous étaient utiles. Dieu qui n'a besoin de rien, qui fait tout pour votre salut, ne veut pas vous retenir malgré vous. Mais si vous avez bonne volonté il ne vous abandonnera jamais : c'est pourquoi si nous nous perdons, nous serons la cause unique de notre perte. De même si nous nous adressons à Dieu et que nous le fassions comme ne devant rien obtenir, si nous nous adressons à lui sans la foi convenable, sans rien exiger, nous n'obtiendrons rien. Dieu veut que nos prières soient des exigences et alors il nous répondra par ses grâces... Mais je l'ai trop offensé, direz-vous ? Je ne puis m'adresser à quelqu'un qui est irrité contre moi. Dieu ne regarde pas si vous êtes digne, mais si vous avez bonne volonté. Il a été offensé, mais il est père : il veut voir en vous non un coupable qui subit sa peine, mais un homme qui se tourne vers lui et qui le prie. »

Chrysost. Homil. 22. in Matth. n. 5.

« Ne craignons pas d'être importuns... De même que ce n'est pas de l'importunité mais de l'opportunité de respirer, ainsi la prière ne peut devenir de l'importunité : il est opportun de toujours prier celui qui veut toujours donner... Toutes les fois que nous nous approcherons de lui, nous le trouverons qui nous attend.

« ... Plus qu'une source d'eau vive il aime à se répandre ; il est inépuisable mieux que l'Océan ; et plus il a pu donner, plus il est satisfait : car il voit que sa richesse est notre salut. »

Id. ib.

Y METTRE TOUTE SON AME

La prière est le grand moyen que Dieu nous a donné pour pourvoir à notre salut et entrer en union avec lui. Celui qui ne sait pas se servir de ce moyen se manque à lui-même. C'est pourquoi il faut se donner à la prière avec toute son âme. « Il ne faut pas demander avec lâcheté, ni avec un esprit rempli de divagations, dit S. Basile ; car en priant ainsi, non seulement on n'obtiendrait pas ce que l'on demande, mais on irriterait celui à qui on adresse sa prière. Celui qui se présente devant le prince se tient et parle avec grand respect, et il ne se permet aucune divagation, ni des regards, ni de l'attention ; il sait que cela mériterait un châtiment. Avec combien plus de respect et de crainte ne faut-il pas se tenir devant celui qui voit dans les cœurs... Si cependant malgré vos efforts, vous ne pouvez empêcher les distractions, Dieu vous pardonnera, parce que ces distractions ne viennent pas de la volonté. »

Basil. Constit. monast. c. 1. n. 3.

Mais si nous nous abandonnons aux distractions, comment Dieu pourra-t-il nous entendre ? « Comment pourra-t-il nous entendre, dit S. Cyprien, si nous ne nous entendons pas nous-mêmes ? Vous voulez que Dieu se souvienne de vous quand vous ne savez pas vous souvenir de vous... Il faut que votre cœur se ferme à tout le reste et ne s'ouvre qu'à Dieu » Cyprian. de Orat Domin.

Il faut que la prière parte du fond du cœur. Il faut qu'avec le Prophète nous puissions dire : *J'ai crié vers vous des profondeurs*... « Il n'a pas dit : Ma prière est sortie de ma bouche ; car souvent les paroles s'échappent des lèvres pendant que l'esprit divague ; mais elle est sortie des profondeurs, c'est-à-dire du plus intime de moi-même ; j'y ai mis toute mon âme. Et de telles prières ont une grande puissance : comme un arbre qui a des racines profondes peut résister à la tempête. une telle prière qui part du plus profond de l'âme fait son œuvre et s'élève vers Dieu malgré les distractions et les assauts du démon. » Chrys. in Ps. 129. n. 1.

EFFETS DE LA PRIÈRE

Que le souvenir des effets de la prière nous porte à prier. « Rien n'est plus puissant que la prière, dit S. Jean Chrysostôme, et rien ne peut lui être comparé. L'empereur revêtu de sa pourpre n'a pas la splendeur de l'homme qui prie, relevé qu'il est par son entretien avec Dieu. Si au milieu de l'armée, des chefs et des magistrats assemblés, un homme s'approche de l'empereur et converse avec lui, tous les regards se tournent vers ce privilégié : il a grandi par son entretien avec l'empereur. Ainsi en est-il de celui qui prie : quelle gloire revient à un homme de ce que devant les Anges, les Archanges, les Chérubins, les Séraphins et toutes les vertus célestes il peut s'avancer avec confiance et s'entretenir avec le Maître de toutes ces puissances ! »

« Aussitôt que l'homme a élevé ses mains vers le ciel, il sort du cercle des choses humaines, il s'élève en esprit à la vie future, il conçoit en son âme l'idée des choses célestes. » Chrys. Contr. Anom. Homil. 7. n. 7. « Avant d'avoir obtenu la grâce qu'elle demande, la prière a déjà produit dans l'âme d'heureux résultats, elle a calmé les troubles de l'âme, elle a apaisé la colère, éloigné l'envie, éteint la convoitise, détaché le cœur de l'amour des choses temporelles, elle a fait monter l'âme jusqu'au ciel : comme une douce pluie détrempe une terre desséchée, ainsi la prière amollit une âme qui était endurcie dans le vice. » Chrys. in Psalm. 119. n. 1.

« La prière produit dans le cœur de l'homme ce que le soleil levant fait dans la création. *Dans la nuit*, disait le Prophète, *les bêtes sauvages circuleront à leur gré : le soleil se lèvera et elles*
.103. *rentreront dans leurs tanières.* Aussitôt que les rayons de la prière se lèvent dans notre cœur, tous les monstres s'enfuient : le démon, s'il est là, s'enfuit devant la prière. » Chrys. contr. Anom. Homil. 7. n. 7.

En nous mettant en contact avec Dieu, la prière nous fait entrer dans les perfections divines. « Si ceux qui vivent dans le com-

merce des sages se revêtent de leur sagesse, combien plus ceux qui vivent en rapports avec Dieu ! De quelle sagesse, de quelle force, de quelle prudence, de quelle probité, de quelle modération les revêt la prière ! » « De même que celui qui s'expose aux rayons du soleil est dans la lumière, de même celui qui vit dans le commerce de Dieu se revêt de l'immortalité divine. » Aussi le même docteur disait ailleurs « que rien ne nous faisait avancer dans la vertu autant que la conversation assidue avec Dieu. »

Id. de precation. Homil. 1. — Ib. Homil. 1. — Id. in Ps. 7. n. 15.

Si à ces effets immédiats on ajoute le pouvoir qu'elle nous donne auprès de Dieu, il sera facile de voir que la prière est notre grande richesse et notre grande force.

« La prière, dit encore S. Jean Chrysostôme, est le port pour ceux qui sont ballottés par la tempête : c'est une ancre pour ceux qui sont sur les flots, un appui pour ceux qui chancellent : c'est le trésor des pauvres, la sécurité des riches, la guérison de toute maladie, la conservation de la santé. Elle est la défense contre la tentation, le secours dans l'épreuve, la consolation en toute tristesse, la source de la joie, la mère de la sagesse. Elle est la grande richesse de l'homme. Achab possédait des trésors immenses et il avait recours à un homme qui n'avait pour tout bien qu'une pelisse grossière, mais cet homme par sa prière pouvait ouvrir ou fermer le ciel. »

Id. Contr. Anom. ut supr.

« Il faut donc, quand nous nous mettons en prière, que nous le fassions avec crainte et joie : avec crainte en pensant que nous pouvons être indignes de prier ; avec joie, pénétrés de l'immense honneur qui nous est fait, du pouvoir qui nous est donné de sortir du temps pour entrer dans la vie de Dieu. »

Id. de precat. Homil. 1.

CXXVII

Sermon sur la montagne 3e P. Moyens. 2e M. : Penser aux autres.

Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur vous-mêmes. Matth. VI 11.

UN MOTIF DE CHARITÉ

De prime d'abord, il semble que cette parole interrompe la suite du discours du Sauveur. S. Luc la place parmi les préceptes de la charité : et, en effet, elle peut aider beaucoup à la pratique de la charité. « Quand on nous fait une demande, dit S. Augustin, rappelons-nous quels sont ceux qui demandent et ce qu'ils demandent. Ce sont des hommes qui demandent à des hommes, Luc. VI.

des mortels qui demandent à des mortels, des êtres fragiles qui demandent à d'autres êtres fragiles, des malheureux qui demandent à d'autres êtres malheureux. En dehors des biens possédés, ceux qui demandent sont semblables à ceux à qui ils demandent. De quel front oserez-vous faire des demandes à Dieu, vous qui ne savez pas reconnaître votre semblable ? » Aug. serm. 61. Al. de Verb. Dom. c. 7.

UN MOYEN DE NOUS CONCILIER LA FAVEUR DIVINE

Penser aux autres et particulièrement aux pauvres, c'est le moyen de nous concilier la libéralité divine. « Nous sommes les mendiants de Dieu : pour que Dieu veuille bien reconnaître ses mendiants, sachons reconnaître les nôtres. » ib.

Des Pères, étudiant cette parole à la place que S. Matthieu lui assigne, y découvrent une connexion avec ce qui précède et un moyen assigné par N.-S. pour aider à la pratique de ses sublimes enseignements. « J.-C. ne veut pas, dit S. Jean Chrysostôme, que nous nous confiions exclusivement à la prière en négligeant ce qui est de notre ressort, de même qu'il ne veut pas que nous nous fiions à nous-mêmes en négligeant la prière. Il veut qu'à la demande du secours divin nous joignions notre effort : c'est pourquoi, après nous avoir exhortés à la prière il nous exhorte à l'action. » *Donc*, dit-il à dessein, *tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur vous-mêmes.* Chrys. Homil. 13 in Matth. n. 5.

UNE SOURCE DE GRACES ET DE FORCE : NOUS TENIR A NOTRE PLACE

Et en nous invitant à travailler pour les autres, il semble que le Sauveur ait le dessein de nous élever à une disposition générale, plus précieuse encore et plus efficace que la miséricorde pour préparer la perfection et obtenir la grâce de Dieu : c'est de voir la place que nous-mêmes et les autres occupons dans le monde, de vouloir nous y tenir et de vouloir que tous soient traités selon leur rang.

TRAITER LES AUTRES COMME NOUS-MEMES

En nous invitant à faire aux autres tout ce que nous voulons que les autres nous fassent, « J.-C., dit S. Jean Chrysostôme, résume toute vertu en une seule parole, et il montre combien la vertu est facile, combien facilement elle peut être connue de tous, et qu'elle est selon la nature. » ib.

Quoi de plus juste que de vouloir du bien au prochain comme on se veut du bien à soi-même, de vouloir au prochain le bien qu'on se veut à soi-même, puisque le prochain est de même nature que nous. En commentant cette parole du livre de Job, *Visitant*
. V. 34. *celui qui est votre image, vous serez sans péché*, S. Grégoire fait cette réflexion : « C'est justement que le prochain est appelé notre image, car nous voyons en lui ce que nous sommes nous-mêmes... Il visite son image celui qui, pour assister autrui en lui-même, se voit en autrui. » Quand on se voit en autrui, il n'est plus difficile de faire du bien à autrui. Speciem suam visitat qui, ut in se alterum reficiat, se in altero pensat. Gregor. Mor. l. 5 c. 35.

J.-C. appuie la perfection qu'il réclame de nous sur l'amour que nous nous portons à nous-mêmes ; et avec cette règle que l'égoïsme lui-même ne peut repousser il nous conduit à la justice la plus complète et la plus désintéressée.

Aussitôt que nous savons reconnaître à notre semblable un droit semblable au nôtre, que nous lui voulons et que nous sommes disposés à faire pour lui ce que nous voulons pour nous-mêmes, nous entrons dans l'ordre universel, nous savons ce que devons désirer pour nous-mêmes ; nous ne désirons plus ce qu'inspire la passion qui ne voit que les cas particuliers. mais la raison qui voit l'universel ; nous savons ce que nous devons désirer au prochain. ce que nous devons demander à Dieu, et nous sommes préparés à le recevoir, préparés que nous sommes à en user pour le bien général et le bon ordre universel.

UN RESUMÉ DE LA LOI

C'est là, nous dit J.-C., **toute la Loi et les Prophètes.** Dans la Loi ancienne, ce principe avait été proclamé en partie. Tobie disait à son fils : *Prenez garde de ne pas faire à un autre ce que vous seriez fâché qu'on vous fît à vous même.* C'était déjà le précepte du Sauveur, mais dans son côté négatif. « La Loi empêchait le mal, et J.-C. nous amène à la pratique du bien : la Loi nous détournait de faire au prochain le mal que nous ne voudrions pas qu'il nous fut fait à nous-même ; J.-C., développant la bienveillance active, veut que nous fassions au prochain tout le bien que nous voudrions que l'on nous fît. » Le Sage avait donné le conseil de connaître le prochain, ses dispositions et ses besoins par la connaissance que l'on avait de soi-même. Mais ce conseil portait à la connaissance plutôt qu'au service. N.-S. J.-C., le premier, veut que l'on prenne. pour régler ses devoirs à l'égard du prochain, tout ce que l'on désire pour soi.

Matth. VII 12. — Tob. IV. 1 — Gregor. Moral. l. 10. n. 8. — Eccli. XX 18.

Quelle lumière il y a dans cette parole si simple ! Vous êtes embarrassés pour savoir comment, en telle circonstance, vous devez traiter le prochain ? Voyez comment vous voudriez qu'on vous traitât vous-même.

Et quelle plénitude de vertu avec ce simple précepte on fait entrer dans sa vie ! « En obéissant à ce précepte, dit S. Grégoire le Grand, commentant cette parole du livre de Job, *Et sa loi est multiple*, on prendra garde à éviter l'orgueil, le mépris. l'envie, les convoitises injurieuses, la colère, l'insulte, les jugements téméraires, les médisances, la haine ; car on ne voudrait pas être soi-même en butte à tout cela. De même, quand on se rappelle qu'il faut donner à autrui ce que l'on aimerait à en recevoir, on a l'idée de rendre le bien pour le mal. et pour le bien des choses meilleures, de répondre aux insolents par la douceur et la longanimité, de témoigner de la bonté à ceux qui sont dévorés par la maladie de la méchanceté, de réunir les cœurs divisés, de donner aux pauvres ce qui leur est nécessaire, de ramener au bien les égarés, de consoler les affligés..., de tempérer le zèle par la douceur, mais de façon à ne pas lui faire oublier les exigences de la justice, de provoquer les ingrats à l'amour par des bienfaits

Job. XI.

répétés..., de partager volontiers avec le prochain ce que l'on possède, mais sans jamais se prévaloir de ce que l'on a donné. » Gregor. Moral. l. 10. c. 6. Trad. abrég.

Mais l'amour de Dieu, qui est la première et la plus précieuse de toutes les vertus, se trouve-t-il compris dans cette règle de vie ? C'est peut-être, dit S. Augustin, parce que J.-C. réserve ce commandement qu'il dit dans le moment présent : *C'est là la Loi*, tandis que plus tard, quand il ramènera la Loi au commandement de l'amour de Dieu et du prochain, il dira : *C'est là toute la Loi.* En disant dans ce moment : *C'est là la Loi...*, il y laisse place évidemment pour l'amour de Dieu. » Et cependant S. Augustin dit ailleurs : Celui qui aime sincèrement son prochain aime cette charité dans laquelle il aime le prochain, et aimer la charité c'est aimer Dieu. Il est impossible d'aimer véritablement le prochain sans aimer Dieu. Et c'est pourquoi S. Paul ne craignait pas de dire : *Toute la Loi est renfermée dans cette seule parole : Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* Aug. de serm. Dom. l. 2. n. 75. Id. de Trinit. l. 8. c. 8. ...l. V. 14.

Dans le moment présent, J.-C. ne parle que de l'amour du prochain, parce qu'il est occupé à ramener la perfection à la simplicité. « Comme on est exposé à avoir un cœur double à l'égard de ceux à qui on peut cacher son cœur, c'est-à-dire à l'égard des hommes, c'est pour cela qu'il a donné ce commandement. Il n'est personne qui accepte d'avoir à faire avec un cœur double. » C'est pourquoi, en traitant avec les hommes, n'ayez jamais un cœur double. « Et celui-là aura un cœur simple qui, dans ses œuvres, ne se propose point pour but de plaire aux hommes, et qui, s'il lui arrive de leur plaire, rapporte cela à leur salut et non à une vaine jactance ; qui ne s'emploie pas au service du prochain dans l'intention d'y trouver les choses nécessaires à la vie ; qui ne condamne pas témérairement l'intention et la volonté dans les actes où l'intention et la volonté ne sont pas manifestes ; et enfin celui-là a le cœur simple qui, dans tous les services qu'il rend aux autres, les rend dans l'intention où il voudrait qu'on les lui rendît à lui-même, c'est-à-dire sans en attendre aucun profit personnel. Voilà le cœur simple et pur qui cherche Dieu : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu !* » Puissé-je arriver à cette simplicité dans laquelle on accomplit les choses les plus grandes comme si elles étaient naturelles ! Aug. de serm. Dom. n. 75. ib

CXXVIII

Sermon sur la montagne. 3ᵉ P. Moyens. 3ᵉ M. : L'énergie morale.

Entrez par la porte étroite ; car la porte large et la voie spacieuse est celle qui conduit à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent. Matth. V 13.

Après nous avoir conviés à cette disposition générale de droiture et de justice qui élargit les cœurs et les volontés, le Sauveur nous convie à nous occuper personnellement de la grande affaire de notre salut, et à y mettre notre attention et nos efforts.

PORTE ÉTROITE

Entrez par la porte étroite. **Efforcez-vous d'entrer,** dit-il ailleurs. (Luc. XIII.) Pourquoi cette porte est-elle étroite ? Parce qu'elle est une porte, et pour entrer par une porte quelle qu'elle soit, il faut de l'attention, il faut s'adapter à la mesure de la porte ; et cette porte a ses mesures à elle ; elle laisse pénétrer les âmes, mais rien de plus ; elle force les fronts à s'incliner dans une profonde humilité, dit S. Bernard.

LA VOIE ÉTROITE

Pourquoi la voie est-elle étroite ? Parce qu'elle est une voie. « Une voie large n'est pas une voie, dit S. Bernard. La largeur est le fait d'une place plutôt que d'une voie. » Elle est étroite parce qu'elle conduit au but directement. « Elle est étroite parce que, fatalement, tout ce qui est à côté de la voie, à droite comme à gauche, dit S. Basile, n'est qu'abîmes ; elle ressemble à un pont qui, de chaque côté, a les eaux du fleuve. »

Bernard. Serm. 1 de divers. n. 3.

Basil. Regul. brevius. Interr. 111.

« La porte de la justice est étroite, dit l'*Opus imperfectum*, parce que tout dans le royaume de la justice est réglé par la loi. La voie du Christ est étroite parce que ceux qui y marchent ne font pas ce qui leur plaît, mais ce qu'ils doivent. Leur volonté n'est pas la loi, et la loi n'est pas sous eux, mais ils sont eux-mêmes sous la loi. » J.-C. ne se contente pas de quelques sentiments vagues que l'on peut adapter à toute manière de vivre et qui n'aboutissent à rien : il veut une vie réglée et suivie.

Opus imperfect. Homil. 18.

LA VOIE LARGE

Et la porte par laquelle on entre dans la perdition, la voie qui y conduit sont larges et spacieuses parce qu'on entre à la perdition par toutes sortes de voies. « Celui qui sort de la voie qui conduit au royaume des cieux, dit S. Basile, se trouve dans une

grande latitude d'erreurs. » « Cette voie, dit S. Jérôme, il n'est pas nécessaire de la chercher, elle se trouve d'elle-même, c'est la voie de ceux qui errent. » Basil. ut supr. Interr. 140. Hieron. h.l

Il n'est pas nécessaire de la chercher, car c'est la voie elle-même dans laquelle nous naissons, et pour y marcher il suffit de se laisser aller.

C'est la voie que suit la foule, et pour y marcher il suffit de suivre la foule. *Nombreux sont ceux qui y passent.* Et en effet, ils sont nombreux les hommes qui se laissent aller, qui, au lieu de se conduire eux-mêmes, suivent la pente de la nature, l'entraînement de la foule. Avec quelle tristesse J.-C. devait prononcer cette parole ; car à la suite de ce laisser aller si lâche et si stupide, c'est la perdition. Avec quelle tristesse aussi il prononçait la parole qui suit : **Il en est peu qui trouvent la porte qui conduit à la vie.** Ils ne la trouvent pas parce qu'ils ne la cherchent pas ; ils ne la trouvent pas parce qu'ils sont rebutés par son étroitesse. Et il en est, dit S. Jérôme, qui, après l'avoir trouvée, n'entrent pas, et d'autres qui, après être entrés, au milieu du chemin reviennent en arrière. » h. VII. 14. Hieron. h.l.

S'EFFORCER D'ENTRER PAR LA PORTE ÉTROITE

Beaucoup de fidèles, comme les disciples de Jésus, ont été préoccupés de cette question, s'il y avait beaucoup ou peu d'hommes sauvés. J.-C. n'a pas voulu la résoudre : certaines de ses paroles et de ses paraboles semblent indiquer un grand nombre d'élus, et d'autres un petit nombre. Quel que soit le nombre de ceux qui se perdent, il est immense pour le cœur de Jésus, il doit être immense aussi pour le cœur de ceux qui travaillent avec lui au salut des âmes. Il est utile pour stimuler notre vigilance et notre zèle qu'un voile demeure jeté sur cette question : c'est pourquoi le Sauveur s'est contenté de répondre : *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite.* Sans raisonner sur le petit ou le grand nombre des élus, nous devons nous arrêter pleins de respect devant l'étonnement et la tristesse de notre maître et accepter avec docilité et reconnaissance son avertissement : *Faites effort...*

JOIES DE LA VOIE ÉTROITE

Mais n'y a-t-il pas contradiction entre ces paroles et d'autres dites ailleurs, par exemple celles qu'il disait sur la facilité et la douceur de son joug ? « Non, dit S. Jean Chrysostôme, il n'y a pas de contradiction. Même dans ce moment, il fait entendre que la voie est facile. Et comment cela ? C'est une voie, et par conséquent tout ce qu'on y trouve passe. Si la vertu n'est pas facile, elle devient facile par le terme auquel elle aboutit : tous nos efforts aboutissent à la consolation et au repos. Ici nous avons les travaux qui passent, là haut la récompense éternelle. C'est pourquoi S. Paul appelait légères les tribulations de la vie présente : non qu'elles le fussent en elles-mêmes, mais à cause de l'élan des combattants et de l'espérance des récompenses. Car si le marin supporte les périls de la mer, le soldat ses blessures, le laboureur

les intempéries des saisons, à cause des avantages temporels qu'ils espèrent, combien ceux qui attendent des biens ineffables, des récompenses éternelles sauront s'élever au-dessus du sentiment des maux présents ! »

Chrys. Homi. 23 in Matth. n. 5.

« La voie est étroite, mais son étroitesse n'en fait-elle pas encore la douceur, puisqu'elle nous sépare des chiens, des pourceaux et des faux prophètes, puisque son étroitesse nous force à une vigilance précieuse ? Quand Paul nous rappelle les luttes que nous avons à soutenir, il le fait non pour abattre mais pour élever nos courages. Quand il déclare la voie pleine d'aspérités, c'est pour nous amener à la vigilance. »

ib. n. 6.

Et quand, en marchant, on est vraiment éveillé, que l'on sait regarder autour de soi, et que l'on découvre des horizons de plus en plus vastes, que l'air devient pur, on s'écrie avec le Psalmiste : *La voie de vos commandements est d'une largeur infinie ;* l'on sent son cœur s'élargir et l'on dit aussi : *J'ai pu courir dans la voie de vos commandements, quand vous m'avez élargi le cœur.*

Ps. 11 v. — ib. v.

« La voie est étroite, dit S. Ambroise, et c'est pourquoi il fallait des commandements qui élargissent le cœur. Oh ! que vous aurez un grand cœur si vous savez l'étendre à la largeur des commandements divins ! Comme il est large le commandement de la charité : *Aimez vos ennemis*, ce commandement qui n'exclut personne. Ecoutez encore un commandement bien large : *Dites du bien de ceux qui vous persécutent.* » Elargissons nos cœurs à la mesure des commandements et la voie ne nous paraîtra plus étroite, et son étroitesse apparente nous sera chère, parce que nous connaîtrons mieux la route que nous avons à parcourir.

Ambros. in Ps. 128. serm. 11. n. 49, 50, 51.

« Le Sauveur, nulle part, ne nous a dit de nous armer de courage, parce que son joug était pesant ; il nous a dit, au contraire, que son joug était léger; mais il y en a peu qui croient à sa parole et qui veuillent aller jusqu'au bout : et à cause de cela on ne peut pas voir que son joug est léger ; on ne voit que les commencements, que la voie est étroite, et on ne sent pas la douceur d'être conduit par elle à la vie. »

Aug. de serm. Dom. in m. l. 2. n. 77.

« Si la porte est étroite, dit Euthyme, ce n'est qu'une porte qu'il faut franchir ; et c'est par conséquent l'affaire d'un moment. » Et c'est une grande joie de se sentir dans l'intérieur de la cité. Ce sera une grande joie de se sentir dans l'intérieur de la cité éternelle : et c'est déjà maintenant une grande joie de se sentir dans la maison de Dieu, et s'il a fallu faire un effort à cause de l'étroitesse de la porte, on se sent mieux protégé contre tout ce qui pourrait nuire.

Euthym. h. l. Matth.

« Si la porte est étroite, si les voies sont difficiles, dit S. Grégoire, il y a aussi l'amour, l'amour qui rend tout facile. »

Gregor. Homil. 5 in Ezech. n. 13.

Quelle joie quand on sait reconnaître la porte qui donne entrée dans le royaume de Dieu, quand on y entre par celui qui a dit :

Je suis la porte des brebis. Alors on sent la vérité de cette parole:
X. 9. *Si quelqu'un entre par moi, il trouvera des pâturages abondants.*
Quelle joie de sentir son âme nourrie, de se sentir en sûreté, de contempler le rayon de splendeur qui descend de la sainte cité ! S'il faut faire un effort pour passer par cette porte qui conduit à la vie, on est vite récompensé.

CXXIX

Sermon sur la montagne. 3e P. Moyens. 4e M. : la prudence à éviter les faux prophètes.

Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous avec des vêtements de brebis, et au-dedans sont des loups
VII. 15. **ravisseurs.**

Le Sauveur a recommandé la simplicité à ses disciples, la simplicité qui sera leur caractère distinctif : il a voulu que cette simplicité fût accompagnée par la prudence ; car il leur faut de la clairvoyance pour connaître la voie et trouver la porte qui conduisent au royaume ; de plus ils pourraient facilement être dupes des docteurs de mensonge qui les pousseraient dans une fausse voie ; il leur recommande donc la prudence qui leur fera reconnaître les faux docteurs, mais cette prudence elle-même sera pleine de simplicité et découlera de la simplicité. J.-C. RECOMMANDE LA PRUDENCE A SES DISCIPLES

Il venait de dire que la porte était étroite et qu'un petit nombre savait la trouver. « Des hérétiques se sont rencontrés, dit S. Augustin, qui se prévalaient de leur petit nombre pour se dire les possesseurs de la vérité. » Il y a toujours un prestige qui s'attache aux coteries, surtout quand elles se revêtent de certains dehors d'austérité ; elles semblent dire : c'est nous qui avons trouvé la voie véritable et nous avons fait effort pour entrer par la porte. Aug. de serm. Dom. l. 1. n. 73.

« Le maître les a prévenus, dit S. Jean Chrysostôme, qu'ils rencontreraient sur leur chemin, outre bien des obstacles, des chiens et des pourceaux : il leur a défendu de frayer avec eux ; ils rencontreront des ennemis plus dangereux, des loups et des loups déguisés ; il faudra donc être grandement attentifs afin de n'être pas leur proie. Tant de difficultés pouvaient jeter en eux le découragement ; mais le nom qu'il donne à ces loups déguisés, le nom de *faux prophètes* peut les rassurer en leur rappelant qu'il y a toujours eu de faux prophètes, que toujours le démon a travaillé à IL LEUR ANNONCE DES FAUX PROPHETES

substituer l'erreur à la vérité ; il n'y aura pas là un péril nouveau, il ne faut donc pas avoir peur, » mais seulement être sur ses gardes.

Chrys. Homil. 23 in Matth. n. 6.

« Et par cet avertissement qu'il leur donne, dit l'*Opus imperfectum*, le Sauveur nous prouve que les hérésies, si elles se produisent. ne le font qu'avec sa permission ; et parce qu'il ne veut pas avoir à son service des hommes manquant de jugement, il permet à la tentation de les assaillir ; et pour qu'ils ne périssent point par ignorance, il les avertit à l'avance. »

Opus imperfect. Homil. 19.

COMBIEN DANGEREUX

Ils viennent avec des vêtements de brebis. De tout temps dans l'histoire de l'Eglise il y a eu des apôtres du mal qui, pour satisfaire leurs passions, goût de lucre, amour de la domination ou même passions honteuses, ou encore en haine de l'Eglise du Christ, pour lui arracher les âmes, se sont présentés aux âmes avec les dehors de la piété, de l'austérité, de la science, se sont posés en réformateurs. S. Paul ayant fondé une église nouvelle, l'église d'Ephèse, pressentait que bientôt ils allaient venir pour la ravager. *Je sais,* disait-il, *qu'après mon départ des loups rapaces viendront vers vous sans aucune pitié pour le troupeau.* Act. XX

Plus que la religion juive, la religion chrétienne qui est la religion parfaite, a été exposée aux attaques des faux prophètes : il y a en elle tant de choses qui sont de nature à séduire les imaginations et dont on peut s'emparer pour tromper les âmes ! « Le bien n'a pas de plus grand ennemi que le bien simulé ; car le mal qui se manifeste inspire de l'horreur et il peut être évité facilement : mais le mal qui se cache sous l'apparence du bien, n'étant pas connu comme le mal peut être moins facilement évité. »

Opus imperfect. Homil. 19.

C'est aux fidèles qu'ils s'adressent : au lieu d'aller à ceux qui n'ont reçu aucune lumière et de leur porter la lumière, ils s'adressent à ceux qui possèdent déjà la lumière et les prenant par les idées qui leur sont chères, cherchent à les entraîner dans l'erreur. Loups ravisseurs sont ces hommes qui s'emparant des idées de dignité humaine, de liberté, d'égalité, de progrès que le christianisme a mis en honneur, propagent la haine contre le christianisme. Loups ravisseurs sont aussi ces directeurs qui sous l'apparence du zèle, en affectant une fausse science, s'emparent des âmes, leur promettant de les conduire par des voies rapides. « Ils s'attachent de préférence, dit un savant évêque de nos jours, aux personnes qui font profession de piété : *Venient ad vos.* Ils ne sont pas des hypocrites : ils ne sont pas toujours mercenaires. Ce sont souvent des esprits singuliers et présomptueux qui, soit préjugé, soit ignorance, se font des idées fausses de la direction des âmes ; tantôt découragent ou faussent les consciences par une sévérité outrée, tantôt les endorment et les entretiennent dans leurs vices par des ménagements excessifs. » En

Ginouilhac. Le sermon sur la montagne. l. 3. ch. 8.

définitive ils ne veulent qu'une chose, s'emparer des âmes au lieu de les conduire à Dieu. Aug. ut supr.

LE MOYEN DE LES RECONNAITRE

Mais ils ne pourront tromper l'œil simple, dit S. Augustin. **Vous**
th. VII. 16. **les reconnaîtrez à leurs fruits**. Quels sont ces fruits auxquels l'œil simple distingue les vrais prophètes des faux ? « Sont-ce les jeûnes, les prières, les aumônes ? Dans ce discours, dit S. Au-Augustin, N. S. nous met en garde contre l'hypocrisie dans ces œuvres : il en est qui donnent beaucoup aux pauvres non par miséricorde mais par ambition ; beaucoup prient ou paraissent prier et en réalité ils ne pensent pas à honorer Dieu, mais uniquement à se concilier la louange des hommes ; beaucoup jeûnent afin d'acquérir du prestige aux yeux de ceux qui regardent cela comme une grande chose ; et ils se servent de ces apparences trompeuses pour ravager ceux qui ne savent pas sous ce vêtement reconnaître les loups. »

« Ce n'est pas là les fruits auxquels on peut reconnaître un arbre. Ce sont là des vêtements, les vêtements des brebis, et les brebis ne doivent pas haïr leur vêtement parce que quelquefois les loups s'en revêtent. » Aug. ut supr. n. 80.

LEURS FRUITS

Les fruits sont, non pas les apparences extérieures dont on se revêt, mais les actes auxquels aboutit la vie, car l'âme se traduit un jour nécessairement dans ses œuvres.

« La voie dans laquelle vous avez à marcher, dit S. Jean Chrysostôme, est dure et laborieuse. L'hypocrite n'aime point la peine, il feint seulement de l'aimer ; mais il arrive un jour où ses sentiments véritables se découvrent. » Chrys. Homil. 23 in Matth. n. 6

« Il arrive, dit S. Augustin, des moments d'épreuve où l'on se voit enlever ou refuser ce qu'on avait voulu se procurer avec ces dehors ; c'est alors que l'on voit si le loup est dans la peau de la brebis, ou bien si c'est la brebis qui est vraiment dans la sienne. » Aug. ut supr. n. 41.
Que d'hommes pratiquaient les plus dures austérités pour arriver aux honneurs et se sont démasqués le jour où on leur a refusé une marque de déférence ou un emploi auquel ils se croyaient des droits.

h. VII. 16. **Cueille-t-on des raisins sur les épines, ou des figues sur des ronces ?**

L'âme humaine est comme un arbre qui porte ses fruits spontanément, non qu'il y ait des natures absolument bonnes et d'autres fatalement mauvaises comme le prétendaient les Manichéens. Une âme mauvaise peut s'amender, et les âmes les meilleures ont des racines mauvaises d'où germent spontanément des épines qu'il faut sans cesse extirper. Mais les fruits dépendent de la nature de l'arbre. C'est pourquoi N. S. disait ailleurs aux Pharisiens blasphémateurs : *Comment pourriez-vous dire de bonnes choses*
h. XII. 34. *quand vous êtes mauvais ? La bouche parle de l'abondance du cœur*. **L'homme bon,** disait-il encore, **tire du bon trésor de**

son cœur le bien, et l'homme mauvais d'un trésor de mal tire le mal. Luc. VI.

Accidentellement le cœur mauvais peut dire une bonne parole : le Sauveur recommandait d'écouter les Pharisiens enseignant la loi de Moïse ; une volonté mauvaise peut accomplir une œuvre bonne ; mais un jour ou l'autre l'arbre trahit sa nature par ses fruits. L'arbre mauvais qui est animé de la sève de l'amour-propre, qui se nourrit du mensonge, doit un jour ou l'autre produire des fruits mauvais ; et l'arbre bon qui est animé par l'amour du bien et l'amour de Dieu, qui par ses racines va plonger incessamment dans les sources de la vérité, produira certainement de bons fruits.

« Quels sont les fruits, demande S. Augustin, auxquels on peut reconnaître la bonté d'un arbre ? L'Apôtre le déclare : *Les œuvres de la chair sont manifestes ; c'est la fornication, l'impureté, la luxure, l'idolâtrie, les maléfices, les haines, les disputes, l'envie, les colères, les altercations, les divisions, les hérésies, les jalousies, l'ivresse, les orgies et autres choses semblables.* Et il nous dit ensuite les fruits auxquels nous pouvons reconnaître l'arbre bon : *Le fruit de l'Esprit est la charité, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la foi, la douceur, la tempérance. Ceux qui sont à J.-C. ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs.* La joie que l'Apôtre met ici parmi les fruits de l'Esprit n'existe véritable que dans les justes : les méchants peuvent s'étourdir mais non se réjouir. De même les bons seuls ont une vraie volonté, les autres n'ont que de la passion ; les bons seuls ont la foi, la foi qui croit à Dieu, les autres n'ont que des apparences avec lesquelles toutefois ils ne peuvent tromper l'œil simple et droit. » Galat. 19-24. Aug. ib. n. 81.

J.-C. compare les bons fruits que portent les âmes bonnes aux figues et aux raisins ; c'est sans doute avec intention qu'il a choisi ces exemples. « Le raisin nous rappelle le mystère de J.-C. : de même que la grappe suspend avec elle au bois de la vigne des grains nombreux, de même J.-C. porte avec lui sur la croix ses nombreux fidèles. La figue qui, dans sa chair sucrée, contient une grande quantité de grains, nous rappelle l'Eglise qui réunit, dans l'embrassement de la charité mutuelle, un grand nombre d'âmes. Nous trouvons encore dans le raisin le symbole de la patience, car il se laisse écraser sous le pressoir, et alors il donne le vin qui réjouit le cœur de l'homme, devenant ainsi symbole de la joie, symbole aussi de la sincérité, car il n'aime pas les mélanges. L'épine, au contraire, qui ne produit que des aiguillons, ne peut servir à rien, sauf à donner abri aux serpents. » « Ce n'est pas l'épine de l'hérésie, dit S. Maxime de Turin, qui peut fournir le vin qui réjouit le cœur de l'homme. » Opus imperf Homil. 19. Maxim. Taurin.

Pour les détourner de toute connivence avec les faux prophètes,

pour qu'ils craignent d'être eux-mêmes des arbres mauvais, produisant des fruits mauvais, Jésus les met en face du traitement qui sera infligé à ces arbres. **Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.** C'est la même menace que celle qu'avait faite Jean-Baptiste, et dans les mêmes termes. « Il y a là, dit S. Jean Chrysostôme, deux peines annoncées : le feu et l'exclusion du royaume. Beaucoup, ajoutait le S. docteur, sont saisis par la vue de la géhenne ; pour moi, j'estime que l'exclusion de la gloire est une peine bien plus grave... Si vous aviez, vous, pères, un enfant de grande valeur, si grande qu'il aurait mérité de posséder le monde entier, de si grande vertu qu'il se serait concilié tous les cœurs, que ne souffririez-vous pas si vous en étiez tout-à-coup privé ? Quel mal n'accepteriez-vous pas pour pouvoir jouir de lui ? La joie qui nous attend est infiniment plus grande ; mille enfers ne sont pas comparables à la peine d'en être privé, de savoir que le Christ nous repousse, qu'il nous accuse. Il vaudrait mieux être écrasé par mille tonnerres que de rencontrer ce doux visage nous menaçant, son œil se détournant de nous... ; de l'entendre nous rappeler ce qu'il a fait pour nous, ce qu'il était pour nous, chef, époux, vêtement, nourriture, pasteur, frère, cohéritier, et nous dire ensuite : Et maintenant allez loin de moi, au feu qui a été préparé pour le diable. »

MENACES AUX ARBRES PORTANT DE MAUVAIS FRUITS

Mt. VII. 19.

Chrys. Homil. 23 in Matth. n. 7 et 8.

Ainsi Jésus, à la fin de son discours, ne craint pas de mettre ses auditeurs en face de la redoutable sanction dont est environnée la loi, de même que dès le commencement il n'avait pas craint de les conduire aux plus hauts sommets de la vie surnaturelle. L'apostolat de Galilée, et particulièrement le sermon sur la montagne qui en est le centre, n'est pas une pastorale comme l'ont dit les falsificateurs modernes de la vie de Jésus. Son enseignement à Jérusalem, devant les prêtres et les docteurs de la Loi, les enseignements de ses Apôtres et de Paul en particulier, ses enseignements sur son unité avec le Père, sur son exaltation par la croix, la nécessité de l'union avec lui, la vie en lui, ne constituent pas une doctrine différente de celle du sermon sur la montagne ; ils en sont au contraire le développement. J.-C. se présente ici en législateur des consciences ; il apporte une loi nouvelle, une loi surnaturelle qui exige de grands renoncements et qui amène à la perfection la plus haute, à la ressemblance avec Dieu. Il nous met en présence du châtiment qui atteindra les violateurs de cette loi, « et tout à l'heure, en achevant son discours, nous dit S. Jean Chrysostôme, il se présentera comme le juge qui doit prononcer la sentence. »

Id. Homil. 24. n. 1.

RENDRE LA RACINE BONNE

Pour entrer dans les vues du Sauveur, pour porter de bons fruits, n'être pas de faux prophètes et éviter le châtiment, il faut que nous soyons des arbres bons. Il ne suffit pas de dire : J'éviterai le péché, telle médisance, telle pensée mauvaise ; non, si l'arbre est

mauvais, ces fruits se produiront nécessairement ; « il faut que l'arbre soit bon, dit S. Augustin. Et l'arbre bon c'est la charité dans le cœur, c'est la bonne volonté parfaite. Il faut donc, si vous voulez changer vos œuvres, changer votre cœur. Il faut extirper la cupidité et planter la charité. » Dieu veut que l'homme soit bon au-dedans de lui et que les bonnes œuvres germent spontanément de son cœur.

Muta cor et mutabitur opus. Extirpa cupiditatem, planta caritatem. Aug. serm. 71 Al. de Verb. Dom. 12. c. 3.

Pour détruire cette racine de la cupidité, il faut des efforts ; « il faut que l'homme revienne à lui-même, dit S. Augustin, qu'il descende en lui, s'examine, se connaisse ; il faut qu'il se cherche et qu'il se trouve ; qu'il détruise ce qui est mauvais, qu'il désire et qu'il plante en lui ce qui est bon. »

Ib.

Pour faire grandir l'arbre, il faut établir notre vie là où elle pourra recevoir ses aliments. *Le juste*, dit la Ste Ecriture, *fleurira comme le palmier ; il multipliera ses rameaux comme le cèdre du Liban ; planté dans la maison du Seigneur, il fleurira devant lui.* Si vous voulez que l'arbre grandisse, il faut l'enraciner dans la charité, *in caritate radicati et fundati*, disait S. Paul, il faut le faire pousser devant Dieu et en l'honneur de Dieu.

Ps. 91 v. 13-14
Eph. III.

Il faut l'arroser, l'arroser par l'audition de la parole de Dieu, *Apollo rigavit*, par la méditation des Stes Ecritures, *Le juste met tout son amour dans la loi du Seigneur, il la méditera et le jour et la nuit, et il sera comme un arbre planté au bord des eaux, qui donnera son fruit en son temps.*

Ps. 1. v. 1

Après avoir donné à l'arbre tout ce qui convient à son accroissement, il faut attendre cet accroissement de Dieu et le lui demander par la prière. *C'est Dieu qui donne l'accroissement*, disait S. Paul.

« Tous, mes frères, qui que nous soyons, dit S. Fulgence, nous sommes des arbres plantés dans le champ du Seigneur, et Dieu lui-même est celui qui nous cultive ; c'est lui qui nous donne la pluie, la fécondité, c'est lui qui nous donne le pouvoir de fructifier. Nous devons, par des fruits abondants, répondre au travail du jardinier céleste. Et si tous les arbres ne peuvent pas porter les mêmes fruits, cependant aucun ne doit demeurer stérile. » Et il faut donner non pas des feuilles, c'est-à-dire, dit S. Grégoire, des paroles ou des sentiments, mais des fruits, c'est-à-dire des œuvres achevées de pénitence, d'humilité, de piété, de charité.

Fulgent. serm. 1 de dispensat. n 4.

A quelle grandeur nous arrivons si nous répondons aux desseins de Dieu ! « L'homme qui s'attache à la terre, qu'est-il, sinon une herbe qui doit se dessécher bientôt, ou encore la nourriture des vers ? Votre vêtement, votre or, votre argent, qu'est tout cela ? Le produit des vers ou de la terre, et bientôt de la terre. Mais l'homme de vertu est semblable à un arbre qui s'élève vers le ciel et dont la vue réjouit le regard de tous. Les vers ne peuvent

dévorer son vêtement, la mort elle-même n'a pas de prise sur lui ; car son vêtement c'est la vertu qui est le fruit de l'esprit. » Chrys. Homil. 23 in Matth. n. 10.

Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. J.-C. ne craignait pas de provoquer pour lui-même cette preuve de la vérité de sa doctrine et de sa mission. Et en effet, comment douter qu'il vient de Dieu quand on contemple les fruits qu'à produits sa venue dans le monde, fruits de lumière, de pureté, de paix et de charité ? « L'homme est devenu un ange, et il s'est porté à se proposer comme modèle Dieu lui-même. » Bossuet. Médit. sur l'Ev. 47e j.

CXXX

Sermon sur la montagne 3e P. Moyens...

5e M. : la pratique.

Et enfin, Jésus nous donne un dernier moyen pour arriver à posséder vraiment la justice de la Loi nouvelle : c'est la mise en pratique de ses paroles. C'est là qu'on reconnaîtra la vraie piété, là aussi que l'on reconnaîtra la sagesse divine de ses enseignements par la solidité de l'édifice que l'on construira en les prenant comme base.

Ce n'est pas quiconque me dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. h. VII. 21.

LES HOMMES EXPOSÉS A SE CONTENTER DE FORMULES

Il y a dans la religion une telle poésie que l'on arrive facilement à se contenter de certaines apparences extérieures. Des hommes, de faux prophètes peuvent nous séduire en empruntant les apparences de la piété, en s'appuyant du nom de J.-C. ; nous pouvons nous séduire nous-mêmes par une piété d'écorce. Cette aberration était fréquente à ce moment chez le peuple juif, dit S. Jean Chrysostôme ; mais elle s'est retrouvée souvent chez des hommes qui se croyaient chrétiens. C'est contre cette aberration que J.-C. nous prémunit en réclamant la mise en pratique de ses paroles, en nous demandant de les prendre comme base de notre vie. Chrys. Homil. 24 in Matth. n. 1.

CEUX-LA NE SONT POINT DU ROYAUME

Il y aura donc des hommes qui diront : *Seigneur, Seigneur*, qui le diront avec empressement, qui auront pour J.-C. une apparence de dévotion et qui ne seront pas du royaume des cieux. Et cependant l'Apôtre disait que nul ne pouvait dire, *Seigneur Jésus*, sinon dans l'Esprit St. « Oui, cela est vrai, dit S. Augustin, mais pour dire ces mots dans l'Esprit St, il faut les dire en toute

Ille proprié dicit qui voluntatem ac mentem suam sono vocis enuntiat. Aug. de serm. Dom. l. 2. n. 83.

vérité ; il faut que la parole soit l'expression de la pensée et de la volonté. » Il faut pour que l'homme entre au royaume des cieux, que tout soit vrai en lui, que les sentiments, la volonté et la vie soient en harmonie avec les paroles, *il faut faire la volonté du Père qui est dans les cieux.*

J.-C. DOIT LES CONDAMNER AU JOUR DU JUGEMENT

Pour donner plus de solennité à son affirmation, Jésus transporte la scène au jour du jugement, qu'il appelle *ce jour-là*, l'ayant toujours présent à l'esprit et en ayant mis l'idée dans l'esprit de ses auditeurs comme celle du jour définitif. **Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, et en votre nom n'avons-nous pas chassé les démons, et en votre nom n'avons-nous pas** v. 22.
faits des miracles nombreux ?

Et alors je leur rendrai ce témoignage : Je ne vous ai jamais connus : retirez-vous de moi, vous qui êtes des ouvriers d'iniquité. v. 23.

Des miracles avaient été accomplis, des prophéties annoncées par des hommes qui n'étaient point point de vrais serviteurs de Dieu : et il pourra eecore se faire qu'il en soit ainsi : ceux qui feront ces miracles ne pourront pas s'en prévaloir ; car les miracles ne font pas entrer dans le royaume de Dieu, ils ne sont pas un signe qu'on y habite. *Celui-là entrera dans le royaume des cieux qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux.*

FAIRE LA VOLONTÉ DE DIEU CONDITION DE L'ENTRÉE AU ROYAUME

Hilar. in Matth. c. 6. n. 4.

« La parole demeurant seule, dit S. Hilaire, l'hommage de la parole ne peut pas mériter le royaume des cieux. Le Seigneur sera le Seigneur encore qu'on ne lui donne point ce titre. Quelle sainteté produit dans l'âme un titre ainsi décerné ? »

De nostro est beata illa æternitas promerenda. ib. n. 5.

« Le don des miracles est une grâce qui vient uniquement de Dieu, dit le même docteur : c'est commettre une injustice que de se l'approprier. Il faut autre chose pour mériter la vie éternelle, il faut donner du sien ; il faut par toute notre volonté faire le bien, éviter le mal, nous attacher aux commandements de Dieu, » il faut faire la volonté de Dieu. Faire la volonté de Dieu établit dès maintenant en notre âme le royaume des cieux. C'est en faisant la volonté de Dieu à l'exemple de J.-C., que nous arrivons à l'union avec Dieu. « Et en faisant la volonté de Dieu, dit S. Jean Chrysostôme, nous faisons de Dieu notre débiteur. Ceux qui accomplissaient des miracles étaient redevables de ce don à Dieu ; il ne leur en revenait rien pour eux-mêmes : ils devaient en rendre compte à Dieu, et être frappés d'un châtiment plus rigoureux si leur vie ne répondait pas au don reçu. Ne croyons donc pas avoir moins reçu que ceux qui étaient au commencement du christianisme, si nous n'avons pas reçu comme eux le don des miracles. » Nous avons le pouvoir de faire la volonté de Dieu.

Chrys. ut supr. n. 1.

« Partout le Sauveur, dit S. Jean Chrysostôme, nous ramène au soin de notre vie. Il est impossible, en effet, ajoute le grand

docteur, qu'un homme réglant bien sa vie après s'être délivré de ses vices soit délaissé de Dieu ; s'il a été quelque temps dans l'erreur, bientôt Dieu le conduira à la connaissance de la vérité. » Ce n'est pas sur les dons brillants qu'il faut compter pour entrer dans le royaume des cieux, l'éloquence, la science, l'habileté, ni sur les lumières surnaturelles extraordinaires, ni sur les succès que l'on a dans le ministère des âmes : il faut avant tout accomplir la volonté de Dieu. Id. ib. n. 1.

Et ce n'est pas aux dons brillants qu'il faut reconnaître les vrais ministres du royaume de Dieu, mais à leur fidélité à accomplir la volonté de Dieu. « Avant tout, il faut donc, dit S. Augustin, l'œil pur et simple pour trouver la voie de la sagesse devant laquelle se dressent tant d'obstacles, venant des erreurs et des tromperies de tant d'hommes pervers. En y échappant on parvient à la paix certaine, à l'immuable sagesse. La voie pour y parvenir n'est pas celle de la discussion, car bien peu peuvent y démêler la vérité, et le bruit de la contradiction n'est quelque chose que pour celui qui le fait. C'est pourquoi l'Apôtre disait : *Il ne faut pas que le serviteur de Dieu dispute.* » Im. II. 24. Aug. ut supr. n. 86.

En nous disant qu'il condamnera au jour du jugement plusieurs de ceux qui ont accompli des miracles, « Jésus nous fait comprendre, dit S. Grégoire, que ce ne sont pas les miracles qu'il faut révérer dans les hommes, mais l'humilité de la charité... La preuve de la sainteté n'est pas de faire des miracles, mais d'aimer son prochain comme soi-même, de penser de Dieu des choses vraies et de son prochain des choses meilleures que de soi-même. » Gregor. Moral. l. 20. c. 7.

JÉSUS SE POSANT EN DIEU

Et pourquoi donc en parlant de cette volonté qu'il faut accomplir, dit-il *la volonté de mon Père* et non ma volonté, puisque c'était lui-même qui donnait toutes ces prescriptions dont il réclame en ce moment l'observance ? Il fallait encore ménager la faiblesse de ses auditeurs, dit S. Jean Chrysostôme, et ne pas leur enseigner de suite et de front tous les dogmes de la foi. Mais à celui qui sait comprendre il apprend qu'il n'y a qu'une seule volonté pour le Père et le Fils quand il s'attribue le rôle du juge suprême. *Alors je leur dirai hautement : Je ne vous ai jamais connus. Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui,* disait S. Paul. n. II. Chrys. ut supr. n. 1. Il les connaît pour accepter leurs services, il les connaît pour les approuver ; il y a correspondance entre lui et ceux qui sont à lui ; il les connaît pour veiller sur eux et faire servir à leurs intérêts éternels tous les événements de la terre. Mais il n'a jamais connu ceux qui ne lui rendaient hommage qu'en paroles, qui n'accomplissaient pas la volonté de son Père ; ils n'étaient que des étrangers pour lui. Il ne les connaissait pas même quand il accordait des dons extraordinaires ; il les avait même à ce moment en abomination ; les dons qu'il leur accordait, il les leur donnait pour Ib. n. 2.

d'autres qu'il aimait. Et au jour du jugement, il leur déclarera les sentiments qu'il avait dans le cœur. *Retirez-vous de moi!* Et être chassé loin de Jésus c'est être chassé loin de Dieu.

SOLIDITÉ DE L'ŒUVRE ACCOMPLIE AVEC LUI

Cette loi pour laquelle il réclame une obéissance absolue, qui sera le signe auquel on reconnaîtra ceux qui lui appartiennent, il la montre donnant par sa pratique une solidité inébranlable à tout l'édifice de la vie. **Quiconque entend ces paroles et les accomplit sera semblable à l'homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre.** Matth. V 24.

Ah ! sentir quand on travaille que l'on fait une œuvre durable, sentir que l'édifice intérieur de jour en jour s'affermit, se complète, qu'il renferme plus de lumière et d'espérance, que Dieu y habite davantage, quelle joie que celle-là ! Et cette joie on l'éprouve quand on bâtit sur la parole de J.-C. Il faut pratiquer cette doctrine, Jésus nous l'a donnée pour qu'elle fut pratiquée. « Par ces paroles, il nous atteste que la foi ne suffit pas si la vie est mauvaise. » « C'est en la pratiquant, dit S. Augustin, que nous donnons à notre foi toute sa solidité. » Et c'est en la donnant comme base à notre vie morale que nous pouvons reconnaître la solidité de ce fondement.

Chrys. ut supr. Aug. ut supr. n. 87.

Dieu avait déclaré par Isaïe (XXVIII. 16) qu'il allait donner à Sion pour fondement une *pierre éprouvée, précieuse*, qui serait pour ceux qui voudraient s'appuyer sur elle un fondement inébranlable. J.-C. a été appelé par les Prophètes et les Apôtres la pierre de fondement. Quiconque bâtira sur lui se construira un édifice solide (I Cor. III. 11). Etablir le fondement de sa vie sur la pierre, dit S. Basile, c'est l'établir sur le Christ. Et le Sauveur nous donne la doctrine qu'il vient d'enseigner comme une doctrine fondamentale. *Celui qui entend ces paroles*, dit-il, *celles-ci, et les pratique*.., « pour que l'on voie bien, dit S. Augustin, que ces paroles, parmi celles qui servent à la formation de la vie chrétienne, ont une portée particulière ; et celui qui voudra les mettre en pratique sera semblable à un homme qui bâtit et qui bâtit sur le roc. »

Basil. In princip. Proverb.

Aug. de serm. Dom. l. 1. n. 1.

ELLE DÉFIE TOUTES LES ATTAQUES

La pluie pourra venir, les torrents déborder, les vents souffler contre cet édifice : il résistera parce qu'il est bâti sur la pierre. Matth. V 25.

Dans la pensée du Sauveur, cette pluie, ces vents, ces torrents ont-ils une signification particulière ? S. Augustin voit dans les pluies les superstitions qui se glissent dans l'édifice à la faveur des ténèbres comme la pluie se glisse dans les maisons la nuit, dans les vents les mouvements tumultueux de l'opinion, dans les torrents les passions qui sapent les bases de notre vie morale et qui font que notre vie se répand comme un torrent désordonné et bientôt épuisé. S. Hilaire voit dans la pluie les plaisirs des sens qui, se glissant par toutes les fissures laissées dans l'édifice, amollissent notre foi ; après cela viennent les torrents des grandes

id. ib. l. 2. n. 67.

passions, puis bientôt la tempête dans toute sa violence, les attaques des démons qui font rage contre le malheureux édifice. Hilar. in Matth c. 6. n. 6.

Nous pouvons y voir en général toutes les tentations qui peuvent assaillir la vie humaine et qui ont quelque chose de la puissance insinuante de la pluie, de la violence des torrents et de la tempête. *Et l'édifice demeure debout parce qu'il était bâti sur la pierre.*

« Ils pourraient nous attester la vérité de cette promesse, dit S. Jean Chrysostôme, ces Apôtres qui, en face de toutes les puissances de la terre, se ruant contre eux comme des flots, des peuples, des rois, de leurs concitoyens comme des étrangers, des démons, de toutes les machinations, ont su demeurer plus fermes que la pierre. Qu'y a-t-il de plus heureux qu'une telle vie ? Ce bonheur qui nous le donnera ? Ce n'est pas la force corporelle, ce n'est pas la gloire humaine, ce n'est pas la puissance, c'est la vertu seule. »

... « Et en effet une fois que l'on s'est établi dans cette doctrine du Sauveur, quelle adversité pourrait nous atteindre ? On vous enlèvera vos richesses ? Mais vous aviez reçu depuis longtemps l'ordre de les mépriser. On vous mettra en prison ? Mais déjà en vous crucifiant au monde, vous regardiez votre corps comme une prison. On parle mal de vous ? J.-C. vous a délivrés de cette peine en vous promettant la gloire, et en vous affranchissant de la colère au point de vous amener à prier pour vos ennemis... On vous tue ? Mais le Christ a fait de cela un bien en vous y donnant la récompense du martyre. Non seulement vos ennemis ne peuvent vous blesser, mais ils augmentent votre gloire. » Chrys. ut supr. n. 3.

INCONSISTANCE DE L'ŒUVRE QUI N'EST PAS FONDÉE SUR SA PAROLE

Et quiconque entend ces paroles et ne les accomplit pas
VII. **sera semblable à l'homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable.** Il voudra bâtir sans doute : quel est l'homme qui ne veuille faire quelque chose de sa vie, se préparer un avenir ? Mais bâtissant sur les conceptions humaines, sur l'intérêt, l'amour du plaisir, ayant peut-être goûté les paroles du Sauveur, mais n'y voyant qu'une poésie sans valeur pratique, et ne songeant pas à en faire la base de sa vie, il ne bâtit que sur le sable, sur des choses qui s'écoulent sans cesse. « Et le Sauveur l'appelle insensé, dit S. Jean Chrysostôme, car qu'y a-t-il de plus insensé que de bâtir sur le sable, de s'imposer un travail qui n'aboutit à rien ? Ceux qui se donnent au péché peinent grandement, qui l'ignore ? Et ils ne retirent de leur péché aucun fruit, ils n'en retirent que du dommage. » Id. ib.

« Ils bâtissent aussi sur le sable, dit S. Jérôme, ceux qui bâtissent sur l'hérésie, l'hérésie qui est sans solidité et sans cohésion, » qui est essentiellement mouvante et conduit à toutes sortes de contradictions. Hieron. h.l.

Et la pluie est venue, les fleuves se sont débordés, les

vents se sont déchaînés et sont venus fondre contre cette maison, et elle est tombée, et sa ruine a été grande. Il est v. 27.
impossible qu'au jour de la tentation une âme qui n'a pas fondé sa vie sur J.-C. ne tombe pas ; et c'est un grand écroulement que celui d'une âme, de ses vertus, de ses qualités, de sa dignité, de ses espérances. La ruine est plus grande quand il s'agit d'une âme qui a connu les paroles de vie, qui peut-être les a répétées au monde et qui n'a point voulu bâtir sur la pierre, c'est-à-dire établir sa vie sur ces paroles.

S. Paul, faisant certainement allusion à cette parole, disait quelques années après : *Personne ne peut établir d'autre fondement que celui qui a été établi et ce fondement c'est J.-C.* Il parlait I. Cor. 11.
à ce moment des prédicateurs qui travaillent à construire l'édifice de la foi ; mais cette parole s'applique mieux encore à ceux qui travaillent à l'édifice de leur vie morale. On peut, sur ce fondement, bâtir *avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses* : ce ib. 12
sont les seuls matériaux qui soient dignes d'un tel fondement, il faudrait quand on bâtit sur J.-C. n'avoir jamais que des pensées et des sentiments parfaits.

On peut aussi, sur ce fondement, élever des matériaux communs ; des personnes, dans leur vie, ne se trouvent qu'en face d'actions ordinaires à accomplir ; mais ces actions recevront de la valeur du fondement sur lequel on les aura édifiés. Toutefois que l'on évite d'élever sur ce fondement *de la paille*, c'est-à-dire ib.
des actions vaines : tout doit être jugé au jour du Seigneur, et ce qui ne supportera pas l'examen de celui qui s'est appelé un *feu dévorant* sera consumé.

CXXXI

Sermon sur la montagne. Conclusion.
La doctrine de J.-C.

Et lorsque J.-C. eut achevé toutes ces paroles, il arriva que la foule était transportée d'admiration au sujet de son enseignement ; car il enseignait comme ayant autorité et non comme leurs Scribes et comme les Pharisiens. Matth. 28-29

L'ADMIRATION DE LA FOULE

S. Marc (I. 22) et S. Luc (IV. 31), nous disent aussi l'impression d'admiration produite par l'enseignement de J.-C. en d'autres circonstances. C'est sans doute au discours sur la montagne que

l'impression fut la plus profonde, car ce discours était un résumé de tout l'enseignement de J.-C., et c'est dans ce discours que l'enseignement de J.-C. se manifeste le mieux dans son vrai caractère. C'est donc pour nous l'occasion de nous arrêter un moment devant Jésus notre docteur et d'étudier le caractère de son enseignement, afin d'entrer nous aussi dans les sentiments d'admiration des foules.

JAMAIS HOMME N'A PARLÉ COMME J.-C.

Des hommes du peuple, des soldats qui un jour avaient reçu l'ordre de l'arrêter, et qui, saisis par l'accent tout particulier de ses paroles, étaient revenus sans avoir accompli leur mission,
VII. 46. disaient : *Jamais homme n'a parlé comme celui-là*. Et, en effet, jamais homme n'avait parlé avec autant d'autorité, avec autant d'élévation, joignant à cette élévation une simplicité qui le rendait accessible à tous, qui en faisait le docteur des foules en même temps qu'il était le docteur de l'éternité.

LA FORCE DES DOCTEURS JUIFS : LE SENS TRADITIONNEL

Quand les docteurs d'Israël enseignaient, ils enseignaient la Loi en s'appuyant sur la tradition des Anciens. Ils ne manquaient pas de prestige, quand au milieu du peuple assemblé dans les Synagogues, ils apparaissaient dans leurs longues robes ornées de phylactères où étaient écrits les passages les plus importants de la Loi, et quand après avoir déroulé le livre de la Loi, ils l'interprétaient par les Prophètes et les sages d'Israël. Cet esprit traditionnel était leur force et avait contribué à donner à Israël son caractère si fortement frappé. Il leur avait servi aussi à faire de la science de la Loi une science fermée qu'ils regardaient comme leur domaine.

J.-C. ENSEIGNE SANS Y AVOIR ÉTÉ PRÉPARÉ

Jésus commence à enseigner sans s'y être préparé par aucune étude préliminaire, sans s'être mis à l'école d'aucun maître. *Com-*
VII. 15. *ment possède-t-il la science ne l'ayant jamais apprise ?* disaient les foules avec étonnement.

IL COMPLÈTE LA LOI

Il rend hommage à la Loi ; il n'est pas venu pour la détruire, mais il est venu pour la compléter, pour l'amener à son but véritable. Et c'est pourquoi avec autorité il répète : *Il a été dit aux Anciens et moi je vous dis...* Il montre que la Loi n'était qu'un commencement qui n'amenait rien à la perfection, et il amène tout à la perfection,

On retrouve dans son enseignement quelques-unes des sentences des Anciens, assez pour montrer que la Loi nouvelle était préparée par la Loi ancienne, mais les vérités capitales n'appartiennent qu'à lui. Les additions qu'il fait à la Loi, il les fait en maître.

AVEC UNE AUTORITÉ SOUVERAINE

« Les Scribes enseignaient, dit S. Jean Chrysostôme, mais en se référant toujours à une autorité plus grande que la leur, par exemple à l'autorité de Moïse : Jésus nous apparait ici dans une autorité souveraine ; et après avoir établi la loi, par les récom-

Chrys. Homil. 15 in Matth. n. 1.

penses et les châtiments qu'il y joint il apparaît comme le juge qui en donne la sanction. »

Ceux qui enseigneront sa doctrine enseigneront aussi avec autorité, mais en s'appuyant sur lui, en faisant de leur parole un écho de sa parole.

Hieron. h.l.

« Il les fait, ces additions, en maître supérieur à Moïse et en Dieu, » dit S. Jérôme ; et il constitue de ses préceptes nouveaux un ensemble complet, qui sera le code de la vie nouvelle, de la vie des enfants de Dieu et préparera à la vie éternelle.

IL PRÊCHE L'ÉVANGILE DU ROYAUME

L'objet unique de son enseignement, c'est le royaume de Dieu. *Il prêchait l'Evangile du royaume*, dit S. Matthieu. « Ce nom de royaume des cieux qui revient si souvent dans le Nouveau Testament, je ne sais, dit S. Augustin, s'il se trouve une seule fois dans l'Ancien. Il appartient proprement à la révélation du Nouveau. Il était réservé de nommer ce royaume à ce roi que l'Ancien Testament annonçait dans ses figures. » Matth. IV

Aug. Contr. Faust. l. 9. c. 10.

Il avait fait annoncer par le Précurseur que le royaume des cieux était proche, et quand il enseigne il annonce que le royaume des cieux est arrivé, qu'il existe sur terre ; et quand un royaume se fonde, on lui donne sa charte, ses lois : Jésus dans son sermon sur la montage a promulgué les lois du royaume des cieux. Les royaumes de la terre ont leurs intérêts et ces intérêts peuvent être graves : que sont-ils en face des intérêts de ce royaume?

IL VEUT NOUS CONDUIRE A LA PERFECTION

J.-C. par ses lois se propose de nous conduire à l'héritage éternel, et de nous y conduire par la perfection, par la perfection absolue, par une perfection qui nous fasse ressembler à Dieu. C'est pourquoi il veut nous élever à une perfection supérieure à celle des payens et même à celle des Juifs. « L'entreprise est grande, mais le secours est égal au travail : Dieu qui vous appelle si haut vous tend la main : son Fils qui lui est égal descend à vous pour vous porter... Celui qui nous a donné cette loi nouvelle, c'est le Fils de Dieu en personne, la lumière et la vérité éternelle, le maître qui nous est envoyé du ciel pour nous enseigner ; mais en même temps le Sauveur qui nous aide, et qui comme on vient de voir, mesure ses grâces au travail qu'il nous impose. »

Bossuet. Médit. sur l'Ev. 18e j.

IL EST LE RÉVÉLATEUR DE DIEU

Jésus nous apparaît au centre de toutes les œuvres de Dieu le révélateur des desseins de Dieu, le révélateur de Dieu ; et jamais Dieu n'a été révélé d'une façon aussi complète dans son amour infini et dans le soin paternel qu'il prend de l'homme.

DE TOUT UN ENSEMBLE DE VÉRITÉS NOUVELLES

Par son élévation, sa pureté morale, l'enseignement du Christ a forcé l'admiration même de ses adversaires. Mais ils ont dit qu'il n'y avait là qu'un idéal sublime proposé à l'homme pour la conduite de sa vie et laissant de côté les dogmes. Quand on étudie attentivement ce discours du Sauveur, on y découvre en germe toutes les vérités que S. Paul et S. Jean enseigneront dans leur sublime théologie, le grand mystère de l'adoption de l'homme par

Dieu, fondé sur le don que Dieu a fait à l'homme de son Fils, la Providence paternelle de Dieu à l'égard de l'homme, Jésus le vrai Messie, le législateur du royaume de Dieu, le juge suprême ; et toute la morale surnaturelle qui y est contenue nous y apparaît fondée sur les dogmes.

IL ENSEIGNE EN DIEU

Jésus nous y apparaît enseignant en Dieu, parlant avec l'autorité d'un Dieu, ne craignant pas de jeter des défis à la sagesse humaine, et nous donnant sous ces paradoxes apparents une sagesse divine. « On le voit plein des secrets de Dieu, dit Bossuet ; mais on voit qu'il n'en est pas étonné, comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement comme comme étant né dans ce secret et cette gloire ; et *ce qu'il a sans mesure*, il le répand avec mesure, afin que notre faiblesse le puisse porter. » Bossuet. Disc. sur l'hist. univ. 2e p. ch. 19.

LE MAITRE LE PLUS SUBLIME

Notre maître c'est donc le Fils de Dieu lui-même. « Le Fils de Dieu, dit S. Hilaire, voulant sauver le genre humain s'est fait homme afin qu'on crut à sa parole, et qu'il y eut parmi nous quelqu'un qui fut pour nous le témoin des choses divines. » Ut testis divinarum rerum nobis esset ex nostris. Hilar. de Trinit. l. 3. n. 9.

« Nous ne pouvions, dit S. Irénée, apprendre les choses qui sont de Dieu à moins que notre maître, le Verbe de Dieu ne se fit homme ; car *qui pouvait en dehors de lui connaître les pensées de Dieu ?* Il fallait donc que nous pussions l'entendre. » Iren. C. hæres. l. 5. c. 1.

IL ENSEIGNE PAR SES EXEMPLES

« Il fallait aussi que nous pussions le voir ; » car l'enseignement se fait non pas seulement par la parole, mais aussi par les exemples, et surtout par les exemples. « Il fallait que devenus les imitateurs de ses œuvres, les metteurs en œuvre de sa parole, nous nous missions en communion avec lui, puisant notre progrès en celui qui est notre perfection, qui est la perfection éternelle... » ib.

Et c'est pourquoi il a fait tout ce qu'il enseignait ; sa vie est la mise en pratique exacte du sermon sur la montagne.

IL VEUT NOUS AMENER A LA RESSEMBLANCE AVEC LUI

Pour nous amener à la ressemblance parfaite avec lui et avec Dieu, « il a mis en nous dès le commencement un germe de lui, et il agit lui-même en nous, lui le Verbe tout puissant ; il forme lui-même ses disciples. Mais si puissante que soit son action, il ne veut agir que par la persuasion et non par la force, car il convenait à un Dieu de ne pas détruire ce qu'il avait créé dès le commencement. » ib.

LE DOCTEUR UNIVERSEL

Il est le docteur universel, Dieu l'avait annoncé par Isaïe : *Voici que je l'ai donné aux peuples comme mon témoin, comme*
LV. 4. *le conducteur et le docteur des nations.* Et lui-même comparaissant devant Pilate disait : *Je suis venu dans ce monde pour rendre témoignage à la vérité.* « Dieu, dit Lactance, avait résolu, à cause de l'impiété de son peuple, de ne plus lui envoyer de prophètes ; mais il voulut que son fils premier-né, le créateur de toutes choses, son conseiller, descendit lui-même afin d'enseigner

Lactant. Instit. l. 4. c. 1.

à tous la justice que son peuple repoussait. » La parole de J.-C. s'adresse au monde entier, à tous les hommes : et cela dès le commencement de son ministère. Ils le sentaient bien ceux qui voulaient confiner la religion dans le peuple d'Israël : ce fut une des causes de la haine qu'ils vouèrent au Sauveur.

Sa parole s'adresse à tous les temps, et après bien des siècles écoulés elle demeure aussi jeune qu'aux premiers jours.

« Les philosophes Grecs, dit Clément d'Alexandrie, ont plu seulement aux Grecs et encore ils n'ont pas plu tous. Ainsi Socrate à plu à Platon et Platon à Xénocrate, Aristote à Théophraste et Zénon à Cléanthe ; mais la parole de notre maître ne s'est pas confinée dans la Judée ; elle s'est répandue dans le monde entier. conquérant des bourgs, des villes, des nations entières de Grecs et de barbares, conduisant à la vérité les familles ou les individus isolés qui l'ont accueillie, et les philosophes eux-mêmes. »

« Il suffit pour arrêter un système de philosophie, de l'opposition d'un magistrat. Notre doctrine a rencontré dès le commencement l'opposition des rois et des magistrats appuyés par leurs soldats et par les foules, et plus elle a été attaquée, plus elle a été florissante. Ce qui vient de Dieu est marqué de sa force. »

Clemens Alex. Stromat. l. 6. c. 18. ad fin.

Elle s'adresse à tous : les foules la comprenaient sans cependant voir tout ce qu'il y avait de sublimité dans son enseignement, les enfants y ont trouvé un véritable charme, et les savants en ont admiré la profondeur sans cependant parvenir à l'épuiser complètement.

Pour se faire comprendre de tous, il emploie les comparaisons les plus familières et cependant jamais il n'est banal. C'est le sel qui est d'un usage quotidien, c'est le flambeau que l'on allume le soir, la maison qu'on bâtit ; c'est le lis des champs, c'est l'oiseau des airs : le puits de Jacob au bord duquel il est assis lui donne l'occasion d'expliquer les mystères de la grâce, et les moissons qui grandissent, d'exposer à ses Apôtres les lois du gouvernement divin.

IL ENSEIGNE EN TOUTE OCCASION

Il enseigne dans les synagogues : il voulait établir la continuité de la Loi nouvelle avec la Loi ancienne, mais les synagogue ne devaient plus être le théâtre exclusif de la prédication de Loi nouvelle, et il enseignait partout, du haut des collines, de la barque de Pierre, dans les banquets où il était invité : la doctrine nouvelle devait pénétrer partout.

Suivant les besoins son langage prend tous les accents, « la menace et l'avertissement ; tantôt il s'indigne, tantôt par ses larmes il exprime sa pitié : il ne veut qu'une chose, sauver les hommes. »

Clemens Alex. Cohortat. ad Gentes. c. 1.

Il emploie tour à tour l'exposition continue, le discours polémique, la parabole ; d'autres fois dans une sentence brève ou

dans une riposte il enferme une grande vérité. Ses arguments s'adaptent toujours au caractère de ses interlocuteurs : la vérité qu'il possède dans sa plénitude, il sait l'attempérer aux besoins de tous ses auditeurs.

SA PAROLE EST VIE

Il ne s'arrête pas à prouver par des raisonnements la vérité de sa doctrine : il la jette en quelques affirmations simples dans les âmes de ses auditeurs comme le laboureur jette la semence dans le sillon. « Sa paroles était brève et concise, dit S. Justin, car il était autre chose qu'un philosophe : sa parole était la vertu même de Dieu. » Justin. Apol. 1. .14n

S'il a rencontré des oppositions par suite des préjugés qu'il heurtait, des passions qu'il condamnait, sa parole, dans les commencements surtout, était accueillie par les âmes comme la parole libératrice et illuminatrice.

« Il y avait dans sa parole, dit S. Jean Chrysostôme, une telle vertu, une telle puissance de persuasion, que les foules, au lieu de se rebuter par la sublimité de la doctrine et par les charges qu'il imposait, demeuraient là en admiration et ne s'en allaient pas avant qu'il n'eut fini de parler.... et quand il s'en allait, elles s'attachaient à ses pas. Les Scribes, qui virent sa puissance éclater dans ses miracles, le chassèrent à coups de pierre ; et avant qu'il n'eut manifesté sa puissance, les foules acceptaient ses paroles : tant la vérité a de puissance sur les âmes simples et droites. » Chrys. Homil. 25 in Matth. n. 1.

Sa parole a créé dans le monde une sagesse nouvelle, supérieure à tout ce qui avait existé jusque-là. « Depuis que le Verbe est descendu sur terre, dit Clément d'Alexandrie, il n'est plus nécessaire d'aller à Athènes pour y apprendre la sagesse. Si nous avons pour maître celui qui, par ses lois, ses prophéties, sa doctrine, son action, a rempli toutes choses de vertu et de lumière, ce maître continue à faire maintenant ce qu'il a fait et, grâce au Verbe, nous retrouvons Athènes partout. » Clemens Alex. Cohortatio ad Gentes.

C'est la croyance de tous les docteurs que J.-C. continue à agir dans les âmes qui écoutent sa parole pour les éclairer lui-même. « Ceux qui le virent pendant sa vie mortelle furent heureux de l'entendre, dit Origène ; et cependant ne croyez pas qu'eux seuls eurent ce bonheur. Selon le témoignage de l'Écriture, ce n'est pas seulement dans les assemblées des Juifs que J.-C. parle : il parle dans la présente assemblée, et non seulement en celle-ci, mais en toute assemblée qui se tient dans l'univers : Jésus y cherche des hommes qui soient ses instruments. Priez, mes frères, ajoutait le grand catéchiste, pour que je sois un instrument harmonisé pour ses chants. » Origen. Homil. 31 in Luc.

LES EFFETS DE CETTE PAROLE

Quels merveilleux effets cette doctrine a produits dans les âmes! « La fable, dit Clément d'Alexandrie, raconte d'Amphion de Thèbes et d'Arion de Methymne, que, par la puissance de leurs

mélodies, l'un attirait les poissons et l'autre élevait les murs de Thèbes. Le chantre de la Thrace. Orphée, par son chant, apprivoisait les bêtes sauvages... Mais pourquoi s'arrêter à des fables quand la vérité est infiniment plus belle ?

« A la place des bacchanales délirantes et des dieux usés de l'Olympe. à la place de l'Hélicon et du Cithéron surannés, faisons descendre du ciel sur la sainte montagne de Dieu, avec le chœur sacré des Prophètes, les splendeurs de la sagesse et de la beauté infinie. Que de sa lumière très pure la sagesse inonde les hommes ensevelis dans les ténèbres et les amène de l'erreur au salut. Que les hommes sortant des ténèbres et regardant en haut viennent habiter Sion. *Sion d'où doit sortir la Loi, et Jérusalem d'où doit venir le Verbe du Seigneur*, ce Verbe qui doit nous faire entendre ses chants, non sur un mode humain, mais sur le mode éternel de l'harmonie nouvelle. le mode de Dieu lui-même. C'est là le chant nouveau, « qui dissipe la tristesse, désarme la colère et fait oublier tous les maux. » c'est un chant qui devient pour l'âme un véritable remède.....

Homère Odyss. l. V. v. 220.

« Et en réalité ces chantres, à qui la Grèce attribuait ces merveilles, n'ont fait qu'abaisser les mœurs et assujettir les hommes à la servitude des idoles. Il n'en est pas ainsi de mon chantre : après nous avoir délivrés de la servitude des démons, il nous ramène au joug très doux de la piété et nous remet sur le chemin du ciel. Seul il a adouci ces bêtes, féroces entre toutes, qui sont les hommes, oiseaux par leurs légèretés, reptiles par leurs tromperies, lions dans leurs colères, pourceaux dans leurs jouissances sensuelles, loups par leur avidité, d'autres fois par leur indifférence ressemblant aux pierres, aux pierres qu'ils adorent. Réalisant la prophétie qui en avait été faite, *Dieu est assez puissant pour susciter de ces pierres mêmes de vrais enfants d'Abraham*, de ces hommes devenus semblables à la pierre, il s'est créé une race douée du sens de la vertu. Ceux qui méritaient le nom de *races de vipères*, en suivant le Verbe, ont mérité d'être appelés des *hommes de Dieu*. Et c'est ce chant céleste qui a opéré cette transformation ; sous l'action de ce chant ceux qui étaient morts se sont mis à vivre, à vivre de la vraie vie.....

« C'était lui qui, déjà, avait donné à l'univers son harmonie, lui qui avait réuni tant d'éléments disparates en un admirable accord... Le Verbe de Dieu, né de David bien qu'il fut avant David, a rejeté la harpe, la lyre, tous les instruments inanimés, et se servant de l'Esprit divin a mis l'harmonie dans le monde, dans ce monde en abrégé qui est l'homme, véritable monde par son corps et son âme ; il lui a dit : Vous serez ma cithare, vous serez mon temple, temple tout rempli de Dieu, cithare faisant entendre les louanges de Dieu.....

« C'est lui qui a fait entendre le Cantique nouveau qu'appelait

David : ce cantique était nouveau et il était ancien : car celui qui le chantait était celui-là même qui était dès le commencement, c'est lui qui présidait à notre création, et il chanta le cantique nouveau quand il nous apparut comme Sauveur, quand il nous apparut comme notre docteur. Créateur, il nous a donné de vivre; docteur il nous a enseigné à bien vivre ; Dieu, il nous procure le moyen de vivre éternellement. » Clemens Alex. Cohortat. ad Gentes. c. 1.

« C'était lui qui avait parlé par la flamme du buisson et par la nuée ; et comme la bouche humaine est un instrument plus noble, pendant une longue suite de siècles il parla par les Prophètes. Et si vous refusez de croire aux Prophètes..., le Verbe vous parlera lui-même, le Verbe fait homme afin de vous apprendre comment l'homme peut devenir Dieu. » ib. « Dieu conversait avec les hommes, dit Tertullien, afin que l'homme apprît à agir en Dieu. » Tertull. C. Marcion. l. 2. c. 37.

« C'est pourquoi, ajoute Clément d'Alexandrie, si vous voulez voir vraiment Dieu, prenez part aux seules purifications qui soient dignes de Dieu. Laissant de côté les bandelettes de pourpre et les guirlandes de laurier, vous revêtant de la justice et de la tempérance, efforcez-vous de trouver le Christ. Il a dit : *Je suis la porte.* Voilà ce que doivent apprendre ceux qui cherchent Dieu, s'ils veulent voir s'ouvrir devant eux les portes du ciel... *Personne ne connaît Dieu si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils l'aura révélé.* Après nous avoir ouvert la porte auparavant fermée, le Christ nous découvrira tous les secrets de l'intérieur, ces secrets que seuls peuvent connaître ceux qu'il introduit. » Clemens. Alex. ut supr.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

NANCY, IMPRIMERIE MARCEL VAGNER, RUE DU MANÈGE, 3